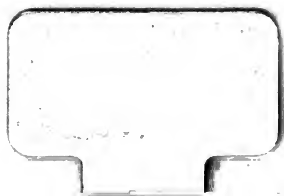
image

not

available



# ŒUVRES

# D'ADOLPHE LÈBRE

# OEUVRES

# D'ADOLPHE LÈBRE

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR M. MARC DEBRIT

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

DE M. JUSTE OLIVIER

et une lettre-préface

DE M. ERNEST NAVILLE








LAUSANNE ET PARIS

GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

1856



# LETTRE SERVANT DE PRÉFACE

A Monsieur Georges Bridel éditeur à Lausanne,

MONSIEUR,

La préface des *Œuvres d'Adolphe Lèbre* devrait être écrite. Elle ne l'est pas, et celui qui s'est chargé de cette tâche se trouve en ce moment dans un état de santé qui lui rend impossible tout travail proprement dit, tout effort un peu soutenu de la pensée. En vous laissant annoncer des pages qui n'étaient pas rédigées, j'ai commis une imprudence; je sens aujourd'hui que cette imprudence était une faute. N'y a-t-il pas toujours de la légèreté, et aussi quelque manque de respect envers le public, à promettre un écrit, si modeste qu'il soit, lorsque cet écrit n'existe encore qu'à l'état de projet? Poser cette question, dans la circonstance où je me trouve, c'est la résoudre. J'accepte volontiers la leçon qui m'est donnée, et j'espère la mettre à profit.

Cependant, Monsieur, votre publication avance rapidement, et chaque feuille d'épreuve qui me parvient éveille en moi un sentiment pénible de regret. Je serais d'autant plus affligé de vous être en cette occasion un embarras et une entrave, que je n'ignore pas que la publication des *Œuvres de Lèbre* ne ressemble point à une opération commercialement avantageuse. Plus

vous avez apporté de patriotisme et de désintéressement dans cette affaire, plus je serais peiné d'être la cause de longueurs qui deviendraient pour vous des ennuis. Je suis incapable cependant d'écrire la préface sérieusement étudiée que j'avais en vue ; je suis même incapable, sans prendre beaucoup de temps, d'achever de lire, avec l'attention convenable, le volume dont je voulais apprécier la nature et la portée. Que faire donc? Voici mon plan ; et, si vous l'approuvez, il pourra me sortir d'embarras.

Je vais vous dire fort simplement, et tout au courant de la plume, les premières idées qui s'étaient offertes à moi pour la préface à faire, ces idées préconçues qui se présentent presque toujours au début d'un travail, et que l'étude du sujet et la réflexion viennent ensuite modifier à l'ordinaire. Si ma lettre ne vous semble pas trop indigne de paraître en tête de votre volume, après l'explication qui précède, je n'aurai pas d'objection à ce qu'elle soit publiée. J'aurai ainsi rempli mes engagements, pour autant que je puis le faire ; je m'en remettrai, pour le reste, à votre bienveillance, sur laquelle j'ose compter, et à l'indulgence des lecteurs, que je réclame. Ceci, sans doute, aura l'inconvénient de me faire parler un peu trop au hasard, et de donner à ces lignes une forme personnelle peu convenable en général. Mais il est toujours convenable d'être dans le vrai ; et ici, la forme épistolaire, avec la liberté qu'elle accorde et l'absence de travail sérieux qu'elle permet, n'est point un artifice littéraire, mais le résultat d'une nécessité positive.

Les circonstances qui ont amené la publication du volume que vous éditez n'offrent rien de bien spécial, et peuvent s'exposer en peu de mots.

L'académie de Lausanne pouvait s'enorgueillir, il y a vingt années à peu près, d'une élite d'étudiants dignes des maîtres éminents qui marchaient devant eux. Sur cette élite, la mort a frappé ses coups les plus rudes.

Durand, Monneron, Lèbre ne sont plus. Ces trois noms s'unissent, parce que tous trois sont gravés sur la pierre des tombeaux, parce que tous trois rappellent le vide des espérances déçues, plus frappant peut-être pour l'imagination que celui des meilleurs souvenirs.

L'année même où Henri Durand mourut, à vingt-trois ans, les étudiants de Lausanne recueillirent ses vers en un petit volume, dont une notice de Vinet, esquisse biographique pleine de sérieux et de charme, vint beaucoup augmenter le prix [1]. Plusieurs années après, les amis de Monneron rassemblèrent les ébauches poétiques de cet infortuné jeune homme, sur la tête duquel reposaient des espérances si hautes, et bientôt si cruellement déçues [2]. Ce qu'on avait fait pour Durand et pour Monneron, il était naturel de le faire pour Lèbre. Tous trois étaient compatriotes et contemporains; tous trois nous les avions vus dans les réunions de Rolle, qui rassemblaient au printemps les étudiants de la Société de Zofingue venus de Lausanne et de Genève, réunions de bonne et douce mémoire, dont le souvenir apparaît aujourd'hui pour nous, à l'horizon du passé, riant et mélancolique à la fois.

Je ne doute pas, sans le savoir certainement, que les amis de Lèbre n'aient formé, déjà depuis longtemps, le projet de réunir ses œuvres. S'il en est ainsi, ce projet aura été entravé par des circonstances que j'ignore. Vous devez être, Monsieur, mieux renseigné à cet égard que je ne le suis moi-même. Ce qui est à ma connaissance, le voici:

Les deux volumes de poésie dont j'ai parlé me sug-

[1] *Poésies de Henri Durand*, précédées d'une notice biographique par A. Vinet; 3e édition, augmentée de sept morceaux inédits. Lausanne 1852; Georges Bridel éditeur. 1 vol. in-16.

[2] *Poésies de Fréderic Monneron*, recueillies par ses amis et précédées d'une notice littéraire par Eug. Rambert. Lausanne 1852; Georges Bridel éditeur. 1 vol. in-16.

gérèrent, il y a quelque temps, la pensée d'un recueil des œuvres de Lèbre. Ces œuvres, je les connaissais très peu ; mais j'en savais la valeur, et il me semblait que les amis de Lèbre devaient à sa mémoire, que tous nous devions à notre pays de ne pas laisser périr, dans l'ordre des études morales et philosophiques, une des preuves du beau mouvement intellectuel qui anima quelque temps les cantons de la Suisse française. Les écrits de Lèbre avaient été publiés pour la plupart ; mais ils l'avaient été dans ces recueils périodiques qui conservent sans doute ce qu'on leur confie, mais qui, relégués dans le fond des bibliothèques, le conservent un peu trop en le dérobant à tous les regards. Telles étaient les pensées dont je fis part à M. Debrit. La manière dont il accueillit mes ouvertures, votre bonne volonté et le précieux concours de M. Juste Olivier, ont fait le reste. Avoir formé le projet, l'avoir remis en bonnes mains, c'est ce qui m'a valu l'honneur d'être désigné pour prendre la parole en tête du volume à publier ; c'est aussi toute ma part dans la publication. M. Debrit seul a soigneusement recherché, analysé, choisi les ouvrages de Lèbre ; seul il a tout le mérite d'un travail plus grand que ne pourraient le croire ceux qui n'ont jamais été mis en présence d'une tâche de cette nature, consciencieusement acceptée.

Les choses les plus modestes ont leur histoire ; et voilà, Monsieur, l'histoire du projet, aujourd'hui accompli, de la publication des *Œuvres de Lèbre*.

Ce n'est pas, du reste, que l'on puisse méconnaître les différences profondes qui existent entre ces œuvres et les deux petits volumes dont j'ai dû faire mention, parce que, en fait, ils ont provoqué celui-ci. Les vers de Durand ont une grâce facile et abondent en inspirations charmantes ; des éclairs de génie sillonnent les pages souvent obscures de Monneron. Mais ce sont là, après tout, ou de simples ébauches ou des essais de jeunesse, recueillis dans des volumes qui, pour être

publiés tels qu'ils sont, avaient besoin de la grande justification de la mort. Aussi les volumes ont-ils, avant tout, le caractère d'un souvenir personnel ; leurs éditeurs les ont adressés moins au public proprement dit qu'à ceux qui avaient aimé ces jeunes poëtes morts si prématurément.

Il en est autrement de Lèbre. Lèbre a vécu jusqu'à trente ans. Il avait fait paraître, dans le *Semeur* et dans la *Revue Suisse,* des écrits auxquels il avait mis la dernière main ; la *Revue des Deux Mondes,* enfin, lui avait ouvert, et largement, une des portes de la grande publicité européenne. Les sujets divers sur lesquels il s'est successivement exercé donnent à son œuvre une variété assez grande, dans l'unité du sentiment sérieux et de la pleine bonne foi qui guida toujours sa plume. Le recueil que vous offrez au public est donc, en lui-même, un livre intéressant, qu'on peut présenter, non-seulement aux amis et aux compatriotes de Lèbre comme un souvenir, mais à tous ceux qui lisent, comme un volume instructif et solide.

Il reste vrai, toutefois, que le nom de Lèbre doit éveiller surtout le sentiment d'une espérance déçue. On pouvait beaucoup attendre de ce cœur si ardent et si simple, guidé par un amour rare de la vérité, et ayant à sa disposition de grandes ressources en fait de connaissances acquises, des études solides, commencées à Lausanne et poursuivies sous la double et successive influence de l'Allemagne et de Paris. Tout ce qu'on pouvait attendre, on est loin de l'avoir obtenu. Lèbre a fait beaucoup, il a fait assez pour humilier bien des hommes plus âgés qu'il ne le fut ; mais Lèbre est mort à trente ans.

Je voudrais indiquer ce qui est, à mes yeux, l'élément essentiel dans cette attente trompée, dans l'espoir évanoui. Je dis à mes yeux, comprenant que s'il est difficile aux hommes de se mettre d'accord pour l'appréciation des faits, l'accord doit être plus rare encore et

plus difficile lorsqu'il s'agit des horizons vagues de la prévision et du regret qui s'y associe.

Dans ces fragments de correspondance dont M. Olivier a enrichi sa notice, et qui sont pleins d'un si touchant intérêt, Lèbre se montre préoccupé de la recherche d'une philosophie chrétienne, d'une science fondée sur une foi positive. C'est là, ce me semble, le germe précieux dont, plus que de tout autre, on peut regretter l'épanouissement ; c'est là la tâche qu'on put croire réservée à Lèbre, et dont on devrait déplorer amèrement la brusque interruption, s'il était permis de déplorer avec amertume le résultat des volontés mystérieuses de la Sagesse et de la Bonté infinies. Il est permis de croire que Lèbre, dans une vie plus longue, n'aurait pas été tellement distrait par ses études ethnologiques et littéraires, qu'il ne fût revenu, d'une manière décidée, à ces questions suprêmes vers lesquelles un secret instinct ramène presque toujours les âmes qui les ont une fois abordées. Ce point admis, il me paraît qu'il avait devant lui, dans la sphère des questions philosophiques et religieuses, une œuvre excellente, œuvre à laquelle les circonstances semblaient l'avoir préparé d'une manière exceptionnelle.

Lèbre, à Paris, se trouvait placé dans ce milieu phisophique dont M. Cousin demeure le représentant le plus illustre. Le dix-huitième siècle est fini, pour la philosophie comme pour autre chose, et il serait fort injuste de méconnaître les services réels qu'a rendus l'école éclectique, en redonnant à l'histoire sa place et son importance, en rompant avec l'école de Condillac, en restaurant les titres et la dignité du spiritualisme et de ses représentants les plus considérables. Mais quelle est la position de cette école en face de la révélation chrétienne? Comment comprend-elle les rapports de la philosophie avec la religion? Nous n'en sommes plus à la légèreté railleuse de l'incrédulité voltairienne, ou à l'ignorance fanatique des adversaires du christianisme

à cette époque. Les formes du respect, et pour plusieurs le respect lui-même, ont remplacé la guerre à outrance livrée aux dogmes de la religion positive. Mais, sous ce respect transparent, il n'est pas difficile de reconnaître une négation précise de l'ordre surnaturel et, par une inévitable conséquence, de tout christianisme proprement dit. La philosophie française, à parler en général, celle qui prend le plus souvent et le plus hautement la parole à l'Institut comme à la Sorbonne, la philosophie française enseigne que la science et la religion forment deux puissances distinctes, qui doivent trouver leur accord dans l'isolement qui résulte de leur séparation. Lorsqu'elle s'explique d'une manière plus satisfaisante, je veux dire plus complète, cette philosophie enseigne que la religion n'est qu'une forme inférieure et transitoire de la pensée avant sa maturité, que les faits surnaturels et les dogmes qui les expriment sont des symboles, dont l'imagination des peuples recouvre les vérités de la raison. Le sage est appelé à dégager ces vérités de tout appareil extérieur pour les contempler, à leur source même, dans leur forme primitive et adéquate. Dans ce point de vue, il ne peut être question ni d'une philosophie chrétienne, ni d'une science fondée sur la foi, puisque le christianisme n'a été qu'une des expressions de la philosophie éternelle, dont la raison est la source permanente, puisque la foi n'est que l'illusion des âmes incomplétement éclairées qui acceptent, sur l'autorité de la tradition, des vérités dont elles portent en elles-mêmes la source pleine et suffisante, mêlées à des erreurs qui les défigurent.

Tel est l'enseignement en présence duquel Lèbre se trouvait à Paris. Or il venait d'ailleurs, et avait appris à considérer sous un autre aspect l'histoire de la pensée humaine, à concevoir autrement les rapports de la religion et de la philosophie, à faire une place toute différente à la dispensation évangélique.

D'où venait-il? je remonte au delà de son séjour en

Allemagne; il venait de Lausanne, c'est-à-dire d'une très petite ville, mais d'une petite ville où brûlait un vif foyer de développement intellectuel et religieux. Un penseur éminent, qui était en même temps un chrétien d'élite, entouré d'hommes distingués, dont l'action s'unissait à la sienne, suivi par une jeunesse accessible aux impressions les plus généreuses, imprimait alors à l'Académie du canton de Vaud une impulsion qui laissait concevoir les plus belles espérances. Or, dans ce centre dont Vinet était l'âme, les rapports de la religion et de la philosophie étaient compris tout autrement que dans l'école éclectique. Vinet n'était point un philosophe dans le sens étroit du mot, mais un de ces hommes qui donnent une direction aux esprits, qui impriment un courant aux âmes. Vivant de sa foi de chrétien et avide des lumières de l'intelligence, il était tout naturellement placé sur le terrain où l'on cherche à concilier les exigences de l'esprit et les croyances qui dominent la vie. J'aurais voulu, en feuilletant ses écrits, y rassembler quelques-uns des passages où il pressent et appelle de ses vœux une science chrétienne, une science basée sur la foi. J'aurais ensuite montré l'exemple d'une tentative, très hardie en même temps que très sérieuse, pour réaliser une telle science, et dans ce but, j'aurais indiqué le beau travail de M. Ch. Secrétan, ce livre de la *Philosophie de la liberté*, qui vient sans doute en un sens de l'Allemagne et de Schelling, mais qui vient, avant tout, du talent personnel et des convictions de son auteur, et manifeste l'élan vigoureux d'une âme croyante vers une doctrine qui réponde aux exigences de la foi des chrétiens. Cet écrit, plein d'une solide et sérieuse instruction, pour qui peut franchir les difficultés du sujet, et ne s'épouvante pas trop de certaines témérités de la pensée, est un des produits les plus intéressants du mouvement des esprits à Lausanne, à l'époque où il fut composé.

En m'appuyant sur ces bases, je me serais efforcé de

faire comprendre qu'une foi positive est tout autre chose qu'une pure adhésion d'habitude à un enseignement traditionnel ; qu'une telle foi, loin d'éteindre ou de limiter la science, peut, au contraire, la nourrir, lui ouvrir un monde nouveau, et qu'il ne faut pas se hâter de déclarer fièrement que, chercher une philosophie chrétienne, c'est retourner à la scolastique. L'Evangile éternel, qui a renouvelé la face du monde, n'est pas plus épuisé pour l'esprit humain que la nature matérielle. Pour qui l'accepte, dans une pleine foi à l'ordre surnaturel, il est une création tout entière, création spirituelle aussi vaste, aussi inépuisable que cet immense univers, dont notre physique imparfaite sait à peine les premiers secrets. La science évangélique n'est pas plus finie que l'œuvre simplement ébauchée de la civilisation chrétienne, et au lieu de se livrer à ce découragement secret caché au fond de tout éclectisme, il est toujours temps de regarder à l'avenir, et de tirer des lumières nouvelles d'une source de lumière que les siècles ne tariront pas.

Je sens, Monsieur, combien ces indications sont insuffisantes pour rendre une pensée bien vive et, il me le semble, bien nette dans mon esprit. C'est ici très particulièrement que je regrette l'obligation de me borner à de rapides aperçus. J'espère, toutefois, avoir rendu avec quelque vérité, sous cette forme incomplète, les pensées, les vœux, les espérances dont se nourrissait mainte intelligence à Lausanne et autour de Vinet, au moment où Lèbre quitta cette ville, emportant avec lui le même espoir et les mêmes aspirations.

Lèbre était-il capable d'élever l'édifice de cette philosophie chrétienne qu'il avait rêvée ? Je ne sais ; mais placé à Paris, comme il l'était, admis à se faire écouter par des hommes qui n'écoutent pas toutes les voix également, quel que soit le lieu dont elles partent, on pouvait penser qu'il avait reçu mission de faire comprendre les vérités que je viens de rappeler, et qu'il aurait pu,

sinon fonder une philosophie chrétienne, au moins en revendiquer les droits, et en relever l'idée en face du rationalisme contemporain. Un écrivain que ses convictions laissaient écrire dans le *Semeur*, et qui était admis à prendre largement la parole dans la *Revue des deux mondes*, pouvait faire à cet égard ce que d'autres, moins bien placés, ne réussiraient pas à accomplir. Cette tâche eût été belle. Il est permis de dire que Lèbre l'avait commencée. La volonté qui règle tout ne l'avait pas destiné à marcher longtemps dans cette voie.

Relier, comme je viens de le faire, les espérances attachées au nom de Lèbre au mouvement intellectuel de sa patrie suisse, c'est par cela même provoquer un regret plus général dans son objet que celui de la mort de cet écrivain. Ce n'est pas à vous, Monsieur, que j'ai rien à apprendre sur le développement si riche d'avenir, pensions-nous, qui caractérisait notre Suisse française, il y a vingt ans. Tandis que Lausanne était ce que j'ai dit, Genève, sous la haute influence de M. de Candolle, que secondaient tant d'hommes distingués, Genève, dont l'école de droit était illustrée par les cours de Rossi, présentait, dans une sphère tout autre, un mouvement des esprits, aussi intense, aussi exceptionnel. Neuchâtel s'efforcait de mettre ses établissements d'instruction publique au niveau de ceux des grandes villes; à Fribourg, enfin, l'humble cellule d'un cordelier attirait des visiteurs de toutes les parties de l'Europe. De tout ce mouvement, de toutes ces espérances, il ne reste, hélas, que des débris dispersés. Les commotions politiques sont survenues; et au souffle des passions révolutionnaires, quelques années on fait l'ouvrage d'un siècle. Plusieurs des hommes dont s'honorait la Suisse française, atteints dans leur vocation, froissés dans leurs sentiments, ont dit à la patrie de tristes adieux, et sont allés poursuivre ailleurs leur vie et leurs travaux. En même temps que la main des hommes faisait ces plaies, la main de Dieu en faisait par la mort

de plus profondes encore. Sismondi, Töpfer, le P. Girard, Vinet ne sont plus, et tant de coups frappés à si courts intervalles sur les têtes les plus élevées, semblent dire que la volonté suprême vient de clore pour nous un de ces moments qui constituent une période dans la vie des nations. Le voyageur qui, naguères, aurait parcouru la Suisse française, attentif au mouvement de la pensée et au côté intellectuel de la civilisation, s'il y revenait aujourd'hui, aurait peine à reconnaître les lieux de son passage.

Tels sont les souvenirs doux et tristes que j'aurais voulu évoquer, passant ainsi de la mort de Lèbre à la mort d'un ordre de choses tout entier, encadrant, si je puis le dire, un regret particulier dans tout un ensemble de regrets et d'espérances déçues. Je ne veux point cependant tomber dans un pessimisme hors de propos. Je n'ai garde d'avancer que la Suisse française soit condamnée à perdre le rang distingué qu'elle a occupé dans la république des lettres. Elle porte encore en son sein tous les éléments d'un honorable et ferme développement des esprits. Mais il est difficile de ne pas se le demander avec une certaine inquiétude : Les hommes d'intelligence et de savoir, que le pays compte encore en grand nombre, verront-ils s'élever autour d'eux une jeunesse désireuse de ne pas laisser périr une tradition qui n'est pas sans gloire? Ou bien le découragement, l'apathie, les préoccupations purement matérielles s'empareront-elles de la génération qui s'élève? Verra-t-on la vie intellectuelle déchoir et disparaître peu à peu comme la flamme mourante d'une lampe qui s'éteint? Les rivages du Léman, et les Alpes qui les couronnent, attireront-ils seuls désormais le voyageur sur une terre où ne brilleront plus que faiblement la vie de l'âme et la lumière de la pensée? La question se pose, et il est superflu de dire combien elle est sérieuse.

Maintenant, Monsieur, vous connaissez les idées principales dont j'avais formé le canevas de la préface que

je vous avais promise, idées que je me proposais de confirmer ou de modifier par l'étude attentive de mon sujet. Ces lignes, rapidement écrites, sont devenues plus nombreuses que je ne le pensais. Si vous voulez bien les accepter en échange du travail plus sérieux que je regrette de ne pouvoir vous adresser, vous m'obligerez réellement.

Agréez, etc.

ERNEST NAVILLE.

Chardonne sur Vevey, le 26 avril 1856.

---

On me fait observer qu'il semble résulter de mes assertions que Vinet était déjà à Lausanne, lorsque Lèbre quitta cette ville pour poursuivre ses études en Allemagne. Les renseignements que voici, et que je dois à l'obligeance de sa famille, enlèveront toute possibilité d'erreurs à cet égard.

Lèbre, se rendant à Munich, resta quelques mois à Bâle, où Vinet était encore établi. En septembre 1837 Vinet se fixa à Lausanne, et Lèbre revenant d'Allemagne et se rendant à Paris l'y rencontra de nouveau pour un certain temps.

Tels sont les faits, dans leur exactitude. Du reste, il faudrait se garder d'identifier la date de l'établissement de Vinet à Lausanne, et celle du commencement de son influence sur le mouvement intellectuel vaudois. Sans parler de ses écrits et de sa correspondance, il eut à Bâle même une action directe sur nombre de jeunes gens de son canton qui allaient le chercher là où il était, et passer quelque temps auprès de lui.

# NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

# ADOLPHE LÈBRE.

---

## I

Les parents d'Adolphe Lèbre étaient de Ganges, dans le département de l'Hérault, et comme il dit dans son journal, à la date du 26 juin 1837, « J'ai aujourd'hui 23 ans, » il était donc né le 26 juin 1814. Son père, officier d'artillerie et décoré, vint, peu après la chute de l'Empire, s'établir à Lausanne, où bientôt il se fixa complétement ; il finit même par en acheter la bourgeoisie, préliminaire indispensable pour devenir citoyen d'un canton ; car, en Suisse, l'acquisition d'une bourgeoisie communale est le premier degré du droit de naturalité. Cette condition remplie, il put obtenir, moyennant les délais et formalités d'usage, la naturalisation vaudoise; l'ayant obtenue, par ce seul fait d'être citoyen d'un canton, il se trouva citoyen suisse. Ces trois titres, même celui de bourgeois, sont héréditaires ; ils passèrent donc à son fils, lequel, parvenu à l'âge de majorité, en a exercé les droits.

Lèbre fut élevé au collége de Lausanne, puis il suivit ses études à l'Académie de cette ville, y fut un des auditeurs de M. Vinet les plus assidus, et se fit toujours remarquer par son intelligence, aussi bien que par sa conduite rangée et

studieuse. La mort de son père le frappa d'un coup aussi terrible qu'imprévu, et vint développer en lui des qualités de décision et de fermeté qui n'avaient pas paru jusqu'alors dans cette rêveuse et naïve nature. Orphelin si jeune encore, sans entourage capable de le diriger, maître de sa fortune et de sa volonté, il sut se tirer peu à peu, sans faiblesse, des difficultés de l'isolement.

Ce fut peu de temps après (1834) qu'il devint comme notre frère et notre enfant à la fois. Il aimait la vie de famille, qu'il avait trouvée à notre foyer, et à laquelle il s'était associé dans ses moindres détails; berçant un enfant d'aussi bon cœur que s'il se fût agi d'une profonde étude philosophique, se laissant gronder avec soumission quand la fièvre intellectuelle, qui l'a dévoré toute sa vie, s'exaltait en accès au point de faire de son travail une véritable maladie. Déjà à cette époque heureuse où tout était en fleurs pour lui dans le monde de l'intelligence, et où il s'y élançait avec une trop fougueuse ardeur, on pouvait remarquer, dans cette âme si riche, le rare mélange du courage et de la volonté qui vont au but, avec le dévouement et l'abnégation que seul donne l'amour, compris comme le christianisme le révèle. Il sacrifiait ses goûts et son bonheur aux plans élevés que son intelligence lui traçait : il n'aurait pas froissé, pour cela, le moindre sentiment d'un ami. Cette manière mâle et tendre de comprendre la vie et l'affection, devait faire naître autour de lui des amitiés sérieuses, et il en trouva partout. Sans égoïsme, sans arrière-pensée, il aimait pour aimer, et pour être aimé, là où il s'attachait par l'estime. Cette droite route d'un cœur sincère et chaud dans laquelle il resta toujours, était aussi celle qu'il suivait dans les préoccupations de sa pensée et dans ses travaux scientifiques. Il n'étudiait pas pour arriver à une position, mais pour s'élever vers une plus grande connaissance de Dieu et de la vérité.

Aussi dut-il bientôt se résigner à ne plus passer dans sa

patrie de cœur et de choix que des vacances plus ou moins longues, et encore laborieuses. Il alla d'abord en Allemagne, où il fit d'assez longs séjours à partir de 1835, et suivit les cours de Schelling, de Thiersch, de Schubert et de Baader. A Munich, il se trouva dans une petite colonie de compatriotes dont l'esprit indépendant, investigateur, philosophique, partageait et stimulait les contemplations du sien. En attendant le « bienheureux revoir, » on parlait aussi des absents; on se souvenait de la patrie; on méditait sur les idées écloses à Lausanne au souffle généreux de professeurs aimés; on rêvait aussi. En voici la preuve: « Dans nos » conversations, » dit une de ses lettres de ce temps-là, « reviennent plus d'une fois les espérances de voir se for- » mer à Lausanne une fusion des idées allemandes et fran- » çaises: ce projet nous sourit à tous, et nous serions heu- » reux d'en voir la réalisation. Nous aimons à nous dire » que notre canton de Vaud est de tous les pays français le » plus propre à ce mouvement. »

A cette époque-là déjà, où il vivait en pleine atmosphère germanique, et comme enveloppé des fumées du *cabaret des Suisses*, où il allait le soir pour parler allemand, Lèbre se rendait compte de l'importance et de la puissance de l'esprit français. Il comprenait que Paris est trop absorbant pour devenir l'instigateur ou seulement le théâtre d'une fusion intellectuelle quelconque, et comme centre intelligent, il mettait avec raison la Suisse française au-dessus des grandes villes de la province. Il a plu à Dieu d'envoyer comme un vent de tempête sur ces jeunes espérances, sur ces jeunes destinées; rien n'a pu mûrir de ces belles promesses de leur pensée et de leur matin.

Une foi profonde, éclairée, sincère, était le fond même et le mobile de l'âme de notre ami. Il avait besoin de croire, comme il avait besoin d'aimer. Son sentiment chrétien fut la forteresse dont on défend les murailles au prix d'un com-

bat incessant. Que de luttes intimes et sanglantes, mal appréciées du dehors, mal jugées souvent, et qui pourtant laissaient le christianisme dans sa vérité plus affermi que jamais sur les débris de quelques opinions secondaires ou de quelques préjugés. Mais pourquoi ne le laissons-nous pas parler lui-même?

« L'année passée, j'ai appris que mes études ne détruiraient pas mes croyances chrétiennes; aujourd'hui, j'apprends que ma foi fonde la vraie science; tout cela est confus encore : c'est comme un paysage que l'on voit du haut de la cime aux premières blancheurs du matin. La mythologie et l'histoire, en demeurant mes études principales, sont souvent oubliées pour la philosophie ou pour les langues; mais j'ai la conviction intime que mon principe est le vrai. Je ne posséderai pas, de très longtemps, un ensemble de vues complet; j'aurai des faits épars, des principes isolés; le terme recule devant moi, comme l'horizon devant le voyageur; loin de me décourager, j'en prends l'assurance que la philosophie chrétienne est la vraie; c'est une preuve de sa richesse, et le système de l'univers doit être riche comme lui. J'aime mieux ne pas voir sitôt les bouts des choses. La diversité de mes études prend maintenant un sens et suit une loi. La mythologie, c'est l'homme tout entier : elle a révélé une partie de son mystère à Dieu [1], une autre à la nature, une autre à la phi-

[1] Notre ami veut sans doute dire ici: à l'idée que nous nous faisons de Dieu; ou, pour paraphraser sa pensée en ce sens: la vérité mystérieuse de la mythologie, vérité qui est une sorte de révélation, se retrouve éparse dans tout, s'est portée sur tout: sur Dieu, la nature, la philosophie, l'art, la politique. Si, cependant, il faut prendre sa phrase dans son sens strictement et hardiment littéral, elle signifierait alors qu'une partie du secret de la vérité mythologique n'est connue que de Dieu, tandis qu'une autre est du domaine de la nature, de la philosophie, etc. Au surplus, s'il y a

» losophie, à l'art, à la politique. L'homme religieux est
» l'homme en soi; il explique tout, parce qu'il comprend
» tout : c'est l'homme entier qu'il me faut connaître. Cette
» étude ne sent pas la poussière des gros livres; elle me sol-
» licite à une vie large et puissante, qui donne seule une
» communion avec la vie de l'humanité. » . . . . . . . . .

« La philosophie chrétienne ne permet pas une spécula-
» tion sèche et égoïste; fondée sur le dogme, elle ne se
» distingue de la théologie que parce que le dogme est de-
» venu chez elle organique à l'esprit, en sorte que l'esprit,
» devenu biblique, vit de la vie de l'esprit révélateur. Elle
» suppose nécessairement une régénération de l'intelligence,
» sœur de la régénération du cœur. Celui qui, hors de Dieu,
» veut penser selon lui [1], connaîtra bientôt la vanité de son
» effort. La philosophie chrétienne n'a de principes que les
» faits de Dieu. La créature vit en Dieu ou hors de Dieu:
» c'est ce qui détermine son existence secondaire; son exis-
» tence primitive est selon Dieu. La morale, dans son sens
» souverain, est la science de l'univers. . . . . . . . . .

» Une autre idée, ou plutôt est-ce encore la même, me
» révèle aussi de bien plus grandes richesses qu'autrefois :
» c'est celle du symbole. Tout dans la nature est symbole;
» je suis toujours plus convaincu que rien absolument ne se
» soustrait à ce caractère.... L'apparence nous fait croire
» que le soleil et les cieux tournent autour de notre terre
» comme autour du centre immobile de tout mouvement :
» ainsi l'homme naturel se fait principe et dieu de l'univers;
» et si la foi ne nous ravit pas dans le soleil d'en-haut, nos
» yeux trompés ne nous diront que mensonge. »

ici quelque obscurité, il n'y en a pas dans la conclusion à laquelle veut arriver notre ami.

[1] Le sens est probablement: « Celui qui, hors de Dieu, veut penser *néanmoins* selon *Dieu* » (et non : *d'après soi*), « connaîtra,» etc.

Frédéric Monneron, son ami, était alors aussi à Munich, se préparant à partir pour Gœttingue, où il voulait entendre Ottfried Muller [1]. Le poète s'amusait des rêveries du penseur : « Monneron, dit celui-ci, a fait un drame superbe » dont je suis le héros. J'y parais sous la figure d'un...... » Songe ; n'allez pas rire ! c'est un Songe colossal, un Songe » qui erre sur les ruines des Babylones, qui chante sa plainte » amoureuse sous les fenêtres de l'Absolu, qui croque une » pyramide d'Egypte en avalant un verre d'eau sucrée. Les » Titans forment le chœur. Lycurgue ne veut pas d'abord » de moi dans sa république ; Saturne l'y décide enfin. L'U- » nivers paraît et nous dit :

« Sérieuse est la vie, et, toujours responsable,
» Le citoyen oscille entre Dieu et le Diable. »

Lèbre pensait beaucoup de mal de lui-même et se jugeait bien plus sévèrement qu'il n'a jamais jugé personne. Ses confidences étaient surtout les épanchements d'une âme qui veut le bien avec toute l'énergie et les aspirations d'un esprit supérieur. Il s'accusait de légèreté, de paresse, et ne faisait pas assez la part de l'entraînement qui résulte d'un caractère extrêmement facile et bon, ni du besoin de loisir inhérent à la fibre poétique. Entre une leçon de Thiersch et une autre de Schelling, il se plaint « de n'être pas d'une ligne plus » grand philosophe qu'à son départ. Mon hébreu est tou- » jours aussi redouté, et je le respecte d'aussi loin que » jamais. J'ai recommencé cependant avec zèle l'étude de » mon moyen-âge ; je lis le bel ouvrage de Raumer, et je lui » rattache toutes mes autres lectures. Cette étude est déli- » cieuse pour moi ; mon esprit a comme une nouvelle fraî- » cheur lorsque les héros des croisades sont venus m'en-

[1] Voir sur Frédéric Monneron, ce jeune poète de tant d'espoir, et mort si prématurément, le recueil de ses poésies et notre notice dans la *Revue suisse* de 1852.

» tourer de nouveau.... Je suis malheureux ici pour l'his-
» toire. Gœrres donne des leçons tellement peu historiques,
» que je ne me sens pas la tentation de l'écouter : vous sa-
» vez si Neumann m'attire....

» Il y a ici un professeur très renommé, Baader, théo-
» sophe, qui réunit à une érudition germanique un grand
» talent de pensée. J'ai entendu quelques-unes de ses leçons,
» j'ai lu une soixantaine de pages de ses écrits; après une
» longue indécision, j'ai résolu de ne l'entendre que le se-
» mestre prochain. Sa langue est bizarre, pleine de termes
» baroques et presque incompréhensibles; sa phrase lourde,
» obscure. Ses idées elles-mêmes sont fort difficiles à com-
» prendre.... Il m'a fallu une semaine, où je travaillais six
» heures par jour à cela, pour comprendre une *Théorie de*
» *la Connaissance* de sept pages. »....

Il commença, peu après, l'étude de Kant par la *Critique de la raison pure.* Ce fut peut-être le moment le plus vif de la grande lutte intérieure que livraient les idées sceptiques de la philosophie à la foi naturelle et acquise de notre ami.
« Ce travail, dit-il, me fait souffrir.... Il m'est si pénible de
» traverser ces ronces ardues; à chacune d'elles il faut lais-
» ser quelques lambeaux des croyances instinctives de l'âme.
» Il me prendrait quelquefois une sorte de désespoir.»

...... « Le christianisme condamne tous les systèmes qui
» l'excluent. Un esprit assez divin pour saisir l'Evangile
» dans sa parfaite pureté, un génie assez vaste pour atteindre,
» de tous les points de la circonférence, au centre généra-
» teur de tout, pourrait, je le veux bien, avec la seule vé-
» rité morale de l'Evangile, déterminer toute autre vérité;
» mais un tel génie n'est pas celui de l'homme, et tant que
» nous demeurerons dans notre état actuel, la science et la
» conversion seront deux choses parfaitement différentes.
» Non! il vaut mieux se croire ignorant et se confesser petit
» devant le merveilleux mystère de la vie, et, plein d'un res-

» pect religieux pour *le fait,* le chercher partout, le recueillir » laborieusement, l'admettre tel qu'il est, sans souci de ses » croyances personnelles et sans impatience systématique. » Il faut le méditer et l'ordonner d'après les lois d'une mé- » thode consciencieuse et sévère, qui admette sans crainte » ce qu'elle est autorisée à reconnaître; qui n'introduise, » ni par préjugé, ni par ardeur de généralisation prématu- » rée, rien qui ne soit sûr. Si j'arrive ainsi à des résultats » dont je ne puisse pas saisir l'accord avec ma foi, eh bien, » je me confierai au lendemain, j'espérerai que de plus heu- » reux dévoileront l'énigme, et je serai sans crainte vis-à- » vis de ma foi, qui cherche son fondement ailleurs, et sans » crainte vis-à-vis des hommes, que j'aurai servis par un » travail de bonne foi. Le respect devant le fait est la grande » chose. Je sais que pour ne pas se dessécher et tomber » dans le rationalisme, il faudra soigneusement veiller sur » son propre développement intérieur, sur sa vie morale; » mais n'est-ce pas là rehausser la beauté de la science? » Oui, cette route est la vraie; elle est humble et fidèle, et » certes pas sans tentation, sans lutte et sans souffrance. »

Disons quelques mots seulement de l'extérieur de cette vie si travaillée et si élevée. Lèbre avait à Munich, outre ses amis, d'agréables relations avec quelques familles du pays. Il les visitait souvent, allait au théâtre, surtout dans le but de satisfaire son goût pour la musique. Quelquefois, s'associant à la vie de chansons, de bière et de tabac du cabaret d'université allemande, le soir il « sent se réveiller » en lui quelques émotions zofingiennes [1]. ».... « Il est de » ces étudiants à barbe pointue qui ont des poumons mer- » veilleux : ils chantent et crient à faire tomber les murailles,

[1] La *Société de Zofingue*, appelée ainsi du nom de la ville où se tiennent ses séances annuelles, est la principale association patriotique des étudiants suisses.

» dans une épaisse fumée au travers de laquelle les figures » prennent un caractère voilé et fantastique. Une vieille » femme m'effraie surtout : elle a d'énormes bottes, un » jupon qui laisse voir les proportions de ces bottes gigan- » tesques, un bonnet de poil. C'est le génie hideux du caba- » ret. Elle semble éternelle. Elle ne fait rien que vendre » des noix et allumer les pipes des étudiants, et pourtant » elle se mêle de gronder. Plusieurs fois elle m'a *grognassé*. » Cette vilaine harpie vide les verres de bière de ceux qui » s'en vont, et ramasse tous les débris de ce qu'on mange ; » c'est gracieux, jugez ! Parfois des disputes retentissantes » sur le droit de bière ; des juges nommés parmi ceux dont » la barbe ou la figure rouge et bouffie inspirent le plus de » confiance, des débats ardents sur les coutumiers d'Hei- » delberg, de Tubingue, etc., etc., et la paix couvrant la » table d'un bataillon de mesures de bière ; autour de ce » tapage, des tables garnies de bourgeois, que nous regar- » dons d'un air superbe, et des chiens dont les plaintes » stridentes et le jappement achèvent le concert : voilà, » n'est-ce pas, un joli coin que celui où je me fourre ! Vous » aurez peine à croire qu'il y a parmi cela quelques garçons » raisonnables et un jeune théologien catholique, d'une » piété vraie et d'un cœur chaud, avec lequel j'ai grand plai- » sir à causer. Vous allez craindre de me voir revenir un peu » anthropophage, n'est-ce pas?.... »

Organisation délicate, élevée, timide, harmonieuse, il souffrait presque physiquement de toute note discordante et criarde, du contact des passions basses comme de tout ce qui était mal. Sa candeur et sa bonté le préservaient en vain, l'enveloppaient d'une atmosphère purifiée ; la corruption humaine réussissait à se montrer à lui sous diverses faces qui excitèrent toujours sa haine et son dégoût. Il était alors plus malheureux que d'un malheur personnel, et luttait contre le monstre avec un courage inflexible et une persévérance obstinée.

Comme tous ses jeunes compatriotes, il avait emporté en Allemagne l'idée de se faire, tôt ou tard, pasteur dans l'église vaudoise. Peu à peu il changea de dessein en apprenant à se connaître. Il n'ose entreprendre de diriger les autres avec « la faiblesse d'âme qui lui donne le besoin d'être dirigé, une conscience étourdie par des scrupules timorés, et le peu de qualités qu'il se croit pour faire un homme d'action. » Il se sentait entraîné vers un horizon, non pas plus beau sans doute, mais plus illimité, et s'en effrayait presque.

« Je prends peur, disait-il, à entendre le bruit de la vie » agitée de la société, et je voudrais alors vivre à la cam- » pagne, au village, travaillant à la terre, et étudiant, les soi- » rées d'hiver, pour mon propre perfectionnement.... Quel » charme aurait pour moi cette vie ! Une chose y manque- » rait, les premières années du moins, je dois me l'avouer » pour être sincère : les idées d'intérêt à la chose humaine » que notre éducation académique a jetées en nous, m'épe- » ronnent d'un ardent désir de faire aussi entendre ma voix » dans cette grande assemblée de tous les coins de l'Europe. » Je voudrais bien dire quelques paroles de paix et de salut. » Il me semble que tout homme qui en a reçu un peu les » moyens, doit se dévouer à la grande œuvre qui se fait si » rapidement autour de nous. Quelle est-elle? je l'ignore ; » mais on n'en doit pas moins se jeter dans l'action qui » s'engage, surtout si l'on sait combattre pour une cause » sûre de triompher, et dont la victoire est le seul espoir du » monde. » . . . . . . . . . . . . . . .

On nous reprocherait, n'est-ce pas, d'user moins abondamment des chers et tristes trésors que nous ont laissés une amitié si profonde et une confiance sans bornes. Lèbre se peint lui-même, dans ses lettres, mieux que personne ne pourrait le faire. Le développement de sa pensée et de ses travaux s'y marque continuellement.

.... « Je vais bientôt commencer une suite de lectures sur » les mythologies de la Grèce et de l'Orient. Il me faut con» naître l'histoire religieuse de l'humanité, les dieux qu'elle » s'était faits, étudier le sentiment religieux dans la variété » mythologique, en saisir les grands éléments, tâcher de » voir la filiation des mythologies et les rapports du chris» tianisme avec elles, comprendre les raisons de leur place » dans le temps et la transformation qu'elles firent subir à » la conscience humaine. Cette étude sera d'une haute uti» lité si j'ai le bonheur de la bien faire. Elle me fera mieux » comprendre le judaïsme et le christianisme, et me révé» lera peut-être des analogies entre le développement reli» gieux de l'humanité et le développement de l'univers en » général, en sorte que le monde ne serait explicable que » pour l'esprit arrivé au christianisme, dans lequel seul » l'homme trouve son achèvement, tout comme la nature ne » le trouve que dans l'homme. »

Lèbre approfondit le système de Schelling, qu'il trouva « plein de hardiesse et de majesté sur les grandes ques» tions, » mais qui ne le satisfit pas complétement. Déjà à cette époque de jeune étude un peu enthousiaste, et dont le ton contraste fort avec une parole extrême lâchée plus tard dans la liberté de l'intimité sur le *néant* de Schelling, il s'avouait que « ce système méconnaît un besoin intime, et a quelque levain secret d'erreur. »

Ce fut, plus ou moins, l'histoire de ses tentatives diverses pendant les années qu'il passa en Allemagne à s'occuper des philosophies, des hommes célèbres et de leurs théories. Il abordait tout avec la chaleur de son âme et de sa pensée, néophyte prêt à devenir un disciple, et qui se serait trouvé heureux de mettre au service d'une vérité vivante toute sa force et tout son dévouement. Mais le critérium intime n'était pas satisfait. Peu à peu l'homme libre, le penseur consciencieux se dressait, et, de toute sa hauteur, mesurait in-

volontairement le grand homme descendu de son piédestal. Le travail critique s'accomplissait chez notre ami, si humble et si modeste à la fois, à son insu, et, pour ainsi dire, presque malgré lui.

..... « C'est là le grand résultat de mon séjour en Alle-» magne ; c'est terriblement négatif, mais ce pas était le » premier à faire. Avant de se mettre à étudier de bonne » foi, il fallait perdre la pensée que l'on avait à tout pro-» blème une réponse prête dans sa poche, une certitude sur » tout, et sur tout système ! » .....

Le complément de ces réflexions se trouve dans une phrase écrite à Paris quelques années plus tard, celle où nous avons déjà noté ce mot sur Schelling, qu'il ne faut sans doute pas prendre à la lettre, mais seulement comme un cri de déception et de regret : « L'intelligence est aujourd'hui » sceptique. Ceux de nous qui ont fait leur éducation philo-» sophique à Munich ont eu du malheur. J'ai été surpris du » néant de Schelling, en faisant un monstrueux article qui » s'achève enfin.... C'est Hégel qui est l'homme. »

Avant de passer à la période française de la vie de notre ami, arrêtons-le pendant ses douces vacances de Suisse, et voyons-en les harmonieuses impressions. La gaîté même, cette compagne qui nous délaisse si vite dès que le front se plisse sous l'effort de la pensée, la gaîté revient. De Clarens, il nous écrivait à Aigle, à propos d'un panier de raisins dont les magnifiques grappes l'avaient frappé :

« Ils ne sont plus, mais ils vivent dans mon souvenir, et » sont morts avec tous les honneurs du dithyrambe. Mon » admiration s'est variée à l'infini. Cependant je désire » m'assurer si, comme on le prétend, les jeunes générations » surpassent leurs aînées. Envoyez-moi donc, je vous prie, » par la *Dame* de ce soir [1], dans un nouveau panier, l'objet

[1] Omnibus de la contrée, nommé la *Dame du Lac*.

» de mes désirs : je les aime *roux*. Ce seront les derniers, » et je les recevrai avec la mélancolie qui convient à la cir- » constance. »

Son *Journal*, qui nous a servi plus haut à fixer la date de sa naissance, ne contient guère que des réflexions ou des effusions toutes personnelles, des notes sur ses voyages, ses lectures, ses pensées, mais à l'état d'ébauche ou de recherches encore incomplètes, le tout évidemment destiné à lui seul. On y rencontre bien, çà et là, quelque page gracieuse ou éloquente, mais difficile à détacher du reste. Celle-ci, cependant, peut l'être. Il nous semble l'y voir, — hélas! comme s'il était là, — rentrer à la maison, courir à son pupitre, et écrire les lignes suivantes, encore tout palpitant et tout épanoui de ses fraîches impressions d'une promenade matinale.

« Je viens de me promener sous les tilleuls de Montbe- » non [1]. La fraîcheur du matin, la magnificence du ciel, ces » dômes de feuillages où la majesté s'unissait à la grâce, ces » fraîches haleines, ces mouvements aimables des jeunes » rameaux qui se balançaient mollement, le frémissement » des feuilles, le doux murmure de l'air, cette douceur, ce » sourire, cette jeunesse si amoureuse de la nature, tout » parlait de tendresse, de miséricorde, de paix, et à ces » gracieuses impressions de printemps s'unissait je ne sais » quelle grave et sublime majesté. On se sentait perdu dans » l'amour, on éprouvait comme une merveilleuse clémence, » on s'abandonnait délicieusement aux impressions de la » nature, on sentait comme une paternelle présence en » toutes choses et une sécurité sans nom.— Oh! l'azur lim- » pide, profond cristallin, cette riche, cette mélodieuse

[1] Vaste et magnifique esplanade plantée d'arbres, la principale promenade de Lausanne, d'où l'on embrasse la vue des montagnes et du lac.

» lumière dont la splendeur est si douce, et cette fête des
» cieux qui semblent renaître à la joie, et dont l'on croit
» apercevoir les coteaux fleuris de fleurs merveilleuses sous
» le regard de Dieu, cette fête des cieux à travers ces dômes
» d'un mouvant feuillage si jeune, si frais, si élégant, voile
» d'amour, voûte sublime qui laisse voir le ciel et vous pro-
» tége d'un frais mystère, berceaux parfumés et mélodieux!
» Oh, qui dira les lignes sans nombre et toujours si har-
» monieuses, les courbes des jeunes rameaux, ces chapelles
» aériennes de feuillage au-dessus des premiers dômes, ces
» sanctuaires mystérieux d'où monte la voix de l'oiseau! et
» ces effets de lumière et ces teintes si variées!.... J'étais
» frappé d'étonnement à la vue de ces arbres antiques, dont
» la majestueuse vieillesse se pare à chaque printemps de
» toutes les grâces les plus innocentes, de toutes les beautés
» de la jeunesse, et qui exhalent dans l'air de si suaves par-
» fums. Ah! si l'enfance pouvait ainsi reverdir! si chaque
» année il y avait pour nous une jeune saison où les grâces
» innocentes d'autrefois, où les rêves du berceau, où les
» espérances d'or pussent de nouveau parer notre front
» chauve et creusé! »....

« Hier, » écrit-il encore le lendemain (7 mai 1840, quelques mois avant son départ pour Paris), « ces magni-
» fiques tilleuls de Montbenon, dont chaque feuille semble
» frémir sous quelqu'une de mes réminiscences, m'appa-
» rurent dans leur plus majestueuse beauté comme pour
» me dire adieu, comme pour consacrer encore une fois des
» souvenirs qui toujours plus s'éloignent et s'enfuient de
» moi. — Infinie beauté de la douleur! secrète espérance,
» divins tressaillements qui l'accompagnent! — Oh! la nuit!
» la nuit! l'immensité ténébreuse, ce deuil où les sphères
» se promènent en silence, ce triste océan de la nuit éter-
» nelle! Oui, le Dieu répandu dans l'immensité est un Dieu
» voilé de douleur; oui, c'est son sépulcre qui est la couche

» où se repose l'univers ! mais sans cesse la résurrection » frémit et s'éveille en son sein. Le lac, immobile, contem- » plateur, réfléchit toutes les saintes tristesses des monts, » la majesté de ses rivages, les splendeurs souriantes du » ciel. Oh ! si je l'aime si tendrement, c'est qu'il est pour » moi l'image de ce repos abandonné, recueilli, de cette » paix divine de l'âme où, dans son pur miroir, se réfléchit » l'éternité ! »

Plus loin, il y a encore une bien belle et bien vraie parole sur Dieu, plus vraie même que celle des lignes qui précèdent, parce qu'elle vient uniquement du cœur et que l'imagination n'y est pour rien : non moins sévère, elle est plus apaisée et plus sereine. Nous croirions manquer à la mémoire de Lèbre en ne la conservant pas.

« Ce n'est pas en vain, dit-il, qu'on apprend que l'amour » a sa racine en Dieu ; dès lors il faut choisir entre ses pé- » chés et ses affections ; auparavant on les conciliait : dès » lors il faut renoncer tout mal ou tout bien. *Dieu est la dé- » cision souveraine de l'âme.* — Reviennent la prière et la » charité, et je vous aimerai, mes chers, mes bien-aimés, » plus tendrement que jamais. »

On a ainsi maintenant comme les deux notes extrêmes de son journal, dans le peu qu'il offre de personnel. Mais en général ses lettres le font mieux connaître : s'y adressant à d'autres qu'à lui, il se montre en se donnant ; sa pensée devient plus complète en restant moins solitaire ; tandis que dans son journal, comme il s'y parle à lui-même quand il s'y occupe de lui, il se fouille, se creuse, s'accuse et se cherche, plutôt qu'il ne se fait bien voir. Aussi continuerons-nous désormais à prendre exclusivement dans ses lettres nos citations pour peindre sa vie, non par ses côtés extérieurs, elle n'en a pas eu de saillants, mais sa vie de l'âme ; et n'est-ce pas encore la vie la plus vivante, même ici-bas ?

C'était dans la montagne surtout qu'il jouissait de la nature et de l'amitié. « Ici, dit-il, on porte avec soi ce qu'on » a de plus intérieur, de meilleur et de plus cher.... Je suis » allé visiter Taveyaunaz avant de monter ici (il était à An- » zeindaz [1]). La vue de ces chalets humbles et paisibles m'a » surpris et ému comme la première fois. L'Alpe brillait » comme une émeraude. J'ai *goûté* chez une de mes an- » ciennes connaissances, dans une de ces chambres basses » et petites que j'aime tant; une chèvre voulait forcer la » fenêtre, et l'enfant de mes hôtes, gentille petite fille, nous » amusait de son babil. Combien la vie de famille, ici, doit » être douce et intime et confiante! on y sent je ne sais » quelle mystérieuse protection, et si l'on ne peut oublier » les peines qui vous attendent bientôt, on se repose un mo- » ment, on savoure un instant, d'avance, les joies éternelles. » Nous ne voyons plus notre vie que dans l'amour qui en » dispose toute la suite pour nous. Tout est paix, confiance » et tendresse. Anzeindaz mêle à son repos de tragiques » beautés, dont l'impression tourne l'âme aux sévères et » pieuses méditations. J'y suis venu par la Vare [2]. Jamais » encore le silence de cette sauvage vallée, que commandent » les désolations du Muveran [3], ne m'avait saisi d'une telle » terreur: le ciel terne laissait parfois arriver sur le front » des rochers un rayon blafard et comme épouvanté. Pour- » tant ce sanctuaire de tristesse, ces retraites perdues » étaient parées des fleurs les plus nobles et les plus belles » des Alpes. Arrivé dans un cirque de pierres, sous des ro- » chers, je m'arrêtai quelques instants. Quel usage ferai-je » de cette retraite que Dieu m'accorde à la veille d'une vie » si nouvelle et si redoutée, après une vie dont le souvenir

[1] Montagne des Alpes vaudoises, au-dessus de Bex.
[2] Autre montagne des mêmes Alpes.
[3] Pic très hardi de la même chaîne.

» me pèse?..... Aussi j'entrai à Anzeindaz avec l'émotion de
» celui qui entre dans les saints déserts dont il se souviendra
» éternellement. A la vue de ces tristesses et de ces morts
» de la nature, je croyais voir ces infinies douleurs qui
» réclament enfin notre amour et nous ont acheté la paix.
» Je renonce aux grandes courses, j'ai soif de repos et
» voudrais mener enfin une vie de retraite. »

Il touchait, au contraire, aux années actives où sa pensée, incessamment travaillée, se dépensa aussi pour les autres et manifesta sa puissance par des travaux positifs. Avant de le suivre dans cette carrière nouvelle, et comme transition, comme début de l'homme pratique au sortir des théories, voici une visite à un écrivain célèbre, alors professeur à Lyon.

« Je le cherche à la police, au collége, je ne sais où, sans
» le trouver.... Le soir je le découvre enfin : il m'offre un
» fauteuil avec une grâce irréprochable, et m'assassine de
» questions sur ce qu'il appelle notre université [1]. J'étais
» de médisante humeur, et puis j'avais préparé un plato-
» nique entretien sur la morale, la métaphysique, sur le
» panthéisme et le christianisme : encore une illusion de
» jeunesse! Le perfide me demanda quatre fois mon nom ;
» tout en le lui répétant, je lui glissai quelques mots sur le
» mysticisme, qui ne parurent guère l'enthousiasmer. Il
» me pria de saluer M. Vinet et une autre personne; je crus
» comprendre qu'il avait tous les renseignements qu'il dé-
» sirait. Je ne pouvais joûter avec lui de rapidité dans l'in-
» terrogation, j'avais perdu l'espoir d'un sublime entretien,
» je sortis hors d'haleine et ruisselant de toutes les paroles
» qu'il avait fait sortir de moi.»

[1] L'académie de Lausanne.

## II

Il arriva à Paris (1841) dans une maison amie, où l'attendait un élève plein d'intelligence et de feu, aujourd'hui lui-même brillant écrivain, consciencieux et spirituel critique, et prédicateur de talent, M. Edmond de Pressensé, bien connu à ces divers titres parmi les protestants de France[1]. L'enseignement ne prenait à Lèbre que de courtes heures de la première matinée, et, le reste de la journée, il suivait en liberté ses études favorites. Notre ami fut ainsi très heureusement introduit dans la vie française au milieu d'un cercle d'hommes distingués, aidé en cela et dans cette transformation de l'étudiant en littérateur par la bienveillance attentive de la mère de son élève. Elle façonna ses habitudes extérieures pour ce monde qu'il allait voir, et se fit chérir en même temps par la délicatesse et le sérieux de sentiment qu'elle alliait à ses justes sévérités de forme. Dans cet intérieur chrétien où Lèbre s'attacha à tout le monde, il se trouvait aussi heureux qu'il pouvait l'être hors de sa famille de cœur. Nous le disons pour noter ainsi un nouveau trait de son caractère et faire remarquer en lui une de ces rares et simples natures auxquelles aucune inconstance n'est possible : aussi ne fut-il jamais plus tendre, dans son besoin de notre foyer, que depuis qu'il se sentait bien dans un autre intérieur.

Dans l'automne de cette même année il alla, de Paris, faire un séjour de quelques semaines à Etretat, sur les côtes de Normandie. La vue de la mer ne pouvait manquer de lui

[1] M. Edmond de Pressensé est un des pasteurs de la *Chapelle Taitbout* à Paris, et le Directeur de la *Revue chrétienne*.

donner aussi, avec le frisson du beau et du grand, cette sorte d'émotion morale qui se mêle à toutes ses descriptions de la nature et qui en forme chez lui le trait distinctif. Cependant, là encore, il se retourne involontairement vers ses chères montagnes; il les revoit en imagination, il en salue de loin les cimes, et l'Océan même ne leur fait pas tort dans ses souvenirs. La veille de son départ, le 28 octobre 1841, au moment de quitter les falaises du village normand, pensant à un de ses amis, M. François Bertholet, alors pasteur à Gryon, petit village vaudois situé en face des pics du Muveran, dans les Alpes de la vallée du Rhône, il lui écrit :

« Voici un an, bien cher, que nous nous sommes dit » adieu sous les noyers de Bex : l'incertitude du revoir, » la beauté de nos souvenirs, l'amère pensée que ces jours » ne reviendront plus avec toutes leurs joies, tout cela me » brisait le cœur. Je vois encore la place du verger où je » me retirai pour pleurer quand je t'eus perdu de vue. » Voici un an et pas encore un mot d'échangé. C'est dur, et » la faute en est un peu à tous les deux : j'aurais dû t'é- » crire cet hiver; souvent je l'ai voulu; mes pensées, bien » fidèles à Gryon, crois-le, me pressaient de le faire, et » c'est la maudite ambition d'une grande lettre qui m'a fait » renvoyer, de dimanche en dimanche, jusqu'à mon dé- » part; mais je ne peux décidément plus rester sans nou- » velles..... Me voici donc à Etretat : c'est mon dernier di- » manche, et je veux recueillir un instant mes souvenirs » avec vous. Je vais rentrer dans la *bagarre* de Paris, j'y » travaillerai mieux : je m'appesantis dans ma solitude. Mes » plus beaux étés sont ceux de Gryon, et il me semble que » je vous dois à vous tout particulièrement le récit de mon » premier été loin du pays.

» J'avais, après mon hiver, soif de silence et de repos; je » voulais un coin du monde à l'abri de toutes les influences

» parisiennes, une nature grande et solennelle. On me parla
» d'Etretat, et j'y trouvai bien ce que je cherchais; ma
» première impression pourtant fut triste, et elle ne s'est
» jamais effacée : figurez-vous un vallon dont les pentes dé-
» pouillées semblent vous isoler du reste du monde, un vil-
» lage de pauvres pêcheurs, des rochers à pic merveilleu-
» sement creusés par la vague, en portes dignes des tem-
» pêtes qui y passent, en grottes parées des plus riches
» nuances de l'amaranthe et de l'émeraude, en voûtes ogi-
» vales ou taillées en obélisques qui se dressent au milieu
» des flots, et, pour ceinture à ce fantastique rivage, le
» sombre Océan. On peut, à quelques endroits, descendre
» la falaise par un rapide sentier; l'on arrive à des plages
» désertes enfermées entre les rochers, et l'on voit l'immen-
» sité des eaux et de la terre; rien qu'un écueil! c'est quel-
» quefois terrible et maudit comme la Derborenze [1], et
» d'une désolation qui semble couvrir le monde de ses
» tristes flots. C'est beau, mais d'une beauté douloureuse-
» ment tragique; aussi n'osais-je guère, les premiers soirs
» surtout, m'abandonner à ces impressions : cette nature
» me tourmentait, et toutes mes tristesses en recevaient je
» ne sais quoi de cruel et de funeste; il faut le dire, il fai-
» sait un temps lamentable, car par un beau ciel cette vue
» peut devenir ravissante. Après de longues pluies, j'eus
» enfin une belle matinée. Je gravis la falaise; la mer était
» dans son immensité moirée des plus riches nuances de
» l'azur, et le ciel resplendissait de lumière et de pureté;
» c'était au ciel et sur les eaux comme une fête magnifique,
» et le regard se perdait avec délices dans leurs bleus es-
» paces; l'horizon semblait reculé; jamais je n'avais vu
» la mer aussi immense. Elle l'est bien moins par l'orage,

[1] Montagne du Valais, toute couverte des débris de l'éboulement des Diablerets.

» et je pensais qu'ainsi l'immensité de Dieu ne se voit que
» dans son amour. Cette matinée fut perdue pour le travail,
» et je ne la regrette pas.

» Cependant, l'avouerai-je, la mer même dans ses pompes
» les plus riantes m'attriste secrètement et m'effraie :... c'est
» l'infini sans pitié, et je crains maintenant les espaces
» aventureux et les horizons trop lointains. Que j'aime
» mieux nos Alpes avec leurs secrets gazons, leurs vallons
» de paix fermés au monde, ouverts au ciel, et le repos de
» leurs cimes perdues au ciel ? Aussi, à ma confusion, j'ai
» souvent préféré à notre plage un petit sentier derrière le
» village : un pli de terrain l'abrite du vent de mer, il che-
» mine entre des chênes dont la cime est quelquefois émue
» à un souffle léger, tandis qu'à leurs pieds tout demeure en
» repos. A travers les arbres je vois le clocher de l'église et
» tout près le chaume fleuri de quelques jolies fermes : c'est
» là que je vais me promener après déjeuner, avant de me
» remettre au travail.

» J'avais de grands projets pour ma solitude ; j'en ai du
» moins exécuté un : enfin et définitivement me voici à l'hé-
» breu; j'ai fait d'assez grands progrès en quelques semaines,
» et je suivrai cet hiver les cours de Quatremère de Quin-
» cy. J'ai donné tout mon temps aux langues, tu le vois ;
» le grec avance. Que je regrette le temps perdu ! je suis
» résolu d'en venir à bout, et je finirai, je l'espère, mais
» pas de sitôt, par lire à livre ouvert. J'ai lu cet hiver
» Sophocle et Eschyle. Quelles magnificences ! Nous en
» causerons l'été prochain à la montagne, n'est-ce pas ? Il
» m'était bien nécessaire de venir à Paris. Une année de
» plus en Allemagne m'aurait perdu, et la théologie dans
» notre petit coin du monde nous préoccupe trop exclusi-
» vement : si je n'avais pas vu Paris, je n'aurais jamais
» voulu guérir de mes rêveries, et j'eusse compromis mes
» idées. J'ai repris à Paris mes lectures sur l'Orient, sur

» l'Inde surtout, et ce sont là mes heures les plus faciles » et les plus attrayantes.

» Je sens que ma place est où je suis, et, à tout prendre, » malgré mes faiblesses et mes déplorables rechutes, cette » année m'a été, je crois, meilleure que les précédentes. » Aux regrets du pays il se joint aussi souvent ceux de la » première jeunesse; elle me quitte et cet adieu coûte : je » suis aux prises avec la vie pratique, je suis appelé à l'œu- » vre, ce n'est plus le temps des longs rêves ! et je vois que » mes espérances étaient un peu ambitieuses. On se croit » d'abord indispensable au monde, on finit ensuite par s'y » croire inutile; on a tort dans les deux cas. Le vrai est » qu'on y a sa place nécessaire, mais très modeste, et que » la vocation la plus obscure parmi les hommes demeure » toujours magnifique vis-à-vis de Dieu. Cependant com- » bien peu sont ce qu'ils auraient pu ! Je ne regrette de » mes rêves que ce que j'ai rendu impossible par ma faute : » le reste est une illusion que je suis heureux de ne plus » avoir. Il y a d'ailleurs plus d'égoïsme qu'il ne paraît d'a- » bord dans ces rêves de jeunesse, et le moment où l'on » met la main à l'œuvre, où l'on commence à être de quel- » que utilité, a plus de beauté réelle. Selon son institution » divine, la vie devient toujours plus grande, plus majes- » tueuse; elle est comme nos hautes montagnes : à leurs » pieds un heureux Eden, d'opulents feuillages, de magni- » fiques et riantes campagnes; plus haut, des bois, des ga- » zons déjà solitaires, d'austères retraites et de saintes tris- » tesses, et les cieux plus voisins; enfin l'hiver blanchit la » cime; mais un souffle d'éternité et je ne sais quelle jeu- » nesse nouvelle et quelles joies sublimes dans ces royau- » mes silencieux de la mort. Oui, la vie est faite pour être » montée et non pas descendue, — et jamais alors elle ne » perdrait sa poésie et son enthousiasme[1]. »

[1] Comme nous l'avons dit des lettres de Frédéric Monneron

Mais ce n'était ni au bord de l'Océan ni au pied des Alpes que Lèbre allait vivre principalement désormais. Après ce souvenir d'adieu et de regret, il fallait revenir à d'autres flots non moins orageux, à d'autres ascensions non moins rudes mais moins belles, aux combats incessants, aux tourmentes de la vie parisienne, et à l'exhaussement laborieux des travaux qu'il y poursuivait.

La *Revue Suisse* et le *Semeur* se partagèrent ses premiers articles, en attendant la *Revue des Deux-Mondes*, qui finit par l'adopter comme un de ses rédacteurs les moins contestés. Il y fut connu de M. Cousin, qui, bon juge en fait d'hommes et non pas seulement de savoir et d'idées, le remarqua bien vite et l'avait en estime singulière. « Oh! pour lui, disait-il, on ne peut s'y méprendre: *il a le feu sacré.* » C'est là surtout ce qui avait frappé M. Cousin chez Lèbre, et ce qui devait le frapper: car lui aussi, quel que soit le jugement que l'on porte de l'ensemble de ses travaux, il a la flamme, la *particule ignée*. La sévère probité littéraire de notre ami et sa droiture de caractère avaient de même imposé à M. Buloz un respect sincère et un attachement réel. Il avait obtenu, chose rare! que ses articles fussent imprimés sans changement quelconque, et lui, le moins roué des hommes, il avait emporté d'assaut une position que des années de démarches et beaucoup de talent ne réussis-

dans la notice que nous lui avons consacrée (*Revue suisse*, t. XV, p. 478 et suivantes), il vaudrait la peine également de former un jour un petit recueil de la correspondance de Lèbre. Sauf la lettre que nous venons de citer dans le texte, nous n'avons pu nous servir ici que de celles qui nous étaient adressées. Ses amis plus jeunes que nous: MM. François Bertholet, Charles Secretan, Louis Bridel, Samuel Chappuis, Henri Euler, M. et Mme Biaudet-Clément, et d'autres encore, reçurent aussi, aux diverses époques de sa vie, plusieurs lettres de lui.

sent pas souvent à conquérir. Sa collaboration à la célèbre *Revue* le mit naturellement en relief, le rapprocha d'écrivains en renom, ou lui donna auprès d'eux un plus facile accès; mais nul ne l'appréciait mieux que M. Sainte-Beuve, qui, l'ayant déjà connu à Lausanne lorsqu'il y faisait son cours sur Port-Royal, l'aidait de son amitié et de ses conseils.

Parmi les hommes qui l'avaient tout particulièrement accueilli et dont le rapprochaient fréquemment ses relations de société, sa croyance protestante et un centre commun de travaux et d'idées, mentionnons encore M. Henry Lutteroth et M. Edouard Verny. Le premier, esprit élevé, noble et ferme, indépendant de caractère autant que de position, dévoué au bien et au vrai, était rédacteur en chef du *Semeur*; il joignit Lèbre à ce petit groupe de collaborateurs d'élite en tête desquels il faut le ranger lui-même avec M. Vinet, et qui, à cette époque remarquable de l'histoire de la presse périodique, firent à ce journal une place à part et un nom, par l'application chrétienne des principes de liberté et de progrès, par une critique solide et désintéressée. Le second était l'un des pasteurs luthériens de Paris les plus hautement appréciés. Chargé, au mois d'octobre 1854, de se rendre à Strasbourg pour y prêcher dans une solennité de son Eglise, il y est mort en chaire, ainsi retiré subitement après un discours plein de vie et comme il allait le terminer. Homme d'un vaste savoir et d'un coup d'œil pénétrant; écrivain distingué; prédicateur ému, s'interrogeant et se prêchant lui-même; penseur profond et généreux; prenant feu aussitôt pour tout ce qui était beau, juste et grand; âme sympathique et agitée, avide de clartés, ayant soif de lumière: il aimait tendrement Lèbre d'esprit et de cœur.

Revenons maintenant à notre ami et à ce qu'il nous ra-

conte de sa vie et de ses pensées. Son élève avait quitté Paris, afin d'aller achever ses études en Suisse et en Allemagne. Lèbre s'établit alors dans le quartier latin, pour être plus à portée des cours et de certains hommes, et aussi pour vivre plus solitairement dans son travail.

« Il vient un temps, nous écrivait-il à cette époque, où » le rêve généreux de la première jeunesse nous impose » l'action, se voile et disparaît si on ne le réalise pas; un » temps où le besoin de se survivre dans un bienfait qu'on » laisse de soi, vous sollicite toujours plus impérieusement. » On sent toute la laideur repoussante d'une vie où l'on n'a » rien fait que pour soi, vie, dans le vrai, ennemie de soi » comme des autres. C'est là ce qui me fait haïr le vieux » garçon; sans plaisanterie! Il y a un âge où l'on ne se » condamne pas impunément à la solitude: on en sort mé» prisable ou glorieux; elle est une crise, une décision » suprême. Oh! oui, je veux recueillir en moi la mémoire » de tous les sacrifices que je fais, je veux en garder la vive » impression: elle deviendra ma force. » ..... « La seule » manière d'être utile aux autres, c'est de se donner à » Dieu et de lui remettre tout. » . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« La pensée seule de la corruption de Paris est comme » un affreux abîme qui donne le vertige. Elle pourrait, elle » devrait donner un saint tremblement, enflammer la prière » et la charité; mais elle peut bien plus facilement entraîner » l'âme à sa ruine, ou jeter du moins sur elle la torpeur et » je ne sais quelle horrible stupidité de toutes les choses » invisibles. » . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Malgré ma sauvagerie, » continuait-il en nous tenant ainsi au courant des divers incidents de sa vie, « j'ai fait » quelques nouvelles connaissances. M. Eynard m'a présenté » à M. de ***, chambellan d'Alexandre; c'est un homme » qui a tout vu et très spirituellement. Il me disait des

» anciens professeurs de la Sorbonne: Cuvier et Gui
» savent ce qu'ils disent et ce qu'ils diront; Villemain s
» ce qu'il dit et ne sait pas ce qu'il dira ; Lherminier
» sait ni ce qu'il dit ni ce qu'il dira. M. de*** a
» manuscrits de Saint-Martin, et voudrait bien les publie
» il cherche une préface sans avoir pu encore la trouv
» J'espérais un peu qu'il m'initierait aux arcanes de Sai
» Martin, mais il s'est contenté de me montrer l'épaisse
» de son trésor. »

« M. d'Eckstein m'a dit sur Baader des choses qui, sa
» trop m'étonner, ne m'ont pas fait grand plaisir: que, da
» sa jeunesse, il recherchait beaucoup le succès, surtout a
» près des dames. Commencer par la galanterie et finir p
» la friandise est, dit-on, le sort des mystiques : cela don
» à penser ! »

« Le même soir, je vis M. de **. C'est un homme qu
» tout lu. A la seconde parole il est à Sanchoniathon ;
» une demi-heure il n'a rien oublié, ni les Basques, ni
» Péruviens, ni les Etrusques : tous les peuples, toutes
» religions ! j'avais le vertige. Avec cela il a le temps de fa
» sa toilette, et reçoit dans un salon délicieux, parfumé
» mille odeurs suaves. Madame est là, très savante aus
» on la dit spirituelle. Son mari cause comme une *Re*
» *britannique;* lorsque je lui dis que j'avais vu M. d'Ec
» stein :— « Ah ! dit-il, il est très aimable, très savant; m
» on ne peut pas lui parler, n'est-ce pas? il faut toujou
» l'écouter. » — Dès lors, je ne pus plus dire une se
» parole. »

Un savant critique de ce temps-là, aujourd'hui tou
fait retiré dans son érudition, lui fournit cette remarqu
« Il s'est montré plus helléniste que grec en mettant Hu
» à côté d'Eschyle. Mais n'a-t-il pas craint que les Eum
» nides se réveillassent ! Eschyle règne sur l'âme, pa
» qu'il parle le langage royal de la conscience : on croir

» entendre parfois les prophètes, tant il a d'austère majesté » et de saintes magnificences. Hugo remplace cette beauté » par la pompe ; c'est l'imagination seule qui l'inspire : on » dirait parfois qu'il a une métaphore à la place du cœur. » Le dessin des figures est très différent, d'ailleurs, dans » les deux poètes : Eschyle, c'est le bas-relief antique ; rien » n'y ressemble moins que la plastique d'Hugo. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Quelquefois je me surprends d'une gaucherie, d'une » sottise ! et je suis tout étonné de ne pas me trouver plus » d'esprit qu'à tant d'autres. Ce charme d'expression, cette » élégance de parole, cette concision pittoresque, cet esprit » rapide, tout cela déroute la gravité de mes habitudes in- » tellectuelles, et parfois m'étourdit, me désespère. Je vou- » drais bien croire alors que l'esprit est un péché. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Madame ** m'a fait faire la connaissance de M. Cham- » pollion. Il m'a fait des offres très obligeantes, et qui me » seront fort utiles : il doit m'introduire à la bibliothèque » asiatique et me montrera des manuscrits encore inédits de » son frère. » .....

...... « J'ai quitté les ombrages de la forêt sacrée de » l'Inde et, plaignez-moi ! c'était pour un infect cloaque. » J'ai vraiment lu de mes propres yeux les lourds volumes » de Fourier. J'ai traversé cette boue : aussi je me venge, et » je fourbis le glaive de la bataille. Depuis longtemps je » sentais monter la colère. C'est sans doute ce duel qui » m'était annoncé cet été, quand, au bord de la mer, je me » suis trouvé seul à seul, sur la plage féroce d'Etretat, avec » le grand-maître de l'Ordre, Victor Considerant. Mais n'en » parlons plus, je craindrais de vous dire des injures. Quand » j'y pense, je prends tout le monde pour mon voleur. A » propos ! apprenez le sort lamentable d'un bien-aimé com- » pagnon de mon exil. J'avais un manteau espagnol, dans

» lequel j'avais l'air d'un petit Romain ; hélas ! je vais dans
» un cabinet de lecture, je le suspends au clou fatal, je
» prends la *Revue indépendante*, et je repose encore une
» fois les yeux sur mon cher manteau; savais-je que c'était
» la dernière ! »

..... « Cet odieux Fourier m'occupe encore. L'on éprouve
» à vivre dans cette atmosphère fétide comme l'étourdisse-
» ment de l'asphyxie ; c'est de la colère alanguie par l'en-
» nui, c'est un dégoût qui donne comme une défaillance de
» la pensée..... De nouveau je m'enfoncerai dans les forêts
» sacrées de l'Inde. Il me semble parfois que je les ai connues.
» Elles ont pour moi comme un souvenir de patrie: mais
» osé-je le dire? j'y rencontre souvent, au lieu des sages
» ermites, quelque sœur de Sacontala. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Je lis un livre terrible, la théologie de Strauss. Il y
» fait l'histoire des grands problèmes religieux dans la
» théologie et dans la philosophie. Il montre le désordre, le
» chaos de la science actuelle, l'impossibilité de persister
» aux anciennes solutions, et ne voit de salut que dans le
» panthéisme métaphysique de Hegel. Ce livre est sincère
» et d'une cruelle évidence. C'est l'épopée du doute. Les
» héros du scepticisme, Spinosa, Bayle, Lessing, les déistes
» anglais, y sont évoqués pour redire leurs plus redoutables
» paroles. Spinosa dépasse surtout les plus hardis douteurs;
» il est leur triste monarque, et l'on s'étonne de voir réunies
» en lui, depuis plus d'un siècle, toutes les puissances de
» destruction que jusqu'à ce jour les adversaires du chris-
» tianisme se sont distribuées entre eux. Ce livre me fait
» faire du chemin...... il nous faut effacer les mots catho-
» licisme et protestantisme, pour ne plus garder que celui
» de Christ. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« J'ai trouvé un calme et une sérénité de cœur que j'avais

» perdus depuis longtemps. J'ai rajeuni, je vous le dis avec
» bonheur, parce que vous vous en réjouirez. Combien je
» suis heureux de ne pas m'être enchaîné! il me faut être
» libre, car j'ignore encore ce qui adviendra de moi. Je
» n'ai qu'un désir, celui de faire mon devoir: que Dieu
» m'en donne la force!... Si j'étais assez heureux pour
» entendre enfin cette vérité que le monde attend, je voudrais
» me consacrer à elle: j'ai un sentiment profond qu'elle
» nous manque. Je ne me trouve à l'aise nulle part mainte-
» nant. Il faut pour sauver le monde un grand acte d'amour.
» La croix doit aujourd'hui inspirer des charités nou-
» velles.... En attendant, il ne reste qu'à sentir toute la
» misère du temps, qu'à descendre au fond de ses souf-
» frances, à s'humilier et à appeler le secours. Il faudrait
» se retirer des choses présentes pour fuir au désert et le
» remplir de prières, comme les prophètes. Alors la déli-
» vrance serait hâtée; mais où sont les hommes qui font
» ainsi ? »

« Je travaille activement à me déteutoniser. Il y a dans
» cette métaphysique d'école, dans cette science abstraite,
» une capitale erreur qui l'empoisonne toute et circule dans
» tous les canaux de la pensée, une fois qu'elle y a pénétré.
» Le secret pour bien penser, c'est de bien vivre; c'est en
» progressant dans l'amour qu'on progresse dans la vérité:
» j'entends la vérité vivante et féconde. L'intelligence n'en
» connaît que le spectre. Elle peut détruire, elle est inha-
» bile à créer. Un Américain dont on vient de recueillir les
» pensées, Emerson, mystique qui n'est pourtant pas chré-
» tien, esprit original, profond, singulièrement libre de
» tous les préjugés industriels, donne au philosophe la
» dernière place, au sage la première; le poète est entre
» eux. C'est bien la vraie hiérarchie. »

Ces révélations sur la vie intérieure de notre ami seraient

par trop incomplètes, si nous les terminions sans y laisser pénétrer ce flot de tendresse incessante, fidèle et dévouée, qui fait le fond de toutes ses lettres. Etre aimé comme il nous aimait, est une des plus sensibles jouissances, une des plus belles prérogatives que Dieu puisse accorder sur la terre. Ce bonheur, nous l'avons eu sans ombre et sans nuage pendant tout le temps de notre fraternelle amitié. Jamais on n'entoura d'un respect aussi vrai, aussi affectueux, de soins aussi délicats, une famille bien-aimée. On aurait dit, à l'entendre, qu'il recevait tout sans le mériter autrement que par sa reconnaissance.

..... « Hélas ! ce ne sera plus qu'en passant, pour long- » temps je le crains, que nous nous reverrons ; mais près » ou loin, grâce à vous, je me sens un toit de famille, un » logis où j'ai toujours ma place, un nid où se posent mes » plus doux souvenirs, mes plus chères pensées, un coin » que Dieu m'a réservé sur la terre. L'absence n'est plus, » ainsi, un isolement. Je ne saurais vous dire combien ce » sentiment est protecteur et bienfaisant, et comme il » peuple ma solitude de vous-mêmes..... »

.... « Ah ! si j'avais pu voir vos chers enfants et préparer » avec vous l'illumination du sapin ! j'ai là un âne charmant, » que j'aurais dédié au plus savant des trois, à mon sage » Aloys. Ne pouvant mieux faire, je l'ai gardé pour moi ; » c'est le cadeau que je me suis fait : il est là sur ma che- » minée comme le symbole de son maître..... »

.... « J'étais seul dans ma chambre, recueilli dans mes » souvenirs, dans les pensées de cette heure, quand minuit » fut si près que je voulus entendre sonner la nouvelle » année. Mes yeux sont alors tombés sur ce beau passage : » *Voici, sur les montagnes, les pieds de Celui qui apporte de* » *bonnes nouvelles et qui publie la paix*.... Ma fête à présent » est d'espérer *le revoir* cet été. Six mois encore ! les » oiseaux du printemps seront les bienvenus cette fois. Oh !

» je voudrais voir déjà les feuilles des arbres! — et puis ce » sera si tôt passé! Je vous griffonne d'affreuses lettres, mais » avec vous je ne songe presque pas à m'en vouloir: il » m'est si doux de causer avec vous, que je ne pense qu'à » mon bonheur... J'ai un bien doux plaisir à vous écrire » cette lettre sitôt après la dernière. Il est agréable d'avoir » à se dire des riens; les nouvelles mesurent trop la » distance. »

Un besoin de lumière et de vérité qui grandissait toujours dans son âme, rendait Lèbre attentif à tout ce qui parlait aux hommes de leur avenir et de Dieu. A ce moment-là une singulière puissance de vie intérieure se manifesta dans la petite société polonaise dont Miçkiéwicz était le poète et le guide, pour employer les mots les plus faibles: il avait accepté lui-même un *maître* religieux, un prophète qui, du moins, s'était révélé tel à ses yeux par des signes manifestes. Nous admirons et nous respectons Miçkiéwicz, non-seulement comme un homme de génie et une intelligence supérieure, mais aussi comme un cœur profondément croyant et religieux. A Dieu ne plaise que nous ayons jamais la prétention de le juger ou de l'expliquer. Simple biographe, nous enregistrons les faits. Or l'ascendant, pour ainsi dire magnétique, de Miçkiéwicz, n'est douteux que pour ceux qui ne l'ont pas approché avec une certaine sympathie au moins de l'intelligence, sinon du cœur. Il est fort, il est grand, il excite, subjugue, et fait vivre d'une vie plus intense. A l'époque dont nous parlons, ses facultés merveilleuses étaient doublées. Lèbre, fait pour sentir la supériorité d'un homme de génie qui était en même temps un homme sincère et un homme de bien, ne s'effraya point du mot de fanatique que les échos du monde, toujours froids et railleurs, aiment à répéter autour de ce qui les surpasse. Il avait déjà connu Miçkiéwicz à Lausanne; il l'étudia, ainsi

que ses amis, s'efforça de les comprendre, et dans sa soif d'une vérité qui vivifiât pour les hommes le christianisme qui en soi est une vie, il ne recula pas devant la tentative d'aborder Towianski lui-même, le chef mystérieux de cette petite Eglise. Il alla le voir à Bruxelles et eut plusieurs entretiens avec lui. Il en sortit déçu dans ce qu'il avait espéré, ne pouvant reconnaître en Towianski un nouvel apôtre du christianisme, mais frappé des dons merveilleux de ce personnage extraordinaire: « C'est, dit-il, le génie » des anciens dieux lithuanes qui renaît, mêlé d'inspiration » chrétienne. Cet homme est le type slave.... Je suis, » grâces à Dieu, calme, et je me suis senti gardé en pré- » sence de cet être mystérieux; j'ai admiré librement et » sans réserve ce qu'il y a de beau en lui, mais je n'ai pas » été fasciné. »

Notre ami avait été exaucé. Voici la touchante prière qu'il faisait en partant pour cette entrevue: « Je demande » à Jésus-Christ d'être ma lumière et mon discernement, à » Dieu d'ouvrir mon cœur à tout ce qui vient de lui. »

Nous citerons encore un seul mot qui peint à la fois Lèbre et Miçkiéwicz: « Du reste, dit le premier, Miçkiéwicz est un » de ces hommes pour qui, même dans l'erreur, il n'y a » point d'erreur, parce qu'ils ont l'humilité et l'amour. »

Toutes ces choses avaient contribué à tourner la pensée de notre ami vers l'horizon riche et presque ignoré des littératures et des langues slaves. Il se décida à diriger de ce côté-là ses études et ses travaux. Mais la conscience qu'il mettait à tout lui fit voir, à la base de ces nouvelles recherches, la nécessité d'aller les commencer dans les pays mêmes dont il voulait s'occuper. Il fit le plan d'un laborieux voyage de quatre ou cinq années.

« M. de Tourguenieff m'a tracé un beau plan d'odyssée » slave, et m'a assuré que trois ans me suffiraient pour

» apprendre les quatre langues, voir les hommes et le pays, » consulter les documents les plus importants, faire enfin » ce qu'on ne peut bien faire que sur les lieux. Il compte » dix-huit mois à Prague, me conseillant d'y aller tout » d'abord; quatre mois à Vienne, Carlowitz et Lemberg; » trois à Kiew; quatre ou cinq à Moscou. J'ai pesé vos » objections; elles ne m'ont pas paru suffisantes....... » Vous parlez de santé : merci tendrement pour ces craintes » maternelles; mais j'espère qu'ici encore mon projet est » bon. Le docteur le pense tout à fait ainsi..... Si vous » avez quelque nouvelle objection, écrivez-le moi prompte- » ment, je vous prie, afin qu'elle entre dans mes calculs » avant qu'il soit trop tard..... Ecrivez-moi, dans tous les » cas, bientôt : vous sentez le désir que j'ai d'avoir au » moins un mot de vous. »

Nos défiances à l'égard de son projet étaient plutôt des pressentiments qu'autre chose : nous étions inquiets de la fièvre qui perçait dans ses résolutions, plus que des résolutions elles-mêmes. La raison avait beau approuver : le cœur, mieux instruit, s'alarmait et refusait son consentement. Plusieurs longues lettres furent échangées. La dernière qui nous vint était calme et même gaie. Il allait partir et plaisantait sur lui-même, sur sa santé et ses préparatifs, avec une grâce sereine, assez rare chez lui; il s'occupait de nos enfants, de nos affaires, d'un chalet dans la montagne qu'il nous conseillait de faire arranger. « Mon ami » Ricard, » ajoutait-il, « m'a fait pour vous un plaisir : il » a croqué de main de maître mon profil, et cela en deux » heures de temps. Ce n'est qu'une ébauche au crayon, mais » frappante de vérité. Je ne lui trouve qu'un tort : il me fait » me prélasser sur un fauteuil, et j'occuperai, sur votre » paroi, autant de place que Victor Hugo. J'en suis un peu » mortifié. J'ai laissé l'artiste suivre sa fantaisie sans en

» prévoir les périls, et je n'ai pas osé sabrer son œuvre,
» plus tard, de mes ciseaux de critique. »

C'est de ce portrait par M. Ricard, aujourd'hui le peintre renommé, qu'on a fait une lithographie, mais qui est loin de le valoir : elle appuie et grossit là où il accuse seulement avec finesse. L'air, le regard et l'ensemble du visage ont ainsi, dans la lithographie, quelque chose de large et d'épanoui à l'excès, qui n'était point dans la figure de notre ami. Il avait de grands yeux bleus ordinairement doux et calmes, non pas saillants outre mesure ni même à fleur de tête, mais parfois jaillissant soudain comme si sa pensée eût voulu sortir et se montrer avec eux dans son regard. Sa figure en était alors tout illuminée. Nous étions ensemble un jour dans les Alpes, sur une haute pelouse solitaire, semée des plus belles fleurs. Il était ravi. On voyait les élancements de sa pensée se révéler sensiblement, pour ainsi dire, dans les élancements de ses yeux ; et sans que cela vînt précisément de leur couleur, d'un bleu plutôt pâle, il en jaillissait par intervalles comme des éclairs d'azur, lumière vraiment céleste qui se répandait sur lui et autour de lui. Quant à ses traits, un front noble et ouvert, des cheveux d'un brun noir, longs et fins, un nez petit et bien fait, à la narine aisément dilatée, ces yeux si vivants surtout quand ils s'animaient, et qui avaient aussi beaucoup frappé M. Cousin, donnaient à Lèbre un ensemble de physionomie qui, sans forcer l'attention, l'attirait doucement et la retenait. Ce qui y dominait, c'était un air à la fois d'intelligence et de candeur, de bonté sérieuse et de vérité cordiale. Sans doute tout cela, comme ce qui tient à l'âme, et Lèbre était tout âme, ne peut se rendre qu'imparfaitement ; mais une fois averti, on en retrouve cependant des traces jusque dans la lithographie elle-même ; elles sont bien plus marquées dans le portrait, que nous devons non-seulement à un crayon habile, mais à une

heureuse idée, nous serions presque tenté de dire à une heureuse inspiration.

Hélas ! quelques jours encore, et il aurait été trop tard. Un léger mal d'oreille dont il souffrait quelquefois, et dont il voulait se guérir avant de partir, se changea subitement en congestion cérébrale et en maladie foudroyante. On ne put que le transporter en hâte dans une maison de santé, où les soins et les remèdes restèrent sans le moindre succès. Nous n'eûmes pas même le temps d'accourir. Dieu avait marqué l'heure de la délivrance pour cette âme avide de lumière et de vérité, pour ce cœur si humblement chrétien, qu'il l'était comme en suppliant, pour cette intelligence dévorée par sa propre flamme. En le perdant, tous les êtres vivant sur la terre perdirent un ami, tous ses amis perdirent un frère, et l'humanité s'appauvrit d'un vrai disciple de Celui qui allait de lieu en lieu faisant le bien. Aussi la douleur de cette mort fut-elle profonde et générale : elle réunit les gens religieux, les philosophes, les littérateurs, les critiques, les hommes du monde, dans un sentiment commun de regret et d'étonnement. Quoi ! si jeune, si bon, si plein d'avenir, si utile, si aimé ! Les voies de Dieu ne sont pas nos voies. De tels coups doivent être acceptés, mais ils ne sont jamais compris, et font saigner le cœur pendant tout ce qui reste de vie.

Il avait à peine trente ans quand il mourut ainsi à Paris, en 1844, le 26 mars [1].

La maladie incurable dont il était atteint depuis longtemps

[1] On trouvera dans la *Revue suisse* de cette année-là, tome VII, page 262, le juste tribut de regrets que lui payèrent la *Revue des Deux-Mondes* et le *Semeur*, M. Vinet et M. le pasteur Edouard Verny, et des détails sur ses obsèques.

à son insu et au nôtre, et que révéla l'autopsie, une carie de l'os du *rocher* qui finit par s'épancher sur le cerveau, aurait tout aussi bien pu provoquer une crise mortelle pendant son voyage et loin de tout secours ami, si la bonté de Dieu n'était intervenue. Il souffrit cruellement, mais peu de temps, et, loué soit Dieu, aucune douleur morale, aucune inquiétude ne vint compliquer l'affreux travail de l'agonie. Il disparut en pleine activité de force et de vie, comme emporté par un tourbillon destructeur qu'il couvait en lui.

Sa place resta vide, et elle l'est encore, soit dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu, soit dans les rangs élevés qu'il avait atteints dans le monde intellectuel. Personne n'a repris et ne pouvait accomplir la tâche commencée : il fallait pour cela son existence tout entière dévouée aux plus nobles buts, son opiniâtreté vraiment héroïque à l'espérance, ses goûts simples, son culte du beau et du bon, son abnégation personnelle, une réunion enfin de tout ce qu'on peut imaginer des dons les plus rares, de la simplicité la plus naïve et de la culture la plus distinguée jointe au cœur le plus aimant. En ses jours les plus mauvais, il savait, et c'était sa force, « qu'il y a un soleil plus haut que les brouillards qui montent de notre âme. » Si son œuvre intellectuelle, interrompue si tôt, n'a pas donné tous ses résultats, il n'en est pas de même de son œuvre invisible et morale. Il a fait du bien à tous ceux qui l'ont connu. Sa pensée et son exemple ont laissé une trace profonde. Il a secrètement semé dans le champ du père de famille des germes de pureté, d'amour, d'élévation et de dévouement. Qui oserait penser qu'ayant vécu si peu et seul, et sans rien terminer, il ait cependant vécu en vain !

Ce renouvellement de la pensée par l'étude et les inspirations du cœur que Lèbre allait chercher partout, interrogeant l'avenir dans les races plus jeunes, comme dans

les nations déjà anciennes, a pris un cours bien différent. L'héritage des philosophies et des littératures a passé à l'industrie : Hegel importe moins maintenant qu'un nouveau chemin de fer, et la jeunesse a pour pilotes les rois de la science matérielle et non plus les chefs d'école panthéiste ou mystique. Gardons-en plus soigneusement encore estime et enthousiasme pour les derniers apôtres du feu sacré de l'âme, et que le nom de Lèbre, si cher et si digne, soit classé parmi ceux qui, sans avoir révélé d'eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient donner au monde de glorieux travaux et de réputation bien acquise, ont dans l'ombre, et vus seulement de Celui qui voit tout, bien mérité de leur temps et de tous les temps.

Paris, février 1855.

JUSTE OLIVIER.

# UNE JOURNÉE DANS LES ALPES[1].

---

Je t'ai souvent parlé de la première journée que je passai dans nos Alpes et de l'impression qu'elle m'a laissée. Tu désires en avoir le récit de ma main : je te l'envoie. Le devrais-je? je ne sais. Pour n'être pas redoutés, ces souvenirs doivent demeurer un peu lointains et vaporeux, et ces pages m'ont rappelé trop vivement des heures qui ne reviendront plus. Mais tu le veux, et je t'obéis.

Je m'étais retiré au commencement de l'été dans un village de nos montagnes. Tu sais l'état où je me trouvais alors. Le mauvais temps me retint d'abord prison-

[1] Cet article est complétement inédit et l'auteur même ne paraît pas l'avoir destiné à la publicité. Il en existe seulement deux ou trois copies, dont l'une nous a été communiquée par l'obligeance d'un ancien ami de Lèbre. Le caractère tout personnel de ce morceau, les luttes intérieures auxquelles il fait allusion et qui ne nous paraissaient pas de nature à rentrer dans le cadre logique de notre travail, la crainte surtout de jeter un faux jour sur la pensée de l'auteur en représentant comme permanente une situation évidemment transitoire, tous ces motifs réunis nous avaient fait hésiter d'abord, puis enfin renoncer à le publier. Les instances des amis de Lèbre qui attachent à ce morceau un intérêt de souvenir et d'affection, nous ont fait revenir sur notre première décision; mais comme il nous était difficile de lui trouver une place dans l'une ou l'autre des trois parties qu'embrasse cette édition, nous nous sommes déterminés à le publier comme complément à la biographie : c'est au fond lui conserver sa véritable place et répondre autant que possible à la pensée des amis de l'auteur. E. D.

nier dans ma chambre ; je ne le regrettais guères : j'avais trop peu de calme pour jouir de la nature. Cependant la pluie cessa, et j'appris que les troupeaux allaient monter à Anzeindaz. Je voulus voir auparavant ces gazons dont on me vantait la beauté ; je partis donc le lendemain avec l'aube. La fraîcheur de l'air, la pureté du ciel promettaient une journée superbe. Bientôt je perdis de vue le village et j'atteignis les pentes herbeuses au-dessus du torrent qui bouillonne entre les sapins. Vers le haut de la vallée, tout grandit et devient plus sévère, et les cimes des Diablerets se dressent comme pour garder le passage. C'est là que se cache le pâturage de Solalè[1]. Un pli de gazon le dérobe au reste du monde et de sombres rochers l'entourent. Leurs ruines étagées vers le ciel semblent jeter une voix de détresse, et cette voix réveille dans l'âme un écho qui la fait frissonner. Mais il se mêle à ces tristesses tant de repos et de recueillement, que l'on se sent prêt à pleurer sous le charme d'une inexprimable émotion. Lieux aimés, pleins de douleurs et pleins de consolations ! Chère solitude, où la paix et le deuil se sont ensemble retirés dans le mystère et murmurent leurs saints cantiques !

Je ne m'arrêtai cependant pas. L'orient resplendissait de lumière : le soleil ne brillait pas encore, mais déjà ses rayons prolongés dans le ciel couronnaient le front des cimes d'une magnifique auréole. Je gravis par le sentier pierreux une gorge rapide que les Diablerets obscurcissent de leur ombre. Je dépasse les derniers sapins, les derniers aliziers, et, plus haut, le pont de neige que l'hiver a jeté sur le torrent. L'impatience

[1] Anzeindaz, Solalè sont des pâturages élevés situés au-dessus de Bex, entre le Muveran et les Diablerets. E. D.

hâtait ma course, et pourtant, sur le point d'arriver, je n'étais pas sans une secrète appréhension. Quelques pas seulement me séparaient de ces retraites heureuses. N'allais-je point troubler leur fête? ne sont-elles pas interdites à mon agitation? Non : elles ne me repoussent point; elles sont prêtes à m'accueillir; c'est moi plutôt qui les redoute. Malgré l'attrait de la solitude et de la beauté, l'âme hésite parfois devant leurs joies augustes : c'est qu'elles condamnent de coupables entraînements, c'est qu'elles l'arrachent à elle-même, c'est que dans une sainte violence elles la ravissent en Dieu et que nous avons peur de nous livrer à Lui sans réserve. Cruelle parole et pourtant trop vraie!

J'arrivai au moment où le soleil se levait sur la cime. Le souffle matinal enlevait aux fleurs leur rosée et leurs parfums; on n'entendait d'autre bruit que le murmure du ruisseau, et dans l'air comme de légers battements d'ailes; l'œil se reposait avec délices sur les pelouses qui se déroulent entre deux murailles de rochers et de glaces, et n'ont d'ailleurs pour limites que le ciel ou l'abîme. Jamais je n'avais vu un azur aussi riche verser sa lumière sur d'aussi brillants gazons. Il y a dans cette nature une simplicité solennelle dont la vertu est puissante sur l'âme. Paix divine! le cœur reconnaît en vous ce qu'il demande en vain au monde, ce que repousse sa démence. Le calme suprême de ces lieux se répandit aussi dans mon âme. La prière descendit de nouveau sur moi; je me réveillais comme d'un rêve funeste pour retrouver dans les bras de mon Dieu son sourire et son baiser paternels, et des larmes s'échappaient de mes yeux, les premières depuis longtemps qui n'avaient pas d'amertume. Tu sais les tristes jours que je venais

de traverser : désespoir qui n'avait de trêve que dans une morne stupeur ou l'inquiet oubli de l'éternité. Et Dieu venait à moi. Je ne l'avais pas appelé, je ne l'attendais plus, et il s'emparait de mes désirs : c'était là mon seul châtiment. Retour inespéré, saintes effusions, larmes pénitentes, matin de la grâce dont rien encore n'a terni la pureté, combien votre heure est bénie ! Instants heureux où l'âme se retire du monde pour ne plus vivre que dans un immense pardon. Mais ton pardon, mon Dieu, c'est ta croix ! J'étais trop coupable pour l'oublier. Ta clémence te fut terrible et je l'ai profanée, et je l'outragerai encore ! Oh ! combien je détestais ma faiblesse ! que le mal m'était cruel ! J'aurais voulu, pour m'assurer contre lui, ne plus quitter le Calvaire, connaître toutes ses douleurs; et qui le pourra? Il faudrait pour cela des derniers abîmes de notre mal atteindre la lumière qui se voile à tous les regards, violer la gloire inaccessible où d'éternité en éternité le Père enfante le Fils, où Dieu redit à Dieu son amour, surprendre l'union que l'Esprit saint seul contemple. Alors on pourrait mesurer tout le sacrifice. Quand je le méprise, je ne dédaigne pas seulement la charité de Dieu pour l'homme, j'insulte à l'amour qu'il a pour son Fils, je m'en ris, je le tiens pour vil. Blasphème !...... Miséricorde !.... Brisé d'émotion, je restai longtemps assis, la tête cachée dans mes mains, et je ne pouvais que pleurer. Quand je relevai les yeux, un air pur rafraîchit mon visage et je vis les gazons qui montent doucement vers l'azur ; il semblait si facile de s'envoler de là aux bleus espaces, et le souffle libre et puissant des Alpes me donnait comme de frémissantes ailes. Les cieux aussi souriaient à mon bonheur ; ils ont sur les montagnes un

éclat dont le ciel des plaines ne peut donner aucune idée. Mon œil s'égarait de lumière en lumière dans leurs cristallines profondeurs, et je croyais dans la sereine immensité ouïr les chœurs des anges qui chantaient mon retour et mon repentir, et cette voix triomphale, hosanna de louange, océan d'harmonie dont les flots emportent les mondes. Tout dans cette nature s'associait à mon bonheur: la tristesse même des rochers s'unissait à celle que je ne voulais plus quitter, et la pelouse qui s'égayait à leur pied me faisait rêver des mystiques jardins qu'ombrage le deuil de la croix. Je foulais avec délices ces tapis de fleurs qui semblent parer une terre encore innocente pour un hôte meilleur que l'homme, et je croyais parfois poser le pied sur de saints vestiges, sur des traces divines, entendre une invisible approche, sentir ma main dans une main amie et éprouver ce regard qui consolait les pécheurs.

Je suivais ainsi le cours du ruisseau, quand, à l'un de ses nombreux détours, je me trouvai dans un cirque de verdure. Le ruisseau y déroulait à plaisir de nonchalants méandres; il coule à pleins bords parmi les anémones et les gentianes, et ses flots enlacent des îles fleuries comme des corbeilles de printemps. Ici tout est heureux et aimable. La nature se pare d'une grâce modeste et naïve; elle a je ne sais quelle humble et solennelle beauté. On dirait, à voir ces fleurs délicatement peintes, ce nouvel éclat de la terre et des cieux, que nul souffle funeste n'a encore passé ici. C'est le charme touchant de l'enfance, c'est un berceau creusé pour ses joies, et je me sentais ému comme si je rentrais dans leur paradis. Couché près du ruisseau, je contemplais les cieux. Leur sereine lumière faisait briller sur

ma tête une glorieuse espérance, un amour où mes pensées éperdues s'abîmaient de magnificence en magnificence : beauté partout la même, qui me ravissait à des joies toujours nouvelles. C'était un appel irrésistible, une douce assurance qui faisait, avec les alarmes, oublier aussi l'avenir ; un rêve infini, dont aucun effroi ne troublait plus le bonheur et comme de merveilleux souvenirs longtemps perdus. L'azur se peuplait de formes souriantes ; par delà son immensité, je devinais les danses qui entourent le trône éternel et les blanches multitudes devant lui prosternées. Après s'être ainsi promené dans ces pompes, mon regard s'arrêta sur une petite gentiane qui venait de s'ouvrir au soleil du matin, fleur aimée, humble vierge des Alpes. L'azur du jour et celui des nuits l'ont nuancée de leurs teintes les plus rêveuses, et le reflet d'une pourpre sombre se joue sur elles comme la tristesse d'une longue attente. Le grave et doux sourire qui d'en haut bénissait la terre, ces fleurs qui me disaient que Dieu nous a déjà ici préparé une fête, avaient pour mon cœur une touchante promesse. Si je n'avais jamais ouvert les yeux, les parfums de l'air et ses caressantes haleines m'auraient seuls fait pressentir je ne sais quelle suave beauté et quel consolant mystère. Tout dans la nature soupirait une parole d'amour ; tout me plongeait dans un indicible bonheur. C'est alors qu'on connaît ceux que l'on aime ; ils accourent à nos côtés ; ensemble ils m'entouraient dans cette secrète retraite. C'était bien eux, mais leurs traits ne portaient plus cette tristesse qu'imprime la vie ; c'était bien eux, mais tels que nous nous retrouverons au jour où Dieu lui-même essuyera toutes larmes de nos yeux ; et pour ces joies ce ne sont plus de terrestres paroles,

mais ce silence intime si bien compris, mélodieux langage du cœur, musique de l'âme à l'âme dans son ivresse. L'Ami dont les souffrances nous ont gagné ce bonheur ne nous manquait pas : il venait aussi s'asseoir au milieu de nous et nous baisions tous ses pieds. Je sentais en ce moment tout ce que la vie a de clémence et de trésors ; sous chacun de ces présents je voyais celui que Dieu me faisait de Lui-même. Toutes choses m'étaient données dans Celui qui comprend tout en soi. Pourquoi m'arrêter à une des vertus, à une des miséricordes de Dieu? toutes ses charités m'étaient assurées à la fois, et je ne voulais plus que cette immensité d'amour. J'étais enlevé à une ineffable présence, à une extase sans nom dans les langues d'homme. — Hélas! ces transports sont bien courts. Lorsque je revins à moi-même, j'entendis l'adieu que le ruisseau dans sa fuite jetait aux fleurs de ses bords ; et moi aussi je devais quitter ces lieux, heureux cependant de les avoir connus et d'en emporter une image qui souvent m'a souri.

Je voulais visiter dans la matinée le glacier voisin, et je devais me hâter. Près de ses moraines, les gazons deviennent plus éclatants et plus enchantés, et mille fleurs charmantes diaprent leur émeraude. L'anémone, la dryade, le lys rivalisent de pureté, et dans un riche désordre il se mêle à leurs blancheurs l'azur de la gentiane, l'or parfumé des auricules, le deuil de la pensée, les touffes roses de la sabline ; à l'écart, au bord des neiges, la frêle soldanelle, que je préfère à toutes : elle s'exile auprès des frimas, loin de ses sœurs, pour apporter à la terre le premier message du printemps ; sa joie est de lui donner le premier sourire et la première consolation ; elle est modeste et douce, et tendrement in-

clinée comme la pitié. Nobles fleurs! leur grâce a quelque chose, je ne sais quoi de chaste et d'austère, qui n'est point pour les profanes amours. Elles semblent étrangères et pourtant connues, elles nous émeuvent d'un trouble céleste, elles parlent de la patrie à notre exil. Ah! quand l'ange du mal visite notre terre, quels regrets doivent irriter en lui ces mystérieux jardins des Alpes! C'est loin de nos campagnes qu'ils fleurissent, dans les hautes solitudes, sous les froides haleines du glacier; le printemps jette sa plus belle guirlande aux tristesses d'un éternel hiver, et cette fête, qui s'épanouit autour de son deuil, me rappelait ces roses qu'un soin pieux cultive sur les tombes aimées, la blanche couronne que les mères posent au front des vierges pour les noces ou pour la mort.

Quand j'eus gravi la première pente du glacier, je me reposai un instant. Le pâturage avait disparu : j'étais enfermé dans une enceinte de rochers, et la neige recouvrait des glaces que déchirent mille crevasses creusées comme autant de cercueils. Un morne silence pèse sur ces lieux. Le ciel, au-dessus de ma tête, était presqu'aussi noir que le ciel des nuits, et pourtant si limpide que ses profondeurs en devenaient infinies. Le soleil qui faisait jaillir de la neige une éblouissante lumière se promène par ces nocturnes étendues sans les éclairer, et son éclat dans ces ténèbres est farouche et menaçant comme la face flamboyante d'un ange de colère. Le cœur se glace à cet aspect étrange, comme si le monde roulait au hasard dans une douleur sans rivage, comme si de lui il ne restait qu'un spectre dans le néant éternel. Je ne voyais sur la terre qu'un froid linceul, et toute

espérance s'effaçait des cieux. Leur promesse me consolait jusqu'alors, et voici, je ne trouve plus à sa place qu'une funeste immensité. Une voix me crie pourtant que leur clémente beauté ne me trompait point. Qu'annoncent donc ces tristesses suprêmes? quel est le sens de ce tragique mystère? — Comme je montais le second gradin, j'aperçus au fond du cirque une crevasse qui rayonnait en tous sens; son azur, relevé par la blancheur des neiges, brillait comme une étoile de saphir sur un manteau d'argent. On eût dit que le génie des abîmes cachés sous la glace veillait à la porte de ses demeures, et, pour mieux y entraîner, prenait le sourire des cieux que je regrettais. Il y avait dans cet aspect je ne sais quelle fascination, et le charme de ce prestige m'effrayait plus que les terreurs déployées autour de lui. Je détournai la vue et je rencontrai de pâles rochers et les cieux obscurs. Sous mes pieds, autour de moi, sur ma tête, partout la mort et sa menace. Il me semblait que son fantôme emportait notre terre dans un pan de sa robe. Cependant, je ne tardai pas à perdre mon premier effroi. Dans le sein de la mort, le monde du moins n'osera plus me chercher, le mal ne m'atteindra plus: devant elle notre éternité se déclare et nous retrouvons toute notre grandeur. Pourquoi la craindre d'ailleurs? mon Dieu n'a-t-il pas reposé dans ses bras? n'est-ce pas elle qui me racontera ses plus magnifiques charités? Pourquoi la redouter? Ah! je comprends maintenant cette nuit funèbre. Elle me dit que la mort n'attriste pas l'homme seulement, que Dieu aussi l'a connue, que le sourire dont il nous console cache pour lui des douleurs sans nom. Je ne détournais plus le regard. Je trouvais à ce deuil une beauté que n'a pas

l'azur le plus doux. Il me semblait entendre son immensité retentir d'un cri d'agonie qui demandait grâce pour nous, et ses crêpes voiler devant la Justice la terre coupable et suppliante. Tristes solitudes! depuis lors je vous ai aimées; plus d'une fois je vous ai demandé le souvenir de la grande expiation, la mémoire de l'heure où l'enfer fut vaincu, et j'ai retrempé mon âme dans votre silence.

J'atteignis enfin le haut du glacier et je plongeai de nouveau dans de vastes étendues. Près de moi, séparé par des neiges, le Muveran portait dans les hautes nuits son front royal et solitaire; une verte pelouse et d'humbles cabanes de bois s'abritent à ses pieds: heureuse retraite, si l'homme n'y avait avec lui apporté son malheur. Ailleurs, dans les muets espaces, des murailles crénelées, des tours, des pyramides, de longs faîtes, ainsi que les ruines superbes d'une cité de Titans; vers le couchant, le lac et ses rivages, lointain pays de lumière. Ici tout parle de mort et tout parle d'éternité. Un souffle éthéré descend des cieux, et j'aspirais à pleine poitrine la jeunesse et la liberté avec cet air qui se joue sur les cimes. Il y a dans l'immobilité de cette nature, dans ce silence auguste, un calme majestueux qui élève au-dessus des troubles, des agitations et du temps. L'âme se repose enfin et quitte ses inquiétudes; elle s'étonne de ne plus craindre et ne s'arrête plus à cette terre d'un jour; je saluais de nouvelles pensées et une joie enfantine se mêlait à leur solennité. Oh! quel superbe dédain me prit alors de ce qui passe! combien je haïssais le délire d'une minute fugitive, les rapides voluptés méprisables et souvent détestées, enchantement qui se reforme sans cesse autour de nous, funeste bruit qui bientôt se taira,

folie, avilissement! Ici ces hontes ne montaient pas jusqu'à moi : je retrouvais ma couronne de paix et j'attendais l'éternité. Mais sa pensée, heureuse d'abord, me transperça à la vue de la plaine populeuse qui se déroule au pied des monts. L'Eternité! qui s'en souvient? où nous emporte cet oubli? Tu le sais, mon Dieu, tu le sais! pitié! pitié sur nous! Qu'ont tous les hommes d'assuré? me disais-je : une commune infortune, une commune démence! et tu nous cries d'en haut : tous une même espérance aussi. Oh! s'ils entendaient ta voix affligée! s'ils écoutaient tes miséricordes!...... Incertitude terrible!.... La prière, la prière pour détourner ces malheurs était mon seul recours, avec ces pensées qui ne sont pas nos pensées et ces charités qui triomphent de nos révoltes. J'aimais à retrouver leur image dans le deuil de la nature; je contemplais avec un douloureux espoir ce pardon qui sans cesse, comme la lumière, se verse sur notre monde; je pleurais sur nous et sur mon Dieu ; j'aurais voulu confondre ainsi ses souffrances et notre crime. Hélas! Dieu peut demeurer impuissant à fléchir notre obstination. Je mouillais la pierre de larmes brûlantes : cette place m'était devenue cruelle ; je la quittai et je descendis rapidement le glacier en suivant les traces que mes pas avaient laissées.

Je ne tardai pas à revoir la crevasse; ses reflets brillaient d'un éclat magique auquel je ne pus résister. Je m'approche : un murmure timide caresse mes oreilles; le charme de cette voix m'entraîne; je m'avance encore : c'est le bruit des eaux. De toutes parts des sources s'échappaient de la glace et couraient réunir leurs flots dans un lit d'azur : mille cristaux argentaient ses bords comme les fleurs de ces blanches montagnes. Ce jardin

de lumière, ces eaux si pures, cette humble chanson dans le silence funèbre, ces secrètes joies dans ces lieux désolés, ce printemps qu'essayait la mort, semblaient annoncer que la pitié de Dieu ne défaut jamais, que toutes choses ont leur fête, qu'il est pour les affligés quelque tendre ménagement, quelque doux refuge. Le dirai-je même? j'y mis un peu de superstition. Le glacier change d'aspect à chaque nouveau soleil, et cette petite merveille ne dura peut-être que quelques heures. Je pensai que Dieu m'y avait conduit parce que les jours viendraient où j'aurais besoin de son souvenir. Sa mélodie résonne encore à mes oreilles, et dès lors je n'ai pas vu de grands malheurs sans l'entendre.

Mes pensées avaient insensiblement pris un autre cours quand j'arrivai à Anzeindaz. L'éclat des pelouses, la suave fraîcheur de l'air, la sereine majesté des cieux, tout m'annonçait une bienfaisante, une paternelle présence, et c'était dans le charme d'un filial abandon que je parcourais ces paisibles étendues, promenades rêveuses où je suivais le ruisseau parmi les fleurs, où j'errais sans but et sans pensée, perdu dans un sentiment infini de Dieu. Parfois je croyais, avec les virginales retraites de l'Eden, avoir aussi retrouvé leurs félicités innocentes. Erreur bien courte, sois-en sûr, et dont tu peux sourire; mais il y avait dans cette beauté une si clémente promesse que je ne laissais mon illusion que pour un espoir meilleur encore. Je ne pouvais dire adieu à ces montagnes: je voulais savourer encore les délices de leurs solitudes. Savais-je quand reviendraient des heures pareilles? Je m'assis à côté d'une source qui sort d'un rocher près des chalets déserts. De là je voyais le pâturage onduler jusqu'aux glaces, et sur ma tête la

muraille des Diablerets. J'embrassais d'un même regard les scènes variées que je venais de parcourir ; je sentais se renouveler à la fois leurs impressions si différentes ; ces impressions pourtant ne se repoussaient point, elles s'appelaient bien plutôt pour se réunir toutes dans cette joie affligée, dans cette heureuse tristesse que l'on trouve au pied de la croix. La nature me disait que le Dieu du Calvaire était aussi le sien ; que la croix, c'est-à-dire la mort vaincue par sa victoire, la mort enfantant la vie, était son mystère. Heureux de l'y retrouver, partout je cherchais et partout je rencontrais sa promesse, et toutes choses me donnaient la même réponse. Le grain de blé meurt en terre pour renaître en un riche épi. L'arbre s'épanouit au printemps ; mais, pour que le fruit se forme, il faut que sa fleur se fane et qu'au vent du soir sa neige odorante blanchisse le sol. Toute l'opulence des campagnes et des solitudes, toutes ces beautés, du brin d'herbe au chêne superbe, et le palmier dans le désert et le sapin sur l'abîme, tout dans le développement des plantes parle d'une métamorphose glorieuse, d'une transformation supérieure que la mort opère. Les fleuves, les torrents, les ruisseaux, toutes les fontaines de la terre, jaillissent des nuits secrètes où sont recueillis les trésors de l'hiver, ou par des grottes de cristal se précipitent des hauts glaciers, pâles campagnes qui versent l'abondance à nos plaines. L'insecte qui sort de sa larve et le papillon de sa chrysalide, toutes les multitudes des eaux, de la terre et des airs, témoignent aussi que la destruction et le renouvellement sont ici le rhythme de la vie, et que toute mort est féconde.

Ce n'est pas seulement l'incendie de l'aurore, ou le

triomphe du matin, ou les clartés du midi, qui m'annonçaient le jour éternel. Le soir aussi, dans sa beauté, unit à ses tristesses je ne sais quelle touchante image de résurrection. Dans les rougeurs des cieux et des eaux, dans les pompes du couchant, il y a comme une promesse de revoir que laisse le soleil avec son dernier baiser, comme une merveilleuse aurore qui sourit à nos regrets. La terre se dore et s'empourpre ; on ne reconnaît plus le séjour de nos peines : c'est un jardin de Dieu, un printemps de lumière, une suave harmonie ; tout resplendit d'amour, tout s'illumine, tout annonce que la dernière heure est aussi celle des gloires suprêmes. L'automne dans sa mélancolie n'éveille pas de moins sublimes pressentiments. Les dernières roses ont de plus doux parfums, les derniers jours de plus doux soleils. La terre se pare de plus de magnificence. Les feuilles, avant de joncher le sol, se colorent des teintes les plus riches ; ils se nuancent d'or et de pourpre et d'incarnat ; on dirait une jeune féerie ou les campagnes des rêves heureux, et ce luxe nouveau des bois et des vergers m'a jeté souvent dans un long étonnement ; j'attendais la mort et voici la robe des noces, le soir de l'année et un matin vermeil, un printemps plus beau que les nôtres semble s'approcher de la terre et verser déjà ses gloires sur la nature défaillante. Je comprenais alors cette fête, et l'hiver lui-même avec ses pures blancheurs, avec ses neiges qui réchauffent les germes et renouvellent les sources, en parlant de mort me parlait aussi d'innocence et de résurrection.

Ainsi, avec tout ce qui vit et respire, les heures et les saisons redisent que la mort est vaincue ; leurs chœurs harmonieusement variés autour de la terre consolent sa

plainte et la promènent dans l'immensité avec un même chant de triomphe. Mes pensées montaient avec lui à Dieu. Seul Il était assez fort pour briser la pierre du tombeau. Le Maître de la vie pouvait seul affronter la mort sans danger ; seul il pouvait en s'abîmant en elle la féconder et en sortir radieux. Cette victoire, partout où elle se renouvelle, est la sienne et témoigne du sacrifice qui l'a remportée. C'est son dévoûment, c'est son agonie qui est la racine vivante de la nature ; aussi ne peut-elle jamais entièrement oublier le deuil. Une voix de douleur roule dans la nuit des forêts, bat tous les rivages , effraie le désert et se promène partout sur la terre. Gémissantes harmonies des bois, plaintes des vents, cascades mugissantes, clameurs des torrents, et vous bruits magnifiques de l'Océan, et vous silences terribles des cimes, mon âme reconnaissait vos tristesses. Dieu les a confondues dans une même prière comme un chœur affligé, comme un écho de Golgotha, comme les hymnes de l'église qui pleure et qui bénit au souvenir du Calvaire. Oui, partout, ainsi que dans nos meilleures joies, je retrouvais dans la nature une inexprimable mélancolie. Le matin s'éveille dans les larmes. L'oiseau qui charme les nuits fleuries du printemps mêle une note cruelle aux chants les plus heureux de l'amour. J'ai vu le cyprès se dresser dans le ciel du midi et l'arbre sous lequel Jésus se retira pour souffrir, l'olivier, marier sa pâleur aux brillants feuillages que l'orange parfume comme pour unir à ces Edens une fidèle mémoire de Gethsémané. Près des gazons où je reposais, je voyais des solitudes de mort, et si je tente les derniers sommets, les ruines qui m'entourent m'annoncent une funeste histoire. Je devine dans la riante parure

de nos campagnes une colère qui ne s'est pas endormie, tempête de feu qui parfois arbore ses flammes comme un funeste étendard, bûcher préparé pour purifier notre monde ; et sur ma tête ce n'est plus de là-haut qu'une tragique immensité.

Ainsi toutes choses ensemble célèbrent le même sacrifice. La plaine le redit à la montagne, les amères profondeurs de l'Océan à la nuit des hauts cieux, et l'incendie qui frémit sous nos pieds leur répond du sein de la terre. Que dis-je? tout ce qui périt et renaît, tout ce que nos yeux aperçoivent, tous ces astres que notre deuil enveloppe, entraînés dans notre course, soumis aux mêmes lois, joignent leurs mille voix à la voix de la terre pour exalter avec elle la victime qui s'est immolée. Son nom, porté d'espace en espace, d'âge en âge remplit l'univers, et sa louange est le ravissant cantique dont la musique règle les chœurs des sphères ; j'entendis leur vaste concert. Je voyais la nature prosternée dans l'adoration regarder à la croix, attendre sa promesse, soupirer après le repos, nous convier à l'éternité. Sublime entretien ! paroles échangées sur la sainte colline ! Elle me confiait son infortune et son espérance ; elle me racontait le plus tendre dévouement, et c'est lui qu'elle m'imposait ; elle m'exhortait, elle m'animait, elle m'excitait à me donner à Dieu. Ce n'était plus une vaine, une stérile, une dangereuse contemplation. Sa beauté allumait en moi les divines amours ; je n'avais plus à la craindre. Je m'étais quelquefois demandé avec tristesse s'il ne fallait pas me l'interdire. Elle m'avait si souvent détourné du devoir pour m'égarer dans des rêves, dans une sensibilité égoïste, plaintive, mensonge d'un cœur malade qui veut les joies de l'amour et refuse

son sacrifice ; c'était d'autres fois un enthousiasme superbe, impétueux, passionné, ou bien une admiration plus calme, religieuse, semble-t-il d'abord, sensuelle toujours, et qui laisse l'âme étonnée, vide de Dieu, dégoûtée de la prière, incapable d'obéissance, esclave de ce qui passe ; et je sentais que par une juste vengeance la nature à son tour voulait entraîner l'homme au mal. Maintenant, dans un commun pardon, elle était réconciliée avec moi ; elle était de nouveau ma sœur ; sa voix n'avait plus que des paroles bénies. Mais ce n'était pas tout : mes pensées étaient emportées plus loin, plus haut, toutes à la croix. Pour la première fois je sentais tout son bienfait : jusqu'alors je ne l'avais connu que dans le miracle de la grâce, et voici, je le retrouvais en toutes choses. Comment n'en serait-il pas ainsi en effet? Toute bonté de Dieu pour l'homme coupable est une miséricorde, et, comme tout pardon, n'est possible que par la croix. Il a donc fallu le Calvaire, me disais-je avec ravissement et douleur, il a fallu le Calvaire pour la moindre de nos joies comme pour l'immensité du salut ; sans lui notre révolte n'avait à attendre que la mort ; ce n'est pas seulement l'éternité qu'il nous rend. Tout ce qui nous reste d'amour, d'espoir et de beauté, tout ce qui charme la vie, ces doux noms d'enfant, et de mère et d'épouse, tous les trésors du cœur, toutes ces grâces, enfin, que chaque heure prodigue à tous, ont été répandues sur nous avec le sang de la croix. Ce sang, partout je l'entendais jaillir, partout je voyais ses ruisseaux. Golgotha n'est que l'autel : il s'écoule de là dans les entrailles de la terre, il déborde tous les espaces, il inonde tous les temps que notre crime a profanés ; son océan emporte, baigné dans sa pourpre, un monde

qui le blasphème.— Magnificences! — Magnificences! — Jusqu'alors j'avais été aveugle; j'ouvrais les yeux pour la première fois. Non! je ne saurais te dire mon allégresse! Je naissais à une nouvelle vie, je m'éveillais à un monde nouveau, tout resplendissant d'amour et de pardon. La source qui coulait à mes pieds prenait une voix plus mélodieuse, les pelouses avaient plus de caresses, les cieux plus de lumière, et de leurs profondeurs descendait vers la terre leur Monarque, non plus tel qu'il est sur le trône d'éternité, mais couronné d'épines, humble roi des mansuétudes, avec la pourpre du prétoire, avec le sceptre de roseau, homme de douleurs qui venait pour nous consoler. Je le voyais s'avancer vers moi, s'asseoir à mes côtés, cueillir les fleurs qui étoilent les gazons, m'offrir leur bouquet de sa main percée et arrêter sur moi le regard de sa tendre pitié. J'éclatais en larmes et en sanglots; j'aurais voulu effacer les traces de ses blessures sous mes pleurs et sous mes baisers, et c'était une délicieuse amertume, un ardent besoin de verser sur ses souffrances au moins un peu d'amour. Je repassais alors tout ce qu'avait d'heureux ma vie, de terrible son sacrifice; le moindre bienfait me redisait son agonie; dans toutes nos joies je voyais trembler les larmes de Gethsémané. Oh! qu'il est doux de reconnaître ainsi dans chaque présent de Dieu celui qu'il nous fait de son Fils, de tout recevoir dans l'abattement de la grâce! Plus rien alors de petit ou de méprisable! plus de murmures! en vain le monde passe: il nous demeure une joie infinie que rien ne peut nous ôter, une assurance qui console tous les adieux! Faute bénie! m'écriais-je à mon tour. Faute bénie! qui as multiplié l'amour en Dieu et en l'homme! Mais aussi

redoutables compassions ! Je m'effrayais à voir partout le sang de la victime. C'est Lui qu'insultent donc toutes mes ingratitudes. Hélas ! nous ne savons ce que nous faisons. Salutaire tourment ! Sainte colère contre le mal ! Merveilleuse folie ! La croix exaltait mon bonheur ou le tempérait d'un deuil pieux : plus il était vif, plus il enflammait l'obéissance ; plus il prêtait de charmes à ce monde, plus il se détachait de lui. Allons, plus de faiblesses , de lâchetés, d'hésitations, mais une croix près de celle du Maître ! Sublime bonheur ! Sa parole suprême est le sacrifice, et seul il est digne de l'homme. Il se versait à torrents dans mon cœur, brisait le vase trop étroit, et sa violence avait une impétuosité douloureuse qui m'arrachait à moi-même. Instants féconds pour l'éternité, votre souvenir me trouble ; ne reviendrez-vous pas me bénir ?

Bientôt cependant, nous sommes si peu sûrs de la paix, la tristesse me saisit. Je pensais aux chutes qui m'attendaiant. Cruelle certitude de haïr Dieu qui vient affliger les courts moments où nous l'aimons. C'est alors qu'on soupire après la délivrance et qu'on déteste ce monde ; c'est alors que tout éploré on se réfugie au Calvaire. Que son cri, disais-je à Dieu dans ma prière, que son cri me poursuive parmi les bruits du monde ! il a réveillé les morts sous la terre ; oh ! qu'il me rende aussi la vie ! Hélas ! combien souvent depuis, lorsqu'il m'importunait, ne me suis-je pas bouché les oreilles avec de la boue !

Il me fallait enfin quitter ces lieux. Je les regardai encore une fois. J'avais été si heureux dans ces solitudes ! Je bus à la source. Je cueillis une gentiane, je me levai, et je repris le sentier qui descend à Solalè. Avec

quels sentiments divers je l'avais gravi au matin! abattu, craintif, traînant jusqu'ici un poids détesté, et maintenant plein des joies du pardon. Quand j'arrivai à Solalè, le pâturage était déjà dans l'ombre, mais les rochers tournés au couchant étaient encore éclairés. Je m'arrêtai sous les sapins. Le vent du soir passait dans leurs branches en graves accords, en religieuses harmonies, et je voyais à travers le mobile réseau les rochers d'Argentine embrasés par les derniers feux du soleil. Ce n'était plus de la pierre, mais de vives lueurs, de pures clartés qui s'élançaient en jets superbes, les rougeurs d'un magnifique incendie, doux et majestueux comme les flammes bénies d'une ardente prière, d'un immense amour, comme les splendeurs des montagnes vivantes du ciel. Vis-à-vis, les Diablerets dressaient dans l'obscurité leur muraille désolée, plus triste, plus menaçante à cette heure: nature lugubre, maudite, trône digne du mauvais ange. Le contraste et la grandeur de ces deux scènes me saisit vivement. On eût dit qu'à la fin du jour la solitude se recueillait dans un rêve qui dépassait le temps, dans une prophétique vision des deux éternités qui se disputent la terre, et je continuai ma route en pensant au mystère, au péril, à la solennité de la vie, aux grâces de cette journée.

Il était nuit quand je rentrai au village. Le Muveran mêlait son front aux étoiles, et le torrent faisait seul entendre sa voix dans le silence de la terre et des cieux.

---

PREMIÈRE PARTIE

# ETHNOLOGIE ET PHILOLOGIE



# I

# DU GÉNIE DES RELIGIONS

## DE QUINET.



L'ouvrage de M. Quinet sur le *Génie des Religions* se préparait depuis longtemps dans sa pensée ; il est le fruit naturel de ses études et de ses préoccupations favorites. M. Quinet l'annonçait déjà en quelque sorte quand il choisissait pour son premier essai littéraire la traduction du livre de Herder sur la philosophie de l'histoire. *Ahasvérus* parut bientôt après : drame étrange où le pèlerin condamné à poursuivre dans une course inutile un repos qui le fuit sans cesse est l'image des destinées humaines, où tout ce qu'il y a eu de grand, cités fameuses, génies illustres, glorieuses nations, dit les lassitudes du monde. La plainte de l'humanité y est à peine adoucie par un espoir bientôt dissipé, par quelques voix de femmes qui prient et qui consolent. L'univers entier y semble évoqué pour le désespoir, et les cieux et la terre, avec leurs dieux fragiles, voués à une même fatalité, finissent par disparaître dans la nuit muette du néant. Cette œuvre d'un doute universel,

enivré de panthéisme, et qui cherche pour sa parure les plus magnifiques tissus de l'Orient, n'était pas le vrai mot de l'auteur. *Prométhée* suivit *Ahasvérus*. Ce nouveau poème, moins riche d'imagination, est supérieur de pensée. Ce n'est plus le vagabond de la Judée qui en est le héros, c'est une auguste victime, un noble martyr, ce généreux crucifié du Caucase, qui semble un prophète du Christ au milieu de l'antiquité grecque; c'est toujours la souffrance, mais avec elle et par sa vertu le triomphe de tout ce qu'il y a de divin, et non plus l'affreuse victoire du sépulcre.

A peu près vers cette époque parut en Allemagne le livre de Strauss. Il faut y avoir été alors pour juger de l'effet que produisit cet événement: ce fut une consternation et une stupeur générale. Strauss découvrait avec une impitoyable franchise à l'Allemagne ce qu'elle pensait véritablement du christianisme; il ne lui permettait plus de complaisantes illusions, et il lui montrait comment depuis Kant, par la philosophie et par la critique, elle n'avait cessé de marcher à une apostasie nationale. M. Quinet publia, à ce propos, un beau travail où il fit connaître avec une remarquable richesse d'informations l'épais fourré de la théologie allemande, sa profusion d'écoles et de systèmes, et ces subtiles disputes dont nous n'avons aucune idée en France, et qui passionnent au vif nos voisins, si froids aux débats politiques.

M. Quinet est un de ceux qui nous ont le mieux initiés à l'Allemagne. Il nous est difficile d'entrer dans ce sanctuaire: le plus souvent nous restons à examiner curieusement les dehors; il faut, pour en ouvrir les portes, un talisman que chacun n'a pas. Quand on se promène au bord du Rhin, sous les saules argentés par

la lune, le murmure des eaux et la nuit font rêver aux merveilleuses légendes, et l'on croit voir sous les pâles feuillages errer le roi des aulnes et les ondines sortir du fleuve avec de suaves chansons. L'Allemagne intellectuelle est pour nous un pays non moins féerique : au lieu de sylphes, elle est peuplée d'abstractions dont le nom même n'est jamais parvenu jusqu'ici : légers fantômes, esprits familiers de Kant et de Hegel, sorte de mythologie métaphysique qui nous semble aussi superstitieuse et moins charmante que celle des poètes. Pour se transporter dans une région si différente de celle où nous demeurons, il faut une faculté qui ressemble presque au somnambulisme de l'intelligence. Ne nous félicitons pas trop vite de notre bon sens toutefois : cette seconde vue, à qui la netteté manque trop souvent peut-être, n'est, à le bien prendre, que l'habitude de l'infini. M. Quinet, par les tendances de son esprit, est naturellement préparé à comprendre l'Allemagne; il y rencontre à son tour toute une parenté intellectuelle. C'est en Allemagne que se trouve l'homme qui le rappelle le mieux, je veux dire Görres, esprit solennel et passionné aussi, inspiré tout ensemble de poésie et de raison, d'une éloquence lyrique, d'un patriotisme exalté. Mais là s'arrête la ressemblance : plus loin, Görres et M. Quinet ne se rencontrent plus. L'un se délasse de ses études en recueillant les légendes et les miracles du moyen-âge; l'autre se repose en lisant Homère ou Dante. Görres ne s'adresse au peuple que du seuil du temple; M. Quinet ne craint pas de descendre sur la place publique. Görres a singulièrement varié : de la philosophie, il s'est jeté dans l'extrême catholicisme, mais il a changé de foi sans quitter jamais la certitude. M. Quinet n'est

pas autant à l'abri du doute : c'est par le doute qu'il a commencé ; sa parole semble quelquefois encore émue comme par une secrète contestation, et il ne demeure pas étranger à cette lutte qui se poursuit si douloureusement aujourd'hui entre l'avenir et le passé, entre les croyances anciennes et les besoins nouveaux.

M. Quinet se distingue du reste par une qualité éminemment française, le soin de la forme. En Allemagne, on néglige à l'excès le style ; les ouvrages les plus remarquables par la science et la profondeur sont trop souvent presque illisibles, et l'on ne se fait aucun scrupule de parler dans une langue barbare des plus beaux chefs-d'œuvre de la Grèce. M. Quinet est artiste aussi bien que penseur : la raison et l'imagination sont même chez lui si intimement unies, que l'une ne se passe jamais de l'autre, et qu'elles ne forment plus, à vrai dire, qu'une seule faculté. Le secours qu'elles se prêtent n'est pas sans être un peu perfide, et elles s'embarrassent quelquefois en voulant s'aider. Ce vif sentiment de l'art a eu, malgré cela, une influence heureuse sur M. Quinet, en lui donnant un besoin de personnalité qui a combattu un panthéisme d'abord très prononcé. Cette lutte et ce progrès se remarquent bien dans le recueil de mélanges que M. Quinet a publié sous le titre d'*Allemagne et Italie,* surtout dans ses études sur l'épopée, où l'auteur fait justice des exagérations de la critique moderne, attaque les hypothèses de Wolf et de Niebuhr, et restitue l'Iliade et l'Odyssée à Homère, ce prince des poètes que dans la première manie du symbole on voulait réduire à n'être plus que le nom magnifique d'une foule inconnue.

Dans les ouvrages de M. Quinet que j'ai rappelés,

dans ses morceaux détachés comme dans ses deux poèmes, il se préoccupe toujours de l'histoire religieuse de l'humanité, parce qu'il y voit le principe et la raison de tous les autres événements; mais il n'avait guère fait jusqu'ici qu'indiquer ses pensées à ce sujet sans les développer nulle part avec étendue. Il entreprend aujourd'hui une histoire universelle des religions. Il l'avait déjà ébauchée à Lyon, dans le cours qu'il fut appelé à y professer. Le livre qu'il vient de publier comprend les cultes anciens; M. Quinet se propose de le continuer plus tard pour le monde moderne. Je vais, afin de faire connaître ses idées avec plus d'exactitude, le suivre pas à pas dans son récit, et résumer le tableau qu'il a tracé des diverses religions de l'antiquité.

La première question qui se présente à M. Quinet est celle de l'origine des cultes, et c'est une des plus difficiles. Volney, dans *les Ruines,* résume avec emphase la pensée de son siècle à ce sujet, et accuse d'imposture tous les prêtres et tous les révélateurs. Mais la fraude ne peut rien de durable, et, dans les croyances qui ont eu la vertu de fonder des sociétés presque impérissables, il y a eu sans doute quelque justice et quelque vérité. Ce n'est pas tout. Avant cet habile mensonge, l'homme, sans autels et sans culte, aurait dû végéter dans l'état misérable que Rousseau a décoré du nom de nature, et ne se serait élevé que par un lent progrès jusqu'à la société civile. Or, nous ne trouvons dans les traditions aucun témoignage de cette époque; nous avons beau remonter jusqu'aux temps les plus anciens, nous rencontrons encore des voyants, des prophètes, des peuples prosternés, une vaste adoration. Le souvenir des premiers jours est partout celui d'un immense ravissement.

La langue, ce témoin le plus ingénu et le mieux informé, raconte ces augustes origines : dans les Védas, dans les livres zend, dans les documents du plus ancien style, nous la trouvons rude sans doute, indigente encore, mais plus sublime et plus sacerdotale que dans les temps postérieurs.

Du moment où jaillit dans un esprit l'idée de Dieu, cette idée qui unit l'homme à l'homme, qui sanctionne la loi, qui allume avec le sentiment de l'infini les grandes pensées et les vastes désirs, la société fut établie. Pour comprendre comment cette idée a rayonné sur les premiers peuples, il faut oublier ce qui se passe maintenant. L'homme n'a pas toujours eu les mêmes habitudes. Il n'était pas d'abord logicien et calculateur ; il ne vivait pas, comme aujourd'hui, loin de la nature. d'analyse, d'abstraction, de raisonnement ; c'étaient les jours de sa jeunesse, le matin de l'imagination. Perdu dans une magnifique ignorance, il admirait les pompes de la nature orientale. Ravis et terrifiés à cette vue, les peuples vivaient de ce sentiment qui, retiré de la foule, anime encore les âmes de poète. Les nuits étoilées, les rougeurs de l'aurore, les grands monts avec leur repos, leurs chastes neiges et leurs cimes de feu, les secrètes forêts, l'immense océan, tout leur semblait rempli d'une horreur sacrée, d'une invisible présence, tout leur racontait un religieux mystère ; la nature était pour eux tout à la fois un prophète, un temple et plus encore, l'idole même du dieu au pied duquel ils s'abattaient. Ils voyaient dans l'ordre de la création celui qu'ils devaient imiter sur la terre : l'univers leur apparaissait comme l'éclatant modèle de la société religieuse et civile ; tout était à leurs yeux un avertissement divin.

Ils suivaient dans leurs migrations le vol des oiseaux sacrés ; puis, quand ils s'arrêtaient, ils réglaient leurs cités sur les nombres et les régions du ciel. Avec cette habitude et ce besoin du symbole, leurs pensées se traduisaient instinctivement en images. L'art leur servait d'interprète et de parole. Ils sculptaient les rochers en un peuple de colosses, les creusaient en temples souterrains, les entassaient en pyramides, multipliaient partout ces monuments que le voyageur étonné rencontre aujourd'hui au milieu des sables, dans la solitude des forêts, dans des retraites abandonnées, et transformaient aussi les événements de la vie en une suite de fables merveilleuses qui chantent l'histoire primitive des hommes aussi bien que celle des dieux.

Les hymnes des Védas, qui font revivre l'époque patriarcale, sont l'expression de la société la plus ancienne. Ils correspondent à la condition la plus simple dont la tradition donne l'idée : point d'état, pas de gouvernement visible, mais des tribus, des chefs de famille qui promènent leurs troupeaux sur les pentes de l'Himalaya, marquant leurs stations par un cantique et une pierre sacrée. Ces nobles bergers, ancêtres des rois et des pontifes, contemplent de leurs tranquilles gazons la plaine encore ignorée qui attend une postérité moins heureuse : ils demandent aux dieux la santé, des troupeaux nombreux avec un lait abondant, l'herbe nouvelle, un abri contre la bête fauve, surtout une longue vie. Mais, au milieu de cette agreste simplicité, des accents sublimes s'échappent et trahissent les grandes pensées que l'on respire avec l'air des montagnes. Au matin de l'humanité, ce peuple de pasteurs salue Dieu dans les clartés de la première aube qui dissipe les tris-

tesses de la nuit, dans l'aurore qui apporte les discours sincères et dévoile les fautes cachées, dans la lumière sans voile, dans le soleil, dans le jour d'Orient, Indra, roi du ciel et de la terre. La langue de ces bergers ressemble singulièrement à nos langues. Ces mots antiques et pourtant compris charment l'oreille et font illusion ; il semble, à les entendre, que les âges anciens, séparés de nous par tant de douleurs, ne sont que d'hier. Ces mots que nous avons gardés des premiers pâtres portent jusqu'à nous un souffle de jeunesse et les parfums de leurs Alpes. Du reste, toutes les tribus patriarcales ont, des divers sommets de la terre, salué de la même adoration l'aurore naissante des premiers jours qui se sont levés sur les hommes ; de cime en cime, leurs cantiques s'entre-répondent et forment sur les hauts lieux un vaste chœur de louanges ; partout d'abord la lumière a révélé Dieu.

A ce culte grand et naïf succède une autre époque où cette doctrine si simple est pénétrée d'une mysticité subtile qui discerne sous la lettre un sens caché et spirituel. Cette différence fonde le sacerdoce et le sépare profondément des autres classes. Les Etats se forment, soumis à des rois conquérants qui s'abaissent devant les prêtres. Des ascètes, dégoûtés déjà de ce monde qu'ils ont à peine entrevu, se retirent au fond des forêts. Tout est changé, et les images nouvelles qui se présentent sans cesse annoncent aussi un changement de lieu. Les pasteurs ont quitté leurs montagnes, et, de vallées en vallées, de forêts en forêts, ils sont arrivés jusqu'aux rivages de l'Océan, où les attendait un spectacle nouveau.

Cette solitude immense, inviolée, souriante ou ter-

rible, toujours changeante et toujours la même, ciel et terre à la fois, ces eaux sans limites, dont les formes ne sont qu'illusion fugitive, jeux et caprices, devaient révéler une nouvelle figure de la Divinité. Toutes les harmonies du nouveau Dieu, de Brahma, sont avec l'Océan. Il flotte dans le calice d'un lotus, au milieu des mers, et c'est de sa rêverie, bercée par le murmure de leurs ondes, que naît la création. Laissons parler les antiques Védas, qui nous racontent cette primitive solitude de Dieu : « Lui vivait sans respirer, seul avec lui-même. Regardant autour de lui, l'esprit ne vit rien que lui-même, et il eut peur ; c'est pourquoi aujourd'hui l'homme a peur quand il est seul. Cependant il pensa : — Il n'est rien hors de moi ; qui craindrais-je ? — Et cette terreur s'éloigna de lui ; mais il ne sentit aucune joie, et c'est pourquoi l'homme est triste quand il est seul. »

Cette psychologie ne ressemble guère à celle de l'école écossaise.

A la terreur succède le désir. Le grand solitaire souhaite l'existence d'un autre que lui-même, et ce désir à peine né devient le germe des choses. Pour peupler de lui-même le non-être, pour combler sa solitude et réaliser les types qu'il a conçus, l'être infini s'abaisse à revêtir successivement toutes les formes de la nature, à traverser tous les degrés de l'existence. Mais alors il ne se reconnaît plus, car il a perdu sa primitive grandeur, il est tombé de ses hauteurs éternelles dans l'espace et dans le temps, et la création a été sa chute. Elle est aussi son sacrifice, puisqu'il ne se manifeste par elle qu'en se divisant entre toutes les formes passagères et bornées du monde, en immolant dans chacune d'elles

son immensité. Cette violence que l'être infini s'est faite en s'emprisonnant dans les choses finies, ce sacrifice permanent de lui-même où il est à la fois le prêtre et la victime, sont des idées essentielles de la cosmogonie des Hindous, qui leur doit une haute mysticité. C'est l'univers entier qui est pour Dieu le Golgotha où il souffre à travers tous les âges une passion sans cesse renouvelée. Voyant que les êtres dans lesquels il s'est produit sont indignes de sa grandeur, il se retire sans cesse d'eux, il les frappe de sa colère, il institue la mort pour se venger de leur insuffisance. A côté du Dieu créateur se dresse la figure terrible d'un dieu de la destruction. Mais, si l'être infini anéantit son œuvre, ce n'est que pour se manifester sous une forme plus parfaite, pour se transfigurer toujours de plus en plus, pour remonter par tous les degrés de l'existence jusqu'à ses premières hauteurs, pour se ressaisir enfin tout entier et retrouver son unité perdue. Entre Brahma et Siva, entre le Dieu créateur et celui de la destruction, s'élève Vichnou, le Dieu médiateur qui répare incessamment les maux que fait le dieu de la mort, et cette trinité préside ensemble aux destinées du monde.

Le polythéisme signale une troisième époque. La mythologie des Hindous est contenue dans deux épopées gigantesques, le *Ramayana* et le *Mahabarata*, auxquelles le panthéisme de l'Inde a donné leur étrange caractère. De mystiques extases, de religieuses élévations, y interrompent à tout moment le récit, et la durée elle-même n'a rien de précis et de régulier. De courts instants contiennent les méditations et les entretiens de longues heures ; des siècles passent rapides comme des minutes : on dirait, au lieu de temps, un jeu capricieux

de l'éternité. Les principaux personnages cachent des dieux sous leur apparence humaine. La somptueuse nature de l'Orient est partout associée à l'homme et l'enchante de sa beauté ; les héros les plus belliqueux sont inspirés de dévotion, de mansuétude, d'obéissance. Les chants sacrés couvrent le bruit des armes, et la caste sacerdotale est partout exaltée. C'est la poésie des forêts vierges et des savanes fleuries : elle est, comme les solitudes des tropiques, parée des plus riches couleurs et chargée d'enivrants parfums. Ascétique et voluptueuse plus que guerrière, elle possède tous les trésors ; rien n'est refusé à son éblouissante féerie, rien, excepté pourtant la mesure, la force qui se possède, et l'art.

Le drame se développe dans l'Inde, comme partout ailleurs, après l'épopée. Selon M. Quinet, que je me borne, en tout ceci, à résumer, le drame est l'indice assuré d'une crise religieuse, d'une décadence de la foi. Il suppose le doute ; son idée ne peut naître dans l'esprit tant que la créature, pieusement croyante, n'engage pas de débat avec Dieu. Dès qu'elle conteste avec lui, dès que la lutte éclate, les querelles tragiques de l'âme inspirent au poète, qui leur cherche une expression, les dialogues sanglants de la scène.

Avec le doute aussi naît la philosophie, qui discute, analyse, interprète le dogme, cherche et trouve dans la mythologie l'expression populaire et poétique de ses systèmes, commence par la soumission, poursuit par l'indépendance, finit par la révolte et substitue aux dieux ses abstractions. Il en est partout à peu près ainsi. Mais ce qui fait l'originalité de la philosophie hindoue et donne à ses systèmes les plus opposés un air de famille, c'est le but de ses recherches, qui est d'éviter le

cycle douloureux des transmigrations et d'atteindre immédiatement l'immuable béatitude. S'élever au-dessus de toutes les vicissitudes, et, par une contemplation passive, se retirer de toutes les agitations et s'abîmer dans l'éternel repos du principe suprême, l'ambition du philosophe hindou n'est pas moindre, tant le génie de ce peuple est altéré de l'infini. Le doute prend également dans l'Inde une autre forme qu'en Occident. L'athéisme ne peut y être complet : il laisse aux dieux du moins l'empire illusoire du temps, il ne leur conteste que l'éternelle durée ; et lorsque le scepticisme est arrivé jusqu'à tout nier, jusqu'à ne trouver dans l'univers rien d'assuré et de réel, il en conclut que l'être n'existe qu'affranchi de toute alliance avec l'espace et le temps, et par-delà les mondes, à l'issue de son triste voyage, il retrouve encore un infini pour régner sur ces empires du vide, un dieu qui, au lieu de s'incarner dans la création comme Brahma, demeure absent de toutes choses. C'est là le bouddhisme, qui n'est qu'un système métaphysique popularisé jusqu'à se transformer en culte ; cette colossale hérésie, après une lutte longtemps indécise et de sanglantes querelles, chassée de la presqu'île du Gange, gravit le plateau du Thibet, se répandit dans les steppes de la Mongolie, pénétra en Chine, et compte encore aujourd'hui plus de croyants que le christianisme et l'islamisme.

De l'Inde, M. Quinet passe à la Chine, qui présente un spectacle bien différent. Les Chinois, frappés du miracle de l'écriture, qui découvre aux yeux le mystère de la pensée, virent dans l'écriture la révélation par excellence. L'univers ne demeure plus alors l'incarnation de Dieu et n'est plus animé de sa vie infinie ; le

ciel et la terre ne sont que des caractères tracés par l'esprit suprême pour exprimer ses éternelles pensées. On n'adore plus la nature, on l'observe, on l'étudie et on la lit. Fo-hi, l'instituteur de la Chine, né d'une vierge qui l'a conçu en suivant solitairement les vestiges de Dieu, descend dans les plaines basses et rencontre une tortue monstrueuse, dont l'écaille couleur de ciel porte des caractères empreints dès le commencement. Les traces divines dans leurs éléments se réduisent à deux lignes, images des deux principes du monde : la première, continue, image du ciel, de l'affirmation, de l'infini ; la seconde brisée, image de la terre, du temps, de la contradiction, du fini. Les combinaisons de ces deux lignes forment tous les autres caractères. Ainsi, le ciel et la terre, l'infini et le fini, exprimés par des barres, c'est l'*a, b, c,* du premier homme, qu'on se figure ordinairement occupé, dans l'invention de l'écriture, à représenter les objets les plus infimes, selon que le hasard les lui offre, tandis que, dans la réalité, c'est l'incommensurable qu'il veut peindre d'abord.

La littérature doit avoir l'empire dans une société qui semble uniquement occupée à écrire. La supériorité de l'esprit et de la science sera le seul titre aux honneurs et aux premiers rangs. Le mérite crée les distinctions, et ce peuple de scribes ne fonde son gouvernement ni sur la théocratie, ni sur la noblesse, ni sur la propriété, ni sur la souveraineté de la multitude, mais sur la seule intelligence de la lettre des livres canoniques. Plus rien qui ressemble aux castes. La science est accessible à tous : les lettrés obtiennent les charges de l'Etat après des examens, et la seule hiérarchie est celle de la capacité.

Les livres canoniques de la Chine diffèrent également de ceux des autres peuples de l'Asie. Ils ne sont qu'un recueil de chants populaires, de principes de gouvernement, de maximes de conduite : au lieu du mysticisme, de la morale ; guère de religion ; de la politique et point de culte ; au plus quelques rares souvenirs de Dieu ; pas trace de mythologie.

Il y a dans tout cela d'excellentes choses, et l'admiration pour la Chine fut grande au dernier siècle, qui avait plus d'une sympathie pour un peuple de rationalistes. Mais cette vertu peut facilement devenir froide et vulgaire. Cette renonciation de l'infini, à le bien prendre, est celle des grandes choses. Ce culte de la lettre doit dégénérer en une superstition de la forme, et la vie publique et privée de ce peuple sans élan et compassé a fini par avoir toutes les mesquineries d'une constante et minutieuse étiquette.

Ce rationalisme national devait provoquer une réaction ; cette inanité de la révélation chinoise appelait les croyances étrangères, et, chose curieuse, la Chine a passé à la doctrine la plus audacieusement insensée, à celle qui a pour les choses visibles le plus universel mépris, et accuse sans pitié de néant cette terre qui faisait oublier aux Chinois tous les autres soins. La Chine a accueilli depuis longtemps le bouddhisme, et l'Etat est cependant demeuré fondé sur les anciens principes de la politique de Confucius. Ce fait est d'autant plus remarquable, qu'il y a entre les deux doctrines la plus complète opposition. L'une n'est guère qu'un système d'économie politique, l'autre conduit à délaisser la société pour la contemplation ; l'une fait de la vie de famille le principe de la vie publique, la piété filiale est

pour elle le premier devoir ; l'autre prêche le célibat, la vie du cloître. Evidemment une scission pareille a dû porter un coup funeste à l'empire chinois ; on comprend à peine qu'il y résiste depuis si longtemps. L'indifférence l'a préservé des dissensions violentes, qui ne sont guère à craindre, il faut l'avouer, pour qui peut dire : « Quoique les religions des lettrés, des bouddhistes et des tao-ssé diffèrent entre elles, cependant leurs principes tendent également à rendre l'homme vertueux. » Chose étrange que cette liberté de conscience et cette indifférence religieuse dans un empire oriental !

La Chine et l'Inde, malgré tous leurs contrastes, ont cependant en commun l'isolement et le repos. Il faut entrer dans l'Asie occidentale pour assister à la rencontre sanglante des peuples, à ce mouvement inquiet, à cette agitation tumultueuse, qui n'ont plus de fin une fois qu'ils ont commencé. Le premier peuple qu'on y trouve est celui des Perses. Leurs ancêtres et ceux des Hindous ont sans doute longtemps conduit leurs troupeaux dans des pâturages voisins ; leurs langues offrent les plus grands rapports, leurs cultes sont pareils, les noms des divinités sont les mêmes. Toutefois, tandis que les patriarches hindous descendirent dans des vallées heureuses, dans des plaines opulentes, jusqu'aux rivages de l'Océan, les Perses demeurèrent sur les hauteurs, et eurent pour patrie un plateau où la terre est âpre, mais où le ciel, dans ses limpides profondeurs, dans son immense azur, resplendit de la plus sereine beauté, où les jours ont le plus radieux des soleils, et les nuits même de magnifiques clartés. L'élévation, la sécheresse et la latitude méridionale de cette contrée se réunissent pour faire d'elle, entre tous les pays du

monde, par ce concours unique de circonstances, le royaume de la lumière. Les Perses devaient donc retenir le culte primitif : cependant ils ne saluent plus la lumière, comme les anciens patriarches, dans l'aurore ou dans l'éclat du matin : ils la connaissent et l'adorent dans toutes ses gloires ; elle a pour eux atteint son midi.

Sur le plateau perse, le peuple, loin de s'efféminer comme dans l'Inde, garda des mœurs robustes et de viriles inclinations. D'un génie guerrier, il fut frappé de la guerre qui se poursuit dans le monde, de la dualité qui le divise, des principes ennemis qui se le disputent. L'univers lui parut entraîné dans une grande lutte où les deux moitiés de la création sont aux prises sous la conduite de deux puissances rivales, Ormuzd, dieu de la lumière, et avec elle de toute vie, de tout ce qu'il y a de bon, de beau, d'heureux ; Ahriman, prince des ténèbres et de tout ce qu'il y a de coupable, de laid, de douloureux, de funeste. Cette guerre n'a nulle part et jamais de trêve. Les adorateurs d'Ormuzd sont donc ses soldats dans une bataille qui ne souffre pas de repos. Sans cesse et partout ils doivent établir l'empire de la lumière et détruire les puissances des ténèbres, conquérir et soumettre à la loi de leur dieu tous les pays qui ne la reconnaissent pas. La guerre sainte est une suite nécessaire de ce dogme, et cela explique l'esprit de conquêtes qui, entre tous les peuples de l'Asie, animait les Perses. Il s'agissait pour eux du triomphe même de leur dieu, et l'épopée de Firdussi, qui chante leur histoire, témoigne de l'esprit religieux dont les héros perses étaient inspirés. Mais, au lieu de l'ascétisme contemplatif et de la mansuétude qui efféminent les héros de l'Inde, c'est l'énergie, la mâle dévotion et les vail-

lantes prouesses des chevaliers qui se croisaient pour Jérusalem.

Cette guerre sainte, chaque Perse avait à la livrer dans son âme aussi, dont il devait chasser tous les mauvais désirs, toutes les ténébreuses pensées : lutte morale qui s'étendait jusqu'aux plus secrets sentiments, se proposait une pureté sans tache, et a mérité aux Perses d'être appelés les puritains du paganisme. Cette guerre se poursuivait encore plus loin : le soldat d'Ormuzd devait, partout autour de lui dans la nature, multiplier la vie, le bonheur, et cultiver soigneusement la terre, puisque la stérilité et le désert appartenaient à Ahriman. On comprend sans peine la bienfaisante influence qu'exerçait un tel culte, et comment aussi il fondait l'accord aujourd'hui tant cherché de l'industrie et de la religion. Du reste, cette lutte n'est pas éternelle. Ahriman, purifié dans les flammes avec toutes ses légions, quittera ses haines pour se réconcilier avec Ormuzd ; l'enfer repenti montera au-devant des anges de lumière, et tous ensemble entonneront l'hymne des adorations éternelles. Plus de mort, plus de souillures, mais l'universelle et l'immuable félicité. Mithra est le médiateur des deux puissances ennemies et la troisième personne de la trinité persane. Dernier né des dieux de l'Orient, il était aussi le plus nourri de spiritualité, et ses analogies avec le Christ sont la cause qui fit recourir à lui le paganisme effrayé de ses défaites, et qui laissa le monde hésiter un moment dans son choix.

L'Afrique, malgré sa grandeur, n'a eu qu'une seule civilisation indigène. Ce continent est le moins favorisé de la nature. Ses côtes ne sont pas découpées en golfes profonds ; il n'a que peu de fleuves importants ; des

solitudes brûlantes le traversent, rendent les communications plus difficiles encore, isolent les peuples dispersés sur sa vaste étendue, et entourent des terres barbares d'un vaste silence et d'un impénétrable mystère. La vie animale est avec le désert le trait de cette nature de feu : nulle part elle ne se présente avec autant de puissance, et les bêtes fauves, plus nombreuses en Afrique qu'ailleurs, y prennent aussi plus de force et de fureur.

La vie animale devait donc frapper singulièrement les habitants de l'Afrique, et, à l'époque primitive où la nature servait de révélation, les animaux, avec leurs instincts si merveilleux, si sûrs, si constants, devaient, sur cette terre où ils règnent, apparaître comme le symbole de l'intelligence divine. C'est là en effet ce que l'on voit dans la vallée du Nil, que sa position aux portes de l'Asie et de l'Europe, son climat tempéré, et son fleuve, le plus bienfaisant de tous, désignaient pour être le berceau de l'unique civilisation dont puisse se vanter l'Afrique. Le culte des animaux était du reste bien loin de ressembler en Egypte aux grossières idolâtries du fétichisme. La caste sacerdotale arrivée de l'Inde lui donna un sens profond, et imprima à ces croyances indigènes le sceau de la grandeur et de la sagesse. Ce n'étaient pas d'ailleurs les animaux seulement qu'on adorait. Le Nil, source unique de la vie pour l'Egypte, était regardé comme l'Osiris tutélaire, dieu de bonté qui semblait vivre dans ses eaux sacrées et porter avec elles la joie et l'abondance. Puis, quand les campagnes étaient abandonnées du fleuve, qui ne coulait plus qu'à flots épuisés, quand la terre était desséchée, quand l'aridité du désert seule régnait, le dieu semblait défaillir et succomber à la mort. On disait que son

frère Typhon, le génie des brûlants déserts, l'avait fait traîtreusement périr. On racontait qu'Isis, la bonne mère de l'Egypte, l'épouse et la sœur d'Osiris, cherchait son corps avec des gémissements et des plaintes. L'Egypte se lamentait avec elle, et le peuple allait de ville en ville, le long du fleuve, pour pleurer la mort du dieu et célébrer sa passion. Quand le soleil dans les cieux et les eaux du fleuve sur la terre commençaient ensemble à remonter, on célébrait la résurrection du dieu délivré du tombeau. Hérodote a remarqué la tristesse qui faisait le caractère de la religion égyptienne ; c'est que la mort d'Osiris en était la grande pensée, et aucun peuple n'a vécu en se souvenant si bien de la mort : elle était son habituelle méditation. Aucun peuple non plus n'eut comme les Egyptiens l'ambition de l'éternité, et n'a laissé de son passage de plus durables témoins. Ses institutions ont persisté, inaltérables, à travers les siècles, et ses temples, ses pyramides, ses colosses, semblent indestructibles comme les monuments de la nature.

L'Egypte enfin accommode le sentiment naissant de la personnalité avec le panthéisme de l'Orient. L'homme n'y est point, comme dans l'Inde, impatient de s'abîmer dans le grand tout ; il s'efforce au contraire de murer sa vie privée au milieu de la vie universelle. Ce sentiment précoce d'individualité s'exprime jusque dans l'architecture, et les Pharaons élèvent leurs statues de granit en face de la demeure des dieux, comme s'ils voulaient durer autant qu'eux.

Il ne restait plus à M. Quinet, pour achever ce tableau de l'Orient, qu'à y placer les peuples sémitiques, chaldéens, phéniciens, syriens, hébreux : je ne parle pas

des Arabes, qui n'apparaissent dans l'histoire religieuse qu'avec les temps modernes. A Babylone, Tyr, Sidon, Carthage, adoration du soleil et des astres, dans laquelle M. Quinet retrouve encore le culte de la lumière; seulement cette lumière n'est plus l'éclat partout répandu, elle s'est incarnée dans les astres, et les dieux semblent avoir quitté leur enfance pour une brûlante jeunesse. Ils ont grandi avec le temps : ce ne sont plus ces agrestes et sublimes divinités que le berger appelait auprès de l'offrande de laitage et du feu de son âtre. En Chaldée et sur les rivages de la Phénicie, leurs désirs se sont éveillés: la nature, la grande déesse, se consume d'amour pour le seigneur de la vie, Bel, Baal, Adonis, quel que soit son nom. Le mystère de leurs épousailles se célèbre dans des fêtes affreuses, et, pour honorer ces dieux cruels et voluptueux, il faut le sang des victimes humaines, les hontes de la prostitution et le ténébreux enthousiasme des orgies.

La religion hébraïque est bien différente. C'est en elle que se réunissent, comme dans un même foyer, tous les rayons épars et dispersés dans les autres cultes. Elle garde ce qu'il y a de vital et de vrai dans le paganisme, elle en rejette l'erreur, et ainsi elle l'approuve et le contredit à la fois, elle le consacre et l'abolit. Les autres religions de l'Orient sont toutes unies dans un vaste catholicisme, unanimes, malgré leurs différences, à prosterner l'homme devant la nature, à lui faire adorer l'univers comme l'incarnation de Dieu. Voici maintenant l'homme affranchi de la fatalité et du panthéisme : il détourne ses regards du monde pour les élever à un dieu spirituel, personnel et libre, devant qui le monde n'est rien, et qui, loin de lui communiquer sa divinité,

la garde tout entière pour soi. Ne cherchez pas dans les sanctuaires de l'Inde, de l'Egypte, de Babylone, le pareil de Jéhovah : vous ne le trouveriez pas. Elevez, agrandissez, transfigurez, autant que vous le voudrez, Brahma, Osiris, Baal : jamais vous n'aurez que l'apothéose de la nature, à savoir de ce qui n'est rien devant leur rival ; toujours vous demeurerez éloigné de lui de toute la distance du néant à l'être. Toutes les harmonies de Jéhovah sont avec le désert, comme celles de Brahma avec l'Océan. Ce Dieu qui devait arracher violemment l'homme au culte de la nature, et lui faire oublier l'enchanteresse, le conduit pour cela dans une solitude d'où elle soit en quelque sorte exilée. Il se manifeste dans la nue immensité du désert ; il en a la grandeur, les flammes, et la majesté immuable, sévère, incorruptible.

Ce dieu personnel et libre donne à l'homme pour la première fois une vive conscience de sa liberté, et avec elle le génie du progrès, la pensée de l'avenir, le pressentiment du lendemain, le don de la prophétie. Le dieu du panthéisme ne se révèle que dans les mille changements de la nature, et sous toutes ses apparences demeure pourtant toujours égal à lui-même. Avec cette identité permanente, les instants de la durée, les âges qui se succèdent, ne peuvent plus se distinguer nettement ; ils ne sont que jeux et illusions, il n'y a pas de suite véritable, il n'arrive réellement rien de nouveau ; le passé, l'avenir, ne deviennent plus que des noms différents d'une même et monotone présence ; le temps vacille et se trouble, et il ne reste à sa place qu'une vague et confuse éternité. La fatalité d'ailleurs, ce dogme du panthéisme, conseille une résignation qui devient indifférente au lendemain et ne se fatigue plus

à l'interroger. Le travail de l'avenir, au contraire, tourmentait les Hébreux. Pleins de l'idée du Dieu vivant et vrai, ils savaient que les idoles des nations n'étaient que mensonges. Autour d'eux, ils voyaient des sanctuaires debout, des sacerdoces puissants, des empires florissants, et cependant ils prédisaient hardiment que ces gloires ne laisseraient d'elles qu'une grande désolation. A côté du sacerdoce régulier de Lévi s'en éleva un autre, libre, spontané, sans distinction de rang ni de titre : des fils de la solitude, des bergers et des rois, recevaient les confidences immédiates de Dieu, les visions de l'avenir, ou, pour mieux dire, c'était le peuple entier qui prophétisait ; car par sa foi il portait la sentence contre les nations, déclarait le triomphe réservé à son Dieu et les destinées qui attendaient l'humanité. Ce n'étaient pas en effet des événements isolés, des faits épars, que ces prophéties annonçaient, comme celles des astrologues de Chaldée, des prêtres d'Ammon, de la pythie de Delphes, des augures de l'Etrurie, mais les grandes révolutions de l'histoire, un changement social et universel, la rédemption du monde entier.

M. Quinet, qui ne voit dans tous les cultes de l'Orient, à l'exception de celui des Hébreux, sous des symboles divers qu'une même divinité, sous des formes variées qu'une pensée unique, l'apothéose de la nature, trouve en Grèce l'apothéose de l'homme, à Rome celle de la cité, et à la dernière heure du paganisme expirant l'apothéose de la pensée avec l'école d'Alexandrie, qui chercha pour sa philosophie une sanction religieuse, et qui livra le dernier combat contre le christianisme. Après cela, il ne restait qu'à chercher un dieu plus grand que la nature et que l'homme, qu'à s'agenouiller avec les bergers et les mages devant la crèche de Bethléem.

On peut voir, d'après cette exposition des idées de M. Quinet, la marche qu'il suit dans son ouvrage. Il ne parle guère avec détail des dieux de chaque peuple, de leurs fables religieuses, des cérémonies du culte. De prime-abord il se pose au faîte de leurs théologies. Il procède toujours par synthèse, et formule l'histoire plutôt qu'il ne la raconte ; il néglige les faits extérieurs qu'il pourrait peindre avec tant d'éclat. Un peuple est, à ses yeux, un système qu'on devine tout entier dès qu'on en connaît le principe. C'est ce principe qu'il cherche à atteindre ; puis, quand il s'est élevé jusqu'à cette suprême abstraction, il la pare des plus riches couleurs, il l'anime, il lui donne vie, et le penseur se trouve être un brillant poète. Ce procédé a bien des dangers en histoire, et surtout dans le sujet qu'a traité M. Quinet. Nulle part les faits ne sont plus obscurs, plus incertains, ni les généralisations par conséquent plus faciles et plus périlleuses.

Un coup d'œil sur l'état de la science nous en convaincra. Les livres sacrés les plus anciens sont, en général, postérieurs à l'origine des croyances qu'ils nous ont transmises. Ils contiennent déjà des idées d'âges différents qu'il est d'autant plus malaisé de discerner, que ces livres donnent pour contemporain et primitif tout ce qu'ils renferment. Plus tard, les sources où on puise le dogme deviennent toujours moins pures : ce sont des poètes qui mêlent à la tradition leur fantaisie et la transforment au gré de l'art ; des historiens qui se trompent souvent, qui essaient ou adoptent des explications et les donnent pour des faits avérés ; des philosophes enfin qui, ici comme ailleurs, accommodent tout à leurs systèmes. Les écrivains venus quand toutes ces

causes d'erreur avaient déjà agi, ont fait souvent sur les fables anciennes des compilations sans discernement, où sont accueillis les récits les plus suspects, et confondues les traditions des époques les plus éloignées. Ils ne peuvent être de quelque usage que lorsqu'on a reconnu les sources diverses où ils ont puisé, l'âge et l'autorité de chacune, et le parti qu'ils en ont tiré. On voit quel effrayant travail la critique doit entreprendre sur chaque fait de l'histoire des dieux, de toutes assurément la plus embrouillée, et, sans ce travail, le mensonge et la vérité se trouveront dans un pêle-mêle qui ne permettra aucune confiance.

Cela fait, reste le plus difficile peut-être. Les fables mythologiques restituées sous leur véritable forme, il faut découvrir leur sens, et rien n'est plus aisé que des interprétations arbitraires; c'est ici surtout que l'habitude des rapprochements, fussent-ils les plus ingénieux, a du danger, et que la circonspection la plus patiente est indispensable. Aucun pays de l'antiquité ne nous est mieux connu que la Grèce : il semble qu'on ait dû tout explorer. Cependant des points essentiels de sa mythologie ne sont pas encore fixés ; les savants les plus habiles défendent des opinions contraires. Hermann s'est illustré par le ridicule de ses conjectures. Creuzer, si remarquable à tant d'égards, a plus d'une idée décidément fausse et ne possède pas de méthode certaine ; jusqu'à Ottfried Müller, connu par son histoire des Doriens, on n'en avait point d'assurée pour se guider dans cet inextricable labyrinthe.

S'il en est ainsi de la Grèce, l'Orient gardera longtemps encore des obscurités. On a fait bien des découvertes sans doute : c'est assez pour légitimer de belles

espérances, c'est souvent trop peu pour conclure. Les Champollion et les Letronne n'ont pas dérobé au sphinx égyptien toutes ses énigmes. Nous n'avons pour Babylone et la Phénicie que des inscriptions mal déchiffrées, des témoignages étrangers, et un court fragment traduit de Sanchoniaton, dont l'authenticité n'est pas très avérée. La Perse ne sera connue que lorsque M. Burnouf aura restitué le *zend* et achevé l'interprétation des livres sacrés écrits dans cette langue, car la traduction d'Anquetil est trop incertaine et trop décolorée pour avoir aucune valeur réelle. Si nous passons à l'Inde, les Védas sont loin d'être connus; on n'en a traduit qu'un seul, et l'on étudie depuis bien peu de temps les poèmes mythologiques. Mais cette ignorance n'est rien auprès de celle où nous sommes du bouddhisme, c'est-à-dire de la religion qui compte le plus de sectateurs, et dont la littérature est la plus considérable. A peine a-t-on rapidement feuilleté quelques-uns des innombrables volumes qui encombrent les bibliothèques de ses cloîtres.

Avec cette pénurie de renseignements positifs, il ne suffit pas de dire que le procédé de M. Quinet ne doit pas s'employer ici; il faut aller plus loin et reconnaître que son livre est venu trop tôt. L'histoire universelle des religions n'est pas encore possible. Les matériaux ne sont pas réunis; il reste trop de terres inconnues pour tracer déjà cette carte. On est alors réduit à combler les lacunes de la science par des conjectures, et, fussent-elles justes, elles manqueraient cependant d'autorité. On n'accorde plus en effet de confiance qu'à une méthode sévère, parce qu'elle donne seule des résultats assurés : sa lenteur apparente est l'unique moyen de ne pas perpétuer les incertitudes, et sa réserve, sa timidité,

mènent à des idées plus vastes que ne les aurait conçues de lui-même l'esprit le plus hardi. L'histoire des sciences naturelles depuis un demi-siècle en est la preuve évidente.

Le livre de M. Quinet a nécessairement les caractères d'une œuvre prématurée. M. Quinet distingue dans l'antiquité trois civilisations: celles de l'Orient, de la Grèce et de Rome. Il parle des immenses étendues de l'Orient et de tous ses empires comme d'un seul pays et d'un même empire. Il n'a fait, du reste, que suivre en cela les habitudes de la philosophie de l'histoire en France et en Allemagne. Cette division est consacrée depuis assez longtemps par l'usage; mais n'est-il pas permis de se demander si elle est aussi fondée qu'on paraît le croire, s'il est bien sûr que l'Orient ait cette uniformité qu'on est convenu de lui reconnaître?

Quand on le regarde de près, la nature et l'homme y offrent un spectacle singulièrement varié. Voyez l'Asie: elle est la terre des contrastes. Au milieu de l'Asie orientale s'élève un plateau considérable. Soutenu par l'Himalaya et l'Altaï, il descend vers le nord par trois gradins que des chaînes puissantes séparent: le Thibet avec ses vallées alpestres, la source des fleuves sacrés, ses monastères et ses cités populeuses à la hauteur du Mont-Blanc; puis l'immense désert de Cobi, pierreux, désolé, battu par les tourmentes, farouche patrie d'Attila, de Gengiskhan et d'autres grands dévastateurs; plus bas enfin, des volcans au milieu des steppes, des lacs solitaires, et les tombeaux mystérieux de peuplades disparues. Au pied de ce plateau colossal, et séparées par ses neiges éternelles, ses vastes étendues, ses montagnes infranchissables, se déroulent quatre plaines basses: la

Sibérie avec ses fleuves glacés, les rizières de la Chine, les campagnes parfumées de l'Inde et les vergers de Samarcande. L'Asie occidentale, moins massive, plus richement découpée, a une physionomie toute différente. Au lieu d'un plateau entouré de plaines basses qu'il isole, on y trouve la plaine de l'Euphrate environnée des trois plateaux de la Perse, de l'Arménie et de l'Asie mineure; puis à l'écart, non plus une Sibérie, mais les solitudes africaines de la péninsule arabique. C'est la disposition contraire. Babylone, sur les bords de son fleuve, loin de séparer les peuples, les invite à descendre vers elle pour se rencontrer dans ses jardins : rendez-vous des marchands et des princes, des caravanes et des empires, des richesses et des ambitions de l'Orient, elle est le centre d'un vaste monde dont elle unit toutes les parties. Ces deux moitiés de l'Asie sont si bien séparées, qu'il n'y a que deux portes étroites pour conduire de l'une à l'autre. L'une de ces portes est au nord dans les steppes, et c'est par elle que descendent les hordes mongoles pour ravager le monde ; l'autre, au midi, mène de l'Iran dans l'Inde et a laissé passer les Perses, Alexandre et les Arabes. Par l'une sortent la destruction et la barbarie ; par l'autre entrent avec la conquête de nouvelles civilisations. La chaîne de l'Indoukhousch enfin, qui relie le Thibet à la Perse, vrai centre géographique de l'Asie, est de tous les points du globe celui qui présente les contrastes les plus vivement heurtés : les plaines les plus basses et les plateaux de la plus grande hauteur s'y rencontrent brusquement. On parle d'uniformité, et je ne vois que variété, variété de structure, variété de climats, variété d'aspects, variété dans les trois règnes. Je n'ai rien dit pourtant de l'A-

frique, que l'on comprend aussi sous le nom d'Orient, et qui est à tous égards si différente de l'Asie.

Les peuples se ressembleraient-ils davantage? Assurément le même génie ne respire pas dans les maximes politiques de Confucius, dans les épopées sacerdotales de l'Inde, dans les liturgies du Zend Avesta. Les extases des ascètes du Gange ont peu de rapports avec la froide sagesse du lettré chinois. L'âme héroïque des Perses n'a pas animé les géomètres et les théosophes de l'Egypte. Je compte en fait de religions le panthéisme, le nihilisme, le dualisme, le christianisme, l'islamisme. Si ces doctrines ne sont pas différentes, que restera-t-il donc à distinguer? Si je ne regarde plus aux cultes, je ne vois partout encore que diversité profonde, diversité de races, diversité de langues, diversité de mœurs, c'est-à-dire tout ce qui sépare le plus l'homme de l'homme.

Qu'est-ce qui ferait d'ailleurs l'unité de l'Orient? Aucun système religieux, car tous y ont eu place. On a dit pourtant que c'était l'adoration panthéiste de la nature. Mais, sans parler de Moïse, de Jésus-Christ, de Mahomet, en Chine cette adoration n'a pas eu lieu, et la religion des Perses est, nous pouvons déjà le savoir, la plus spirituelle, la plus pure d'idolâtrie de toutes les religions païennes. L'Occident d'ailleurs a connu aussi le panthéisme. La Grèce ne s'en affranchit jamais entièrement; elle le retint dans les mystères, et on le retrouve dans les mythologies des Germains et des Slaves.

Dira-t-on que c'est l'immobilité qui distingue l'Orient? Mais l'Asie occidentale nous offre un spectacle assez agité sans doute, et dans l'Asie orientale l'Inde a eu toutes les

phases d'un complet développement : d'abord une religion sacerdotale, un culte grand et simple, des hymnes majestueux, puis la plus riche mythologie et des épopées pour livres sacrés, plus tard enfin une philosophie qui se termine par des systèmes pareils à ceux d'Epicure, de Lucrèce, d'Helvétius, c'est-à-dire la foi, la poésie et le doute, — l'enfance, la jeunesse, la décrépitude ; que veut-on de plus? J'oubliais encore le plus vaste des schismes : l'origine, les luttes, la défaite de l'hérésie de Bouddha. Quand on parle de l'immobilité de l'Orient, on ne se souvient pas non plus qu'en introduisant dans le monde les diverses religions qui s'y sont succédé, il y a introduit presque toutes les ères nouvelles.

Veut-on saisir dans les civilisations de l'Orient un trait qui leur appartienne à toutes, et qui manque à celles de l'Occident? on cherche en vain, et, chose singulière, ceux qui ont fait de l'Asie et de l'Afrique un seul empire, distinguent ensuite les deux civilisations qu'unissent les plus étroits rapports. Ils ont confondu la Chine, l'Inde, l'Egypte, la Perse, et ils font de la Grèce et de Rome deux époques de l'histoire, deux âges de l'humanité. Ils ont raison cette fois, car, malgré leurs analogies, la Grèce et Rome offrent des différences dont on doit tenir compte ; mais, si on les a maintenues avec tant de scrupule quand on connaissait bien les faits, n'est-il pas permis de soupçonner que, si on les a à ce point négligées ailleurs, c'est qu'on était moins exactement informé? Cette division de l'histoire était plutôt excusée par l'état de la science que justifiée par la nature des choses ; elle n'a jamais eu de sens précis ; elle a introduit des idées fausses, et il est temps de l'abandonner.

M. Quinet avance plusieurs opinions qu'on pourrait également contester. Il croit que les hommes à l'époque patriarcale ont eu partout pour premier culte celui de la lumière naissante du jour. Le Rig-Véda qu'il cite le prouverait difficilement, et quand il nomme Apollon pour montrer qu'il en a été ainsi en Grèce comme ailleurs, il est trop aisé de lui répondre qu'Apollon n'est pas un ancien dieu, qu'il a été précédé de deux dynasties célestes, et qu'il appartient à l'âge héroïque. M. Quinet pense que la seconde révélation s'est faite par l'Océan. C'est encore une conjecture. L'âge relatif des religions, tel qu'il le donne, n'a pas non plus de certitude. Il fait dériver l'Egypte de l'Inde ; mais ni la langue, ni la race, ni les croyances, ni aucune tradition authentique, ne confirment cette origine. La civilisation égyptienne est essentiellement autochthone, et c'est la vallée du Nil qui cache toutes ses sources. Je ne dis rien des fréquentes analogies qu'il établit entre les dieux des diverses religions. Je passe au judaïsme. M. Quinet croit que Jéhovah s'est révélé par le désert. Cette idée ne rend pas compte de tous les faits. Je ne vois point d'abord, comme cela devrait être, que Jéhovah ait eu besoin du désert pour se révéler : il s'est manifesté partout ailleurs. Avant d'y conduire les Hébreux et d'apparaître sur le Sinaï, il se montra aux patriarches dans toutes les terres de leurs pèlerinages, à Moïse pendant la captivité d'Egypte, et plus tard, après les quarante années, aux juges, aux rois, aux prophètes, aux sacrificateurs, non seulement dans la solitude, mais dans les villes, sur la terre de Baal et d'Astarté, et sous les saules des fleuves de Babylone aussi bien que sur les bords du Jourdain. Comme il ne

relève pas de la nature, le lieu de ses entretiens avec l'homme semble lui être indifférent, tandis que Brahma apparaît sur l'océan de l'Inde, Ormuzd dans le ciel de la Perse, Osiris sur la barque sacrée du Nil, Jupiter sur les sommets olympiens, et qu'ils n'auraient pas pu avoir une autre patrie. D'ailleurs les vides et monotones étendues du désert, son immuable immensité, ses solitudes embrasées, annoncent un dieu unique et spirituel sans doute, mais abstrait aussi, solitaire, éternellement immobile sur son trône inaccessible, dieu du déisme et de la fatalité qui règne de loin sur ces espaces dépouillés et sur leur triste silence. Le dieu de Moïse est bien différent. Il ne s'isole point du monde, il n'est pas relégué par-delà les bornes de l'univers, il habite au milieu de son peuple, il guide ses voyages, il accompagne ses exils, il le cherche dans ses égarements, et il lui a promis de s'incarner un jour dans la race de ses rois. Or, cette idée de l'incarnation n'a pu être donnée par la nature morte du désert. Ce n'est pas tout : la mémoire de la chute, l'espérance de la rédemption remplissent, dès les premières pages, les livres saints des Hébreux. Comment les sables brûlants auraient-ils redit à l'homme cette tragique aventure et cette promesse ? Ils pouvaient parler de mort, et peut-être ainsi d'anathème et de mal ; mais qui leur aurait donné une voix pour raconter la clémence et le pardon ?

Jéhovah n'est point à l'image du désert. Je cherche le dieu qui peut l'être, et je trouve cette ressemblance empreinte sur les traits d'Allah. Je vois aussi que le dieu de Mahomet se révèle par un poète à des tribus enthousiastes de poésie, qu'à un peuple passionné et belliqueux il promet un ciel de voluptés et une terre de

combats, et je me dis qu'il est vraiment le dieu naturel du désert et de ses hardis cavaliers.

Une dernière remarque. M. Quinet, en examinant le rapport du christianisme aux religions païennes, voit dans les panthéismes anciens une vaste prophétie de l'Evangile. Il faut bien s'entendre. Tous parlent sans doute de chute, de rédemption, d'incarnation. Dans les pagodes de l'Inde, dans les temples de l'Egypte, dans les mystères de la Grèce, dans les orgies asiatiques, on célébrait la mort et la résurrection du grand dieu. A l'époque où le soleil pâlit, où la nature tombe en défaillance, c'était sa vie que l'on croyait voir s'éteindre. Les peuples se répandaient dans les campagnes en troupes gémissantes qui répétaient la triste nouvelle, chœur désolé qui semble répondre de loin aux filles de Jérusalem sur le Golgotha et unir sa grande plainte à leurs lamentations et aux cantiques de l'église en deuil. Bientôt après on voyait le dieu renaître, et, pour célébrer sa victoire sur le tombeau, on s'abandonnait à tous les joyeux délires. Partout ainsi on croit d'abord retrouver des Bethléem, des Calvaires, des sépulcres divins dont la pierre est brisée, et, avant le fils de Marie, des Christs dont la merveilleuse histoire rappelle la sienne.

Il y a une différence entre eux et lui pourtant. Ces Christs qui l'ont précédé ne sont pas seulement venus partager nos douleurs: ils ont connu nos passions, ils nous donnent d'impurs exemples, ils exigent un culte infâme, et, au lieu des hymnes pénitents, des saintes volontés, des chastes allégresses de l'amour divin, ils demandent à leurs fêtes de sauvages clameurs, de fougueuses voluptés, et pour prêtresses les ménades échevelées. Au printemps, quand ils renaissaient dans

la nature, ils réveillaient la fiévreuse jeunesse du sang, ils rallumaient les brûlants désirs, et leurs adorateurs, par piété, croyaient devoir se livrer à une licence effrénée. Le Christ dont l'église célèbre alors aussi la résurrection, lui commande de mourir à la chair, au lieu de vivre à elle ; il ne réforme pas la loi des anciens dieux, il l'abolit, et en promulgue une absolument contraire.

Il n'y a entre le christianisme et le panthéisme devant la pensée qu'une seule différence : l'un distingue, sans les désunir, le créateur de la créature, et maintient sa personnalité ; l'autre abîme Dieu dans l'univers et le disperse dans l'infinie multitude des êtres. Du reste, ils se ressemblent à s'y méprendre. Cela s'explique : le panthéisme, qui adore Dieu dans la nature et l'humanité, retrouve en elles du moins ses traits empreints, et possède ainsi son image. Cette unique différence, qui, dans l'ordre de la pensée, n'est qu'un fil d'or à peine visible, s'entr'ouvre comme un abîme dans l'ordre moral, et, si les dogmes se touchent par tous les points, les volontés ne se rencontrent par aucun. Le panthéisme divinise les passions, nous égare dans tous les attraits sensibles, nous emprisonne dans l'univers, et ne connaît au-delà que la nuit du néant, ou je ne sais quel insaisissable fantôme sans forme et sans réalité, qui ne mérite point de nom. Il nous refuse Dieu en un mot ; le christianisme nous adresse à lui, et ne permet les autres affections qu'après les avoir consacrées et transfigurées par cet amour suprême qui prête à tout son éternité, son immensité. Les deux volontés qu'ils donnent sont donc incompatibles ; l'une mène si peu à l'autre, qu'elle en détourne ; elle y prépare si mal, qu'elle est son seul obstacle, car elles décident en sens contraire la grande

alternative qui nous est offerte relativement à Dieu. Entre religions, il ne peut pas y avoir de contradiction plus importante. Le christianisme et le panthéisme cachent donc sous le même vêtement des dieux ennemis, et sous des traits pareils deux âmes toutes différentes.

Tout cela n'est encore que la moitié du livre de M. Quinet. L'histoire des cultes n'est que le commencement de ce qu'il s'est proposé. Il a voulu déduire aussi la société civile de l'institution religieuse, et montrer comment la vie entière des peuples, gouvernement, art, science, se rattache à leurs croyances et dépend d'elles. Il ne faut pas chercher, en effet, le vrai secret des choses humaines sur les champs de bataille, ni sur les places publiques, ni dans les palais : on doit le demander plutôt au désert où s'alluma le buisson ardent et aux sanctuaires de tous les peuples. C'est là que se cachent les pensées qui gouvernent invisiblement les sociétés. L'homme est toujours à l'image de ses dieux : leurs aventures sont les siennes, ils subissent à la fois pareilles révolutions. On disait hier que les dogmes étaient l'œuvre de la politique : c'est l'inverse qu'on dit aujourd'hui, car les siècles se continuent en se contredisant ; mais le nôtre a cette fois son tour d'avoir raison. Les dieux de l'Olympe ont précédé les législateurs des républiques grecques, le christianisme existait avant les libertés modernes, et le Coran avant le califat.

Deux faits frappent surtout M. Quinet parmi les institutions sociales du monde ancien, les castes et l'esclavage. Les castes sont en effet une des institutions les plus étonnantes. Dans un même état, plusieurs sociétés entièrement distinctes ; à l'une le sacerdoce, à la seconde les armes, à d'autres le commerce, l'industrie,

l'agriculture ; l'inégalité la plus choquante éternisée par l'hérédité, immuable comme le destin ; la liberté personnelle renoncée à jamais, et, chez ceux qui souffrent le plus de cet ordre, aucun étonnement, aucun murmure, aucune révolte. Ils se courbent sous leur sort, ils s'interdisent comme un blasphème toute pensée de le changer, ils se croient même exclus du droit à la vertu et à la piété, et se considèrent comme voués de Dieu à l'impureté : cela est étrange assurément. La violence seule est insuffisante pour l'expliquer, car elle n'étouffe pas une secrète protestation ; d'ailleurs partout la caste sacerdotale est au-dessus de celle des guerriers. Au moyen-âge, on vit quelque chose de pareil : clergé, noblesse, bourgeoisie, servage, n'étaient-ce pas, semble-t-il d'abord, les castes de l'Orient ? Mais les classes opprimées faisaient un constant effort pour s'affranchir, et puis elles retrouvaient devant Dieu l'égalité ; dans l'église, tous n'étaient plus que des frères. L'esprit de la religion condamnait ces distinctions : elles n'ont pas pu se maintenir.

C'est dans l'Inde et l'Egypte que les castes ont été instituées avec le plus de puissance. L'Inde mérite surtout d'être remarquée à cause du nombre prodigieux de ses castes et du sort cruel fait à quelques-unes. On trouve aujourd'hui sur la côte du Malabar, dans le pays le plus beau de la terre, où la nature invite à vivre de fête et d'amour, d'innombrables malheureux réduits à l'existence la plus triste. Ils n'habitent jamais dans les villes ni même près des bourgs ou des villages : ils sont relégués dans les solitudes, loin des autres hommes. L'eau même est souillée de leur ombre et doit être ensuite purifiée par le soleil, la lune ou le souffle du vent.

Les aperçoit-on sur une route où passe un brahmane, ils sont poursuivis et tués pour que le saint personnage ne respire pas le même air qu'eux. Le seul moyen qu'ils ont de se protéger alors est de pousser un grand cri pour avertir de loin de leur voisinage et prendre le temps de se cacher dans le fourré. Quand ils sont pressés par la faim, ils s'approchent des villages, crient, déposent à terre des corbeilles tressées, se retirent à l'écart, et viennent ensuite prendre les aliments laissés en échange de ce qu'ils ont offert. On n'est pas surpris que, dégradés à ce point, ils aient presque perdu la physionomie humaine, et que leur langue soit à peine articulée. Cette abjection a cependant son orgueil et sa hiérarchie; ces malheureux ont tous à mépriser quelqu'un qui leur semble plus vil qu'eux. Les Pouléahs ne se mésallient jamais avec les Parias, et les Niadis, qui sont si impurs qu'un esclave se souille à leur contact, refusent de manger à la même table qu'un Européen.

Ces lois barbares étonnent d'autant plus qu'elles sont reçues par un peuple doux et affectueux. Une suave mansuétude respire dans sa poésie et donne à son imagination les grâces du cœur : il n'a rêvé que touchantes amours et inépuisables fidélités. Cette forêt où se cachent les Parias est celle aussi où se promènent Sacontala et ses charmantes sœurs; elles vivent de pitié, elles ont l'âme malade d'une infinie tendresse, elles savent plaindre l'insecte caché dans l'herbe, les fleurs de la solitude, les oiseaux qui chantent dans le feuillage, et elles n'ont pas été émues de compassion pour les plus infortunés des hommes.

Une erreur religieuse peut seule dénaturer l'homme à ce point. Le panthéisme explique suffisamment les

castes : son dieu, qui se démembre dans la nature, se démembre aussi dans la société. Tous les hommes viennent de lui et n'ont pourtant pas la même origine. Les brahmanes sont sortis de sa bouche, les kchatryas sont formés de ses bras, les vaisyas de ses cuisses, les soudras de ses pieds. Plus le dieu se démembre et les dieux inférieurs deviennent nombreux, plus aussi l'état se divise et les castes se multiplient. C'est là où le panthéisme a été le plus puissant que l'institution des castes a été la plus solide. Dans la Perse elles sont moins marquées, les Juifs ne les ont pas connues ; en Chine, elles n'ont jamais existé, le bouddhisme les a abolies partout où il les a rencontrées, et le dieu de Mahomet a établi l'égalité civile dans toutes ses conquêtes.

L'esclavage a plus d'un rapport avec les castes, mais il est bien plus général : il n'y a pas de pays où il n'ait existé. Partout nous le retrouvons : dans la Grèce et à Rome il grandit avec la liberté. Ces républiques anciennes, dont le nom réveille tant de généreux souvenirs, étaient pourtant fondées sur une odieuse injustice. Cet homme sans nom, sans volonté, sans famille, sans patrie, cette chose, ce néant qu'on appelle esclave, était leur soutien nécessaire. Otez-le, ce bel édifice s'écroulera. Jamais sans doute on ne verra plus sur aucune place publique se presser une aussi noble foule que sur le pnyx d'Athènes ou le forum de Rome ; mais, pour se donner ainsi tout entiers au soin de la liberté, de la patrie et de l'art, ces citoyens devaient abandonner le reste. Sans l'esclavage, tant de génie et d'héroïsme n'aurait pas été possible. Ce qu'il y a encore ici de remarquable, c'est que les plus éclairés, les plus désintéressés de ces républicains le considéraient, je ne dis pas comme utile,

mais comme juste ; il leur semblait légitime, et ils y étaient pourtant eux-mêmes exposés à chaque nouvelle guerre.

Un préjugé aussi universel doit reposer sur une croyance. Point de polythéisme sans esclavage. Un certain rapport existe donc entre eux. L'unité humaine fut brisée quand chaque peuple adora des dieux différents. Chaque nation considérait les autres comme barbares, moralement et religieusement déchues, inférieures de tout point, et toutes les inégalités se trouvaient sanctionnées par là. Comment d'ailleurs l'esclave se serait-il plaint de son abaissement ? S'il levait les yeux au ciel, il y voyait sa sentence confirmée. La servitude y était montée. Les dieux étaient partagés en divers ordres : au sommet, un monarque de l'univers; puis les grands dieux, superbes, oisifs, qui n'ont qu'à respirer l'encens et à recevoir des hommages ; au-dessous, une tourbe de dieux inférieurs, les uns enchaînés, fers aux mains et aux pieds, comme les Titans et les dieux dépossédés ; les autres, infatigables ouvriers, cyclopes, telchines, cabires, véritables prolétaires du ciel, qui, dans les ateliers de la nature, sont livrés à un labeur sans salaire et sans fin. Polythéisme, esclavage, ces deux systèmes s'appelaient l'un l'autre. Pour y remédier, il fallait non pas réformer, mais détruire la société antique. Pour effacer la servitude sur la terre, il fallait l'effacer dans le ciel ; car, si Dieu est partout égal à lui-même, l'homme fait à son image est partout l'égal de l'homme, et, avec l'unité de Dieu, les castes et la servitude disparaissent à la fois.

M. Quinet signale également l'influence des révolutions religieuses sur le développement de l'art et de la

philosophie. La pensée n'a-t-elle pas en effet pour principes les idées éternelles, et l'histoire de Dieu est-elle autre chose que leur histoire? Qu'est ensuite la beauté? Se trouve-t-elle dans les rougeurs du soir, dans l'immensité des nuits, dans la magnificence des océans, dans la fleur, dans le mystère des bois, peut-être dans un sourire d'amour, dans un regard de consolation? Elle est dans tout cela sans doute, répond M. Quinet; mais elle y est fragile, fugitive; et notre tristesse, quand nous voyons la fleur se faner, les grâces de la jeunesse déchoir, nous dit assez que cette beauté périssable est incomplète aussi, qu'elle nous a trompés, qu'elle ne saurait nous suffire. Notre rêve en demande une que rien ne puisse jamais ni altérer ni dépasser; et cette éternelle perfection, dont le souvenir confus est dans toutes nos admirations, qui peut-elle être que Dieu? La religion est donc l'idéal qui règne sur chaque peuple. Ce n'est pas que l'art se confonde avec elle. En grandissant il s'émancipe, il réclame l'indépendance, il ne tarde pas à mêler aux traditions consacrées ses libres imaginations, il altère bientôt le dogme. Les artistes, à vrai dire, n'ont qu'un culte, celui de la souveraine beauté; tous ils cherchent, sans le savoir, le même dieu, et c'est pour cela que l'art, chez les divers peuples, se ressemble bien plus que la religion.

L'histoire de l'art s'ordonne, d'après ce principe, en autant d'époques que l'histoire des cultes. En Orient, c'est la nature que l'homme adore; c'est elle qui le ravit de terreur ou d'amour, qui possède sa pensée, qui inspire ses rêves. Pour exprimer cette beauté, il faut un art d'où l'homme, pour ainsi parler, soit absent, et qui, par sa géométrie, sa grandeur et son mystère, traduise

aux yeux l'ordonnance mystique de l'univers : il n'y a que l'architecture qui puisse faire cela. En Grèce, l'homme s'adore lui-même, et c'est sa forme que prend la beauté. L'art qu'a produit cette nouvelle phase de l'idée divine est et devait être la statuaire, qui idéalise l'homme, le dépouille de ce qu'il a d'éphémère, de caduc et de mortel, imprime à ses traits la sereine majesté de l'apothéose, tempère d'un calme suprême toutes ses agitations et toutes ses douleurs, lui prête la grandeur des dieux et donne aux dieux sa figure. Avec le christianisme, la sensualité païenne fut abandonnée ; les artistes firent pénitence : la beauté resplendissait pour eux dans les traits affligés et le regard miséricordieux du divin coupable. Ce fut alors que la peinture, de tous les arts du dessin le moins matériel, parvint à sa perfection, et la musique aussi, la seule voix fidèle que le cœur trouve pour chanter les joies de l'amour et ses mélodieuses tristesses.

Raconter l'histoire de l'art, c'est dire ainsi les événements de la passion dont le monde est épris pour la beauté et les rêves qui sont venus enchanter la terre. Pour faire dignement ce récit, il faut un esprit hospitalier à toutes les admirations, et l'on ne sera pas surpris que les pages sur la littérature et sur l'art soient les plus belles du livre de M. Quinet. Nous ne comprenons un chef-d'œuvre, nous ne saisissons son intime secret qu'au moment où l'enthousiasme qui l'a inspiré s'allume aussi dans notre âme. M. Quinet a cette sympathie qui fait vivre de l'âme des peuples et des grands poètes. Il a compris également le génie tendre et mystique, les royales idylles, les majestueuses rêveries de l'Inde, le sévère enthousiasme, l'élan rapide,

le trouble pathétique de la poésie hébraïque, et le repos harmonieux des immortels de l'Olympe, de ces dieux d'Homère et de Phidias qui règnent par leur beauté. Cette intelligence universelle de tout ce qui est beau est un des bonheurs de notre époque, et chose nouvelle en France surtout, où naguère on n'admirait que les Grecs et les Latins. Encore les jugements de La Harpe sur Eschyle et Sophocle ont-ils à peu près le mérite de ceux de Schlegel sur notre théâtre. Aujourd'hui nous savons accueillir les génies de tous les siècles, et personne ne les a mieux fêtés que M. Quinet.

On voit l'impression que laisse son livre. Au point de vue d'une méthode rigoureuse, il est prématuré; mais on a beau vouloir se défendre, l'éclat du style et la générosité de la pensée ont un charme qui fait plus d'une fois oublier l'incertitude des résultats. On est assuré, avec M. Quinet, de goûter ce noble plaisir de vivre que donnent les sentiments élevés; il ne souffre rien de médiocre pour l'homme: cette grandeur ne devait pas lui faire défaut dans un sujet pareil, et l'on n'a jamais à craindre de sa part les idées mesquines que l'on rencontre trop souvent chez ceux qui l'ont traité avant lui. Quand il deviendra possible de faire l'histoire des religions anciennes, il faudra pour cette œuvre, avant tout, la plus vaste et la plus minutieuse érudition et la critique la plus pénétrante. Le sévère génie de la méthode ne suffira pas cependant. Pour bien saisir des temps aussi différents des nôtres que ceux de la mythologie, pour ne pas relever seulement leur image morte, pour redonner une âme à un passé aussi étrange et comprendre sa vie, il faut savoir dépouiller l'homme moderne et revêtir l'homme antique; cela ne se fait pas

sans le secours d'une rapide intuition, d'une intelligence sympathique comme celle des poètes, et d'une imagination puissante. L'histoire des religions est ensuite la plus grande de toutes : c'est elle qui raconte les pensées les plus sublimes et les scènes les plus solennelles ; un esprit élevé et majestueux est seul digne de l'écrire. On ne contestera pas à M. Quinet ces brillantes qualités, et il leur doit d'excellentes choses là où elles suffisaient, quand il aborde des faits bien établis, toutes les fois, en général, qu'il abandonne les obscurités des systèmes théologiques, et surtout lorsqu'il se met à parler de littérature et d'art.

Cela nous fait espérer un beau livre dans le nouveau volume qu'il annonce. Au lieu des écueils qu'il a rencontrés cette fois, il trouvera partout l'avantage d'un sujet connu, et qui, plus qu'aucun autre, réclame un talent de la nature du sien. Il y a, en effet, dans l'histoire des religions modernes bien des choses qui, sous nos yeux depuis longtemps, demeurent encore inaperçues et ne peuvent être signalées que par un esprit comme celui de M. Quinet. On a jusqu'ici séparé l'événement civil et l'événement religieux. M. Quinet partira d'un principe plus juste en expliquant l'un par l'autre, les empires d'Orient par l'islamisme, les institutions du moyen âge par le catholicisme, les libertés modernes par la réforme. C'est rendre à l'histoire religieuse toute son étendue, à l'histoire civile toute sa grandeur ; il en jaillira sur les deux une riche lumière. Ce plan est largement conçu, et il peut être réalisé. M. Quinet ne réussira cependant qu'à une condition. On désirerait souvent chez lui plus de précision. Il quitte volontiers le terrain des faits pour des idées générales qui, sans

contours assez arrêtés, échappent quand on veut les saisir. M. Quinet s'est trop laissé dominer par cette tendance. Ce n'est pas qu'il y cède toujours : il a su plus d'une fois la combattre avec succès. Qu'il lutte donc encore, qu'il néglige moins la partie positive de l'histoire, qu'il détermine plus rigoureusement sa pensée, et alors il pourra faire un livre digne du sujet, et tenir tout ce que nous a promis son talent.



## II

# DES ÉTUDES ÉGYPTIENNES

## EN FRANCE.



M. Letronne professe cette année, au Collége de France, un cours qui attire de nombreux auditeurs. Il s'agit pourtant d'archéologie égyptienne, et le sujet ne semble guère d'abord être d'un intérêt général ; mais M. Letronne y apporte une critique si ingénieuse, une si spirituelle érudition, que l'on a le plus vif plaisir à le suivre, et qu'après l'avoir entendu une fois, on se promet bien de revenir. M. Letronne sait d'ailleurs tirer des plus minutieux détails de l'archéologie des résultats aussi vastes qu'imprévus. Ce n'est pas qu'il s'aventure à des conclusions précipitées, à de téméraires hypothèses : personne mieux que lui ne se résigne à attendre. Il ne déduit d'un fait que ce qui y est rigoureusement contenu, mais il ne laisse non plus échapper aucune de ses conséquences. Il ne préjuge jamais une question : il commence par savoir tout ignorer, et c'est le meilleur moyen de finir par tout connaître.

M. Letronne s'est attaché surtout, cette année, à dé-

montrer l'origine indigène de la civilisation de l'Egypte. Sol, race, langue, écriture, institutions, il examine tout ce qui peut lui donner quelques renseignements à cet égard. Il a été appelé aussi à d'importantes digressions sur la formation du Delta et sur les révolutions du bassin de la Méditerranée, sur la diversité des races et des langues, sur l'histoire du calendrier égyptien, sur les découvertes de Champollion, qu'il a défendues avec la chaleur de la conviction contre des détracteurs qui ne prennent pas même la peine de comprendre ce qu'ils attaquent.

Mais ce n'est pas seulement le plaisir d'une instruction variée et piquante que donne l'enseignement de M. Letronne : c'est plus encore peut-être celui que l'on éprouve à penser juste. Ce cours est un modèle de méthode. A chaque recherche nouvelle, M. Letronne indique les sources, les apprécie, livre tous les éléments de la discussion, n'impose jamais ses vues, ne les annonce même pas d'avance. Il ne donne jamais son opinion qu'après avoir fait parcourir à ses auditeurs le chemin qui l'y a conduit. On découvre peu à peu la vérité avec lui ; c'est à croire qu'on la trouve ensemble. M. Letronne ne nous fait pas connaître ses idées seulement, il nous initie à ses procédés. Rien n'est plus rare qu'une bonne méthode ; mais, une fois que l'esprit en a l'habitude, il ne la perd plus : il ne trouve qu'avec elle la sécurité et le contentement de la pensée. M. Letronne rend ce service à tous ceux qui ne s'y refusent pas.

Tant de mérites suffisent bien pour expliquer le succès de son enseignement. Les études égyptiennes sont, d'ailleurs, devenues en France une tradition pour ainsi dire nationale. C'est notre pays, en effet, qui a rendu

les plus grands services dans cette branche des études orientales. Nos savants se sont aussi distingués dans toutes les autres. Je n'ai qu'à nommer Abel Rémusat et M. Stanislas Julien pour la Chine, Sylvestre de Sacy et M. Quatremère pour l'Asie occidentale, M. Burnouf pour l'Inde et pour la Perse surtout, dont il rehausse la langue primitive par un admirable travail. Cependant les Anglais ont des ressources qu'eux seuls possèdent pour connaître la presqu'île du Gange. Les Russes, par leurs relations avec l'Asie centrale, sont les plus avantageusement placés pour étudier les hordes mongoles et toutes les populations du plateau. L'Allemagne, qui, depuis la réforme, est le champ clos de la théologie, a le mieux exploré l'antiquité sacrée. Aussi les savants étrangers, les orientalistes de Calcutta, d'Oxford, de Berlin, de Bonn, de Saint-Pétersbourg, peuvent nous disputer, et souvent avec avantage, la possession scientifique de l'Asie. L'ancienne Egypte, au contraire, nous appartient à bon droit. Notre pays se l'est acquise par les travaux les plus importants. Il ne sera peut-être pas sans quelque intérêt de les connaître, de savoir ce qu'ils nous ont appris sur l'Égypte.

## I

Les rares voyageurs qui, avant l'expédition d'Egypte, avaient visité les bords du Nil, s'étaient arrêtés la plupart au Caire. Volney n'alla pas plus loin. Bien peu s'aventurèrent au-delà, et si l'on excepte Pococke et Norden, personne n'avait donné de description un peu exacte des ruines qui couvrent l'Egypte supérieure. Cependant, depuis les pyramides jusqu'à l'île de Philæ, au-dessus de la

première cataracte, on trouve, sur les bords solitaires du fleuve, une longue suite d'anciens monuments, et nulle part on ne rencontre, dans un espace aussi étroit, réunies tant de ruines majestueuses. La commission qui fut jointe à l'armée d'Egypte les dessina et les décrivit avec un grand détail et le soin le plus attentif.

C'est à Denderah que l'on voit le premier temple égyptien, quand on monte du Caire. Il est d'une si imposante grandeur, qu'à sa vue les soldats français présentèrent les armes, par un mouvement spontané d'admiration. Mais rien n'égale dans le monde entier la majesté des ruines de Thèbes. Cette résidence des plus illustres Pharaons occupait une plaine circulaire que des rochers brûlants enferment de tous côtés. On voit maintenant, sur les deux rives du Nil, au lieu de l'immense cité, quelques pauvres villages, quelques champs, des sables, des bosquets d'acacias et de palmiers, et tout un peuple de colosses debout encore ou couchés à terre, des obélisques, des portes gigantesques, des pans de murs, des colonnades, des allées de sphinx, des temples et des palais, témoins silencieux des magnificences passées. Ce spectacle, qui dit si éloquemment combien puissante et vaine est l'œuvre de l'homme, produit l'impression la plus solennelle. Tous les voyageurs, quelque différents qu'ils soient du reste, sont unanimes dans leur admiration, et les plus froids ont trouvé quelque enthousiasme en parlant de ces ruines augustes.

Le style simple et grave de l'architecture égyptienne, l'air de mystère qui la distingue, augmentent encore l'étonnement. Les temples et les palais offrent la même disposition générale. Leur porte extérieure est flanquée de deux énormes massifs de pierre, qui s'élèvent comme

des tours carrées. On a donné le nom de pylône à cette construction qui ne se trouve qu'en Egypte. Les pylônes, comme le reste de l'édifice, ont leurs murs en talus, et se terminent en terrasse. Au dehors, ni colonnade ni fenêtres. On dirait une masse compacte taillée comme d'un seul bloc de rocher, sans lourdeur néanmoins, d'un dessin régulier, d'un goût correct et d'une imposante sévérité. Après le pylône, on trouve une cour-péristyle, puis un portique et une suite de salles obscures. Leurs plafonds de pierre sont soutenus par de puissantes colonnes, dont les chapiteaux, singulièrement variés, présentent les formes les plus diverses et quelquefois les plus élégantes. Ils s'épanouissent en fleurs de lotus, ils imitent les feuilles et les gracieux rameaux du palmier, ils sont sculptés en têtes d'Isis ou d'Athor, riches et ingénieuses compositions que l'on voit souvent, dans une même salle, se mêler en un heureux désordre. Des bas-reliefs relevés dans le creux et peints de couleurs qui ont encore tout leur éclat, couvrent la surface des murs, les fûts des colonnes et les plafonds. Cette décoration choque d'abord notre goût ; mais on s'accoutume bientôt à ces sculptures rangées sur des lignes parallèles, et de peu de relief : il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'elles avaient un langage pour les Egyptiens ; ils en comprenaient le sens ; partout où ils arrêtaient leurs regards, ils voyaient représentées l'histoire des dieux et celle de leurs princes les plus illustres, et la pierre prenait ainsi comme une voix pour leur rappeler ce qu'ils avaient de plus sacré ou de plus glorieux.

L'art ne doit pas être jugé d'après des principes abstraits. L'architecture égyptienne, dépaysée, paraîtrait assurément défectueuse ; mais elle est dans une remar-

quable harmonie avec la nature qui l'entoure, et de ce point de vue on la peut dire parfaite. Les campagnes du Delta n'offrent que des moissons à perte de vue et quelques rares palmiers; puis, partout où le fleuve n'arrive pas, commence aussitôt l'aridité la plus désolée. La Haute-Egypte ne présente qu'un paysage uniformément accidenté. Les montagnes qui la resserrent commencent le désert : elles offrent à l'œil un triste rocher entièrement dépouillé et d'un même niveau. Les bords du Nil ne déploient également ici qu'une monotone opulence. Le ciel, d'une pureté inaltérable, ne change jamais. Le fleuve, à jour fixe, inonde ses rives, pour se retirer aussi à jour fixe. Tout suit un ordre invariable et constant. Ce style sobre et sévère de la nature, cette régularité et cette permanence de tous les phénomènes, le mystère et la grandeur de l'immense désert et du fleuve de vie qui dérobe ses sources lointaines, ont marqué leur empreinte sur les édifices égyptiens, et inspiré l'artiste qui les a élevés. Les grands édifices ont souvent un luxe d'ordonnance dont Thèbes donne les plus beaux exemples. C'est ainsi que du palais de Louqsor une allée de douze cents sphinx, et d'une demi-lieue de longueur, menait au palais de Karnac, la plus royale demeure que monarque ait jamais habitée. Une suite de pylônes précédés d'obélisques et de colosses l'annonçait magnifiquement. Il suffit de dire que la grande salle n'a pas moins de trois cents pieds de largeur et de cent cinquante de profondeur; Notre-Dame-de-Paris y serait à l'aise. Le plafond est soutenu par cent trente-quatre colonnes encore debout; quelques-unes ont trente pieds de tour, et cent hommes trouveraient place sur leur chapiteau. Des bas-reliefs d'une sculpture naïve et hé-

roïque, pleine de mouvement et de grandeur, représentent les lointains exploits et le retour triomphal des Pharaons conquérants. Chaque pierre presque y porte le nom ou l'image d'un roi. C'est là sans doute que les Sésostris, entourés de toutes les pompes du pouvoir, voyaient se presser autour de leur trône les chefs du sacerdoce et ceux des guerriers, les princes tributaires, les députés des nations soumises; c'est là que se décidaient les destinées de tout un vaste monde, à ces âges reculés où l'Europe entière était encore barbare.

De l'autre côté du fleuve, sur la rive occidentale, se trouvent des ruines considérables, restes d'une cité réservée à la fois à la royauté et à la mort, vestiges de palais funéraires où habitaient les prêtres chargés de célébrer les fêtes commémoratives des anciens Pharaons. Quelques-uns de ces édifices le cédaient à peine au palais de Karnac. On remarque encore debout aujourd'hui, parmi les ruines, deux colosses de soixante pieds, assis sur leurs siéges de pierre et taillés chacun d'un seul bloc. On les aperçoit déjà à la distance de quatre lieues comme deux rochers dont l'ombre s'étend, au lever du soleil, bien loin sur les montagnes voisines. L'un d'eux est la fameuse statue de Memnon.

La chaîne libyque enveloppe cette partie de Thèbes d'une longue muraille escarpée, où l'on a percé irrégulièrement des centaines d'ouvertures à toutes sortes de hauteurs. Ce sont les grottes que les habitants de la ville royale avaient creusées pour leurs sépultures. Un sentier étroit et difficile y conduit. Les momies sont maintenant entassées dans un affreux désordre. On est obligé de passer sur elles; elles se brisent sous le poids du corps, et l'on a souvent peine à retirer le pied embar-

rassé dans les ossements et les langes. D'innombrables chauve-souris se cachent dans ces ténébreuses retraites : effrayées par la clarté des torches, elles se mettent à voler par milliers et ajoutent encore à l'horreur de ces tristes lieux. Les débris tombés des voûtes obstruent les passages, et l'on est quelquefois obligé de se courber ou de se traîner à plat ventre. La galerie d'entrée descend à des salles, à des couloirs, à des corridors, où l'on a creusé des puits pour y déposer les momies. La température est très élevée dans les hypogées ; l'odeur du bitume suffoque. Des dangers réels s'ajoutent encore à toutes ces impressions. La poussière des momies s'allumerait en un vaste incendie à la moindre étincelle, et les chauve-souris peuvent éteindre les flambeaux. Cet accident arriva un jour à deux officiers français que leur curiosité avait entraînés à ces merveilleux tombeaux : ils se trouvaient au fond d'un tortueux hypogée quand leurs torches s'éteignirent. Ce ne fut que par une sorte de miracle qu'ils réussirent à retrouver l'issue et qu'ils échappèrent à une lente et horrible agonie.

On voit qu'il a fallu aux savants de la commission, pour explorer ces grottes, autant de courage que de persévérance ; mais il valait bien la peine d'en montrer. Ces hypogées, où règne une nuit profonde, ont pourtant leurs parois entièrement couvertes d'hiéroglyphes et de bas-reliefs sculptés et peints avec autant de soin que s'ils ornaient les murs des temples et des palais. Un fait curieux révèle l'attention que l'on a apportée à ce travail. Le calcaire des hypogées est souvent mêlé de silex ou de pétrifications qui auraient fait obstacle au ciseau : on les a enlevés, et on a rempli le creux de pierres si bien ajustées qu'on découvre le joint à grand'peine. Ces

bas-reliefs sont des plus intéressants. On y voit, outre les cérémonies funèbres, les représentations les plus variées de toute la vie égyptienne, des scènes religieuses et guerrières, les fonctions des castes, les jeux, les festins, les danses, les travaux de la campagne, semailles, moissons, vendanges, les arts et métiers, la chasse, la pêche, la navigation fluviale. On a figuré des meubles de toute espèce, le plus souvent d'une exquise élégance, des vases surtout du galbe le plus beau, des instruments de musique, harpes, flûtes, sistres. C'est le portrait de l'Égypte, le tableau fidèle de ses mœurs et de sa civilisation. On ne s'attendrait guère à ne le trouver que dans ces tombeaux; mais c'est une grande pensée de les avoir choisis pour y représenter la vie comme s'ils étaient le lieu le plus propre pour méditer sur elle. Tous les hypogées n'offrent pas, du reste, le même luxe. La grandeur et la richesse de la décoration varient beaucoup; les plus simples sont creusés au haut du rocher. Après leur mort encore, les pauvres étaient relégués au dernier étage.

Toutes ces grottes ont été également violées. Les Arabes, grands chercheurs de trésors, les ont fouillées en tous sens. On voit même de misérables fellahs y passer leur vie; ils naissent, ils meurent, ils se marient dans ces tristes retraites, et une planche posée sur des débris de momies leur sert de couche: chose étrange de voir l'homme descendre jusqu'au plus sauvage abrutissement aux lieux mêmes qui attestent le mieux son génie! Les Arabes qui habitent les villages au pied de la montagne se réfugient aussi chaque année dans ces grottes quand l'exacteur vient lever l'impôt. On n'ose les y poursuivre, et ils attendent pour descendre que

les officiers du pacha aient quitté Thèbes. Avant eux, du reste, les hypogées avaient déjà été habités. On trouve encore, à quelques endroits, les sculptures recouvertes de plâtre sur lequel on a peint grossièrement des images chrétiennes; elles furent tracées par la main pieuse de ces solitaires de la Thébaïde, qui venaient chercher dans ces demeures funèbres l'oubli des passions et la mémoire de l'éternité, et ne redescendaient dans le monde que pour quelque grand dévouement, pour quelque œuvre sublime de charité.

Ces tombeaux sont peu de chose cependant auprès de ceux que les Pharaons se sont creusés dans une vallée déserte, au sein des montagnes, loin de tous les regards. On y arrive par une gorge étroite qui se terminait sans doute autrefois en impasse, car la dernière portion du chemin a été taillée de main d'homme. Au bout, un passage étranglé laisse pénétrer dans l'enceinte, qui n'offre pas d'autre entrée. C'est le plus farouche désert: partout la roche brûlante; pas un filet d'eau, pas trace de végétation; un morne silence pèse sur cette solitude; les orages viennent quelquefois s'y engouffrer et y verser leurs cataractes. Du reste, les vents ne la rafraîchissent jamais; les rayons du soleil, réfléchis par la pierre nue, y embrasent l'air, et la chaleur devient, au milieu du jour, tellement suffoquante, que deux soldats de l'escorte de Desaix moururent d'étouffement dans cette fournaise.

Les Pharaons des dynasties thébaines ont fait creuser leurs sépultures dans ce lieu si bien préparé pour les tristesses et le repos de la mort. Leurs tombeaux sont remarquables par la grandeur des salles, la beauté des sarcophages et le luxe de la décoration. L'un de ces tom-

beaux avait un escalier souterrain, maintenant obstrué, qui traversait la montagne et conduisait auprès de Thèbes. Tous n'ont pourtant pas ces gigantesques proportions ; il y en a même qui ne sont pas achevés.

Plusieurs offrent des particularités intéressantes : un surtout est martelé d'un bout à l'autre, excepté dans les parties où se trouvent les images de la mère et de la femme du Pharaon. On sait que les Egyptiens avaient un tribunal pour juger les morts, et refusaient, sans distinction de rang, les honneurs funèbres à ceux qui avaient mal vécu ; n'aurions-nous point ici l'exemple de la condamnation prononcée sur un roi dans ces augustes jugements ? Dans un autre tombeau, on voit les âmes jugées par les dieux, les supplices des méchants et les récompenses des justes. Les coupables occupent soixante-quinze zones que gardent des divinités armées de glaives : les uns sont suspendus la tête en bas ; d'autres, les mains liées sur la poitrine et la tête coupée, marchent en longue file. On en voit qui traînent à terre leur cœur arraché du sein. Les justes, au contraire, présentent des offrandes aux dieux, cueillent les fruits des arbres de vie, ou, des faucilles à la main, moissonnent les campagnes du ciel ; d'autres se baignent et jouent dans des bassins d'eau primordiale. On lit à côté de ces scènes de bonheur : « Les âmes ont trouvé grâce aux yeux du Dieu grand, elles habitent les demeures de gloire ; les corps qu'elles ont abandonnés reposeront à toujours dans leurs tombeaux, tandis qu'elles jouiront de la présence du Dieu suprême. »

Toutes ces magnificences de Thèbes, ces palais, ces temples, ces colosses, ces sépultures, étaient presque inconnus avant l'expédition d'Égypte. Les savants de

la commission dessinèrent la plupart de ces monuments, en levèrent le plan et en firent une description remarquable de détails et d'exactitude. Ils en firent autant pour les ruines d'Erment, d'Esné, d'Éléthya, d'Edfou, d'Ombos, d'Éléphantine, de Philæ. C'était pour ainsi dire transporter la vallée du Nil en Europe, sous les yeux de chacun. Les savants de la commission ne bornèrent pas là leurs services : ils rapportèrent des papyrus; ils copièrent, avec une fidélité parfaite, des textes hiéroglyphiques; ils recueillirent nombre d'antiquités intéressantes. On voudrait pouvoir dire le même bien des mémoires que l'on trouve dans leur grand ouvrage. Les savants qui les rédigèrent appartenaient à une mauvaise école historique; ils n'avaient point de critique, et de graves erreurs sont à la base du système qu'ils se sont fait sur l'histoire de l'Égypte. Ils attribuaient à la civilisation de ce pays une antiquité fabuleuse que rien ne justifie, et croyaient que les monuments du style national étaient tous antérieurs à Cambyse : c'était commencer et finir beaucoup trop tôt. Ce qu'ils ont dit de l'astronomie et de la religion n'est pas plus exact et ne peut être d'aucun secours.

La commission d'Égypte ne s'était pas d'ailleurs avancée au-delà de la première cataracte. On savait que la Nubie possédait aussi des ruines du même style. Deux artistes, MM. Huyot et Gau, la visitèrent. M. Huyot est mort avant d'avoir publié ses précieux dessins. M. Gau est de Cologne, il est vrai; mais j'ai le droit de parler de lui parce que la France l'a adopté et qu'il lui a dédié son beau travail.

M. Gau se trouvait, en 1818, à Rome, pour terminer ses études d'architecture; Niebuhr lui proposa d'accom-

pagner le baron de Sack, qui se préparait à visiter la Grèce et l'Égypte; M. Gau accepta cette offre. Mais, arrivés à Alexandrie, les deux voyageurs furent obligés de se séparer : la différence d'âge et d'humeur allait entre eux jusqu'à la mésintelligence. Voilà M. Gau seul, sans ressources, à une distance effrayante de son pays. Que faire? Il ne pouvait prendre son parti de quitter l'Égypte sans avoir vu ces ruines qui parlent si haut à l'imagination d'un artiste. Il avait jeunesse, courage et liberté : où n'irait-on pas avec cela? M. Gau sortit donc un matin d'Alexandrie par la porte du Caire, son livre de croquis sous le bras, et quelques piastres pour tout trésor. Il rencontre une petite caravane, et, arrivé avec elle à la capitale de l'Egypte, il était, quelques semaines après, à Thèbes. Il y trouva M. Drovetti, consul-général de France, qui était occupé à des fouilles; M. Gau obtint de sa généreuse amitié les moyens d'explorer la Nubie, dont personne n'avait encore étudié les monuments. La Nubie offre le même aspect que l'Egypte : sur les deux rives du fleuve, une étroite lisière de maisons et de palmiers, puis des montagnes entièrement pelées, un ciel constamment pur, et les inondations annuelles du fleuve. C'est toujours la même nature grave et calme, une sévère monotonie, l'uniforme et brusque contraste de l'abondance et de la stérilité, et l'impression triste et solennelle du désert. L'architecture est aussi la même en Nubie qu'en Égypte; elle a seulement en Nubie un caractère plus simple encore et plus primitif. La plupart des temples sont creusés dans la montagne ; c'est, du reste, une disposition pareille et le même style ; mais évidemment l'idée des temples-grottes est plus ancienne que celle des constructions

libres. L'effet de ces édifices souterrains est des plus saisissants ; on éprouve, quand on pénètre dans leurs obscures profondeurs, une impression singulière : il semble que ces colosses et ces images de divinités étranges qui frappent partout le regard vont prendre mouvement et parole, et révéler le mystère de vie et de mort que la terre cache dans son sein. Le grand temple d'Ibsamboul, creusé tout entier dans le roc, est le plus beau de la Nubie ; sa façade se développe sur une largeur de cent dix-sept pieds. Quatre énormes colosses de soixante-cinq pieds, images de Sésostris, décorent l'entrée. Dans l'intérieur, les statues colossales, les piliers caryatides, les bas-reliefs, tout répond à cette majesté.

M. Gau pense que la Nubie est le berceau du style égyptien. On a quelque temps cru que l'Égypte avait reçu de l'Inde son architecture ; mais l'architecture a, dans les deux pays, un caractère tout opposé. Dans l'un, elle est simple, grandiose, sévère et massive ; dans l'autre, elle offre une profusion de détails, un goût surchargé, une mignardise de découpures qui donne de la petitesse même à des édifices assez vastes. En Égypte, l'ensemble frappe toujours par son unité ; dans l'Inde, il disparaît sous la multiplicité et le fantasque désordre de mille ornements qui dérobent les formes essentielles et brisent capricieusement les grandes lignes. On a comparé les pagodes aux pyramides : les tours si ouvragées des temples indiens ressembleraient bien plutôt aux clochers de nos cathédrales. Les excavations de Salsette, d'Éléphanta, d'Ellora, rappellent à certains égards celles de la Nubie ; mais des excavations se ressemblent partout nécessairement, et le style des sculptures, la seule

chose qui puisse les bien distinguer, n'offre pas la moindre analogie dans l'Inde et en Nubie. Chose remarquable, le peuple hindou, qui du reste a des conceptions si démesurément vastes, est mesquin dans son architecture, et semble n'avoir, dans cet art, rien gardé de sa riche imagination qu'un luxe exagéré de détails, style tourmenté qui ne saurait être très antique, ou qui certainement du moins n'est pas primitif. L'on s'est fait beaucoup d'illusions sur les monuments de l'Inde; les plus grands ont des dimensions peu considérables, et ils sont loin de mériter l'enthousiasme qu'on leur a prématurément voué. L'Inde, si poétique, n'a guère eu le génie de l'architecture. L'Égypte, si admirable dans ses monuments, n'a point eu de poésie. Les deux peuples, loin de se continuer l'un l'autre, présentent ici, comme en d'autres points, le plus parfait contraste.

M. Gau s'arrêta à la seconde cataracte. Plus loin commence l'île de Méroë. Elle n'avait pas encore été visitée avec soin; M. Cailliaud entreprit de le faire. Il revenait de l'oasis de Thèbes quand il apprit que le pacha préparait une expédition pour la Haute-Nubie. Le désir de voir la fameuse Méroë s'empara de lui; il quitta tout pour se rendre au Caire, obtint de Méhémet la faveur d'accompagner son fils Ismal, et vainquit tous les obstacles que lui suscita la jalousie de quelques Européens attachés aussi à l'expédition. Il dépassa de plus de cent lieues Méroë et s'avança jusque vers le dixième degré.

C'est entre le fleuve Blanc ou le Nil, le fleuve Bleu et l'Atbarah, que se trouve le pays connu des anciens sous le nom d'île de Méroë. La nature prend ici un aspect tout nouveau : la contrée s'accidente ; de nombreuses rivières l'arrosent; les pluies des tropiques y

versent pendant trois mois leurs torrents sur la terre, qui verdit alors comme par magie ; la plaine est inondée ; les habitants se réfugient avec leurs troupeaux sur les hauteurs ; puis, quand la saison des pluies a passé, un soleil ardent dessèche la campagne, bientôt dépouillée de sa parure et qui de toutes parts n'offre plus alors que l'image du désert. De nouvelles plantes, de nouveaux animaux apparaissent : le baobab étend ses rameaux gigantesques, le rhinocéros et l'éléphant viennent visiter les solitudes herbeuses qui traversent le fleuve Bleu. Ce n'est plus le Nil qui est le seul nourricier de la terre, ce n'est plus une seule vallée, un paysage monotone ; un ciel inaltérable, le calme et la simplicité de la nature égyptienne. Il était donc probable que l'art égyptien, si bien en rapport avec cette nature, n'a pas pris naissance ici, quoiqu'il n'ait pas manqué d'historiens pour dire que Méroë était la métropole et l'institutrice de Thèbes. Les découvertes de M. Cailliaud décident la question. Il a trouvé des temples, des sphinx, des pyramides, de style égyptien, il est vrai, mais d'un goût altéré qui trahit par mille indices la décrépitude de l'art et non pas son enfance.

A Assour, sur l'emplacement présumé de Méroë, on trouve des groupes nombreux de pyramides. Ces tombes, dispersées dans un lieu maintenant désert, ont un air grave et mystérieux qui n'est pas sans quelque grandeur. Rien du reste ne rappelle les pyramides d'Egypte. Celles de Méroë en diffèrent par leur petitesse, par leur élancement, par les cordons de pierre qui bordent leurs arêtes, par le peu de soin avec lequel elles sont orientées, et par le vestibule et le pylône de chétives proportions qui précèdent leur entrée. Elles ne s'en distin-

guent pas moins par leur manque de solidité. Les pyramides de Gizèh sont aussi remarquables par le soin de leur construction que par leur masse énorme. Abd'Allatif disait qu'on ne pouvait pas même introduire un cheveu entre les pierres du revêtement. Les sultans du Caire qui ont voulu les détruire ont dû renoncer à cette entreprise, tant il était difficile de déplacer ces pierres colossales si habilement ajustées et si bien cimentées. La solidité est un des caractères les plus frappants de l'architecture égyptienne.

Les pyramides de Méroë sont construites de matériaux petits et mauvais; les plus grosses pierres n'ont pas trois pieds, encore ne les a-t-on employées que pour le revêtement; l'intérieur n'est qu'un remplissage de cailloux liés avec de l'argile. Les temples ne sont guère mieux construits. Une partie seulement des murs est en grès, le reste est en briques. Cette négligence et cette mesquinerie sont de sûrs indices du déclin de l'art. Des édifices aussi mal construits, dans un pays où la violence des pluies tropicales est une cause active de destruction, ne peuvent être fort anciens. Le goût étranger y dénature d'ailleurs le style national. Les ordres grecs et le plein cintre romain se mêlent aux lignes sévères de l'architecture égyptienne. La sculpture rappelle bien celle d'Égypte et de Nubie; cependant l'exécution est très inférieure, les types de physionomie et les vêtements diffèrent, et l'on voit même sur un bas-relief une représentation indienne. Tout se réunit donc pour faire donner à ces monuments un âge assez récent.

M. Cailliaud décrivit ces ruines. On posséda alors tous les monuments de style égyptien. C'était beaucoup; mais tant qu'on ne lisait pas l'écriture hiéroglyphique,

on risquait de se tromper sur leur destination et sur leur époque ; on ne pouvait tirer aucun parti de ces représentations sans nombre qui les couvrent et qui semblaient promettre tant de découvertes à celui qui serait assez heureux pour les comprendre. C'était le pas qu'il fallait faire sous peine d'être arrêté tout court.

## II

L'homme ne sait pas ignorer. On avait déjà tenté plusieurs fois de lire les mystérieux caractères de l'Égypte ; le jésuite Kircher prétendait en avoir trouvé la clé ; il voyait en eux les symboles d'un culte satanique et y découvrit tous les démons de la cabale ; il exposa ses idées avec une assurance et un luxe d'érudition qui firent de nombreuses dupes ; il ne craignit pas même d'abuser de son crédit jusqu'à citer à l'appui de ses rêveries des auteurs qui n'existèrent jamais. Deguignes croyait que les Chinois étaient une colonie égyptienne et expliquait, comme Needham, les hiéroglyphes au moyen de leur écriture. D'autres ne virent dans ces caractères que des signes relatifs aux travaux rustiques ou à l'astronomie. Court de Gébelin faisait dériver des hiéroglyphes les lettres de l'alphabet. Bref, chacun avançait son hypothèse avec le plus parfait aplomb, sans se permettre le moindre doute.

Zoëga, le savant archéologue du siècle passé, vit bien qu'on n'était pas en mesure d'aborder ce problème. On se trouvait en face d'un texte entièrement inconnu, et l'on n'avait aucun moyen d'en établir le sens par une méthode sûre ; on en était réduit aux suppositions gratuites, aux conjectures arbitraires, et rien ne permettait

de décider entre les unes et les autres. Aussi les hommes qui aiment à faire courir à la science les folles aventures de leur imagination avaient-ils beau jeu. Ils firent si bien qu'ils discréditèrent auprès des esprits sages toutes les recherches sur les hiéroglyphes. Ces recherches semblaient, en effet, donner le vertige au bon sens, et l'habitude était si bien prise que, même au temps de Champollion et depuis, il s'est trouvé des gens qui ont eu l'héroïsme de soutenir les opinions les plus incroyables. L'un d'eux lisait sur le portique du grand temple de Denderah une traduction du centième psaume de David pour inviter les peuples à entrer dans le temple de Dieu. Un autre a découvert que les hiéroglyphes, considérés comme de simples lettres, n'exprimaient que des mots hébreux. Un troisième vient de publier un dictionnaire des hiéroglyphes où, entre autres merveilles, il nous révèle que le chat est le symbole de Dieu. Vous vous étonnez? rien n'est plus simple pourtant : vous connaissez le cri du destructeur des souris; retranchez la préfixe *m*, reste la racine *iao;* or, iao est, comme chacun le sait, le nom de Dieu en chinois, en hébreu et dans les langues les plus anciennes. Le chat est donc le seul animal qui ait reçu le privilége de le prononcer; voilà pourquoi il est le symbole de Dieu. Mais laissons là ces innocentes facéties.

L'on avait obtenu, lors de l'expédition d'Egypte, un secours inespéré pour résoudre l'énigme. M. Bouchard, officier du génie, trouva, au mois d'août 1799, dans des fouilles exécutées à l'ancien fort de Rosette, une pierre de granit noir dont la face polie offrait trois inscriptions en caractères différents : l'une en hiéroglyphes, la seconde en écriture vulgaire égyptienne, la troisième

en langue et en caractères grecs. Ce dernier texte est un décret du corps sacerdotal de l'Égypte réuni à Memphis pour décerner de grands honneurs au roi Ptolémée Epiphane, à l'occasion de son couronnement. On y voit que les deux autres inscriptions contiennent l'expression fidèle du même décret en langue égyptienne et en deux écritures distinctes. Voilà un point de comparaison obtenu, un rapport déterminé entre les écritures égyptiennes et une écriture connue, un moyen donc de découvrir, de rechercher du moins, d'après un procédé légitime, le sens des hiéroglyphes. Ce monument, devenu célèbre sous le nom de pierre de Rosette, tomba entre les mains des Anglais; mais c'est en France qu'on a su en tirer parti et qu'on a trouvé la clé des hiéroglyphes. C'est là, au jugement de Sylvestre de Sacy, le plus grand service qui ait été rendu à l'histoire depuis la renaissance des lettres, et Niebuhr appelle la découverte de Champollion la plus belle découverte historique des temps modernes.

Jean-François Champollion naquit à Figeac le 28 décembre 1791. A l'âge où il devait commencer ses études il n'existait plus d'enseignement public en France. Son père y suppléa avec le secours d'un digne ecclésiastique, que la révolution avait arraché à son ministère. Le jeune enfant fut si bien dirigé, que lorsqu'il vint, à neuf ans, rejoindre son frère aîné à Grenoble, Homère et Virgile lui étaient déjà familiers. Fourier, alors préfet de l'Isère, l'accueillit très bien; il était un des savants les plus distingués de la commission d'Égypte, parlait avec enthousiasme des merveilles qu'il avait vues sur les bords du Nil, et ces entretiens eurent sans doute une influence décisive sur Champollion. Dès que Champollion se sentit

entraîné vers les études égyptiennes, il comprit la nécessité de connaître les langues et les écritures de l'Orient, et il vint en 1807 à Paris pour y apprendre le copte. Un instinct juste le guidait en cela. Les hiéroglyphes eussent-ils été entièrement symboliques, ils auraient cependant toujours figuré les idées dans l'ordre où la langue les exprimait, et il aurait fallu la connaître pour les lire. Or le copte, qui nous est conservé dans la traduction de la Bible, était la langue parlée en Égypte quand ce pays fut converti au christianisme. Sans doute, depuis les premiers Pharaons jusqu'alors, à travers une aussi longue suite de siècles, elle subit plusieurs changements ; mais la permanence de toutes les institutions égyptiennes peut faire soupçonner que la langue aussi varia moins en Égypte qu'ailleurs. Dans tous les cas, l'hypothèse d'une langue sacrée qui aurait été essentiellement différente de la langue vulgaire, sur laquelle, par conséquent, le copte ne donnerait point de lumières, est sans aucun fondement.

A dix-neuf ans, Champollion fut nommé professeur-adjoint d'histoire à la faculté de Grenoble. Il retrouva encore Fourier ; il fut, grâce à lui, exempté de la conscription et put profiter des matériaux que le préfet de l'Isère avait réunis pour le grand ouvrage sur l'Égypte. Quand une idée doit faire notre vie, elle brille un instant à nos yeux de tout son éclat pour nous maîtriser ; elle nous révèle toute sa beauté et se promet à nous. Ce n'est là peut-être qu'un rêve fugitif ; mais son souvenir allume l'enthousiasme nécessaire pour une grande œuvre, et, dans la joie que laissent à l'homme ces fiançailles avec sa pensée, il trouve la force dont il a besoin. Il y a sans doute bien des illusions dans ce premier

amour ; sans elles pourtant on ne ferait rien de grand. Champollion les connut aussi. A dix-sept ans, l'âge où l'on trouve tout simple de faire une encyclopédie ou de réformer le monde, il eut l'idée d'écrire un ouvrage qui devait être un tableau complet de l'Égypte avant Cambyse. Il en communiqua le plan quatre ans après ; dans la vivacité de ses espérances, il se flattait d'un prompt achèvement ; les lenteurs de l'impression lui donnaient seules quelques inquiétudes. Il aura dans la suite souri plus d'une fois de cette naïve confiance ; il ne possédait pas encore le premier élément de sa découverte, et il n'a du reste jamais publié de cet ouvrage que la partie géographique.

En 1815, la faculté des lettres de Grenoble fut supprimée, et Champollion put se livrer tout entier à ses recherches. Il se mit sérieusement à l'étude des écritures égyptiennes. On peut distinguer en général trois différentes espèces d'écriture. L'écriture figurative n'est que l'imitation exacte des objets que l'on veut représenter ; elle est, à vrai dire, un dessin plutôt qu'une écriture. Plusieurs peuples s'en sont servis d'abord pour la quitter ensuite ; les Mexicains n'en ont pas eu d'autre. Les idées asbtraites et morales ne peuvent être exprimées par un procédé pareil que si l'on donne aux objets imités un sens métaphorique. L'écriture figurative devient donc presque inévitablement symbolique ; sans cela elle demeure d'une extrême indigence. Sa forme, du reste, demeure la même ; ses caractères exigent une habileté dans le dessin que peu de personnes possèdent ; ils ont dû se modifier pour devenir d'un usage général et commode. On les a abrégés au point qu'ils ont cessé d'être figuratifs, et qu'au lieu de peindre les objets, ils n'ont

plus servi qu'à en représenter conventionnellement l'idée. C'est la seconde sorte d'écriture, le procédé idéographique qu'emploient les Chinois et les Japonais. Ce système, comme le précédent, nécessite une multitude de signes. L'écriture alphabétique est au contraire d'une admirable simplicité; elle fut en usage dans l'Inde et l'Asie occidentale. Je n'ai rien dit de l'Europe dans cette statistique des écritures. Chose singulière ! l'Europe, si ingénieuse et si inventrice, n'a pas su imaginer d'écriture. C'est de la Phénicie que, par la Grèce et par Rome, après maintes modifications, elle a reçu ses alphabets. Les Celtes, avant les influences étrangères, n'en ont pas eu, et les caractères runiques trouvés sur quelques monuments du Nord sont postérieurs au christianisme et ne peuvent ainsi rien prouver.

On devait se demander à laquelle de ces classes appartenait chacune des trois écritures que l'Égypte a employées. Les hiéroglyphes, qui représentent fidèlement des objets de la nature et des produits de l'art, paraissaient être figuratifs et symboliques. Les deux autres écritures, l'hiératique ou la sacerdotale, la démotique ou la vulgaire, furent généralement regardées comme alphabétiques, parce qu'on ne pouvait y reconnaître aucun signe figuratif.

La pierre de Rosette offrait le moyen de vérifier ces conjectures, car une hypothèse ne pouvait plus se maintenir que si elle faisait retrouver dans le texte hiéroglyphique et dans le texte vulgaire le sens exact de l'inscription grecque. Sylvestre de Sacy avait reconnu dans l'inscription cursive les groupes qui correspondent aux noms propres grecs et leur nature alphabétique. Ackerblad, savant philologue suédois, les décomposa; mais,

quand il voulut lire le reste de l'inscription avec l'alphabet dont il avait obtenu les éléments, il s'en trouva incapable. Le docteur Young attaqua l'inscription hiéroglyphique. Il comprit que de toute nécessité elle n'était pas entièrement symbolique. Les noms propres étrangers, n'exprimant dans la langue égyptienne aucune idée, étaient pour elle de purs sons et ne pouvaient avoir été écrits que phonétiquement. Les Chinois ont été forcés, pour les exprimer, de donner à leurs signes, mais dans ce seul cas, une valeur phonétique. Young présuma que les Égyptiens avaient eu recours au même artifice. Il analysa d'après ce principe le nom de Ptolémée, facilement reconnaissable, comme tous les noms propres des textes hiéroglyphiques, à l'anneau qui l'enferme; mais il avait cherché un alphabet syllabique, comme celui de la Chine, et il ne put lire aucun autre nom avec les signes qu'il avait obtenus. Impossible à lui de faire un pas de plus sur cette route.

Champollion découvrit enfin la vérité qui s'était si longtemps dérobée à ses efforts. Il avait cru aussi que les hiéroglyphes étaient symboliques et les deux autres écritures alphabétiques. Une étude plus attentive le fit changer d'opinion. Le grand nombre de signes sacerdotaux et vulgaires lui parut contraire à l'idée d'un alphabet; il ne vit plus dans ces signes que des caractères idéographiques. Il regarda les signes hiératiques comme une tachygraphie des hiéroglyphes, et les signes vulgaires comme une abréviation des hiératiques. Il vérifia sa conjecture à l'aide de papyrus de diverses écritures, accompagnés des mêmes images; il supposa qu'ils avaient le même sens, compara tous leurs caractères, vit qu'il avait deviné juste, et détermina les harmonies des écritures

égyptiennes sans connaître encore la valeur de leurs signes : travail d'anatomie comparée qui exigeait à un degré étonnant la finesse et l'exactitude d'observation, le génie des combinaisons, et demandait un soin, une patience, un labeur effrayants.

Champollion comprit cependant aussi que les noms propres étrangers devaient être écrits phonétiquement. Il essaya la lecture du nom de Ptolémée sur la pierre de Rosette ; il se laissa conduire par la comparaison des hiéroglyphes et des lettres grecques, et crut voir que chacun, au lieu d'une syllabe, n'exprimait qu'une consonne ou une voyelle. Il fallait une certitude. Pour l'obtenir, il aurait suffi d'avoir deux noms propres déterminés et contenant plusieurs lettres employées à la fois dans l'un et dans l'autre, tels, par exemple, que Ptolémée et Cléopâtre. Le texte hiéroglyphique de Rosette ne présentait malheureusement, à cause de ses fractures, que le seul nom de Ptolémée. M. Letronne venait de restituer une inscription grecque inscrite sur le piédestal d'un obélisque à Philæ. M. Banks, à cette nouvelle, envoya à Paris une copie de cette inscription, qui offrait avec le texte grec sa traduction hiéroglyphique. On y voyait, à côté du nom de Ptolémée, un autre nom qui devait être celui de Cléopâtre. S'ils étaient écrits alphabétiquement, on devait retrouver ces mêmes signes aux places que les mêmes lettres occupent dans les noms grecs, et c'est ce qui arriva.

Voilà Champollion en possession de plusieurs caractères dont la valeur est incontestable. Il chercha tous les textes qui contenaient des noms de Ptolémée, et, en conservant aux caractères déjà connus la valeur qu'il leur avait assignée, il put lire à côté du nom de chaque

Ptolémée celui de son épouse, c'est-à-dire celui qu'il fallait obtenir. Il découvrit ensuite avec son alphabet des noms d'empereur, et toujours à côté leurs titres grecs *autocrator* et *sebastos;* il devait en être ainsi, car le grec demeura sous les Romains la langue officielle de l'Égypte, comme il l'avait été sous les Lagides. Cela évitait l'embarras de trois langues dans un seul pays et n'avait aucun inconvénient, puisque tous les Romains de distinction envoyés dans les provinces parlaient le grec aussi bien que le latin. Champollion obtint ici une démonstration irrécusable de l'exactitude de son alphabet. Nous avons des médailles égyptiennes de l'empire, frappées en Égypte, portant tous les titres affectés aux divers empereurs; Champollion rencontra toujours à côté du nom d'un empereur les titres particuliers qui le caractérisaient sur ses médailles.

Champollion publia ces résultats en 1822, dans une lettre adressée à M. Dacier. Cette lettre fit grande sensation. Mais Champollion était sur le point d'étendre ces découvertes. Il croyait encore que les noms propres étrangers étaient les seuls que les Égyptiens eussent écrits en hiéroglyphes phonétiques : il vit bientôt qu'ils avaient employé le même procédé pour les noms propres égyptiens. M. Salt, consul d'Angleterre, reçut à Alexandrie la lettre à M. Dacier. Il demeure incrédule, part pour la Haute-Égypte afin de réfuter d'après les monuments la nouvelle théorie. A sa grande surprise il la trouve vérifiée, et non seulement il est convaincu, mais il parvient à lire avec l'alphabet de Champollion les noms des Pharaons. Il publie le résultat de ses nouvelles recherches; mais Champollion venait aussi d'y parvenir de son côté à Paris. M. Cailliaud avait rapporté la caisse

de la momie d'un certain Pétéménophis : c'était un nom égyptien. Il se trouvait écrit à la fois en grec et en hiéroglyphes phonétiques : donc les Égyptiens écrivaient par ce moyen leurs propres noms. Champollion conçut ainsi l'espoir de lire les noms des anciens rois ; il ne tarda pas à y réussir.

Encore une fois cependant il devait étendre ses idées. Ses lectures lui firent découvrir que l'usage des hiéroglyphes phonétiques n'était pas restreint aux noms propres. A vrai dire, on aurait pu le présumer, d'après le caractère même de l'écriture symbolique ; car elle figure les idées prises d'une manière abstraite, sans marquer leurs rapports, et il est naturel que les formes grammaticales qui expriment ces rapports soient écrites phonétiquement. Champollion les reconnut avec son alphabet, telles qu'elles sont dans le copte, et lut aussi un assez grand nombre de mots égyptiens écrits en hiéroglyphes phonétiques. Il finit donc par se convaincre que cette sorte d'hiéroglyphes est d'un usage très général, et qu'elle est la clé de tout le système.

Il avait cependant rencontré en chemin un fait qui aurait pu facilement le dérouter : il trouvait, dans la suite de ses lectures, des signes différents pour le même son, et son alphabet allait s'embarrassant d'une foule de caractères. Ce grand nombre de signes était ce qui lui avait fait refuser aux écritures sacerdotale et vulgaire le caractère alphabétique ; mais alors Champollion ne pouvait rétrograder : il était trop sûr des pas qu'il avait faits. Il ne douta pas de son alphabet, et il réussit bientôt à se rendre compte de l'étrange particularité qui l'avait surpris. Les hiéroglyphes phonétiques représentent un objet dont le nom commence en égyptien par le son

à exprimer. On comprend comment il était facile d'avoir plusieurs signes pour le même son ; tous les objets dont les noms avaient le même son initial pouvaient, en principe, également le représenter. Ce luxe semble assez incommode, et la simplicité de nos alphabets offre bien plus d'avantages. Cependant les Égyptiens ont tiré de cette multitude de caractères homophones un parti qui décèle la nature de leur génie. Ils ne les employaient pas indifféremment l'un pour l'autre. Avaient-ils à écrire un mot qui exprimât une idée agréable, par exemple? ils choisissaient entre les homophones celui qui représentait aussi l'objet le plus agréable. Le symbolisme, si naturel à l'Égypte, se glissait de cette manière jusque dans son alphabet, qui parlait à l'esprit comme aux yeux, figurait l'idée et le son tout à la fois, et donnait aux lettres une sorte de pensée et d'âme. Souvent aussi c'étaient de simples convenances pittoresques qui déterminaient le choix : le sculpteur et le peintre prenaient entre les homophones celui qui se coordonnait le mieux avec les autres signes du groupe ; mais ce choix a toujours été renfermé en de certaines limites.

Champollion fit, en 1824, connaître sa théorie dans le *Précis sur le système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*. Chose remarquable, il n'est entré dans le sentier de ses découvertes qu'en prenant tous les caractères des trois écritures égyptiennes pour des signes d'idées et non pas de son ; et, pour posséder le secret de ces écritures, il a dû reconnaître à la fin que le principe alphabétique se combine dans chacune en des proportions diverses avec le principe idéographique. Champollion a distingué plus de huit cents signes hiéroglyphiques différents. L'Égypte est le seul pays qui ait fait usage à la fois et

toujours de trois systèmes graphiques : l'*hiéroglyphique*, l'*hiératique*, qui en est, en quelque sorte, la tachygraphie, et le *démotique*, ou vulgaire, qui en est une dérivation plus éloignée. Dans le premier sont curieusement combinés les éléments phonétiques et symboliques. Sous cette bigarrure, sous cet air complexe, se cache cependant une réelle unité; l'Égypte offre l'unique et curieux exemple d'un alphabet qui semble vouloir se dégager de l'écriture symbolique, et qui y reste pris, comme, dans sa statuaire, on voit la forme humaine retenue encore au bloc dont elle ne peut se séparer. Ce caractère est commun aux trois écritures. Le style architectural distingue les hiéroglyphes; leur dessin précis et sévère, leur richesse, leur variété, les rendent singulièrement propres à décorer les monuments. On les a imaginés, semble-t-il, pour graver sur les temples et sur les palais l'histoire des dieux et des Pharaons, et sur les tombeaux les enseignements de la mort et les souvenirs de la vie.

Quand on pense à tous les inutiles efforts tentés pour déchiffrer les hiéroglyphes, et aux difficultés des découvertes de Champollion, on ne peut s'empêcher d'admirer son génie. Ce n'est point ici un coup de fortune : c'est par un siége en règle et non par une surprise qu'il est devenu maître de la place; il lui fallait, pour réussir, la vivacité d'intuition et la patience, le désintéressement qui lui permit de critiquer ses propres idées, la souplesse d'esprit pour les quitter au besoin et en chercher de nouvelles, une persévérance à toute épreuve et point d'obstination. Il devait avoir cette imagination fertile en expédients qui devine toutes les ressources cachées dans les faits connus pour en atteindre de nouveaux, et non

pas cette imagination commode qui se préfère aux faits et dont on avait si bien usé dans ces recherches; la hardiesse des procédés et la circonspection, une méthode irréprochable et une tactique agressive sans témérité; c'est seulement ainsi qu'on mène à bien une découverte. Champollion dut changer plus d'une fois de chemin : son sentier se perdit souvent, comme il arrive dans les montagnes, ou se fit mauvais et fut croisé par mille autres qui semblaient meilleurs. Il sut toujours voir quand il devait quitter sa route, ou poursuivre malgré les apparences.

Champollion, qui illustrait son pays, y trouva des détracteurs. Les faiseurs d'hypothèses étaient inconsolables de se voir enlever les hiéroglyphes, le plus beau de leurs biens; d'autres dépits moins innocents expliquent aussi des attaques qui ne valent pas la peine d'une réfutation. Champollion aura sans doute commis quelques erreurs; il a pu se décider trop tôt sur quelques points; mais, en donnant le premier l'exemple de la méthode à suivre, il a donné à chacun le moyen de vérifier ses opinions, de réparer ses fautes, de compléter son œuvre. On comprend mieux que les Anglais lui aient contesté la priorité de ses découvertes et l'aient revendiquée pour Young. Cette dispute a fait grand bruit dans le temps; elle est jugée tout à l'avantage de Champollion. Il suffit de dire que des six principes de Young le *Précis des Hiéroglyphes* en réfutait quatre, en modifiait un cinquième, et, quant au dernier, le docteur Tychsen de Göttingue l'avait établi avant Young et Champollion. Cette découverte inespérée promet les plus beaux résultats. Elle n'est pas complète sans doute, elle ne le sera peut-être jamais tout-à-fait; mais elle est déjà

très avancée, elle fera sûrement encore des progrès, et, au point où elle se trouve, elle donne les moyens de lire tous les noms propres et en grande partie les papyrus des momies et les inscriptions des temples et des palais de l'Égypte.

Champollion était impatient d'utiliser sa découverte. M. Drovetti, ancien consul-général de France en Égypte, avait consacré plusieurs années à recueillir des antiquités égyptiennes du plus grand prix. Il avait espéré travailler pour notre pays. Ses offres généreuses furent refusées à la suite de misérables intrigues ; ce fut le roi de Sardaigne qui acheta cette collection. Champollion désirait aller à Turin. Le duc de Blacas fit connaître son vœu au roi, et Champollion reçut aussitôt de Louis XVIII une mission pour étudier les monuments égyptiens de l'Italie. Il partit de Paris en mai 1824 et fut de retour vers la fin de 1826 ; il passa neuf mois à Turin ; il y dressa la liste d'une suite nombreuse de Pharaons des dynasties les plus illustres ; il publia des lettres du plus haut intérêt sur la chronologie de l'ancienne Égypte. L'origine du Musée égyptien se rattache à ce voyage d'Italie. Le consul-général d'Angleterre, M. Salt, avait fait transporter à Livourne plus de quatre mille monuments égyptiens ; Champollion obtint qu'on les acquît pour la France, et nous dédommagea ainsi de la perte de la collection de M. Drovetti.

Mais Champollion voulait voir le monde de ses découvertes ; son rêve avait toujours été le voyage d'Égypte. Il rédigea un projet d'expédition scientifique ; le duc de Blacas, ce généreux Mécène des études archéologiques, le mit sous les yeux de Charles X ; le roi y donna son approbation, et, le 31 juillet 1828, Champollion était en

mer avec les artistes qu'il avait choisis pour l'accompagner, et une commission du grand-duc de Toscane, présidée par le savant Rosellini. Vingt mois après il était de retour ; il avait en si peu de temps exploré l'Égypte et la Nubie jusqu'à la seconde cataracte. On peut voir dans ses lettres la vive impression que faisaient sur lui les merveilles de la vallée du Nil, le bonheur qu'il avait à vivre au milieu de ces ruines vénérables, à retrouver sculptées sur les palais les archives de l'ancienne Égypte, à reconnaître les portraits des Pharaons les plus célèbres.

L'architecture avait été dessinée par la commission d'Égypte et par MM. Huyot et Gau. Champollion, pour ne rien faire d'inutile, ne s'occupa que des sculptures et fit copier les bas-reliefs les plus importants. Ces bas-reliefs reproduisent toute la physionomie de l'ancienne Égypte ; ils font passer en quelque sorte sous nos yeux tout le peuple des Pharaons. Nous suivons les rois conquérants dans leurs lointaines expéditions, nous les voyons rentrer en triomphe, nous assistons aux fêtes du culte, nous pénétrons dans les sanctuaires et dans les palais, nous voyons ce qui se passe dans les demeures privées, nous surprenons le secret de la vie familière, et la mystérieuse Égypte va être, à quelques égards, l'un des pays les mieux connus.

On est effrayé de voir l'immense quantité de notes et de dessins que Champollion rapporta de son voyage. Ces travaux excessifs avaient porté à sa santé une atteinte fatale. En 1831, on créa pour lui, au Collége de France, une chaire d'archéologie. Il donna une première leçon, mais, malgré son zèle, il dut renoncer à professer : son état maladif ne le lui permettait pas. Il se

retira l'automne à Figeac et s'occupa avec ardeur de sa grammaire égyptienne. Il eut une attaque d'apoplexie au mois de décembre ; il sentit que le temps pressait, et, dans un court répit que lui laissa sa maladie, il acheva de mettre en ordre sa grammaire. Après s'être assuré qu'il n'y manquait rien, il la remit à son frère en lui disant : « Serrez-la soigneusement ; j'espère qu'elle sera ma carte de visite à la postérité. » Ses amis se faisaient encore illusion ; mais il ne s'abusait pas comme eux, et, le 4 mars 1832, il succomba à une troisième attaque d'apoplexie.

La mort le surprit quand il se préparait à réaliser le rêve de sa jeunesse, et à écrire, d'après les documents qu'il avait recueillis, une histoire complète de l'Égypte. L'ordre qu'il avait laissé dans ses notes et ses dessins fit que du moins ils ne furent pas perdus. On les recueillit, et le gouvernement les publie sous le titre de *Monuments d'Égypte et de Nubie.* Il publiera bientôt aussi d'autres dessins laissés par un homme qui vient d'être, comme Champollion, martyr de son dévouement aux études égyptiennes : je veux parler de Nestor L'Hôte, un des artistes qui accompagnèrent Champollion dans son voyage. Champollion n'avait pu, malgré son activité, faire dessiner tout ce qu'offraient d'intéressant tant de vastes ruines. Déjà frappé de la maladie dont il est mort, il avait dû négliger tout ce qui se trouve encore au-dessous de Thèbes. Nestor L'Hôte fut chargé en 1838, par M. de Salvandy, de relever les bas-reliefs qui avaient été négligés. Afin d'aller plus vite, il se bornait à prendre des empreintes d'une partie de leur surface et ne dessinait que le reste. A son retour, un accident de mer lui fit perdre toutes ces empreintes. Les dessins

ne pouvaient plus, sans ces empreintes, lui être d'aucun usage. Il avait fait un voyage presque inutile. Ce malheur ne le découragea point; il sollicita comme une grâce de M. Villemain une troisième mission en Égypte, l'obtint, et rapporta en France de précieux portefeuilles. On doit surtout à Nestor L'Hôte un travail des plus intéressants. Plusieurs monuments de Thèbes qui remontent à près de quatre mille ans sont construits avec des débris d'édifices plus anciens, et ces matériaux portent sur leurs faces intérieures des sculptures et des hiéroglyphes. La commission d'Égypte l'avait déjà remarqué ; elle supposait que les édifices dont les matériaux servirent à de nouvelles constructions avaient dû être ruinés par la vétusté. Mais quelle suite de siècles n'aurait-il pas fallu pour cela, puisque quarante ont laissé presque intacts les palais des Pharaons? Là-dessus d'effrayants calculs sur l'âge de la civilisation égyptienne. Mais il est inutile de remonter à cette antiquité fabuleuse. L'invasion des pasteurs, qui eut lieu vers 2300 ans avant Jésus-Christ, eut pour effet, comme le dit Manéthon, de détruire ou de mutiler les édifices religieux de l'Égypte. C'est à cet événement qu'on doit attribuer la destruction de ceux dont les matériaux ont été employés par les rois de la dix-huitième dynastie; les cartouches hiéroglyphiques (contenant des noms de rois) gravés sur ces matériaux ne se retrouvent plus nulle part ailleurs, excepté dans un tombeau de Thèbes et dans les grottes sépulcrales de Psinaula. Ces monuments sont donc de l'époque où régnaient ces anciens Pharaons. Les sculptures nombreuses qui les décorent donnent une idée complète de l'état des arts et de la civilisation de l'Égypte à ces temps reculés dont la limite

inférieure est le XXIII$^{e}$ siècle avant Jésus-Christ. C'est à Nestor L'Hôte qu'on doit les dessins qui feront passer sous nos yeux ces tableaux authentiques d'une civilisation si ancienne.

## III

Ce ne sont pas seulement les monuments d'architecture et de sculpture, les inscriptions hiéroglyphiques et les papyrus égyptiens, qui ont donné les moyens de connaître l'ancienne Égypte. Les inscriptions et les papyrus grecs ont fourni de précieuses informations sur son histoire depuis la conquête d'Alexandre. Les Lagides adoptèrent le culte et les usages de l'Égypte. Ils relevèrent les temples que Cambyse avait détruits, comme plusieurs siècles auparavant les Touth-Mosis et les Rhamsès avaient réparé les ruines faites par les Hyksos. Les Romains continuèrent cette politique sage et tolérante. Les Égyptiens, ce peuple architecte, purent donc, sous la domination grecque et sous la romaine, recommencer partout ces grandes constructions interrompues un moment sous les Perses. C'est encore ici un savant français, M. Letronne, qui a fait les plus belles découvertes.

Chacun sait les disputes dont les zodiaques égyptiens ont été l'objet. Dans ceux de Denderah, on crut que le point solsticial se trouvait dans le signe du lion ; or, le point solsticial n'a pu être dans ce signe que trente siècles au moins avant notre ère. On reportait donc à cette époque la construction du temple.

Dans les zodiaques d'Esné, le solstice parut être dans le signe de la Vierge, ce qui les ferait remonter jusqu'à cinq mille ans avant Jésus-Christ. Les calculs les plus

subtils furent prodigués à cette occasion. Chacun composa son système et attaqua celui des autres ; c'était une dispute interminable. On supposait sans motif que ces zodiaques avaient un sens astronomique, tandis qu'ils pouvaient fort bien n'avoir qu'un sens religieux ou astrologique, sans rapport à l'ordre de l'année solaire. Du reste, on manquait de tout point fixe et commun pour s'entendre. Cette querelle n'était si passionnée que parce qu'elle en cachait une plus grave. La question religieuse se mêlait à la question archéologique. L'antiquité que Dupuis et Fourier donnaient aux zodiaques reculait la civilisation égyptienne au-delà de toutes les limites que permet la chronologie biblique, dont on confondait la cause avec celle du christianisme, à tort je le pense, car le christianisme est tout autre chose qu'une question de chiffres.

Un élément positif vint enfin permettre de juger le procès. On avait trouvé sur le portique du temple de Denderah une inscription grecque que la commission d'Égypte n'avait pas su interpréter. M. Letronne la restitua et l'expliqua en 1821. Elle apprend que les Tentyrites ont élevé ce portique à Tibère. Le zodiaque qui s'y trouve ne pouvait donc être antérieur à ce prince. Le fait avait beau être évident, le raisonnement simple, la conclusion inévitable : on cria au paradoxe, à l'abus d'érudition. A vrai dire, ces quelques mots grecs déroutaient toutes les théories que l'on s'était arrangées sur l'Egypte. C'était de quoi faire perdre le sommeil à toute la commission d'Égypte. On croyait jusqu'alors, avec elle, que tous les monuments de style égyptien étaient antérieurs à Cambyse. On s'était appuyé sur des zodiaques pour attribuer à la vallée du Nil la plus antique

civilisation, et voilà ces systèmes renversés par une seule petite inscription. Champollion même, au premier moment, était d'assez mauvaise humeur contre elle. Ce fut enfin une tempête universelle contre les hardiesses de M. Letronne. Il tint bon, et bien lui en prit.

L'année suivante, MM. Huyot et Gau revinrent d'Égypte. Ils avaient reconnu sans peine, avec le coup d'œil exercé des artistes, que les monuments égyptiens ne pouvaient être tous de la même époque. Sans s'être entendus, sans avoir pu lire aucune inscription, sans autre secours qu'un jugement délicat et sûr, ils avaient distingué trois époques : celle d'une simplicité primitive et naïve, celle de la perfection et celle de la décadence. Ils avaient l'un et l'autre attribué à la dernière le temple de Denderah. M. Letronne obtint bientôt une coïncidence plus décisive encore. C'est au mois de septembre de cette même année 1822 que Champollion publia sa lettre à M. Dacier, où il montrait que le portique de Denderah ne portait que des noms d'empereurs romains. La sculpture du portique et le zodiaque par conséquent dataient de l'empire. Le doute devenait impossible, surtout lorsque Champollion eut aperçu le titre d'*autocrator* dans les hiéroglyphes qui accompagnent le zodiaque circulaire. On fut contraint d'accepter les résultats de M. Letronne.

Il alla plus loin. Il examina les autres zodiaques égyptiens. On en connaissait quatre encore, et l'on n'en a pas trouvé davantage, malgré les plus attentives recherches. Les deux zodiaques d'Esné et celui de Panopolis sont de l'empire romain. Les inscriptions grecques et hiéroglyphiques le prouvent également. Le quatrième se trouvait dans l'intérieur de la caisse de momie que

M. Caillaud avait rapportée de Thèbes. Quelques lettres grecques, tracées sur le bord de cette caisse, vinrent encore chagriner les partisans de la haute antiquité du zodiaque. Elles apprenaient, à n'en pouvoir douter, que cette caisse avait été faite pour un certain Pétéménophis, mort l'an XIX de Trajan. Il demeura donc démontré que tous les zodiaques égyptiens connus étaient postérieurs à l'ère chrétienne.

L'absence du zodiaque sur les monuments pharaoniques semble attester clairement que ces représentations furent le résultat d'une influence étrangère et récente, et qu'elles n'étaient pas dans les habitudes nationales de l'ancienne Égypte. On ne peut s'empêcher de chercher à cette apparition toute nouvelle une cause dans l'époque où elle a eu lieu. L'astrologie était alors en grande vogue. Celle qui rapporte les nativités à la place qu'occupent les planètes dans le zodiaque est originaire de la Chaldée, et s'introduisit assez tard chez les peuples occidentaux. Elle acquit un singulier développement vers le premier siècle de notre ère, lorsque les progrès de l'astronomie lui eurent permis de s'entourer d'un appareil scientifique propre à déguiser sa futilité. La manie des horoscopes devint générale. Il était naturel de soupçonner que les zodiaques égyptiens pouvaient n'être que des thèmes de nativité. Le zodiaque de la momie de Pétéménophis confirme cette conjecture. Il commence par le signe du lion et finit par celui du cancer, comme les zodiaques de Denderah ; il a eu pour objet, on en est certain, d'indiquer que le personnage était né sous le signe du capricorne, et tout fait supposer que les cinq autres zodiaques étaient principalement astrologiques.

Tout cela n'empêchait point encore que le zodiaque,

pour n'avoir pas été figuré sur des anciens monuments, ne pût être connu en Égypte à un âge très reculé. Cependant M. Letronne acquit bientôt la preuve que le zodiaque n'était pas originaire d'Égypte, et qu'il n'y était venu que fort tard. Ceci semble bien paradoxal, l'on n'a guère d'envie d'être convaincu, mais il est mal aisé de résister aux preuves de M. Letronne.

On doit distinguer dans le zodiaque deux choses très différentes et souvent confondues: sa division en un certain nombre de parties égales et les signes des constellations. Tous les peuples ont dû observer que le mouvement de la lune dans le ciel s'opère en un peu plus de vingt-sept jours, et que la course du soleil est marquée par environ douze pleines lunes. La division du calendrier lunaire et du calendrier solaire était indiquée par ces nombres, et peut ainsi se retrouver la même chez des peuples qui n'ont eu entre eux aucune communication ; mais les groupes d'étoiles sont susceptibles d'être composés de vingt manières différentes, et n'ont rien que d'arbitraire. L'usage des mêmes groupes et des mêmes figures chez deux peuples, suppose donc nécessairement que l'un des deux les a reçus de l'autre. Or, nous retrouvons en Égypte et dans toute l'Asie le même zodiaque solaire qu'en Grèce, avec les mêmes signes. Personne ne mettait en doute son origine orientale; on ne se disputait que sur le peuple à qui il fallait attribuer son invention. Dupuis faisait le zodiaque originaire d'Égypte. Voyons si la chose est possible.

Le zodiaque égyptien a les mêmes signes que le zodiaque grec, mais les figures des autres constellations sont toutes différentes sur les deux sphères. Cela prouve que les deux sphères ont une origine distincte, et que

le zodiaque a été transporté sur l'une d'elles après coup. Le zodiaque égyptien a douze signes. Le zodiaque grec n'en a d'abord eu qu'onze : le scorpion servait pour deux signes, et ses serres n'ont été remplacées par la balance que vers le premier siècle avant Jésus-Christ. Or, il serait incompréhensible que d'un zodiaque en douze divisions et douze figures, les Grecs eussent pris les douze divisions et seulement onze des figures, et ne se fussent décidés que beaucoup plus tard à introduire la douzième. Évidemment le zodiaque a passé tout entier d'une sphère à l'autre. Ce n'est pas la Grèce qui a imité l'Égypte : ce sont donc les Égyptiens qui ont emprunté le zodiaque grec quand il fut complet. Il ne reste pas d'autre alternative. Le même raisonnement prouve que tous les zodiaques solaires qui ont les mêmes signes que le zodiaque grec complet dérivent de lui, à un âge très récent. Voilà qui bouleversait un peu l'histoire ; cependant M. Letronne n'est pas embarrassé de soutenir sa thèse sur tous les points.

Les Chaldéens ont, à une époque reculée, imaginé le zodiaque solaire. Les Grecs leur doivent l'idée de cette zone céleste et sa division en douze parties ; mais ils ne leur doivent point les figures des constellations. Elles existaient déjà sur la sphère grecque avant l'introduction du zodiaque. Le zodiaque, après être venu de Babylone, a fini par y retourner, sous une nouvelle forme, avec les figures et les noms grecs des constellations. Les astrologues chaldéens, quand leurs superstitions se répandirent dans l'Occident, sentirent le besoin, pour lutter à armes égales avec leurs émules grecs, de s'aider des progrès que l'astronomie avait faits à Alexandrie. Ils adoptèrent ainsi le zodiaque grec, parce que

l'école d'Hipparque lui rapportait tous les mouvements célestes et dressait les tables d'après lui.

Dans les livres anciens des Perses, on ne trouve aucune trace d'astronomie zodiacale. Le *Boundehesch*, où les signes de notre zodiaque sont cités, est une compilation postérieure au christianisme et même à l'islamisme. Elle n'a donc aucune autorité dans la question qui nous occupe. Les monuments mithriaques ne prouvent rien non plus. On ignore si l'astronomie joue aucun rôle dans ces représentations; peut-être sont-elles purement religieuses. Tout ce qu'on sait de ces bas-reliefs, c'est que le plus ancien ne remonte pas au-delà du règne d'Adrien, et que leur type principal est emprunté de l'art grec.

Les zodiaques indiens n'ont été trouvés que dans des édifices modernes. Le zodiaque proprement indien est le zodiaque lunaire en 27 nakschatras. La plus ancienne mention du zodiaque solaire se trouve dans Aryabattha, dont l'époque est indiquée par Colebrooke entre 200 et 400 de notre ère. Encore ici tout montre que ce zodiaque a été apporté à l'Inde d'un pays étranger. Les relations commerciales entre l'Inde et l'empire romain avaient, aux premiers siècles de notre ère, pris une grande extension. C'est alors que l'astrologie grecque s'introduisit dans l'Inde. Certaines dénominations purement grecques dont se servent les astrologues indiens rendent cette origine palpable, et l'astrologie dut nécessairement amener avec elle le zodiaque, dont elle ne pouvait se passer.

Le zodiaque lunaire est également le seul que la Chine ait connu d'abord. Le zodiaque en douze signes y a été introduit fort tard, l'an 164 de notre ère, par une ambassade de Marc-Aurèle. Voilà donc le zodiaque qui, au lieu de nous venir d'un peuple antédiluvien, comme le

voulait Bailly, ou des sanctuaires de l'Orient, perd son âge vénérable et son air sacerdotal, nous arrive de Grèce et la quitte à une époque fort récente, pour courir le monde en société de l'astrologie. Il en résulte plus d'une conséquente importante. Tous les systèmes qui veulent expliquer les anciennes religions par l'astronomie zodiacale sont par là frappés de nullité. On a souvent attribué aux premiers âges du monde, non pas seulement une riche inspiration, une vive et poétique intuition, ce qu'ils avaient sûrement, mais encore une science positive plus tard perdue on ne sait pourquoi ; la prétendue antiquité du zodiaque était donnée comme une preuve décisive ; cette preuve tombe.

On a cru aussi que la Grèce devait presque tout à l'Orient. Ce petit peuple, au contraire, dont le pays marque à peine sur la carte, eut un développement éminemment original, rendit à l'Orient une véritable science pour prix des notions vagues et incertaines qu'il en avait reçues, répandit jusque dans de lointaines contrées de l'Asie et de l'Afrique sa langue, ses idées, ses découvertes, et, par son génie et l'épée d'Alexandre, sut conquérir un vaste empire à sa civilisation.

Voilà des résultats nouveaux, étendus, qui touchent aux questions les plus intéressantes de l'histoire. Le point de départ n'était pourtant, ne l'oublions pas, que quelques caractères grecs tracés sur une pierre, qui paraissaient exprimer un fait bien insignifiant. Ce n'est pas la seule fois que cette bonne fortune arrive à M. Letronne. Elle lui est trop habituelle pour qu'il n'y ait pas un peu de sa faute à la rencontrer ainsi. Il excelle à déduire d'un fait toutes ses conséquences. Il ne lui permet pas de rien cacher ; il le harcelle, il ne lui laisse pas

de trève qu'il ne l'ait forcé à se rendre à discrétion, et cela toujours avec une aisance, une liberté d'allures si parfaite, qu'on le suit sans la moindre peine. Rien qui trahisse ou qui exige l'effort. Ces déductions ont beau cependant être naturelles : elles sont si imprévues, qu'elles donnent le plaisir d'une découverte, et que souvent elles ont le charme du paradoxe. Pourquoi s'en étonner? Quand on ne veut pas penser avec la tête de son voisin, quand on se met à tout ignorer pour ne rien savoir sur la foi d'autrui, quand on s'obstine à une méthode rigoureuse, il est bien difficile de ne pas quitter une fois les sentiers battus. Le paradoxe peut n'être qu'un bon sens poussé jusqu'au bout, comme le sens commun n'est souvent aussi qu'un bon sens qui s'arrête à moitié route, au carrefour de toutes les opinions. M. Letronne unit la sagacité et la portée, la finesse et l'étendue d'un esprit attentif à l'ensemble comme aux plus minutieux détails ; jamais rien de pesant ni de banal. L'érudition fait peur à beaucoup de gens : elle est si souvent ignorante du bon goût, embarrassée dans son fatras, futilement curieuse et lourdement puérile ! Avec M. Letronne, on n'a rien à craindre de pareil. L'érudition est toujours chez lui ingénieuse, sensée et du meilleur atticisme ; elle comprend à demi-mot ; il lui suffit d'un indice. Une critique lucide et inventive, la précision, le bon goût, une science armée de toutes pièces et preste dans ses mouvements, la rigueur mathématique du raisonnement, l'exquise clarté du langage, donnent aux travaux de M. Letronne un caractère éminemment français.

M. Letronne a su se livrer toujours aux recherches où son talent le devait mieux servir. Il ne s'est guère occupé de la poésie, de la philosophie ou de la religion des

peuples anciens. Il laisse aux Creuzer, aux Welcker et aux Ottfried Müller le soin de faire d'admirables travaux sur l'art et sur la mythologie. Il préfère les recherches sur le gouvernement, la politique, les sciences positives. Il aime à retrouver l'anecdote des temps anciens, à pénétrer jusqu'à leur vie familière; il se plaît à les surprendre en négligé; il montre fort peu de respect pour l'étiquette dont l'histoire a pris l'habitude, et ne craint pas d'assaisonner quelquefois l'archéologie d'un grain de malice.

M. Letronne a écrit nombre de dissertations sur les antiquités égyptiennes. Il m'est impossible de les faire connaître; il en vaudrait la peine pourtant: elles se distinguent par les qualités que je viens de signaler chez lui, et presque toujours elles se terminent par quelque découverte piquante.

Chacun connaît l'histoire de la statue de Memnon, qui rendait, au lever du soleil, des sons harmonieux. Le fils de l'Aurore a reçu de M. Letronne un rude échec à sa célébrité. Le colosse se dilatait et vibrait aux premiers rayons du soleil; mais pour que cette vibration produisît un son appréciable, il fallait qu'aucune fissure ne vînt arrêter les oscillations, et que la masse fût parfaitement saine. C'est un mérite qu'il est à peu près impossible de trouver dans un bloc de brèche aussi énorme. Personne donc n'entendait rien, jusqu'à ce qu'un tremblement de terre, l'an 27 avant Jésus-Christ, rompit le colosse en deux. La moitié demeurée debout était saine, et dès ce jour Memnon devint harmonieux. Sa voix matinale n'a que cette humble origine: le critique le prouve sans pitié. Le prodige dura 230 ans. Septime Sévère, devant qui Memnon avait obstinément gardé le silence, voulut calmer le héros et s'avisa de restaurer son colosse.

Il espérait que la voix en deviendrait plus belle. Il dut jurer, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. Les pierres placées sur le tronçon mutilé firent l'office de sourdine, et Memnon redevint muet. Je soupçonne M. Letronne d'avoir, non sans un secret plaisir, joué ce mauvais tour à ce poétique mensonge. Creuzer s'était fourvoyé au sujet de Memnon et de sa voix; M. Letronne ajoute un peu cruellement : « Les amateurs d'allégories et de symboles cesseront de prendre le beau Memnon pour but de leurs élucubrations fantastiques; car et le cercle d'or de l'année, et le cercle annuel des cantiques, et les sept sons du septième jour, et l'harmonie des sphères, et le cadran, et le gnomon, et les incarnations du soleil, toutes ces inventions, assurément très poétiques, ont maintenant disparu pour faire place à une histoire toute prosaïque et toute simple mais claire. » Le mysticisme est le moindre défaut de M. Letronne, et, s'il a une superstition, ce ne peut être que celle de la clarté.

Ses *Recherches sur l'Égypte* sont jusqu'à présent son ouvrage le plus important. Il y explique 43 inscriptions grecques de l'Égypte que l'on connaissait en France en 1823. Depuis lors le nombre de ces inscriptions s'est considérablement accru. M. Letronne en possède aujourd'hui 700. Il les a restituées et expliquées : il n'a plus qu'à les publier, et le premier volume de ce recueil va paraître. Il publie en même temps les papyrus grecs du Louvre. L'histoire des Lagides, si peu connue encore, sera ainsi retrouvée dans les documents originaux. On ne peut douter qu'avec de si abondants matériaux, un esprit comme celui de M. Letronne n'éclaire cette époque intéressante d'une lumière toute nouvelle. Ces recueils seront sûrement riches de découvertes inattendues, d'investi-

gations curieuses, d'aperçus ingénieux, de vastes résultats, et l'un des beaux monuments de la science moderne.

La France a donc bien l'initiative des études égyptiennes. C'est elle qui a ouvert la vallée du Nil au monde savant. Elle a la première exploré les ruines de Thèbes, de la Nubie et de Méroë. C'est Champollion qui a déchiffré les hiéroglyphes ; c'est M. Letronne qui explique les monuments grecs. L'art et les institutions de l'ancienne Égypte, sa chronologie, son histoire, ses mœurs et ses coutumes sont en grande partie connus, grâce à ces travaux. Ils ont jeté moins de jour sur la religion ; mais elle ne tardera pas, sans doute, à perdre ses obscurités. En Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Italie, on s'occupe aussi avec ardeur et succès de ces recherches. Les musées de Londres, de Turin, de Leyde, de Berlin, de Rome, sont étudiés avec soin. Le roi de Prusse doit envoyer le docteur Lepsius glaner en Égypte ce que nos voyageurs ont laissé d'inexploré, et ce jeune philologue, déjà justement illustre, saura recueillir de nouvelles richesses. Il est permis de beaucoup espérer quand on voit un concours si nombreux, et qu'on pense aux rapides progrès de ces études dans les 20 dernières années. Le sphinx n'aura peut-être bientôt plus pour nous d'énigme importante ; nous serons initiés un jour sans doute à cette sagesse des Égyptiens tant admirée autrefois ; nous comprendrons la pensée qui leur inspira de si grandes choses, et nous connaîtrons la force qui donna à toute leur œuvre une si étonnante durée.



# III

# ÉTUDES DE LA LANGUE SÉCHUANA

**PAR EUGÈNE CASALIS**

**missionnaire français à Thaba-Bossiou, dans le pays des Bassoutos.**



La plupart de nos lecteurs connaissent déjà les travaux que les missionnaires évangéliques ont, depuis quelques années, entrepris avec un beau succès dans l'Afrique méridionale. M. Casalis, l'un d'entre eux, vient de publier ses recherches sur la langue et la poésie des Béchuanas, et cet ouvrage, sur un sujet entièrement nouveau, a pour la science un vif intérêt.

L'Afrique semble avoir été vouée au mystère ; ses vastes et brûlantes étendues demeurent impénétrables, et les plus hardis voyageurs n'ont pu remonter à la source de ses deux grands fleuves : son antique civilisation avait pris pour symbole le sphinx, et personne encore n'a pu résoudre son énigme. On sait cependant que des populations considérables se pressent dans l'intérieur du continent sur les bords du Niger, sur les limites des sables ou dans les pâturages du plateau, malheureuses, acharnées à se détruire, livrées au fétichisme

et à l'esclavage, et, par ces deux misères, déchues, pour ainsi parler, de l'humanité. La seule voix qui nous arrive de ces lointaines contrées est la plainte d'une longue souffrance qui réclame notre tardive pitié.

L'Afrique, par sa figure même et sa situation, semble préparée pour cette humiliante et douloureuse histoire. Elle est presque entière sous la zone torride, tandis que l'Europe et l'Asie jouissent du climat tempéré, de tous le plus propice à l'homme. Sa forme ramassée et compacte, que ne découpent ni golfes profonds ni mers intérieures, le petit nombre de ses fleuves, l'étendue redoutable de ses déserts, ne permettent pas à ses peuples de se mêler ensemble, de communiquer facilement, et font obstacle au commerce, à l'industrie et à l'échange des idées, au progrès de la civilisation. Isolés les uns des autres, sous un climat qui engourdit l'âme et n'allume que les sens, ces pauvres peuples sont fatalement condamnés à une dégradation qui s'exprime jusque sur leurs traits; on connaît la laideur des Hottentots; de tous les hommes, le nègre est celui dont le cerveau déprimé annonce le moins d'intelligence, et, chose remarquable, de tous il a le corps le plus vigoureux et le mieux constitué pour la vie animale. Cette prépondérance de la vie animale caractérise l'Afrique, au sol ardent et desséché: nulle part ailleurs les animaux sauvages ne sont aussi nombreux et les bêtes féroces aussi terribles, et c'était de la Libye que les Romains tiraient par centaines les lions pour les jeux du cirque. L'Amérique, au contraire, inondée par ses fleuves immenses, disputée encore par les eaux, est couverte de forêts vierges et de savanes où la vie végétale se développe dans toute son exubérance. L'Asie et l'Europe, par la douceur de leur

température et l'harmonie des éléments, sont les plus favorables à l'homme. L'ordre providentiel a donc été sévère et rigoureux à ceux qu'il a exilés sur cette triste terre d'Afrique.

Une étroite lisière septentrionale et l'Egypte font exception, il est vrai; mais les rivages africains baignés par la Méditerranée ont été dès les premiers temps occupés par des étrangers; les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Vandales, les Arabes, s'y sont succédé tour-à-tour. La vallée du Nil, au centre de l'ancien monde, voisine des contrées les plus heureuses, riche elle-même des bienfaits du fleuve, a seule vu avec les Pharaons une civilisation indigène dont les monuments indestructibles attestent le génie et la splendeur; elle est descendue avec le Nil de Thèbes à Memphis, de Memphis à Alexandrie, et, ainsi que lui, elle a des sources inconnues. Cette vieille Egypte, muette, solennelle, triste comme le désert, semble avoir reçu de lui l'habitude des austères pensées et des graves méditations de la mort: ce silence, ce mystère, cette fixité, et jusqu'à ce culte des animaux qu'il faut bien se garder toutefois d'interpréter grossièrement, portent l'empreinte et trahissent l'influence de la nature africaine. L'Orient, la Grèce, l'Italie, sont pleins aussi du fabuleux souvenir des Ethiopiens, peuple hospitalier, paisible, chéri des dieux qui aimaient à visiter ses festins et pour sa justice, sans doute, rélégué par les poëtes aux confins de la terre. Ces voisins de l'Egypte avaient sûrement été soumis à son influence et enseignés par ses prêtres. Du reste, dans ce vaste continent, aucune trace de civilisation indigène, et toutes les tribus livrées à la barbarie.

Quelles sont les origines des habitants primitifs de l'A-

frique? Quels rapports ont-ils entre eux et avec leurs aînés de l'Asie? questions d'un haut intérêt, qui ne recevront jamais de réponse peut-être; problèmes obscurs que l'étude comparée des races et des langues pourra seule éclairer. Cette étude est à peine ébauchée: ce que l'on connaît n'est rien au prix de ce que l'on ignore, et l'on ne peut avancer que par d'exactes et patientes recherches. Un travail qui se recommande comme celui de M. Casalis, par le soin, le scrupule, allais-je dire, la méthode et la sagesse, un travail où se fait remarquer un talent que la modestie de l'auteur n'a pu nous cacher, est précieux parce qu'il enrichit la science de faits nouveaux et certains; il l'est d'ailleurs parce que la langue séchuane est une des plus importantes du plateau africain. C'est celle de toutes les tribus Béchuanas qui occupent le pays au Nord-Est de la colonie du Cap de Bonne-Espérance, entre les Cafres et les Hottentots jusqu'à une distance considérable dans l'intérieur, jusque vers les bords du grand lac Marabai. M. Casalis signale quelques affinités du Séchuana avec la langue du Congo et les langues sémitiques; il ne va pas plus loin: il aime mieux se tenir dans une prudente réserve que de risquer des rapprochements prématurés; et il serait impossible, au point où nous en sommes, d'établir la filiation du séchuana.

Cette langue se distingue par l'harmonie et la clarté. Ses plus longs mots n'ont jamais plus de quatre syllabes, et les plus courts jamais moins de deux. Ils se composent de syllabes simples d'une consonne et d'une voyelle suivant invariablement la consonne: aussi les Béchuanas ne peuvent-ils prononcer les mots hollandais où les consonnes se heurtent qu'en leur faisant subir une méta-

morphose euphonique; et pour *hals* et *vleesch,* par exemple, ils disent *halosi, velasi.*

Parmi les métaphores de leur langue je remarque surtout:

| | *Sens propre* | *Sens figuré.* |
|---|---|---|
| *N'tate* | Celui qui m'aime | père. |
| *Tséla* | traverser | vivre. |
| *Sitoa* | être empêché<br>être faible | pécher. |
| *Khomo* | bœuf | chose précieuse. |
| *Pelu eu itata* | mon cœur s'aime | je suis heureux. |

Cette dernière figure, observe M. Casalis, est fondée sur l'idée très philosophique que l'approbation secrète de la conscience est un élément essentiel du vrai bonheur; et le mot *N'tate,* qui est continuellement dans la bouche du jeune enfant béchuana, suffirait, comme il le dit si bien, pour prouver que les plus beaux mots dans toutes les langues sont ceux que le cœur a créés.

L'Arabe a quarante mots pour nommer son cheval; le Béchuana en a dix pour une bête à cornes, selon les différentes combinaisons de couleur qu'il a pu observer dans ses troupeaux bigarrés. Mais les mots *esprit, conscience, faculté, entendement,* et, en général, les mots métaphysiques, lui manquent entièrement. « Les idées » abstraites ne lui sont cependent pas étrangères, mais » il ne les connaît guère que sous la forme du verbe. » Ayant peu l'occasion de s'exercer au raisonnement, » il n'a pas senti la nécessité de le faciliter et d'en abré- » ger la longueur. Les mots pensée, existence, consola- » tion, lui sont à peu près inconnus; il ne me com- » prendra pas si je lui dis: « La pensée de l'existence » de Dieu fait ma consolation; » mais il dira: « Je pense » Dieu est, je suis consolé. » Peut-être est-ce à un emploi

» si fréquent que le verbe séchuana doit la perfection » qui le distingue. Interprète unique de tous les senti-» ments de l'âme, il a dû devenir d'autant plus souple, » d'autant plus étendu, qu'il était plus nécessaire. » Aussi a-t-il trois espèces, une efficiente, une causative et une relative : j'achète, je fais acheter, j'achète pour ; et pour chacune d'elles un actif, un passif et un moyen. Je demande pardon de ces détails de grammaire, je ne les multiplierai pas davantage ; mais ne peut-on pas discerner sous les mots l'intime pensée d'un peuple ! ne nous trahissent-ils pas le secret de sa vie? N'est-il pas intéressant de retrouver dans le dialecte de misérables tribus, avec une indigence habituelle, quelquefois aussi des mérites qu'ont à envier les langues les plus développées, et souvent un soin de la beauté, un charme de sensibilité et d'imagination, indices de cette vie supérieure qui ne s'éteint jamais entièrement et qui partout peut de nouveau jeter de vives flammes.

M. Casalis a recueilli dans son ouvrage quelques poésies des Bassoutos : c'est chez eux que se sont établis les missionnaires français, et leurs mœurs, leurs usages et leurs croyances sont esquissées dans une introduction pleine d'intérêt.

Les Bassoutos ne sont que depuis une vingtaine d'années dans le pays où les missionnaires les ont trouvés. Les guerres continuelles qui désolent l'Afrique obligent à de fréquentes émigrations, et ils ont été forcés d'abandonner leurs premières montagnes ; leurs vieillards n'ont pas encore cessé de regretter les verts pâturages de Boutabouté et les coteaux escarpés où leur roi, jeune alors, s'exerçait avec ses compagnons à percer l'élan et le sanglier sauvages.

« Thaba-Bossiou, le centre de leur état, est une montagne isolée, de forme pentagone, haute d'environ quatre cents pieds, et offrant à son sommet un plateau de trois quarts de lieue de tour. L'abord de ce plateau est défendu par un couronnement de rochers perpendiculaires. On ne peut y avoir accès que par cinq interstices assez spacieux. Dans le cas d'attaque, ces espèces de portes sont soigneusemont bouchées avec d'énormes tas de pierres. Les villes du roi Moshesh et de son père Mokachane sont sur le plateau même ; le pied de la montagne est également couvert d'habitations, au centre desquelles s'élève la maison missionnaire. En jetant les yeux sur les collines environnantes, on découvre vingt-deux villages qui semblent autant de postes avancés, destinés à prévenir toute surprise.

» Moshesh est le maître suprême du pays ; il assigne à ses sujets les lieux qu'ils doivent habiter, et ils ne peuvent les quitter sans sa permission ; dans certains cas, il dispose même de leurs personnes. S'agit-il d'envoyer des espions, d'entreprendre un travail public ? il désigne les individus dont il a fait choix, et nul n'a le droit de protester. Toutes les disputes, tous les différends sont jugés par lui en dernier ressort. La tribu est divisée en villages, et ces villages obéissent à des chefs qui relèvent eux-mêmes de Moshesh. Dans des cas pressants, celui-ci les réunit pour s'aider de leurs conseils.

» La liberté de pensée et de parole sert de fondement et de garantie aux droits nationaux des sujets. Il leur est permis d'exprimer sans détours leur opinion sur la conduite du roi : s'ils la désapprouvent, ils le disent avec une franchise mâle et éloquente dont le fougueux tribun de Rome se serait honoré. On en jugera par l'exemple

suivant. Moshesh avait donné la jouissance de quelques pièces de bétail à un officier distingué par son courage. Il a voulu dernièrement reprendre ce bétail pour l'envoyer en présent à Lepuï, chef des Batlapis de la station de notre frère Pélissier. L'officier, extrêmement irrité, s'est présenté devant Moshesh, et l'a interpellé de la manière suivante : « Est-ce ainsi qu'un homme juste » doit se conduire? Vous m'enlevez toute ma nourri- » ture, toute la subsistance de mes femmes et de mes » enfants, pour l'envoyer à des étrangers. N'avez-vous » pas d'autre bétail à me donner, et faut-il que vous » laissiez dans la misère ceux auxquels vous devez votre » salut? Regardez mon corps, il est couvert de blessures. » J'ai combattu contre les Mantœtis, les Zoulas et les Ko- » rannas. Que l'ennemi vienne encore, on verra si Mos- » hesh ira s'exposer aux assagaies. Non, il restera sur » sa montagne auprès de ses femmes, il n'osera me » suivre. C'est moi qui me battrai, qui souffrirai la faim, » la soif, la fatigue, tandis que mon chef mangera, boira » et dormira paisiblement. »

» La loi du talion est presque le seul principe de jurisprudence que les chefs béchuanas connaissent. Ils ont cependant quelque idée de l'art d'apprécier la gravité des fautes d'après les circonstances qui les ont accompagnées ou produites. L'homme qui dérobe un bœuf dans un besoin pressant est moins coupable à leurs yeux que celui qui vole une chèvre pour satisfaire un penchant secret à la rapine. Ici, comme en Europe, la grandeur de l'offense croît en raison du rang et du caractère de l'offensé. Le rapt et le meurtre sont punis de mort; le criminel est précipité du haut d'une montagne, on lui lie les pieds et les mains, et l'exécuteur le pousse sur

d'horribles rochers à deux ou trois cents pieds de profondeur. Outre le bourreau, personnage important, deux hommes veillent particulièrement au maintien de l'ordre. L'un joint à la charge de crieur public celle de déblayeur général ; il enlève de la ville les immondices de toute espèce. L'autre veille, pendant la nuit, à ce que personne ne se jette par accident en bas de la montagne ; dans les cas de mort violente et subite, il fait la levée des cadavres.

« Le dieu des Béchuanas (Morimo) est un *homme* éternel, infiniment sagace et rusé, porté naturellement au mal, et d'autant plus terrible qu'il fait servir ses attributs à l'exécution des desseins les plus pernicieux. Sous un autre nom, c'est l'Arimane des anciens Persans. Heureusement pour le bien de l'humanité il est relégué dans les entrailles de la terre et s'occupe peu des mortels : aussi n'est-il pas nécessaire de le fléchir par des prières. Les faiseurs de pluie ont seuls le droit de lui offrir une espèce de culte. Ils connaissent dans le désert des cavernes profondes où l'on peut voir Morimo et converser avec lui. Lorsqu'ils arrivent en sa présence, ils ont soin d'enchaîner sa puissance par des charmes secrets. Ces prétendus magiciens révèrent certains animaux que Morimo chérit et auxquels il communique une partie de sa divinité. Tel est un certain chlamydophore (*dasypus sexcinctus*), qu'on ne peut pas tuer sans encourir une punition éclatante.

» Nous avons observé chez les Bassoutos quelques traces de sacrifices. Lorsqu'une personne est dangereusement malade, ses amis immolent des agneaux pour la soulager (c'est leur propre expression) ; si elle meurt, on égorge autant de bœufs sur sa tombe qu'elle a laissé

d'enfants. Ces rites se terminent par une sorte de lustration. Les proches parents du décédé amènent un bœuf sur le tombeau, recueillent le sang et les ordures de l'animal dans un vase, et y lavent religieusement leurs mains. Pendant la cérémonie de l'enterrement, on rassemble autour du cadavre autant de bestiaux que possible. Ne serait-ce pas un reste de la doctrine de la métempsychose?

» Les amulettes n'ont pas autant de crédit dans ces contrées que dans les parties plus australes de l'Afrique; cependant il est rare de voir un Mossouto qui n'en porte pas sur son corps. Tantôt c'est une vessie de cheval ou l'aile d'un petit oiseau fixée au milieu des cheveux, tantôt un collier de suif et d'osselets. Quelques os du torse d'un animal et deux petites lames d'ivoire offrant à leur surface des points noirs, semblables à ceux des dés, forment un amulette divinatoire. Le Mossouto a-t-il perdu son troupeau, il prend cet amulette dans ses mains, le ressasse en prononçant une courte formule et le jette par terre; puis, examinant la disposition des os et des morceaux d'ivoire les uns par rapport aux autres, il vous dira de quel côté est le bétail perdu, s'il en manque quelques pièces, etc., etc.

» Au reste, je le répète, les Bassoutos parlent de Morimo, consultent leurs faiseurs de pluie et leurs amulettes, immolent des victimes, sans paraître y attacher la moindre idée religieuse. « Nous avons appris cela de nos » pères, mais nous n'en connaissons pas la raison. » Voilà la réponse qu'ils font aux questions qu'on leur adresse sur ces matières. Peut-être vaudrait-il mieux pour notre œuvre qu'ils n'eussent aucune notion de ce genre. Comment leur prouver la bonté de Dieu et la

nécessité de la prière, aussi longtemps que le nom de Dieu leur rappelle un être odieux et insensible aux misères humaines? Le fils aîné de Moshesh, nous entendant un jour prêcher sur la miséricorde divine, nous fit l'observation suivante: « Si vous parlez d'un dieu bon, » donnez-lui le nom de votre langue; mais ne dites jamais que Morimo est bon. »

» Sous le rapport physique, les Bassoutos diffèrent assez des autres tribus Béchuanas; ils ressemblent davantage aux Cafres. Ils ont généralement la peau très noire, le nez presque aquilin, les lèvres minces et la barbe touffue. Sauf leur couleur et leurs cheveux laineux, ils se rapprochent beaucoup plus de la race caucasique que de la race nègre.

» Naturellement curieux, causeur, enjoué, le Mossouto chérit la vie sociale. Son plus grand plaisir est de s'asseoir avec ses amis autour d'un feu et de passer des heures entières à parler de diverses choses. La conversation est presque toujours entremêlée de bruyants éclats de rire. Souvent un membre du cercle se lève, s'agite dans tous les sens, déclame d'une voix perçante; vous le croyez en furie… pas du tout; il arrive au point le plus intéressant de sa narration; il s'agit d'une chasse, d'un combat, d'une vieille chronique transmise à l'oracle par ses ancêtres. Tels que sont les Bassoutos dans ces moments d'oisiveté, tels ils paraissent dans tous leurs rapports sociaux: simples, vifs, communicatifs. On voit au centre de Bossiou une vaste place entourée de roseaux; c'est là qu'au milieu des cris de joie, des chants, des sifflements, des murmures confus, des conversations particulières, l'un coud un kobo, l'autre étend une peau verte sur le gazon et la fixe avec des pointes de bois

dur, un troisième la décharne; quelques-uns tressent des corbeilles. Pendant ce temps, les femmes préparent du bogobe, des haricots, du lait aigre. On les entend, à l'entrée des huttes, broyer le millet d'Inde entre deux grès. Lorsque les aliments sont prêts, elles les apportent dans des vases de terre. Le repas est commun, chacun puise indifféremment au plat de son voisin; et si l'un des convives, plus fortuné que les autres, a pu se procurer à la chasse une antilope ou un zèbre, il en régale libéralement tous ses amis.

» Les Bassoutos ne se font pas, du reste, scrupule de tromper la confiance de leurs amis pour s'emparer de leurs biens, et ils sont défiants à l'excès. La polygamie la plus outrée règne parmi eux, et cet indice d'un penchant prononcé à la dissolution n'est pas le seul que nous ayons remarqué. J'ose à peine parler de leur gloutonnerie, tant elle est dégoûtante: au pied de la lettre, ils font un dieu de leur ventre; manger est pour eux une affaire capitale, qui semble absorber toutes leurs pensées. »

Que l'on me permette de citer ici une lettre de M. Casalis; elle nous fait connaître leurs idées religieuses et un événement bien humble sans doute, mais auquel le christianisme a pourtant donné beauté et grandeur:

« On a longtemps cru, et j'ai moi-même partagé cette opinion, que les Béchuanas ne devaient pas être classés parmi les peuples idolâtres. Les pagodes de l'Inde et les maraës de la Polynésie nous ont trop accoutumés à l'idée que tout culte païen doit nécessairement se déceler par un autel et un fétiche. Il était difficile de connaître la pensée religieuse des habitants du sud de l'Afrique, parce que son influence ne s'exerce sur presque

aucun des actes de la vie ordinaire. On ne pouvait en découvrir la nature qu'en assistant à ces scènes émouvantes qui arrachent l'homme à ses préoccupations habituelles et le forcent à croire en l'instruisant de sa dépendance. La tombe et le berceau, en présence desquels il est si difficile d'être athée, sont les autels où le Mochuana sacrifie, et c'est aux ombres redoutables de ses ancêtres qu'il demande un doux repos pour la froide dépouille d'un parent bien-aimé et des jours sereins pour l'enfant qui vient d'ouvrir les yeux à la lumière. Ce culte n'a rien de vague et d'indéfini ; c'est plus qu'un simple hommage rendu aux générations passées, c'est une adoration réelle. L'homme de tous les pays craint les esprits plus qu'il ne les aime ; un profond sentiment de frayeur accompagne généralement l'idée que les morts disposent du sort des vivants. Les anciens parlaient beaucoup d'ombres courroucées ; s'ils sacrifiaient aux mânes, c'était le plus souvent pour les apaiser. Ces idées répondent parfaitement à celles des Béchuanas. Ils prient plutôt qu'ils ne rendent grâces ; ils cherchent plutôt à détourner les châtiments qu'à s'attirer des faveurs ; en un mot, ils n'adorent les Barimos que lorsqu'ils pensent qu'il y aurait du danger à ne pas le faire. Cette foi explicite à l'immortalité de l'âme et à l'existence du monde invisible nous a servi comme d'un puissant levier pour remuer la tribu des Bassoutos ; mais, d'un autre côté, le système idolâtre qu'on en a déduit a été, jusqu'ici, l'un des plus grands obstacles au succès de nos travaux. On comprendra combien il est subversif de tout progrès et de toute réforme salutaire, si l'on réfléchit que d'après les notions des naturels, on ne saurait provoquer plus directement la colère

des générations divinisées qu'en se départissant des préceptes et des exemples qu'elles ont laissés après elles. Jaloux d'assurer à notre Dieu et Père l'adoration et la puissance qui n'appartiennent qu'à lui seul, nous avons dirigé nos principales attaques contre toute violation directe ou indirecte des premier et second commandements. Celui qui fit triompher sa cause sur le mont Carmel en présence des dix tribus égarées, a soutenu nos faibles bras, et déjà nous avons à lui rendre grâces d'une victoire signalée dont l'influence est de nature à s'étendre à toute la nation.

» Tséniégi, sœur d'Entlaloé, était atteinte d'une maladie qui, selon toutes les probabilités, devait terminer ses jours. Son frère, sincèrement converti à l'Evangile, la recueillit chez lui, et s'opposa à ce que l'on eût recours aux cérémonies usitées pour obtenir la guérison des malades. « Dieu seul, disait-il, a ouvert la porte de » la vie à ma sœur, Dieu seul peut lui ouvrir les portes » de la mort; c'est Dieu seul que nous prierons. » Ni les outrages du plus grand nombre, ni les flatteries et les caresses des gens adroits dans l'art de séduire, ne purent ébranler la résolution de ce fidèle chrétien. Assis jour et nuit auprès de sa sœur, il la pressait de recourir aux mérites du Sauveur, et le nom de Jésus fut le dernier son qui frappa l'oreille de Tséniégi expirante.

» Dès qu'elle fut morte, Entlaloé vint me dire qu'il désirait l'ensevelir chrétiennement, ou plutôt, selon son expression, « la mettre en réserve pour le jour de la » résurrection. » Ce n'était pas une petite entreprise: nous n'avions aucun antécédent dont nous pussions nous prévaloir, et cependant il s'agissait d'attaquer de front l'idolâtrie du pays. Dès qu'une personne a expiré, elle

est censée avoir pris place parmi les dieux de la famille. On dépose ses restes dans le parc des bestiaux, afin que ces animaux sacrés la protégent contre les maléfices des sorciers, auxquels on suppose la puissance d'évoquer les morts. Une génisse noire est immolée sur la tombe ; c'est la première oblation faite à la nouvelle divinité, en même temps qu'un acte d'intercession en sa faveur, destiné à lui assurer une heureuse réception dans les régions souterraines qu'habitent les barimos. Chacun des assistants aide à asperger la fosse et répète la prière suivante : « Repose en paix avec les dieux ; » donne-nous des nuits tranquilles. » J'invitai Entlaloé à aller instruire Moshesh de ses intentions ; il fut accueilli avec bienveillance et le chef lui fit la réponse suivante : « Entlaloé, je te reconnais pour un chrétien ; j'ai vu le » changement qui s'est opéré en toi, et j'ai dit : La pa- » role qui renouvelle ainsi l'homme est la parole de » vérité. Loin de m'offenser en faisant bien, tu peux » être sûr d'avoir mon approbation. Viens, je veux te » désigner moi-même le lieu où nous allons fonder la » ville des morts ; ta sœur en sera la première habi- » tante, mais nous l'y suivrons tous. » Le lendemain matin, près de cinq cents personnes accompagnaient le corps de Tséniégi au nouveau cimetière. Le cortége, précédé par quatre porteurs, s'avançait dans le plus profond recueillement. Je fis le service funèbre d'après le rite de nos Eglises protestantes ; puis la foule se retira, évidemment touchée de la beauté des espérances que la foi donne au chrétien.

» Ceci se passait vers la fin du mois de juin. Nous commencions déjà à sentir les premières attaques de la rougeole, qui a ravagé, cette année, toute l'Afrique mé-

ridionale. Quelques jours après l'enterrement de Tséniégi, cette maladie nous enleva notre petite fille. Le Seigneur voulait nous donner une occasion de le glorifier dans cette dispensation douloureuse. Il fallait que les Bassoutos eussent devant les yeux le spectacle de parents chrétiens pleurant un enfant chéri, mais contenus par la ferme conviction qu'ils le retrouveraient bientôt dans des régions de bonheur et de gloire. Moshesh voulut voir le petit corps avant qu'on fixât le couvercle de la bière. Il fut touché des soins que la mère avait mis à orner les restes innocents d'un ange. Le discours que notre bien-aimé frère Arbousset prononça sur la tombe produisit également une profonde impression sur lui. « Ah! s'écria-t-il, les chrétiens seuls » sont heureux ; ils pleurent, mais leurs larmes ne res- » semblent pas aux nôtres! Oui, Emma ressuscitera : la » mort n'est qu'un gué que l'homme traverse pour aller » à Dieu ! »

» Moshesh était à la veille de perdre l'une des personnes qu'il aimait le plus tendrement ; la sincérité de ses convictions allait être mise à une terrible épreuve. Mantsané, sa principale femme, dans un accès de délire occasionné par la rougeole, se précipita du haut du rocher le plus escarpé de la montagne. Le chef, en me faisant savoir cette triste nouvelle, me pria de ne pas le laisser seul, parce que ce jour de larmes serait probablement aussi un jour de débats. En effet, la grande question du culte des barimos allait être vidée pour Thaba-Bossiou. Mantsané appartenait à une famille puissante et malheureusement remarquable par son opposition à l'Evangile. Les funérailles des personnes élevées en dignité se font communément avec beaucoup de

pompe, et on leur sacrifie à plusieurs reprises. La chair des victimes sert de pâture à une foule de parasites éhontés qui forment la cour des souverains de ce pays-ci. On pouvait s'attendre à ce que cette tourbe avide se mît du parti des parents de Mantsané pour maintenir les anciens usages. Je me rendis auprès du chef vers midi, et le trouvai plongé dans la plus profonde douleur. Il était temps que je vinsse à son secours. Près d'un millier de bœufs avaient été réunis sur la place principale de la ville, et l'on achevait de percer une fosse dans le parc où la mère de Letsié et de Molapo a été enterrée, il y a quelques années. « Consentirez-vous à » faire le service sur cette fosse? me demanda le chef. » — Non, Moshesh, répondis-je avec douceur; vous » avez un cimetière, je ne parle que là. Ce bétail m'ap- » prend assez que vous êtes tenté de prier mon Dieu » et vos barimos en même temps; je serais infidèle à » mon maître si j'accédais à vos désirs. — Je vous l'avais » bien dit! s'écria Moshesh en se tournant vers la foule, » vous voulez que je serve Jéhovah d'une main et le » démon de l'autre. » Un murmure de mécontentement accueillit ces paroles. Le frère de la défunte protesta contre toute déviation des coutumes nationales. « Sur » quoi sont fondés ces usages? reprit Moshesh; je vou- » drais bien voir le livre où vous les trouvez prescrits. » Les missionnaires vous donnent la raison de tout ce » qu'ils font. L'homme meurt parce qu'Adam nous a » tués lorsque nous étions encore tous en lui, comme la » plante du blé est dans le grain. Il faut enterrer les » morts dans un même lieu, parce qu'il est beau de » penser qu'ils dorment ensemble le long sommeil de » la mort. L'homme n'est seul qu'aussi longtemps qu'il

» demeure dans le sein de sa mère ; dès qu'il voit le
» jour, il se colle à la mamelle de celle qui l'a enfanté
» et, dès lors, il vit dans la société de ses semblables.
» Vous dites qu'il faut sacrifier aux barimos ; mais les
» barimos ne sont que des hommes comme nous ; seu-
» lement, au lieu de vivre sur la terre, ils sont allés
» s'asseoir devant leur juge. Et vous aussi, lorsque vous
» serez morts, on fera de vous des barimos ; voulez-
» vous que nous vous adorions dès aujourd'hui ? Mais,
» comment adorer des hommes ? et, si vous n'êtes que
» des hommes maintenant, serez-vous plus puissants
» lorsque la mort aura moissonné la moitié de vous-
» mêmes ? » Ici, Ratsiou, le principal opposant, répartit
durement : « Nous nous taisons, Moshesh, parce que
» nous ne voulons pas céder. » Un autre ajouta : « Ce
» que disent les missionnaires serait excellent si nous
» le croyions ; mais je ne le crois pas, pour ma part. —
» Et c'est cependant la vérité, reprit le chef. — Oui, la
» vérité, la vérité !!..... » cria une voix, du milieu de
l'assemblée ; « courage, mon maître ! fais le bien, tu ne
» t'en repentiras pas ! » Je pris alors la parole, et, m'a-
dressant aux personnes les plus influentes, je leur dis :
« Grands de Thaba-Bossiou, vieillards que nous respec-
» tons tous, je hais la parole dure. Moshesh vous a dit
» les raisons pour lesquelles le culte des barimos doit
» cesser. Réfutez les vérités que je vous annonce, me
» voici, parlez, j'écoute. — Et moi aussi j'écoute, dit le
» chef, parlez !... » Long silence... « Nous parlerons, dit
» enfin quelqu'un, lorsque le Morouti (le missionnaire)
» se sera retiré. — Oui, vous vaincrez lorsqu'il n'y aura
» plus d'adversaire ; parlez maintenant ! s'écria Mos-
» hesh, un peu échauffé par une opposition aussi opi-

» niâtre. Pourquoi regardez-vous à terre, pourquoi faites-» vous des marques sur la poussière? Je disais en mon » cœur : Il est autour de moi bien des gens qui ont la » parole de sagesse ; mais, je vois aujourd'hui qu'ils » n'ont que celle de la vanité..... Qu'on recomble la » fosse immédiatement, et que le bétail soit conduit au » champ. » Puis, se tournant vers moi : « Vous avez » vaincu ; la femme que je pleure ira dormir avec Tsé-» niégi ; et moi aussi, je veux un jour reposer avec » elles. » A l'ouïe de ces paroles, je serrai la main au chef, et mon cœur s'éleva vers Dieu pour le louer. Le frère Gosselin se rendit au cimetière pour donner les directions nécessaires, et le lendemain la parole de Dieu fut adressée à une multitude assemblée sur la tombe de Mantsané. Depuis ce jour mémorable les habitants de Thaba-Bossiou ont regardé la question comme résolue, et le soin de rendre la poudre à la poudre a été ajouté aux autres devoirs de mon ministère. »

J'ai parlé de poésie des Béchuanas : ce mot doit se prendre ici dans son acception la plus modeste. Les peuples africains ne sont guère poètes ; ils ne connaissent en général ni le mètre, ni la rime ; leur langue ne s'est pas élevée jusqu'à la musique du vers, et leurs poésies, sans être entièrement dépourvues de cadence, se distinguent surtout du discours ordinaire par la noblesse des sentiments, les métaphores, l'ellipse, et ne sont guère qu'une prose plus harmonieuse et plus passionnée. Cela ne doit pas surprendre. Ce n'est pas qu'il faille pour la poésie une culture très développée : ce ne sont pas toujours les civilisations les plus habiles et les plus raffinées qui lui sont le plus propices. Leur science discrédite les fables ingénieuses qui tenaient sa place : sa rigueur effarouche

la rêverie : l'imagination est mieux fêtée par une sagesse plus ignorante ; il y a pour les peuples aussi une première jeunesse où elle brille de plus d'éclat. L'Arabe, avant son prophète, traversait déjà les solitudes de sable avec des chansons de guerre et d'amour, et la caravane, réunie sous les palmiers, charmait par de merveilleux récits les haltes du désert et ses nuits brillantes. Le pirate scandinave se riait des orages sur sa frêle barque et mêlait à leur bruit des chants valeureux et le nom des héros. Les bardes de la Germanie s'enfonçaient dans la forêt sacrée, et cherchaient le bord écarté des fleuves pour évoquer les esprits de la mystérieuse nature ; puis pour les jeux guerriers de la jeunesse et pour le jour du combat, ils célébraient les dieux des pères, ils redisaient les hauts faits des aïeux, souvenirs mêlés de deuil et de gloire que les tribus errantes portaient partout avec elles. Ces divers peuples en étaient aux rudiments de la civilisation ; mais ils appartenaient à des races généreuses, ils avaient un héroïsme passionné, l'esprit chevaleresque, l'âme enthousiaste, une langue riche, et l'on comprend qu'ils aient eu une belle poésie. Les Africains, au contraire, appartiennent la plupart à la moins noble des races, et, avilis par leurs instincts sensuels, ils le sont davantage encore par le fétichisme [1].

Il importe de se faire une juste idée de ce qu'il est : on s'est demandé s'il était le point de départ de l'humanité ou son extrême décadence. Le siècle d'hier pensait qu'elle n'était arrivée à la civilisation qu'après avoir traversé toutes les misères de la vie sauvage et franchi

[1] Les Béchuanas en sont heureusement exempts.

tous les degrés de la barbarie. Cette marche semble naturelle au point de vue d'un frivole bon sens, d'une philosophie sensualiste, de tous ceux qui veulent se passer de Dieu et usurpent pour l'homme une souveraineté indépendante, triste honneur qui s'achète toujours par quelque honte. Heeren, dans son excellent ouvrage sur le commerce de l'antiquité, professe cette opinion et l'a exprimée sans détour ; après avoir décrit les magnificences de l'architecture égyptienne, il ajoute : « Quelle distance n'y a-t-il pas des pauvres huttes des » Hottentots Bosjemens et des informes dessins qu'ils » ébauchent sur leurs parois, aux temples, aux colosses » de Thèbes, aux Pyramides de Memphis, et quelle » suite laborieuse de siècles n'a-t-il pas fallu pour que » de ces humbles commencements on se soit élevé si » haut ? » Il se trompe : ce n'est point ainsi que les choses se sont passées. L'humanité proteste contre la dégradation qu'on veut lui infliger ; elle réclame d'illustres origines.

Ce n'est point au premier jour sans doute qu'on a érigé ces monuments dont le voyageur étonné découvre les ruines silencieuses sur les rives abandonnées du Nil, sur le plateau dépouillé de la Perse, ou dans les sauvages montagnes et les forêts parfumées de l'Inde. Il a fallu une suite d'efforts et la persévérance du travail pour arriver à l'opulence sociale, au bien-être que donnent un commerce étendu et une habile industrie. Mais les traditions sont unanimes à donner à nos commencements une grande majesté morale. Il semble, à les entendre, que l'homme n'ait pu tout d'abord s'acclimater sur la terre et se déshabituer de Dieu, qu'il ait redemandé son image du moins à chaque chose, qu'il

ait voulu faire de sa vie entière un culte et un acte d'adoration. Les civilisations primitives sont remarquables par leur unité. Une seule pensée les domine, et c'est une pensée religieuse. Institutions sociales, arts, science, industrie, commerce, agriculture, tout subit son empire, tout procède d'elle, tout y ramène. La parole de l'homme était alors une prière, son habitation un temple et un autel son foyer. Ce n'est point graduellement qu'il a atteint cette élévation. Au contraire, plus on remonte le cours des âges, plus la pensée religieuse s'épure et grandit ; plus avec elle la langue, cette fidèle interprète de l'âme, moins souple, moins richement variée, il est vrai, devient sublime et, pour ainsi dire, sacerdotale ; plus aussi les croyances et les langues se rapprochent, et tout concourt pour nous faire soupçonner antérieurement à leur diversité, non point l'indigence de la vie sauvage, mais une unité véritable de foi et de parole qui s'est perdue par une cause funeste, jusqu'à ce que le christianisme soit venu la rendre plus intérieure, plus puissante et désormais assurée.

Cette pensée a été, en tout temps, celle des esprits les plus élevés ; et à défaut des inductions certaines tirées de l'étude des langues, à défaut des monuments primitifs et d'un témoignage universel, la raison suffirait seule pour nous la donner.

Le respect de la tradition, le culte que les peuples anciens vouaient au passé s'expliquent aisément si l'homme a commencé par Dieu, et deviennent incompréhensibles dans l'hypothèse contraire. En effet, un souvenir ineffaçable nous aurait appris alors que nos premiers temps avaient été les plus durs et les plus mauvais, que chaque siècle ajoute une nouvelle con-

quête à celles des siècles précédents, qu'il n'y a point eu d'âge d'or autrefois, qu'il est au terme de notre course, qu'il nous faut vivre d'avenir. La société d'ailleurs ne peut se perfectionner sans une impulsion qui presse sa marche, sans un idéal qui enflamme son énergie, sans un enthousiasme qui l'inspire. Cette impatience du repos, cette généreuse inquiétude qui ne permet pas à l'homme de s'arrêter, cette soif inextinguible du progrès n'est que le noble tourment de l'infini, elle s'allume à la vue de Dieu. Si l'humanité avait commencé par le fétichisme, elle n'aurait donc eu aucun moyen de s'élever plus haut. Accumulez les siècles, ils auraient passé sur elle comme sur un mort. Les peuples livrés à cette dernière des superstitions n'ont de ressources que dans un secours étranger, et ne peuvent espérer que de lui une foi et un développement supérieurs. Le fétichisme, par l'idée misérablement bornée et matérielle qu'il donne de la divinité, éteint chez l'homme tout ce qui est infini ; il l'animalise, il tend à détruire tout ce qui n'est pas exclusivement individuel, momentané, sensible. Le fétichisme a si peu donné naissance à la société qu'il la tue, et s'il est une enfance, il n'est que l'enfance idiote de la décrépitude. C'est quand on se fait de lui cette juste idée, que l'on comprend son influence délétère, et l'on n'est plus surpris de voir ses victimes indigentes de tout ce qui fait notre grandeur. L'homme qui s'agenouille devant les fétiches ne retrouve nulle part d'Etre suprême. A la vue de l'immensité de la création, il n'admire pas, il éprouve un stupide étonnement, il a peur. Le fétichisme irait donc à détruire la poésie comme la société. Heureusement son influence

ne s'exerce pas seule. L'homme ne tombe jamais dans une abjection absolue : la conscience brille parfois dans sa nuit, et ses clartés subites découvrent les profondeurs de la vie ; il garde quelques affections qui le sauvent d'une entière erreur. Les plus malheureux ont une patrie, une famille, un souvenir confus de la justice ; ils peuvent donc avoir quelques chants ; il peut leur échapper de grandes paroles. N'oublions pas non plus que chez les peuples barbares l'imagination est de toutes les facultés la première.

Remarquables entre les tribus du plateau africain par leur caractère paisible, les Béchuanas n'ont pourtant guère connu la poésie des passions douces dont la délicatesse suppose une culture avancée. Entourés de voisins belliqueux, exposés à de fréquentes invasions, souvent contraints de quitter leurs pâturages pour des retraites mieux protégées, ils vivent dans les alarmes de la guerre, et leurs chants consacrent surtout le souvenir de leurs expéditions. Le héros est le plus souvent son barde, et c'est lui-même qui célèbre ses exploits. Ce n'est ni l'honneur, ni l'amour, ni la tragique vengeance qui allument son courage : le prix de sa victoire est le troupeau de son ennemi ; c'est une vache que se disputent les deux rivaux, et il est difficile à ce prix d'atteindre le sublime. La naïve fanfaronnade du poète n'est pas sans intérêt comme peinture de mœurs : elle peut faire sourire à la pensée que nos ambitions et nos gloires ont, elles aussi, leur mesquinerie ; mais du reste, quelques traits heureux ne sauvent pas le lieu commun habituel.

Les Béchuanas ont des proverbes comme tous les peuples, et quelques-uns se distinguent par un singulier

bonheur d'expression ; on en pourra juger par ces exemples :

L'enfant ingrat est la mort des entrailles de son père.
La graisse que donnent les biens mal acquis fait mourir.
Le sang humain est pesant : il empêche celui qui l'a répandu de fuir.
Si un homme a été tué secrètement, les pailles des champs le diront.
La colère est un chaume qui s'allume de lui-même.
Les richesses sont un brouillard qui se dissipe.

Et le *pallida mors :*

La mort ne connaît pas les rois.

Mais le trésor de ce recueil, ce qui lui donne un intérêt inespéré, ce sont les morceaux qui le terminent. Il s'agit de contes et de fables pourtant ; et pourquoi non ? ce n'est pas l'espérance seule qui est restée dans la boîte de Pandore pour consoler nos misères : le conte y était aussi pour les amuser, aimable comme l'enfance, beau comme elle de naïve poésie et de grands souvenirs, et tenant par la main l'apologue, son frère jumeau. L'homme ne peut se passer d'eux : ne lui en faites pas un tort, ne le prenez pas trop en pitié ; pour ma part, je lui en sais gré et prends fort plaisir à *Peau d'âne*. On les retrouve partout, et, le croirait-on, ce sont partout des récits pareils dont les mères amusent leur nichée ; elles se sont fidèlement transmis cette charmante science de leur doux sacerdoce ; un berceau a été l'arche qui les a sauvés des flots du temps.

Mais je m'empresse de vous apprendre les ruses du petit lièvre :

« Un femme eut envie de manger du foie de niamatsané [1].

[1] Animal imaginaire.

Son mari lui dit: « Femme, tu es folle! la chair de niamatsané n'est pas bonne à manger; et puis cet animal est difficile à prendre, car d'un saut il franchit trois sommeils. » La femme persista; et son mari, craignant qu'elle ne devînt malade s'il ne la satisfaisait pas, partit pour la chasse. Il vit de loin une troupe de niamatsanés; le dos et les jambes de ces animaux étaient comme un charbon ardent. Ils les poursuivit pendant plusieurs jours, et réussit à la fin à les surprendre endormis au soleil. Il approche, jette sur eux un charme puissant, tue le plus beau, lui arrache le foie, et va porter ce morceau tant désiré à sa femme. Elle le mangea avec grand plaisir; mais bientôt après elle sentit ses entrailles dévorées par un feu ardent. Rien ne peut étancher sa soif; elle court au grand lac du désert, en épuise l'eau, et reste étendue à terre, incapable de tout mouvement. Le lendemain l'éléphant, roi des animaux apprit que son lac était sec; il appela le lièvre et lui dit: « Toi qui es un grand coureur, va voir qui a bu mon eau. » Le lièvre part avec la vitesse du vent, et revient bientôt dire au roi qu'une femme a bu son eau. Le roi assemble les animaux; le lion, l'hyène, le léopard, le rhinocéros, le buffle, les antilopes, tous les animaux grands et petits vinrent au conseil. Ils courent, ils sautent, ils gambadent autour de leur prince et font trembler le désert; tous répètent ensemble: « On a bu l'eau du roi, on a bu l'eau du roi! » L'éléphant appelle l'hyène et lui dit: « Toi qui as si bonne dent, va percer l'estomac de cette femme. » L'hyène répond: « Non; tu sais que je n'ai pas l'habitude d'attaquer les gens en face. » Le roi appelle le lion et lui dit: « Toi qui as si bonne griffe, va déchirer l'estomac de cette femme. » Le lion répond: « Non; tu sais que je ne fais de mal qu'à ceux qui m'attaquent. » Les animaux se remettent à courir, à sauter, à gambader autour de leur prince; ils font trembler le désert; tous répètent ensemble: « Personne ne veut aller chercher l'eau du roi! » L'éléphant appelle l'autruche et lui dit: « Toi qui rues si violemment, va chercher mon eau. » L'autruche part et arrive près de la femme; elle tourne, penchée sur un côté, l'aile déployée au vent; elle tourne et fait voler la poussière; enfin elle approche de la femme et lui donne un coup de pied si violent, que l'eau rejaillit dans l'air et rentre à grands flots dans le lac. Tous les animaux se remettent à gambader autour de leur

prince en répétant : « L'eau du roi est retrouvée ! » Ils avaient déjà dormi trois fois sans boire ; le soir ils couchèrent près du lac sans oser toucher à l'eau du roi. Cependant le lièvre se leva dans la nuit et but ; après quoi il prit de la vase et en salit les lèvres et les genoux de la gerboise, qui dormait à son côté. Au matin les animaux s'aperçurent que l'eau avait diminué, et ils s'écrièrent ensemble : « Qui a bu l'eau du roi ? » Le lièvre dit : « Ne voyez-vous pas que c'est la gerboise ? Ses genoux sont couverts de boue parce qu'elle s'est courbée pour atteindre l'eau, et elle a tant bu que la vase du lac a adhéré à ses lèvres. » Tous les animaux se lèvent, gambadent autour de leur prince et disent : « La gerboise mérite la mort ; elle a bu l'eau du roi ! » Quelques jours après l'exécution de la gerboise, le lièvre, se croyant seul, se mit à chanter : « Petit lièvre, que tu es rusé ! Tu as fait mourir la gerboise. » On l'entendit, et on se mit à le poursuivre ; mais il échappa et se tint caché. Au bout de quelque temps il alla trouver le lion et lui dit : « Ami, tu es maigre ; les animaux te craignent, et tu ne réussis que rarement à en tuer ; fais alliance avec moi, et je te pourvoirai de gibier. « L'alliance fut conclue, et, d'après les directions du lièvre, le lion entoura un grand espace de terrain d'une forte palissade, et il creusa au centre de ce parc un trou assez profond ; cela fait, le lièvre plaça le lion dans le trou et le couvrit de terre de façon à ne laisser paraître que ses dents ; puis il alla crier dans le désert : « Animaux ! animaux ! Venez, je vous montrerai un prodige ; venez voir une machoire qui a poussé en terre ! » Les animaux trop crédules arrivent de toutes parts. Viennent d'abord les gnous, qui entrent dans le parc en pirouettant et répétant en chœur : « O prodige ! ô prodige ! Des dents ont germé en terre ! » Viennent les couaggas, race assez stupide ; puis enfin les timides antilopes, qui se laissent entraîner. Cependant le singe entre, portant son petit sur son dos ; il va droit au trou, prend un bâton pointu, écarte légèrement la terre et dit : « Quel est ce mort ? Enfant, tiens-toi bien sur mon dos : ce mort est encore redoutable ! » Il grimpe, en parlant ainsi, au haut de la palissade, et s'évade au plus vite. Au même instant le lion sort de son trou, le lièvre ferme la porte du parc, et tous les animaux sont égorgés. »

Le reste gâte un peu, ce me semble, ce charmant récit; le mauvais sujet est au bout de son esprit, sa dernière perfidie n'est pas très ingénieuse : il finit par être obligé de se couper une oreille pour n'être plus reconnu de ses ennemis, et ce bout d'oreille sauve du moins la morale.

Le conte n'est pas toujours plaisant, il est grave aussi, et sous une forme naïve et populaire cache d'antiques souvenirs que nous retrouvons ailleurs empreints de la majesté des révélations. Cette élévation lui était sans doute habituelle d'abord; il s'est perverti en courant le monde : de la religion il n'a plus gardé que le merveilleux; de féerique, il s'est fait espiègle, bouffon, pis encore, et il a trop souvent fini par n'être plus qu'un spirituel débauché. Mais quand il n'a pas couru ces aventures, il est quelquefois ce qu'un peuple a de plus sérieux. Les Béchuanas ont des contes, débris des vieilles traditions, indices de temps meilleurs, vestiges d'une foi plus digne de l'homme, et qu'eux-mêmes avouent ne pas toujours comprendre. Il est à regretter que M. Casalis ne nous ait donné que deux de ces contes; il nous apprend qu'il en existe plusieurs autres d'un intérêt pareil, et l'on peut espérer qu'un jour il nous les fera connaître. Le plus ancien souvenir de l'homme sur la terre d'exil est celui de la haine qui arma le premier meurtrier contre son frère, et ce récit s'impose à l'esprit par sa tragique vérité : l'un des contes recueillis par M. Casalis redit aussi la jalousie homicide du frère contre le frère.

« Deux frères sortirent un jour de la hutte de leur père pour aller s'enrichir. L'aîné se nommait Macilo, et le cadet Maciloniane. Après quelques sommeils, ils arrivèrent à un en-

droit où deux chemins s'offrirent à eux, l'un allant vers l'est et l'autre vers l'ouest. La route du soleil levant était couverte de traces de troupeaux, tandis que l'œil ne découvrait sur l'autre que d'innombrables empreintes de pattes de chiens. Macilo suivi cette dernière ; son frère prit la direction opposée. Au bout de quelques jours, Maciloniane passa près d'une colline qui avait été autrefois habitée, et fut très surpris d'y trouver quantité de pots renversés. Il lui prit d'envie de les retourner pour voir si quelque trésor était caché dessous. Il en avait déjà retourné un grand nombre, lorsque vint le tour d'un pot immense. Maciloniane le pousse violemment, mais le pot reste immobile ; le jeune voyageur redouble d'efforts sans plus de succès. Deux fois il est obligé de suspendre ses attaques, pour nouer sa ceinture qui se rompt ; le pot semble avoir pris racine en terre. Tout à coup il cède, comme magiquement, à une impulsion très légère, et un homme monstrueux s'offre aux regards de Maciloniane, qui recule glacé d'effroi. « Pourquoi me troubles-tu, demande cet être inconnu, d'une voix rauque, pendant que je suis occupé à broyer mon ocre ? » Maciloniane le regarde attentivement et voit avec horreur que l'une des ses jambes est aussi grosse qu'un tronc d'arbre, tandis que l'autre est bien proportionnée. « Pour ta peine, répond l'inconnu, tu es condamné à me porter. » Au même instant il s'élance sur le dos de l'infortuné, qui chancelle, se relève, fait quelques pas, chancelle et tombe de nouveau, et sent ses forces l'abandonner sous l'étreinte de l'horrible monstre. Cependant la vue de quelques bêtes fauves, qui paraissaient dans le lointain, lui suggère un moyen d'échapper. « Mon père, dit-il d'une voix tremblante, assieds-toi à terre pour un moment ; je ne puis pas te porter faute d'un lien pour te fixer sur mon dos ; je vais vite tuer un caama, et nous ferons des lanières de sa peau. » Sa requête lui est accordée, et il disparaît dans la plaine avec sa meute. Après avoir couru fort loin, il se cache au fond d'une caverne. Grosse-Jambe, las d'attendre le retour de Maciloniane, se met à sa poursuite, en observant avec soin sur le sable les traces du fugitif. Il fait un pas et dit : « Voilà le petit pied de Maciloniane, voilà le petit pied de mon enfant. » Il fait un second pas et dit : « Voilà le petit pied de Maciloniane, voilà le petit pied de mon enfant. » Il avance en répétant toujours

les mêmes paroles, que le vent porte au loin. Maciloniane l'entend venir, il sent la terre trembler sous son poids ; désespéré, il sort de la caverne, appelle ses chiens, et les lance sur son ennemi en disant : « Tuez-le, dévorez-le tout entier ; mais réservez-moi sa grosse jambe. » Les chiens obéissent, et leur maître approche bientôt, sans crainte du membre extraordinaire. Il le dépèce à coups de hache, et il en sort un immense troupeau de vaches belles à voir. Il s'en trouvait une, dans le nombre, dont la blancheur égalait celle d'une colline couverte de neige. Maciloniane, transporté de joie, fait passer ce bétail devant lui, et reprend le chemin de la hutte de son père.

» Macilo, de son côté, revenait avec une troupe de chiens, fruit de son expédition. Les deux frères se rencontrèrent au même endroit où ils s'étaient séparés. Le plus jeune, considérant qu'il avait été le plus fortuné, dit à son aîné : « Prends dans mon troupeau autant de bétail que tu en désires ; seulement, sache que la vache blanche ne peut être à personne autre qu'à moi. » Macilo la convoitait passionnément ; il demanda, à plusieures reprises, qu'elle lui fût accordée : mais ses instances furent inutiles. Les voyageurs dormirent deux fois, et le troisième jour ils passèrent près d'une source. « Arrêtons-nous, dit Macilo, la soif me dévore ; creusons un trou profond et conduisons dedans un filet d'eau, afin qu'elle y devienne fraîche. » Ce travail terminé, il alla à la montagne voisine chercher une grande pierre plate qu'il mit sur le trou, pour préserver l'eau des rayons du soleil. Lorsque l'eau fut assez fraîche, Macilo but ; puis, voyant son frère penché sur le trou pour s'y désaltérer à son tour, il le saisit aux cheveux, et lui tint la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'il fût mort. Cela fait, il vida la fosse, y enfonça le cadavre et le couvrit avec la pierre. Maître de tout le troupeau, le meurtrier part, la tête penchée vers la terre. A peine a-t-il avancé quelques pas, qu'un petit oiseau, au chant timide et plaintif, vient se percher sur la corne de la vache blanche et dit : « Tsiri ! tsiri ! Macilo a tué Maciloniane à cause de sa vache blanche qu'il aimait tant ! » Le meurtrier, surpris, lance une pierre, tue l'oiseau et le jette au loin ; mais il ne se remet pas plutôt en marche, qu'il aperçoit de nouveau le petit chanteur sur la corne de la vache blanche, et qu'il l'entend encore dire :

« Tsiri ! tsiri ! Macilo a tué Maciloniane à cause de sa vache blanche qu'il aimait tant ! » Une pierre est de nouveau lancée, l'oiseau est tué une seconde fois, et écrasé à coups de massue jusqu'à ce qu'il n'en reste aucun vestige. Cependant, à quelque distance de là, il reparaît sur la corne et répète encore : « Tsiri! tsiri ! Macilo a tué Maciloniane à cause de sa vache blanche qu'il aimait tant ! » — « Sorcier, s'écrie le criminel plein de rage, te tairas-tu?... » Il terrasse l'oiseau d'un coup de bâton lancé de travers, allume un feu, l'y brûle, et jette les cendres au vent. Espérant que le prodige ne se renouvellera plus, Macilo entre fièrement dans son village natal, dont les habitants se rassemblent pour contempler le riche butin qu'il amène. On lui crie de toutes parts : « Où est Maciloniane? » Il répond : « Je ne sais pas ; nous n'avons pas suivi le même chemin. » La foule des curieux entoure la vache blanche : « Oh qu'elle est belle ! dit-on ; que son poil est fin ! que sa couleur est pure ! Heureux l'homme qui la possède ! » Tout à coup il se fait un profond silence..... Un petit oiseau s'est perché sur la corne de l'animal qu'on admire, et il a parlé ! « Comment ! se demande-t-on avec effroi, il aurait parlé? .. Mensonge !... Ecoutons de nouveau !... — Tsiri ! tsiri ! Macilo a tué Maciloniane à cause de sa vache blanche qu'il aimait tant ! — Quoi ! Macilo aurait tué son frère?... » La foule se disperse pénétrée d'horreur et incapable de se rendre compte de ce qu'elle vient de voir et d'entendre ; pendant ce moment de confusion, le petit oiseau va trouver la sœur de la victime, et lui dit : « Je suis le cœur de Maciloniane. Macilo m'a tué ; mon cadavre est près de la fontaine du désert. »

L'autre conte moins beau de récit, peut-être, a plus d'importance par une mysticité profonde dont le sens est voilé aux Béchuanas.

« On dit qu'autrefois tous les hommes périrent. Un animal prodigieux qu'on nomme Kammapa les dévora, grands et petits. Cette bête était horrible ; il y avait une distance si grande d'une extrémité de son corps à l'autre, que les yeux les plus perçants pouvaient à peine l'embrasser tout entière. Il ne resta sur la terre qu'une femme, qui échappa à la férocité de Kammapa en se tenant soigneusement cachée. Cette

femme conçut et enfanta un fils, dans une vieille étable à veaux. Elle fut très surprise en le considérant de près, de lui trouver le cou orné d'un collier d'amulettes divinatoires. « Puisqu'il en est ainsi, dit-elle, son nom sera Litaolané, ou le Devin. Pauvre enfant, dans quel temps est-il né ! Comment échappera-t-il à Kammapa ? Que lui serviront ses amulettes ? » Elle parlait ainsi en ramassant dehors quelques brins de fumier, qui devaient servir de couche à son nourrisson. En rentrant dans l'étable, elle faillit mourir de surprise et d'effroi : l'enfant était déjà parvenu à la stature d'un homme fait, et il proférait des discours pleins de sagesse. Il sort aussitôt et s'étonne de la solitude qui règne autour de lui. « Ma mère, dit-il, où sont les hommes? N'y a-t-il que toi et moi sur la terre ? — Mon enfant, répond la femme en tremblant, les hommes couvraient, il n'y a pas longtemps, les vallées et les montagnes ; mais la bête dont la voix fait trembler les rochers les a tous détruits. — Où est cette bête? — La voilà tout près de nous. » Litaolané prend un couteau, et, sourd aux prières de sa mère, il va attaquer le mangeur du monde. Kammapa ouvre son épouvantable gueule et l'engloutit ; mais l'enfant de la femme n'est pas mort ; il est entré, armé de son couteau, dans l'estomac du monstre, et lui déchire les entrailles ; Kammapa pousse un horrible mugissement et tombe. Litaolané commence aussitôt à s'ouvrir un passage : mais la pointe de son couteau fait pousser des cris à des milliers de créatures humaines enfermées vivantes avec lui. Des voix sans nombre s'élèvent de toutes parts et lui crient : « Prends garde, tu nous perces ! » Il parvient cependant à pratiquer une ouverture par laquelle les nations de la terre sortent avec lui du ventre de Kammapa. Les hommes délivrés de la mort, se dirent les uns aux autres : « Qui est celui-ci, qui est né de la femme seule et qui n'a jamais connu les jeux de l'enfance? D'où vient-il? C'est un prodige et non un homme. Il ne saurait avoir de part avec nous ; faisons-le disparaître de la terre. » Cela dit, ils creusèrent une fosse profonde, la recouvrirent à sa surface avec un peu de gazon, et placèrent un siége dessus ; puis un envoyé courut vers Litaolané, et lui dit : « Les anciens de ton peuple se sont assemblés et désirent que tu viennes t'asseoir au milieu d'eux. L'enfant de la femme alla ; mais, en passant près du siége, il y poussa adroitement un de ses

adversaires, qui disparut pour toujours. Le hommes se dirent encore : « Litaolané a l'habitude de se reposer au soleil près d'un tas de roseaux ; cachons un guerrier armé dans les roseaux. » Cette embûche ne réussit pas mieux que la première ; Litaolané n'ignorait rien, et sa sagesse confondait toujours la malice de ses persécuteurs. Plusieurs d'entre eux, en tâchant de le jeter dans un grand feu, y tombèrent eux-mêmes. Un jour qu'il était vivement poursuivi, il arriva au bord d'une rivière profonde et se métamorphosa en pierre ; son ennemi, surpris de ne pas le trouver, saisit cette pierre et la lança sur la rive opposée, en disant : « Voilà comment je lui casserais la tête, si je l'apercevais sur l'autre bord. » La pierre redevint homme, et Litaolané sourit sans crainte à son adversaire, qui, ne pouvant plus l'atteindre, exhala sa fureur par des cris et des gestes menaçants. »

Chacun sera frappé de ce récit. Il est difficile en le lisant de ne pas se rappeler cet enfant merveilleux, ce fils d'une vierge que la Sibylle avait annoncé, que les peuples avaient tant de fois espéré, cette étoile du matin que les sages d'Orient attendaient. Comme le Rédempteur, Litaolané naît miraculeusement d'une femme, quand le monde est ravagé par un funeste ennemi ; comme lui il est d'une sagesse surhumaine, il attaque son adversaire, il est englouti, mais pour ressortir victorieux de son tombeau ; comme lui il est méconnu, abandonné de ceux qu'il aime et qu'il a sauvés. Ainsi, il y a dans la conscience de chaque peuple et de chaque homme un souvenir de la première promesse, une espérance divine, une place tenue en réserve pour Jésus-Christ, un autel érigé déjà au Dieu inconnu. Il y a en nous un témoignage qui ne se tait point de lui : notre cœur le désire et le craint, l'appelle et le repousse tout à la fois : nous voulons les misérables délices de la volonté propre et nous nous faisons des idoles ; mais nous voulons aussi la justice, le pardon, la vie éternelle.

Nous attendons ces biens d'elle, nous les briserions autrement ; les faux dieux nous trompent quand ils nous les promettent ; leur mensonge nous abuse et le christianisme seul a le vrai sens de tout ce que les traditions religieuses ont eu jamais de grand, de généreux, de saint ; et cette vérité mêlée à l'erreur universelle, obscurcie par sa nuit, est comme une prophétie qui parle du vrai Dieu, comme une voix qui l'appelle, comme un signe qui le fera partout reconnaître pour l'antique attente de l'humanité déchue.

Ceux qui étaient le plus éloignés de lui l'ont enfin vu venir à eux. On sait ce qu'étaient les Béchuanas : il serait intéressant de montrer ce qu'ils deviennent sous l'influence du christianisme : on serait surpris du miracle qu'il a déjà opéré. Hier ils n'adoraient qu'un dieu mauvais et redouté, aujourd'hui ils connaissent le Dieu qui a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils. Hier, ils avaient perdu la mémoire de la grande famille humaine, et ils étaient oubliés d'elle ; aujourd'hui leur prière embrasse tous leurs frères d'exil, et monte en haut pour le salut et la consolation du monde entier. Il y a parfois dans leur langage une majesté où l'on reconnaît la puissance de la première pentecôte, l'émotion du premier amour, l'héroïsme des premiers confesseurs. Cela ne nous accuse-t-il pas peut-être ? Notre religion a-t-elle toujours cette grandeur ? Nos frères nouveaux ne nous devancent-ils point, et ceux qui hier étaient à la dernière place, ne seront-ils pas dans l'éternité plus près que nous du trône de Dieu ? Ils éprouvent encore ce premier étonnement de la grâce qui ravit l'âme dans une adoration perpétuelle, qui allume l'incendie de la charité. — Un des derniers néophytes, le

jour de son baptême, les yeux fixés au ciel comme Etienne, s'écriait avec l'accent du bonheur le plus pur: « Quel amour que celui de Jésus!... Moussetsé, est-il » bien vrai que tu sois chrétien? Le plus petit vermis- » seau entre les vermisseaux qu'on appelle hommes, » comment as-tu été aperçu de ton Dieu? Je ne vois » rien en moi de bon, tout a été gâté par mon ingrati- » tude; mes péchés ont cloué le fils de mon père sur la » croix. Je renonce au monde avec joie; j'ai pris mon » bouclier, me voici prêt à combattre pour Jésus qui » m'a tant aimé. Désormais il sera mon roi, mon bon- » heur, ma portion. » Je ne mêlerai pas mes paroles à celles de ce pauvre sauvage: j'aime mieux faire silence, m'asseoir à ses pieds et écouter.



# IV

# ÉTUDES SUR LA CHINE.



## I

Les succès des Anglais en Chine ont produit une profonde impression. On y a vu un grand événement, et l'on ne s'est pas trompé. Un empire immense qui se tenait jalousement isolé, s'ouvre enfin à l'influence européenne. C'est une glorieuse conquête de cet esprit nouveau qui souffle aujourd'hui sur le monde et appelle tous les peuples à s'unir, à vivre de concert, à ne former comme aux premiers jours qu'une grande et paisible famille. Cette conquête en annonce et prépare une autre : le christianisme ne tardera pas à commencer une sainte croisade, et sera infatigable à se soumettre ces vastes contrées.

La fertilité du sol, la soie, le thé, des fabriques célèbres, l'invention fort ancienne de l'imprimerie, de la poudre à canon et de la boussole, une langue bizarre, des mœurs singulières, une civilisation originale, ont dès longtemps attiré l'attention sur le céleste empire. Le peuple chinois vient de prendre dans l'histoire con-

temporaine une importance toute nouvelle : il ne sera peut-être pas sans intérêt de connaître sa physionomie et son caractère, ses croyances et ses mœurs.

La nature a séparé la Chine du monde civilisé par de puissantes barrières. Ce sont, à l'occident, les hautes Alpes du Thibet ; à l'orient une mer orageuse et des côtes inhospitalières qui repoussent les navigateurs ; au nord, des déserts ; au midi, des montagnes que défendent d'impénétrables forêts et d'affreux précipices. Un seul défilé traverse ces farouches solitudes ; une porte le ferme, et sur toute cette large frontière du sud il n'existe pas d'autre passage.

La différence des races ne sépare pas moins les Chinois des autres peuples. On compte trois races dans l'ancien monde. La plus héroïque et la plus religieuse, la plus intelligente et la plus active est la race caucasienne, que nous retrouvons partout où l'homme a fait les plus grandes choses, sur la terre enchantée de l'Inde, sur les hauteurs de la Perse, dans les prophétiques déserts de la Judée, dans la vallée du Nil, sur les rivages de la Grèce, à Rome, dans toute l'Europe. La race nègre, jusqu'ici vouée aux misères du fétichisme, de la barbarie et de la servitude, occupe les brûlantes étendues de l'Afrique et l'intérieur de quelques îles de l'Archipel malai. La race mongole habite le centre et l'orient de l'Asie. Elle a le front moins déprimé que les Nègres, le teint jaune, les pommettes saillantes, les yeux obliques, le nez épaté, les narines écartées, les lèvres épaisses, les cheveux noirs et luisants, l'ouïe très fine, la barbe rare, la taille ramassée. Les pays qu'elle a peuplés, la Chine, la Mantchourie, le grand plateau, sont tous compris dans les limites du céleste empire, qui est

ainsi celui d'une race nombreuse : il forme à lui seul un monde à part, et presque une moitié de l'humanité, qui s'est isolée de l'autre moitié et vit d'une vie toute différente. Jetons un coup-d'œil sur ces contrées.

Une immense plateau s'élève au milieu de l'Asie et la domine majestueusement : il s'étend de la Sibérie à l'Inde, des plaines de la Chine aux steppes des Khirguis. Il s'appuie au nord sur l'Altaï, au midi sur l'Himalaya. Le Thian-Chan et le Kuen-Lun, parallèles à ces deux chaînes, le traversent et le divisent en trois terrasses, la Soungarie, la Mongolie et le Thibet ; et chaines et terrasses s'élèvent toujours plus en avançant vers le midi. La Soungarie déroule ses steppes entre les arêtes neigeuses de l'Altaï et les cimes du Thian-Chan. L'Altaï est le berceau des Turcs : il cache des mines d'or et les tombeaux d'un peuple inconnu qui n'a laissé de lui aucun autre vestige. On rencontre dans les vertes solitudes de la Soungarie de grands lacs, des rivières sans nom et des volcans à plus de 300 lieues de toute mer.

Cette large vallée est la seule porte ouverte entre le plateau et l'Asie occidentale. C'est par elle que passent chaque jour les caravanes marchandes, et qu'ont défilé autrefois les bandes d'Attila et de Genghiskhan, lorsqu'elles se mettaient en marche pour aller ravager le monde.

Les tristes steppes de la Mongolie se prolongent entre le Thian-Chan et le Kuen-Lun sous un ciel âpre et sévère. Elles sont traversées par le désert de Cobi, dont le sol, sur un espace de soixante journées, est couvert de cailloux transparents. On y rencontre peu d'oasis ; en hiver il y règne un froid rigoureux, en été une intolérable chaleur et toujours des vents terribles ; l'eau des

citernes gèle une grande partie de l'année. Ce pays est la rude patrie d'innombrables tribus qui s'y promènent avec leurs troupeaux, pâtres cavaliers d'une sauvage bravoure et fiers de leurs glorieux souvenirs. Au midi enfin, les mille bras entrelacés des géants de l'Himalaya et du Kuen-Lun forment un réseau de vallées. C'est le Thibet avec ses fleuves et ses lacs sacrés, ses monastères, ses lieux de pèlerinages, ses cités populeuses à la hauteur du Mont-Blanc, son peuple dévot et paisible. A l'orient de la Soungarie et au nord de la grande muraille, la Mantchourie offre quelques contrées fertiles à côté des plaines désertes et des épaisses forêts que traverse l'Amour.

La Chine descend des montagnes neigeuses du Thibet vers le grand Océan. Elle est divisée en trois bassins. Le plus méridional, accidenté et montueux, est coupé d'une multitude de rivières qui coulent vers le sud. Les deux autres sont des plaines immenses arrosées par deux fleuves puissants qui coulent de l'ouest à l'est, le Kiang, et plus au nord, le Hohang-ho. Le Kiang a 660 lieues de cours, et à 300 lieues de la mer il a déjà une demi-lieue de largeur. Le Hohang-ho ou fleuve Jaune, ainsi nommé de la couleur de ses eaux pendant l'inondation, fait payer ses bienfaits par d'affreux ravages.

L'empire chinois a 1250 lieues de Kashgæ à l'embouchure de l'Amour, et l'on compte 750 lieues dans sa plus grande largeur. La race dispersée dans ces vastes étendues offre plus d'une variété. Le type farouche du nomade Mongol s'est singulièrement adouci en Chine. Tous ces peuples n'ont pas été appelés à la même œuvre. Le haut plateau est une contrée pleine de tristesse, de grandeur et de mystère : les neiges de l'Altaï et les

glaces de l'Himalaya en forment la muraille crénelée. Il cache la source des fleuves qui vont porter la vie et la richesse aux plaines asiatiques ; mais il cache aussi dans ses froides steppes des peuples sans nombre qui ont reçu de Dieu une tragique et solennelle mission. Ils sont les exécuteurs de ses vengeances. Loin de tous les regards, ils se promènent paisibles, durant des siècles, dans leur pauvre patrie, au-dessus des empires qui les ignorent et qui seront punis par eux. Puis, soudain, quand le monde doit être châtié, comme s'ils entendaient un ordre suprême, leurs bandes dispersées se réunissent, ils descendent de leurs hauteurs, ils se précipitent imprévus et irrésistibles comme les justices de Dieu, ils parcourent la terre la lance à la main. Rien n'égale leur impétuosité et leurs ravages : ils passent les populations au fil de l'épée, ils rasent les villes, ils bâtissent des tours avec les têtes entassées des vaincus. Ils n'ont de génie et d'enthousiasme que pour la destruction ; mais quand elle les inspire, c'est un féroce courage, un délire de fureur, un esprit de ruine auquel rien ne résiste. L'épouvante les précède, et les empires consternés se résignent et sentent que l'heure fatale est venue. C'est le peuple d'Attila et de Gengis-Khan. Ces terribles héros répondaient à qui les voulait fléchir, qu'ils avaient reçu de Dieu un ordre pour extirper les nations, et ils le croyaient ; ils se sentaient les envoyés de sa colère. Gengis-Khan est le plus grand des guerriers mongols. Il perdit à treize ans son père, qui était chef de treize hordes. Elles se révoltèrent et le jeune Gengis fut obligé de fuir avec quelques fidèles amis, qui scellèrent leur union en sacrifiant un cheval et goûtant de l'eau de la rivière qui coulait à leurs pieds. Gengis

réussit à vaincre les rebelles et fit jeter leur chef dans une chaudière bouillante. Il soumit ensuite le prêtre Jean et but dans son crâne à un banquet. Le messie de la destruction prétendait être né d'une vierge immaculée et disait avoir reçu du ciel un droit divin pour conquérir la terre. Dans une diète des hordes mongoles, assis sur un feutre au milieu des peuples de la steppe, il fut proclamé leur khan. Il leur donna de nouvelles lois. L'adultère, le meurtre, le parjure, le vol d'un cheval ou d'un bœuf, furent punis de mort. Toute la nation mongole fut proclamée nation d'hommes libres faits pour la chasse, la guerre et l'oisiveté. Les travaux étaient laissés aux femmes et aux esclaves. On tuait sans pitié le lâche. A la tête de ses hordes, Gengis-Khan ravagea la Chine et conçut le projet de changer toutes les provinces septentrionales en une vaste steppe. Les habibitants furent assemblés dans une plaine : tous ceux qui pouvaient porter les armes furent massacrés ou enrôlés dans l'armée mongole, les belles femmes et les artisans partagés entre les soldats, les pauvres renvoyés et condamnés à un gros tribut. A la moindre résistance qui l'irritait, Gengis-Khan détruisait les villes.

Gengis-Khan traversa ensuite tout le plateau pour attaquer le sultan de Kharismie. Il passa trois jours et trois nuits, avant la bataille, en jeûnes et en prières sur une montagne, et en appela à Dieu et à son glaive. Il détruisit toutes les villes sur son passage et poursuivit le sultan jusqu'à l'Indus. Il mourut bientôt après. En quelques années ses fils achèvent de soumettre l'Asie entière et la moitié de l'Europe, et commandent au monde depuis le grand Océan jusqu'à la Baltique, depuis la Sibérie jusqu'à l'île de Java. Il suffit d'un été aux Mon-

gols, qui venaient de dévaster la Chine, pour franchir le Volga, le Don, la Vistule, le Danube, pour s'emparer de la Russie, pénétrer en Pologne et laisser à peine une ville debout en Hongrie.

Assurément les Chinois, pacifiques jusqu'à la pusillanimité, ressemblent peu à ces terribles destructeurs. Les peuples de race mongole ont cependant, tous, deux traits communs. Nomades ou sédentaires, barbares ou civilisés, ils sont demeurés fidèles, dans leurs mœurs et leur gouvernement, au principe patriarchal. Tous aussi ils ont peu d'imagination ; ils semblent avoir perdu la mémoire de l'infini ; ils n'ont ni l'instinct de la religion, ni celui de la poésie.

Le gouvernement patriarchal est celui des sociétés primitives : on le retrouve aux origines de l'Inde et de la Perse, chez les Hébreux, les Pélasges, les tribus slaves. Mais chez ces divers peuples il a bientôt fait place à d'autres gouvernements. Ce n'est qu'en Chine qu'il s'est perpétué à travers tous les siècles et maintenu avec une civilisation très raffinée. La Chine se distingue par là de tous les autres pays. Elle offre surtout un frappant contraste avec l'Inde. Le peuple de l'Inde est enthousiaste, poétique, religieux jusqu'à l'exaltation, altéré de l'infini. Les Chinois ont l'âme froide, l'esprit positif et préoccupé de l'utile ; tout entiers à la terre, ils sont insouciants de Dieu. La nature diffère dans les deux pays comme le caractère national. Elle déploie dans l'Inde le luxe éblouissant des tropiques : elle y a une enivrante beauté qui fascine et fait vivre de rêverie, de volupté et d'admiration. La nature est grande aussi en Chine, elle n'est pas sans y avoir l'éclat oriental. Des oiseaux au brillant plumage, des papillons aux

riches couleurs, une profusion de fleurs splendides égaient la campagne. Cependant, malgré la majesté des montagnes, de l'Océan, de la plaine et des fleuves, la nature est bien moins imposante et bien plus sobre que dans l'Inde. Ce ne sont plus les ardeurs tropicales. La Chine est sous la zone tempérée. Le sol est fertile, mais il exige la culture. Les fleuves qui le fécondent le ravagent aussi, et forcent l'homme à lutter contre eux et à faire des ouvrages puissants pour les contenir. Ils ne se promènent pas librement dans de magnifiques solitudes, au milieu de forêts vierges, comme les flots sacrés du Gange : ils coulent entre des rizières, ils sont emprisonnés par des digues et saignés par mille canaux. Ici, partout l'homme commande à la nature et se l'asservit : dans l'Inde c'est la nature qui maîtrise l'homme. La Chine devait former son peuple au travail et à l'industrie, et non pas à l'oisive contemplation.

Après la culture du riz, celle du mûrier, du coton et du thé occupent le plus les Chinois. Leur habileté est merveilleuse dans les arts et métiers qui concernent les aisances de la vie. Ils ont toujours su préparer la soie. La fabrication de la porcelaine est portée chez eux au dernier degré de perfection. Le bambou leur sert à faire mille espèces d'ouvrages. Leurs toiles de coton sont renommées dans le monde entier. Ils excellent dans la broderie, la teinture et les vernis. On n'imite qu'imparfaitement en Europe leurs couleurs vives et inaltérables, leur papier solide et fin, leur encre et une infinité d'autres objets qui exigent de la patience, du soin et de la dextérité.

Les traits communs à la race mongole se trouvent partout dans la civilisation chinoise, dans les arts, la

langue, la littérature, la religion, le gouvernement. L'architecture est en Chine, comme dans tout l'Orient, le seul des arts du dessin qui ait atteint un haut degré de perfection. Les Chinois ont fait de superbes ouvrages d'utilité, des digues, des canaux, des ponts, des constructions militaires. Les digues du fleuve Jaune sont colossales. Le canal impérial qui mène de Canton à Pékin a, indépendamment des rivières dont il opère la jonction, plus de cent soixante lieues marines de longueur. Il est la grande artère de la Chine, met toutes les provinces en communication et approvisionne la capitale. Les Anglais en étaient devenus les maîtres par leurs derniers succès ; ils pouvaient ainsi affamer Pékin et tout le nord de la Chine : c'est ce qui a forcé l'empereur à traiter sans retard avec eux. Un pont dans le Fou-Kian, jeté sur un bras de mer, a 2500 pieds de long et 126 doubles piles qui soutiennent des pierres énormes toutes égales et placées assez haut pour laisser passer de gros bâtiments. La grande muraille est la merveille de la Chine. Cet immense boulevard commence à l'est de Pékin par un massif élevé dans la mer ; bâtie de briques dans quelques provinces, elle est le plus souvent de terre. Elle a presque partout 20 ou 25 pieds d'élévation, même au-dessus de montagnes assez hautes. Elle est bien pavée et assez large pour que cinq à six cavaliers puissent y passer de front. La grande muraille a près de 600 lieues de long : elle a été achevée par le célèbre empereur Schi-hoang-ti, 244 ans avant Jésus-Christ, dans le but de garantir la Chine des attaques des Tartares ; mais elle n'a jamais arrêté ni Mongols ni Mantchoux.

Dès que l'architecture chinoise n'a plus un but exclu-

sivement utile, dès qu'elle doit exprimer de grandes pensées, elle devient mesquine, elle n'a ni simplicité ni noblesse. Les temples n'ont rien d'auguste, ni de vraiment religieux. Les palais occupent souvent un espace considérable ; mais ils n'ont rien de royal ; ils manquent de majesté et de sévérité ; ils ne sont guère qu'un labyrinthe d'élégants kiosques et de petits bâtiments. Les villes sont presque toutes sur le même plan : elles ont la forme d'un quadrilatère, et les hautes murailles qui les entourent ne laissent apparaître que les tours des pagodes et des monastères. Les rues sont tirées au cordeau et d'une extrême propreté. Les maisons n'ont jamais qu'un seul étage ; la plupart sont en bois et peintes et vernies à l'extérieur avec une pittoresque variété de couleurs. Les maisons des riches ont plusieurs cours et l'appartement des femmes est au fond sur les jardins arrangés et mignards, servile et fausse imitation qui, mieux que tout le reste, montre combien les Chinois ont peu le sentiment de la nature. Ces villes régulières et fortifiées, ces constructions fragiles qui semblent élevées pour un jour, les toits en forme de tentes, rappellent les campements des nomades. Les Chinois ont gardé dans la disposition de leurs villes une image des temps anciens où, avant de descendre dans la plaine, ils erraient avec leurs troupeaux sur les tristes hauteurs de la Mongolie.

La langue chinoise n'est formée que de monosyllabes qui tous commencent par une consonne et finissent par une voyelle. Nécessairement le nombre des mots est très restreint, car celui des syllabes ne peut être bien considérable : le même son change de signification d'après les intonations diverses qu'on lui donne. Il reçoit ainsi

trois quatre et jusqu'à dix significations qui n'ont souvent point de rapports. La langue n'en demeure pas moins d'une extrême pauvreté et elle n'a presque pas de grammaire. Cette langue si indigente est des plus matérialiste. Les idées morales et religieuses ne s'expriment que difficilement par son moyen. Elle n'a pas de mot propre pour nommer Dieu, et les jésuites ont dû en faire un par périphrase, qui signifie *seigneur du ciel.* La langue chinoise est celle qui se prête le moins à l'expression des idées chrétiennes et qui offre aux missionnaires les plus grands obstacles.

L'écriture est toute différente : elle est aussi embarrassée de sa richesse que la langue l'est de sa pénurie. Elle ne compte pas moins de 80 000 caractères : c'est cent fois plus que les hiéroglyphes. L'écriture chinoise exprime les idées et non pas les sons, les choses et non pas les mots. On a su ramener cette multitude effrayante de caractères à 214 signes élémentaires qui donnent la clef des autres. Cette écriture témoigne également du matérialisme de l'esprit chinois. Les signes les plus anciens ne sont que les images des objets visibles qui entourent l'homme. Il n'offrent aucune image de prêtre : on s'attendrait à trouver ce signe au plus bas degré de la civilisation. Les combinaisons de signes qui expriment des idées abstraites, dérivent souvent des conceptions les plus vulgaires. L'idée de félicité est figurée par deux caractères dont l'un est une bouche ouverte et l'autre une main pleine de riz. Le signe de la femme redoublé signifie *querelle ;* répété trois fois, il exprime le *désordre.*

La littérature chinoise est prodigieusement riche. Elle se distingue de toutes les autres littératures de l'Orient,

de celle de l'Inde surtout, par le sens rassis, la froide raison, la clarté et la précision. La politique remplace la théologie ; la morale, le mysticisme ; l'histoire, l'épopée. Aucun peuple n'a autant écrit sur les principes du gouvernement ; aucun n'a un corps d'annales aussi complet. Les Chinois ont à un haut degré l'ordre, la méthode, l'exactitude et l'esprit d'analyse : ils savent bien observer. Ils ont une multitude de dictionnaires et d'encyclopédies, et des ouvrages sans nombre sur les sciences naturelles, la géographie, la statistique, les mathématiques et l'astronomie.

Dans le dernier siècle on avait commencé l'impression d'un recueil d'ouvrages choisis, une sorte de bibliothèque Charpentier, en 180 000 volumes. Les Chinois ont aussi une foule de romans et de nouvelles où la vie réelle et les rapports sociaux sont peints avec un singulier bonheur. Les Chinois ont une vraie fureur des divertissements dramatiques : il n'y a pas de théâtre national et permanent, mais à certaines époques de l'année on élève avec une rapidité magique des théâtres provisoires en bambou, devant les temples ou sur les places. Les Chinois ne connaissent pas les décorations : l'on se rappelle un peu en voyant leurs pièces la lanterne qui représentait autrefois la lune dans les tragédies de Shakespeare ; mais les costumes sont appropriés aux circonstances et ont quelquefois une grande richesse. Les Chinois ont aussi des odes qui chantent d'anciens souvenirs ou qui célèbrent quelque vertu, une foule de poèmes didactiques et descriptifs. Leur littérature tourne donc à la prose, même dans la poésie. Elle est moins inspirée d'imagination que de raison : Dieu et la nature en sont absents, l'homme seul y occupe une place ;

mais c'est l'homme dépouillé de l'infini, et ses douleurs et ses joies, ses espérances et ses tristesses, bornées à la terre, prennent je ne sais quoi de médiocre, qui est peu favorable à l'enthousiasme et aux grandes pensées.

## II

On compte en Chine trois religions différentes : celles de Confucius, de Lao-tseu et de Bouddha. La religion, ou mieux, la morale de Confucius est la doctrine vraiment nationale, et l'Etat en a toujours suivi les principes. La Chine a offert un remarquable contraste avec le reste du monde : aussi longtemps qu'elle n'est pas tombée sous une influence étrangère. Dans l'Inde, la Perse, la Chaldée, la Phénicie, l'Égypte, la Grèce, l'Italie, les vagues contrées du nord encore barbares, des dieux sans nombre se succèdent et remplissent l'univers de leurs confuses multitudes. Partout une vaste adoration et l'homme plein de la mémoire de Dieu. Quand les tribus voyageuses, ancêtres des nations, cherchaient la patrie inconnue qui les attendait, elles marquaient d'une pierre sacrée les stations de leur pélerinage. Avaient-elles enfin trouvé la terre promise, leur premier soin était de bâtir une autel et d'allumer le feu du sacrifice. Le temple du Dieu suprême, aussitôt élevé, devenait le sanctuaire de l'unité nationale. Toutes ces civilisations commencent par une prière : tout s'y rattache aux croyances religieuses, gouvernement, mœurs, arts, sciences, commerce, agriculture. L'homme est enveloppé de Dieu ; il le rencontre sur tous les chemins ; il vit dans sa société.

Spectacle aussi étrange qu'il est grand ! car ces dieux étaient ceux de la mythologie. Les jeunes peuples, sous l'empire d'une illusion toute puissante, peuplaient de fantômes le ciel et la terre, et marchaient comme des somnambules dans le pays des rêves.

En Chine, rien de pareil à cette habitude de l'infini et à cette mystérieuse hallucination. On dirait une autre humanité reléguée derrière de vastes solitudes dans un monde à part. Point de mythologie et presque rien de Dieu ; ni temples ni sacerdoces, mais des écoles et des lettrés. Au lieu de théologies et de cosmogonies, une morale qui s'arrête à l'homme, et ne dépasse ni la terre ni le temps : pour précepte souverain, la piété filiale.

La piété filiale est la vertu des Chinois ; c'est elle qui les distingue et fait leur nationalité. L'on peut voir ici combien un peuple donne toujours de grandeur à ses pensées. La piété filiale est, en Chine, un sentiment religieux et solennel, le plus auguste et le plus sacré de tous. Elle dépasse les bornes étroites du foyer domestique. Elle ne se restreint pas aux devoirs de la famille, à ceux des parents, des époux, des enfants : elle s'étend à tous ceux de l'homme. Elle est comme un arbre immense qui n'ombrage pas seulement la maison paternelle, mais couvre de ses feuillages la terre entière.

La piété filiale a appris aux Chinois à se regarder comme des frères, membres d'une même famille. Entre eux égalité parfaite ; point de castes comme dans le reste de l'Orient ; point d'aristocratie comme en Europe ; à chacun selon son mérite. Les écoles sont ouvertes à tous ; ceux qui réussissent au concours sont élevés aux charges publiques, sans distinction de fortune ou de naissance, et le fils du plus pauvre artisan peut monter

aux premiers honneurs. Chose remarquable, nous retrouvons en Chine les idées humanitaires. Les principes d'égalité, de fraternité, de solidarité, y règnent depuis plus de quarante siècles. Ils y éclairent toute la morale et toute la politique. Il y a cependant une différence entre ces idées à la Chine et les nôtres. Elles dérivent en Chine du principe patriarcal ; en Europe, du christianisme : ici les hommes sont égaux parce qu'ils sont issus du même Dien ; là, parce qu'ils descendent du même ancêtre : ici l'idée de la fraternité conduit à la démocratie ; là, au régime paternel : ici à la liberté ; là, au pouvoir absolu.

La société chinoise s'est organisée d'après la famille. L'Empereur exerce sur la nation l'autorité paternelle. Ce pouvoir illimité n'est cependant pas arbitraire : il ne repose pas sur la force, mais sur une idée morale. L'Empereur doit avoir pour ses sujets l'amour d'un père et d'une mère pour leurs enfants, et le peuple y répond par une filiale obéissance. Cet idéal n'est point une vaine fiction, il protége l'empire. Plusieurs princes ont eu en effet un cœur paternel pour le peuple, et ont donné de magnifiques exemples de mansuétude et d'humanité. L'Empereur est le fils du Ciel : s'il enfreint les volontés divines par un gouvernement injuste, la voix du peuple contre lui devient la voix même du Ciel. Le mauvais prince est destitué : ce n'est plus une révolte, c'est l'exécution des vengeances divines ; et le peuple s'est plusieurs fois servi de ce droit, qui lui est expressément reconnu dans les livres sacrés.

La piété filiale comprend même les devoirs religieux. Les anciens Chinois croyaient en un principe suprême qu'ils appelaient le Ciel ; et de lui ils ne savaient guère

rien sinon qu'il mérite honneur et gratitude. L'Empereur, comme son fils, offrait toutes les années, au nom du peuple, sur une sainte montagne, un sacrifice solennel. Mais le vrai culte, à la Chine, est celui des ancêtres. Chaque famille visite régulièrement les tombeaux de ses morts et y dépose, aux saisons prescrites, les offrandes funèbres. Ces coutumes relient ensemble toutes les générations ; et les ancêtres veillent invisiblement sur leur postérité la plus reculée, qui leur adresse à son tour un hommage assidu.

La piété filiale embrasse ainsi la vie entière. Tout dans le caractère chinois et les institutions de l'empire, le bien et le mal, s'explique par ce culte, je dirais plutôt cette idolâtrie de la famille. Elle a borné les pensées d'un grand peuple à cette vie terrestre, mais elle a fondé une société presque impérissable. Les Chinois ont toujours été gais, industrieux, sobres, doux, tranquilles, subordonnés, pleins de respect pour l'âge : on reconnaît là les vertus de la famille. Mais ils ont aussi tous les défauts que développe la discipline domestique, quand elle est plus sévère que tendre ; et ils se montrent fourbes, menteurs, jaloux et timides. Un des traits les plus frappants de leurs mœurs est leur extrême civilité. Les Chinois sont assurément le seul peuple qui compte la politesse au nombre des cinq plus grands devoirs : elle est à leurs yeux une des colonnes de l'Etat ; les bons rapports ne sauraient subsister sans elle ; si l'on ne rend pas à chacun ce qui lui est dû, le trouble, la mésintelligence et le désordre de naître aussitôt. Ici encore nous retrouvons la vénération filiale : elle a sans aucun doute puissamment contribué à cette habitude de déférence qui soumet toute la vie jusque dans ses moindres détails à une respectueuse et rigide étiquette.

Cette doctrine de la piété filiale a de tout temps gouverné la Chine. Aujourd'hui encore elle est la loi de l'Etat. L'empire chinois dure cependant depuis plus de quarante siècles. Son histoire remonte à 2600 ans avant Jésus-Christ. C'est l'époque des origines. La plaine est alors occupée par de pauvres tribus aborigènes, ou plutôt par les grands fleuves qui se répandent impétueusement sur les campagnes incultes. Les Chinois descendent des steppes de la Mongolie : ils n'étaient que cent familles. Ils refoulent devant eux les barbares, et emprisonnent dans des digues puissantes les eaux débordées. Ces travaux occupent les premiers siècles, illustrés aussi par quelques grandes figures. Toute la plaine fut bientôt peuplée par les Chinois et leur empire ne cessa de croître.

L'an 1122 avant Jésus-Christ, Wu-vang, chef de la dynastie des Tscheu, partagea le pays entre les chefs qui l'avaient aidé à gagner le trône, et n'en retint pour lui qu'une petite part. La monarchie se changea ainsi en une sorte de féodalité. Ce fut un coup fatal à la force et à la paix de l'empire. Dès le huitième siècle, la puissance impériale déchut au point de n'être plus respectée par les princes feudataires. Ils étaient toujours en querelle, et la Chine fut de longues années déchirée par les discordes intestines. C'était un de ces temps de décadence où tout menace ruine : ils affaissent la multitude, mais ils provoquent les nobles natures à une résistance énergique. Ce fut alors que Confucius parut, pour faire revivre l'ancienne doctrine et sauver par elle l'empire près de périr.

Ame vaste et profonde qui n'eut qu'une seule passion, celle du bien. Elle ne connut, après ce choix, ni

partage, ni honteux repentir. Spectacle beau entre tous et qui pénètre d'un religieux respect! Ce grand cœur fut le sanctuaire de toutes les vertus nationales. Confucius était appelé à les faire briller de tout leur éclat. Ce fut là sa mission.

La famille de Confucius est la plus ancienne maison qui existe. Elle compte presque autant de siècles que l'empire chinois. Elle remonte avec certitude jusqu'à Sié, ministre de Chun, vers l'an 2257 avant Jésus-Christ. Confucius naquit en 551 dans la province de Lou. Il perdit son père à trois ans, et fut élevé par sa mère avec le soin le plus attentif. Il se distingua dès son enfance par un précoce génie, par sa gravité et par sa vénération pour les anciennes coutumes. Il perdit sa mère à vingt-quatre ans. Après lui avoir fait de magnifiques funérailles d'après les rites anciens tombés en désuétude, il s'enferma durant trois années. C'est le temps fixé pour le deuil : on doit le passer loin des affaires et dans la réclusion. Mais cette longue retraite ne fut point oisive. Confucius se sentait appelé à restaurer l'ancienne doctrine. Un ordre intérieur lui disait que c'était là son œuvre. Il s'y prépara par l'étude et la méditation et prit une connaissance profonde de l'histoire de la Chine, des coutumes, des préceptes, des lois, du cérémonial des anciens.

Le terme du deuil expiré, Confucius rentra dans la vie publique. Il fut placé par le roi de Lou à la tête de la magistrature civile et criminelle. Confucius voulut commencer par un acte éclatant de courage et de justice. Il se trouvait à la cour un seigneur habile et puissant, coupable de crimes nombreux : personne n'avait osé élever la voix contre lui. Confucius le condamna à mort.

Cette sévérité inattendue de celui qu'on regardait comme le plus doux des hommes fit une profonde impression. Les grands éprouvèrent une salutaire frayeur, et le peuple sentit qu'il avait un ami et un protecteur. Cependant Confucius ne fut pas approuvé de tous : ses disciples eux-mêmes étaient partagés, et on le chansonna dans des couplets satiriques qui coururent la ville. « Nous le voyons encore de loin, disait le poète ; sa robe nous paraît d'une très belle étoffe, mais elle est sans doublure et n'est point cousue encore. Attendons qu'il s'avance de quelques pas, la robe tombera d'elle-même et nous le verrons nu. » Confucius se borna à dire, quand on lui montra ces vers : « L'auteur a raison, il ne faut pas juger l'homme sur les apparences : on doit pénétrer jusqu'au fond de son cœur ; je tâcherai de gagner l'estime du poète. »

Confucius ne cessait de prêcher l'ancienne doctrine. Il compta bientôt de nombreux disciples. Il ne vivait point en communauté avec eux. Pour appartenir à son école, il suffisait de l'avoir vu quelquefois et de l'avoir reconnu pour maître. A l'exception de douze disciples qui s'étaient attachés plus fidèlement à lui et ne le quittaient presque pas, les autres vivaient chacun chez soi. Ils demeuraient cependant en rapport avec Confucius ; ils étaient soumis à sa surveillance, et n'entreprenaient rien d'important sans le consulter.

Confucius mêlait dans son enseignement le charme des paraboles orientales à l'aimable et libre causerie de Socrate. Il savait élever sans effort l'esprit des considérations les plus simples, des événements les plus familiers aux pensées les plus hautes. La simplicité, la grandeur, le calme majestueux de la parole s'unissaient chez

lui à l'onction du cœur et à une exquise urbanité. Avait-il à reprendre ses disciples, il le faisait avec une touchante bonté ; il ne manifeste pas de suite son blâme, il le déguise sous l'éloge, il loue tout ce qu'il y a de vrai et de noble dans une pensée avant d'en signaler l'erreur, il prépare et tempère sa critique ; et cependant il ne fait aucune concession, il sait maintenir la rigidité des principes ; il est plein de ménagements et ne montre point de faiblesse.

J'ai prononcé le nom de Socrate. On a souvent comparé Confucius au sage Athénien. Tous deux firent de la vertu leur première étude, et de la valeur morale la mesure de toutes choses. Ils ont eu l'âme éprise d'un même désir de bien vivre : ils ont tous deux, pour cela, souffert persécution. Confucius n'eut pas, comme Socrate, il est vrai, la gloire du martyre ; mais sa vie ne fut qu'un long et douloureux combat. Socrate attaquait les croyances de la Grèce, et sa philosophie fut repoussée. Confucius s'appuyait sur la tradition, et devint le législateur de son peuple. Socrate pressentit le Dieu, encore inconnu, qui avait un autel à Athènes : il fut son premier adorateur. Confucius ne fit que restaurer une doctrine mise en oubli. L'un regarde à l'avenir, l'autre au passé ; l'un appelle un âge nouveau, l'autre retourne et reconduit aux temps anciens.

Confucius ne se lassait pas d'exhorter les rois des divers Etats de la Chine à revenir aux vertus des ancêtres. Il avertissait, reprenait, censurait avec la plus courageuse liberté. Il savait être sévère sans rudesse, et donner à la franchise un langage beau de courtoisie, de noblesse et de révérence. L'amour du peuple respire dans toutes ses paroles, c'est le sentiment qui l'a-

nime et il voudrait l'allumer dans le cœur des rois. Il réduit à l'humanité tout l'art du gouvernement et toutes les règles de la politique.

Confucius avait un beau génie. Il était poète et musicien : il aimait à se délasser de ses fatigues et de ses ennuis en jouant sur son kin les vieux airs nationaux, mélodies graves et simples des premiers âges. Confucius eut toute la science de son pays. On admire dans ses ouvrages une puissante pensée, l'expression à la fois vaste et concise, un style sévère, majestueux, monumental. Mais ce ne fut pas là ce qui fit sa force. Confucius fut un de ces hommes rares qui parlent avec autorité, parce qu'ils se soumettent eux-mêmes tout entiers à la vérité qu'ils annoncent. Il ne la cherchait que pour lui obéir. La sagesse qui ne rendait pas meilleur n'avait point de prix à ses yeux. Confucius, malgré l'énergie de ses convictions, n'avait rien d'extrême : il gardait en toutes choses ce milieu qui est l'idéal des Chinois. Il avait un sentiment du bien profond plus qu'enthousiaste : son âme est élevée sans exaltation. Type du caractère national, il en a toutes les qualités sans les défauts qui le ternissent. Avec une morale souvent tournée à l'utile, il échappe à l'intérêt personnel ; il a l'esprit de rites sans le formalisme. La déférence n'est jamais servile chez lui : au lieu de la dissimulation chinoise, il montre une magnifique sincérité de cœur et de paroles : l'humilité et la mansuétude couronnent cette vertu.

On éprouve cependant quelquefois en étudiant la vie de Confucius je ne sais quelle secrète tristesse et quel étouffement. C'est que l'infini manque trop ; le ciel est voilé ; Dieu demeure souvent lointain s'il n'est pas absent. Confucius n'était point athée comme quelques-uns l'ont

soupçonné. Il révérait Dieu sous le nom du Ciel, et aimait en lui l'auteur de tous les biens. Il savait que nous sommes étrangers et voyageurs ici-bas. Il avait aussi retrouvé dans les anciennes traditions la confuse mémoire d'une chute, et, s'il en faut croire la légende, il aurait annoncé la venue d'un grand saint dans les pays de l'Orient. Confucius fut éclairé plus qu'aucun de son peuple par cette lumière qui ne s'éteint jamais entièrement pour personne. Mais la sagesse antique des Chinois le préoccupe bien moins de Dieu que de la terre. Il y a dans les âmes exceptionnelles, comme Confucius, une vertu qui corrige l'erreur. Dieu, à leur insu peut-être, est dans leurs désirs. Mais la foule, sur la pensée d'une pareille sagesse, est fatalement entraînée au matérialisme.

Confucius fut infatigable à rétablir et propager l'ancienne doctrine. Dans les charges les plus humbles, au faîte des honneurs, dans la richesse, dans le dénuement, dans sa patrie ou dans ses lointains voyages, il n'eut jamais que ce seul et unique but. Sa vie ne fut qu'un long apostolat. Il allait de royaume en royaume, toujours à son œuvre, sans être rebuté par les traverses, par les dangers, par la malveillance, par les persécutions. Il vit ses efforts inutiles et le mal empirer. Ce fut une grande douleur ; mais il ne se laissa point abattre : il poursuivit son devoir, laissant au Ciel le soin de l'événement.

Le jeune roi de Lou estimait Confucius, il cherchait ses conseils, et le royaume allait en prospérant. Le roi de Tsi, jaloux et inquiet, voulut ruiner la faveur de Confucius. Il envoya une ambassade avec des présents magnifiques : c'étaient des bijoux, des chevaux de prix, et

surtout une troupe de belles jeunes filles, habiles dans la musique et la danse. Confucius pressait son roi de renvoyer les funestes présents, avant même de les avoir vus. Mais ses instances furent vaines; son austérité fatiguait; sa disgrâce fut bientôt complète, et il dut quitter un pays où il ne pouvait plus être utile.

Alors commença pour lui une vie errante, pleine de dégoûts et d'épreuves. Au lieu de zèle pour sa doctrine, il ne trouvait que malveillance ou une futile curiosité qui l'affligeait presque autant. Les courses infatigables de Confucius forment une des plus belles parties de son histoire; elles sont pleines de traits qui révèlent sa grande âme.

Un jour il monte sur une montagne pour y sacrifier. Il n'avait avec lui que ses trois disciples préférés: Tsée-lou, guerrier d'une bouillante valeur, compatissant et bon pour les faibles, plein de loyauté et d'honneur, mais lent d'esprit et fort mince lettré; Tsée-koung, subtil penseur armé d'une brillante parole, et Yen-hoeï, modeste et sage, le plus semblable de tous à son maître. Confucius, après le sacrifice, s'arrêta à considérer le pays, et descendit la montagne, le visage tout défait de tristesse. Tsée-lou lui demanda la cause de ce chagrin. « En regardant les quatre parties du monde, ré» pond Confucius, je me suis représenté les peuples oc» cupés à se tendre des piéges et à s'entre-détruire. » N'est-ce point assez pour être triste? Voyons ensemble » si nous ne trouverions pas quelque remède à ces » maux. » Après avoir rêvé un moment, Tsée-lou dit: « Je pense que j'en viendrais aisément à bout au moyen » d'une bonne armée. Je donnerais tête baissée contre » tout ce que j'aurais en face. Il n'est pas douteux que

» je n'eusse ainsi la victoire ; puis je couperais les têtes » des vaincus pour servir d'épouvantail aux méchants.» Confucius sans approuver ni désapprouver ce qu'il venait d'entendre, ne répondit que par ces mots : « Vous » êtes un brave. »—« Pour moi, dit Tsée-koung, je m'y » prendrais tout autrement. J'attendrais que les armées » fussent en présence ; alors, revêtu de mes habits de » deuil, je m'avancerais entre elles, je supplierais les » chefs de commander le silence, et dans un discours » pathétique je développerais tous les avantages de la » paix et tous les maux de la guerre. Il n'est pas dou- » teux que, touchés de mes paroles, des deux côtés on » ne mît bas les armes. » — « Vous êtes éloquent, » répondit le maître. Yen-hoeï gardait le silence, et n'osait, par modestie, dire ce qu'il pensait. Confucius lui dit de n'avoir point honte et de parler. « Je dirais au roi, » répondit le disciple : « Ecartons les flatteurs et les vi- » cieux ; que des hommes vertueux et sincères instrui- » sent le peuple et lui apprennent à remplir ses devoirs. » Alors nous n'aurions plus besoin ni de fossés ni de » soldats. La valeur de Tsée-lou devenant inutile, je lui » conseillerais de penser aux vertus civiles. L'artifice » des paroles ne serait plus nécessaire pour persuader » le bien, puisque chacun s'y porterait de soi-même ; » je conseillerais donc à Tsée-koung de quitter l'élo- » quence, et de se borner à persuader par son exemple » ce qu'il voulait persuader par ses discours. Si j'ai mal » dit, je prie notre maître de me redresser. » — « Vous » êtes un sage, » répondit Confucius.

Après beaucoup de traverses, il fut appelé par le roi de Tchou, et il y allait avec quelque espérance. Mais les seigneurs des Etats voisins craignirent que le roi de

Tchou ne devînt trop puissant s'il était aidé d'habiles conseils. Ils surprennent en route Confucius et le tiennent cerné. Confucius et ses compagnons, investis dans un lieu désert, furent sept jours sans avoir d'autre nourriture que quelques racines sauvages. Confucius ne perdit rien de sa tranquillité habituelle ; il garda un visage serein et riant ; il lisait et faisait des vers ; il chantait et jouait du kin, tandis que ceux de sa suite, exténués de faim, avaient à peine la force de se traîner. Tsée-lou, impatient, voulait s'ouvrir un passage le sabre à la main. Confucius empêcha cette folle témérité. « Soumettons-nous, dit-il, avec résignation aux décrets du » Ciel ; et puisqu'il a résolu cette épreuve, subissons-la » sans murmure. Elle va bientôt cesser : ou bien nous » allons mourir avec la consolation d'avoir rempli jus» qu'au bout notre tâche, ou bien nous allons être dé» livrés. » Puis il interroge ses disciples. « Je n'ai point » nui aux hommes ; je leur ai fait tout le bien que j'ai » pu ; et pourtant ils me persécutent. Quelle en est, » croyez-vous, la raison ? » — « Maître, » répond Tsée-koung, « votre doctrine est trop rude et trop élevée. » Elle contrarie le penchant des hommes à suivre leurs » passions déréglées. Ne pourriez-vous pas un peu l'a» doucir ? vous seriez alors mieux écouté. » Confucius repoussa cette pensée : « La doctrine que j'annonce n'est » pas de moi, dit-il ; elle vient du Ciel : elle est im» muable, je n'y puis rien changer. Il nous faut la trans» mettre fidèlement et la pratiquer ; le reste n'est pas » en notre pouvoir. »

Le roi de Tchou, averti du danger de Confucius, envoya des troupes qui le délivrèrent. Mais le sage devait bientôt avoir une nouvelle épreuve. Les ministres du

roi craignirent que l'influence de Confucius ne nuisît à la leur et réussirent par leurs intrigues à le discréditer.

Confucius recommença ses courses. Arrivé au pied du Tay-chan, où l'on faisait autrefois des sacrifices, il descendit de son char et voulut visiter la sainte montagne ; mais les sentiers négligés étaient devenus impraticables. A ce signe de l'impiété du siècle, son cœur fut navré de tristesse ; il lui échappa cette plainte qu'il chanta sur son kin : « On ne saurait parvenir au sommet de la montagne sans passer par des chemins rudes et malaisés. On ne saurait sans efforts et sans peine atteindre à la vertu. Je voulais gravir le Tay-chan pour jouir encore une fois du magnifique spectacle qu'offrent les quatre parties du monde. Ni sa hauteur, ni les arbres touffus qui le couvrent, ni les précipices ne m'effrayaient. Je savais des sentiers dans les bois, des ponts sur les précipices, et je me rassurais. Mais, hélas ! tout a disparu. Les herbes sauvages, les ronces, les épines couvrent tous les chemins. Les passions ont étouffé toutes les semences de la vertu. J'ai fait de vains efforts pour mettre les hommes sur la voie de la sagesse ; je n'ai pas réussi ; je n'ai plus de ressource que dans les gémissements et les pleurs. »

Confucius avait alors soixante-six ans. Il se retira dans son pays, au royaume de Lou, pour ne le plus quitter. En trois années, il perdit sa femme, son fils, son bien-aimé Yen-hoi enlevé à la fleur de l'âge, et Tsée-lou qui s'étrangla de ses propres mains pour ne pas survivre à un affront. Rien n'était changé au royaume de Lou, et Confucius ne fut pas appelé aux emplois. Il profita de sa liberté pour mettre la dernière main à

ses ouvrages, cultiver ses anciens disciples et en faire de nouveaux. Il y avait aux environs de la ville plusieurs tertres sur lesquels on faisait autrefois les sacrifices : ce n'étaient plus que des promenades, et Confucius avait fait son lycée des pavillons qu'on y avait élevés.

Il termina enfin les six King ou livres canoniques de la Chine, résumé magnifique de l'histoire, de la sagesse et des coutumes des siècles passés. Il sentit le besoin de remercier solennellement le Ciel de lui avoir donné vie et force pour l'achever. Il se prépara à cet acte pieux par la purification et le jeûne. Il alla ensuite, avec ses plus fidèles disciples, vers un tertre antique, fit dresser un autel, y déposa les six volumes, puis, se mettant à genoux, il adora le Ciel, le bénit avec effusion et lui consacra son œuvre.

Peu de temps après il réunit ses disciples, leur annonça qu'il sentait sa mort prochaine, assigna à chacun la mission qu'il devait remplir, et leur confia à tous le soin de transmettre la bonne doctrine. Depuis cette dernière leçon, il ne les admit plus que comme des amis.

Un jour, il était plus sérieux encore qu'à l'ordinaire, et il laissait échapper de profonds soupirs, comme s'il eût été en proie à quelque sourde douleur. L'alarme fut dans la famille. Son petit-fils Tsée-Sée, tout jeune qu'il était, s'approche du vieillard, se met à genoux devant lui, et lui demande la raison de son abattement. « Mon enfant, » dit Confucius, « vous êtes encore trop » jeune pour que je vous découvre ce qui se passe » dans mon cœur. » — « Je crains de n'être point tel » que vous le souhaiteriez, » reprit Tsée-Sée, « et que

» ce ne soit là ce qui vous afflige. » — « Vous êtes tel » que je le souhaite et je n'ai rien à vous reprocher. » — « Peut-être pensez-vous que la doctrine de Yao et de » Chun disparaîtra bientôt de la face de la terre, et cette » pensée vous rend triste. Je vous ai ouï dire que lors- » que le père travaille à faire du bois, le fils ne doit pas » rester les bras croisés : un tel fils n'aurait pas la piété » filiale. En vous voyant triste, j'ai craint de ressem- » bler à cet enfant paresseux, si, ne pouvant dissiper » votre tristesse, je ne travaillais au moins à la partager » avec vous. C'est ce qui m'a engagé à vous en deman- » der le sujet. » Confucius sourit avec bonté, et dit en faisant couler quelques larmes de joie : « O mon fils ! » vos paroles dissipent ma tristesse. Continuez à avoir » de pareils sentiments, et vous viendrez peut-être à » bout de ce que je n'ai pu faire. Soyez tranquille, vous » avez la piété filiale. »

Les pressentiments de Confucius ne l'avaient pas trompé. Il mourut bientôt à l'âge de soixante-douze ans, 479 ans avant J.-C., et neuf ans avant la naissance de Socrate. Ses disciples portèrent son deuil trois ans, comme celui d'un père. Tsée-Houng le porta même six années qu'il passa dans une cabane, près du tombeau de son maître, à étudier ses écrits et à méditer son exemple.

Confucius crut avoir inutilement travaillé. Mais combien son œuvre fut grande ! Il reconquit pour de longs siècles un vaste empire aux principes oubliés de l'ancienne sagesse. Son souvenir est demeuré pour un peuple immense une exhortation à bien vivre. Le bouddhisme a pénétré en Chine ; les Mongols et les Mantchous l'ont envahie. La doctrine de Confucius ne s'en est pas moins

maintenue. Elle s'est soumis les fils de Gengiskhan et les empereurs mantchous ; elle a toujours été la doctrine de l'état et des lettrés, et elle s'est gravée en traits indélébiles dans les mœurs de la nation.

## III

Lorsque Confucius vint restaurer l'ancienne doctrine nationale, une doctrine tout opposée, celle de Lao-tseu, commençait à se répandre. Lao-tseu naquit dans un hameau du royaume de Thsou, l'an 604 avant Jésus-Christ. Ses sectateurs le vénèrent comme un être divin qui ne cesse depuis l'origine du monde de s'incarner sous une forme humaine, pour éclairer la terre. Ils ont fait de sa vie un long miracle. Sa mère, d'après leurs légendes, devint enceinte par l'émotion que lui fit éprouver la vue d'une grande étoile filante. Dès sa naissance, il montra une sagesse divine. Les esprits du ciel le protégeaient ; il commandait aux Immortels, domptait les démons, et se faisait par la magie obéir de la nature. Lao-tseu était calme, tranquille, exempt de désirs. Il voyagea jusqu'aux extrémités de l'Occident, et visita tous les peuples de l'Asie et de l'Europe. Il était resté longtemps dans la ville impériale sans communiquer sa doctrine à personne. Comme il voulait monter sur le Kuen-lun, il se mit en marche pour sortir de la Chine par le passage de l'ouest. In-hi, gardien de ce passage, savait tirer des présages du vent et de l'air : il prévit qu'un homme d'une nature divine allait infailliblement arriver, et il nettoya la route sur une étendue de quatre lieues. Il vit bientôt venir Lao-tseu, et reconnut en lui

le personnage qu'il attendait. Le philosophe exposa à In-hi sa doctrine en cinq mille mots. In-hi se retira à l'écart, les écrivit fidèlement, et en composa le *Tao-te-King*, ou *Livre de la Voie et de la Vertu*. Puis Lao-tseu s'éloigna. On ignore ce qu'il devint. Lao-tseu était un sage qui aimait l'obscurité.

Le Tao-te-king est le plus abstrait et le plus profond des livres chinois ; la concision énigmatique du style en rend l'intelligence plus difficile encore, et personne en Europe n'avait jusqu'ici la clef de ce monument vénérable et mystérieux de l'antique sagesse. Abel Rémusat lui-même a reculé devant les périls d'une traduction, et il s'est borné à publier sur Lao-tseu un mémoire qui fit une grande sensation. Abel Rémusat trouva dans un passage de ce philosophe les trois syllabes *J, Hi, Wei*. Il ne leur connaissait pas de sens en chinois : il fut donc forcé d'y voir des mots étrangers. Or, dans ce passage, il s'agit du principe suprême, et Abel Rémusat vit dans les signes *J, Hi, Wei*, ou *JHV, Jéhova*, le nom sacré de Dieu dans la langue hébraïque. La conclusion était évidente. Lao-tseu avait emprunté sa sagesse de l'Occident, et l'ancienne Chine avait été à l'école de la Judée. Ce commerce d'idées entre deux peuples si inconnus l'un à l'autre, ce lointain voyage des dogmes révélés, ce mot hébreu égaré dans une langue qui n'a pas le moindre rapport avec les autres langues de l'Orient, étaient choses fort inattendues, et ces paradoxes prirent faveur, grâce à l'autorité d'Abel Résumat. Mais ce système n'a pu se soutenir. Les syllabes I, Hi, Wei, ont un sens expressément indiqué dans un très ancien commentaire qu'Abel Rémusat ne possédait pas. Il n'est donc aucune raison de leur chercher une origine étran-

gère. Les traditions sur les lointains voyages de Lao-tseu ne méritent pas, non plus, la confiance que leur a donnée le savant sinologue. Elles n'ont d'autre source que la légende fabuleuse de Lao-tseu, postérieure de dix siècles à ce philosophe, et ces récits tardifs et merveilleux n'ont rien d'authentique. Il faut donc renoncer à voir le nom de Jéhovah et la trinité chrétienne dans Lao-tseu : il n'y a chez lui rien de pareil ; et l'on ne doit pas davantage chercher à ses idées une origine occidentale.

Tout cela est fort bien établi par M. Stanislas Julien. Grâce à lui, on connaît enfin le philosophe et sa doctrine. M. Stanislas Julien a publié une traduction complète de Lao-tseu, enrichie d'extraits des meilleurs commentaires [1]. Il a réussi à se rendre maître de ce texte si difficile, que chacun peut maintenant lire et comprendre. M. Stanislas Julien mérite pour ce beau travail la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'esprit humain. Par malheur M. Pauthier avait autrefois essayé une traduction de Lao-tseu. Il a cru avoir à se plaindre de M. Stanislas Julien et l'accuse à tort de fraudes savantes. L'ire des philologues est ardente. C'est depuis quelque temps entre M. Pauthier et et M. Stanislas Julien une guerre furieuse de libelles érudits, où l'injure est partout, à chaque page, dans le texte et les notes, dans le titre et l'épigraphe. A défaut de politesse, un peu de dignité suffirait, semble-t-il, pour rendre cette querelle plus courtoise.

[1] Lao Tseu Tao te King. — *Le livre de la voie et de la vertu, composé dans le sixième siècle avant l'ère chrétienne par le philosophe Lao-Tseu ; traduit et publié avec le texte chinois par* Stanislas Julien. 1 vol. in-18. Paris, 1842 ; imprimerie royale. Chez Benjamin Duprat.

Lao-tseu et Confucius furent contemporains : ils virent tous deux la décadence de l'empire ; mais les maux de leur pays firent sur eux un effet tout différent. On raconte que Confucius alla visiter un jour Lao-tseu qui lui dit : « J'ai ouï parler de vous. On dit que vous ne parlez que » des anciens et ne débitez que leurs maximes. A quoi » bon vous tant inquiéter pour faire revivre des hom- » mes dont il ne reste plus sur la terre aucun vestige ? » Le sage ne doit s'occuper que du temps où il vit. Si le » temps et les circonstances sont favorables, qu'il en pro- » fite ; sinon, il doit se retirer et se tenir tranquille sans » s'embarrasser des autres. Celui qui possède un trésor, » n'a garde de le faire savoir à tout le monde ; il le con- » serve pour en faire usage au besoin. Vous en ferez » de même si vous êtes sage. Renoncez à l'orgueil et à » la multitude de vos désirs. Ce dont vous vous occu- » pez ne repose que sur des exemples surannés, et vous » ne faites autre chose que de vous traîner sur les traces » du passé sans rien produire de nouveau. »

Ces paroles font comprendre toute la différence des deux sages. Ils sentirent l'un et l'autre la misère des temps. Mais Confucius se prit d'une sainte pitié pour le siècle : il était de ces justes qui affligent leur âme à la vue de la corruption publique, et sa seule joie fut de restaurer les antiques vertus. Lao-tseu abandonna les hommes à leur train, et dans le commun naufrage il ne chercha qu'à se sauver lui-même. Tous deux se sont élevés bien au-dessus des vulgaires désirs ; ils n'ont point demandé le bonheur aux passagères félicités ; leur ambition était plus haute. L'un avait soif de la justice, l'autre aspirait à un éternel repos. Mais Confucius vécut pour ses frères ; Lao-tseu les oublia pour ne songer qu'à soi.

Confucius se rattachait à la tradition; Lao-tseu la dédaignait. Confucius sobre, sensé dans toute sa manière, évite les spéculations abstruses, réduit la sagesse à la morale et la politique: sa philosophie est éminemment pratique et nationale. Lao-tseu est mystique et contemplatif. Il quitte la société pour se retirer au désert et y méditer l'immuable et l'infini. Il semble ne pas être de son pays: on dirait l'âme d'un Hindou dans le corps d'un Chinois.

L'Inde est le berceau du mysticisme oriental. L'homme avait dans ce beau pays tout ce que la terre peut donner: les prestiges d'une nature enchanteresse fascinaient ses regards, et cependant il y eut des sages qui se détournèrent avec tristesse de tant de magnificences: elles étaient trop pauvres pour eux; leur cœur demeurait mécontent; ce n'était pas là encore cet infini dont le souvenir nous tourmente. Aussi laissaient-ils la foule se prendre aux séductions de ce qui passe: ils ne buvaient pas avec elle aux eaux troublées du torrent. Puis les perpétuelles vicissitudes de la nature, les incessantes agitations de l'homme, le labeur universel de ce qui existe, cette vanité dont toutes choses gémissent, tout cela leur donnait un grand déplaisir, l'ennui du monde, une ardente soif de repos et d'éternité. Cette vie leur était un exil; leur âme ne trouvait nulle part de patrie ici-bas; ils souffraient d'un céleste mal du pays; ils cherchaient en Dieu ce que toutes les créatures ensemble ne pouvaient leur donner.

Ils voulurent briser tous les liens qui les attachent au monde. Les passions nous emprisonnent dans ce qui est visible et périssable. Ils commençaient par s'en affranchir. Ils vivaient chastes, tempérants, justes, ré-

signés, patients; ils renonçaient aux convoitises; ils embrassaient dans leur charité tous les êtres, jusqu'au petit insecte et à la moindre fleur. Cette sagesse était magnifique d'austérité et de mansuétude. Mais ils la devaient dépasser. L'exercice du devoir les préoccupait encore du monde; il leur restait à ne plus vivre qu'en Dieu seul. Ils avaient quitté les passions pour la vertu, ils quittaient la vertu pour la contemplation. Le sage abandonnait les hommes, se faisait ascète et se retirait dans quelque forêt sacrée, pour une vie étrange que nous avons peine à comprendre. Il achevait de vaincre ses sens par des austérités toujours plus rigoureuses; il ne se nourrissait que de racines et de fruits, couchait sur la terre au pied d'un arbre, et vivait seul dans la société de son âme. Il finissait par se réduire à l'inaction la plus absolue; son corps demeurait immobile dans la même posture et son regard fixe. Il retenait son souffle afin de mieux se recueillir dans son intérieur; il s'abstenait de toute pensée et de tout désir; son esprit et son âme persistaient dans l'apathie et la torpeur. Alors il se croyait élevé au-dessus de tout ce qui est fini et périssable, au-dessus de tout ce qui change et passe, au-dessus du monde et des dieux qui le régissent, identifié à l'être immuable, éternel, absolu. Nous voyons dans le drame de Sakountala la peinture célèbre d'un de ces pénitents. On le représente les cheveux hérissés, immobile comme une pierre, les regards fixés sur le soleil; les fourmis blanches ont élevé autour de son corps leur édifice d'argile. Un serpent enveloppe son cou, les oiseaux ont fait leur nid dans les mousses et les plantes qui couvrent sa tête.

Il y a là une victoire sur les sens, un triomphe du

spiritualisme, un mépris de tout ce qui passe, une estime de l'infini, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Puis, tout ensemble, quel sujet de risée! l'idiotisme pris pour la perfection. Etonnant contraste! quelle royale et quelle abjecte nature! quelle élévation! quel abaissement!

Les pensées se pressent à la vue d'un pareil spectacle. Cette folie détourne évidemment l'homme du bien : elle cache à coup sûr quelque vice. L'ascète oriental se cherche toujours lui-même; il ne songe jamais qu'à son bonheur. Dans ses œuvres de charité les plus belles, il n'a voulu que préparer sa propre félicité; quand il semble se dévouer à ses frères, il ne fait que s'aimer lui-même, comme le triste Dieu du panthéisme qui, pour se disperser dans la multitude infinie des êtres, n'en demeure pas moins éternellement solitaire dans l'immensité, sans avoir rien à aimer. Lorsque l'ascète quitte le monde pour le désert, son égoïsme devient encore plus manifeste. Il oublie ses frères et toutes les créatures, et dans son enivrement il s'égale à Dieu. Sur les cimes de la contemplation les passions ne nous troublent plus: ces oiseaux de proie ne peuvent atteindre de telles hauteurs; mais une suprême tentation nous y attend et nous menace. Perdu dans l'étendue, bien audessus de la terre, on peut s'abattre à genoux, sentir son néant et adorer. Mais il est facile de se saluer roi de ces vastes solitudes et de jeter dans leurs augustes silences le cri chétif de son orgueil. Les ascètes de l'Inde ont succombé. Comme toujours, l'humiliation suit de près l'orgueil. C'est à condition d'éteindre leur intelligence, de paralyser leur âme, de ne plus conserver de l'homme qu'un immobile cadavre, qu'ils ont cru égaler

Dieu. On dirait d'abord l'amour, l'humilité, les pieux désirs, et sous ces saintes apparences, c'est l'égoïsme que l'on découvre. On croirait voir des eaux pures et calmes qui réfléchissent le ciel ; mais n'approchez pas vos lèvres : un serpent se cache au fond du lac limpide et le souille de ses poisons. Ces charités sont trompeuses; ces pénitences sont les degrés de l'orgueil ; et l'ascète ne les gravit que pour usurper le trône de Dieu.

C'est là un des plus douloureux spectacles qu'offre notre misère. Il est triste de voir l'homme se divertir jusqu'à la fin, quand on connaît le sérieux de la vie : il est triste de le voir emporté par de honteuses passions : il est plus triste encore de voir de belles âmes égarées par une fallacieuse image de sainteté, se perdre à sa poursuite. La pitié saisit quand ces sages fuient toutes les joies du monde, méprisent tous les plaisirs, s'imposent une vie cruelle et cela en vain. Ils se trompent ; ils ignorent que la charité est toute la sagesse, et que sans l'amour, le sentiment même de l'infini ne conduit pas à Dieu et ne peut faire qu'agrandir notre égoïsme et le rendre plus superbe. Aussi, le dirai-je, malgré toutes leurs macérations ils ignorent le sacrifice qui coûte le plus. Ils ne viennent point de la grande tribulation, comme ces blanches multitudes que salua le vieillard de Patmos. Pour elle, il n'est besoin ni de cilice, ni de haire, ni de persécutions, ni de désert. Il n'est pas même toujours besoin des communes épreuves de la vie. Il suffit de vouloir mourir tout entier au mal et ne plus vivre que de charité. Ce saint désir apporte une paix céleste, mais quelle rude guerre aussi et quelles terribles agonies ! Il chasse de l'âme les plaintes égoïstes, mais avec le zèle de Dieu, l'amour des hommes, la pitié de leurs

souffrances, il y fait entrer toutes les généreuses douleurs.

Le mysticisme n'a eu de longs siècles que l'Inde pour patrie. Durant l'antiquité, il fut inconnu dans l'Asie occidentale. Ce ne fut qu'après Mahomet qu'il pénétra en Perse des bords de l'Indus et du Gange. Il s'introduisit à la Chine avec Lao-Tseu : et ce ne fut qu'à la faveur du Bouddhisme qu'il se répandit chez les peuples sauvages du plateau, dans le Tibet et la Mongolie. L'Inde n'en est pas moins toujours demeurée sa vraie patrie. Il y est le trait le mieux prononcé du génie national, comme la piété filiale en Chine. Le Brahmane qui veut accomplir ses devoirs partage sa vie en quatre âges. Il est d'abord novice, et se choisit un père spirituel qui lui enseigne les Védas : il se marie ensuite et devient chef de maison : quand il a des enfants pour continuer après lui les sacrifices, il quitte sa famille et instruit à son tour les novices : enfin il se retire dans la forêt sacrée et se fait ascète. Cette vie de solitude, de pénitence et de jeûne termine ses fatigues, l'élève au-dessus du monde, l'identifie à l'Être suprême et lui donne l'éternel repos. Elle est l'idéal des Hindous. Quelle distance de cette exaltation au sens rassis, à la vie de famille sobrement réglée, à l'esprit positif des Chinois !

Lao-Tseu a pourtant aussi une doctrine d'anachorète : il se rapproche même surtout des philosophes de l'école de Sankhya, qui passent immédiatement de l'état de novice à celui d'ascète. Mais chez ses disciples, comme chez les Suffis de la Perse, les exercices stoïques ont baissé d'un ton : ce n'est que dans l'Inde que la pénitence a gardé tout son héroïsme.

Le Tao-te-King est un de ces précis majestueux où

l'antique sagesse est résumée avec génie. Dans ces temps reculés, un penseur ne laissait souvent de lui que quelques sentences profondes comme son âme, paroles vénérables burinées pour tous les siècles. Il y a des chapitres dans le Tao-te-King qui semblent les tables d'airain du quiétisme. Lao-Tseu est remarquable par sa puissance spéculative. Il s'élève au-dessus de la logique vulgaire. Il a compris ces antithèses de la raison qu'il faut bien se garder de confondre avec les contradictions de la volonté. Les unes sont la législation divine de l'univers, les autres sont la misère et le supplice d'un être déchu. Lao-Tseu a reconnu que le contraire engendre son contraire, le néant l'être et l'être le néant, l'humilité l'élévation, l'orgueil l'abaissement, la faiblesse la force, la violence l'épuisement. Il s'est ainsi expliqué les vicissitudes de toutes choses : il a discerné les jeux de cette sagesse éternelle qui se plaît à simuler la folie dans toutes ses œuvres.

Le principe suprême, selon Lao-Tseu, est le non-être. « Toutes les choses du monde sont nées de l'être ; l'être » est né du non-être. »

En effet, l'idée la plus élémentaire, celle que supposent les autres, qui les précède toutes, est l'idée, non pas de tel ou tel être, mais de l'être en soi, absolument général et indéterminé. Or, il n'existe rien d'absolument indéterminé. Donc cet être primitif est néant. C'est dans l'ordre de la pensée, le *primum cogitabile :* il est l'origine de tout, il n'a encore rien produit. Lao-Tseu l'appelle *Tao,* c'est-à-dire *voie :* car c'est lui qui est le chemin universel de l'existence ; tout sort de lui, tout rentre en lui ; il est la porte de toutes choses. « Il » semble le patriarche de tous les êtres. Il n'a point

» de nom. On l'appelle une forme sans forme. Si vous » allez au devant de lui, vous ne voyez point sa » face ; si vous le suivez, vous ne voyez point son » dos. Vous le regardez, et vous ne le voyez pas. » Vous l'écoutez et vous ne l'entendez pas. Vous voulez » le toucher et vous ne l'atteignez pas. Il est vague, il » est confus. Qu'il est confus, qu'il est vague ! Au de- » dans de lui, il y a des images ! Qu'il est vague ! qu'il » est confus ! Au dedans de lui il y a des êtres. Qu'il » est profond ! qu'il est obscur ! »

Le non-être est le principe suprême : le non-agir sera le précepte souverain. Nos désirs nous poussent vers tel ou tel objet qui nous éloignent ainsi du Tao ; ils nous le montrent métamorphosé en une forme finie ; ils nous voilent son essence. Ce non-agir qui assimile l'homme au principe universel, s'appelle aussi *Tao.* « Celui qui » se livre au Tao diminue chaque jour ses passions. Il » les diminue, et les diminue sans cesse jusqu'à ce qu'il » soit arrivé au non-agir. Dès qu'il pratique le non-agir, » il n'y a rien qui lui soit impossible. L'absence de dé- » sirs procure la quiétude. » Il faut si bien perdre tout désir que Lao-tseu ajoute . « Le Tao, il ne faut pas même » le désirer. »

Lao-Tseu connaît une sévère et haute vérité. Il sait que nos désirs s'égarent vers un monde de tourment et de vanité, que nos passions nous livrent à ce qui trompe, que nos penchants sont devenus nos ennemis. Il s'écrie tristement à cette vue : « La seule chose que je craigne, » c'est d'agir. » Cette frayeur est presque celle de suivre sa volonté, et bien près d'être ainsi l'abnégation et l'amour. Il était facile de se méprendre : mais quelle erreur ! L'inaction et l'apathie, au lieu du renoncement,

c'est l'indifférence universelle à la place de la charité. Le quiétisme a toujours suivi cette pente.

L'inaction est bien plus aisée que le renoncement : elle évite la lutte et dispense du sacrifice. Aussi n'y a-t-il dans Lao-Tseu rien d'énergique et de viril. Il exalte la faiblesse. « Quand l'homme vient au monde, il est sou- » ple et faible ; quand il meurt, il est roide et fort. Quand » les arbres et les plantes naissent, ils sont souples et » tendres ; quand ils meurent, ils sont secs et arides. » La roideur et la force sont les compagnes de la mort ; » la souplesse et la faiblesse sont les compagnes de la » vie. Ce qui est fort et grand occupe le rang inférieur ; » ce qui est souple et faible occupe le rang supérieur. » La faiblesse est la fonction du Tao. L'homme d'une » vertu supérieure est comme l'eau : parmi toutes les » choses du monde, il n'en est point de plus molle et » de plus faible que l'eau, et cependant, pour briser ce » qui est dur et fort, rien ne peut l'emporter sur elle. » Pourquoi les fleuves et les mers peuvent-ils être les » rois de toutes les eaux ? parce qu'ils savent se tenir » au-dessous d'elles. »

Cette sagesse efféminée est inspirée de douceur à défaut d'amour. Un beau chapitre de Lao-Tseu est celui où il parle de la guerre. « Les armes les plus excellentes » sont des instruments de malheur, ce ne sont point les » instruments du sage. Il ne s'en sert que lorsqu'il ne peut » s'en dispenser. S'il triomphe il ne s'en réjouit pas. » S'en réjouir, c'est aimer à tuer les hommes. » A ce propos, le commentateur rappelle un usage de l'antiquité. Autrefois, quand un général avait remporté la victoire, il prenait le deuil. Il se mettait dans le temple à la place de celui qui préside aux rites funèbres, et,

vêtu de vêtements unis, il pleurait sur les morts avec des larmes et des sanglots.

Lao-Tseu, dans tout son livre, ne recommande pas une seule fois la piété filiale. Il dit de l'urbanité : « Elle » n'est que l'écorce de la droiture et de la sincérité : » c'est la source du désordre. » On le voit, Lao-Tseu n'est guère de son pays. Il est impossible, sans doute, de savoir s'il a emprunté sa doctrine de l'Inde. L'étroite parenté des systèmes ne suffit pas à le prouver. Il se pourrait que le mysticisme de Lao-Tseu fût une réaction contre l'esprit positif et utilitaire des Chinois. On a remarqué que les villes industrielles, comme Lyon et les cités flamandes, ont été toujours des foyers de mysticisme. Un excès en appelle un autre, et l'on n'aurait pas de peine à s'expliquer ainsi l'école de Lao-Tseu.

Le Tao-te-King porte cependant des traces de l'esprit national de la Chine et des temps de désordres où il a été écrit. Lao-Tseu ne peut tout à fait oublier le monde pour la solitude. Il s'adresse à tout moment aux princes de l'empire, et leur prêche son quiétisme ; il y voit l'art de régner ; et il s'efforce de montrer que le non-agir est le grand principe du gouvernement, comme celui de la morale privée. Singulière politique assurément.

On trouve à la fin du Tao-te-King une gracieuse idylle que les malheurs du temps ont évidemment inspirée : « Si je gouvernais un petit royaume et un peuple » peu nombreux, n'eût-il des armes que pour dix ou » cent hommes, je l'empêcherais de s'en servir. J'ap- » prendrais au peuple à craindre la mort et à ne pas » émigrer au loin. Quant il aurait des bateaux et des » chars, il n'y monterait pas. Quant il aurait des cui- » rasses et des lances, il ne les porterait pas. Il savou-

» rerait sa nourriture, il trouverait de l'élégance dans » ses vêtements, il se plairait dans sa demeure, il aime- » rait ses simples usages. Si un autre royaume se trou- » vait en face du mien, et que les cris des coqs et des » chiens s'entendissent de l'un à l'autre, mon peuple » arriverait à la vieillesse et à la mort sans avoir visité » le peuple voisin. » Quel charmant tableau ! c'est l'humanité déjà lassée de sa fiévreuse inquiétude qui se prend à rêver, comme chacun l'a fait dans la fatigue de l'âge, le bonheur enfantin, les joies innocentes, et la paix du verger paternel. C'est un peu, qu'on me pardonne l'étrange rapprochement de Lao-Tseu et de Béranger, c'est un peu ce bon petit roi qui fut célébré sous l'Empire.

Les Tao-ssé, ou sectateurs de la voie, disciples de Lao-Tseu, sont très nombreux en Chine, et ont quelquefois balancé l'influence des lettrés fidèles à Confucius. Ils n'ont pas peu contribué à énerver l'esprit national ; ils s'adonnent à la magie et à mille superstitions. Un grand nombre professent ouvertement l'athéisme. Ils ont sûrement préparé les conquêtes du Bouddhisme : il me reste à parler de cette dernière des trois religions de la Chine.

## IV

Le bouddhisme[1] compte plus de sectateurs qu'aucune autre religion, et cependant il est presque inconnu. On

[1] Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que cet article est antérieur au grand ouvrage de M. Burnouf sur le Bouddhisme. Grâce aux études du savant orientaliste la connaissance de ce

n'en a eu longtemps qu'une idée fort imparfaite. On connaissait un peu le culte ; on ignorait la pensée que cachaient ces dehors, et l'on divaguait à plaisir. On ne commence que depuis peu à débrouiller ce chaos. Les progrès des études orientales permettront un jour de consulter les livres entassés par milliers dans les monastères de la Mongolie, du Tibet, du Népaul. Jacob Schmidt a déjà commencé pour la Mongolie. Abel Rémusat a recueilli dans les livres chinois des détails curieux ; mais sur le bouddhisme, comme sur Lao-Tseu, il s'est étrangement mépris pour avoir voulu trop tôt conclure, et il a eu lieu plus tard de regretter sa précipitation. M. Turnour a édité et traduit un poëme sacré de l'île de Ceylan. M. Burnouf, après avoir restitué avec génie la langue zend que personne ne comprenait plus, déchiffré le premier les livres de Zoroastre et interprété l'un des Pouranas de l'Inde, explique aujourd'hui un des livres les plus importants du bouddhisme, et son travail jettera une vive lumière sur les obscurités de cette religion.

Le bouddhisme est un rameau détaché du brahmanisme. On le fait remonter à Sakya-Mouni, rajah qui vécut six siècles avant J.-C. Il renonça au monde, vécut au désert, et après une longue retraite prêcha la religion nouvelle.

grand schisme philosophique et religieux est aujourd'hui beaucoup plus parfaite qu'elle ne pouvait l'être à l'époque où ces pages ont été écrites. Elles n'en présentent pas moins un très grand intérêt, et, malgré l'absence de documents importants, on n'y remarque guère de lacune regrettable. Les recherches les plus récentes sur le bouddhisme sont dûes à M. Barthélemy Saint-Hilaire. Un vol. in-8°. Paris 1855. E. D.

Selon Sakya-Mouni, le néant est le principe suprême. Tout en sort, tout y rentre, tout n'en est qu'une forme fugitive et trompeuse. Le vide est seul infini, seul éternel. Il s'y agite des myriades d'atomes. Un grand vent souffle d'en haut, les disperse, les agence ; ils se combinent et produisent les êtres de l'univers ; mais ce monde est incessamment transformé ; rien de durable ni de réel : tout n'est qu'un vain songe, tout passe, et de tout il ne demeure rien. Bouddha, dans une de ses incarnations, fait apparaître au milieu d'un parc un château magique, assemblage de toutes les magnificences que peut rêver l'imagination. Mais ce palais enchanté n'existe point réellement : il semble être, il n'est qu'illusion. Celui qui n'est pas sous le charme traversera le jardin royal sans apercevoir dans les airs le merveilleux édifice. C'est l'image de l'univers. La belle architecture du monde n'est non plus qu'une féerie qui déploie ses prestiges et varie ses jeux dans les campagnes du vide.

L'homme est la dernière et la plus parfaite combinaison des atomes. Il est le vrai dieu du bouddhisme. Bouddha n'est, à le bien prendre, qu'un autre nom de l'humanité : aussi est-il constamment incarné. Il se manifeste sans cesse dans les saints personnages, et chaque homme indistinctement peut devenir Bouddha. L'existence n'est que travail et tourment. Tout ce qui naît, meurt ; tout ce qui apparaît, passe ; tout ce qui subsiste, incessamment détruit et renouvelé, renouvelé et détruit, est agitation, fatigue et vicissitudes sans fin. La métempsychose punit les méchants et récompense les bons. Mais la souffrance est attachée à l'existence : il n'y a donc de parfaite félicité que dans le néant. On arrive

au non-être par le non-agir. La doctrine de Bouddha conclut au quiétisme comme celle de Lao-Tseu, et pour la même raison.

Le monde, après des milliards d'années, se dissout enfin. La volupté le fait périr par le feu ; la colère, par l'eau ; l'ignorance, par le vent. Puis quand les atomes dispersés flottent au hasard dans le vide, le vent primitif souffle de nouveau, l'univers renaît de ses ruines, le songe douloureux se reforme dans la nuit éternelle, et ainsi de suite, sans terme, à l'infini. Cette doctrine rappelle à plus d'un égard celle d'Épicure. Dans l'une et l'autre, point d'être suprême, des atomes errants dans l'espace, le vent ou le hasard qui les combine, et pour morale le quiétisme ou l'ataraxie : on aurait à moins un air de famille. Mais Sakya-Mouni a dissimulé son athéisme sous mille idolâtries, et lui a donné je ne sais quelle haute mysticité et les proportions colossales d'une religion.

Les sages bouddhistes s'écrient comme l'Ecclésiaste : *Vanité des vanités, tout est vanité!* Le monde ne garde plus pour eux de décevantes illusions. Sa tromperie leur est dévoilée. C'est là leur triste et auguste science. Chose étrange! elle semble les avoir laissés sans douleur. Ils croient que tout, tout absolument est néant ; c'est croire en dernière fin qu'il n'y a ni Dieu, ni vérité, ni vertu : et cette conviction ne les désespère point. Ils ont senti l'universelle misère, et il n'y a en eux ni murmure, ni plainte, ni révolte. Serait-ce qu'ignorants de la chute, il ne connaissent pas ce qui fait notre malheur si tragique? Du moins demeurent-ils tranquilles et impassibles : ils assistent à toutes choses comme à un rêve. Ils appellent d'un calme sourire l'éternel néant ;

ils n'espèrent et ne demandent pas d'autre repos. On sent dans cette sagesse le souffle glacé de la tombe. Ce n'est plus la passion brûlante, les entraînements impétueux des dieux de l'Inde. Bouddha, quand il s'incarne, ne se livre point aux voluptés comme Vichnou, ou comme Siwa à de cruelles fureurs. Il ne se mêle point au monde, ainsi que le dieu du panthéisme : il s'en retire. Il ne cherche point une épouse parmi les filles de la terre ou les Apsaras, nymphes du ciel. Il se fiance à la Sagesse éternelle : cette reine du monde paraît aux hommes grossiers une vieille mendiante toute ridée et contrefaite, mais les yeux éclairés la voient divinement belle.

Le bouddhisme a conservé la mythologie de l'Inde, en élevant Bouddha, l'Homme-Néant, au-dessus de tous les dieux. Il a rendu plus clémente encore la morale des Védas, empreinte déjà d'une singulière douceur. La mansuétude est la vertu de cette religion, et la beauté que le quiétisme mêle toujours à son erreur. Le bouddhisme est inspiré de compassion pour tout ce qui vit. Il ordonne d'épargner tout ce qui peut souffrir ; et pour que le sang ne rougisse pas les autels, il a aboli les sacrifices des Védas. Cette sollicitude n'est pourtant pas sans une exagération puérile qui trahit quelque faux principe. Ainsi quand il est dit : « Dans la flamme de la » lampe ou de la chandelle, il y a de petits animaux qui » se nourrissent de la lumière. Si vous la soufflez avec » la bouche, ils suivent votre souffle et meurent à l'in» stant. N'éteignez donc point la lampe ou la chandelle » avec le souffle de la bouche. » Dans une très-belle histoire qui respire par moments une pureté évangélique, le génie du foyer fait des reproches à un lettré chinois

qui se croyait un homme juste : « Il est vrai que vous » ne faites aucune action déshonnête ; mais quand vous » apercevez une belle femme, un trouble subit vous » agite ; dès ce moment vous avez commis un adultère » dans votre cœur. Je ne vois en vous que des pensées » d'avarice, des pensées d'envie, des pensées d'égoïs- » me, des pensées d'orgueil. Elles naissent, elles pul- » lulent en si grand nombre qu'il serait impossible de les » énumérer. » A ces belles paroles le génie ajoute : « La » bonté n'a jamais ému votre cœur. Vous souffrez qu'on » serve sur votre table des chevrettes et des écrevisses : » ne sont-elles pas aussi douées du principe de vie ? »

Le grand principe du bouddhisme est l'amour des hommes. La contemplation qui annihile est seule une vertu supérieure. Il a plus d'humanité qu'aucune autre religion, le christianisme excepté. Le brahmanisme avait institué les castes. Le code de l'Inde, si indulgent du reste, est ici d'un impitoyable rigueur. On frémit de l'abjection des nombreuses classes de parias. C'est une pire misère que le plus dur esclavage. Jamais l'homme n'a été si cruel à l'homme. Des multitudes vivent dans les plus beaux pays de l'Inde, comme les bêtes des bois, sans autre asile que la forêt, sans prêtres, sans mariage, sans droits aucuns, séquestrés du commerce des dieux et des hommes, réduits à une dégradation et à une indigence affreuses. Le bouddhisme protesta contre cette barbarie. Il abolit les castes. Il reconnut tous les hommes égaux et frères. Il ne consacra plus aucune des différences qui les séparent en tribus hostiles. Il s'adressa aux pauvres, aux opprimés, et ils écoutèrent la voix libératrice. Le bouddhisme voulait accomplir une grande justice sociale. Mais les brahmanes et les guer-

riers, menacés dans leurs priviléges, opposèrent une vive résistance. La lutte fut violente et longue. Le bouddhisme, d'abord vainqueur, finit par avoir le dessous : il eut alors des milliers de martyrs. Il fut si radicalement extirpé de l'Inde, qu'il n'a pas même laissé de souvenirs dans la mémoire du peuple. Mais il avait déjà conquis le centre et l'orient de l'Asie, et il garda des domaines bien plus vastes que son rival.

Le bouddhisme se propagea rapidement dans la Perse orientale, dans le Kandahâr, à Cachemire, à Ceylan, puis à Siam et chez les Birmans, en Chine, à la Corée, au Japon, dans le Tibet, enfin à la Mongolie et jusque dans la Sibérie. Il faisait la conquête d'une moitié du monde quand le christianisme s'emparait de l'autre. Ce fut au premier siècle de notre ère qu'il pénétra en Chine. Il était trop opposé à l'esprit national pour être facilement accueilli. D'un côté le quiétisme et le dégoût du monde, de l'autre une doctrine toute pratique. Ici le célibat et la réclusion religieuse, là au contraire la vie de famille. Les cloîtres bouddhistes devaient offrir en Chine un singulier contraste avec ces écoles où l'on apprenait de Confucius l'art du gouvernement et la piété filiale. Il fallait que le peuple dégénéré eût bien perdu ses vertus pour accepter une religion qui les détruisait. Lao-Tseu avait, du reste, préparé la Chine à ce culte étranger; car sa doctrine a avec celle de Bouddha de frappantes analogies. Le bouddhisme, d'ailleurs, n'était pas entièrement opposé aux traditions nationales. Il reconnaît avec Confucius l'égalité et la fraternité des hommes. Aucune autre religion de l'Orient ancien n'aurait pu s'introduire en Chine sans bouleverser l'ordre social, car elles exigeaient toutes des castes. Le boud-

dhisme était mortel à la société chinoise ; il en tuait l'esprit, mais il en laissait subsister la forme, et n'exigeait point d'institutions nouvelles. L'Etat continua donc à suivre les préceptes de Confucius. La piété filiale demeura toujours la grande vertu publique et domestique, et tout à la fois le peuple adopta une religion monastique et contemplative.

Le bouddhisme eut une influence prodigieuse sur les peuples du plateau. Il a seul pu dompter ces tribus nomades et barbares qui lui doivent la civilisation. Il a inspiré sa douceur aux hordes sauvages des Mongols. Au lieu de farouches guerriers, on voit maintenant un peuple pacifique et dévot. On rencontre dans les froides steppes, au milieu des troupeaux, des imprimeries, des bibliothèques, des monastères, et les fils de Gengis-Khan sont perdus dans les oisives subtilités de la plus raffinée et la plus creuse des métaphysiques. Le monde y a gagné la sécurité : les soudaines irruptions de ces pâtres terribles ne sont plus à craindre. Mais ils ont perdu leur mâle courage, et le quiétisme les a énervés.

Le bouddhisme, à son tour, s'est modifié dans ces pays. Les peuples du plateau adorent, au lieu de Sakya-Mouni, l'apôtre du Tibet, Bodhissatwa ou Arja-Palo. Dans une de ses existences antérieures, il avait été disciple de Sakya-Mouni ; et dès lors il s'incarne sans cesse comme roi ou prêtre, et depuis trois siècles dans la personne sacrée du Dalaï-Lama, pontife suprême et roi du Tibet. Le lamaïsme a les plus frappants rapports avec le catholicisme. Souverain ecclésiastique, collége de prêtres supérieurs, nombreux couvents de religieux et religieuses, processions, pèlerinages, reliques, chapelets, rien ne manque à la ressemblance. Les premiers

missionnaires chrétiens qui pénétrèrent dans le Tibet n'éprouvèrent pas un faible étonnement à cette vue. Ils prirent le lamaïsme pour un catholicisme dégénéré. Déguignes et d'autres savants ont partagé cette opinion. Les philosophes du dix-huitième siècle ont, de leur côté, sérieusement prétendu que la théocratie du Tibet avait servi de modèle au christianisme. Au treizième siècle, lorsque la puissance de Gengis-Khan se fut élevée et que ses armées menacèrent à la fois le Japon et l'Égypte, la Silésie et l'Inde, le patriarche bouddhiste résidant à sa cour ne put manquer d'être mis au-dessus des autres; et comme ce patriarche était un Tibétain, il reçut ses domaines dans le Tibet. Ce fut le petit-fils de Gengis-Khan qui lui donna le titre de Grand-Lama. Celui de Dalaï-Lama signifie « Lama comme l'Océan, » et ne remonte pas au delà du temps de François Ier. Sous les empereurs mongols, la Tartarie était pleine de communautés nestoriennes. Ils se montraient fort tolérants. Autour d'eux vivaient des chrétiens, des musulmans, des païens : il se peut très bien que les prêtres bouddhistes, séduits par les pompes catholiques, en aient emprunté quelques détails pour parer leur culte.

Cette vaste diffusion du bouddhisme est un fait remarquable. Seul parmi les religions anciennes, le bouddhisme a quitté sa patrie et s'est répandu au loin. Les dieux de l'Inde n'habitent que leur terre enchantée : Ormuzd règne sur les hauteurs de la Perse; Osiris ne quitte pas le Nil; Jupiter trône sur l'Olympe. Ces dieux ne voyagent pas au loin; ils restent attachés aux lieux qui les ont vus naître. Le bouddhisme se répand chez les peuples les plus divers et sous tous les climats. Les Arabes ont aussi soumis à leur roi de vastes contrées,

mais ils durent leur succès à la force. Le bouddhisme est, avec le christianisme, la seule religion qui ait pénétré partout sans recourir à la violence et malgré la persécution. Il dut sans doute cette force surprenante à ce qu'il a de vrai, à cette idée de la fraternité humaine, qu'il a généreusement opposée aux castes de l'Inde. Il n'y a pour lui ni castes, ni races, ni nations, mais seulement des hommes. Il ne se refuse à aucun, il s'offre à tous, il s'adresse à l'humanité entière. C'est là sûrement ce qui explique son prodigieux élan missionnaire. Mais on voit combien, même dans ce qu'il a de meilleur, il est encore égaré. Il a altéré le caractère de tous les peuples qui l'ont reçu. Il a refroidi l'ardente imagination des habitants de Ceylan, alangui la piété filiale des Chinois, efféminé les Mongols. Le christianisme est bien différent. Il conserve aux peuples comme aux individus leur physionomie; il respecte leur caractère, il lui donne une nouvelle puissance, et ne lui fait perdre que l'égoïsme qui le dénature et l'affaiblit.

La Chine, depuis Lao-Tseu, depuis l'introduction du bouddhisme surtout, souffre d'une grande scission religieuse. Des principes contradictoires s'y disputent la société. Ce ne sont pas des sectes qui ont chacune leurs adeptes distincts et partagent le peuple en communions rivales : la division est plus profonde. La Chine est un vieil édifice qui n'est pas seulement lézardé du sol à la voûte et séparé par une large crevasse en deux ruines : la secousse a fendu chaque pierre. Le même homme suit dans sa vie publique et domestique la morale de Confucius, et en même temps il adore Bouddha. Ce fait étrange ne se retrouve nulle part ailleurs. Cette discorde intérieure des âmes, qui semble un intolérable supplice,

laisse cependant les Chinois très calmes. En apparence elle n'a pas eu des suites fâcheuses, et le monument, dont toutes les pierres ont éclaté, demeure ainsi depuis des siècles debout et cimenté. Un pareil accommodement serait impossible avec des convictions profondes. Il témoigne d'une grande indifférence. Les lettrés et les riches ont de petites chapelles, où ils offrent à la fois leurs hommages à Confucius, à Lao-Tseu et à Fo (nom chinois de Bouddha). Les empereurs Mantchous ont adopté cet éclectisme.

Un livre fort curieux, le *Livre des Récompenses et des Peines*[1], fait bien connaître cet état des esprits. C'est un recueil de sentences commentées par des anecdotes, une sorte de morale en action. Abel Rémusat en avait traduit assez inexactement les maximes. M. Stanislas Julien a corrigé ses fautes et nous a donné les petits contes qui suivent les préceptes. Cet ouvrage, compilation de récits épars dans les livres des trois doctrines, offre un tableau varié des mœurs, des opinions et des coutumes de la Chine. Il a des millions de lecteurs et les Tao-ssé en mettent la propagation au nombre des œuvres les plus méritoires. Il est donc un des documents les plus importants de l'état religieux du pays. La morale en est quelquefois sévère, presque jamais élevée, habituellement terrestre, mesquine et ennuyeuse, si peu elle a d'élan. C'est le code du rationalisme, la sa-

[1] *Le livre des récompenses et des peines en chinois et en français accompagné de 400 légendes, anecdotes et histoires, qui font connaître les doctrines, les croyances et les mœurs de la secte des Tao-ssé.— Traduit du chinois par* Stanislas Julien, *membre de l'Institut.— Printed for the oriental translation fund of Great-Britain and Ireland.* London, 1835.

gesse de l'homme rangé. Le ciel est effacé, Dieu absent. Le suprême bonheur est d'obtenir un âge avancé, la richesse, des fils docteurs et mandarins. Le vice est puni, la vertu récompensée : il n'y a pas d'autre raison de fuir l'un et de pratiquer l'autre. Cet égoïsme est fort peu dissimulé, et quand on recommande d'être utile aux autres, on a soin d'ajouter que c'est être utile à soi-même. La conclusion est digne de tout le reste : « Si » celui qui s'étudie à devenir un homme vertueux suit » fidèlement les principes que nous venons d'exposer, » il n'éprouvera *aucune difficulté* à renoncer au mal et » à pratiquer le bien, et alors il sera heureux. »

On trouve toutefois dans ce livre une pensée que l'on est surpris de rencontrer en Orient. L'Asie entière est fataliste. Ici cependant la liberté de l'homme est hautement proclamée. Il est sans cesse répété que notre sort n'est point déterminé par le destin. La prospérité et l'infortune dépendent de notre conduite. Le seul bon présage est de bien faire. Cette pensée est remarquable à une époque de superstition ; elle ne semble pas naturelle alors. Il serait intéressant d'en découvrir l'origine. Ce qu'il y a de nécessaire, de fatal dans l'histoire, est même entièrement oublié dans le *Livre des Récompenses*. L'homme y est représenté comme le seul maître de sa destinée : la volonté divine ne semble plus la régir. L'athéisme général en Chine explique peut-être comment cette théorie exclusive d'un libre arbitre sans contrepoids en Dieu, s'est développée et répandue dans ce pays.

J'ai employé le mot d'athéisme ; il n'est pas trop fort. J'ai dit que les Chinois n'avaient guère l'instinct religieux. Confucius lui-même se tait presqu'entièrement

sur Dieu. Sa sagesse se préoccupe trop de l'homme et de la terre. C'est une ombre qui l'obscurcit. Pour les âmes moins grandes que celle du réformateur chinois, cette erreur devait être funeste, et l'athéisme est fréquent chez les disciples de Confucius. Ceux de Lao-Tseu le professent généralement. Le Tao-ssé veut vivre sans douleur ni chagrin. Lao-Tseu conseille, pour cela, de bannir tous les désirs, toutes les pensées capables d'altérer la tranquillité de l'âme. Ce mysticisme a bientôt dégénéré. Le repos auquel aspirent les Tao-ssé est surtout troublé par la crainte de la mort. Ils se mirent donc à chercher un breuvage d'immortalité, et attirèrent ainsi une foule de partisans à leur secte. Les grands, les riches, les femmes surtout, facilement crédules, embrassèrent cette doctrine. La magie, l'invocation des esprits, l'art de prédire l'avenir, firent des progrès rapides dans toutes les provinces. Les empereurs eux-mêmes accréditèrent cette secte. La Chine a eu une velléité de mysticisme ; mais elle est retombée aussitôt, et s'est rattachée avec une nouvelle âpreté à cette terre qu'elle semblait un instant prendre en déplaisir. Paracelse et bien d'autres ont cherché la pierre philosophale et l'élixir de longue vie, l'or et l'immortalité terrestre. C'était le grand œuvre des alchimistes. Ils rêvaient un moyen d'assurer richesses et plaisirs. Cette folie n'est devenue qu'en Chine celle d'un peuple entier : c'est là seulement que l'homme en a fait une religion.

Les Bouddhistes adorent le Néant. Ont-ils vraiment une religion ? Ils répondent eux-mêmes. On trouve dans leurs livres sacrés ces paroles étranges : « La religion » a son siége dans le cœur humain ; or, le cœur hu» main n'est rien, car tout n'est rien : donc la religion

» n'est rien. » Triste spectacle! Voici des peuples immenses qui n'ont aucune espérance au delà de la terre : ils savent pourtant que ce monde n'est que vanité, et ils n'en souffrent pas même, il le semble du moins. Mais si nous avions, comme Dieu, l'oreille attentive au moindre soupir, nous entendrions dans ces âmes une sourde rumeur, une plainte mal étouffée, le gémissement de tout ce qu'il y a dans l'homme de céleste et d'éternel : la douleur est partout où Dieu n'est pas.

La vie s'est retirée de ce vaste empire. Les institutions prématurées subsistent ; elles demeurent depuis quarante siècles ; leur forme est toujours vénérée, l'esprit a disparu. Les canaux creusés avec tant d'art sillonnent encore la campagne, mais la source vivifiante n'y coule plus. Les peuples ressemblent à cet enfant délaissé dans une cabane avec sa mère malade : elle mourut ; il la croyait toujours en vie ; il s'étonnait pourtant de ce long sommeil et de sentir si froide la main qu'il baisait. Il faut longtemps aussi aux peuples pour s'apercevoir qu'en veillant auprès de leurs anciennes croyances, assoupies seulement, semble-t-il, ils font la veillée des morts. La richesse, l'industrie, la civilisation qui restent à la Chine, ne sont qu'un brillant linceul ; l'âme a quitté le corps qu'il recouvre.

Si l'on songe à l'étendue de ces pays, à leurs populations pressées, on serait pour désespérer d'entamer une masse aussi compacte. Elle semble, par son inertie seule, offrir une résistance à briser tous les efforts. Mais ces empires d'Orient, en général, s'affaissent d'un coup, lorsque l'heure fatale est venue ; et l'on peut croire qu'elle est prochaine pour la Chine. Du moins les derniers événements, peu considérables en eux-mêmes,

reçoivent, du temps où ils arrivent, une haute signification. On en a été frappé comme d'une grande nouvelle : c'est qu'ils sont en harmonie avec ce qui se passe dans le reste du monde, et qu'ils concourent au vaste événement qui se prépare aujourd'hui pour tous les peuples ensemble. Tous, en effet, ils sentent un trouble prophétique, ils sont pris d'étonnement et d'attente. Pour la première fois ils se ressouviennent qu'ils sont d'un même sang, ils reconnaissent leur solidarité, ils comprennent qu'ils doivent s'unir un jour en une même confédération. Une force suprême, plus puissante que leurs égoïsmes et leurs rivalités, les entraîne à de nouvelles et communes destinées. C'est alors qu'un colossal empire, qui touche à deux autres géants, à la Russie par les steppes asiatiques, à l'Angleterre par l'Inde, après s'être longtemps fermé, se voit contraint d'ouvrir ses portes. Quand tous les peuples, du reste, se rapprochaient, seule, et avec elle la troisième partie du genre humain, la Chine voulait demeurer isolée. Elle ne le peut plus. Elle est enfin forcée d'entrer dans le concert des nations. Que leur apportera-t-elle? Viendra-t-elle, comme on l'a dit, ralentir et régulariser le mouvement fiévreux qui précipite au progrès les peuples européens? Ou bien, alors que pour le culte de l'humanité, trop oublié jusqu'ici, on risque d'être moins religieux à celui de la famille, viendra-t-elle restaurer la piété filiale et se faire la gardienne des vertus domestiques? Qui peut le prévoir? Gardons-nous de rétrécir les pensées providentielles à nos chétives conceptions.

Avant tout, nous avons un grand devoir à remplir envers ces multitudes plongées dans la plus triste des nuits. L'âme se remplit de douleur quand on pense à

ce long égarement, à l'éternité, aux générations précipitées. Qu'à cette vue une puissante et active compassion nous émeuve et nous fasse redoubler de prières; alors il se fera des miracles. Il en est qui prennent en pitié les inquiétudes et les désirs qui dépassent la terre : ils n'en sont pas plus sages; car les charités éternelles sont la source vive de toutes les autres. Les humbles messagers qui annoncent Dieu à ceux qui l'ignorent, sont aussi les grands ouvriers de cet avenir terrestre auquel d'autres bornent leurs vœux. La fraternité des peuples sera le bienfait du christianisme. Le rendez-vous qui leur est donné est la colline du pardon, la sainte colline de la croix. Le monde en souffrance réclame aujourd'hui une grande œuvre de justice et d'amour. C'est là seulement qu'elle s'accomplira.



# V

# LITTÉRATURE SLAVE

## COURS DE MIĘKIEWICZ [1].



### I

Il y a trois ans qu'on créa au collége de France une chaire de littérature slave. M. Miękiewicz, le poète de la Pologne, fut appelé à l'occuper. Il venait d'être nommé professeur à l'Académie de Lausanne, et nous espérions le retenir au milieu de nous. Il eût aimé à rester en Suisse ; mais il finit par se rendre à Paris, et il le devait. La chaire du Collége de France est en effet d'une grande importance pour tous les Slaves. Nulle part, dans leurs

[1] Cet article et les deux suivants marquent une nouvelle période dans la pensée de Lèbre. Dès les débuts de sa carrière philosophique, nous l'avons vu se consacrer avec une prédilection particulière à l'étude des civilisations orientales; l'influence de Miękiewicz imprima à ses idées une direction toute différente et détermina chez lui une sympathie marquée pour les peuples Slaves. C'est à cette influence que sont dûs les trois articles que l'on va lire. E. D.

vastes pays, ils ne peuvent parler librement [1]. Ils n'osent dire la vérité sur leurs affaires, ils doivent taire leurs pensées, il ne leur est pas permis de débattre leurs intérêts. Aussi fut-ce une grande conquête pour eux que cette tribune qui leur était donnée dans la ville qui sert de place publique à l'Europe, dans la capitale du monde moderne.

L'auditoire de M. Mickiewicz offre un spectacle singulièrement bigarré. On y voit, outre la jeunesse des écoles, comme un congrès des peuples slaves, émigrés polonais, Russes, Bohêmes, Illyriens, qui tous demandent au professeur un compte jaloux de ses paroles. Il est difficile de naviguer entre les écueils et les bas-fonds de ces susceptibilités : pour ne s'y pas briser, il faut une haute impartialité. On la trouve toujours chez M. Mickiewicz : elle est facile aux grandes intelligences, et naturelle aux nobles caractères. M. Mickiewicz embrasse d'ailleurs dans un même amour toute la race slave, et espère que les diverses tribus en seront un jour réconciliées et quitteront leurs vieilles haines.

L'enseignement du professeur n'a pas moins que l'auditoire la physionomie étrangère. Tout, dans les habitudes de l'imagination et de la pensée, trahit le Slave chez M. Mickiewicz. Cette mâle poésie, ce patriotisme mystique, cet austère enthousiasme de Dieu, étonnent et font une profonde impression. La parole de M. Mickiewicz a autorité sur l'âme, elle incline au devoir ; elle n'éveille pas seulement un passager enthousiasme, elle

[1] Les Slaves occupent la moitié de l'Europe; les Russes, les Polonais, les Bohêmes, les Moraves, les Serbes, les Bulgares, les Cosaques appartiennent à cette race nombreuse, qui compte quatre-vingt millions d'hommes.

laisse une sérieuse résolution de bien vivre. Ce qui frappe non moins que ce sacerdoce de la parole, c'est la modestie, ou mieux, l'humilité de l'éloquent poète ; et cette humilité saisit d'autant plus qu'elle est toute virile, et que l'âme, ainsi ployée devant son Maître, est magnifique d'énergie et de commandement.

Les peuples slaves sont à peine connus. On n'a que de vagues et inexactes notions sur leur génie, leurs mœurs, leur littérature. C'est pour nous un monde nouveau, plus nouveau même que l'Amérique. Nous n'y retrouvons pas, comme aux Etats-Unis ou au Brésil, sur une jeune terre, notre civilisation vieillie. Tout, dans les pays slaves, diffère de notre Occident, l'homme aussi bien que la nature. Ces contrées, qui, par leur immensité et leur mystère, annoncent déjà l'Asie ; ces vastes étendues qui se déroulent à la fois vers les rivages de la mer Glaciale et ceux de la Méditerranée, et des plaines de l'Allemagne aux silencieuses steppes de la Mongolie ; l'autocratie du tzar, la chevaleresque république de Pologne, les Cosaques des steppes, les héroïques montagnards serbes, toute cette Europe slave a autant d'originalité que de grandeur.

On se la représente à demi-barbare. C'est avec raison, si par civilisation l'on n'entend que la science et l'industrie. Mais celui qui estime la moralité plus que l'habileté et la richesse, se tromperait en croyant les Slaves moins civilisés que nous. Le peuple, en Allemagne, en France, en Angleterre, est généralement instruit. En Russie, en Pologne, en Servie, il ne sait ni lire, ni écrire. Mais est-ce là une réelle infériorité ? Ce qui fait le peuple grand, plus grand que les sages et les savants, c'est le naïf instinct de Dieu, qui est aussi la beauté de

l'enfance. Qu'on l'instruise ; mais qu'on respecte, qu'on exalte en lui le sens du mystère et de l'infini, et cette sublime simplicité de cœur qui inspire les hautes pensées et les généreuses actions. Autrement il faudrait déplorer le savoir indigent et mesquin qu'on lui donne ; car ce funeste bienfait ne ferait en réalité qu'abaisser le peuple et rétrécir l'horizon de sa vie. Mieux vaudraient alors les vieilles superstitions ; il y a plus de vérité en elles, car Dieu y est davantage. Donnez au peuple l'habitude de penser et non pas la manie de raisonner ; parlez-lui en poète, et en poète religieux, des découvertes de la science : c'est le seul enseignement qui lui puisse être salutaire. On criera peut-être au paradoxe ; mais il n'y a dans les pays slaves, de véritablement barbare, que le pouvoir qui y appelle le plus les sciences et l'industrie, je veux dire le despotisme russe ; car il dégrade et corrompt les âmes.

Les Slaves ont été, jusqu'à ce jour, à l'arrière-garde de l'Europe. Les Russes ont repoussé les Mongols, et les Polonais ont arrêté les Turcs. Du reste, jusqu'au commencement du siècle, les Slaves n'ont guère rien fait. Mais ils sont aujourd'hui appelés à des destinées nouvelles. La Russie ne cesse de grandir ; la Pologne se régénère dans l'épreuve ; les Slaves de la Turquie s'insurgent ; ceux de l'Autriche se réveillent de leur longue torpeur. Les Slaves pressentent un glorieux avenir ; une pensée pleine de puissance les agite ; ils se rappellent leur unité oubliée dans de longues divisions ; ils rêvent une confédération qui leur donnerait l'empire du monde. Elle occuperait la moitié de l'Asie et de l'Europe ; elle aurait à ses ordres les régiments russes, les escadrons polonais, les troupes les plus braves de l'Autriche et de la Turquie,

et les innombrables cavaliers des steppes ; elle toucherait à la fois à l'Himalaya, aux Alpes et au Caucase. Nous sommes à la veille peut-être de cet immense événement. La Turquie et l'Autriche comptent parmi leurs sujets vingt-cinq millions de Slaves ; et elles ne les empêcheront pas de se détacher pour se joindre à leurs frères de Pologne et de Russie. La Turquie est déjà la proie des Russes. L'Autriche menace ruine ; et cet empire factice, depuis longtemps ébranlé, n'oppose aucun obstacle sérieux à la réunion des Slaves. Tout semble la préparer. Il n'est pas jusqu'aux travaux désintéressés de la science qui ne conspirent pour elle. Les antiquaires bohêmes exhument avec une piété patriotique les âges primitifs de leur race, et découvrent ainsi l'unité des peuples qui lui appartiennent. Ces peuples ont commencé par ne former qu'une seule nation ; ils ont eu de longs siècles les mêmes usages, les mêmes lois, la même langue. Plus tard, ils se sont séparés en états, qui se sont développés sous diverses influences étrangères. Mais aujourd'hui elles ont perdu leur énergie ; les vieux usages communs à toute la race se sont, en grande partie, maintenus, et les Slaves n'ont plus de peine à se reconnaître pour une même famille.

Mais on peut avoir une crainte. Il semble que cette confédération se formera sous les auspices du tzar. L'Europe serait alors menacée de tomber sous l'influence du despotisme moscovite. M. Miękiewicz pense qu'il n'en sera point ainsi. Le réveil de la nationalité slave est fatal au gouvernement russe. L'esprit slave et le despotisme sont incompatibles. Ils ne peuvent subsister ensemble ; l'un ou l'autre doit périr. Les Slaves, du cinquième siècle avant Jésus-Christ jusqu'au sixième siècle après

lui, quand ils n'avaient subi encore aucune influence étrangère et n'obéissaient qu'à leur propre génie, avaient les institutions les plus généreuses. Peuple paysan, ils vivaient dans des villages. Ces petites sociétés agricoles offraient un spectacle unique. Chaque ménage avait sa maison de bois et son petit jardin ; du reste tout était commun et fraternel. Les colons ne faisaient qu'une seule famille ; point de priviléges, point de castes ; point de propriétés ; ni riches, ni pauvres. Encore aujourd'hui, plusieurs coutumes de cette organisation primitive se retrouvent dans les villages russes, polonais et serbes. Le Slave a un caractère bienveillant et sympathique ; la bonhomie, la cordialité, l'enthousiasme le distinguent ; il est passionné de musique et de poésie ; sa religion tourne à un système affectueux et viril plus préoccupé de la terre que du ciel ; son premier besoin politique est d'être gouverné avec amour. L'autocratie du tzar, fondée sur la terreur, est donc de tous les gouvernements celui qui lui répugne le plus. Aussi n'est-elle point d'origine slave. La Russie fut pendant trois siècles courbée sous le joug des Mongols. Ils obéissaient à des chefs absolus et impitoyables. Les grands-ducs de Moscou vécurent dans la tente des khans Mongols, se formèrent à leur école, et prirent leurs habitudes cruelles et despotiques. Les Russes, que les discordes avaient perdus, sentaient le besoin d'une unité puissante pour repousser un jour les nomades, et favorisaient eux-mêmes la tendance de leurs princes au pouvoir absolu. C'est ainsi que s'établit l'autocratie. Les institutions slaves faisaient obstacle aux tzars ; ils les détruisirent et mongolisèrent la Russie. La terreur qui les entoure, l'organisation militaire de l'empire, l'habitude des sup-

plices, les atrocités et les violences qui rendent affreuse l'histoire de Russie, sont le triste héritage qu'ont laissé les hordes de Tschinguis-Khan.

La Bohème subit de bonne heure l'influence de l'Allemagne et du système féodal. La Pologne fut le seul des trois grands états slaves qui demeura fidèle à l'esprit national ; et c'est ce qui explique sa lutte acharnée contre la Russie. Les gentilshommes polonais ne ressemblaient point aux barons du moyen-âge. Ils vivaient unis en une grande parenté, petits nobles dans leurs maisons de bois, riches seigneurs dans leurs châteaux, du reste égaux et frères, sans hiérarchie et sans querelles, se visitant sans cesse, se rencontrant de tous les coins du pays aux rendez-vous de chasse, aux diètes, dans les camps, et se connaissant tous de la Baltique à la mer Noire.

Ce n'était pas, ainsi que dans les démocraties modernes, le peuple qui était souverain : c'était chaque citoyen. De là, le droit de veto. Chacun possédait la patrie tout entière à soi, comme, dans la commune primitive, chaque colon possédait tout le territoire. Chacun était donc maître de prononcer absolument sur les affaires publiques, et pouvait, par sa simple opposition, paralyser toutes les autres volontés. Cette liberté illimitée exaltait les caractères, et, loin de provoquer à l'égoïsme, excitait au dévouement; car, avec elle, l'esprit de sacrifice pouvait seul sauver de l'anarchie. Il était l'unique expédient de la Pologne, et pour ainsi dire, son secret d'état. Il n'y avait pas d'armée ; mais au premier appel de la diète, chaque gentilhomme accourait servir sa patrie. Il n'y avait pas de trésor ; on s'imposait d'après les besoins de l'état. Il n'y avait pas de tribunaux perma-

nens ; les hommes zélés se réunissaient en jury pour juger les coupables. Chacun était libre d'obéir ; rien ne se faisait par contrainte ; c'était en toutes choses un service de bonne et franche volonté. Toutes les institutions travaillaient également à former l'homme à la liberté et au sacrifice ; et sous leur influence, la Pologne est devenue la plus généreuse et la plus enthousiaste des nations. Jusqu'au seizième siècle, elle fut glorieuse et puissante. Elle commandait, sous les Jagellons, à la Prusse, à la Bohème, à la Hongrie, aux provinces du Danube, à la Lithuanie et à une grande partie de la Russie. Mais elle ne tarda pas à déchoir. Les gentilshommes, qui, dans l'origine, vivaient familièrement avec leurs paysans, prirent la morgue des nobles de l'Occident. Jusqu'au dernier des Jagellons, les rangs de la noblesse avaient été facilement ouverts, et le peuple entier aurait fini par y entrer. Mais tout-à-coup elle ferma cet accès et se sépara du reste de la nation. Elle perdit aussi à la même époque la sévérité des mœurs. Elle se fit turbulente, légère, hautaine et dissipée, et oublia dans l'orgueil et le plaisir l'esprit de sacrifice. C'en fut fait alors de la Pologne ; après trois siècles de décadence, elle finit par succomber malgré d'héroïques efforts.

La Russie et la Pologne sont animées d'un génie trop différent pour que leurs littératures se ressemblent. La littérature russe est peu riche. L'esprit n'a pu prendre librement l'essor sous le despotisme moscovite. Le tzar est l'idéal de la poésie russe. Elle rêve l'empire et la domination, et est essentiellement autocratique.

La poésie polonaise s'inspire d'un fervent patriotisme. Ce n'est pas le prince, c'est la Pologne qu'elle chante. Elle la célèbre comme une terre sainte de sacrifice

et d'enthousiasme, comme la Jérusalem de la liberté. Elle offre la plus grande variété et prend tous les tons et toutes les formes, drame, épopée, idylle, chanson. Seulement les Polonais, non plus que les autres Slaves, n'ont point de poésie satirique. Leur esprit est gai sans avoir rien de méchant, et une plaisanterie mordante répugne à sa débonnaireté.

Le contraste des deux littératures se remarque bien sur un point : je veux parler des chroniques et des mémoires. Les moines étaient les chroniqueurs de la Russie, et ils n'avaient point de part au gouvernement ; ils vivaient retirés dans leurs cloîtres, livrés aux exercices de la dévotion et à l'étude des pères grecs. Les tzars ne laissaient pas au clergé d'influence sur les affaires. Ils eurent pour politique constante de l'asservir et de l'annuler ; ils ne souffraient aucun pouvoir à côté du leur. Les religieux, sans pratique du monde, n'avaient pas l'intelligence de l'histoire. Leurs arides chroniques n'offrent qu'un registre d'événements isolés qui se suivent sans qu'on en sache la raison. On dirait une table des matières plutôt que l'ouvrage. Ces récits sans vie ne peuvent servir que comme les médailles qu'on trouve en terre, ou les inscriptions des monuments, pour fixer les dates et constater les faits. Nestor, le patriarche des chroniqueurs russes, sauve un peu cette sécheresse par une antique naïveté ; mais ses continuateurs n'ont plus même ce mérite. Il est fort difficile de tirer de sources aussi pauvres une histoire qui ait quelque intérêt. Karamsin n'y a pas toujours réussi. Les écrivains français ne se sont pas mis en peine de si peu de chose : quand l'histoire leur a manqué, ils ont imaginé des romans. L'un d'eux désirait voir l'Illyrie ; il était sans argent ; il

donne une traduction des chants serbes, dont il n'avait pas lu un vers ; il sut mettre de l'esprit à cette mystification, et le monde littéraire fut sa dupe. Lévêque et Leclerc ont également inventé l'histoire slave. Rien de plus amusant, en pareil sujet, que leur style vertueux d'académicien encyclopédiste. Les chroniqueurs sont très avares de détails sur l'invasion des Varègues. Ils se contentent de dire que les Slaves, ne pouvant plus se gouverner, appelèrent les Normands. L'auteur français a su donner à son récit une grâce qu'eût enviée Florian. Un vieillard, nous dit-il, jouissait de beaucoup de considération parmi ses compatriotes. Ses cheveux blancs (l'auteur connaît même la couleur de ses cheveux), ses grands biens, et de bonnes intentions plus que ses lumières, donnaient du poids à ses avis. Il s'avisa, un jour de fête, de rassembler autour de lui tous les chefs de famille, pour leur dire : « Mes amis, nous ne formons pas » un peuple, *nous supportons toutes les charges d'une* » *nombreuse association sans en goûter les avantages.* » *Nous avons eu des rois qui nous ont indignement* » *trompés,* peut-être parce que nous les avons reçus de » la main du hasard ou de la force. Essayons d'un mo- » narque de notre choix. » Après ce discours, qui sent un peu son dix-huitième siècle, il propose Rurick. Toute l'histoire est aussi récréative.

En Pologne, le clergé ne se trouve pas seulement dans les églises et les monastères, il est partout : il siége dans les diètes ; il assiste les rois de ses conseils ; il vit avec la noblesse ; on le rencontre dans les châteaux et les forêts de chasse ; il combat même sur les champs de bataille : il pouvait tout savoir et tout comprendre. Aussi les chroniqueurs polonais ont-ils jugé, avec une

singulière sagacité, le caractère et les intentions des princes, la politique et les luttes des partis. Toute la nation apparaît dans leurs récits avec sa vie et son mouvement, ses habitudes campagnardes, son esprit aventureux, ses guerres hardies et ses assemblées orageuses. Leur style, animé, pittoresque, a une physionomie toute polonaise, quoiqu'ils aient écrit en latin. C'est une langue slave couverte d'un voile de latinité. Les Slaves ont un sentiment profond de la nature, qui n'a pourtant rien de panthéiste ; ils préfèrent en elle ce qui a vie et individualité, et ont une véritable amitié pour les animaux et les plantes. Le style des chroniqueurs trahit ces instincts. A chaque moment ce sont des métaphores tirées de la nature. Quelquefois tout un discours politique se compose de fables et d'apologues. Boleslas, attaqué par son frère illégitime, le fit prisonnier dans un combat, et le fit ensuite juger. Le chroniqueur introduit les conseillers du prince et met ces paroles dans la bouche de l'accusateur : « C'est une triste » plante que celle dont la racine est rongée par un ver. » Si l'on ente un poirier sur un saule, le fruit en sera » amer. Tout le monde sait qu'une panthère est née » d'une tigresse et d'un lion, et que le loup-garou naît » d'une lionne et d'un tigre. Le frère de Boleslas ressem- » ble à un basilic ; il a quelque chose de la ciguë ; il me » paraît semblable au serpent à cornes. Le basilic fas- » cine et tue par la puissance de son regard ; plus la » ciguë est douce, plus elle est vénéneuse ; quant au » serpent à cornes, on ne peut nier qu'il n'y ait quelque » chose de royal et de majestueux dans son aspect. » Après avoir attaqué la naissance illégitime du prince, l'accusateur parle de son éducation : « Son caractère,

» dit-il, fut formé par les soins des Allemands et les ma-
» ximes des savants de Prague. » C'était un mince éloge. Les Slaves ont peu de sympathie pour les Allemands, et les savants de Prague n'avaient guère bonne renommée en Pologne. Suit une liste des proverbes bohèmes: « Tendez la main, ô mon fils, mais en même temps » tendez des piéges. » — « Voulez-vous tuer quelqu'un » avec certitude, présentez-vous chez lui sous l'habit » d'un médecin. » — « N'épargnez pas les promesses ; » cela oblige beaucoup de monde, et ne vous oblige à » rien. »

Le même chroniqueur commence ainsi son quatrième livre, en parlant de l'ambition démesurée du prince dirigé par sa mère : « Il y a un oiseau très singulier » qui s'appelle Vraitza ; il vit solitaire et ne se laisse ap-» procher d'autres oiseaux de son espèce qu'une fois » l'an. Il construit pour ses petits des nids sur de hauts » arbres, autant de nids qu'il a de petits. Le petit, à peine » sorti de l'œuf, confiant dans la force de ses ailes, » s'élance par dessus les arbres, par dessus les mon-» tagnes, plonge dans le ciel, se perd dans les nuages, » et s'enferme dans les airs. Quelquefois les vents » l'empêchent de descendre pour prendre sa nourriture, » il meurt de faim et finit ainsi sa vie aérienne. »

Cette manière des chroniqueurs polonais fut sévèrement jugée par les étrangers. Leur style paraît emprunté aux conversations intimes du règne animal, et les savants qui vivent dans la poudre des bibliothèques ne peuvent le comprendre : mais il est le seul qui peigne le caractère national et en exprime fidèlement l'originalité.

Les Russes n'ont pas écrit de mémoires. L'empereur

ne le permet pas. Il existe pourtant, en ce genre, un ouvrage très curieux et fort rare aujourd'hui. C'est une notice d'un maître de police sur les événements principaux dont il fut témoin à Saint-Pétersbourg. Il est le type d'un homme passif, qui exécute les ordres du gouvernement sans rien raisonner ni sentir. Il a été en crédit auprès de tous les favoris, et fut successivement chargé de les arrêter tous, de les mettre aux fers, de les transporter hors de la ville. Il raconte avec la plus grande naïveté comment son excellence Munnich le chargea d'aller vers l'illustrissime Biren pour l'arrêter et le jeter dans un kibitka [1]. Vint le tour de Munnich et ainsi de suite. Il paraît sincèrement attaché à tous les hommes qui sont au pouvoir : s'ils tombent, il ne les déteste ni ne les plaint. Il s'étonne seulement lorsqu'il voit une personne s'élever; puis il commence à l'admirer ; il en devient amoureux : il voit sa chute, s'étonne de nouveau et oublie.

La Pologne compte de nombreux écrivains de mémoires. Les gentilshommes polonais avaient l'habitude des affaires et la connaissance des hommes que donne l'état républicain. Ils prenaient tous part au gouvernement de leur pays. Ils menaient vie héroïque et romanesque, mêlée de fêtes et de guerres. Rulhières était vivement frappé des existences extraordinaires qu'il voyait en Pologne, en plein dix-huitième siècle. L'exaltation naturelle au peuple et sa fougue aventureuse les

[1] C'était la voiture qui transportait les condamnés. Elle ressemblait à un coffre-fort; elle était recouverte en cuir, doublée en ferblanc, et fermée de tous côtés ; il n'y avait qu'une petite ouverture par où le prisonnier respirait et recevait sa nourriture. Le kibitka a été aboli par Alexandre.

expliquent. Les gentilshommes repassaient les événements de leur vie aux heures de loisir, et se plaisaient à les retracer dans des pages charmantes de verve et d'abandon. Passek est le plus remarquable de ces écrivains faciles et spirituels. Il n'a pas songé au public ; il recueillait ses souvenirs pour lui seul ; on a même des preuves qu'il n'a jamais lu ses mémoires à sa femme. La vivacité et la bonne humeur les distinguent ; ils peignent admirablement l'époque.

Passek vivait au dix-septième siècle. La Pologne était déjà alors en décadence. Ce n'était plus comme autrefois, par-dessus tout, le culte fervent de la patrie. Un gentilhomme, selon Passek, doit être prêt à se battre pour ses amis, à payer leurs dettes, à faire des voyages dans leur intérêt, à les servir de ses conseils. Ce sont là, dit-il, les vertus cardinales de la noblesse, et il les possédait toutes. Passek servit sous le célèbre Tscharneski, et assista à toutes les grandes batailles contre les Russes, les Suédois et les Prussiens : ses mémoires sont une des sources importantes de l'histoire du temps. M. Mickiewicz en a cité quelques passages curieux. Nous les donnons ici, et le lecteur aura sans doute du plaisir à les connaître. Le cours de M. Mickiewicz nous offre d'ailleurs un intérêt particulier. Nous sommes fiers d'avoir eu le noble poète pour hôte, et il conserve à notre pays le plus affectueux souvenir. Il n'est pas un étranger pour nous ; il nous appartient un peu.

Voici comment Passek décrit la prise d'une forteresse suédoise :

« Nous étions en discussion pour savoir qui de nous couperait la tête à ce bel officier suédois, lorsque des soldats péné-

trèrent dans des caves où il y avait des tonneaux de poudre. Un maudit dragon y entra la mèche allumée, et le feu prit à la poudre. Quel fracas de tempête! Le château sauta; et le marbre et l'albâtre, tout s'envola. Or il y avait près de nous, à l'angle du château, une tour, où l'on voyait des images de marbre, qu'on appelle des statues. En effet, elles ressemblaient parfaitement à des créatures vivantes. Je ne les ai pas vues sur pied, mais j'en ai examiné plusieurs après l'explosion. L'une d'elles fut jetée de notre côté. C'était merveille à voir. Les soldats accouraient et la regardaient avec admiration. Ils crurent un moment que c'était la femme du commandant pétrifiée par la frayeur. Elle avait l'air d'une belle dame avec ses mains croisées et sa riche parure. Le corps m'a paru très-beau et d'une telle délicatesse qu'il fallait y toucher pour sentir la pierre. Cette tour servait de belvédère au roi de Suède. Il y montait pour faire la sieste, il y donnait des bals et des fêtes, et il pouvait de là contempler tout son petit royaume.

» Les Suédois avaient demandé à capituler, et ils auraient pu l'obtenir; mais la tour avec ses défenseurs sauta en l'air, et les Suédois firent route vers les nuages; puis je les entendis tomber dans la mer comme des grenouilles. Pauvres Luthériens! ils avaient fait une retraite habile en fuyant de devant nous vers le ciel. Mais ils ne purent y entrer, Saint-Pierre ayant fermé le guichet en disant: Ah! traîtres, vous avez rejeté le culte des saints, vous prétendez que leur intercession est de nulle valeur, et vous viendriez habiter parmi eux! Vous avez chassé les Jésuites de votre pays, comme s'ils étaient des brigands. C'est vous aussi qui êtes cause de l'accident qui emporta un brave gentilhomme, Babola, avec son armure complète, de la Suède jusqu'à la Vistule; heureusement il a survécu à ce voyage et se porte à merveille. »

Passek raconte tout avec cet entrain et cette gaîté. C'était le ton de la conversation polonaise. Pendant deux siècles il y eut fête continuelle en Pologne. Partout, dans les chaumières des paysans et les demeures des gentilshommes, c'étaient des danses et des réunions de plaisirs que n'interrompaient pas même les plus terribles guerres. Cependant l'énergie des temps anciens s'était con-

centrée dans quelques caractères sombres et farouches ; et l'on voyait, à côté de cette folle noblesse, des personnages qui vivaient solitaires dans leurs châteaux comme des Lara ou des Manfred. Les joyeux gentilshommes ne comprenaient rien à ces austères apparitions, à ces tragiques figures. Passek, étant en garnison dans un village, vit un de ces maniaques et le décrit ainsi :

« Le château du village était habité par une grande dame qui avait pour mari le castellan de Zahroczyn, guerrier expérimenté. Il aimait sa femme ; mais ils ne vivaient pas ensemble : ils habitaient des châteaux séparés, et avaient chacun une cour nombreuse. Le seigneur castellan était la terreur de la contrée. On sait qu'il battit un escadron du régiment de Podoski. Il avait envoyé au commandant une déclaration de guerre dans les formes. « Je vous attends, mais non pas dans » mon château, pour ne pas avoir l'air de compter sur mes » gens. Je vous donne rendez-vous en rase campagne. » Le défi accepté, le castellan appela d'abord le chef de la troupe et le sabra. Il appela ensuite dix cavaliers qui eurent le même sort. Puis il s'empara des étendards et des tambours. D'ailleurs il ne faisait de mal à personne. Il affectait une gravité et une religiosité extraordinaires. Il avait attaché à son chapeau un petit crucifix, et lorsqu'il entrait dans une société ou traversait une foule, il passait les yeux fixés sur son crucifix, ce qui le dispensait de saluer. Un page le suivait, chargé de sa redoutable épée. Les anciens domestiques qui l'avaient servi depuis nombre d'années, disaient ne l'avoir jamais vu sourire. Il venait souvent dîner chez sa femme ; et le dîner fini, il retournait de suite à son château aussi gravement qu'il en était venu.

Il arriva qu'un jour, où nous étions à table chez sa dame, on annonça cet excellent seigneur castellan. Nous voulûmes aller le recevoir ; mais la dame nous retint. Nous le vîmes entrer, gravement absorbé dans la contemplation de son crucifix. Arrivé près de la table, il se mit à genoux, et reçut de sa dame une bénédiction épiscopale. Il remarqua alors un officier convié au festin qui se distinguait par sa taille : « Bon» jour, le grand maréchal de la couronne, » fit-il. L'officier, qui

se trouvait être le chevalier Passek, lui répondit en le saluant du nom de sire. — « Je vous ai reconnu, » continua le castellan, » car je sais que vous êtes un jouvenceau, et que vous » passez pour le protecteur de Madame. » Notez que, disant ceci, il avait à ses côtés le page à la redoutable épée. — « Je ne » crois pas, » dit le chevalier, « que personne ait le droit de se » dire le protecteur de Madame. » — Un officier coupa court en disant : « Nous espérons que le seigneur castellan nous per» mettra de finir le dîner. »

» Le castellan alla s'asseoir au bout de la table ; il regardait de temps en temps son page ; il mangea peu ; puis il mit la main dans la poche du page, en tira des pièces d'or qu'il jeta aux musiciens, et la danse commença. Un officier invita le castellan à prendre part au divertissement. Pour réponse, il frappa sur sa grande épée, et dit : « Je n'engage à danser » que cette demoiselle-là, et si je dansais avec elle nous pour» rions troubler le bal. » Le Lithuanien se retira, et n'insista pas. On nous a dit que le castellan, lorsqu'il était dans son château, avait coutume d'appeler près de lui son orchestre, et parcourait son salon en s'essayant avec son épée ; aussi entendait-il parfaitement l'escrime. »

Passek eut de nombreux duels. Il en décrit au moins trente. On se battait pour l'honneur du roi, pour l'honneur de son parti politique, pour l'honneur de sa famille et de ses amis. Il n'y avait pas de bal ni de réunion qui ne finît par des duels. L'arme était toujours le sabre. Une affaire en amenait trois ou quatre. Il arrivait ainsi à Passek de fendre la tête à un adversaire ; il lui fallait ensuite couper la main au frère de la victime, et soutenir souvent un troisième combat contre un autre parent. Au nombre de ses duels, on peut deviner celui de ses blessures et de ses contusions, qu'il n'a garde d'avouer dans ses mémoires. On devait même se battre quelquefois pour pouvoir vivre dans un palatinat étranger. Passek raconte qu'un seigneur ne pouvait souffrir de le voir dans son palatinat, et ne supportait pas même

d'entendre parler de lui. « Mais, ayant cassé quelques bras, » dit Passek, « je réussis à former avec ce gentilhomme les liens d'une véritable fraternité. »

Une telle vie explique les combats incroyables que la cavalerie polonaise, composée de gens pareils, put soutenir contre les armées russes et les régiments suédois. Elle les mettait toujours en déroute. Passek ne s'occupe pas, dans les batailles, du plan des chefs ; il ne juge pas les dispositions stratégiques ; mais il décrit parfaitement les engagements auxquels il prit part lui-même, les combats singuliers, les affaires d'avant-poste. Il décrit ainsi la victoire que Tcharneski remporta à Polenka sur l'armée russe :

« Au point du jour, l'armée s'ébranla, pour être le plus tôt possible en récréation (Passek appelait ainsi le combat), et pour avoir le temps d'en prendre à son aise. Tout en marchant chacun faisait ses dévotions. On chantait l'office de la Sainte Vierge. Les aumôniers parcouraient les rangs à cheval. Parmi les soldats, les uns couraient à confesse, les autres en venaient. Chacun de nous scrutait sa conscience, et se disposait à une mort chrétienne.

» A une demi-lieue de Polenka, l'armée se mit en bataille. Nos deux cavaleries se ruèrent l'une sur l'autre, semblables à des lutteurs de force égale, se heurtant, s'étreignant, se repoussant, sans pouvoir se terrasser. Le général russe courait çà et là sur son cheval, comme un maquignon bohémien dans un jour de foire. Un cuirassier polonais parvint à lui asséner un coup qui fit tomber son casque et le força à se rejeter vers les siens. Alors les boyards lâchèrent prise, et nous les poursuivons l'épée dans les reins. Mais voici les Lithuaniens qui s'avancent de leur côté. Autour de nous, tout devint bataille et dans une confusion extrême. La peur a une physionomie inquiète, comme celle d'un convive mal assis à table. Enfin les ennemis eurent peur et reculèrent.

» Les rangs des Russes se dégarnissent, et leur armée commence à ne battre que d'une aile. L'aile gauche finit aussi par

être vigoureusement poussée; et il s'ensuivit une mêlée telle qu'à peine avait-on le temps d'achever son homme, qu'un second survenait; puis un troisième se jetait comme un lièvre dans la gueule des chiens. En vérité, il fallait une tête comme Tcharnesky pour tout voir. Nous retournons enfin. Je regrettais de n'avoir pas fait de prisonniers, et regardais avec complaisance mon cheval alezan. Tout-à-coup quelques cavaliers russes sont aperçus. Je vois parmi eux un noble gentilhomme. Comme j'étais le plus avancé de ceux qui les poursuivaient, je lui crie: « Arrête! tu auras la vie sauve. » Il arrêta en effet sa course, mais son regard dédaigneux se fixa avec pitié sur mon uniforme. Il me prenait pour un soldat du train, et ne voulait pas tomber entre les mains de semblable canaille. Il avisa un de mes compagnons, honnête et peu hardi, qui se crut appelé au jugement dernier. Cependant le Russe, le prenant pour un brave gentilhomme, lâche un coup de pistolet. Notre homme hésite, s'arrête, il est sur le point de s'évanouir, lorsque le Russe le tire de perplexité en lui remettant son épée et ses pistolets; mais j'étais déjà là pour les recevoir. »

Voici les détails d'un autre combat:

« Le général Strarouk, avec 60,000 hommes, prit position à quatre lieues de notre camp. On assemble un conseil de guerre. L'ennemi n'offre pas la bataille. Pourquoi? Aurait-il peur? impossible, avec une armée supérieure à la nôtre. On fait quelques prisonniers; on leur demande la cause de cette immobilité, et notre général apprend que les Russes attendent un renfort de 40,000 cosaques, qui s'avancent à marche forcée. Qu'y a-t-il à faire alors? Vite un conseil de guerre. On tombe d'accord qu'il vaut mieux prévenir le mal que d'avoir à le réprimer. On traverse le fleuve, et chacun de dire: s'il s'agit de vaincre, impossible. Quant à fuir, encore plus impossible, à moins qu'on ne tente de passer sur le ventre de l'armée russe. Après les engagemens d'avant-poste, les Russes s'avancent et leurs masses épaisses et bariolées apparaissent comme des champs de diverses couleurs. On ordonne aux tirailleurs de rentrer dans les rangs. Le palatin nous exhorte: Au nom de Celui pour qui vous portez votre sang en sacrifice! s'écrie-t-il. Les deux armées restent de nouveau en face l'une de l'autre. Cependant, douze mille hommes se détachent de

l'armée russe. Le général ennemi paraît vouloir nous enfoncer. Eh bien ! mes amis, dit le palatin, à nous de commencer! Alors les manches retroussées jusqu'aux coudes, il se met à l'œuvre, et le combat s'engage. Quinze mille cavaliers lithuaniens viennent charger les Russes et les obligent à reculer.

» Durant mon long service militaire, je n'ai jamais vu mes compatriotes agir avec tant de vigueur. C'est une opinion universelle que si nous faisions toujours de même, nous pourrions conquérir le monde. Il faut aussi convenir que les boyards sont terribles à voir. Devant ces barbes touffues, on éprouve une sorte de respect, comme si on allait combattre ses ancêtres.

» Le palatin accourt de nouveau vers nous. « Maintenant, » mes amis, » dit-il, « avec l'aide de Dieu, en avant! une » charge à fond ! » Son régiment de cuirassiers s'ébranle, une forêt de lances polonaises. Heureusement les boyards, qui craignent pour leur ventre, n'attendent pas. Il est évident pour tout le monde que nous ne devons qu'à une protection toute particulière de Dieu une victoire aussi miraculeuse. Car je n'oublierai jamais et je dirai partout ce qui m'arriva dans cette bataille ; je le regarde comme un miracle. Engagés dans la mêlée, en face de la cavalerie russe, nous avons essuyé une décharge presque à bout portant, et nous n'avons perdu qu'un seul cavalier. Oui ! le proverbe a raison : les soldats portent la carabine, et Dieu arrête la balle. »

Les écrivains de mémoires français content tout autrement. Ils jugent moins les détails que les résultats. Passek saisit les accidents pittoresques d'un combat ; il en décrit les aventures plus que les manœuvres, le drame plus que la tactique ; il surprend dans la mêlée les actes de bravoure ; il observe en poète le champ de bataille. C'est la manière du roman historique, de Walter Scott par exemple. Passek n'a fait ainsi qu'obéir au génie national. Les Polonais étaient animés sur le champ de bataille du même esprit qu'à la diète. Ils y étaient tous, en quelque sorte, égaux et souverains. Ce n'était

pas du chef que dépendait le succès. Chaque soldat y travaillait, et devait se conduire comme s'il était seul à couvrir la Pologne entière de son corps. Ce haut devoir donnait aux courages une enthousiaste témérité et l'habitude des prouesses. De là, des combats héroïques plutôt que savants ; mais cette vaillante armée de gentilshommes tombait facilement dans l'indiscipline. Les Russes, au contraire, agissaient par masses et, depuis Pierre-le-Grand, leurs intrépides colonnes ont la force de la plus sévère discipline.

Il y a aussi chez Passek quelques lueurs de l'esprit mystique qui inspire la Pologne. Il a plus foi aux présages qu'aux combinaisons du général, il croit au miracles, il porte la pensée de Dieu dans le combat ; et ceci frappe d'autant plus que Passek, d'esprit jovial et plaisant, ne sait guère être sérieux. La gaîté n'est faite que pour cette pauvre terre, et notre gentilhomme se trouve mal à l'aise dans les régions mystérieuses du monde invisible.

Quant Passek quittait les camps pour revenir à sa modeste demeure, il s'amusait à tout observer curieusement sur sa route et continuait ses descriptions. Il montre pour les animaux les sympathies de la race slave, et l'on trouve dans ses mémoires des passages pleins d'intérêt pour un naturaliste. Sa maison ressemblait à une ménagerie. Lorsqu'il allait à la chasse, il était précédé par un corbeau apprivoisé qui lui montrait le chemin en volant. Il avait aussi des éperviers et des faucons. On voyait dans sa meute des renards privés et des lièvres qui couraient pêle-mêle avec les écuyers. Passek était fier de cet équipage de chasse, et les bons paysans soupçonnaient là un peu de sorcellerie.

Passek a varié ses mémoires de toutes sortes de récits, où l'on retrouve toujours le même talent de conteur. En voici un charmant de fantaisie et de malice, qui ressemble presque à une charge de petit journal :

« Les habitants de la Suède et d'une partie du Danemark vivent en bonne intelligence avec les diables. Quelques-uns sont assez habiles pour se les assujettir, et s'en servent sans façon, comme les Turcs de leurs esclaves. Cette sorte de lutins est généralement connue sous le nom d'esprits familiers. Voici ce que je sais à ce sujet.

» Un des écuyers de M. Rey, notre ambassadeur en Suède, étant tombé malade, son maître le laissa dans ce pays, sauf à le réclamer plus tard. Le malade, qui était déjà en convalescence, habitait une pièce basse et solitaire, dans un château presque désert. Un soir, il entendit comme une brillante symphonie. Il pensa qu'il se donnait un bal dans quelque appartement du château, lorsque tout à coup, dans un coin de la chambre, il vit sourdre d'un trou de rat un petit marmouset, une façon de gentilhomme habillé à la mode. Bientôt il s'en élance un autre, puis trois, puis quatre, et des dames enfin et des demoiselles. La musique allait toujours son train ; l'assemblée entra en danse. Notre écuyer s'émut, et il lui prit un frisson. Bientôt les petits danseurs, deux à deux, commencèrent à enfiler la porte, musiciens en tête. Suivait une belle demoiselle fort endimanchée, en costume de fiancée. Enfin la musique se tut et les lutins disparurent. Il ne resta dans la chambre que notre écuyer qui tremblait, et un petit monsieur qui revint sur ses pas et dit : « Ne craignez rien. Nous som-
» mes des gentilshommes du royaume des esprits ; un des
» nôtres doit épouser la demoiselle que vous avez vue ; nous
» allons célébrer le mariage. La cérémonie accomplie, nous
» comptons retourner chez nous par ici : cette chambre est
» sur notre chemin. Nous espérons que vous serez de la noce. »

» L'écuyer, se souciant peu d'un tel honneur, n'eut rien de plus pressé que de barricader la porte. Cependant la cérémonie ne tarda pas à finir. La musique recommence, la noce reparaît et s'arrête à la porte. Que faire? Un lutin trouva le moyen de se glisser à travers une fente. Une fois dans l'ap-

partement, il y prend terre, et s'élance jusqu'à la taille d'Antée. Il adresse à l'écuyer un geste comminatoire, tire les verroux et rétablit la libre circulation. Le cortége traverse la chambre en bon ordre, arrive au bord du trou de rat, chacun y rentre à son tour, et tout le monde disparaît. Mais ce n'est pas tout. Une heure ne s'était pas écoulée que le petit monsieur revint s'annoncer par le trou de rat comme porteur de cadeaux de la part de l'assemblée. Il présente à l'écuyer une magnifique brioche, des confitures et des épices, et s'échappe ensuite.

» Les Suédois et les Finnois sont très-fiers de la protection de ces esprits familiers. J'ajouterai cependant que je n'ai pas vu une seule fois mon sabre s'ébrécher sur une tête finnoise ou suédoise. Il est vrai que nous autres Polonais nous prenons nos précautions, faisant bénir nos sabres et frotter nos balles aux vases sacrés. »

Le même conte se retrouve en Pologne. Mais tandis que Passek en fait un récit plaisant, le peuple lui a laissé sa première gravité tendre et aimable. C'est un gentilhomme qui a perdu son amante; il la pleure; elle lui apparaît, le console, et lui laisse en souvenir une cassette fée où il trouve toujours une perle. On voit ici les aventures du Conte. Ce petit personnage est d'abord naïf et sérieux, et sous son humble apparence cache quelquefois de hautes et religieuses pensées. Il se pervertit en courant le monde, et se fait badin, spirituel, railleur, mauvais sujet. Puis Perrault succède à Rabelais, et le conte finit par n'être plus qu'un amusement d'enfant.

## II

Nous avons suivi Passek dans les châteaux de la noblesse et sur les champs de bataille; nous allons mainte-

nant assister avec lui aux grandes assemblées de la nation. C'est dans ces diètes générales, où le pays entier était convoqué, que l'esprit polonais apparaissait dans toute son originalité. Rien dans le reste de l'Europe ne ressemblait à ces parlements tumultueux d'une nation guerrière et enthousiaste qui discutait en armes les affaires publiques. On y voyait réunis jusqu'à cent cinquante mille gentilshommes accourus de toutes les provinces de la Pologne.

Passek a tracé avec sa verve habituelle le tableau d'une de ces diètes. La Pologne se trouvait menacée; Jean-Casimir venait d'abdiquer pour la sauver. Il s'agissait de lui choisir un successeur. Les évêques, les grands seigneurs, d'habiles politiques voulaient élire le prince de Condé. Mais la petite noblesse s'y opposa : elle préférait un roi national ; après une discussion orageuse, elle finit par l'emporter, malgré toutes les intrigues du haut clergé et des partisans de Condé ; et ce fut un pauvre gentilhomme (il avait à peine cinq mille florins de revenu) qui réunit les suffrages de la Pologne. Voici comment Passek raconte cet événement :

« Le roi ayant abdiqué, le prince archevêque primat publia les lettres de convocation pour une diète d'élection. Il aurait voulu faire élire le roi par une assemblée de députés ; mais la noblesse n'entendait pas de cette oreille-là, devinant quel était l'esprit qui inspirait Sa Grandeur.

» Toute la Pologne de prendre part à l'élection ! Toute la Pologne se lève en masse ; toute la Pologne se prépare et s'arme comme pour entrer en campagne. Les palatinats se réunissent, chacun dans son chef-lieu. Chaque corps est précédé de sa bannière. Après avoir bravement parcouru notre chemin, nous arrivâmes en vue de Varsovie l'an 1668, dans les derniers jours de juillet. Tout y est en mouvement : les palatinats, les districts, comme autant de sacs, versent de tous

les côtés sur la capitale des torrens de noblesse. Nous tombons au milieu d'une foule innombrable de gens armés; on dirait une expédition militaire en pleine marche; chaque seigneur s'avance à la tête d'une troupe plus ou moins considérable. Le prince Radziwill amène à lui seul huit mille hommes de bonne mine et de bonne maison.

» Le prince archevêque considérant tout ce spectacle tient l'oreille basse; il prévoit la difficulté de diriger cette masse formidable dans le sens de ses intentions ambitieuses. Les palatinats établissent leurs camps, forment leurs cercles, et chacun se prépare à la discussion qui s'ouvre partout à la fois. On discute les chances de chaque parti; on prononce les noms de Condé, de Lorraine, d'un certain princillon. On n'oublie qu'un seul nom, celui que Dieu a déjà prononcé. Les ambassadeurs étrangers, les seigneurs polonais parcourent les palatinats; ils prodiguent l'or et les promesses, chacun dans l'intérêt de son candidat. Quant au candidat prédestiné, on n'en fait pas mention. Lui seul ne paraît nulle part; il ne donne rien; c'est tout simple, il n'a rien! pas même l'idée de se présenter aux élections. Chacun des candidats disait qu'il ferait monts et merveilles, excepté le prince de Lorraine qui ne nous promit qu'une seule chose, à savoir qu'il était prêt à combattre contre tous les ennemis de la Pologne; mais aussi, par exemple, ceci nous toucha.

» Vers le soir, le parti lorrain gagna du terrain. Puis la séance fut remise au lendemain.

» Le lendemain, les sénateurs et la noblesse s'assemblent dans le lieu du comice; les troupes se rangent tout autour pour considérer ce qui va se passer. La diète commence à émettre son opinion; les sénateurs donnent leur vote.

» Tout d'un coup, un gentilhomme crie du milieu de la foule: « Messieurs! quiconque votera pour le prince de Condé, » qu'il sache que je répondrai à son vote par une balle! » Un sénateur réplique avec aigreur: le gentilhomme décharge tout simplement son pistolet sur lui. Il fallait voir alors le beau feu de file! Tout devient confusion; les sénateurs quittent leurs siéges; ils s'abritent derrière leurs chaises curules; quelques-uns se cachent dessous; on vit le primat et les évêques enjamber les balustrades. La noblesse criait de toutes parts: « Nous

» ne voulons pas de tous vos discours ; nous ne prononcerons
» que le nom de celui que Dieu mettra dans nos cœurs. »

» Enfin les sénateurs réussirent à regagner, les uns leurs chevaux, les autres leurs carrosses, et la seigneurie bat décidement en retraite vers Varsovie.

» Le lendemain il n'y eut pas de séance, non plus que le surlendemain. La seigneurie se repose des fatigues d'avant-hier.

» Les palatinats invitent, le 26 juillet, les sénateurs à recommencer la délibération. Quelques sénateurs s'y refusent; l'archevêque primat répond aux envoyés de la noblesse : « Nous
» ne sommes pas sûrs parmi vous. » Les palatinats menacent alors de prendre un arrêté pour déclarer traître à la patrie ceux qui déserteront la diète. Alors les sénateurs se décident.

« L'assemblée s'approche du lieu du comice ; les sénateurs se mettent en mouvement. Notre castellan de Cracovie est le premier à nous joindre ; nous tenons conseil avec lui ; on parle du scandale d'avant-hier ; les plus sages le déplorent. Mais le castellan, homme de la vieille roche, s'écrie : « Nonces chéris
» des dieux ! quant à l'aventure d'avant-hier, je ne vous en
» blâme pas, je vous en félicite : voilà ce que j'appelle la
» véritable énergie polonaise. Je ne dis pas que je n'aie été
» tant soit peu affecté de vos sifflets à balle ; j'en ai eu la tête
» cassée ; mais je ne m'en fâche pas. Tant que je vivrai,
» on ne verra de diète que de cette façon-là. Toujours à
» cheval et en armes ! Gardons avec soin nos libertés, autre-
» ment on nous les volera. » Là-dessus le seigneur castellan se mit à démontrer historiquement et savamment comme quoi les Polonais devaient connaître surtout le réveillon domestique.
« Pour défendre sa liberté, dit-il, il faut se réveiller souvent,
» et toujours en sursaut. »

» Les palatinats voyant parmi nous le castellan, envoyèrent plusieurs députés vers Varsovie, tout surpris de n'avoir pas parmi eux leurs palatins, tandis que nous avions le nôtre. Cette inquiétude cesse bientôt. On signale du côté de Varsovie une foule de chevaux, de carrosses : ce n'était rien moins que la seigneurie qui venait s'abattre sur le lieu du comice.

» Déjà les sénateurs ont pris leur place ; l'assemblée est moins nombreuse qu'avant-hier : on a une conversation embarrassée ; on se salue, on se regarde irrésolu et silencieux. Cela dura tant, qu'un noble ne put s'empêcher de crier : « Mais,

» seigneurs, finissez vos salutations; nous n'avançons nulle-
» ment nos affaires. Allons! un peu de bonne volonté. Si le
» prince primat ne veut pas prendre part à l'élection, nous
» trouverons un autre président; nous ne sommes pas ici pour
» nommer le pape, mais le roi; nous pouvons nous passer du
» concours des prêtres. »

— « Cela ne sera pas, Messieurs, dit l'archevêque; si j'ai
» tardé à venir, c'est qu'aujourd'hui même j'ai prié Dieu
» avec tout le clergé pour qu'il daignât nous éclairer. Je
» déclare la diète ouverte. Proposez vos candidats, et vous
» verrez ce que j'aurai à dire. »

» On demande la parole. Chaque candidat proposé soulève un écho de protestations. Je ne veux pas celui-ci! je ne veux pas celui-là! On repousse de même le troisième; on accepterait tout le monde, le quatrième candidat excepté.

» Cependant le palatinat de la Grande-Pologne, sans écouter seulement la discussion, entonne déjà un *vive le Roi!* On lui crie: Mais quel roi? quel roi voulez-vous qui vive? On nous répond: Le Lorrain! vive le Lorrain! La Petite-Pologne refuse hautement: on ne veut pas d'un richard; le pays saura bien enrichir son roi; on ne veut pas d'un prince étranger qui sacrifie la Pologne à ses alliances de famille, on veut un roi patriote. On propose un Polanotski.

» Je cours vers le palatinat de Sendomir qui criait: « Nous
» avons un roi! Voici le prince Michel dont le père s'est ruiné
» au service de la république. Pourquoi ne serait-il pas notre
» roi? n'est-il pas de la race des princes de Lithuanie? » On découvre enfin ce pauvre prince Michel, qui se tenait à l'écart et se faisait tout petit.

» Cependant il paraissait déjà, d'après la masse des cris qui s'élevaient et se balançaient, que les palatinats de la Grande-Pologne penchaient vers un roi étranger; ceux de la Petite-Pologne, en faveur de Polanotski; et ceux de Sendomir, en faveur de leur Michel. Enfin une voix couvrit toutes les autres. C'était celle du palatinat de Sendomir qui criait: Vive le roi Michel! La seigneurie répond: Quelle folie! mais notre castellan me dit: « Tout ce que je sais, c'est que Dieu m'a mis
» dans le cœur: vive le roi Michel! »

» On conduisit alors Michel dans le lieu du comice, et le prince primat est obligé de le recevoir poliment et de le

complimenter. Dieu sait ce qui passait dans le cœur du prélat; mais en félicitant le roi, il avait l'air d'un bouc.

» L'entraînement allait toujours croissant de minute en minute. Avant minuit le roi valait plus d'un million. On lui envoyait des cadeaux de toutes les façons: de l'argent, des carrosses, de la vaisselle. Il n'y a que Dieu qui peut ainsi toucher le cœur de tout le monde. On lui donnait ce qu'on avait de plus précieux : les simples gentilshommes lui offrirent leurs chevaux, leurs harnais, et jusqu'à leurs armes.

» Sur ces entrefaites on se dispersa, et chacun revint chez soi. »

Michel devint l'idole de la petite noblesse, elle se dévoua à ses intérêts; elle punissait la moindre offense qu'on se permettait contre lui.

« Le roi Michel, dit notre chevalier, devint le bien-aimé de la petite noblesse; il était fort dangereux de passer pour son ennemi. Le grand-prévôt de *** faillit périr misérablement pour avoir avancé un mot inconsidéré. Ce grand-prévôt avait jadis servi avec distinction dans les armées de la République; il était célèbre par sa force, et était devenu blanc comme un lièvre des forêts. Un jour il répondit à un sénateur qui proposait des mesures violentes dans l'intérêt du roi: « Vous ne » parviendrez pas à les exécuter. »

— « Comment! traître, s'écria-t-on de toutes parts, nous » n'y parviendrons pas? Frappez-le, tuez-le. Donnez-nous-» le par ici, nous allons l'arranger. »

» Le vieillard bondit comme un lièvre, et tomba dans les bras du Maréchal de la diète. Le Maréchal ordonna à l'infanterie de la garde de pénétrer dans la salle; nous autres députés, nous nous serrons autour du cercle pour repousser les assaillans; les évêques, les sénateurs interviennent, et peu à peu on rétablit l'ordre. Il n'y eut de tué qu'un gentilhomme bavard qui s'égara et prit place dans un palatinat qui n'était pas le sien. Il se mit de là à demander la parole. On lui cria: » Cherchez votre palatinat; quel est celui-ci qui ne sait pas à » quel palatinat il appartient? » — « Je reste où je veux, » dit le gentilhomme; « tel est mon droit, mon bon plaisir. » On lui fit observer combien il était dangereux de fatiguer le pu-

blic; mais il s'obstina et parla tant qu'il vint à dire quelque chose qui manquait d'égards à la royauté de Michel. Oh! alors si vous aviez vu quelle nuée de sabres en l'air! Le pauvre homme tomba sous une grêle de coups, et on le jeta par-dessus la balustrade. Ce fut pour nous un sujet d'effroi et un terrible avertissement pour les partis opposés au roi.

» On mit tout de suite à l'ordre du jour des propositions de la plus haute importance. Il s'agissait d'abord de trouver les moyens de continuer la guerre de Turquie, et ensuite d'aviser aux moyens d'assurer au roi ses droits et ses priviléges. Après une courte discussion on tomba d'accord sur la nécessité de raffermir d'abord la puissance royale. On proposa de donner au roi une garde de quinze mille hommes chargée de sa défense. Cette proposition passa à l'unanimité. On proposa ensuite de convoquer le ban et l'arrière-ban. — Accordé à l'unanimité.

» On passe ensuite au chapitre du budget, ce qu'il y a de plus ardu. On jugea trop long pour se procurer des ressources d'établir un impôt et de le percevoir; on trouva un expédient plus commode et plus prompt: on proposa un emprunt volontaire remboursable sur les fonds de la République. Tout le monde accourut souscrire, les uns pour dix mille florins, les autres pour quinze mille, vingt mille et cent mille. Tous ceux qui avaient du numéraire l'apportaient ou l'envoyaient chercher dans leurs châteaux. Tout s'arrangea en un clin-d'œil. Les trésoriers n'avaient d'autre besogne que celle de signer, d'enregistrer et d'encaisser. »

Voilà bien le tableau des diètes polonaises: rien n'y manque, excepté le style de Passek; mais il est impossible de le traduire en français. Ce style ne pourrait même plus être imité en polonais: il est perdu, il a été enseveli avec les diètes d'élection. Pour écrire ainsi il faut, comme le remarque bien M. Mickiéwicz, avoir vécu de cette vie aventureuse et active; il faudrait même avoir porté le costume de cette époque. Si on publiait une édition illustrée des mémoires de Passek, au lieu de points et de virgules inutiles dans un ouvrage où il n'y a ni

périodes, ni phrases régulières, on devrait employer plutôt des signes qui marqueraient les gestes de l'orateur, et indiqueraient le moment où il dresse sa moustache, où il tire son sabre ; car dans un discours de cette allure, ces gestes expliquent la pensée et tiennent souvent lieu de parole. Dans les mémoires de Passek on prend sur le fait le caractère national. Cet esprit guerrier, cette liberté et cette joie, ce ton de camaraderie, ces récits qui trahissent le gentilhomme, le soldat et le campagnard, toute cette manière d'écrire et de penser décèle une société bien différente de celles mêmes qui, dans notre Occident, y ressemblent le plus. Aussi des mémoires comme ceux de Passek sont-ils une des sources les plus importantes de l'histoire de Pologne. Là seulement et dans les anciennes chroniques, elle n'est point altérée et apparaît avec sa vivante physionomie et son âme. Les écrivains étrangers n'ont jamais saisi dans sa puissante originalité le génie de la Pologne. Rulhières lui-même, malgré ses études attentives et sa sagacité, n'en a pas pénétré tous les secrets : il a mieux qu'aucun autre compris la Pologne ; il n'a pas eu cependant une intelligence complète de son histoire, de ses mœurs et de ses institutions.

Nous avons vu le spectacle extraordinaire qu'offraient les diètes polonaises. C'était le camp d'une nation tout entière érigé en parlement républicain. L'intérêt n'avait pas de prise sur ces gentilshommes, qui voulaient d'un roi pauvre pour pouvoir l'enrichir. Comment acheter les votes de cette petite noblesse que nous avons vue empressée de donner ses chevaux et ses armes à un roi qu'elle n'avait jamais vu, qu'elle ne devait jamais revoir ? L'intimidation ne pouvait rien non plus. Comment ef-

frayer ces seigneurs qui se plaisaient à entendre le sifflement des balles se mêler aux bruits de la discussion? Chacun dans cette foule superbe, tumultueuse, passionnée, n'obéissait qu'à son inclination, et défiait bravement tous les autres. Un enthousiasme commun pouvait seul entraîner à une même volonté, seul discipliner tous ces fiers courages. La beauté des institutions polonaises est d'avoir provoqué le citoyen au sacrifice; elles lui en ont imposé la généreuse habitude, et ont ainsi ennobli et exalté le caractère national. Mais cette gloire était périlleuse, et la menace, continuelle. L'ordre ne se maintenait que par de perpétuels dévouements dans une république où chacun était maître de paralyser par son opposition la volonté générale. Le patriotisme refroidi, la ruine était inévitable.

Les interrègnes de la vertu, où le bon sens et l'intérêt gouvernent les nations jusqu'au retour des grandes pensées, étaient nécessairement une anarchie pour la Pologne: car avec sa constitution, l'amour de la patrie était l'unique ressource contre l'extrême liberté des citoyens. Il semble que de telles lois aient dépassé les forces d'un peuple, du plus magnanime même. Cependant la Pologne les a portées avec gloire trois siècles durant, et une fois sur le déclin, elle a, par d'héroïques efforts, retardé deux siècles sa chute. Il n'est pas moins remarquable qu'elle ait persisté à ne pas vouloir d'un autre gouvernement. Elle sentait tout le danger de ses lois; elle se voyait incapable de leur obéir; elle ne s'en obstinait pas moins à leur garder fidélité.

Les rois de Pologne et les grands seigneurs cherchaient bien à imiter l'Europe occidentale, la France surtout. Mais la petite noblesse défendait opiniâtrement les an-

ciennes coutumes et les mœurs nationales. Cette lutte était déjà vive du temps de Passek. « Les Français, dit-il » quelque part, avaient envahi la cour; ils regardaient » Varsovie comme leur ville ; ils étaient comblés de pla- » ces et d'honneurs. Les antichambres du roi étaient en- » combrées de Polonais, tandis que les Français entraient » à toute heure. Il était rare de rencontrer une tête ra- » sée dans son cabinet; mais on y voyait en revanche » d'immenses perruques qui couvraient tout de leur om- » bre. Ceci devint menaçant pour la vieille liberté polo- » naise. »

Ce jaloux esprit de nationalité éclatait en mille occasions et quelquefois avec une énergie un peu rude. On avait établi à Varsovie un théâtre où l'on reproduisait les chefs-d'œuvre de la scène française. La première traduction du Cid en langue étrangère, fut faite en polonais. On la joua à Varsovie en 1650. Le Cid avait paru à Paris en 1636. Mais ces représentations avaient peu de succès; elles n'allaient pas au goût national : entre la forme classique et les chroniques polonaises, il n'y avait rien de commun. Pour attirer le public, les Français avaient élevé à Varsovie un théâtre militaire qui ressemblait assez au Cirque Olympique. On y faisait manœuvrer des régimens d'infanterie, on y exécutait des charges de cavalerie. On n'épargnait pas les coups de canon, et l'on imitait parfaitement les costumes et les gestes des personnages. Un acteur surtout, qui représentait un empereur d'Allemagne, savait allonger et grossir la lèvre inférieure, et excellait à prendre ainsi la physionomie de la famille de Habsbourg. Ce talent lui fut fatal. Un jour le public, qui assistait toujours en armes à ces représentations, crie à un héros français qui venait

de prendre l'empereur autrichien, de ne pas lui faire quartier, de le tuer. Comme l'acteur hésitait, quelques gentilshommes de la vieille roche, et Passek parmi eux, tirèrent des coups de fusil, et l'empereur tomba mort. C'était leur façon de protester contre l'influence étrangère.

Cependant l'anarchie finit par effrayer les Polonais : ils essayèrent de prendre des mesures contre elle. Ils songèrent à réformer leurs lois ; ils voulaient avant tout substituer à la royauté élective l'hérédité du trône, afin de donner plus de stabilité au gouvernement. Rousseau les en dissuada. A vrai dire, ils auraient peu gagné à changer leur constitution. Le peuple polonais a un génie trop original pour s'accommoder à une politique étrangère. Il lui faut vivre d'enthousiasme ; il ne trouve ailleurs aucune force ; il doit garder l'esprit de ses anciennes coutumes : un peuple ne se régénère pas en se dénationalisant.

Maintenant la Pologne est tombée. Elle a perdu son indépendance, elle subit le plus dur martyre que jamais peuple ait souffert. Persécutée dans sa langue, dans ses mœurs, dans sa religion, elle se voit ravir jusqu'à sa parole et jusqu'à son Dieu. Les Polonais sont traînés au gibet, déportés en Sibérie, entassés dans d'horribles cachots, ou dispersés au loin sur toute la surface du monde. Ceux qui restent sur le sol natal songent tristement à leurs amis qu'ils ne reverront plus et à l'abaissement de leur patrie, douleur qui est épiée et paraît une coupable révolte. A cette vue, on interroge avec angoisse l'avenir, on se demande s'il n'y a plus d'espoir pour cette noble infortune. Les Polonais croient à la résurrection de leur patrie ; ils l'aiment d'un amour plus fort que tous les revers ; ils ont en elle une foi que rien n'abat entière-

ment. Nous croyons avec eux que la Pologne se relèvera. Leur espérance même en est un gage, car elle témoigne de l'énergie qui anime encore ce peuple héroïque. La Russie d'ailleurs n'est pas aussi forte qu'elle le semble d'abord ; plus d'un danger la menace. M. Mickiéwicz a toujours cru à la délivrance de sa patrie. Aujourd'hui il la croit prochaine. Nous ne pouvons plus ici partager toutes ses espérances ; nous craignons qu'elles ne soient prématurées et ne préparent quelque cruelle déception. La Pologne sera sûrement un jour secourue, mais Dieu seul connaît le temps où son épreuve doit finir.

Nous n'avons que bien peu donné l'idée de l'enseignement de M. Mickiéwicz. L'éloquent poète a éclairé d'une vive et nouvelle lumière le passé presque inconnu des peuples slaves ; il s'est élevé aux plus hautes méditations sur leur avenir. Son cours n'a pas moins d'attrait pour le philosophe préoccupé des questions sociales et des destinées du monde, que pour l'homme de goût curieux de s'initier à des littératures aussi riches qu'originales. Les leçons de M. Mickiéwicz ont été publiées dans un des journaux polonais qui paraissent à Paris : on les a recueillies, et elles ont produit une vive sensation parmi l'émigration polonaise. On vient aujourd'hui de les traduire en allemand ; elles doivent aussi bientôt être publiées en français. Nous aurons sans doute l'occasion de parler encore de ce vaste monde slave, qu'il n'est plus permis d'ignorer.



# VI

# POÉSIE SERBE

## COURS DE MIÇKIEWICZ.



De tous les Slaves les moins connus sont ceux qui habitent entre le Danube et la Grèce. Ils perdirent toute importance politique, en tombant sous le joug des Turcs, et disparurent en quelque sorte dans la domination étrangère. On n'osait guère d'ailleurs pénétrer chez ces fières et belliqueuses tribus dont on ignorait la langue : il pouvait être dangereux de visiter ces demi-barbares, et l'on ne s'aventurait pas dans leurs âpres montagnes. Mais depuis que les Slaves se réveillent partout, ceux de la Turquie secouent aussi leur inerte repos, et veulent reprendre leur indépendence. Les Turcs épars dans le pays, comme une faible garnison, sentent bien qu'ils ne pourront pas résister ; cette insurrection générale leur porte le coup mortel ; une ancienne prophétie populaire annonce qu'ils ne resteront pas en Europe, et ils ne croient pas éloigné le temps où elle s'accomplira. Les Slaves de la Turquie prennent la plus décisive influence sur les affaires d'Orient. C'est d'eux qu'il dépend de

chasser les Turcs, et d'ouvrir ou fermer aux Russes l'empire ottoman. Le cabinet de Saint-Pétersbourg cherche à confisquer à son profit leur agitation : il s'est créé un parti qui combat le parti national, et de cette lutte dépe ndent de grands intérêts. Ces peuples que l'on avait oubliés attirent de nouveau l'attention, et toutes les intrigues de la politique se croisent dans ces contrées naguère secrètes.

Quand on s'enfonce dans ce pays il semble que l'on soit transporté par magie aux âges héroïques. On a franchi des siècles en passant la frontière. On est aux portes de l'Asie, aux confins mystérieux des empires et des religions. Rien ne rappelle plus notre civilisation. Tout parle de passé et d'avenir. Les mœurs du peuple offrent le plus vif intérêt. Nulle part les Slaves n'ont conservé aussi intact leur caractère national ; c'est là qu'on peut le mieux l'étudier maintenant. Le Monténégro surtout est curieux sous ce rapport. Ce coin de terre a résisté aux Turcs, à l'Autriche, à la France, et grâce à la la valeur de ses habitants et aux rochers qui les protégent, il a toujours maintenu son indépendance. Les habitants disent que Dieu, après avoir créé le monde, le parcourait portant des pierres dans un sac, pour en orner la terre. Le sac se creva à Monténégro, et toutes les pierres tombèrent en cet endroit. Mais ils n'ont pas à s'en plaindre : cette retraite est demeurée une forteresse inexpugnable.

Il règne chez les Monténégrins une liberté et une égalité absolues. Ni la naissance, ni la richesse n'établissent de distinction. Le pays est habité par vingt-quatre familles ou tribus. Chacune a un chef et un porte-enseigne. Mais le chef ne fait que conduire sa bande au

combat, il n'a du reste aucune autorité ; et le porte-enseigne ne fait qu'aller en guerre avec un grand drapeau. L'évêque est le personnage le plus considérable de ce petit peuple. Il l'appelle aux armes quand les Turcs approchent ; il préside quelquefois le conseil ; il a plutôt de l'influence que du pouvoir, n'exerce d'autorité réelle que sur le clergé. Le prédécesseur de l'évêque actuel était regardé comme un saint dans le pays pour ses vertus et son patriotisme. Il est mort en 1830. Sentant sa fin venir, il appela les chefs, et comme il faisait très froid, il se fit porter dans la cuisine. Là, assis près du feu, il leur annonça que son heure dernière approchait ; il les conjura de ne laisser jamais l'influence étrangère pénétrer parmi eux, de rester toujours unis, et de garder en signe de deuil un armistice de quelques mois. Les chefs le promirent avec serment ; l'évêque se fit ensuite reporter sur son lit, expira de vieillesse, sans souffrance, ni maladie.

La famille est le monde des Monténégrins ; elle est sacrée pour eux. Le plus grand malheur qu'ils connaissent c'est d'être orphelin. Le père est vénéré de ses enfants, et la vieillesse lui donne une sorte de sainteté. Rien n'est plus touchant que l'amour fraternel de ce peuple. Un frère cadet apprend que son aîné était devenu brigand ; il quitte la maison, et va le chercher. Ce frère le rencontre, et le tue sans savoir qui il frappe. Il a la douleur de le reconnaître aussitôt après ; mais son frère le console, et se réjouit d'avoir vu sa figure chérie, d'avoir entendu le son de sa voix.

Il y a pourtant chez les Monténégrins certains traits de mœurs qui ne sont pas slaves, et qu'expliquent les circonstances. Les Slaves sont, de nature, un peuple la-

boureur et paisible. Un vie aventureuse et menacée a donné aux Monténégrins des habitudes belliqueuses. Jamais ils ne quittent leurs armes; les prêtres eux-mêmes ont le fusil et le sabre; leur tonsure seule les distingue. Ces hardis montagnards ne s'occupent que de chasse et de guerre. Le sort des femmes en est devenu plus dur. Elles vaquent à tous les travaux domestiques et cultivent même les champs. Le climat a développé aussi chez les Monténégrins la passion de la vengeance. Ils ont toutes les habitudes de la *vendetta* corse. Si quelqu'un tue son voisin, la tribu de la victime est obligée d'en tirer satisfaction. La tête paie pour la tête. On ne tue pas toujours le meurtrier, mais un homme de sa famille, quelquefois le plus marquant, pour rendre la vengeance plus éclatante. Du reste les Monténégrins sont généreux, bons, hospitaliers; ils ont la passion de la musique, de la poésie, et l'âme sympathique et enthousiaste.

L'évêque actuel est un homme très adroit. Il a été à Saint-Pétersbourg et a reçu une pension de l'empereur. De retour à Monténégro, il essaya d'y organiser un gouvernement et une gendarmerie avec l'argent qu'il reçoit de la Russie. Le Sénat se réunit dans une maison dont la moitié sert d'écurie. Chaque magistrat vient au conseil avec son fusil, et reçoit à peu près deux cents francs et de la farine pour son pain. Mais chacun voulait être sénateur pour avoir la pension, et l'on a dû faire une loi d'après laquelle les Monténégrins deviennent sénateurs à tour de rôle. Ces essais de réforme ne prendront pas racine. Ils trouvent un puissant obstacle dans ces coutumes d'égalité et de liberté exagérées jusqu'à l'anarchie, qui régnaient partout dans les pays slaves à l'é-

poque primitive, que la noblesse polonaise a conservées de longs siècles, que l'on retrouve ici telles qu'elles étaient il y a trois mille ans.

Les Bosniaques, les Serbes, les Albanais ont les mêmes mœurs que les Monténégrins. Les Serbes ont été autrefois le plus puissant de ces peuples et les réunirent tous quelque temps sous leur domination ; ce sont eux aussi qui possèdent la plus riche et la plus belle poésie. La grâce, l'élégance, la naïveté distinguent leurs chansons : la forme en est exquise ; le style slave s'y élève à toute sa perfection ; on n'y rencontre jamais une expression vulgaire. Cette noblesse de langage étonne chez de pauvres montagnards sans lettres. Mais c'est dans les villes que le trivial, comme son nom l'indique, a pris naissance ; c'est là que l'esprit se fait bourgeois ou libertin, l'âme y vit dans un air fiévreux et méphitique, et la vue habituelle de la foule familiarise avec les grossiers penchants. Nous ne voulons pas dire que la corruption ne pénètre point dans les campagnes. Nous en avons un exemple sans quitter les pays slaves : les chansons d'amour des Cosaques sont souvent très licencieuses ; mais la pureté des mœurs peut se conserver intacte dans les campagnes, et cela n'arrive jamais dans les villes. Les peuples paysans et chasseurs gardent plus aisément la dignité native de l'homme et la sévérité sans laquelle il n'y a pas de véritable élévation. Les chansons serbes n'ont pas d'auteur connu ; c'est vraiment le peuple qui les fait. Les jeunes gens et les jeunes filles, en se promenant ensemble, s'amusent à improviser : quand ils trouvent une strophe heureuse, elle fait bientôt le tour du pays, comme un mot d'esprit en France. Il n'y a pas de Serbe qui n'ait eu dans sa vie

quelque moment d'inspiration, ils ont tous fait leur chanson ; la poésie est la parole de ce peuple.

M. Mickiewicz a cité dans son cours quelques-uns de ces petits chefs-d'œuvre, nous les donnerons ici ; même dans la traduction, sans la magie du rhythme et du style, ces chansons demeurent charmantes.

« Parmi les roses dort une jeune fille. Une rose lui tombe entre les yeux et l'éveille. La jeune fille gronde ainsi la fleur : « Laisse-moi tranquille, ma chère rose, je ne suis pas d'humeur aussi belle que toi. Un jeune homme me demande en mariage, et on me livre à un vieillard. Un vieillard est comme un vieil arbre : quand le vent souffle, il tremble ; quand la pluie tombe, il pourrit ; quand le soleil luit, il se dessèche. Un jeune homme est comme un bouton de rose : quand le vent souffle, il s'entr'ouvre ; quand la pluie tombe, il s'épanouit ; quand le soleil s'élève, il brille de tout son éclat. »

Voici encore des fleurs et des jeunes filles :

« Une jeune fille assise dans son jardin, creusait un petit sillon pour dérober de l'eau à une source, la conduire vers ses fleurs et arroser ses œillets et ses narcisses. Où elle est assise, elle s'est endormie, la tête sur une touffe de narcisses, les mains entrelacées dans les œillets, les pieds baignés dans le ruisseau. »

—

« La belle Smilia est occupée à cultiver ses fleurs dans son jardin. Sa mère l'appelle pour le repas du soir. Smilia répond à sa mère : Mets-toi toujours à table, ne m'attends pas. Je suis tout entière à ma douleur. Mon ami est venu aujourd'hui ; il a foulé mon gazon, il a brisé toutes mes fleurs, il a causé de grands dégâts ; il m'a regardée filer et a mêlé toute ma soie. Maudis-le, ô ma mère ! maudissons-le toutes deux ! Qu'il soit enchaîné à moi, qu'il soit emprisonné pour toujours dans mon cœur ! »

—

« Je voudrais chanter, mais aujourd'hui, je ne le puis. Mon ami est malade ; il m'entendrait, et dirait que je ne suis

pas en peine pour lui. Et je suis en peine pour lui! car je le porte sur mon cœur en quelque lieu que je me trouve; je le porte comme la mère porte le nouveau-né, le plus cher de ses enfants. »

« Rossignol ne chante pas d'aussi bon matin; ne réveille pas mon seigneur! Seule, je l'ai endormi; seule, je veux l'éveiller. J'irai dans le jardin cueillir une branche de basilic; de cette branche, je lui effleurerai la joue, et ainsi doucement je l'éveillerai. »

—

La chanson suivante est plus grave: c'est le deuil avec ses amertumes, mais toujours la même fidèle tendresse.

« Conda mourut, Conda, fils unique.... Sa mère ne veut pas l'enterrer loin de sa maison; elle l'ensevelit dans son jardin, sous des orangers aux fruits d'or. La pauvre mère visite le lieu où repose son fils: mais son beau jardin paraît triste comme une maison de deuil; son fils y est malheureux comme dans une prison. « Conda, ô mon fils! dit la mère, parle, est-ce la terre qui te pèse? Ces arbres te fatiguent-ils? » Alors une voix s'élève du tombeau: « Ce n'est pas la terre qui me pèse, ce ne sont pas les arbres, c'est la douleur de mon amante. Lorsqu'elle soupire, ses soupirs montent jusqu'au ciel, et font trembler mon âme; lorsqu'elle pleure, ses sanglots remuent la terre, et font trembler mon corps. »

Mais voici peut-être le joyau de ce trésor.

« La belle Militza a les cils trop longs; ils jettent une ombre sur sa blanche figure, et même sur ses lèvres vermeilles. Je l'ai vue chaque jour de longues années, et je ne sais pas quelle est la couleur de ses yeux, je n'ai pu examiner sa blanche figure. Alors j'ai imaginé un moyen: j'ai invité les jeunes filles et Militza à la danse, espérant voir enfin ses yeux. Les jeunes filles formèrent un rond et se mirent à danser. Le ciel était serein; tout d'un coup, fort heureusement, il s'obscurcit; les éclairs traversent les nuages. Les jeunes filles levèrent les yeux au ciel. Militza seule ne les imita pas; ses yeux, comme toujours, restèrent attachés à terre. Ses compagnes lui dirent alors à l'oreille: « Notre sœur, est-ce trop

d'esprit, est-ce trop de simplicité, de regarder toujours ainsi l'herbe verte, et de ne pas lever une seule fois les yeux au ciel où serpentent les éclairs? » Militza répond : « Ce n'est ni trop d'esprit, ni trop de simplicité : mais je ne suis pas une Willa ; ce n'est pas mon affaire de rassembler les nuages : je suis une jeune fille, c'est pourquoi je baisse les yeux. »

Quelle exquise délicatesse ! quel aimable tableau ! Comme on voit bien ce vieux Serbe un peu malin épier la danse en souriant, l'orage soudain, tous ces yeux charmants qui se lèvent à la fois, et les longs cils de Militza toujours baissés. Quels ravissants contrastes et aussi que de simplicité ! Cette poésie a candeur autant que beauté ; il n'y a point en elle de recherche ; elle s'est épanouie comme une rose au matin. Mais pourquoi en affaiblir l'impression? Mieux vaut suivre en silence de la pensée cette jeune fille qui ne voit rien du monde, non pas même l'azur ou les nuages de notre ciel : elle a en elle un ciel d'innocence aux lumineuses profondeurs, un frais Eden dont nos tempêtes ne troublent pas la paix. La suave figure de Militza a un chaste attrait qui captive et protége. Une poésie virginale comme celle des Serbes devait à la modestie sa plus belle chanson. Les chansons serbes rappellent par la correction, l'élégance et la naïveté, l'idylle et la chanson grecques ; mais rien d'anacréontique n'en ternit la sévère pureté ; ce n'est jamais le plaisir ou la passion qui les inspire : c'est toujours le cœur. Elles exhalent un doux parfum de chasteté et de tendresse. Les jeunes filles y comparent leur amour à celui des mères. L'amour maternel et toutes les affections de famille s'y expriment avec une puissance quelquefois tragique.

La plus belle chanson en ce genre, est celle d'Hassan-Aga, la première qui ait été connue en Europe.

« Qu'est-ce qui apparaît si blanc sur cette montagne verte? Est-ce de la neige? est-ce une troupe de cygnes? Si c'était de la neige, elle serait déjà fondue; si c'étaient des cygnes, ils se seraient déjà envolés. Ce n'est pas de la neige, ce ne sont pas des cygnes, ce sont les tentes de Hassan-Aga Le chef se repose souffrant de ses blessures douloureuses. Sa mère et ses sœurs viennent le visiter, mais sa femme ne vient pas; la modestie l'a empêchée d'entreprendre un si long voyage. Hassan-Aga croit que sa femme n'est pas venue par honte d'être sa femme et s'irrite en son cœur.

Dès que Hassan fut guéri, il expédia un message à sa femme: « Femme, lui écrit-il, ne m'attends plus. Malheur » à toi si je te retrouve dans mon palais blanc au milieu de » mes fils! » A ces mots la noble femme reste immobile de douleur. Tout à coup elle entend dans la cour le pas des chevaux, elle s'enfuit, et veut se précipiter du haut de la tour. Mais ses deux fils la retiennent et la supplient: « Reste avec nous, disent-ils, ô mère chérie! ce n'est pas notre père Hassan, c'est ton frère, notre oncle. La noble femme retourne sur ses pas, et, suspendue au cou de son frère, elle pleure amèrement. « Quelle honte! ô mon frère, d'être chassée ainsi, moi, mère de ces cinq enfants! » Son frère l'écoute d'un air sombre et ne lui dit rien; il met la main dans la poche de son habit de soie, il en tire la lettre de divorce. Sa sœur est libre maintenant de retourner chez sa vieille mère et de prendre un autre époux.

La noble femme, ayant lu la lettre, dépose un baiser d'adieu sur le front de ses deux fils, baise les lèvres vermeilles de ses deux filles, et va vers le berceau du plus jeune de ses enfants; elle ne veut plus quitter ce berceau. Son frère la prend par le bras, a peine à l'entraîner, la met en croupe sur son cheval et s'en va vers la maison blanche.

Elle n'est restée, la noble femme, que quelques jours chez ses parents; elle n'y est pas restée même une semaine entière; car elle était de très noble race, et de tous côtés on venait la demander en mariage. Le Cadi lui-même vint la demander. La noble femme prie instamment son frère: « Je te supplie, je te conjure, mon noble frère, de ne pas me remarier: certes alors mon pauvre cœur se briserait, car je ne reverrais plus

mes pauvres enfants orphelins. » Mais son frère n'est pas touché de ses larmes et l'accorde au grand Cadi.

Alors la noble femme prie son frère d'écrire sur du papier blanc, et d'envoyer au grand Cadi une lettre ainsi conçue : « La jeune femme te salue amicalement, et te prie le mieux qu'elle peut que le jour où tu viendras à sa maison avec le nombreux cortége des compagnons de noce, tu daignes lui apporter un long voile, dont elle puisse couvrir sa figure, en passant devant la maison de Hassan son ancien mari, pour ne pas voir ses petits orphelins. »

Le Cadi fait faire ce voile et part avec le cortége ; il arrive dans la maison de sa fiancée, et après avoir conclu le contrat, il se retire et retourne chez lui. Mais lorsqu'on passa près de la maison de Hassan-Aga, les deux petites filles aperçoivent le cortége par la fenêtre, les deux fils courent à la porte, et parlent ainsi à leur mère : « Viens chez nous, mère » chérie, viens encore une fois, viens vers nous. » La jeune femme ayant entendu ces paroles, s'adresse au chef de la noce : « O chef, je te supplie au nom de Dieu ! arrête un peu les chevaux au pied de la tour, je voudrais donner quelques cadeaux à mes orphelins. » On arrêta les chevaux ; la femme se mit à distribuer de jolis cadeaux à ses orphelins. Elle donna à ses deux fils des armes, à ses filles une pièce d'étoffe précieuse, et pour son petit au berceau un habit de soie.

Mais le fier Hassan-Aga observa tout cela, et il cria à ses enfants : « Retournez à la maison, mes pauvres orphelins ; ne cherchez pas à apitoyer cette femme : elle a un cœur de pierre. » A peine la noble femme eut-elle entendu ces paroles, qu'elle tomba raide la face contre terre ; elle était morte : son cœur s'était brisé à la vue de ses petits orphelins. »

Cette chanson est d'un poète musulman. Les Bosniaques et les Albanais ont passé à l'islamisme ; ils ont gardé leur langue et leurs coutumes ; mais ils ont subi par le Coran l'influence du génie oriental, et leur imagination a pris une enflure qui n'est pas naturelle à l'esprit slave. La poésie des Bosniaques et des Albanais est plus forte et plus tragique que celle des Serbes ; mais

elle a moins de perfection, et l'hyperbole la dépare trop souvent. Voici, par exemple, comment le poète décrit la puissance du regard d'une jeune fille; il s'adresse à la ville de Traunik et dit : « D'où vient ce terrible nuage noir qui couvre toute la ville, est-ce un incendie? est-ce la peste qui ravage la population? Ce n'est pas la peste, c'est réellement l'incendie. La jeune fille a lancé un regard sur cette ville, et le feu a pris d'abord aux boutiques des marchands, puis il s'est communiqué aux bazars, et déjà l'hôtel-de-ville brûle et la maison où le Cadi rend la justice. » Tout cela est dit fort sérieusement par le poète musulman. Ailleurs une mère maudit une jeune fille qui a détruit le repos de ses fils, et menace d'enfermer ses fils dans une tour. La jeune fille répond fort tranquillement que son œil traversera les murailles et brisera les portes de fer. Le caractère oriental est là visible.

Il a été fort difficile de recueillir ces chansons. M. Vouch en a donné la collection la plus complète, et il lui a fallu, pour réussir, tout le zèle du patriotisme. Ce sont de vieilles femmes qui les chantent pour gagner leur vie; mais souvent elles les gâtent; et quand M. Vouch les demandait aux jeunes filles, elle se fâchaient, et disaient qu'elles n'étaient pas des aveugles pour chanter ainsi devant tout le monde. Il s'adressait alors à un enfant, il le faisait chanter, et les jeunes filles le corrigeaient.

Les Serbes ont, outre leurs chansons, des romances épiques, qui, par la fierté et l'énergie, rappellent celles du Cid. Peut-être y reviendrons-nous dans un article à part. Les Serbes ont encore quelques poèmes peu nombreux qui forment un troisième genre qu'on pour-

rait appeler fantastique. Le seul être merveilleux de la poésie serbe est la Willa, dont parle Militza. C'est une sorte de magicienne très belle, qui vole dans les airs, et s'amuse à rassembler les nuages : il est dangereux de la surprendre dans ses jeux ; elle égare le voyageur ; quelquefois aussi elle lui donne de bons conseils, mais le plus souvent elle cherche à le tromper.

La Willa apparaît dans un poème très ancien de l'époque des chefs de la famille de Niemanich. Le roi Woucachin fondait avec ses frères la forteresse de Scutari. Mais on ne sait quel malheur empêchait toujours de travailler. Tantôt les murailles s'écroulaient, tantôt on ne retrouvait plus les fondements. Enfin la Willa dit au roi qu'il n'achèverait jamais s'il ne faisait murer dans les fondements une femme, et même une princesse de la famille régnante. Les trois frères surveillaient le travail, et leurs femmes leur portaient leurs repas avec la simplicité des princesses d'Homère. La Willa ordonna de murer la première arrivante. Les frères jurent de garder le secret, et attendent l'événement. Mais le roi Woucachin trahit sa parole, confie tout à sa femme, et lui ordonne de rester à la maison. Son frère fait de même. Le plus jeune est seul fidèle à son serment. Sa femme hésita longtemps à sortir, parce qu'elle avait un petit enfant au berceau. L'heure du dîner approche ; la vieille mère voulait appeler une servante, et la charger de porter le repas au prince. Alors la jeune femme dit : « Restez, ô ma mère, à la maison, et bercez mon enfant ; je porterai moi-même le dîner à mon seigneur : car ce serait un péché devant Dieu, et un infamie devant les hommes, que de laisser ce soin à une étrangère. »

Woucachin, voyant approcher cette jeune femme, ap-

pelle trois cents ouvriers, et leur ordonne de commencer le travail. Le mari se retourne en pleurant, ne pouvant détourner la fatalité. Les ouvriers se mettent à l'œuvre. La jeune femme les regarde en souriant, ne pouvant encore comprendre ce jeu. Déjà la pierre et le bois entassés montaient jusqu'à ses genoux. Elle s'effraie enfin et conjure le roi de la sauver. Elle appelle son époux; tout le monde s'enfuit. Alors elle prie le maître maçon de lui laisser au moins quelques endroits libres pour respirer. Mais il refuse. « O cher maître, ayez pitié de moi, dit-elle; laissez au moins une petite fenêtre à la hauteur de mon sein pour que je puisse nourrir mon petit enfant lorsqu'on l'apportera ici. » Le maître maçon lui accorde cette grâce. « Laissez-moi encore une petite ouverture à la hauteur de mes yeux, pour que je puisse voir d'ici ma maison blanche et mon petit enfant lorsqu'on le portera ici. » Elle l'obtient encore. La tradition dit qu'elle vécut une année d'une manière miraculeuse, qu'elle devint ensuite un rocher, et que jusqu'à présent il en coule une source de larmes et une source de lait. C'est une Niobé slave.

Voici une Lénore. — Neuf fils, tous beaux garçons, demeuraient dans la maison maternelle; le dixième enfant était une fille, d'une ravissante beauté, qui s'appelait Ilytza. La mère les a nourris et élevés jusqu'à l'adolescence. Les garçons allaient déjà s'établir; la jeune fille était en âge de se marier. Plusieurs prétendants se présentent; on la force d'épouser un grand seigneur d'outre-mer. La jeune fille résiste, pour ne pas se séparer de sa famille. Ses frères lui jurent de venir souvent la voir : elle se décide enfin, et passe la mer. Mais elle attend en vain trois ans; les frères ne paraissent

pas. La peste avait envahi le pays, et tous étaient morts. La pauvre Ilytza pleurait nuit et jour, et priait Dieu de lui envoyer quelqu'un de ses frères parce que sa belle-sœur la tourmentait, disant sans cesse qu'elle était abandonnée de sa famille comme un être pervers et criminel.

Dieu, touché de ses larmes, appelle deux anges et leur dit : « Allez, mes anges, vers le tombeau de Jean, le plus petit des frères d'Ilytza. Tirez-le de son tombeau, animez son corps de votre souffle, prenez la pierre tumulaire, et faites-en un cheval d'or ; de la terre faites du pain pour ce voyageur, changez son linceul en manteau, et dites-lui d'aller voir sa sœur. »

Le jeune homme ressuscité va vers Ilytza. Il a l'ordre de ne rester que quelques jours et de retourner au cimetière. La pauvre Ilytza, heureuse de voir enfin son frère, lui demande la cause de son retard, et le veut absolument accompagner malgré sa défense. Ils partent et approchent de la maison maternelle. Ilytza demande à son frère pourquoi il est si triste et si pâle, comme s'il sortait du tombeau. « Nous avons beaucoup travaillé, répond-il mystérieusement, nous avons marié nos huit frères, nous leur avons bâti neuf cabanes blanches, et la fatigue me rend pâle. » Ils passent devant l'église. Le jeune homme dit qu'il a oublié un anneau nuptial, il y entre et disparaît. Ilytza suit ses traces, elle voit huit tombes, sur une neuvième de la terre fraîchement remuée, et un long soupir s'en échappe. Elle court à la maison maternelle, et y entend un coucou. Ce n'était pas un coucou, dit le poète, c'était la vieille mère qui pleurait ses enfants. Elle prend sa fille pour la peste ; car la peste est représentée chez les peuples slaves sous la forme d'une femme qui demande l'hospitalité et s'in-

troduit sous mille prétextes. La mère veut chasser sa fille, elle la reconnaît enfin, la serre dans ses bras, et elles expirent ensemble.

Nous ne parlerons pas de la chanson populaire chez les autres peuples slaves, cela nous entraînerait trop loin. Un mot seulement de certaines chansons de la Grande-Russie : il n'est pas sans intérêt de les comparer à celles des Serbes. Les Finnois piétons occupaient autrefois les tristes plaines qui se déroulent des bords de la Mer Blanche aux forêts de la Moscovie et aux steppes asiatiques, et touchaient vers l'Oural à leurs frères les Tartares et les Mongols, Finnois cavaliers. Leur langue a péri et leur race s'est mêlée aux Slaves. Mais les paysans moscovites ont quelques chansons héritées de ce peuple disparu. Elles contrastent de la manière la plus vive avec la poésie slave, il est impossible d'en méconnaître l'origine, elles portent l'empreinte évidente de l'esprit finnois. Dans l'une d'elles, par exemple, une jeune fille trompée dit : « J'ai été abandonnée de mon amant, et pourtant j'ai trouvé le secret de me nourrir de mon amour, je me revêts de mon amour, je m'éclaire de mon amour. » Pour comprendre, il faut savoir l'usage que les Lapons, ces Finnois de l'extrême Nord, font du renne : ils en mangent la chair ; ils font un habit de la peau, et ils brûlent la graisse pour s'éclairer. Cette jeune fille avait égorgé son amant et ainsi fait du cadavre. Les Serbes braves, héroïques, ont toujours les armes à la main, et pourtant quelle différence de leurs chansons à cette affreuse poésie ! Rien ne montre mieux la différence des deux races. L'on a ici une nouvelle preuve qu'il ne faut pas confondre les Slaves et l'autocratie : loin de satisfaire aux vrais instincts de leur race,

elle les opprime ; elle est imitée du cruel et sombre despotisme mongol ; aucun gouvernement ne répugne davantage au génie slave ; et il y a dans cette sourde opposition de l'esprit national un péril qui menace constamment l'autocratie et ne cesse de grandir.



## VII

# MOUVEMENT DES PEUPLES SLAVES[1]



Les peuples slaves présentent un des plus grands spectacles de notre époque. Il n'ont longtemps joué qu'un rôle secondaire, restant à l'écart, ébauchant leur tardive civilisation, et sans influence au dehors; mais pour eux aussi, depuis un demi-siècle, tout a bien changé. L'empire russe s'étend sans mesure; il touche aux frontières de l'Allemagne et à celles de la Chine, aux portes de l'Inde et à la Perse; il menace l'Occident, convoite Constantinople, et dispute l'Asie aux Anglais. Tout autour du colosse, en Bohême, sur les bords du Danube, dans les Krapaks et les montagnes illyriennes, les Slaves étaient dans l'abaissement. Courbés sous des do-

[1] Les premières pages de cet article reproduisent dans des termes souvent presque identiques quelques-unes des idées développées dans un article précédent. Malgré ces ressemblances évidentes, nous n'avons pu nous décider à opérer dans l'un ou dans l'autre de ces morceaux des coupures dont le résultat inévitable est toujours une mutilation plus ou moins complète de la pensée de l'auteur. Nous espérons que nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré de cette modération. E. D.

minations étrangères, ils demeuraient muets et oubliés; ils se relèvent aujourd'hui. Ceux de l'Autriche cessent d'être une foule obscure et sans physionomie; ils redeviennent une nation. Ils réclament leur langue tombée en désuétude; ils remettent en honneur leurs anciennes coutumes; ils rapprennent leurs vieilles chansons. Savans, publicistes, poètes, attisent dans les cœurs le patriotisme, et provoquent une insurrection pacifique, mais résolue contre l'influence allemande. Les peuples les plus braves de la Turquie, Bosniaques, Serbes, Albanais, sont Slaves; le même désir d'indépendance les anime; ils sentent leur force et la faiblesse de leurs maîtres, et ils s'agitent comme un camp au réveil. La Pologne enfin, que l'on croyait perdue, grandit de cœur dans son martyre; elle garde une indestructible espérance, et cette généreuse nation, tombée mais non pas déchue, donne, en ce siècle de calcul et d'égoïsme, l'exemple de l'enthousiasme et du dévoûment. Ainsi, des bords de la Mer Blanche aux falaises de l'Adriatique, et des Alpes orientales à l'Oural, les peuples sont ébranlés: ici, c'est un empire qui marche à la souveraineté du monde; là, une infortune héroïque; ailleurs, des vaincus qui frémissent contre le joug ou l'ont déjà secoué, et partout également une émotion profonde, l'élan vers des destinées nouvelles, une solennelle attente de l'avenir. Une race entière prend son essor. C'est là plus qu'un événement politique: c'est aussi une révolution morale qui semble commencer dans une moitié de l'Europe.

La question slave touche à toutes les grandes questions de l'époque. On la connaît mal cependant. On s'est peu occupé encore de ces nouveaux arrivants de l'histoire, restés en partie à demi barbares, et dont les plus

avancés s'empressaient hier à nous copier. Tout se passe d'ailleurs avec tant de mystère dans ce monde slave, si différent et pourtant si voisin du nôtre. Quelquefois un bruit nous en arrive; puis tout redevient silencieux, jusqu'à ce qu'un événement soudain nous apprenne en éclatant ce qui se préparait, à notre insu, parmi ces peuples. L'attention se tourne enfin sérieusement vers eux; on les visite, on s'informe avec curiosité de tout ce qui les regarde, on commence à apprendre leurs langues, et les gouvernements sentent le devoir de favoriser des études dont l'intérêt devient général.

Dans plusieurs universités d'Allemagne, à Berlin, à Breslau, à Leipzig, à Erlangen, on a fondé des chaires de littérature slave. Le Collége de France en possède une depuis trois ans, et c'est la plus importante de celles qu'on a créées; elle excite les vives espérances des Slaves; elle est presqu'une institution nationale pour eux. On y a appelé M. Mickiewicz, leur premier poète, et cette chaire est la seule où ils puissent s'expliquer avec une entière franchise. Sur leur immense territoire il n'y a pas une place où la parole soit libre. L'Autriche a sa censure, et la Russie n'est qu'une vaste bastille. Le gouvernement russe mutile les documents, ordonne le mensonge, impose le silence. Il n'est pas permis de dire la vérité sur la maison régnante. Karamsin était trop honnête homme pour en écrire l'histoire, même sous Alexandre; il n'a conduit son ouvrage que jusqu'à l'avénement des Romanow. On n'ose, dans les colléges, parler des faits les plus notoires. Il y est convenu, par exemple, de dire que Paul mourut d'apoplexie, quand personne n'ignore sa fin tragique. Un professeur racontait un jour cette mort, les larmes aux yeux, et il porta

la main à sa cravate avec un geste expressif, tout en répétant le mensonge officiel. Ce geste fit le tour des lycées russes. Maintenant les Slaves ont reçu de la France une tribune européenne. C'est dans la salle où professe M. Mickiewicz que pour la première fois se fait entendre librement leur voix. Cette étroite enceinte est pour eux une précieuse conquête, et on y rencontre, à côté de la jeunesse de nos écoles, des émigrés polonais, russes, bohêmes, illyriens.

L'enseignement du professeur ne frappe pas moins que l'auditoire par sa physionomie étrangère. M. Mickiewicz est un esprit d'une autre race que la nôtre. Il a l'imagination tournée à la parabole, naïve et fière, un enthousiasme que n'a pas affaissé le doute séculaire de l'Occident, un mysticisme viril et affectueux qui commande l'action en exaltant le patriotisme. L'originalité qui distingue M. Mickiewicz ne lui appartient pas tout entière: elle est celle du génie slave, et produit cette vive impression que donnent au voyageur des sites où tout est nouveau pour lui. On regrette cependant que la hardiesse de la pensée soit quelquefois impatiente et téméraire chez M. Mickiewicz. Il a trop besoin de foi pour s'arrêter toujours quand il le faudrait. Il aurait sans cela été moins entraîné aux espérances prématurées qui agitent une partie de l'émigration polonaise. Nous ne saurions partager toutes ses idées; mais alors même qu'on se sépare le plus de lui, on reconnaît à sa parole élevée sans emphase, énergique sans effort, cette sévère autorité que la plus belle éloquence ne donne pas, et que possède l'homme le plus simple, si le devoir est son soin suprême. C'est un entier oubli de l'effet; jamais le moi, et toujours l'homme, et l'on est heureux,

en écoutant M. Mičkiewicz, de se sentir sous l'influence d'un noble caractère.

Depuis l'ouverture de son cours, M. Mičkiewicz a esquissé le tableau complet de l'histoire et de la littérature slaves. On a publié en polonais les leçons des deux premières années, et l'on vient de les traduire en allemand : nous espérons que nous ne tarderons pas trop à les posséder en français. Ce livre est le plus important qui ait paru sur les Slaves. On est, à sa lecture, comme transporté dans leur patrie. On visite les diètes orageuses de la Pologne, le Kremlin plein de supplices, la chaumière du serf, le château du seigneur, les rochers illyriens, les forêts qui résonnent du bourdonnement des abeilles, et du chant des oiseaux, les steppes silencieuses. On assiste aux grandes époques des Slaves, à leurs luttes contre l'Asie, à leurs querelles intestines, et l'on entend, au-dessus de ces bruits de guerre, des voix harmonieuses, des chants de triomphe ou de deuil qui se succèdent comme ceux d'une vaste épopée nationale : poésie généreuse, tendre, héroïque, qui respire l'air libre des campagnes, et unit aux magnificences orientales l'énergie du Nord.

M. Mičkiewicz a mieux que personne surpris le secret des peuples slaves; il n'a pas saisi seulement leur physionomie, il a pénétré jusqu'à l'âme. On est frappé de voir combien ils nous ressemblent peu. Tant qu'on n'est pas averti de cette différence, on se trompe singulièrement sur leurs affaires; on a beau chercher à suivre leurs mouvements, on n'en devine pas plus la direction qu'on ne comprendrait les marches et contre-marches d'une armée quand on ignorerait la manœuvre qu'elle exécute. Nous n'avions guère jusqu'ici que de vagues

et inexactes notions sur les Slaves. Nous ferons connaître, d'après M. Mickiewicz, leur génie, leurs institutions, et les influences qui ont agi sur eux. Nous interrogerons même avec lui l'époque primitive; cette étude nous donnera de précieuses lumières. Il est resté jusqu'à ce jour de nombreuses coutumes de ces temps anciens, et le caractère national, malgré tout ce qui l'a altéré, est au fond demeuré le même, surtout chez le peuple. Maintenant les Slaves, après avoir imité l'Europe et l'Asie, semblent vouloir redevenir eux-mêmes. Aussi étudient-ils avec passion leurs origines, et le zèle qu'ils mettent à ces recherches montre assez qu'elles cachent pour eux quelque puissant intérêt patriotique. Une fois que nous connaîtrons l'esprit qui anime les Slaves et les idées qui les gouvernent, nous serons en état de juger ce qui se passe aujourd'hui parmi eux. Leurs tendances nous éclaireront sur la mission qu'ils ont reçue, et nous pourrons entrevoir l'avenir que la Providence leur réserve.

Partout où ils sont soumis à une race étrangère, en Autriche, en Turquie, ils finiront sans doute par s'affranchir. Il est probable aussi que les Russes s'étendront encore en Asie. Mais la Pologne se relèvera-t-elle? la Russie parviendra-t-elle à dominer en Europe? sera-t-elle toujours elle-même courbée sous le despotisme des tzars, ou bien, comme plusieurs raisons portent à le présumer, tandis que l'Occident se transforme, se prépare-t-il aussi parmi les Slaves une révolution pareille qui ferait d'eux les auxiliaires de la liberté? Nous examinerons ces hautes questions, et nous chercherons à y répondre.

### I. ÉPOQUE PRIMITIVE.

L'instinct mystérieux qui enseigne aux oiseaux les routes de l'air et guide les peuples aux pays qui leur sont préparés, conduisit, à une époque ignorée, bien des siècles avant Jésus-Christ, les Slaves du fond de l'Asie aux plaines de l'Europe orientale. Ils se sont répandus plus loin : on retrouve leurs vestiges dans la Belgique, dans la Vendée, jusqu'en Angleterre ; mais, refoulés bientôt par les Celtes et les Germains, plus puissamment organisés, ils se sont concentrés autour des Krapaks. Au pied de ces monts se déroulent des plaines immenses que la charrue sillonne aisément. Le commerce n'est pas provoqué dans ces contrées par des mers ou des fleuves faciles ; elles attendaient un peuple de laboureurs, et le Slave est né pour les soins de l'agriculture. Tandis que le Bédouin ne peut quitter sa vie errante, le Slave, devenu maître de vastes steppes, ne les a jamais traversées qu'avec un secret effroi, et il s'y est établi sans se faire nomade. Il n'aime pas davantage les villes ; il lui faut la campagne : non pas la métairie, mais le village.

L'organisation primitive des Slaves offre un spectacle unique, qui ne peut s'expliquer que par leur religion. Ils adoraient un dieu suprême et rémunérateur, croyaient à l'immortalité de l'âme, et reconnaissaient un esprit déchu, dieu noir qui combattait le dieu blanc. Du reste, ils n'avaient pas l'idée d'une révélation ; ils n'ont point eu de prophètes, et aucun messie ne les a visités. La simplicité de cette religion prouve la haute antiquité des

Slaves; ces peuples se sont constitués avant la crise qui a produit les mythologies, ils conservèrent pures les traditions de l'âge patriarcal. Ils en avaient surtout rétenu les rites domestiques et agricoles. Dans leurs fêtes, ils célébraient les esprits des aïeux et les divinités des champs. La vie de famille et les travaux de la campagne étaient, jusque dans leurs moindres détails, réglés avec une rigueur liturgique. Repas, vêtements, habitation, labour, semailles et moisson, heures, journées, saisons, rien n'était indifférent, tout avait un sens mystique.

Les Slaves ne pouvaient avoir de prêtres; un sacerdoce suppose une révélation. Ils n'avaient non plus ni seigneurs ni rois. Certains hommes étaient, chez les anciens, élevés au-dessus du peuple parce qu'on les croyait issus des dieux, et les Slaves n'avaient pas de mythologie. Ils étaient, à cause de leur dogme, tous égaux et frères, et chacun égal à tous. Dans leurs assemblées générales, dans les assises du jury [1], et plus tard dans les diètes polonaises, le consentement unanime était nécessaire; on ne pouvait prendre une décision dès qu'une voix s'y opposait. C'est là un principe essentiel du droit slave.

Lorsqu'un village comptait plusieurs familles de plus de sept membres, et qu'une année fertile donnait double ou quadruple récolte, il fondait une colonie. Les vieillards déterminaient, d'après les anciennes coutumes, le départ, la route, le terme du voyage. Arrivés sur leurs

[1] Les Saxons et les Anglais se disputent l'honneur d'avoir créé le jury. Des deux côtés, on a tort. Le jury est une institution slave, que les Saxons ont adoptée très anciennement, et transportée en Angleterre.

nouvelles terres, les émigrants attelaient un bœuf blanc et un bœuf noir, et le sillon tracé était la limite légale. La colonie s'appelait *swoboda* ou *sloboda* (liberté). Il s'y trouvait un bois sacré pour les cérémonies religieuses, les assises du jury, et la discussion des affaires publiques. En cas d'invasion, on coupait des rameaux des arbres sacrés et on les envoyait aux voisins, qui accouraient à ce signal. A côté du bois, une enceinte fortifiée servait de refuge contre les attaques imprévues. Une troisième place correspondait au mont Palatin de Rome : c'était là que s'offraient les sacrifices ; là aussi plus tard on exécuta les criminels et on brûla les cadavres. On réservait une terre communale, que tous les colons devaient cultiver. Les récoltes s'emmagasinaient dans des greniers publics et servaient à défrayer les hommes qui formaient la milice et à nourrir le peuple dans les temps de famine. Le reste du territoire se partageait en lots égaux ; chaque ménage en recevait un plutôt en usufruit qu'en propriété ; il ne pouvait ni le vendre, ni l'aliéner, ni l'augmenter. Chaque ménage se bâtissait aussi une maison de bois. Les vieillards désignaient le jour et l'heure où on devait abattre l'arbre ; toujours cet arbre avait la même grandeur, et la maison, la même dimension. L'avidité de l'homme était contenue ainsi dans de justes bornes [1]. Les Slaves voyaient

[1] Il est resté quelque chose de cet esprit. Les Slaves n'ont pas le jaloux et cupide égoïsme de la propriété, qui est une des plaies de notre Occident. On ne voit ni haies ni murs dans les campagnes ; les propriétés ne sont séparées que par une bande de gazon. Ce serait un grand crime à l'homme d'y toucher ; mais les animaux peuvent en manger l'herbe, et, quand les blés sont hauts, les vaches broutent à la file l'étroite limite. On craint si fort d'en-

d'ailleurs un péché dans la propriété; ils ne s'appropriaient jamais rien sans des rites expiatoires, afin que cette impiété ne leur attirât pas malheur. Le mariage était également une souillure à leurs yeux; ils en croyaient le premier fruit frappé de malédiction, et mettaient même à mort les premiers-nés de certains animaux domestiques. Les Serbes appellent encore aujourd'hui l'aîné le premier fils du péché. Le cadet, comme le plus pur, avait la meilleure part de bénédictions paternelles; à la mort du père, il succédait à ses droits sur le domaine de famille, et, si ses frères étaient trop nombreux pour rester avec lui, ils allaient former un nouvel établissement.

Ainsi les Slaves couvrirent peu à peu de vastes contrées de leurs petites colonies. Ce n'était pas une conquête à main armée: c'était un progrès lent, continuel, une invasion pacifique des terres labourables. Ces camps agricoles n'étaient point unis par des intérêts communs; ils n'avaient d'autres rapports que ceux de bon voisinage. Les premiers Slaves ne surent point former d'états, ils ne se liguèrent jamais pour de grandes expéditions, ils n'élevèrent pas de monuments, ils ne composèrent point de vastes poèmes. Tout entiers aux soins de leurs

tamer du soc ce ruban vert, que presque partout il s'est beaucoup élargi. Les terres sont en jachère tous les deux ans; elles deviennent alors communes, et chacun peut y faire pâturer librement son bétail. Les paysans observent encore les anciens rites dans la construction de leurs maisons. Si l'un d'eux, opprimé par son seigneur, s'enfuit, pas un de ses voisins ne voudra s'emparer de sa propriété: coutume d'une haute moralité qui abolit toute idée de confiscation et empêche de profiter du malheur de son prochain. Les procès sont très rares, et l'hospitalité est sans bornes.

champs, ils bornaient leur pensée aux limites d'un village; mais chez aucun autre peuple les villages n'eurent d'aussi belles institutions. De l'Oder au Volga, entre les tribus guerrières de la Germanie et les farouches nomades des steppes, cette partie du Nord offrait une sorte d'idylle sociale: un peuple paysan, juste, bon, paisible, en cultivait les plaines. Dans l'enceinte de la *sloboda* se cachait une vie fraternelle et heureuse. Les Slaves, libres, joyeux, insouciants, mêlaient leurs travaux de chants et de danses. On ne voyait parmi eux ni riches, ni pauvres; ils avaient peu de besoins, ignoraient l'ambition, et exerçaient la plus cordiale hospitalité. Quand ils allaient travailler, ils laissaient leurs maisons ouvertes pour que le voyageur pût y trouver asile et nourriture, et l'étranger qui traversait leurs campagnes était charmé de cette vie facile et gaie, de ces mœurs douces et sympathiques, de cet accueil bienveillant.

Mais l'homme n'est pas fait pour se reposer sous les ombrages du verger paternel; un tranquille bonheur ne lui est pas permis. Ces temps anciens eurent aussi leurs alarmes et leurs infortunes. Les fêtes rustiques des Slaves étaient souvent troublées. Une grande calamité frappa ce peuple et le punit de son organisation imparfaite. Les Slaves, dispersés en une multitude de colonies, purent être séparément attaqués et conquis. Il leur fut impossible d'arrêter les flots des envahisseurs et de se maintenir indépendants; ils se virent traînés en esclavage chez tous les peuples de l'Europe, et le mot même d'esclave chez les Romains et au moyen-âge fut pris du nom de cette race, qui subit plusieurs fois de dures servitudes. Enlevés de leurs villages, les Slaves étaient conduits aux cités romaines et y menaient une vie misé-

rable dans le regret du bonheur perdu. Deux chefs-d'œuvre de la statuaire antique attestent encore ces souffrances. Le *Scythe esclave* est évidemment un Slave ; on le reconnaît à l'angle facial. Le front déprimé et chauve annonce de longues méditations, la joue est creuse, le regard terne ; rien n'égale l'expression de la bouche. Cet homme paraît regarder sa victime et sentir le malheur d'être obligé de la torturer. Il se résigne cependant ; il est effrayé et triste. Le *Gladiateur mourant* est un type encore plus sublime des mêmes douleurs. Byron, le premier, reconnut en lui un Slave. Son génie devina mieux que le goût de Winckelmann et la science de Visconti. Ce gladiateur expire sur l'arène du cirque de Rome. Son sang commence à couler à rares et grosses gouttes qui ressemblent, dit le poète, à ces gouttes qui tombent avant l'orage. Il ne s'occupe pas de ce qui l'entoure, il ne voit plus les spectateurs, il ne semble pas même animé de colère ou de honte, il est en extase ; à ce moment suprême, il se rappelle sa hutte au bord du Danube, au milieu d'une prairie, dont on l'a arraché. C'est la figure la plus tragique de l'art ancien.

Pendant plus de mille ans, les Slaves menèrent la vie que nous venons d'esquisser. Cette époque d'unité confuse s'est passée sans événements et n'a pas d'histoire. Les colons firent chaque année leurs semailles et leurs moissons ; il n'y a, sauf de fréquents esclavages, pas d'autre nouvelle à donner d'eux. Mais au VI^e^ siècle après Jésus-Christ, une crise s'opère, et les Slaves se séparent en peuples divers, qui ont chacun leur génie, leur langue, leur histoire, leur littérature.

La Russie se développa surtout dans sa lutte contre les Mongols. Après deux siècles d'humiliante servitude,

elle parvint à chasser les nomades. Née sous l'inspiration de cette résistance longtemps malheureuse, la poésie russe est grave, triste, pénétrée de religion, mais d'une religion qui prie pour la terre plus que pour le ciel ; elle rêve pourtant déjà la force, la puissance et l'empire, et se tient prosternée devant la majesté du tzar. La poésie polonaise est bien différente ; le patriotisme en est l'âme. Le poëte polonais célèbre plus souvent que le roi les héros qui ont bien mérité de la république. La patrie a ses plus beaux chants et ses plus saintes pensées ; elle est pour lui un nom magique, plus doux même que celui de l'amour.

Entre les Mongols et les Turcs, les Russes et les Polonais, s'étendent de vagues espaces, immense steppe, grand chemin d'Asie en Europe, route des contagions, des armées d'insectes, des invasions nomades, champ de bataille où se sont mêlés dans le sang les peuples de l'Orient et de l'Occident, pays connu sous les noms divers de petite Russie, de petite Pologne ou d'Ukraine. Cette terre, souvent dépeuplée, d'une végétation vigoureuse, couverte de hautes herbes, est, comme dit un poëte, labourée par le pied des chevaux, engraissée de corps morts, arrosée d'une fine pluie de sang, qui fait germer une vaste moisson de tristesse. Les Cosaques l'habitent maintenant. D'origines confuses et diverses, ils parlent une langue intermédiaire entre le russe et le polonais, et ont servi d'abord pour les Polonais, puis pour les Russes, quelquefois même pour les Turcs. Leur littérature a subi plus d'une influence aussi. Leurs chants sont surtout des chants de guerre, d'une énergique beauté. Le poëte cosaque, assis devant sa hutte de joncs, près de son cheval qui broute, égare sa vue sur

la steppe verdoyante; il évoque les ombres des anciens chefs, il rêve aux combats du désert, et ses chants héroïques sont répétés avec enthousiasme par tous les peuples slaves.

En franchissant le Danube, on trouve les Slaves répandus jusqu'aux montagnes de la Macédoine. C'est chez ces voisins de la Grèce que la civilisation pénétra d'abord : ils restèrent pourtant bien au-dessous des autres Slaves, et cela s'explique aisément. La plaine, grande route des migrations qui remontaient la vallée du Danube, était sans cesse balayée par de nouveaux arrivants. Les montagnards gardèrent seuls la pureté de leur sang dans des retraites d'une facile défense, et leurs chansons ont conservé le souvenir de leurs aventures et de leurs guerres. Dans ces contrées sauvages, la vie est pauvre et rude; la tranquillité, continuellement menacée. Les vallées forment autant de cantons qui communiquent difficilement. La religion même devint une source de discordes, parce que ces tribus reçurent le christianisme à l'époque du schisme d'Orient. Une nationalité commune aurait peut-être fini par les unir; mais la civilisation étrangère s'était imposée de bonne heure à ces peuples, et, sans pouvoir leur communiquer une sève vivifiante, n'avait fait que contrarier leur libre développement. A la fin du XIII[e] siècle toutefois, les Serbes furent sur le point d'unir tous ces petits états sous une même domination, lorsque cet empire naissant fut détruit par les Turcs dans une seule bataille. La noblesse et le clergé durent émigrer; ils emportèrent avec eux sans retour la richesse, la science et les souvenirs traditionnels. Le pauvre peuple resta seul avec son deuil, et son esprit s'y est fixé pour jamais; aucune

pensée n'est venue l'en distraire, aucune espérance ne l'a détourné vers l'avenir ; il est demeuré inconsolable. Aujourd'hui encore, les Serbes versent des larmes en passant sur les funestes champs de Kossovo. Leur haute poésie ne fait que moduler cette longue plainte ; elle pleure les héros tombés dans une journée maudite ; tout le reste s'est effacé de sa triste mémoire. Mais les Serbes ont une poésie familière, belle de grâce, de modestie et de noblesse. Ce sont de suaves motifs, de mélodieuses improvisations, que les jeunes gens et les jeunes filles essaient ensemble, arôme délicat d'âmes poétiques et chastes. Ces chansons sont d'une exquise perfection, et il serait aussi impossible d'en imiter la virginale candeur que de contrefaire le geste naïf d'un enfant[1].

Les Bohêmes offrent un tout autre spectacle. Les montagnes qui les entourent leur assurèrent un long repos, pendant que les contrées voisines étaient désolées par les flots encore émus de l'invasion. Cette position favorable leur permit de bonne heure un développement assez avancé. Au XI^e^ siècle, ils ont l'hérédité du trône par primogéniture, et cherchent à établir l'indivisibilité des terres du royaume. Un siècle auparavant, ils écrivaient déjà des ouvrages en tschèque. Cependant, malgré cette paix et peut-être même à cause d'une trop molle sécurité, il y a dans cette littérature je ne sais quoi de morne et de froid, et un germe de destruction dans ce peuple, qui longtemps n'a pu deviner sa mission, tandis que la Russie, sous la pression mongole, et la Pologne, électrisée par les Turcs, se développaient puissamment. Ce n'est pas que cette littérature soit pauvre ; bien au

[1] Voyez l'article sur la *Poésie serbe*, page 279 du présent volume. Ed.

contraire. Les Bohêmes ont plus écrit que tous les autres Slaves réunis, mais leurs volumineux ouvrages manquent d'originalité. Après avoir imité les Allemands, ils ont voulu s'affranchir de ce joug. Malheureusement ils ont défendu leur race plutôt que l'esprit national; ils ont eu recours aux lois et aux armes; ils ont prohibé la langue étrangère, au lieu d'assurer à la leur la préséance du génie. On les a vus apporter la même étroitesse dans la religion, dont le fanatisme a été chez eux tout national aussi. Aujourd'hui pourtant ils semblent mieux comprendre leur rôle, et reconnaissent la place qui leur est assignée parmi les Slaves. Dégoûtés des luttes politiques et religieuses, leurs savants étudient le passé pour y trouver des liens capables de réunir tous les Slaves en une même famille. Ce ne sont pas des antiquaires froidement curieux d'une vaine érudition. Un enthousiasme presque religieux fait des Bohêmes les apôtres de la nationalité slave; un esprit guerrier et poétique les anime; c'est la ferveur d'une croisade. Écrivant toutes les langues, ils traduisent pour les Serbes les chants polonais, pour les Polonais les épopées serbes et leurs versions latines font connaître ces trésors de poésie à l'Europe civilisée. Les Polonais et les Russes, en hostilité ouverte, se supposent toujours des arrière-pensées: ils ne se défient pas d'un peuple qui élève la science au-dessus des passions du jour. Si l'on peut reprocher quelquefois aux écrivains bohêmes de s'attacher trop encore aux formes de la nationalité, et de ne pas assez tenir compte de l'esprit qui en est la vie, ils n'en demeurent pas moins reconnus et respectés comme les patriarches de la science slave.

L'étude des peuples slaves permet de saisir entre eux

et les peuples de l'Occident de curieux rapports à côté de notables différences. La Serbie a, comme l'Espagne, défendu la chrétienté contre les musulmans ; elle a été malheureuse, mais elle n'a pas montré moins de courage que les vainqueurs des Maures, et ses épopées rappellent les romances du Cid. La Pologne est sœur de la France : elle n'a pas attendu pour combattre l'heure de son propre danger ; elle n'a pas songé à son existence seulement, elle a cherché au loin l'honneur sur tous les champs de bataille ; elle est généreusement accourue à la défense de l'Europe, et de ses conquêtes elle n'a conservé qu'un souvenir immense, elle n'a laissé en héritage à ses enfants qu'une grande sympathie. La Bohême, comme l'Allemagne, est lente, laborieuse, fidèle au passé, enthousiaste des idées abstraites. La Russie ressemble à l'Angleterre : toutes deux ont été modifiées par l'invasion normande, et lui doivent leur persévérance, leur patience, leur promptitude ; toutes deux convoitent l'empire universel, et dans les moments décisifs elles se sont toujours rapprochées, malgré cette égale ambition.

Voilà donc cinq langues, cinq littératures, cinq peuples différents ; mais on peut simplifier l'histoire slave. L'événement principal en est l'antagonisme de la Russie et de la Pologne. Elles se sont disputé le sceptre de l'Europe orientale, et ont entraîné dans leur querelle les Slaves de la Bohême, du Danube et des steppes. On n'a pas encore compris ce qu'a d'implacable ce combat à outrance, cette Thébaïde séculaire. La Russie et la Pologne ne sont pas seulement deux états : ce sont deux pôles d'un même monde, deux idées contraires lancées au milieu des peuples slaves, qui gravitent tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre. Cette dualité a des racines

profondes ; elle agissait déjà sans doute secrètement à l'époque d'unité confuse, où l'on ne voyait que communes partout semblables ; car, aussitôt après, la langue se divise brusquement en deux dialectes, qui donnent naissance chacun à de nombreux idiomes. Chacun de ces dialectes a été déterminé et fixé par les idées politiques, morales et religieuses dont les Russes et les Polonais sont les représentants. Ainsi partout, dans la langue, dans l'alphabet même, comme dans la religion et le gouvernement, se manifeste l'hostilité qui partage le monde slave. Ce sont les causes de cette inimitié profonde, c'est ce secret de la Russie et de la Pologne qu'il nous faut pénétrer.

## II. — RUSSIE.

Les Slaves étaient incapables de s'élever d'eux-mêmes à l'unité ; ils avaient besoin, pour se former en états, d'être aidés par le génie d'une autre race. Des tribus guerrières vinrent, à l'époque des grandes invasions, les soumettre, et leur donner l'organisation politique. Les pirates normands s'emparèrent des plaines russes. Ils venaient de la Scandinavie et pénétraient par les fleuves dans l'intérieur des terres. Leurs chefs exerçaient une autorité incontestée, et surent attirer tout le pouvoir à eux. Les Lèques et les Tschèques fondèrent en même temps les royaumes de Pologne et de Bohême. Ces peuples cavaliers descendaient du Caucase, et avaient pris par les steppes sans plan bien arrêté. Ils formaient une aristocratie fière, turbulente, indisciplinable. Ils choisissaient leur roi dans une famille privilégiée, et la couronne était souvent le prix de la course à cheval.

Voilà donc les Slaves constitués en états sous l'influence étrangère. La vie n'était plus comme autrefois dispersée également sur tous les points du territoire. La Pologne et la Russie étaient des corps bien organisés, avec un cœur et des vertèbres; le christianisme vint souffler en eux l'esprit. La Pologne devint catholique, la Russie grecque. Les circonstances de la conversion, le caractère du clergé, le rapport de l'église au pouvoir temporel, tout fut contraire dans les deux pays. Les Polonais, vivement pressés par l'empire germanique, qui faisait la croisade contre les païens du Nord, avaient intérêt à se faire baptiser. Les Allemands cessaient dès lors leurs attaques, et la Pologne était délivrée de ses plus redoutables ennemis. La Russie, au contraire, faisait trembler les empereurs de Constantinople, qui cherchèrent à convertir les pirates normands pour cimenter la bonne intelligence. Le catholicisme ouvrit l'Occident à la Pologne; la Russie devenue grecque, se tourna vers l'Orient. L'église catholique demeura indépendante du pouvoir temporel, eut des tribuns pour toutes les libertés, et compta autrefois parmi ses moines et ses prêtres des hommes généreux qui cherchèrent à introduire l'esprit chrétien dans les institutions sociales. L'église grecque, isolée par le schisme, se trouva à la merci du prince, qui lui interdit d'abord les discussions théologiques; bientôt, par une conséquence nécessaire, il lui retira la prédication, enfin la liberté d'écrire. Elle fut réduite au silence, et loin de protéger les peuples contre le despotisme, elle devint une proie et une force pour lui.

Mais l'invasion des Mongols fut l'événement qui eut sur la Russie l'influence la plus décisive et la plus profonde. Au milieu de l'Asie s'élève un immense plateau

caché derrière les pics étincelans de l'Himalaya et les blancs sommets de l'Altaï, triste steppe coupée de déserts de pierres, et battue par les tempêtes d'un ciel inclément. Là, durant des siècles, des hordes farouches comme leur patrie se promènent au-dessus des empires qui les ignorent et qu'elles doivent punir. Ce sont les Huns d'Attila et les Mongols de Tschinguis-Khan. A leurs traits, à leur caractère, on peut reconnaître cette race finnoise qui a reçu les steppes en héritage. Endurcis aux privations et aux intempéries, exercés aux manœuvres et aux campements, prêts à marcher au premier signal, les Mongols vivaient enrégimentés, et naissaient pour ainsi dire tout disciplinés. Ils avaient un courage féroce, perfide, sans générosité, moins de la bravoure qu'un instinct carnassier, et de grands capitaines pour conduire leurs bandes affamées. Ces pâtres cavaliers étaient soumis à des chefs qui exerçaient le despotisme militaire le plus absolu. Sans mémoire de l'infini, l'âme froide et grossière, ils manquaient d'instinct religieux. Ce peuple, qui n'avait de culte que pour la force, de génie que pour la destruction, d'imagination que pour les supplices, semblait formé pour être le fléau de Dieu.

De vieilles rivalités divisaient les Mongols et les empêchaient de tenter aucune grande entreprise, lorsque tout à coup, dans les premières années du XIIIe siècle, sans que rien eût préparé l'événement, sans que les haines se fussent calmées, par le seul ascendant d'une âme puissante, ces hordes se réunissent sous Tschinguis-Khan, et se précipitent à sa voix sur le monde. C'est là une de ces apparitions dont on ne peut trouver la cause ici-bas et qui élèvent la pensée plus haut que la terre. L'histoire de Tschinguis-Khan est d'une sauvage

grandeur. Orphelin à treize ans, abandonné de ceux dont il devait être le chef, il mène d'abord une vie errante et fugitive. Il se voit enfin à la tête de quelques hordes, joint et bat ses ennemis près de la Baldjouna. Il y avait une forêt sur les bords de la rivière : il alluma de grands feux, et fit bouillir ses prisonniers dans quatre-vingts chaudières. Ce succès commença sa fortune. Poussé par une inquiétude d'agir qui ne lui laissait pas de repos, Tschinguis-Khan guerroya dans les steppes jusqu'à ce qu'il en eût soumis toutes les tribus. De formidables multitudes, pour la première fois réunies, s'ébranlent à sa parole : on les dirait animées de son âme et transportées avec lui d'une froide colère contre les peuples. Elles demandent des conquêtes. Tschinguis-Khan se retire sur une haute montagne, s'agenouille, met sa ceinture sur son cou, invoque l'esprit du ciel, puis redescend, et montre à ses hordes le chemin de la Chine. En quelques semaines, les Mongols eurent mis les provinces septentrionales à feu et à sang. Ils se retirent ensuite, traversent leurs steppes, et arrivent sur les confins de la Kharismie. Tschinguis-Khan, encore cette fois, se retire seul sur une cime, et y passe trois jours et trois nuits en jeûne et en prières. Le sultan de Kharismie, saisi de terreur, cherche en vain dans tout son empire un asile : poursuivi, traqué, il ne cesse de fuir. Tschinguis-Khan s'attache à ses pas, le harcèle, le serre, et les chevaux mongols arrivent sur le rivage de la Caspienne au moment où le sultan, jusqu'alors tant de fois victorieux, se jetait dans une barque pour aller mourir sur une petite île inhabitée. Les cruautés des Mongols furent affreuses ; ils ne laissèrent, au lieu d'un pays populeux, qu'un désert blanchi d'ossements. Tschinguis-

Khan, comme étonné lui-même de ses fureurs, sentait en elles un aiguillon divin, un ordre d'en haut ; il se croyait envoyé pour châtier les hommes, et se proclamait le grand justicier du monde.

Tschinguis-Khan pénètre dans l'Inde, puis revient sur ses pas, traverse une seconde fois toute l'Asie, redescend en Chine, et ravage de nouvelles provinces. Il y en eut où il ne s'échappa qu'un ou deux habitants sur cent. Les Mongols eurent un instant l'idée de raser toutes les villes et de détruire les cultures : ils auraient voulu changer le monde en un grand pâturage. Tschinguis-Khan abandonna ce projet. Il mourut bientôt après, au milieu de ses victoires, après avoir versé plus de sang que Rome dans toutes ses guerres. Ses obsèques furent dignes de lui. On transporta ses restes au fond de la Mongolie, et le cortége massacra tous les êtres vivants qu'il rencontra sur la route, hommes, femmes, enfants, animaux. C'était, disait-on, pour que personne ne pût répandre la triste nouvelle. Les chefs mongols accoururent de tous les bouts de l'Asie honorer leur maître par de longues lamentations. Tschinguis-Khan fut inhumé sur une montagne, au pied d'un grand arbre isolé. Un jour, à la chasse, il s'était reposé à cette place ; il y passa quelques moments dans une douce rêverie, et dit en se levant qu'il voulait être enterré là. Quel songe de paix avait donc visité le cruel ravageur ?

L'impulsion était donnée ; les fils de Tschinguis-Khan achevèrent en quelques années la conquête de l'Asie et d'une moitié de l'Europe. Leur empire, le plus colossal qui ait existé, s'étendait de la Baltique à l'Océan oriental, et du Kamtschatka au Bengale. Rien ne donne l'idée de la rapidité et de l'étendue de leurs courses. Les khans

mongols embrassaient quelquefois une ligne de deux mille lieues dans leurs opérations stratégiques, donnant en même temps à leurs généraux l'ordre d'attaquer le Japon, et de poursuivre le roi de Hongrie sur une île de l'Adriatique. Leur front de bataille balayait une moitié du monde. Quand les Mongols envahissaient un pays, ils pénétraient par plusieurs points à la fois, dévastant méthodiquement les cultures, et faisant main basse sur le peuple des campagnes. Jamais une grande ville, qu'elle eût même ouvert ses portes sur-le-champ, n'était épargnée. Quand du haut des murailles les habitants voyaient s'approcher les cruels cavaliers, c'en était fait d'eux. La ville prise, les Mongols convoquaient la population. Alors se passait une scène d'enfer : à la vue de tous, on torturait les riches, on violait les femmes, puis on les égorgeait avec les vieillards et les enfants. Les hommes valides, traînés devant la place voisine, devaient livrer, jour et nuit, un assaut continuel ; après le siége, on les massacrait. C'étaient là les fêtes des Mongols. Tschinguis-Khan demandait un jour à Bourgoudji, l'un de ses premiers officiers, quel était, selon lui, le plus grand plaisir de l'homme. « C'est, répondit-il, d'aller à la chasse, un jour de printemps, sur un beau cheval, tenant au poing un épervier, et de le voir abattre sa proie. » Les autres généraux furent du même avis. « Non, reprit Tschinguis-Khan, la plus vive jouissance est de vaincre ses ennemis, de les chasser devant soi, de leur ravir ce qu'ils possèdent, de voir les personnes qui leur sont chères le visage baigné de larmes, de monter leur chevaux, de presser dans ses bras leurs filles et leurs femmes. »

Aussi, quand les Mongols se répandirent sur le monde,

ce fut une calamité sans nom. Les peuples attendaient dans la stupeur ; toute force défaillait, les armées se débandaient, les rois s'enfuyaient aux îles de la mer. On se croyait aux désolations des derniers jours, aux victoires de l'antichrist, aux approches du jugement. Tschinguis-Khan imprima l'épouvante dans l'âme des peuples ; il régna en les faisant trembler, et fonda son empire sur l'universelle terreur. La Russie, déchirée par d'interminables discordes, ne put repousser les Mongols. Pendant deux siècles, ils pesèrent de tout leur poids sur elle. Il se maintinrent plus longtemps dans d'autres pays, mais nulle part ils n'ont exercé une aussi durable action. Ailleurs, en Perse, dans l'Inde, à la Chine, ils se laissèrent bien vite amollir par le climat et la civilisation, et, après leur expulsion, il n'est pas resté trace d'eux. La Russie était à demi barbare ; les Mongols y trouvaient des steppes ; ils ont gardé les mœurs nomades, et leur rude génie, au lieu de subir l'influence du peuple vaincu, a pénétré le génie russe, qui porte encore la puissante empreinte de leur domination.

Les ducs de Moscou furent les premiers à se soumettre. C'étaient eux qui devaient finir par commander à tout l'empire. Leur pouvoir était plus énergiquement constitué que celui des autres princes russes. Ils régnaient dans le pays forestier, où les Finnois étaient très nombreux. Les Finnois-piétons, répandus de la Mer Blanche à la Russie centrale, ont, comme leurs frères d'Asie, les Finnois-cavaliers, l'âme servile et cruelle. Les grands-ducs s'aidèrent de l'esprit de cette race pour s'élever à l'autocratie. La domination des nomades favorisa cette tendance. Le peuple haïssait les

divisions qui l'avaient perdu ; il sentait le besoin d'unité pour s'affranchir, et mettait son espoir dans la force du prince. Les grands-ducs passaient leur vie dans la tente du khan, elle devint leur école ; ils s'initièrent à l'esprit mongol, et en prirent les habitudes. Profitant habilement de leur rapport avec les nomades, ils se chargèrent de prélever pour eux le tribut sur toutes les provinces, et devinrent les percepteurs généraux de la Russie. Plus tard, ils se firent les justiciers de la horde et punirent les rebelles. Tout conspirait donc pour développer à Moscou le pouvoir absolu, et pour étendre l'autorité des ducs forestiers sur la Russie entière. Cette longue humiliation des Russes ne fut pas sans quelque grandeur. La résistance était sourde, timide, mais persévérante, et malgré ses hésitations et ses frayeurs, la nation semblait assurée de sa cause. Enfin peu à peu les nomades se retirèrent ; le duché de Moscou, avec toute la vengeance d'une colère longtemps comprimée, s'attacha aux pas des Mongols, les poursuivit jusque dans leurs solitudes asiatiques, et la Russie délivrée se constitua.

Ivan-le-Cruel inaugure cette époque. Il vint au monde au moment où une épouvantable tempête ébranlait Moscou. Il perdit son père de bonne heure. Les factions rivales se disputèrent avec acharnement le pouvoir sous la régence de sa mère, et le Kremlin fut ensanglanté par des révolutions de palais. Plus d'une fois le petit Ivan vit ses favoris arrachés de ses bras et conduits au supplice malgré ses cris et ses larmes. Souvent on le réveillait la nuit, et il assistait, tout tremblant, aux querelles violentes des boyards. Il prit, dans les terreurs continuelles de ses premières années, l'habitude de la cruauté et la haine de ceux qui l'entouraient. Sa mère mourut

empoisonnée, et la famille des Schouiski gouverna la cour. La faction rivale excita le tsar à jouir en maître du pouvoir. Ivan, âgé de treize ans, avait déjà assez de dissimulation pour cacher son ressentiment. Il invite tous les boyards à une grande fête, les reçoit à sa table, et au milieu des réjouissances déclare tout à coup qu'il est temps de punir les traîtres. Il désigne le puissant Schouiski, et ce boyard, jeté par les fenêtres, est livré aux chiens.

Ivan, délivré du joug des boyards, s'essayait déjà au crime et à la tyrannie, lorsqu'un prêtre, nommé Sylvestre, tenta de le convertir. Il pénètre auprès du tsar, lui reproche ses crimes, lui ordonne de faire pénitence pour conjurer la colère de Dieu. Aux paroles du saint homme, Ivan fond en larmes, et s'écrie qu'il veut s'amender. Il prend Sylvestre pour confesseur, et donne la direction des affaires à un jeune boyard aussi distingué par sa piété que par ses talents, Adacheff, que les chroniqueurs regardent comme un ange descendu du ciel pour défendre le peuple. Pendant treize ans, le tsar fut un homme nouveau ; il se montra juste, bon, redoutable seulement aux ennemis de la Russie. Ce fut une époque de félicité et de gloire. Moscou n'avait jamais été plus heureux, et les Mongols perdirent les royaumes de Kasan et d'Astracan.

Après une grave maladie, un changement fâcheux se manifesta dans les dispositions d'Ivan : il se mit à fuir sa cour, à préférer la solitude, à montrer de l'aigreur à Sylvestre et à Adacheff. Il ne tarda pas à se débarrasser d'eux, et fit périr dans les tourments les boyards dont la vertu l'incommodait. Bientôt, se plaignant d'être trahi, délaissé, il quitta Moscou et voulut résigner le

gouvernement. Il se retira au milieu des forêts, dans son repaire d'Alexandrowski, écrivant de cette affreuse résidence qu'il abandonne ses perfides sujets à eux-mêmes. Le peuple, saisi de douleur, pleure, sanglote, crie qu'on est perdu, que Moscou ne peut subsister sans maître. Les boyards et les prêtres se rendent auprès d'Ivan, se jettent à ses pieds, et le conjurent avec larmes de vouloir bien les châtier, de ne les pas épargner, mais de revenir et de défendre l'église contre les infidèles. Le tsar exige le droit de disposer de la vie et de la fortune de ses sujets sans plus entendre les intercessions du clergé. Il crée aussi un corps de légionnaires dont il fait sa garde, et leur donne pour insignes une tête de chien et un balai, parce qu'ils doivent mordre les ennemis du tsar et balayer la Russie. Il est impossible de dire le malheur des villes qui servirent de résidence à ces féroces satellites. Elles étaient complétement dévastées, et Moscou fut bientôt entouré de déserts.

Ivan chercha alors, à l'étonnement de tous, un saint homme pour l'évêché de Moscou. Dans une île sauvage de la Mer Blanche vivait un moine nommé Philippe, célèbre par sa rigidité et sa science. Ivan le nomma métropolitain; c'était pour le perdre. Dans une occasion solennelle, Philippe lui reprocha publiquement ses crimes. Ivan le fit tuer avec tous ses parents et ses amis, et ordonna un massacre général dans les villages qui leur appartenaient.

Ivan avait poursuivi de sa haine les boyards et le clergé: il lui restait à détruire les communes. Le tsar détestait les habitants de Nowgorod, de Tver, de Pskoff. Ces villes avaient depuis longtemps perdu leurs libertés; mais il y avait, disait-on, des gens qui les regrettaient.

Un misérable vint accuser les Nowgorodiens de vouloir livrer leur ville à la Pologne. Le tsar sur cette absurde calomnie, se met en marche avec son infernale légion. Partout ses soldats mettaient à feu et à sang les villes et les villages qu'ils traversaient, et quand on demandait aux légionnaires pourquoi ils exterminaient des peuples paisibles, ils répondaient, comme les Mongols, que, l'expédition devant se faire en secret, il ne fallait laisser personne pour en porter la nouvelle. Ivan faisait même, dans sa fureur, égorger les animaux, comme si rien de vivant ne devait demeurer sur son passage. Il arrive devant Nowgorod. Le métropolitain vient à sa rencontre avec la croix et les bannières sacrées pour apaiser sa colère. Ivan lui répond qu'il est un hypocrite et devrait porter la croix dans son cœur et non dans ses mains. Les soldats se ruent sur la ville. Le tsar fit massacrer cent mille personnes. Ce qui échappa tomba dans une espèce de folie particulière. Ces pauvres gens passaient leur vie à creuser des trous dans la terre et à chercher des cadavres; ils ne parlaient que de meurtres, couraient presque nus dans les rues désertes, et mouraient de froid et de misère. Ivan marche ensuite sur Pskoff; il s'arrête sur une hauteur en vue de la ville, qu'il menace du geste. Pskoff était dans l'épouvante. L'évêque ordonne de faire sonner toutes les cloches, et de célébrer dans toutes les églises la dernière messe des morts. Le son des cloches fit une singulière impression sur le tyran ; il se rappela une circonstance de sa jeunesse, se retira tout troublé, et la ville fut miraculeusement épargnée.

Ivan, de retour à Moscou, se reput de cruautés nouvelles. Il érigea des gibets en permanence sur la place

publique; il faisait bouillir dans de grandes cuves, ou cuire dans des poêles, les moines et les favoris disgraciés. On coupait aux malheureux condamnés le corps, membre après membre; on les sciait en deux avec des cordes, on les écorchait vifs, et le tyran assistait à ces horribles supplices. Par une singulière coïncidence, ce fut sous Ivan que la Sibérie, cette triste prison qui attendait les victimes des tsars fut conquise par quelques aventuriers cosaques. Une telle fortune était digne de lui.

Ivan finit par tuer son fils de sa propre main. Ce jeune prince, corrompu et féroce comme son père, le priait de lui permettre de marcher contre les Polonais. Ivan vit dans cette demande une espèce d'insubordination, et d'un coup furieux de bâton fendit le crâne de son fils.

Le tsar mourut sans donner le moindre signe de repentir. Au moment d'expirer, il fit reculer d'épouvante, par sa lubricité, sa belle-fille, qui s'était approchée de son lit. Mais ce qui surprendra plus que tout le reste, le peuple, à la nouvelle de sa mort, courut par la ville en poussant des cris et en versant des larmes; les familles des boyards suppliciés se lamentaient et prenaient le deuil; tout le monde paraissait inconsolable.

Loin de rien exagérer dans ce récit, nous avons fait grâce de traits affreux, que l'on peut trouver dans Karamsin, l'historien officiel de la Russie, et Karamsin lui-même dit qu'il en épargne beaucoup à ses lecteurs. On reste confondu devant cette longue suite de crimes. Dans cet excès de perversité, on ne reconnaît plus l'homme; on dirait une démence sortie de l'enfer. C'est pourtant cet insensé qui a fondé la puissance russe. Il a fait pour elle plus encore peut-être que Pierre-le-Grand; ce fou a eu presque du génie, à coup sûr une profonde

habileté. Il semble d'abord impossible de pénétrer cette âme sinistre; l'énigme s'explique pourtant. Depuis des siècles, ce malheur se préparait. L'esprit sombre et cruel qui hantait les forêts finnoises et les steppes mongoles a visité aussi le Kremlin : il a sévi dans Ivan, et fait éclater en lui ses tempêtes. On ne trouve d'abord point de motif aux massacres du tsar. On ne sait quelle rage irrite ce maniaque contre son empire. On s'étonne et l'on s'effraie de le voir changer en déserts des provinces paisibles et des villes fidèles : il obéissait cependant toujours, dans ses frénésies, à une haute raison politique, ou, si l'on préfère, à un savant instinct. Il rend muette l'église, en tuant Sylvestre et Philippe ; il se débarrasse de la noblesse en exterminant les boyards ; il porte un coup mortel aux communes en frappant Twer et Nowgorod. Il humilia donc ou anéantit tout ce qui avait quelque indépendance, et constitua le pouvoir absolu avec une vigueur extraordinaire. Il détruisit toutes les forces slaves et *mongolisa* la Russie. Ivan est le plus achevé des tyrans ; il les résume tous. Il apparaît léger et débauché comme Néron, stupide et féroce comme Caligula, dissimulé et dévot comme Louis XI. On trouve dans ses lettres des expressions à la Tibère, le bavardage cafard de Cromwell, quelquefois aussi le style précis et mielleux de Robespierre déclamant contre la peine de mort. Comme Tschinguis-Khan surtout, il sanctionna par l'épouvante son despotisme. Il inspira une si profonde terreur, qu'elle a passé dans le sang des générations, et pour des siècles elle est devenue comme l'âme de la Russie.

Les sentiments du peuple ne furent pas moins contre nature que ceux du prince. Ni le déshonneur des femmes

traînées au lit du tyran, ni les atrocités les plus révoltantes, rien ne souleva l'indignation. Il ne se forma aucune tentative contre les jours d'Ivan. Ce n'était pas lâcheté : non ; les Moscovites adoraient, dans l'épouvante, ce maître terrible. Les boyards expiraient au milieu des tortures en priant Dieu pour lui. On se désola quand il quitta Moscou ; il fut universellement pleuré à sa mort. Cela bouleverse nos pensées. Ce peuple était en délire comme son prince. L'influence finnoise, l'effroi de l'anarchie, lui donnaient une effrénée passion de servitude.

Pierre-le-Grand vint achever l'œuvre d'Ivan. Il détruisit ce qui restait de vie slave et de liberté, asservit entièrement l'église, et arma de nouvelles ressources le despotisme moscovite. Ce ne fut pas dans un autre but qu'il introduisit en Russie la tactique, les formes administratives, les sciences et les arts de l'Occident. Il ne demandait à l'Europe que des chefs de bureau, un état-major et des ingénieurs. Il ne voulait pas élever son peuple à une vie supérieure ; il ne cherchait que des procédés plus habiles de gouvernement et des moyens de conquêtes, la force, en un mot, et non pas la civilisation.

Comme Ivan, Pierre vint au monde au moment d'un violent orage, et passa ses premières années dans un palais sans cesse troublé par de tragiques rivalités. Le spectacle des factions lui donna le mépris des hommes et le goût du sang. On sait comment Pierre débuta dans son œuvre. Il détruisit les *strelitz,* milice turbulente qui se mêlait des affaires du palais. Des milliers d'hommes périrent dans d'affreux tourments. Pierre montra dans ces terribles exécutions le génie cruel d'Ivan : il s'exer-

çait à trancher lui-même les têtes ; il faisait aussi éventrer devant lui les seigneurs et les paysans, et les médecins lui expliquaient l'anatomie, dont il était grand admirateur.

Pierre avait un profond dédain de ce qui était russe. Usages, lois, langue même, il voulait tout détruire. Il poursuivit ce dessein jusque dans les moindres détails avec une inflexible logique et une brutale rigueur. Les hommes furent obligés de se couper la barbe. Les femmes reçurent l'ordre de suivre les modes étrangères. Pierre alla jusqu'à prescrire le mouvement de tête et de bras qu'elle devaient faire en entrant dans un salon, et le mot allemand que l'étiquette nouvelle obligeait à prononcer. Il réforma aussi, d'après les idées européennes, le code, les impôts, les finances, les tribunaux, et substitua la procédure secrète au jury, infatigable qu'il était à abolir les coutumes slaves.

Le tsar professait également un souverain mépris pour l'église ; elle tomba, sous ses insultes, dans la dernière abjection. Pierre, dans ses lettres, ne désigne jamais les prêtres que par l'expression de *barbes de bouc*. Les évêques vinrent, après la mort du patriarche, lui demander d'en nommer un nouveau ; il refusa, et répondit en frappant sur son front : « Voici votre patriarche, votre pape et votre Dieu. » Il y gagna d'être le chef spirituel de l'empire ; les consciences lui furent asservies ; l'homme devint tout entier esclave, et même dans la prière, ce suprême asile de la liberté, il se trouva sous le despotisme du tsar. Pierre confisqua tous les biens du clergé. Il sentait une répulsion instinctive contre les moines. Que voulait dire en Russie un homme qui ne sert pas l'empereur, qui a un autre chef, pauvre,

content de son indigence, indifférent à la faveur ou à la colère du prince, craignant Dieu seul? Il est dans une sorte d'insubordination. — Un évêque, docile instrument du tsar, engageait les moines à s'occuper de jardinage, à soigner les malades, surtout à se bien garder de scruter les mystères de la foi. « Pourquoi apprendre? pourquoi lire? Le petit recueil que vous avez contient tout ce qu'il vous faut savoir. » Pierre défendit aux religieux d'écrire des chroniques; il leur interdit même d'avoir des plumes et de l'encre sans une permission expresse de l'évêque.

L'empereur dénationalisait la Russie, imposait violemment les coutumes européennes, transportait la capitale au milieu des tourbières de la Néva, créait un port et une flotte sur la Baltique, et tout ployait sous son énergie, lorsqu'il rencontra chez son fils une résistance imprévue. Il brisa l'obstacle. Cette triste histoire n'a pas encore été comprise. Les Russes n'osent pas la révéler: les actes officiels en sont soigneusement renfermés dans les archives secrètes. Les étrangers, flattant le pouvoir, ont fait d'Alexis un fou et un imbécile. Cette lutte n'est pas seulement celle du tsar et de son fils; la tragédie est plus vaste: c'est le génie slave qui se débat en vain une dernière fois contre le despotisme moscovite. Alexis, dans son malheur, représente tout un peuple.

Alexis, né de la première femme de Pierre, était Russe par caractère et par éducation. Sa mère l'éleva dans la dévotion. Il s'entourait de moines; il aimait les contes populaires; il recherchait tout ce qui était slave. Cette pauvre âme était saisie d'effroi à la vue de ce qui se faisait en Russie. Alexis éprouvait une terreur instinctive à l'approche de son père, qu'il voyait acharné

à détruire la législation et la religion du pays. Il s'enfermait et pleurait avec sa mère, quelques prêtres et quelques amis, sur le sort de l'empire. Mais Pierre ne le laissait pas tranquille ; il voulait à toute force, le soumettre à ses plans. Alexis s'enfuit pour échapper à cette persécution. Pierre lui adresse d'abord des lettres sévères et menaçantes ; tout d'un coup, il devient tendre, presse son fils de revenir, promet de tout oublier, et jure par le saint-sacrement de ne lui faire aucun mal. Alexis croit son père et rentre en Russie. Il est aussitôt saisi et mis en jugement. Rien de plus effroyable que sa procédure. Pierre exige, en qualité de patriarche, la confession d'Alexis. Ce malheureux Slave, résigné et patient comme sa race, reconnaît le pouvoir spirituel du tsar, et confesse ses péchés. Il s'était surpris quelquefois désirant la mort de son père : il avoua toutes ses pensées secrètes. On s'arma contre lui de cette sincérité, et on le condamna pour une tentation à laquelle il avait résisté, pour un de ces coupables vœux qui traversent même l'esprit des saints. Pierre ajouta l'hypocrisie au crime. Il fit semblant de commuer la peine du prince en une détention perpétuelle, et le même jour, il donna de sa main, à Alexis un breuvage empoisonné.

Pierre compléta l'œuvre politique des tsars en organisant l'armée russe. Ce fut là sa création la plus puissante. L'armée russe ne ressemble à aucune autre. Les paysans de Moscou, d'Arkangel, de Nowgorod, en formèrent le noyau. Ce sont des hommes de race finno-slave, grands et robustes. Ils ont une intelligence étonnante et le cœur sec. Leur regard offre quelque chose d'extraordinaire. Quand on observe attentivement leurs yeux, on s'effraie de n'y pas trouver de fond. La lu-

mière en est vive et froide : on dirait la transparence d'un glaçon brillant. Les Slaves du midi, en entrant dans les cadres de l'armée, prenaient le caractère des Slaves du nord. Il s'est formé ainsi une population militaire à part. Les soldats, recrutés pour vingt-cinq à trente ans, ne revoient plus leur village ; ils en oublient les mœurs et les traditions, et n'ont plus que leur régiment pour patrie. Les régiments sont éternels dans l'armée russe. Ceux que Pierre a créés subsistent toujours avec les mêmes noms ; ils ont conservé la plupart leurs vieux drapeaux, et souvent, dit-on, les mêmes armes. On a vu plusieurs fois sur les champs de bataille les soldats russes abandonner leurs blessés pour sauver les casques et les sabres. Pierre donna à la discipline cette sanction de terreur qui n'a cessé d'entourer le souverain moscovite. Cette terreur descend du tsar aux généraux, aux officiers, aux soldats. La crainte est une émotion physique, la terreur un ébranlement de l'âme, et tout ce qui met l'âme en mouvement donne une force immense. La discipline russe produit des miracles. L'armée se trouvait une fois décimée par la contagion : le général défendit par un ukase aux soldats de tomber malades ; ceux qui désobéirent furent enterrés vifs. L'épouvante fit cesser le fléau. Au siége d'Ismaïl, on prit pour l'escalade des échelles trop courtes. Les premières compagnies qui montent sont culbutées dans le fossé. Une nouvelle troupe s'avance : quelqu'un crie à l'officier qu'elle périra sûrement, qu'il doit attendre. L'officier refuse, n'ayant point de contre-ordre, et continue froidement sa marche, certain d'être précipité avec tous ses hommes. — Les colonnes russes s'avancent, silencieuses, résolues, incapables d'hésiter, poussées par

une irrésistible fatalité ; aucun péril ne les arrête, l'ordre du chef est pour elles le destin. On peut battre cette armée, on ne peut la vaincre. Le courage, la tactique, le talent, ne suffisent pas pour en triompher. Il faut lutter avec elle d'énergie intérieure, et opposer à la terreur qui lui donne l'élan la seule force plus grande, l'enthousiasme, comme la France de Napoléon, ou la Pologne dans ses jours de vertu.

Pierre-le-Grand enrôla dans la hiérarchie militaire tous les fonctionnaires civils, le clergé même, afin de mieux le désarmer et l'asservir. Les évêques eurent le grade de généraux, les archimandrites celui d'officiers-généraux, et ainsi de suite. Celui qui n'a pas de grade en Russie n'a pas d'existence sociale; même s'il est riche, il ne trouve pas de position et demeure sans emploi comme un homme inutile. La nation est dans l'armée. La Russie n'est qu'un vaste camp ; elle offre l'étonnant spectacle d'un peuple agricole, d'une nation slave, d'un état européen qui se gouverne comme une horde tartare.

Nous ne suivrons pas plus loin l'histoire russe : nous en saisissons maintenant l'esprit ; nous ne voulions pas davantage. Les événements ont travaillé, depuis des siècles, à donner au tsar une conviction qu'une théorie seule n'aurait jamais eu la force d'inculquer, à savoir qu'il est au-dessus de toute loi, de toute charte, de tout titre, qu'il porte en lui la source même du pouvoir. Comme Dieu, il est monarque absolu, infaillible, souverain même des âmes, et partout présent par son autorité. Seulement, au lieu de régner par l'amour, il commande par la terreur, et s'entoure de supplices et d'ombre. Ce maître inexorable est trop au-dessus des

autres hommes pour être leur pareil, il n'a point de semblables, et dans ce superbe isolement il est puni par de secrètes épouvantes, hanté par des fantômes de trahison, quelquefois frappé de délire. Tel est cet être exceptionnel, immense, infortuné, terrible.

Ce dieu terrestre a soixante millions de sujets, ou mieux de créatures qui ne respirent que par lui et pour lui, et lui vouent un culte mêlé de terreur. Chose étonnante! ce lourd despotisme n'énerve et n'engourdit point. Il donne à ces multitudes obéissantes une rude énergie, il allume en elles une fièvre d'ambition qui ne cesse de les stimuler. Les Russes sont au même niveau devant leur maître, tous également néant à ses yeux; mais une hiérarchie savante les échelonne entre eux. Point de noblesse; à la place, une infinité de grades; et comme le tsar abaisse ou élève à son gré, et que l'homme esclave veut se dédommager de son abaissement par des titres, cette foule brûle d'une avide soif d'avancement. Toutes ces prétentions ennemies redoublent ensemble de zèle pour le tsar; ces jalouses rivalités sont enrégimentées sous ses ordres, et ces haines dociles entretiennent sans trouble une perpétuelle fermentation. Mais les généreux sentiments ne sont pas permis: ils affranchissent l'âme et la pousseraient à la révolte. Si quelqu'un s'indigne des crimes qui souillent ce régime, il doit étouffer dans son cœur justice et pitié; aussi bien serait-il impuissant. La vérité n'est pas tolérée non plus: le tzar espionne partout. Le silence pèse depuis des siècles sur ce triste empire; silence affreux, car ces douleurs et ces ambitions muettes n'en sont que plus âpres.

Encore une fois, nous n'exagérons rien. Il y eut sans

doute en Russie quelques princes justes et bons, dont le caractère était en opposition avec l'esprit du gouvernement; mais ils finirent par céder à l'influence d'une vieille tradition, ou devinrent les victimes de leur résistance. En vain voudrait-on le dissimuler : aucune histoire n'est sombre comme celle de la Russie. On frémit au spectacle qu'elle déroule. Mais quelle force! la force de la passion ; passion du commandement chez le tzar, ferveur de la servitude dans le peuple. L'autocratie est le paroxisme de la tyrannie prolongé pendant des siècles.

M. Mickiewicz a appelé la Russie une Convention en permanence. Ceci semble d'abord bien hasardé. Malgré les différences, et il est superflu de les signaler, il y a cependant plus d'une analogie. L'orgie de la liberté ne fut pas sans ressembler à celle du despotisme. Ici et là, également terreur et esprit de ruine. Les tzars n'ont organisé, comme la *Montagne,* qu'une formidable puissance de destruction. La conquête indéfinie est le mot d'ordre de leur empire. Les doctrines dont relevait la Convention, par plus d'un point, se rapprochent du système russe. La philosophie du XVIII[e] siècle était fort en vogue à Saint-Pétersbourg. Le pouvoir absolu craint peu le matérialisme. Les philosophes sapaient la religion ; mais les tzars avaient depuis longtemps avili l'église et retiré toute influence au clergé. Aussi Voltaire, dans sa vieillesse, se prit d'une vive sympathie pour la Russie, et félicitait cet heureux pays de ne pas connaître d'abbés. Tandis que les philosophes attaquaient la sévérité des mœurs, la licence était érigée en système à la cour de Catherine. Le mariage mystérieux de la pensée moscovite et de l'esprit encyclopédiste se fit dans cette

femme, pleine de sagacité et de finesse, froide de cœur et sensuelle, qui unissait le génie d'une civilisation raffinée et égoïste à la cruauté et au despotisme des chefs mongols, et préside, avec Ivan et Pierre, aux destinées de l'autocratie.

Ce pouvoir qui règne au dedans par la terreur menace tout au dehors. La Russie est redoutable moins encore par son étendue que par l'esprit qui l'anime. Il y a une grande différence entre le tzar et les autres monarques. Son autorité réside en lui-même ; elle est absolue au sens propre du mot. Les autres souverains en appellent à quelque pacte pour établir leurs droits ; toujours un principe les domine. Le tzar seul n'a rien au-dessus de lui. Il est l'incarnation du pouvoir sur la terre ; il a donc droit au commandement du monde, et aucun trône n'est à la hauteur du sien. Les Russes le croient ainsi. Le petit peuple serait scandalisé si son maître s'avisait d'avouer publiquement qu'il n'est que l'égal des autres princes ; il est persuadé que le tsar a juridiction sur eux, et peut, à son gré, les déporter en Sibérie. L'armée, par la même superstition, se regarde comme la seule armée véritable, et voit dans les troupes qui la combattent des traîtres et des insurgés. La nation entière se promet un empire sans limites. « A quoi bon des alliances? dit-elle fièrement avec son poète Djerzawine. Nous n'en avons pas besoin. Fais un pas, ô Russe ! un pas encore, et l'univers est à toi. » Ces espérances ne sont pas nées d'aujourd'hui. Les Russes étaient encore cachés dans les forêts de la Moscovie, faibles, humiliés par les Mongols, que déjà ils faisaient un rêve superbe et ne doutaient pas de leur grandeur future. Cette foi est inséparable de l'autocratie. On ne peut croire au

tsar sans croire que le monde lui appartient. Aussi les Russes sont-ils à la fois le plus esclave et le plus orgueilleux des peuples.

L'Asie ne leur suffit pas. Le tsar agite les Slaves de l'Autriche et de la Turquie, et s'annonce comme le chef de leur race, le seul qui puisse la conduire à de grandes destinées. Il se donne auprès des chrétiens grecs pour leur pontife et leur défenseur. Par les alliances et mille sourdes menées, il prend partout pied en Allemagne, et toujours avec je ne sais quoi de hautain qui subjugue et devrait avertir. Son influence pénètre plus loin. A Paris même, il a ses cercles dévoués, ses journalistes, ses agents. Tant que l'esprit de l'autocratie animera la Russie, elle ne voudra jamais s'arrêter ; elle sera entraînée à tout envahir, et méditera, quoi qu'elle dise, la guerre contre le reste du monde. Cette politique agressive est d'autant plus redoutable, qu'elle a, pour servir un dessein arrêté depuis des siècles, l'élan national, la force militaire, un impénétrable secret, et la plus habile diplomatie. Elle est patiente parce qu'elle se sent forte, perfide, car elle ne prend au sérieux la légitimité d'aucune puissance, altière, astucieuse, persévérante, insatiable. Rome autrefois fut ainsi l'ennemie de tous les peuples ; elle leur ravit la liberté, et dès son humble origine se crut appelée à les dominer.

## III. — LA POLOGNE.

La Russie s'est formée à l'école des Mongols ; la Bohême a imité l'Allemagne ; la Pologne, au centre des états slaves, était plus à l'abri des influences étrangères :

seule, parmi eux, elle est demeurée fidèle au génie national.

La Pologne devint une démocratie nobiliaire. La langue ici nous trahit. Le français n'a pas de mot pour désigner cet ordre équestre qui formait la république. Noblesse éveille une idée fausse : il n'y eut en Pologne rien de pareil à la féodalité, ni droit d'aînesse, ni hiérarchie. Les Lèques prirent pour eux les redevances que les Slaves payaient à leurs miliciens, et se chargèrent en retour de défendre le pays. Ils devinrent chefs militaires et civils de la commune ; ils en furent les gérants et plus tard les possesseurs. Dans l'origine, les paysans étaient assujettis à des corvées sans être serfs, et vivaient familièrement avec leurs seigneurs. Les Lèques se mêlèrent aux Slaves et adoptèrent leurs coutumes. L'ordre équestre s'organisa comme la commune primitive : seulement la patrie remplaça pour lui la *sloboda*. Il réserva d'abord, sous le nom de *starosties,* une partie du territoire, le quart de la Pologne, que l'on distribuait, en fiefs viagers, aux plus illustres guerriers, pour leur donner les moyens de servir l'état. Les gentilshommes, du reste, s'estimaient, comme les colons slaves, tenanciers plutôt que propriétaires de leurs domaines privés. Ils les avaient reçus de la patrie, qui seule en avait la vraie possession, et ils furent toujours, pour son service, prodigues de leurs biens, croyant moins faire en cela une action généreuse que payer une juste dette.

A l'exemple aussi des colons slaves, ils étaient tous égaux et frères, et chacun l'égal de tous. Ce n'était point, comme dans les démocraties modernes, le peuple qui était souverain ; c'était chaque citoyen. Chacun possédait la patrie tout entière à soi, sans partage, exerçait

sur elle une sorte de droit absolu, et était grand de toute la grandeur de la Pologne. Le *veto* d'un seul paralysait la volonté publique. Dans les dangers extrêmes, les citoyens pouvaient se liguer sous serment pour sauver leur patrie ; la majorité faisait alors loi entre eux, mais c'était, à leurs yeux, une tyrannie passagère, comme la dictature à Rome. Dès que la république revenait à une situation régulière, les décrets d'une confédération devaient, pour garder force, être acceptés par une diète unanime. Les droits qui exaltaient à ce point la puissance individuelle réprimaient en même temps l'égoïsme. La république ne pouvait subsister qu'à force d'abnégation. L'ordre et le concert ne se maintenaient que par l'universel dévouement. L'esprit de sacrifice était le secret d'état de la Pologne.

C'était, en toutes choses, un service de franche et bonne volonté. Rien ne se faisait par contrainte. Point de trésor ; on s'imposait volontairement dans les besoins de l'état. Point de troupes permanentes ; mais des armées surgissaient au premier appel de la patrie. Point de dignités héréditaires ; la royauté même était élective. Point de fonctions salariées ; les charges obligeaient au contraire à de grandes dépenses. Les ambassades surtout étaient onéreuses. L'ambassadeur défrayait son cortége, faisait des présents aux puissances étrangères, et donnait à la république ceux qu'il recevait. Il se ruinait quelquefois en nobles folies pour soutenir l'honneur de la Pologne. On ne connaissait pas non plus les tribunaux permanents. On se réunissait en jury pour juger les causes, et des hommes zélés allaient s'emparer du coupable.

Chaque citoyen devait donc, si j'ose le dire, se dé-

penser tout entier, cœur, sang et fortune, pour son pays. Les institutions travaillaient toutes à le former au sacrifice en même temps qu'à la liberté. Elles ne ressemblaient à celles d'aucun autre peuple : les plus belles en ce sens qu'elles proposaient une vie idéale de fraternité et de dévouement; les plus défectueuses aussi, car l'anarchie était inévitable dès que la vertu faiblissait.

Bien différent de ce libéralisme étroit qui rend l'homme médiocre, et ne faisant de lui qu'une fraction de la foule, le provoque à l'égoïsme, la liberté polonaise donnait à l'homme une dignité infinie, commandait le renoncement, et allumait ainsi la pensée de Dieu dans le peuple. Par le bienfait des coutumes publiques, par une suite de glorieux exemples, par l'habitude de longs siècles, l'enthousiasme est devenu l'âme de la Pologne, comme la terreur est l'âme de la Russie. Le tsar est tout en Russie; la patrie, tout en Pologne. Nulle part elle n'a imposé autant de devoirs, ni inspiré un amour aussi fervent, aussi religieux. Elle est, pour les Polonais, plus que le sol natal : elle est surtout cette société idéale que veulent édifier les institutions publiques. Ce culte de la patrie est aussi généreux que fidèle. Le Polonais veut pour elle l'indépendance et non pas les conquêtes, l'honneur plutôt que l'empire. Il se vante de n'avoir jamais attaqué le premier, et son patriotisme est, plus que nul autre, pur de haine, dévoué, chevaleresque.

Aux grandes occasions, la Pologne entière était convoquée, et c'était alors qu'éclatait le mieux l'esprit national. Tout le pays était en mouvement; on eût dit une levée en masse : le Livonien arrivait dans son carrosse, escorté de fantassins allemands portant la carabine à mèche; le Cosaque se précipitait à cheval des bords du

Dnieper ; palatins, starostes, castellans, accouraient avec leurs hommes, gens de bonne mine et de bonne maison, bannière en tête. Il venait aussi jusqu'à plus de cent mille nobles, étrange parlement qui campait sur les bords de la Vistule. Cette assemblée de gentilshommes, ardente, mobile, fougueuse, unissait à la fierté aristocratique le sentiment populaire. Ils délibéraient à cheval, en armes, et supportaient mal les longs discours. Aux allocutions des orateurs se mêlaient les hennissements des chevaux, souvent aussi la musique des balles. Il fallait avoir parole et main promptes ; à la moindre provocation, chacun de prendre ses pistolets à l'arçon ; une étincelle allumait les colères, et c'était alors une mêlée à grands coups de sabre. On aimait ces allures martiales de la discussion ; l'éloquence avait peu de prise, la réflexion moins encore. Tout se faisait par élan de cœur dans cette foule héroïque. Quelquefois un mot imprévu, jeté par une voix dans l'orage, était répété d'acclamation. Ces entraînements semblaient un ordre de l'esprit saint. L'enthousiasme servait de tactique ; une inspiration soudaine pouvait seule maîtriser ce superbe désordre.

Ce fut sous les Jagellons que la Pologne brilla de tout son éclat. La dynastie des Piasts s'était éteinte ; on appela le roi de Hongrie au trône. Il laissa deux filles, et l'une d'elle fut proclamée reine. C'était une jeune princesse de quatorze ans, d'une merveilleuse beauté et d'une grande piété. Elle avait été autrefois fiancée à un seigneur allemand, jeune, beau et vaillant ; mais le duc de Lithuanie, charmé par tout ce qu'on lui disait d'elle, envoya demander sa main. Il était païen, âgé, et comme tous les siens, cruel et farouche. La jeune reine, ef-

frayée, ne voulait pas entendre parler de cette union. La noblesse et le clergé lui représentèrent que ce sacrifice gagnerait à la foi les païens du Nord et rendrait à la Pologne des milliers de captifs gardés dans d'impénétrables forêts. La sainte jeune fille se résigna et fut bénie. Le duc la rendit heureuse : il sembla avoir, après son baptême, abjuré son ancien caractère ; il s'attacha les Polonais par sa clémence et par l'oubli des injures, et fut le modèle d'un prince chrétien, miséricordieux et paternel. Ses successeurs suivirent tous son exemple : on ne trouve pas ailleurs une telle suite de bons princes. Durant deux siècles, on n'a pu accuser les Jagellons d'aucune mauvaise action commise par intérêt personnel et dynastique. L'influence exercée par ces princes généreux fut salutaire pour la Pologne. Les courses conquérantes des Lithuaniens cessèrent, ils furent unis aux Polonais, et, grâce à l'habileté et à la douceur des Jagellons, la fusion des deux peuples ne coûta pas une goutte de sang. L'ordre teutonique, croisé contre les païens du Nord, vit ses progrès arrêtés par cette conversion, et ce voisin dangereux ne tarda pas à être réduit. Les Jagellons réunissent aussi plus d'une fois à leur couronne celles de Bohême et de Hongrie, disposent de la Moldavie et de la Valachie, battent les Tartares et les Russes, poussent jusqu'en Crimée et jusqu'à Moscou, et défendent la chrétienté contre les Turcs. Avec eux la Pologne tient le sceptre des pays slaves. Cette époque est également illustrée par les lettres. La Pologne compte alors avec orgueil ses poëtes, ses historiens, ses orateurs, ses savants. L'université de Cracovie est fondée, et Copernic lui donne une célébrité européenne.

La Pologne avait trop de bonheur ; elle voulut jouir

au lieu de s'élever toujours plus près de son idéal : ce fut ce qui la perdit. Les gentilshommes menaient une vie heureuse, brillante, chevaleresque, vie de château, de chasse et de guerre. De la Baltique à la Mer Noire, toutes les familles se connaissaient. C'était une parenté qui étendait son réseau sur la Pologne entière. L'hospitalité resserrait encore ces liens. Jamais il n'y eut si franche camaraderie. On pleurait de joie, on s'embrassait en se rencontrant. Mais qu'il était facile de troubler cette fête ! La Pologne ne subsistait que par l'esprit de sacrifice ; sous l'influence des plaisirs, elle s'en déshabitua. L'égoïsme et l'orgueil prirent les nobles. Ils n'étaient, dans l'origine, qu'une confrérie militaire et patriotique ; ils se parquèrent comme une caste, et rien n'était plus contraire au génie slave et à leur institution primitive. Fiers de leur nombre, de leur gloire, de leurs liberté, ils fermèrent jalousement l'accès de leur ordre, jusque-là très facile, se firent concéder de nouveaux priviléges, annulèrent la royauté, écrasèrent sans pitié le pauvre paysan, forcèrent les bourgeois à vendre leurs terres, avec défense d'en acquérir à l'avenir, et interdirent aux évêques de recevoir dans les ordres un homme qui ne fût pas noble. Un abîme sépara en deux la nation : d'un côté, une multitude esclave, dépouillée, malheureuse, toujours plus ennemie de ses oppresseurs ; de l'autre, l'ordre équestre, hautain, dissipé, factieux : aristocratie remuante et dégénérée. Il y avait là injustice cruelle et menaçant péril.

Diverses causes hâtèrent le déclin de la Pologne. La dynastie des Jagellons s'éteignit, et les désordres des élections recommencèrent. La réforme pénétra dans le pays, amenant avec elle les sectes et les disputes. Un

traître dont le nom est maudit par la Pologne, Sicinski, nonce d'Oupita, fit faire à sa nation le dernier pas vers la ruine. Il prononça le *veto* qui arrêtait les délibérations, mot que depuis des siècles on n'avait pas entendu.

Dès que l'usage de ce droit terrible s'introduisait, les diètes unanimes devenaient impossibles, le gouvernement était suspendu de par la constitution, l'anarchie sanctionnée par la loi. Il semble que la Pologne aurait dû renoncer à des institutions trop généreuses pour elle, cependant elle persista à les garder; aussi bien n'aurait-elle rien gagné à adopter des lois étrangères. L'enthousiasme était si bien son âme, qu'elle devait périr une fois cette flamme éteinte. La Pologne n'aurait pu se façonner à une constitution fondée sur un autre principe. Il n'y avait point de ressources pour elle ailleurs, et sa chute ne fut retardée que par les retours passagers de la nation à l'enthousiasme, ou par les efforts de quelques grands citoyens animés de cette vertu polonaise.

Le mal s'était déclaré sous le dernier des Jagellons, Sigismond-Auguste, qui descendit au tombeau l'amertume dans l'âme. De funestes pressentiments l'accablaient, et, quand on lui demandait de désigner son successeur, il montrait tristement le Nord. La Russie, en effet, grandissait dans ses déserts. Ivan lui donnait la force avec l'unité, et cette puissance épiait déjà la Pologne, espérant bien en faire un jour sa proie. A l'époque des premiers désordres, une voix solennelle se fit entendre. Un prêtre éloquent, Scarga, apparut pour rappeler la Pologne au devoir; on aurait dit que la conscience publique avertissait les citoyens par sa bouche avant qu'il fût trop tard, et annonçait d'inévitables mal-

heurs, si l'on s'égarait davantage. Mais tout fut inutile. Scarga ne cessait d'exhorter les Polonais au patriotisme, il les conjurait de laisser les querelles, il tançait une noblesse turbulente, il défendait contre elle la royauté et le malheureux paysan ; il combattait aussi la réforme de toute sa puissance. C'est surtout dans les sermons politiques qu'il prononçait à l'ouverture des diètes qu'éclate son véhément génie. Les nonces, presque tous protestants, haïssaient Scarga. Ces hommes fiers l'interrompaient souvent par des murmures ; ils se tenaient debout devant l'autel, et quand le prêtre élevait l'hostie, ils affectaient d'agiter leurs bonnets surmontés d'une aigrette en diamants. Scarga reçut un jour un soufflet au sortir de l'église ; on voulut même l'assassiner. Il disait sans peur à ses ennemis irrités les vérités les plus dures, et telle était sa force, que souvent il les maîtrisait. Comme les prophètes hébreux qui prédisaient à Jérusalem les verges et les bénédictions, qui saluaient avec ravissement ses triomphes et tout à coup pleuraient ses désolations, Scarga aussi bénit et maudit, exalte et humilie, célèbre et menace à la fois. Telle est sa sublime éloquence. C'est la ferveur de la justice, l'esprit de pénitence, le zèle d'un patriotisme tout pénétré de Dieu ; aucun soin de plaire, nulle division, nul artifice, toujours un discours qui jaillit des profondeurs de l'âme.

La Pologne était alors glorieuse et puissante ; mais les prospérités présentes n'aveuglaient point Scarga. Il voyait les anciennes vertus déchoir, et il déclarait des châtiments certains. Il peignit l'infortune future de sa patrie avec une vérité si frappante, qu'il semble y avoir assisté en esprit : « L'ennemi qui épie l'occasion de vous écraser, disait-il, s'avancera vers vous, et vous saisis-

sant par votre côté faible, mettant la main sur vos discordes, il s'écriera : Maintenant que leur cœur n'est pas d'accord avec lui-même, ils sont perdus! Leur pied glisse, ils tombent, nous n'avons qu'à les dévorer. Ces libertés dont vous êtes si fiers deviendront la fable de la postérité et la risée du monde. Les vastes états mariés à la Pologne vont s'en détacher, vos dissensions ayant brisé les liens mystérieux qui les unissaient. Votre patrie restera comme une hutte de gardien placée près d'un jardin dont on aura cueilli tous les fruits, une hutte désormais inutile, qui s'écroule abandonnée à la fureur des tempêtes d'hiver. Votre race, vous la verrez dégénérer, et les restes s'en iront dispersés par le monde, et vous serez condamnés à subir une métamorphose horrible, forcés à prendre la nature et les habitudes d'un peuple qui vous hait et qui vous méprise. Ne craignez pas la guerre et les invasions : vous périrez par vos discordes intérieures. »

Un jour, Scarga est interrompu par l'arrivée du courrier qui apportait la nouvelle d'une brillante victoire remportée sur les Suédois. On se jette à genoux ; il entonne le *Te Deum,* puis il s'arrête comme frappé d'une vision, et, dans un trouble pathétique, il profère cette plainte : « Qui me donnera assez de force pour pleurer jour et nuit les malheurs de mon peuple? Tu es donc devenue veuve, belle terre, mère de tant d'enfants! Je te vois dans la captivité, ô royaume orgueilleux ! tu te lamentes sur tes fils, tu ne trouves personne qui veuille te consoler. Tes anciens amis te trahissent et te repoussent. Tes princes, tes guerriers, chassés comme un troupeau, traversent la terre sans s'arrêter et sans trouver de pâturages. Nos églises, nos autels, sont livrés à l'en-

nemi; le glaive se dresse devant nous; la misère nous attend au dehors, et cependant le Seigneur dit: — Allez! allez toujours! — Mais où irons-nous, Seigneur? — Allez mourir, vous qui devez mourir! allez souffrir, vous qui devez souffrir! » On n'entend pas sans émotion ces paroles; elles retentirent vainement, il y a trois siècles: aujourd'hui la douleur de tout un peuple leur répond.

Un siècle plus tard, la Pologne fut envahie de tous côtés et un moment effacée de la carte. Les Russes prirent Smolensk et Polotsk; les Cosaques se détachèrent de la république; le prince de Transylvanie entra dans Cracovie; les Suédois s'avancèrent jusqu'au cœur du pays. La noblesse, mécontente du roi, arbora les couleurs de la Suède. Jean-Casimir, abandonné, passa la frontière et se cacha en Silésie. Un prêtre héroïque resta seul fidèle à sa patrie. Dans le diocèse de Cracovie s'élève, au milieu de vastes plaines, une petite montagne appelée Clermont (*Clarus Mons*). C'est là qu'est bâti le couvent fortifié de Yasna-Gova, célèbre dans les pays slaves par une image miraculeuse de la Vierge. On y vient de tous côtés en pèlerinage, et d'immenses trésors s'y trouvaient alors accumulés. De toute la Pologne, il ne restait de libre que ce rocher. Un détachement suédois crut s'en emparer par un coup de main; mais il s'y trouva un homme contre lequel devait se briser la fortune de la Suède, le prieur Augustin Kordecki.

Le général Miller, apprenant la résistance du couvent, arrive avec huit mille hommes et vingt canons de campagne. Il n'y avait dans le fort que soixante-huit moines, cent soixante soldats, et cinquante nobles avec leurs familles, en tout quatre cents hommes en état de

porter les armes. D'après la loi martiale de l'époque, une garnison qui défendait une place incapable de résister était passée au fil de l'épée. Les Suédois étaient très cruels, et détestaient particulièrement les moines. Les religieux savaient donc ce qui les attendait. Il y avait aussi dans la forteresse une foule de femmes, de vieillards et d'enfants, accourus de tous côtés pour se mettre à l'abri des violences de la soldatesque. Le général fit ouvrir la tranchée. Toutes les espérances humaines des moines reposaient sur la petite armée du général Tscharneski; mais ce corps, après avoir quitté Cracovie sur la foi d'un armistice, fut assailli et désarmé. On amena ces troupes en triomphe sous les yeux des assiégés. A cette vue, la garnison perdit courage, se révolta, et demanda au prieur de capituler. Kordecki fit arrêter le commandant, chassa quelques canonniers, envoya dans chaque détachement des théologiens éloquents pour ranimer les soldats, augmenta la solde de la troupe et lui fit de nouveau jurer fidélité. Ces mesures prises, Kordecki soutint un nouvel assaut. Au plus fort de la canonnade, pendant que les soldats faisaient leur service, les uns auprès des canons, les autres sur les toits pour empêcher l'incendie, tout à coup une musique céleste retentit au haut des airs comme un hosanna de victoire. L'orchestre et les chantres du couvent étaient montés au sommet de la tour et entonnaient, par-dessus le bruit du combat, le cantique de la Vierge. Cette musique donna aux Polonais joie et ardeur; elle empêcha aussi les blasphèmes des Suédois d'arriver aux oreilles des femmes, et l'on décida que le même hymne serait entonné sur la tour aux heures du plus grand danger.

Le général suédois fit alors venir de l'artillerie de siége. Les nobles eux-mêmes perdirent tout espoir et voulurent à leur tour capituler. Ils menacèrent plusieurs fois de quitter le couvent. Des nouvelles désolantes arrivaient de toutes parts. Les moines les plus jeunes, dont la foi était moins éprouvée, finirent aussi par trouver la défense impossible. Enfin les nobles de la province accoururent redemander leurs femmes et leurs enfants pour les sauver des périls d'une prise d'assaut. Kordecki eut encore à résister aux cris et aux larmes de ceux qui venaient réclamer leurs familles. Il eut la force de ne pas fléchir. Il prévoyait que, si quelqu'un s'éloignait de la forteresse, les soldats perdraient toute confiance. Il ne laissa sortir personne. Ce courage étonnait les ennemis. Le général Miller, qui se moquait des miracles, croyait à la magie ; il avait peur des visions, et prenait les moines pour des sorciers. Les Cosaques et les Polonais qui servaient avec les Suédois cherchaient, après les assauts, à obtenir l'entrée du couvent pour faire leurs dévotions à la Vierge. Enfin on apprit un jour de fête que Tscharneski faisait quelques tentatives pour chasser les Suédois de la Pologne, que le roi passait la frontière, que les soldats, honteux de voir une petite forteresse résister plusieurs mois, quittaient le drapeau ennemi. Des troupes s'avancèrent au secours du couvent, et Miller dut lever le siége après des pertes considérables.

Kordecki montre ce que peut un cœur simple et grand. Il ne voulut en rien transiger avec le devoir ; ce fut là sa force. Son courage humble et calme n'a rien d'humain : la foi en a le secret. De toute une grande nation abattue Kordecki était seul resté debout. La Provi-

dence épuisa en vain contre lui toutes les tentations. Soldats, nobles, jeunes moines l'abandonnent ; il ne lui restait que quelques vieillards : Kordecki demeura inébranlable sur son rocher, tenant haut déployée la bannière de la patrie, le cœur assuré, le regard élevé au ciel. Il évoqua par un exemple héroïque l'esprit national, et de son âme rayonna un enthousiasme qui anima ses compagnons, troubla les ennemis, se répandit au loin, et électrisa enfin toute la Pologne.

Il s'écoule encore, après ces guerres, un siècle de facile bonheur et de relâchement. La Pologne finit par tomber au dernier degré d'abaissement. C'est un chaos de partis, de luttes, de petites révolutions qui croisent leurs désordres. L'ambition divise les grandes familles. La Prusse, la France, la Russie, intriguent. Stanislas n'est que l'amant faible et joué de Catherine : en réalité, c'est elle qui règne à Varsovie. Son insolent ambassadeur, Repnin, affiche son mépris pour un peuple humilié. Les soldats russes occupent les villes, cernent les diètes de leurs baïonnettes, saisissent les citoyens les plus courageux, et les déportent en Sibérie. Jamais plus fière nation ne fut plus outragée. La Pologne frémissait de colère, mais l'anarchie paralysait ses forces. L'excès de la honte fit enfin éclater l'indignation et le désespoir. Quelques généreux citoyens se confédérèrent. Ils n'étaient qu'une poignée, sans canons, sans forteresse, sans discipline. Ils ne calculent pas ce qu'ils peuvent, ils ne pensent qu'au devoir, et ils forment le projet d'écraser les Russes. Cette fois encore des prêtres sont à la tête du mouvement. Les évêques de Cracovie et de Kamienski le préparent. Le père Marc, que le peuple vénérait comme un saint, vient à Bar bénir les confédérés, et

prêche le soulèvement dans la province. La Pologne entière fut émue. Partout il se formait des associations armées. C'étaient des corps de deux, trois, quatre cents cavaliers, qui parcouraient les vastes plaines de la Pologne, de Kiew jusqu'en Prusse, de la Baltique à la Mer Noire. Les Russes tenaient les villes et les forteresses; leur centre d'opération était à Varsovie. Ils pouvaient ainsi facilement couper les communications, attaquer les partis détachés, et suivre un plan régulier. Leurs cruautés furent affreuses; ils brûlèrent des milliers de villages, et les populations, sans abri, erraient misérablement dans les campagnes. Mais cette conduite ne fit qu'exaspérer les victimes. Les confédérés, harcelés sur tous les points, ne cessaient de se renforcer. Les hommes allaient les joindre dans les forêts, les dames envoyaient leurs bijoux aux sultanes pour les intéresser à la cause de la Pologne. Les héros de la confédération faisaient des prodiges de valeur. L'histoire de cette guerre semble un roman épique plein d'aventures extraordinaires et d'incroyables prouesses. Pulawski, le plus brave des confédérés, montra la plus téméraire audace. On le craignait si fort qu'on lui offrit l'amnistie, et qu'on lui promit même de retirer les troupes russes de la Pologne. Il répondit qu'il irait alors les chercher à Saint-Pétersbourg. Il finit par être pris dans une rencontre où, les siens lui criant de se retirer, il se jeta seul sur l'ennemi. Un autre confédéré, Beniowski, pris aussi dans un combat, envoyé à l'extrémité de la Sibérie, se conjura avec les déportés, chassa la garnison, força les pauvres Kamtschadales à jurer fidélité à la Pologne, et défendit six mois sa conquête contre les régiments russes. Obligé enfin de céder au nombre, il se jette sur un mauvais

navire avec ses compagnons, cherche le passage du Nord, et navigue avec bonheur sur ces mers inconnues. Repoussé par les glaces, ils revient vers le midi, découvre plusieurs îles, aborde au Japon, à Formose, aux Grandes-Indes, trouve une frégate, arrive en France, donne au gouvernement des nouvelles des confédérés, le sollicite en leur faveur, et dépose les archives du Kamtschatka à Paris, où elles se trouvent encore. Elles contenaient un projet d'invasion de la Chine par les Russes, et on envoya cette pièce à Pékin.

L'Europe entière commençait à s'intéresser aux confédérés; l'incendie qu'ils avaient allumé se propageait au loin. Les Tartares et les Turcs furent entraînés à la guerre; la Grèce s'agitait, tout l'Orient était en feu. La Pologne montrait ce que l'amour exalté de la patrie peut faire de miracles. Mais la pensée d'indépendance et l'enthousiasme qui l'inspiraient menaçaient la politique des états voisins. Le gouvernement militaire de la Prusse, le despotisme du tsar, la police de l'Autriche, avaient à craindre le périlleux exemple que donnait la république. Frédéric comprit le danger; il communiqua ses inquiétudes à Marie-Thérèse, et ils conçurent avec Catherine l'idée de démembrer la Pologne. On sait comment leur projet s'accomplit: cent mille Autrichiens et Prussiens cernèrent ce malheureux pays; après des combats meurtriers, on délogea les confédérés de leurs positions, et l'on finit par donner ordre de poursuivre et juger comme des brigands ceux qui gardaient les armes. Ainsi s'acheva le plus grand crime de l'histoire moderne. La Prusse, que la Pologne avait épargnée sous les Jagellons, l'Autriche, que Sobieski avait sauvée devant Vienne, se réunirent à la Russie pour accabler un

peuple généreux qui avait été leur bienfaiteur, et elles l'assassinèrent lâchement. Ce n'était pas seulement une riche dépouille qu'elles avaient convoitée; elles avaient voulu éteindre le vaste foyer de liberté qui brillait au centre de l'Europe absolutiste; elles espéraient tuer la Pologne corps et âme. Cette héroïque nation essaya de se relever, mais ce fut en vain; toutes les fois son martyre recommença plus cruel. Voici bientôt un siècle qu'il dure, et cependant la Pologne n'a pas cessé d'espérer.

IV. — ÉPOQUE NAPOLÉONIENNE.

La révolution française et Napoléon ouvrent aux Slaves comme une ère nouvelle. Alors pour la première fois, ces peuples entrent en relation étroite avec l'Occident, sortent de leurs limites, et se promènent en armes d'un bout de l'Europe à l'autre. Toujours leurs vieilles haines les divisent. La lutte recommence entre la Russie et la Pologne; dans les guerres de la république et de l'empire, les deux nations suivent des drapeaux ennemis et ne cessent de se combattre.

La révolution se propageait et triomphait de tous les obstacles lorsque Paul monta sur le trône des tsars. Ce prince était, par nature, par éducation, par position, demeuré séquestré de la cour. Sa mère le détestait et l'entourait d'espions. Paul avait passé sa jeunesse dans la solitude; son âme généreuse et forte s'y développa; il prit en aversion l'injustice dont il était victime lui-même, et les crimes qu'il voyait commettre. Paul observa les progrès de la révolution en philosophe. Les légitimistes avaient trouvé hospitalité sur le sol russe; il les connut, embrassa leur système, et se crut le repré-

sentant du droit divin outragé. A la mort de Catherine, il prit tranquillement possession de l'empire. Il ne s'était jusqu'alors jamais mêlé de gouvernement; mais, comme Sixte-Quint, il parut tout d'un coup rajeuni, et même plus haut de taille. On a souvent parlé des singulières manies de Paul; M. Mickiewicz en donne une explication ingénieuse et nouvelle. Jamais monarque n'affecta un tel orgueil dans sa démarche. Il voulait relever en sa personne le principe de l'autorité, renversé en France. On voit cependant que bientôt il commença à douter, car il se rejeta sur les formes. Il publia une série d'ukases pour inculquer au peuple le culte de la majesté impériale. On dut, au passage du tsar, se prosterner, descendre de cheval ou de voiture, jeter bas sa fourrure, et même s'agenouiller dans la boue ou la neige.

Paul envoya contre la France Souwarow, qui d'instinct haïssait aussi la révolution. D'une âme haute et ferme, Souwarow se distingua d'abord dans la guerre de sept ans et contre les Turcs; il prit ensuite Praga, et porta le dernier coup à la Pologne. Il a été jugé sévèrement par les étrangers, qui le trouvaient bizarre, rustique, affecté. Souwarow avait cependant reçu une éducation soignée; il possédait plusieurs langues, mais il dédaignait de les parler. Il ne pouvait souffrir ce qui était convenance et étiquette; il avait la bonhomie et la simplicité slaves, et un profond sentiment religieux lui donnait une aveugle confiance dans le succès. Il cherchait la victoire dans l'enthousiasme de ses soldats, comprenait leur manière de voir et de sentir, et savait employer leur langage. Souvent il leur parlait en vers; plusieurs de ses proclamations sont en assonances ou en rimes que l'on peut trouver ridicules, mais qui ont produit un

grand effet sur ses troupes. Une fois, au siége d'Ismaïl, il fit appeler ses soldats; au lieu d'un ordre du jour éloquent, il leur adressa seulement ces paroles: « Soldats! à minuit vous me verrez me lever, vous ferez de même; puis je ferai ma prière, et vous ferez de même; puis je me laverai, et vous ne le ferez pas, parce que vous n'en avez pas le temps; puis vous me verrez m'asseoir par terre et chanter comme un coq trois fois (ici il imita le cri du coq): ce sera le signal du combat. » Il prit Ismaïl. Souwarow lisait l'Évangile aux soldats et faisait souvent, dans le camp, les fonctions de prédicateur. Cette foi fervente ne lui donnait que plus de haine pour la révolution, et quand on lui amenait des généraux français prisonniers, il leur faisait subir des fumigations comme aux pestiférés. Il adorait la personne de l'empereur; il s'inclinait devant le prétendant, faisant le signe de la croix et baisant le pan de son habit. Ce que Paul voulait accomplir par la politique et la religion, Souwarow le voulait accomplir par les armes.

Le malheur devait frapper ces deux hommes. Souwarow tomba victime de ce despotisme qu'il servait de toute son ardeur. Paul venait, par un ukase, de le déclarer le plus grand général de l'univers, et lui ordonnait de faire une entrée triomphale, lorsque tout à coup il se courrouce et le disgracie pour une légère infraction à la discipline. Souwarow rentra solitaire à Saint-Pétersbourg; il se vit abandonné de tout le monde; on craignait de prononcer son nom; ses amis même l'évitaient; il ne put supporter la défaveur impériale: le chagrin le fit tomber malade, et il ne tarda pas à mourir.

A cette époque aussi, une immense réaction s'opérait

chez Paul. Il s'aperçut que les légitimistes l'exploitaient, et n'avaient aucune foi en leur système. Paul voulait le réaliser dans toute sa rigueur. Représentant d'une cause religieuse, il tenait sévèrement la main à l'accomplissement des devoirs religieux. Il forçait les légitimistes à se confesser, et il ordonna aux prêtres de ne leur donner l'absolution qu'après s'être assurés de leur componction. Les légitimistes, qui parlaient sans cesse de catholicisme, se moquaient de ces pratiques à la cour de Mittau. Il l'apprit, leur refusa tout secours, et retira au prétendant sa pension.

Lorsqu'il traitait avec les rois étrangers, il proposait de réintégrer les princes dépossédés. On dit même qu'il rêvait quelquefois le rétablissement de la Pologne, pour restaurer la justice politique sur la terre ; mais l'ambassadeur d'Autriche laissa entrevoir que son gouvernement profiterait des circonstances pour s'emparer du royaume sarde et de la république de Gênes, et ne se soucierait même pas beaucoup de rendre au pape ses états. Paul voulut aussi devenir chef de tous les ordres de chevalerie. Il créa une foule de nobles, de ducs, de princes, et se proclama, quoique schismatique, grand-maître de Malte. Le pape s'accommoda de cette bizarrerie, et Paul vit qu'il tenait plus à son territoire qu'à la stricte observation des statuts de l'ordre. L'empereur douta alors du pape, des rois, de tous les systèmes et même de la religion. Cet honnête homme, dans ses tristes rêveries, ne savait plus ce qu'il devait entreprendre, et, transporté de colère, il se vengeait de ses mécomptes sur les individus, cassait les généraux, disgraciait ses favoris, et quelquefois même envoyait des régiments entiers en Sibérie. Personne n'était plus en

sûreté, et les violents caprices de Paul devaient amener sa fin tragique.

L'avénement d'Alexandre éveilla les plus vives espérances. Ce prince était un Slave, qui avait quelquefois, par tradition, des mouvements mongols, et en même temps ressentait de la sympathie pour tout ce qui est élevé. Malheureusement la force d'action lui manquait : l'énergie passive lui tenait seule lieu de fermeté. Élevé dans les idées du XVIII[e] siècle, il était libéral à la manière de l'époque ; mais, comme souverain, il laissait les affaires aller leur train, et n'eut jamais la puissance de leur imprimer une direction nouvelle. Alexandre, à Tilsitt, sembla se rapprocher de la France ; une question cependant ne pouvait se résoudre, celle de la Pologne. Alexandre allait jusqu'à offrir des provinces de la Turquie à Napoléon, à condition que le démembrement serait confirmé. Napoléon, prêt à des sacrifices pour gagner l'alliance russe, afin de comprimer l'Angleterre, n'a jamais voulu abandonner décidément la Pologne; et s'il ne rétablit pas la république, il créa du moins le duché de Varsovie.

Les Polonais avaient salué avec transport la révolution. Leurs émigrés s'étaient mis au service de la république française. Les légions polonaises, détruites dans des combats journaliers, s'étaient trois fois reformées. Elles espéraient enfin se frayer un chemin vers la Pologne. Bonaparte marchait sur Vienne après ses victoires d'Italie ; Dombrowski, le chef intrépide des légions, l'engageait à appeler à l'indépendance les Slaves de l'Autriche, et l'assurait qu'il soulèverait ainsi la moitié de ses provinces ; mais l'heure de ce vieil empire n'avait pas sonné. Le projet était aussi bien conçu que hardi.

Bonaparte cependant ne le comprit pas, et tout à coup négocia la paix. Les Polonais avaient plus que personne souffert de la guerre, mais en apprenant qu'elle allait cesser, ils ressentirent une affreuse douleur ; plusieurs même devinrent fous à cette nouvelle, car la Pologne n'attendait son rétablissement que du conflit européen. Cependant, quand le génie de Napoléon se fut révélé tout entier, la Pologne espéra de nouveau ; elle devina qu'une immense fortune était attachée à cet homme, et se dévoua à lui. Les personnages les plus honnêtes de l'ancien régime ne comprenaient rien à ces sentiments. Kosciusko, Lubomirski, le prince Adam Czartoriski, demandaient à Napoléon des garanties. Ils voulaient lui extorquer la promesse formelle du rétablissement de la république, et avertissaient leurs compatriotes de n'avoir pas une foi aussi aveugle en lui. Le duché était en effet exposé à une ruine financière et agricole, payait des impôts énormes, et entretenait une nombreuse armée. Malgré tout cela, les Polonais tenaient fermement à l'idée napoléonienne. Après leur longue anarchie, ils se trouvaient enfin entraînés par un même enthousiasme. Ils ne se divisaient plus pour des théories politiques, des plans de réformes, des intérêts de factions, stériles disputes qui les avaient perdus. L'union et la confiance étaient revenues. Aussi ne regrettaient-ils ni leur argent ni leur sang. Joseph Poniatowski comprit les instincts de sa nation. Il fut souvent tenté par la Russie, mais il resta jusqu'au bout fidèle à Napoléon, et il est devenu par cette loyauté le héros chéri du peuple, quoiqu'on ait à lui reprocher des fautes politiques et qu'il fût loin d'être un grand tacticien.

L'influence de Napoléon sur la Russie s'explique par

des causes toutes contraires : il agit sur les Russes par l'épouvante. Comme le tsar, il prétendait à la domination universelle, il y marchait armé d'une force souveraine, il y semblait prédestiné. Les paysans et les soldats russes furent, à ce spectacle, troublés dans la foi qu'ils avaient en leur maître. Ils ne purent s'expliquer que par un pouvoir magique et infernal ce formidable rival du tsar. Ils étaient persuadés qu'il changeait de forme à son gré. On rapporte à ce sujet de curieuses légendes. L'une d'elles, par exemple, raconte le combat singulier de Souwarow et de Napoléon. L'empereur prit la forme d'un lion. Souwarow se hâta de la prendre aussi. Napoléon alors se change en aigle : Souwarow voulut se faire aigle bicéphale ; il en demanda la permission à Paul, qui punit cette hardiesse en le dégradant. Aux yeux du peuple, Napoléon était l'esprit de l'abîme, l'antichrist annoncé dans l'Apocalypse. Cette opinion était même répandue parmi les Russes éclairés, et Djerzawine fit dans ce sens la plus belle, la plus inspirée de ses odes. De tels faits méritent leur place dans l'histoire : rien ne montre mieux l'effroi qu'un seul homme causait à un vaste empire.

Napoléon porta encore un autre coup à l'autocratie. Il a forcé le gouvernement russe à prononcer certaines paroles qui sont comme une abjuration du despotisme. Pour la première fois, en 1812, lorsqu'eut lieu la solennelle rencontre de Napoléon et de la Russie, le tsar n'a plus commandé par la terreur ; il fit appel aux sentiments généreux, il souleva la nation au nom de la religion et de la patrie. Auparavant, ce nom de patrie, *oleczestivo*, qui enthousiasma en 1812 les paysans russes, ne se trouve dans aucune pièce officielle. La Russie fut

aussi saisie alors d'une profonde émotion religieuse. Quand un hiver terrible se leva comme le fléau de Dieu contre Napoléon, le peuple ne s'enorgueillit point : il reconnut dans sa victoire le secours d'en haut, il attribua tout à la Providence, et disait, dans son langage naïf, que deux généraux de Dieu, son excellence le général Moroz et son excellence le général Golod (la Faim et le Froid), avaient détruit les armées françaises. Alexandre aussi n'a cessé de protester contre les félicitations de son sénat. Il vit dans la délivrance de l'empire l'intervention immédiate de Dieu, et s'humilia devant lui. Dès cette époque, il devint sincèrement pieux. Cette inspiration patriotique et religieuse devait être mortelle à la tradition mongole. Des flammes de Moscou, la cité sainte, sortit l'esprit d'une Russie nouvelle, et c'est en 1812 que commencèrent à se former les sentiments qui éclatèrent dans la conspiration de 1825.

Napoléon a exercé une profonde influence sur les Slaves, plus encore par sa personne que par sa politique, et à cet égard il n'est pas sans intérêt de connaître les vues de M. Mickiewicz sur ce puissant génie. L'éloquent professeur semble ici l'interprète de l'enthousiasme polonais. Napoléon, selon lui, n'a point été enfanté par la révolution ; il demeura étranger aux passions de son époque. Il n'est pas même de l'Occident : il semble plutôt relever de cet auguste Orient vers lequel l'attirait une secrète sympathie. La génération formée par les encyclopédistes voulait tout analyser, tout comprendre. Il n'y avait plus pour elle de mystère, d'infini. Alors vint un homme inexplicable qui tirait toute sa force de lui-même, qui en répandait les torrents autour de lui, faisait sortir des armées de terre,

poussait les nations les unes sur les autres, et pouvait à son gré remplir le monde d'événements imprévus. Napoléon, par le spectacle de son prodigieux génie, imposa violemment l'admiration à l'Europe, qui commençait à en devenir incapable. L'Angleterre, malgré sa haine, ne put s'empêcher de rendre à Napoléon un magnifique hommage. Byron salua de son enthousiasme cette volonté superbe et solitaire, souveraine et mystérieuse comme la fatalité. Elle fut l'orage qui fit vibrer sa lyre. Dans Lara, Manfred, le Corsaire, dans ces héros dont personne ne connaît l'origine et n'a pénétré le secret, dans ses sombres et hautaines figures, si puissantes de commandement et de tristesse, on retrouve mêlés ensemble, en une seule âme, la force du dominateur du siècle et les désespoirs du poète. Goethe, cet esprit si sage, n'osait presque pas parler de Napoléon. Sa vénération pour lui était si profonde, qu'il ne prononçait qu'avec respect, au milieu de l'Allemagne humiliée, un nom qu'elle détestait. Jean Müller, le célèbre historien, qui consuma sa vie à combattre l'influence française, et servit dans ce but la Prusse et l'Autriche, après un premier entretien avec Napoléon, reconnut en lui l'homme du destin. Plus tard, quand la crainte ne troubla plus le monde, il n'y eut partout qu'un même sentiment : l'admiration fut universelle. Napoléon fit triompher la révolution française, mais il la domina. Il ne voulut pas comme elle rompre avec l'histoire ; il renoua la tradition brisée du genre humain, il rattacha l'avenir au passé ; par ses guerres gigantesques, il mêla tous les peuples de l'Europe, il rapprocha l'Orient de l'Occident, il prépara l'unité future du monde. Tout cela n'était point dans les instincts du XVIIIe siècle. Puis, quand il

eut disparu, son œuvre ne périt point : les peuples la continuèrent ; ils étaient entrés sur ses traces dans une ère nouvelle.

Ce brillant tableau semblera plutôt une transfiguration qu'un portrait. Quand un grand homme apparaît, tous les yeux s'attachent sur lui ; mais combien peu le voient de même ! L'homme d'Etat médite le profond politique, le tacticien étudie le fameux capitaine, le poète contemple ce que le caractère a d'idéal, l'œuvre de magnifique et d'éternel. Le peuple, par un instinct qui n'est pas sans justesse, reconnaît un bienfaiteur dans l'illustre envoyé de la Providence ; il lui pardonne, se sent pieusement épris, l'élève sur le piédestal, et lui compose de fables et de légendes une merveilleuse épopée. Puis le moraliste austère et l'observateur sceptique des choses humaines (ils se rencontrent souvent) viennent dissiper le prestige, et montrent sans pitié l'immense égoïsme que masque tant de gloire. Les valets de chambre ne manquent jamais non plus au héros ; ils affluent autour de lui, et nous racontent ses petitesses. De toutes ces rumeurs si diverses se compose la renommée, et la vérité aussi, qui, après quelques querelles, finissent d'habitude par devenir bonnes sœurs.

## V. — CONCLUSION.

Maintenant que nous connaissons les peuples slaves, nous pouvons interroger leur avenir. Nous devons ici quitter M. Mickiewicz. Dans ses dernières leçons, il a parlé des destinées futures des Slaves ; jamais il ne s'est élevé à une plus haute éloquence ; mais on regrettait de

le voir toujours davantage entraîné vers de fallacieuses espérances auxquelles il n'avait pas fait encore de si directes allusions.

Si l'on arrête ses regards sur les deux grandes nations slaves la question d'avenir paraît d'avance résolue. Jamais la Pologne n'a semblé plus faible, ni la Russie plus puissante. La Russie fait des progrès inquiétants. Une politique qui se tient sur la défensive ou s'enferme dans les frontières d'un peuple est sans force contre elle. Le tsar a en lui-même une énergie de commandement qui l'entraîne à la conquête du monde. Il faut, pour le combattre à armes égales, une idée souveraine qui veuille aussi tout se soumettre. L'Occident la cherche depuis la révolution ; mais nous sommes encore perdus dans une incertitude immense, vivant au jour le jour, sans principe arrêté, à la merci des événements. La Russie a beau jeu devant ces hésitations. Quoi qu'il en soit, le despotisme ne peut plus garder la victoire. Déjà, à qui observe bien, l'autocratie offre des signes de décrépitude. Un danger obscur, méprisé, formidable pourtant, la menace. Elle n'a cessé de persécuter les instincts slaves sans réussir à les arracher du cœur du peuple. Ils persistent, chez le paysan surtout, comprimés et vivaces. Il semble qu'on ne soit plus dans l'empire d'Ivan et de Pierre quand on visite les campagnes de la Russie. Au lieu d'une société disciplinée militairement, on rencontre un peuple bon, paisible, hospitalier, passionné de danse et de musique, qui n'est pas fait pour vivre de terreur. On voit assis aux portes des cabanes de majesteux vieillards à barbe blanche que l'on prendrait pour les patriarches de la *sloboda ;* ils en ont gardé les secrets agricoles, les traditions, les contes, et, par eux,

l'esprit de ces temps anciens s'est transmis jusqu'à nos jours, de génération en génération. Les villages rappellent ceux des colons slaves; ce sont les mêmes mœurs; le caractère primitif est cependant altéré par l'influence de l'autocratie. Le paysan russe est dissimulé en même temps qu'affable, et malgré sa douceur native, il a des accès de cruauté; puis le bonheur a disparu. Ses chants vifs et mélancoliques trahissent un cœur fait pour la joie et accablé de tristesse. Il est malheureux, non point par misère: il est généralement plus à l'aise que nos ouvriers; c'est son âme qui souffre. Il se console quelquefois en pensant que ses fils enrégimentés font trembler l'Europe; mais il finira par se lasser d'un orgueil national qu'il paie si cher, car ses besoins les plus profonds ne sont pas satisfaits; cette douleur travaille à le désaffectionner de son gouvernement, et prend plus de force à une époque où partout se réveille le génie slave.

L'église a été enchaînée en Russie; le clergé, avili, ignorant, forcé de se livrer à des travaux manuels pour gagner chétivement sa vie, n'est plus respecté. Il n'a plus même le droit de donner l'enseignement religieux. Qu'en est-il résulté? Le peuple, privé d'instruction chrétienne, se livre à tous les caprices de son imagination mystique; mille sectes se forment, et des plus étranges. L'église grecque est morte depuis des siècles, et ce vaste corps sans vie va se décomposant. Comme on envoie les sectaires en Sibérie, les seigneurs cachent le mal aussi longtemps que possible, pour ne pas perdre leurs paysans. L'hérésie gagne néanmoins, elle s'étend, et quand elle éclate, il faut renoncer à punir: les coupables sont trop nombreux. Ainsi cet empire qui se

vante de son unité est sourdement miné par l'anarchie religieuse, et d'après l'opinion des Russes éclairés, c'est là un de ses grands périls.

Pierre a ouvert la Russie à l'Europe. Il ne voulait que gagner des ressources pour le despotisme ; les idées libérales ont pénétré aussi. Elle se répandent et discréditent le pouvoir absolu ; elles se glissent jusque dans l'armée, dont elles atteignent la sévère discipline. Les généraux obéissent, mais ce n'est plus toujours aveuglément ; ils sentent le besoin de justifier devant leur conscience les ordres qu'ils ont reçus. L'empereur lui-même se prend quelquefois à n'être plus assuré de son droit et à douter du dogme moscovite. L'autocratie donc, malgré son appareil imposant, ses succès, et ce qui lui reste de forces, décline en réalité.

Que fait la Pologne tandis que la Russie est secrètement ébranlée? L'élite de la nation est déportée en Sibérie, ensevelie dans les casemates de Saint-Pétersbourg, dispersée dans les pays étrangers. Et quel triste spectacle offre la terre polonaise! Les châteaux de la noblesse sont déserts. Le vieux paysan qui abat les arbres dans la forêt se souvient qu'il ne devrait pas travailler seul ; il pense à ses fils tués dans les victoires de l'insurrection, et il s'arrête pour pleurer et s'agenouiller. Les mains sont désarmées, les écoles fermées, la religion, la langue même, poursuivies comme rebelles ; les emplois, donnés aux Russes ; partout des espions, et la prison, le knout, le gibet, punissent le moindre signe de patriotisme. Cependant la Pologne ne perd point courage ; elle garde un espoir indestructible, que se transmettent comme un dépôt sacré ses générations de martyrs. Il lui est bon d'être ainsi frappée. Depuis qu'elle ne s'a-

mollit plus aux plaisirs, elle retrouve l'esprit de sacrifice et l'exaltation qui font sa force. Cette énergie nouvelle ne peut encore éclater en Pologne ; elle y demeure cachée dans les cœurs. Les âmes sont puissamment travaillées. La Pologne semble tranquille ; celui qui la visite pourrait croire la nation abattue et résignée à son humiliation ; mais s'il pénétrait les secrètes pensées du peuple, il verrait l'effervescence qui l'agite. Un fait remarquable en est l'indice. Un gentilhomme de Lithuanie, M. Towianski, vint en France, il y a bientôt trois ans ; jusqu'alors il avait vécu sur ses terres, honoré pour sa piété, et chéri de ses paysans ; son âme s'était échauffée à la vue des souffrances de la Pologne ; il crut entendre dans les luttes de la prière des promesses divines, et recevoir un ordre d'en haut. Il partit pour obéir à cet appel mystérieux. Arrivé à Paris, il convoqua les Polonais, et leur annonça qu'il avait mission céleste pour les ramener dans leur patrie et la délivrer avec eux. Bientôt plusieurs crurent en lui. M. Towianski ne s'était encore fait connaître par rien ; mais il n'est point un homme ordinaire : il a une foi contagieuse en son œuvre, de l'éloquence, force et douceur, et un magique ascendant sur les âmes, auxquelles il donne paix et exaltation. Il s'adressait d'ailleurs à des émigrés consumés du regret de leur patrie, et dont plusieurs vivaient dans l'attente d'un secours providentiel. Ses disciples forment une école croisée pour affranchir la Pologne, et née sous l'influence de la douleur nationale, du mysticisme slave, et des idées qui remuent le siècle. Ce patriotisme brûlant se fait ainsi jour sur la terre étrangère, et inspire aux poètes de l'exil des chants magnifiques, les plus beaux que la Pologne ait enten-

dus. Cette poésie est un événement important. Elle ne s'amuse point aux jeux brillants de l'imagination : elle veut préparer des vengeurs ; elle provoque aux généreuses audaces, elle anime les volontés au devoir et à l'héroïsme ; elle est austère et pieuse. Le poète polonais pleure une tragique infortune, mais il ne s'abandonne point aux lâches plaintes des souffrances égoïstes ; il ne voit plus de secours ici-bas, mais il regarde en haut, et la douleur lui apprend le renoncement et la foi. C'est à ces chants qu'il faut demander ce que pense la Pologne. Cette poésie est aujourd'hui la seule voix de la nation : elle nous apprend que les Polonais ont moins que jamais renoncé à l'insurrection ; elle nous annonce aussi qu'un grand changement s'est accompli parmi eux.

La Pologne, victime de la violence et de l'égoïsme, a pris au sérieux la justice et la fraternité ; elle reconnaît qu'elle y manqua en retenant les paysans dans une dure servitude. Ses poètes se montrent émus de sympathie pour le pauvre peuple ; ils se plaisent à célébrer ses vertus, et veulent la liberté pour lui. Ceux qui rêvent la résurrection de l'ancienne Pologne se font illusion : c'est chose impossible. La royauté a péri dans l'incurie. La noblesse s'est discréditée par son orgueil et son anarchie ; elle s'est porté le dernier coup en 1830, lorsqu'elle ruina tout par ses discordes. Une puissance nouvelle lui succède ; le peuple s'est émancipé. Le désastre national a éveillé en lui le patriotisme qu'avait assoupi l'oppression de l'ordre équestre. Il a combattu sur les champs de bataille de l'insurrection, et a conquis ses droits par son dévouement à la cause publique.

C'est après le démembrement accompli par l'Autriche, la Russie et la Prusse, que pour la première fois un

bourgeois apparaît dans l'histoire de Pologne, nous voulons parler du cordonnier Kilinski. Cet homme simple exerçait une grande influence sur les chefs d'ateliers et les ouvriers, qui le savaient patriote. Lors des troubles de Varsovie, il fut mandé devant Repnin. Le prince, que chacun craignait, s'étonna de voir cet artisan se présenter à lui d'un air calme et fier. Il crut que Kilinski ignorait à qui il parlait ; il entr'ouvrit son manteau, et, montrant tous ses ordres : « Regarde, dit-il, bourgeois, et tremble ! — Monseigneur, répond Kilinski, je vois chaque nuit au ciel d'innombrables étoiles, et je ne tremble pas. » Quand éclata l'insurrection de Kosciusko, Kilinski fit une confession générale de ses péchés, communia avec larmes, et prit ensuite congé de ses enfants et de sa femme, l'œil sec et le cœur ferme. Il montra la plus grande valeur. Il a laissé des mémoires où respire sa belle âme ; il cherche à atténuer ses faits d'armes ; on ne surprend en lui ni haine ni esprit de vengeance ; il regrette de verser le sang ; il aurait seulement voulu, comme il le dit avec bonhomie, effrayer les ennemis pour les faire fuir.

Dans la dernière insurrection, ce furent les paysans qui se battirent le mieux. Ils accouraient de toutes parts. Un jour on en renvoya quinze mille, faute d'armes à leur donner. S'il s'était trouvé un homme pour diriger leur élan, ils se fût fait des miracles. Les paysans ont pris rang dans la nation par l'enthousiasme qu'ils montrèrent alors. Les autres classes apprennent à les aimer et à les estimer depuis les services qu'ils ont rendus, et comprennent qu'ils feront désormais la plus grande force de la Pologne. Un ancienne prophétie populaire annonce qu'un jour les paysans seront rois, et ils croient eux-

mêmes que cette promesse se réalisera bientôt. Lorsque Chlopicki fut élu généralissime, ils virent dans son nom [1] un heureux présage pour eux, et disaient dans leur joie naïve qu'un des leurs était enfin à la tête de la nation.

Ainsi la Pologne a fait depuis le démembrement un progrès important. Au lieu de n'être qu'une aristocratie dégénérée, elle est devenue une nation. Elle n'a jamais eu autant de génie, ni plus de vertu. On peut prévoir qu'elle se relèvera. Un peuple condamné à périr est toujours un peuple épuisé, et l'épreuve est salutaire quand elle ne brise pas. L'empereur de Russie semble n'être pas rassuré. Ses rigueurs redoublées trahissent des craintes. La Pologne frémit, et il sait qu'il n'a pas de plus dangereuse ennemie. Lorsqu'en 1830 arriva à Saint-Pétersbourg la nouvelle de l'insurrection, Nicolas disparut un jour entier. Ses courtisans inquiets ne pouvaient le trouver. On le découvrit enfin dans la chapelle du palais; il y avait passé plusieurs heures, seul, à genoux.

Mais le duel de la Pologne et de la Russie ne durera pas toujours. Les Slaves ne seront pas éternellement divisés. L'impulsion qui porte aujourd'hui les peuples à se rapprocher agit puissamment sur eux, et l'unité de race les sollicite à l'unité politique. Ce fut en Bohême que l'on vit les premiers signes de cette tendance nouvelle. Ce pays, neutre entre la Russie et la Pologne, presque étranger à la grande querelle slave, était bien placé pour parler d'union. Il avait à lutter contre l'influence allemande. L'Autriche voulait le germaniser. Il fallait aux Bohêmes, pour repousser cet effort d'une race

[1] *Chlop,* paysan : *chlopicki,* paysanesque, si l'on ose ainsi dire.

étrangère, résister au nom de leur race. L'opposition dut se dissimuler, et prit le masque d'une érudition désintéressée. Les Bohêmes étudièrent les anciennes institutions des Slaves, leurs langues, leurs littératures, montrèrent l'originalité de leur génie, multiplièrent les preuves de leur commune origine, et surent éveiller par ces recherches l'enthousiasme pour une race qu'ils voyaient humiliée, persécutée, et qu'ils aimaient avec une sorte de religion. Il s'est formé ainsi à Prague une école dont l'importance grandit chaque jour, et dont les travaux sont autant de plaidoyers déguisés pour l'union slave.

Ces idées n'auraient cependant pas atteint et ému les masses, si elles étaient demeurées à l'état de doctrine savante. Le démembrement de la Pologne fit plus pour les populariser que les publications des antiquaires bohêmes. Quand les Slaves de l'Autriche se rencontrèrent sous les mêmes drapeaux avec des soldats polonais, ils furent étonnés de comprendre leur langue; depuis longtemps, ils avaient presque oublié, dans la diversité des destinées, les peuples dont les Krapaks les séparent; ils se souvinrent alors de ces frères avec lesquels ils avaient des rapports plus naturels qu'avec l'empire d'Allemagne. Cette pensée devait porter ses fruits. Le partage de la Pologne eut un autre résultat bien inattendu. Les nombreux Polonais exilés en Russie s'aperçurent que les Russes souffraient comme eux de l'autocratie, et rien ne rapproche autant qu'une même infortune. La Sibérie aussi fut le témoin de cette réconciliation. Des milliers de gentilshommes polonais y ont été déportés depuis le commencement des guerres de Catherine et de Stanislas. Ces mornes déserts, patrie de la douleur, voient une

grande œuvre se préparer dans les larmes et le mystère. Là, Russes et Polonais se pardonnent; victimes du même despotisme, ils ne forment plus qu'une seule nation, qui s'appelle la nation malheureuse; ils s'assistent et se consolent, et quand l'un d'eux quitte cet affreux exil, ses compagnons le fêtent, et lui font dans leur pauvreté quelque cadeau pour le voyage. Ce sont là des souvenirs qui ne se perdent pas. Russes et Polonais de retour savent qu'ils ne sont pas nécessairement ennemis, et que le pouvoir qui les frappe tous les deux est aussi celui qui les a fait se haïr.

Ce fut en 1825 que ces sentiments se firent jour pour la première fois. Des Russes et des Polonais conspirèrent ensemble pour renverser l'autocratie. Ils avaient encore un autre projet; car on trouva parmi les objets saisis un énorme cachet aux armes des douze peuples slaves. A cette vue, les juges éclatèrent de rire, tant l'idée leur parut chimérique; depuis lors elle a fait des progrès qui forcent à la prendre au sérieux. Des hommes éminents la partagent. Des sociétés secrètes s'organisent pour la propager. Elle se répand toujours plus. Entre les peuples slaves les ressentiments diminuent, la sympathie croît. L'intérêt dirige aussi leurs pensées vers l'union, qui leur offrirait les plus grands avantages. Ils ne peuvent s'empêcher de voir que s'ils joignaient un jour leurs forces, s'ils réussissaient à se confédérer, ils formeraient le premier empire d'Europe.

Deux obstacles empêchaient jusqu'à présent les peuples slaves d'y songer: ils n'avaient pas de relation entre eux, vivaient séparés, et s'ignoraient mutuellement; mais les communications sont maintenant faciles et fréquentes. Les Slaves du midi et du nord, de l'o-

rient et de l'occident, sont sans doute devenus très divers; toutefois, en se visitant, ils ne peuvent manquer de reconnaître à mille signes leur parenté; la race, la langue, le caractère, les mœurs, les rapprochent et les distinguent profondément des peuples qui les entourent, ou qui sont enclavés au milieu d'eux. Puis les influences et les dominations étrangères que les Slaves subissent encore les ont divisés en camps hostiles; aujourd'hui elles s'affaiblissent; et ils retournent à leur propre génie. La vie commune qui les animait avant tous ces esclavages se rallume: ils marchent à la fois à l'unité et à une rénovation sociale.

L'idée de l'union slave grandira, car elle est fondée sur la nature des choses; elle n'est donc point un piége de la Russie pour attirer l'Europe orientale sous sa domination. L'empereur de Russie voit la puissance de ce mouvement et cherche à le détourner à son profit. Il décore les savants bohêmes; il promet aux Slaves l'unité sous sa protection; il ourdit mille intrigues, et ses agents sont infatigables. Les Slaves ne se laisseront pas abuser. Ils n'ont pas de plus terrible ennemi que les tsars; leur nationalité ou l'autocratie doit périr: elles sont irréconciliables; l'une est nécessairement la ruine de l'autre. Les Slaves sont agités par une sourde et profonde émotion populaire, dont l'instinct déjouera des artifices de cabinet.

Les Slaves se distinguent par la cordialité, la bonhomie, l'hospitalité; ils ont le génie de la musique et de la poésie; ils aiment la magnificence, les fêtes et les repas; leur âme est chaleureuse et enthousiaste. Aucun peuple n'a autant l'esprit de fraternité; ils se sont toujours salués du nom de frères, et n'ont pas même de mot dans

leur langue pour désigner une caste. Un profond mysticisme s'allie chez eux au génie politique. Ce mysticisme ressemble bien peu à celui de l'Allemagne ou de l'Inde : il n'a rien de rêveur ni de contemplatif; il prescrit le dévouement, il est mâle et tendre; il ne dédaigne point la terre, il cherche à la conquérir à la pensée divine ; il voit dans la patrie une sainte institution, il inspire pour elle une fervente piété ; il forme des citoyens, non des anachorètes, et il est fait pour les assemblées publiques plutôt que pour les extases du désert. Le premier besoin des Slaves est celui d'un gouvernement humain et sympathique. Le despotisme n'est pas uniquement pour eux le pouvoir arbitraire d'un seul : c'est tout gouvernement sans amour, quelles qu'en soient du reste les formes.

Les peuples de l'Occident arrivent à la même pensée : les principes chrétiens de justice et de fraternité ont fini par s'imposer aux esprits et par devenir la raison universelle. On s'est alors aperçu qu'ils ne sont pas réalisés dans la société. Le malaise durera autant que la contradiction ; le repos nous sera refusé jusqu'à ce qu'elle soit effacée. Ce moment était inévitable. Une religion, sous peine d'abdiquer, prétend à l'empire absolu. Comme Dieu, elle est tout ou rien. L'Évangile n'était jusqu'ici qu'une loi privée, il doit devenir loi publique ; il fait effort pour régénérer l'état, après avoir régénéré la famille. Ce qui se passe dans le secret des consciences et sur la scène politique, l'essor de l'industrie aussi bien que la crise religieuse, le scepticisme qui désaffectionne des choses anciennes, et les pressentiments unanimes, tout annonce cette vaste et bienfaisante révolution. Mais que d'angoisses nous traverserons avant de toucher la

terre promise ! Combien s'égarent qui voulaient nous y conduire ! Trop souvent les apôtres de la charité nouvelle ont le langage de la haine, trop souvent ils prêchent la licence des mœurs, trop souvent ils réhabilitent la chair et le sang. On parle avec emphase de l'humanité, et l'on a moins de religion pour la patrie, et les liens de famille se relâchent. On voit avec tristesse et frayeur le christianisme abandonner les cœurs à mesure qu'il pénètre dans les institutions ; la conscience individuelle s'obscurcit lorsque la conscience publique s'éclaire ; les dévouements prochains et difficiles sont négligés pour les lointaines et commodes affections, et les âmes s'affaissent toujours plus vers la terre. On reconnaît là le déclin moral, le déréglement de pensée, qui suivent toujours la chute des croyances. Il nous a fallu accomplir une terrible destruction, et cette œuvre nous a épuisés. Il est resté dans notre air je ne sais quel souffle de mort, quelle haleine du tombeau. Nous avons besoin de secours, nous cherchons avec inquiétude d'où il nous viendra.

C'est alors que surgit une famille de peuples dont tous les instincts réclament un ordre nouveau. Elle n'est pas obligée, comme nous, pour y arriver, de renier son passé, de se détacher violemment de sa tradition, de se perdre dans un doute immense qui lui ôte la force de créer. Il lui faut seulement retourner à ses vieilles coutumes, se retremper dans ses origines, appeler sur elle l'esprit des ancêtres, rejeter les servitudes étrangères, développer son organisation primitive. En même temps les Slaves n'ont pas nos erreurs. Dans toutes les classes, chez le gentilhomme, le paysan, le bourgeois, on trouve la vénération filiale, l'amour fraternel, toutes les piétés

domestiques. Le patriotisme n'est pas moins une vertu de ces peuples. Il en pénètre la vie entière, il en est la grande passion. Jamais les Slaves ne seront cosmopolites. Ils ne se montrent pas patriotes seulement dans les affaires publiques; ils le sont partout, dans la science, la poésie, la religion même. Les Slaves ont aussi un austère sentiment du devoir; ils sont demeurés jeunes et robustes, ils ont gardé leur verte énergie. La société officielle russe est très corrompue, les débris de la noblesse polonaise sont en grande partie voltairiens; mais ce n'est pas là le vrai peuple slave. Il faut le chercher dans les campagnes de la Russie et de la Pologne, dans les rochers de l'Illyrie, dans les vallées de la Bohême. On le trouve là avec toutes ses vertus nationales. Ce peuple si noblement doué n'a guère rien fait encore. Autour de lui, en Asie, en Europe, les empires, les religions, les civilisations se sont succédé, le travail de l'homme a été prodigieux. Mais aujourd'hui les Slaves quittent leur inertie; ils se sentent appelés soudain à quelque chose de grand. Maintenant aussi ne s'élabore-t-il pas dans la douleur une Europe nouvelle qui seule les satisfera et qui semble avoir besoin d'eux? N'y a-t-il pas là une harmonie providentielle, et n'est-on pas conduit à penser que les Slaves étaient réservés pour la révolution qui se prépare?

Les apparences ne justifient guère encore ces prévisions. Les Slaves sont partout courbés sous le despotisme, et leur seul représentant politique est l'autocratie; mais cela ne doit pas faire illusion. Ce peuple, enfermé dans les frontières du pouvoir absolu, a pourtant le génie de la liberté; les colons de la *sloboda,* l'ancienne Bohême,

l'ancienne Russie, la république des Cosaques, et jusqu'à nos jours, la Pologne, les fières tribus du Monténégro et de la Serbie le prouvent assez. Les Slaves forment une vaste opposition contre leurs gouvernements. Déjà tous ces gouvernements sont ébranlés ; la Turquie menace ruine ; l'Autriche a plus d'un péril à redouter. La puissante autocratie russe n'a plus la même force. Cet arbre qui porte si haut la tête, si loin ses rameaux, n'a pas de racines profondes dans le sol national, et l'orage s'amasse contre lui. Quels que soient les événements et la durée de la lutte, les Slaves ont pour eux l'avenir. Autrement ils auraient en vain reçu dans leur caractère et leurs institutions primitives les germes d'une société libre et fraternelle. Ils ne sont pas destinés à s'armer contre l'Occident pour le replonger dans la barbarie ; ils doivent travailler de concert avec lui. Ils furent autrefois notre boulevard contre les invasions des Mongols et des Turcs ; ils ont à pénétrer maintenant dans l'Orient pour lui donner la civilisation chrétienne. Telle paraît être leur vraie mission, et aucun peuple n'a fait défaut à la sienne.

On comprend, de ce point de vue, pourquoi les Slaves se sont tenus jusqu'à ce jour à l'écart. Leur temps n'était pas venu. Ils devaient attendre que l'humanité fût mûre pour le progrès qui va s'accomplir. Ces longs siècles pourtant n'ont pas été perdus. Les Slaves ont été exercés par beaucoup de souffrances. Aucune race n'a été ainsi flagellée. D'abord de fréquents esclavages, puis l'invasion mongole, le deuil inconsolable des Serbes, la catastrophe des Bohêmes, le martyre de la Pologne, le joug qu'appesantit sur la Russie un cruel

despotisme : que de douleurs ! quelles rudes expériences ! Ils vont enfin recueillir les fruits de cette sévère éducation. Les peuples du Midi ont commencé l'histoire de l'Europe ; les Germains ont apparu avec le christianisme ; l'époque qui s'ouvre est marquée par l'avénement des Slaves.



## SECONDE PARTIE

# PHILOSOPHIE



# I

# DU RETOUR A LA TRADITION



Une chose frappe d'abord quand on étudie l'état de la pensée en France, c'est une étrange confusion. Les idées les plus hostiles, les plus antipathiques se rencontrent, à leur grande surprise, face à face dans le même esprit ; c'est bien cette fois la paix à tout prix, et il ne sera bientôt plus de cerveau, si étroit qu'il puisse être, qui ne se croie un petit panthéon où chaque Dieu a sa niche. Les livres les meilleurs et les plus graves, ceux qui ont le mérite si rare aujourd'hui d'être laborieusement médités, offrent la même contradiction, et l'on y voit réunis des systèmes incompatibles.

On accepte tout, on exhume des opinions mortes depuis longtemps, on affronte de périlleux rapprochements. La pensée actuelle est bigarrée comme une mosaïque, et parfois on se prend d'inquiétude si bien nous allons perdant le jugement délicat, la circonspection, la sobre mesure, ces frontières naturelles de l'esprit français.

A vrai dire pourtant, c'est une transformation aussi bien qu'une décadence ; ce n'est pas la nuit, ce sont les incertaines lueurs d'une aube nouvelle : et sous ce dé-

sordre, on ne tarde pas à apercevoir un principe fixe et la méthode coupable de toutes ces aberrations. Emus encore des événements de la veille, nous en voyons se préparer de plus vastes : d'un bout du monde à l'autre une prophétique attente fait tressaillir les peuples, et pour la première fois ils tournent ensemble leurs regards vers un même avenir ; le souvenir de la fraternité humaine se réveille, et avec lui le sentiment d'une divine mission. Tout cela devait agir sur la pensée. Les événements sont si grands d'ailleurs et les hommes si petits aujourd'hui ; le flot du siècle est si puissant : tout nous dit si bien que ce n'est pas nous qui nous faisons nos destinées ! Mais l'erreur ne tarde jamais : on a bientôt tout réduit à la fatalité ; poëtes, historiens, philosophes, ont à l'envi répété ce triste mot et tout voulu justifier par lui. Pour nous en tenir à l'ordre de la pensée, c'est ne voir dans la diversité des cultes et des systèmes que des manifestations diverses et également nécessaires d'une vérité universelle transmise de génération en génération : on ne voit en effet maintenant dans les religions les plus opposées qu'une même croyance développée seulement par le progrès des âges : on croit que l'humanité n'a eu qu'une seule foi, qu'elle a toujours eu raison en son temps, qu'elle ne peut se tromper, qu'elle est infaillible en un mot. De là, pour les intelligences, une sorte de régime démocratique qui donne au consentement général droit sur la vérité, et ne permet pas d'appeler de ses décisions. On ne peut nier tout à fait l'erreur cependant : mais on ne l'attribue qu'à l'individu ; on ne lui donne de cause que son isolement : et la conséquence prochaine, inévitable, où sont arrivés déjà les esprits les plus distingués, est que la raison personnelle n'offre rien de cer-

tain, qu'il faut se renoncer soi-même et retourner à l'autorité de la tradition.

Combien, il y a peu d'années, tout cela aurait étonné! Voltaire rirait bien de ses enfants. L'homme se donne vraiment un ironique démenti par ses contradictions, il semble prendre plaisir à se railler de lui-même et vouloir se convaincre d'étrange folie. Hier, l'individualisme sans frein insultait au passé, se jouait de la tradition, isolait l'homme de l'homme, et brisait les liens religieux et politiques. Hier on proclamait la souveraineté personnelle, on usurpait à son profit tous les droits ; aujourd'hui, effrayé des ruines que l'on a faites, on voit le danger, on veut le fuir ; c'est bien. Pourquoi seulement se jeter dans l'excès contraire et ne faire que changer d'erreur? Pourquoi cette apothéose de l'humanité élevée sur l'autel où naguère nous placions une autre idole? On avait tort assurément de croire que pour rien l'homme pouvait se passer de l'homme. La pensée ne peut jamais devenir entièrement individuelle. Elle a pour condition essentielle la parole, et la parole est un fait social. L'esprit a beau faire d'ailleurs : il est, par des circonstances impérieuses, transformé d'âge en âge : en vain voudrait-il s'affranchir des nécessités de son époque ; il se ferait son adversaire, que malgré lui il subirait encore son influence et, pour la combattre, serait forcé du moins de lui laisser le choix des armes. Et pourquoi l'homme se séparerait-il de l'humanité? N'y a-t-il pas harmonie entre eux? L'humanité n'est-elle pas l'homme enrichi de toutes les facultés, de toutes les énergies partagées aux individus, et bien plus richement qu'eux, le reflet des gloires divines? N'y a-t-il pas dans l'inspiration commune, dans l'enthousiasme social, une puissance, un génie,

refusés à l'individu? Dédaigner l'expérience des siècles, fermer les yeux à l'histoire, ne chercher la vérité qu'en soi, c'est se réduire à une indigence volontaire, c'est s'emprisonner dans un cachot où n'arrive qu'un pâle rayon de soleil, quand on pourrait se promener librement à la pleine lumière des cieux.

Mais si l'homme doit s'aider de l'humanité, devra-t-il pour cela abdiquer devant elle? Je ne le pense pas. Et d'abord la chose est, dans le fait, aussi impossible, aussi chimérique que l'isolement précédent. Si l'homme, comme on l'exige, désespère de recevoir directement la vérité de Dieu, quels obstacles ne vont pas l'arrêter! Si du consentement universel dépendent pour lui les plus augustes intérêts, il lui faut s'en informer avec le soin le plus sévère, apporter à cette recherche la rigueur que réclame son importance, ne pas courir le hasard des interprétations arbitraires; et rien pourtant n'est plus facile quand il s'agit des opinions des autres. Qui réunira les témoignages de tous les temps et de tous les peuples? Personne encore, et combien peu, s'il en est une fois, en seront jamais capables! Que feront les autres? ce que nous avons pu jusqu'à présent. Ils seront réduits à s'en tenir au consentement le plus général pour eux, à se soumettre à l'opinion de leur époque, de leur pays, que disons-nous, de leur village; combien ne l'ont pas quitté et n'ont à leur aide qu'un curé et un maire assez peu d'accord! singulières suppositions, et pourtant conséquences si nécessaires qu'elles sont avouées. On repousserait assurément leur absurdité, si elles ne sortaient pas d'une erreur vivace dans l'homme, et qui se reproduit sous mille formes, à savoir qu'il vit dans la vérité, qu'il n'est pas déchu, qu'il demeure dans l'or-

dre divin. Cette croyance fait taire de justes alarmes, nous rend faciles aux passions, caresse l'orgueil : serait-ce donc là sa force? Elle absout tous les entraînements, que ce soient un jour les doctrines de l'encyclopédie ou, la veille, la religion de Bossuet; elle nous endort dans l'indifférence à toutes les opinions; elle fait de nous les jouets d'une misérable fatalité dont l'effet est le scepticisme, et avec lui le marasme de l'esprit et du cœur.

Allons plus loin. Les vérités innées sont seules universelles et permanentes. Mais il ne peut y avoir pour la raison générale de vérités innées que si elles existent avec ce caractère dans la raison individuelle; car la raison générale n'a de réalité que par les raisons individuelles. Si donc il y a pour l'humanité une vérité universelle, la raison de chacun la possède déjà comme nécessaire et n'a pas besoin de recourir au consentement général. Cette opinion se détruit donc elle-même. Oui, il y a des principes fixes; il en est un surtout que chacun doit posséder en soi dans toute sa lumière pour vivre dans le bien; je parle de la conscience. Elle est un entretien immédiat, une sévère familiarité de Dieu à l'homme, que ne pourrait aucunement suppléer l'idée générale du bien et du mal donnée par le consentement. Il faut, en effet, à chacun, à chaque instant, une morale spéciale, à son seul usage, pour ainsi dire, dont l'ordre soit précis, rapide, infaillible, pour mille circonstances imprévues, pour mille soudaines difficultés. Une théorie abstraite et les chétives casuistiques que nous en déduirions, nous donneraient-elles ce secours? Ne nous faut-il pas à leur place une idée vivante, une auguste souveraine, une chaste compagne, qui ne nous délaisse jamais? L'erreur sera possible, nous ne le nions pas : mais elle

n'a point pour cause, dans l'ordre moral, l'isolement de l'individu ; elle est toujours en dernière fin l'obscurcissement du péché. Le moyen de se prémunir contre elle est donc de pratiquer l'obéissance, d'avoir le mal en horreur, d'embrasser Dieu de toute la force de sa volonté : dans cet effort le juste est appelé souvent à défier le monde : il se voit méconnu, calomnié, poursuivi ; la foule l'accuse, et néamoins il demeure seul avec Dieu contre elle, paisible dans son cœur, assuré, victorieux. L'homme est donc si loin de ne recevoir la vérité que par le consentement général, qu'il ne peut recevoir ainsi la vérité la plus nécessaire, et il y a de par la conscience un protestantisme que l'on n'oubliera jamais sans la compromettre. Puisque la conscience, tout universelle qu'elle est, en cessant d'être personnelle cesserait d'être, la méthode que je signale est incompatible avec son respect : il faut choisir entre elles deux, on ne peut les retenir à la fois. Ceci mérite notre attention. Qui n'a pas été surpris quelquefois de voir aux temps dont chacun déplore l'égoïsme, répandues et générales les idées de l'oubli, nous allions dire du mépris le plus complet de soi? L'étonnement cesse. Sous ces idées d'humanité, sous ces apparences généreuses, se retrouvent les traces profondes de nos plaies morales. C'est encore le mal : ne serait-ce donc plus l'égoïsme ? Cette guerre contre l'individualisme, qui n'en est pas une contre le mal, n'est plus qu'une guerre contre l'énergie personnelle ; elle achève de tuer nos volontés languissantes, et ce mensonge de dévouement nous désapprend tous les sacrifices.

La méthode actuelle est donc fausse, et son usage, impossible avec rigueur, demeure toujours arbitraire.

Poursuivons un instant encore cette discussion sur le

terrain de l'histoire. On retrouve, assure-t-on, dans toutes les religions les mêmes vérités. Partout nous retrouvons sans doute les mots de Dieu, de justice, d'éternelle rétribution. Mais ces mots expriment-ils des idées pareilles? Aujourd'hui trois religions se partagent les peuples civilisés : le christianisme, le déisme du Coran et les panthéismes de l'Asie orientale ; et elles ont sur Dieu et sur l'homme des dogmes qui s'excluent, qui ne peuvent d'aucune manière subsister ensemble. Leur morale du moins est-elle la même? L'amour de Dieu et des hommes est partout ordonné, il est vrai ; mais regardons-y de plus près. Il avait une suave sagesse, le Brahmane qui dit un jour, dans la forêt sacrée : Sois pour ton ennemi comme l'arbre de sandal qui parfume la hache dont il est frappé ; mais l'Hindou a aussi des dieux pour tous les vices, pour toutes les voluptés, et de tous les peuples le plus doux, il a, pour obéir à sa foi, livré au sort le plus cruel de nombreux parias. Le Coran a dérobé à l'Evangile plus d'un beau précepte, mais son premier devoir est un fanatisme sanguinaire : nos modernes apôtres de la fraternité, pour ne pas les oublier, appellent à l'amour avec le cri de la haine, et leur nouvelle charité est ignorante du pardon. Et l'on peut confondre ces morales infirmes avec les saintes clémences de l'Evangile ! Non ! elles ne sont pas les mêmes ! et cela doit-il étonner? La morale est fondée sur le rapport de Dieu à l'homme, et n'aurions-nous pas lieu d'être surpris si, ce rapport étant conçu différemment, la morale demeurait la même? On a beau dire ; l'amour n'est pas possible avec toutes les religions. Il s'adresse de la personne à la personne, et suppose la permanence éternelle des personnalités ; car pour se donner il faut se posséder :

il suppose leur intime pénétration, ou plutôt il est cette union ineffable où l'âme s'abîmant dans l'âme ne se retrouve plus que dans celle où elle se perd. L'amour de Dieu est donc impossible avec le panthéisme, qui se termine à l'anéantissement de toutes les personnalités ; impossible avec le déisme dont le Dieu s'isole de l'homme par un abîme infranchissable et repousse loin de lui notre embrassement filial. Le christianisme, doctrine de personnalité et de communion, possède seul vraiment la charité et seul nous la peut donner. Les autres religions n'ont d'elle qu'une vaine parole et sont ainsi réunies dans un même mensonge. Impuissantes à l'amour, elles nous abusent, elles nous égarent ; et si la volonté était demeurée sainte, incompatible avec leurs erreurs, elles ne nous les aurait jamais permises. Ainsi donc, au lieu du consentement qui nous est promis, aujourd'hui et jusqu'aux origines lointaines des peuples, une profonde dualité. Ici le christianisme, la vérité, l'amour ; là toutes les autres religions, l'erreur et le mal : et cette opposition funeste est la lutte implacable des volontés ennemies qui se disputent l'homme.

Quelle position la pensée chrétienne doit-elle prendre devant les exigences actuelles? Le catholicisme les satisfera-t-il? plusieurs s'en sont flattés, et l'autorité redonnée à la tradition semble d'abord à son avantage. On ne lui fait plus les reproches passionnés et ignorants dont on le poursuivait naguère : on reconnaît ce qu'il a de vénérable, on discerne le sens profond de ses symboles. Mais c'est la justice tardive rendue à ceux qui ont vécu, et la pourpre de Rome, il le faut dire, n'est plus qu'un beau linceul. L'histoire, en réparant les torts d'hier envers le catholicisme, a montré aussi que ses prétentions sont in-

soutenables et qu'il est inséparablement uni à un ordre de choses passé : nous ne pouvons plus supporter sa hiérarchie, et si l'on accepte une tradition maintenant, c'en est une dont tous les hommes sont prêtres par droit de naissance. On ne veut plus de tutelle, et la pensée chrétienne, pour répondre aux besoins des esprits, doit être émancipée comme eux. Elle est affranchie depuis la réforme : mais elle doit grandir et progresser. Ce mot de progrès effraiera peut-être ; on en a si fort abusé ! on parle tant aujourd'hui d'une transformation du christianisme, et les essais tentés jusqu'à ce jour vont droit à le détruire. Ayons frayeur d'abandonner la Croix, immuable comme la sainteté et le pardon de Dieu, mais rappelons-nous que le christianisme ne permet pas à l'homme de s'arrêter : s'il est la vérité éternelle, n'aura-t-il pas toujours quelque nouvelle magnificence à nous dévoiler, quelque espace inconnu à nous ouvrir dans son immensité ? son étude aura-t-elle jamais de fin ? La suite douloureuse des temps n'a-t-elle pas pour but notre éducation, notre perfectionnement ? Et si Dieu est notre vie, tout progrès n'a-t-il pas son origine, sa fin, sa plus haute réalité dans un progrès religieux ? Une théologie irrévocablement dépassée abaissait le christianisme à être un fait spécial et en quelque sorte exceptionnel. Et pourtant s'il est la vraie religion, il détermine le rapport de Dieu à sa création, il dérive de leur nature, il est la vérité universelle, l'ordre unique du monde ; seul il explique l'homme ; il est la loi de l'histoire qui, tout entière, le veut-elle ou non, fait son œuvre ; partout résonne quelque écho de ses harmonies, et dans toutes nos nuits descend quelque rayon de sa lumière. Cette idée de l'universalité de la religion est une vue juste et grande de la

pensée actuelle. Cette universalité appartient de droit au christianisme : en ne la réclamant pas, on le compromet devant le siècle. Mais pour qu'il reprenne autorité, il ne faut pas seulement donner de lui une plus haute science, et pour cette science même, il faut, avant tout, quitter cette piété avare de sacrifice qui donne bien plus encore qu'une mauvaise théologie une si mesquine idée de notre foi ; il faut que le sentiment tragique de la Croix inspire des miracles d'amour ; il faut des œuvres dont le monde se sente incapable, et quelqu'une de ces folies qui triomphent de sa sagesse : alors le siècle se prosternera de nouveau, et sur les ailes de la charité l'intelligence montera plus près du divin soleil.



# II

# BAADER ET L'UNIVERSITÉ DE MUNICH[1]



Nous apprenons une perte qui se fera vivement sentir. Franz Baader vient de mourir à Munich après une courte maladie. Il était un des esprits les plus distingués de l'Allemagne philosophique et des appuis les plus utiles à la cause de la science chrétienne. Né à Munich en 1765, il se fit remarquer de bonne heure dans une famille où les talents étaient de tradition. Il s'occupa d'abord de sciences naturelles, et fit, en 1791, un voyage en Angleterre, entrepris pour visiter les mines. Plus tard, lorsque l'université de Munich fut créée, il y fut nommé

[1] Cet article que nous empruntons au *Semeur*, n'est pas sans importance malgré son peu d'étendue en ce qu'il sert d'introduction aux études de Lèbre sur la philosophie allemande ; il caractérise en effet et compare en quelques pages quatre des plus puissants génies que l'Allemagne ait produits dans cet ordre de recherches. Aussi n'avons-nous point hésité à le conserver bien que le contenu s'en trouve plus ou moins reproduit soit dans un article spécial sur les doctrines de Baader, soit dans une étude générale sur le mouvement philosophique en Allemagne que l'on trouvera l'un et l'autre dans la suite de cette *seconde Partie*. Ed.

professeur honoraire et put ainsi se consacrer tout entier à la philosophie. Il avait déjà marqué la place qu'il devait y occuper en réfutant la philosophie morale de Kant par des observations pleines de sagacité, à l'époque où ce génie asservissait l'Allemagne à ses idées, et dès lors il suivit tous les progrès que la pensée fit avec Fichte, Schelling et Hégel, sans se laisser égarer à leurs erreurs. Ce mouvement et cette stabilité s'expliquent par des convictions chrétiennes qui ne furent jamais obscurcies.

L'habitude des mystiques les plus profonds l'avait tout à la fois préparé à la philosophie de la nature et prémuni contre son danger. Il comprenait l'importance de leur étude pour la spéculation chrétienne, et Jacob Bœhme et saint Martin étaient ses auteurs de prédilection. Jacob Bœhme, pauvre cordonnier qui, un jour dans son échoppe, il y a plus de deux siècles, seul avec sa Bible et son génie, osa affronter les problèmes les plus redoutés, répandit la lumière sur les questions les plus ténébreuses et pensa un système, qui devançait trop son temps pour en être compris, trésor où les nouvelles écoles d'Allemagne ont puisé de précieuses richesses ; Saint-Martin, presque ignoré en France, difficile assurément, étrange parfois, mais théosophe ingénieux, élégant, plein d'aperçus nouveaux sur la religion, la société, la littérature. On peut aussi reprocher à Baader quelques préoccupations fâcheuses et certaines bizarreries mystiques ; mais son esprit est trop grand pour ne pas revenir bientôt à la sagesse. Il se distingue même par la direction pratique de ses recherches. On a de lui, sur des questions sociales, des brochures remarquables d'indépendance et d'originalité. Seul peut-être dans son pays, il a vu que le danger imminent de nos jours venait des prolétaires

et de l'injustice dont ils souffrent, et cherché un moyen de la réparer. Il avait sur la nécessité du progrès, des idées rares en Allemagne, et le voulait dans l'ordre religieux comme dans l'ordre politique : aussi, malgré son catholicisme, était-il adversaire déclaré de la suprématie romaine, et protestait-il avec énergie contre l'oppression qu'elle fait peser sur la pensée. Ceci ne le mettait guère en faveur à Munich : aussi ces dernières années, il eut le chagrin de voir diminuer une influence dont on se défiait.

Baader n'a eu ni dans ses écrits, ni dans son enseignement, une forme stricte : il dédaignait l'apparence systématique qui cache le vide de la pensée. Si son exposition paraît manquer de méthode, son mouvement rapide, libre, imprévu, rachète bien ce défaut, et l'on sent partout l'unité vivante et l'affinité des idées. Baader n'est jamais diffus : ses écrits exigent une lecture attentive, mais ils étincellent d'esprit et de verve ; il y poursuit l'erreur avec une impitoyable ironie, et lui imprime au front de ces paroles qui la dénoncent à la justice du bon sens et de la morale.

L'université de Munich se dépeuple ainsi de ses gloires. Hier, c'était Mœhler, l'excellent théologien du catholicisme ; aujourd'hui, Schelling et Baader. Du reste, son éclat ne pouvait guère durer : il faut à la pensée une liberté que le bon plaisir du roi du Bavière n'est pas disposé à lui prodiguer. Munich était, il y a peu de mois, la première école philosophique de l'Allemagne et le centre d'une réaction chrétienne toujours plus puissante contre l'école de Hégel, qui avait sa métropole à Berlin. Les autres universités, d'après ces influences rivales, sont divisées en deux partis aux prises pour une lutte

opiniâtre, où les incidents curieux ne manquent pas. Cette réaction était conduite par quatre hommes unis par les convictions chrétiennes, et bien différents d'ailleurs, Schubert, Gœrres, Schelling et Baader. Les deux premiers restent seuls à Munich.

Schubert cause avec charme et sensibilité de l'âme et de la vie; gracieux, inoffensif, il est mal à l'aise dans la discussion, où il demeure du moins toujours aimable: il n'éveille aucune des susceptibilités du piétisme envers la science; mais persuadera-t-il les esprits exigeants? Il faut se défier des choses faciles, et peut-être trouvera-t-on qu'il atteint une pensée sérieuse par une méthode trop peu sévère.

Gœrres, emporté, âpre à la lutte, est encore le même homme dont la voix souleva par toute l'Allemagne l'orage national contre Napoléon. Aujourd'hui il a quitté la religion de la nature pour le catholicisme le plus outré, et il s'y est jeté avec une fougue dont le zèle semble quelquefois du fanatisme; esprit pompeux, enthousiaste, d'une solennité un peu monotone, qui passionne aux intérêts de la hiérarchie une parole orientale et une imagination apocalyptique. Dans son enseignement il ne s'abaisse pas à la preuve, il révèle; il a tort, nous sommes devenus gens de petite foi: mais malgré cela son éloquence trouble, remue, entraîne. Pourquoi cependant, à l'article des droits de Rome, préfère-t-il avec tant d'autres le paradoxe et l'arrogance?

On connaît le changement de Schelling. Après avoir créé une philosophie qui révolutionna la pensée, il doute de lui-même, il se condamne à un silence de plusieurs années, et rapporte de cette longue et sévère méditation, non pas seulement un nouveau système, mieux encore,

une nouvelle méthode. Embrassant d'un regard l'histoire de la philosophie, il avait vu que son effort à tout comprendre par la raison, à tout enchaîner par un lien nécessaire, avait pour résultat inévitable d'effacer la liberté de l'univers, et avec elle l'ordre moral et religieux ; et il montre ainsi que pour échapper au panthéisme et à ses tristes conséquences, pour connaître un monde où la liberté produit un ordre de faits qu'il est impossible de déterminer d'avance, il est indispensable d'introduire dans la méthode, à côté du procédé logique, celui de l'expérience. Admirable poëte quand il parle de la nature et de la beauté, il est orateur à la manière de Bossuet quand il raconte les aventures de la pensée humaine. Inspiré du sentiment des divines harmonies du monde, il reproduit dans son système sa simple et majestueuse ordonnance. Mais a-t-il tenu complétement sa promesse? ne s'est-il pas trop souvenu peut-être de ses premières spéculations? Nous ne pouvons nous empêcher de le craindre; et si Baader n'a pas autant de grandeur dans sa manière, il nous paraît, avec une dialectique aussi puissante, plus acérée même, avoir un christianisme plus précis, et maintenir, dans toute leur réalité, la chute et la rédemption, ces deux faits qui règnent sur notre histoire.



# III

# FRANÇOIS BAADER[1]

## ÉTUDE PHILOSOPHIQUE.



Baader (François), un des plus éminents penseurs de l'Allemagne, étudia d'abord la médecine et les sciences naturelles. Il ne se voua qu'assez tard aux spéculations métaphysiques. Il occupe dans la philosophie moderne une place à part. Il n'a pas rédigé de corps de système. Ses idées se trouvent dispersées dans une foule d'écrits détachés. Cette exposition, déjà si peu suivie, est sans cesse brisée par des digressions. Baader est ardent à la polémique ; il ne sait pas résister au plaisir d'une escarmouche, et ne perd aucune occasion de faire le coup de feu contre ses adversaires. La rapidité de la pensée et de fréquentes allusions rendent difficile la lecture de ses écrits. Les étrangetés d'un style original, embrouillé, bizarre, ajoutent encore à l'obscurité. On peut aussi

[1] Cette étude sur Baader est empruntée au *Dictionnaire des sciences philosophiques*. C'est à cette destination qu'il faut attribuer la concision et la brièveté qui distinguent cet article. Ed.

reprocher à Baader des puérilités mystiques que ce viril esprit aurait dû s'interdire. Tout cela fait autour de sa vraie pensée un fourré que peu de gens ont le courage de traverser ; mais ceux qui l'essaient sont bien récompensés. Les écrits de Baader sont une mine des plus riches. Ils ont une grande valeur critique, et forment un arsenal précieux pour qui veut combattre les diverses écoles de l'Allemagne. Baader en a saisi les côtés faibles avec une singulière pénétration, et de sa dialectique acérée il a frappé au défaut de l'armure tour à tour Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Baader a profité de tous les progrès que ces grands esprits ont fait faire à la pensée ; mais il a, dès l'origine, combattu leurs erreurs, quand personne encore ne les soupçonnait, et a été seul à soutenir toujours contre eux la cause de la science chrétienne.

Baader unit la religion positive et la philosophie par un mysticisme qui rappelle Jacob Bœhme. Jacob Bœhme a partagé l'étonnante destinée de Spinosa. Ces magnifiques génies n'ont exercé aucune influence sur leur temps. Il a fallu deux siècles et plus à l'esprit humain pour arriver à les comprendre. Ils n'ont trouvé qu'aujourd'hui des penseurs capables de converser avec eux ; et ils ont présidé à la révolution philosophique de l'Allemagne, comme Montesquieu et Rousseau à la révolution politique de la France. Schelling, dans son premier système, et Hegel, relèvent de Spinosa ; ils se réclament aussi de Jacob Bœhme, mais c'est à tort : ils l'ont mal compris. Baader est son véritable descendant. Les mystiques du moyen âge, Paracelse, van Helmont, sainte Thérèse, madame Guyon, Swedenborg, Pascalis et surtout Saint-Martin, étaient également familiers à Baader.

Lorsque le roi de Bavière voulut faire de l'université de Munich le centre d'une réaction religieuse contre les idées nouvelles, Baader fut appelé à y professer la philosophie. Il finit par être assez mal vu. Le roi voulait restaurer le moyen âge plus encore que le christianisme, et Baader avait une libéralité de vues qui s'accordait mal avec ces projets. J'ai parlé de bizarreries mystiques; mais toutes les fois qu'il sait s'en préserver, il retrouve le haut bon sens du génie. Il se distingue même entre les penseurs de l'Allemagne par son esprit pratique. Il s'est fort occupé de politique, et toujours avec indépendance. En 1815, il conseilla à la Sainte-Alliance de légitimer sa cause par un grand acte de justice, la restauration de la nationalité polonaise. A la même époque, il signalait avec un coup-d'œil prophétique le besoin qu'avait donné la révolution française de réaliser socialement les principes évangéliques de justice et de charité. Après 1830, il s'occupa le premier, dans son pays, des prolétaires, et ce fut avec un esprit généreux. Tout cela ne le mettait pas en faveur auprès du roi, moins encore ses idées sur l'Eglise. Baader s'est détaché de Rome; il s'est prononcé avec force contre la suprématie du pape. Il voulait d'un catholicisme régi par les conciles et démocratiquement constitué. L'église grecque répondait le mieux à son idéal; et dans son dernier écrit, peu de temps avant sa mort, il cherche à établir la suprématie de cette Eglise sur celle de Rome.

La théorie de la liberté est ce qu'il y a de capital dans Baader. La philosophie allemande est venue aboutir au panthéisme. Hegel est l'inévitable conclusion de Kant. On a compris alors que la logique seule menait à un Dieu

universel, à un monde nécessaire, et que, pour échapper au panthéisme, il fallait la dépasser et réhabiliter la liberté. Tout l'effort des adversaires intelligents de Hegel porte sur ce point. Baader a suivi cette tactique bien avant les autres. Il a donné le signal et le plan de l'attaque, et a beaucoup contribué au changement de Schelling et au discrédit du panthéisme en Allemagne.

Il faut, d'après Baader, distinguer trois moments dans l'histoire de l'homme. Dieu le crée innocent; mais cette pureté originelle n'est pas la perfection. L'homme est créé pour aimer Dieu. Or l'amour n'est pas cet instinct primitif du bien imposé par la nature; il suppose le consentement, il est le libre don de soi-même. Mais la liberté n'est pas le libre arbitre, le choix du bien ou du mal. Le bien seul est la liberté. Le mal est l'esclavage; car la volonté coupable est sous la servitude des attraits qui la dominent, et des lois divines qui répriment ses désordres, la frappent d'impuissance et la paralysent. Le libre arbitre n'est donc pas la liberté; il est le choix entre elle et l'esclavage. Il n'est pas la perfection; il n'en est que la possibilité. Il n'est pas l'amour; il n'en est que la porte. Il doit donc être franchi et dépassé. Mais si la liberté est une charité immuable, éternelle, une vie divine dont on ne peut déchoir, elle n'en présuppose pas moins le libre arbitre. Pour se donner librement, il faut pouvoir se refuser. Il y a donc un moment où l'homme est appelé à se donner ou à se refuser à Dieu; l'alternative est offerte : il choisit. Après l'innocence, avant l'amour, le libre arbitre ou l'épreuve. La tentation est donc pour l'homme, et généralement pour toutes les créatures libres, une nécessité, mais non point la chute. Unies

d'abord fatalement à Dieu, sans conscience propre, elles doivent se distinguer de lui. Mais cette distinction n'est point nécessairement une contradiction ou une révolte ; c'est ce que le panthéisme méconnaît. Il distingue aussi dans l'histoire de l'homme trois moments, mais le second est la chute, au lieu d'être, comme l'exige la pensée, la tentation, qui peut avoir deux issues. Le choix fait ne peut être prévu. Il ne se connaît pas *a priori;* car le contraire était également possible. On ne le connaît donc que par l'événement. C'est l'expérience, et non la raison, qu'il faut interroger ; elle trouve ici sa place dans toute philosophie qui reconnaît la liberté.

Or le mal est entré dans le monde : l'expérience le témoigne. Quelle devait être la suite de cette chute? Le choix accompli, le libre arbitre cesse aussitôt. Il n'est ni le bien ni le mal ; il le précède ; il est l'égale possibilité de l'un et de l'autre. L'homme devait demeurer à jamais fixé dans la décision prise. Or le mal n'est que néant et douleur ; car Dieu est la vie. La conséquence de la chute était pour le monde l'éternel néant et l'universelle douleur ; ce n'est pas ce qui a eu lieu : la chute a donc été réparée. Mais l'homme déchu ne pouvait recevoir la vie que si Dieu, le principe de vie, s'associait de nouveau à lui. Dieu devait descendre pour cela dans les abîmes où nous a précipités le mal ; il devait partager nos douleurs, porter le faix de nos peines, s'abaisser à toutes nos humiliations, se faire entièrement semblable à nous, connaître même la mort. Le sacrifice du Calvaire pouvait seul sauver une race déchue. Le but de ce grand holocauste était d'élever l'homme à l'amour éternel dont il s'était exclu ; mais ce ne pouvait être l'effet immédiat. Cet amour exige la

coopération du libre arbitre ; le libre arbitre devait donc être rendu. L'homme a été replacé, par la vertu de l'expiation divine, dans la position où il se trouvait à l'heure de l'épreuve, libre de choisir, avec une différence toutefois. Il avait alors l'instinct du bien, il a maintenant celui du mal. Il doit mourir à lui-même, s'il veut renaître à Dieu. La croix est pour l'homme et pour Dieu le seul moyen de réunion depuis la chute.

Le déisme et le panthéisme pallient le mal ; l'un et l'autre n'y voient que l'inévitable imperfection du fini ; mais le mal est si peu le fini, qu'il est, au contraire, l'effort du fini à se poser comme l'infini, de la créature à se faire le centre de tout, à usurper le droit de Dieu. Il n'est point, d'ailleurs, le contraire seulement du bien, comme le fini l'est de l'infini ; il en est la contradiction.

Le manichéisme regarde le mal comme positif ; mais il a le tort d'en faire une substance, un principe éternel. Or le dualisme est incompatible avec l'idée de Dieu. Ce système d'ailleurs, qui semble exagérer le mal, en atténue la gravité non moins que les précédents. En faisant du mal un principe éternel, il en fait un principe nécessaire ; c'est l'absoudre. Ces trois systèmes, à les prendre rigoureusement, sont donc unanimes à nier la liberté et la responsabilité du mal ; ils en méconnaissent la nature.

Ici se présente une grande difficulté. On peut dire : Le mal est impossible ; il ne saurait exister : ce que l'on appelle de son nom, ou n'est rien, ou n'est qu'une forme du bien, un de ses déguisements. Le bien seul peut exister, car Dieu est l'Etre. On ne peut donc supposer quelque chose qui soit hors de lui, qui soit contre lui ;

ce serait un non-sens. D'autre part, si l'on ne veut pas nier le libre arbitre, il faut accepter la possibilité du mal. Or, nier le libre arbitre, c'est nier l'expérience, la conscience, tomber dans le fatalisme et avec lui dans le panthéisme. — Voilà deux exigences également impérieuses. La contradiction, heureusement, n'est pas insoluble.

Dieu est l'Etre, donc hors de lui il n'y a que néant. L'homme est libre, donc il peut vouloir contre Dieu ; seulement alors sa volonté est néant. Il ne peut la réaliser ; il trouve l'opposé de ce qu'il cherche, et son œuvre le trompe. La volupté ruine les sens, l'orgueil amène l'abaissement, l'égoïsme est l'ennemi de notre intérêt : le mal se tourne toujours contre lui-même ; il est châtié par une divine ironie qui lui fait faire perpétuellement le contraire de ce qu'il se propose. Il obéit donc malgré lui, et son impuissante révolte est aussi bien soumise que la plus fidèle obéissance. Le mal manifeste Dieu comme le bien, seulement d'une autre manière : par son néant il proclame que Dieu seul règne et seul est. L'effet, étant toujours le contraire de ce que veut la volonté coupable, est divin. Le mal n'existe que subjectivement ; il essaie en vain de se réaliser, il ne peut se donner l'existence objective. Il y a dualité dans les volontés, non pas dans leurs actes : toutes, elles exécutent les desseins éternels. Les créatures, qu'elles le veuillent ou non, n'accomplissent jamais que les ordres divins. *Fata volentem ducunt, nolentem trahunt.*

Contemplée de ce point de vue, l'histoire se montre à nous sous un jour tout nouveau. L'homme, malgré les obstinés égarements de sa liberté, ne fait jamais que suivre la route tracée par la Providence ; il est inhabile

à troubler l'universelle harmonie; il exécute toujours la pensée divine. Et quelle est cette pensée? Pour notre race déchue, il n'y en a qu'une, la rédemption. Elle est l'œuvre miséricordieuse, l'événement magnifique dont les siècles se transmettent l'accomplissement. Au milieu de l'histoire s'offre le sacrifice qui sauve l'humanité : le christianisme est fondé. Tout jusqu'alors le préparait; tout, depuis son apparition, concourt à son établissement universel. Il est la puissance qui entraîne le monde à un progrès incessant, et le provoque infatigablement à la justice, à l'unité, à l'amour. On ne peut connaître d'avance la volonté de l'homme : on peut prévoir celle de Dieu, que l'homme a deux manières, à son choix, d'accomplir. On n'est plus dans le fatalisme, cet insipide lieu commun des modernes philosophies de l'histoire; mais on demeure dans un ordre d'autant plus majestueux que le désordre même finit par l'établir.

A cette théorie, que Baader a développée en plusieurs endroits de ses ouvrages, notamment dans le premier cahier de la *Dogmatique spéculative*, se rattache encore une idée importante. Le bien et le mal donnent à toutes nos facultés, à l'imagination, à la pensée, au sentiment aussi bien qu'à la volonté, une direction différente. Les passions asservissent tout notre être. L'homme, sous leur empire, ne voit plus les choses sous leur véritable aspect, et il en est incapable. Le mal obscurcit, trouble, égare l'entendement, le frappe de folie et de sophisme : le bien l'illumine et le rectifie. La volonté a donc sur l'intelligence une décisive influence. Dans l'ordre moral, les convictions dépendent de la pratique. Une vie sensuelle et égoïste mène à d'autres croyances qu'une vie

chaste et dévouée. Les âmes médiocres ont une autre philosophie que les cœurs tourmentés de la noble ambition de l'infini. Tous les hommes, à l'origine, ont sans doute un principe commun ; ils entendent d'abord un même ordre de la conscience ; mais, selon qu'ils obéissent ou non, leur conscience s'altère ou garde sa pureté, leur entendement s'obscurcit ou s'éclaire. Il y a action de la pensée sur la volonté, et réaction de la volonté sur la pensée ; elles ne sont point isolées : l'homme est un. Il faut donc, dans la recherche de Dieu, se ceindre d'obéissance, selon l'expression du poëte oriental. Tout ceci peut être regardé comme vrai. L'expérience montre que notre conduite exerce un grand empire sur notre pensée. La raison enseigne que le vrai et le bon sont uns. L'homme n'est donc pas dans la vérité tant qu'il demeure dans le mal. Il peut avoir d'elle alors une image abstraite et morte ; il ne possède pas la vérité vivante et réelle. Pour bien penser il faut bien vivre.

Baader s'est, dans la philosophie de la nature, aussi nettement séparé du panthéisme que dans la théorie de la liberté. Les poëtes, inspirés par leur génie divinatoire, ont vu dans les tristesses et les joies de la nature, dans ses fêtes et ses deuils, dans ses voluptés et ses fureurs, l'image de nos espérances et de nos regrets, de notre bonheur et de notre infortune, de nos amours et de nos haines, l'image de l'homme tombé. Les religions sont unanimes à expliquer par une chute les fléaux de la nature, et par le péché la mort. Que doit penser la philosophie ? On trouve ici les mêmes solutions que pour la liberté. Le déisme et le panthéisme voient dans la mort comme dans le mal une institution nécessaire à l'économie du fini. Mais la mort n'est pas plus néces-

saire que le mal. Nous avons au dedans de nous le type d'une nature idéale, dont les formes sont d'une irréprochable correction ; elle ne connaît ni souffrance, ni laideur, ni déclin ; elle a l'éternelle jeunesse de ce qui est parfaitement beau. La raison enseigne qu'il doit y avoir harmonie de l'idéal et du réel. Cette harmonie n'existe pas dans l'ordre présent de la nature ; il n'est donc pas l'ordre divin, l'ordre légitime, l'ordre primitif. La nature souffrante, infirme, périssable, est une nature déchue. La mort est donc la suite du mal et n'affligeait pas le monde avant le péché. Baader arrive ici à une hypothèse aventureuse. La mort, selon lui, était avant l'homme, l'histoire des révolutions du globe le prouve : il y a donc eu une chute antérieure à celle de l'homme, et la création de la terre est en rapport avec cette ancienne catastrophe. Le chaos de la *Genèse* n'est que les ruines confuses de la région céleste que gouvernait Satan et que troubla sa révolte. Le travail des six jours a eu pour fin d'ordonner et de réparer cette grande destruction. Ce ne fut qu'au terme de l'œuvre que la puissance du mal fut domptée. La mort était emprisonnée ; la désobéissance de l'homme lui ouvrit de nouveau les portes.

La nature, Isis voilée, semble vouloir punir les audacieux qui osent tenter ses mystères. Baader s'est permis, dans la philosophie de la nature, d'étranges aberrations. Il revient aux élucubrations de Jacob Bœhme et de Paracelse. Il est à regretter aussi qu'il ait donné dans son système, aux merveilles du somnambulisme, une place qu'elles n'ont pas dans la nature. S'il est frivole de négliger aucun fait, il est téméraire de trop vite expliquer ; il faut d'ailleurs toujours garder la juste proportion, et l'uni-

vers ne s'explique pas par une crise nerveuse. Baader a suivi avec grande attention la fameuse voyante de Prevost, qui a tant occupé toute l'Allemagne savante et rêveuse, et jusqu'à Strauss lui-même ; il est fâcheux qu'il ait jeté par là quelque défaveur sur sa philosophie, qui renferme, du reste, tant de précieux aperçus.

Baader n'a pas en Allemagne toute la réputation qu'il mérite. On ne lui a pas encore pardonné le dédain qu'il avait de l'appareil systématique dont on a si fort la superstition au-delà du Rhin. Il a dérouté les habitudes de lourde méthode qu'affectionne la science allemande. Baader, au lieu de faire un gros livre, a dispersé ses idées dans une multitude de brochures, et l'on a bien quelque peine à réunir en un même corps tous les membres de son système. Mais on sent toujours chez lui l'intime harmonie qui coordonne tous les détails. Baader n'en a pas moins exercé une grande influence ; par sa polémique surtout, si incisive et spirituelle, il a beaucoup contribué à la réaction contre le panthéisme. Il compte ses partisans les plus nombreux parmi les mystiques et les théologiens philosophes. Julius Müller, entre autres, a écrit d'après ses principes un livre remarquable sur la chute et la rédemption. Hoffmann a publié, pour servir d'introduction à la philosophie de Baader, un volume facile et agréable : *Die Vorhalle zu Baader.*

Il paraîtra peut-être, après tout, paradoxal de dire que Baader est un des philosophes allemands dont l'étude pourrait avoir le plus d'attraits et de profit pour nous. Nous croyons qu'il en est ainsi pourtant. Baader aimait l'esprit français et le savait comprendre. Il avait même pour lui une prédilection qui lui a donné fantaisie d'écrire un jour en français (et quel français !) deux petits

traités, qui feraient prendre de ce penseur une idée bien fausse à ceux qui ne le connaîtraient pas autrement. Malgré toutes ces excentricités et de fâcheuses préoccupations, il y a dans Baader une verve, une originalité, un rapide et libre mouvement que nous suivons plus volontiers que les lentes évolutions d'une métaphysique d'école. Sa pensée est profonde et difficile ; mais, sauf les abus de mysticisme, précise, nette, bien déterminée. Surtout, ce ne sont point chez Baader de vaines abstractions : c'est l'homme trop visionnaire, sans doute, et trop entouré de spectres, mais enfin l'homme vivant et réel, qu'il s'efforce d'étudier et de faire connaître. Baader a semé ses ouvrages d'une foule d'aperçus ingénieux, de vues nouvelles et d'idées fécondes. Il y a plus de bonne psychologie chez lui que dans aucun autre philosophe allemand. Ce n'est souvent qu'un trait, une saillie, quelquefois une boutade, toujours une vive lumière[1].

[1] Suit une partie bibliographique que nous ne jugeons pas nécessaire de donner ici. Ed.



# IV

# CRITIQUE RELIGIEUSE ET MORALE DU PANTHÉISME[1]



## I

Le panthéisme est fort en vogue aujourd'hui : chacun en parle et le juge ; plusieurs se prononcent pour lui qui ne le connaissent pas ; d'autres l'attaquent avec une injustice et une ignorance qui servent sa cause ; grande est la confusion autour de lui. Peu d'erreurs sont à la fois aussi grossières et aussi savantes, aussi dangereuses et aussi perfides, aussi opposées à la vérité et aussi habiles à se déguiser sous ses formes. Retenus par le soupçon, séduits par la ressemblance, il en est sans doute qui hésitent, tourmentés d'une crainte d'autant plus inquiète qu'elle est plus vague. A l'entendre, le pan–

[1] Cet article, publié dans la *Revue suisse* de 1838, est le premier ouvrage sorti de la plume de Lèbre. Il mérite à ce titre tout l'intérêt du lecteur et en même temps son indulgence pour certaines formes de style dont la couleur un peu vive semblera peut-être étrangère à la gravité du sujet; on peut signaler ce défaut avec d'autant moins de scrupule qu'il a complétement disparu dans les productions subséquentes de notre auteur. Ed.

théisme est un avec le christianisme : s'il aspire à lui succéder, c'est pour révéler le sens caché de son dogme et le dégager des symboles de la religion ; l'un n'est que la forme populaire de l'autre ; c'est l'égoïsme qui les repousse tous deux et la charité qui les accueille. Trompeuses paroles ! il a beau dire : il est l'ennemi mortel du christianisme et avec lui de la charité ; ceux qu'il entraîne, il les entraîne à leur ruine. Il faut dévoiler son mensonge ; il faut apprendre à chacun ce que ce nouvel hôte nous réserve ; il faut lui imprimer au front une flétrissure qui partout le fasse reconnaître et proscrire. Ne tardons pas davantage. Il grandit chaque jour. En Allemagne il n'est presque pas d'université où il ne compte un puissant parti. En France des voix impétueuses et passionnées le proclament avec éloquence ; plusieurs sont ouvertement à lui ; beaucoup d'entre ceux qui ne l'avouent pas encore, lui appartiennent par ce qu'ils ont de meilleur ou de plus récent ; Cousin par son histoire de la philosophie ; Lamennais par sa doctrine politique ; Lamartine par sa nouvelle pensée ; tous ceux qui se rattachent au point de vue humanitaire ; partout on retrouve ses traces ; il n'est pas jusqu'à la blême psychologie de Jouffroy qui ne répète avec emphase quelques-unes de ses plus hautaines paroles. La plupart des socialistes modernes, les disciples de Saint-Simon et de Fourier cherchent à le réaliser. Gouvernement, science, art, industrie, ils veulent tout transformer à son image. Ce n'est pas aux penseurs seulement qu'ils s'adressent ; c'est au peuple, et le peuple écoute.

Au moment où le panthéisme fait de tels progrès, il importe de signaler ses dangers et d'effrayer à temps. C'est sa religion et sa morale que je veux faire connaître

aujourd'hui. Je m'adresse à tous, car il importe à tous de savoir où est l'égoïsme et où est la charité, où le bien et où le mal.

Et d'abord le panthéisme nous apprend que Dieu avant d'être n'était que possible : son existence possible ou virtuelle a précédé son existence réelle et comprenait en germe, confondues ensemble, les gloires manifestées plus tard.

Qu'est ce Dieu qui n'existe pas de toute éternité, cet être qui n'est pas, ce néant qui deviendra tout et qui n'est rien, ce fantôme qui s'évanouit dans le vide? Que les adeptes vous l'apprennent s'ils le savent !

Ce Dieu qui n'est pas encore, veut être : il ne peut rester dans sa misère ; il est nécessaire qu'il passe à l'existence réelle et il ne se réalise que par le monde. Ne croyez donc plus que toutes les créatures ensemble sont un néant devant Dieu et qu'il se suffit à lui-même. Non ! sans elles il ne serait pas. L'idée divine se réalise d'après une évolution progressive dont la loi est le Verbe générateur du monde. Ce Verbe déploie dans sa brillante variété l'infinie richesse de l'Idée. L'Idée néanmoins toujours égale à elle-même triomphe des contrastes apparents de sa diversité et réussit enfin dans son effort à exprimer son identité absolue. C'est le règne du Saint-Esprit. Alors le Dieu réel manifeste toutes les richesses cachées dans le Dieu primitif et virtuel ; il lui est égal et parfaitement uni. Voilà le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Ce Dieu triple et un a pour caractère essentiel d'unir toutes choses dans une identité absolue : il est impersonnel de sa nature, parce qu'en s'élevant au-dessus

de toutes distinctions, il s'élève au-dessus de toutes les personnalités; mais l'existence réelle de l'esprit est personnelle; ce Dieu n'est donc qu'une abstraction; d'abord le germe d'un néant, puis un néant. Il n'est que la notion la plus générale, l'Idée universelle dans ses trois moments, l'infini, le fini et l'union de tous deux, l'identité, la distinction et le retour à l'identité. Abstractions qui chérissent des abstractions! Les voilà toutes trois glacées par le souffle du néant, frileuses et grelottantes, qui font un inutile effort pour trouver la vie dans leurs froides amours. Ombres gigantesques d'autant plus effrayantes que je ne vois point de corps qui les projette; spectres de Dieu qui se dessinent confusément sur les ténèbres, ridicule et odieuse vision!

Dans le christianisme, au contraire, le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois personnes unies dans l'amour, riches dès avant les siècles de tous les trésors de la vie, libres d'épandre de leur sein ou de retenir les torrents de l'être. Le monde ne subsiste que par eux: il n'a rien ajouté à leur gloire; il n'en a rien retranché; en le soutenant ils n'en demeurent pas moins distincts de lui en tant que personnes: bien élevés au-dessus de leurs œuvres, immuables parce qu'ils sont parfaits, ils règnent sur un même trône au plus haut des cieux.

Ce n'est pas seulement la personnalité, c'est l'éternité aussi qui distingue le Dieu des chrétiens du Dieu des panthéistes. Je suis celui qui suis, dit-il à Moïse dans le buisson ardent. C'est que l'être et l'éternité sont une même chose. Ce qui est n'est pas véritablement, s'il n'est le même hier, aujourd'hui et demain. Ce qui change et se transforme n'est pas, il devient: ce qui de-

vient passe et n'est qu'apparence et illusion ; le devenir cache le néant et la mort parce que l'être et la vie sont éternels ; cela seul finit, qui commence. Et pourtant le Dieu des panthéistes, loin d'avoir une éternelle réalité, se fait : il n'est pas, il devient. Il mendie au monde la réalité et ne reçoit de lui que peu à peu cette aumône. A-t-il atteint la plénitude de l'existence, il cesse aussitôt d'agir. Il n'a plus rien à faire puisqu'il faisait tout dans l'unique but de se réaliser. Et pourtant alors seulement il est Dieu dans le sens vrai du mot, si jamais il peut être ici question de ce sens vrai : Dieu n'arrive ainsi qu'à la fin : il est l'achèvement universel ; il n'est au monde que ce que la clef de voûte serait à un pont jeté sur le néant.

Qu'est-il, ce Dieu ? L'Esprit universel, la raison absolue réalisée dans la philosophie. Dieu éclot ainsi dans la philosophie et cette philosophie est le moderne panthéisme, poétique avec Schelling [1], dialectique avec Hegel, social avec Saint-Simon et Fourier. C'est Hegel qui lui a donné la formule la plus sévèrement philosophique et lui a conquis le peuple le plus nombreux, mais sous ces différentes formes, il est inspiré du même esprit : toujours son Dieu est impersonnel, ne se réalise que par le

[1] Lorsque j'accuse Schelling de panthéisme, je ne parle que de sa philosophie de la nature. Il l'a maintenant considérablement modifiée, ou, pour mieux dire, il l'a abandonnée pour un nouveau système dont le principe est un Dieu personnel, libre et éternel. Acceptant franchement pour lui le christianisme, il a voulu l'unir à la philosophie et terminer la triste guerre de la science et de la foi. Le pouvait-il avec tout ce qu'il a retenu de son ancienne pensée ? Son succès a-t-il été aussi heureux que son intention était sincère ? Il ne me le semble pas.

monde et successivement. Bénissez donc votre époque, la plus glorieuse de toutes puisqu'elle est illustrée par l'avènement de Dieu ! Il a enfin paru, ce dernier né de la création ! Mais laissez-moi vous dire les longues douleurs de son enfantement.

L'idée divine tombe dans l'existence réelle. Elle suit dans son développement une loi qui ne lui permet d'atteindre le degré suprême qu'après avoir franchi un à un tous les degrés inférieurs. Elle se fait nature avant de se faire esprit et dans la nature d'abord caillou. Oui ! et ne vous raillez pas. Ce Dieu caillou est un progrès sur le Dieu primitif, et nous sommes vraiment la race de Deucalion. Cette réalisation de Dieu, selon le panthéisme, est à la fois un mal et un bien, une chute et un relèvement ; avec elle commence la guerre qui déchire l'univers.

De sa riche plénitude l'Idée divine tombe dans l'extrême indigence de la réalité : c'est la chute. Ce n'est pas de l'homme, c'est de la nature qu'elle date. Ce n'est pas la créature qui en est coupable ; c'est Dieu lui-même qui, de ses hauteurs infinies, se précipite dans les plus profonds abîmes. Mais pourquoi parler de coulpe ? Elle est innocente, cette chute, elle est irréprochable puisqu'elle ne peut pas ne pas arriver, puisque Dieu, contraint de passer à l'existence réelle, l'est aussi d'en revêtir d'abord la forme la plus humble et la plus chétive. Pourquoi même parler de chute ? Si chaque fait nouveau est un développement et un développement nécessaire d'une même idée, il n'y a que progrès. Il peut bien y avoir une misère innée, qu'il faut surmonter, et le mal être l'aîné du bien, mais de chute jamais. Avec cela Dieu toujours et partout et lui seul, hier inférieur

à ce qu'il est aujourd'hui, Dieu qui commence par se faire diable afin de donner sans doute l'exemple de la conversion ! La chute qui dans le christianisme proclame la magnifique sainteté de Dieu et le glorieux péril de notre liberté, devient ici un monstrueux blasphème.

Si c'est Dieu qui tombe, c'est Dieu qui se relève. Par un long et laborieux effort il brise successivement les formes où il s'est emprisonné. Tourmenté du besoin de devenir Dieu, longtemps il n'y réussit pas et a sa place dans l'enfer, où Tantale voit fuir sous ses lèvres l'eau dont elles sont avides, où Sisyphe roule en vain son rocher vers la cîme. Il est obligé de suivre pas à pas une route dure, arrosée de ses pleurs et de son sang, attristée par ses propres ruines, monuments de sa colère contre lui-même. Sans cesse il meurt pour ressusciter plus glorieux. Son infortune est grande vraiment et serait digne de notre pitié s'il ne se l'était imposée lui-même et pour lui seul. Sa croix est lourde, mais il la porte pour ses propres erreurs. On a vraiment le droit de lui crier : s'il est Dieu, qu'il se délivre lui-même. Est-ce là ce que nous pouvions te dire, ô Christ ! quand tu portais nos péchés sur le bois ?

Péché et grâce, guerre de deux adversaires irréconciliables, dont l'un triomphe sûrement de l'autre, tout cela est illusoire avec le sens que le panthéisme donne à la chute et à la rédemption. L'une et l'autre sont de Dieu, par lui et pour lui. Il n'y a qu'une histoire et dans cette histoire qu'une volonté. Il n'y a qu'un chemin où chaque pas du voyageur solitaire est déterminé par un arrêt inflexible. Au lieu de la dualité chrétienne, l'unité : et pourtant cette dualité seule discerne le bien

et le mal et maintient dans leur rigueur les droits de la conscience. D'après le panthéisme, le mal est la voix de Dieu comme le bien. Ce qui aujourd'hui est bon devra être dépassé demain ; également nécessaire aujourd'hui et demain, il sera toujours irréprochable. Le pire est le meilleur quand il arrive, parce qu'il n'y a dans le vrai ni bien ni mal, parce que la nécessité inexorable qui détermine tout, anéantit la liberté, et avec la liberté la moralité, et contraint à un système d'accomodement universel. Malgré cette paix apparente, l'idée divine, toujours en lutte avec elle-même, détruit ses premières manifestations, en crée d'autres à la place, qu'elle détruira à leur tour. L'ami de la veille devient l'ennemi du lendemain. Cet adversaire qui renaît de ses blessures, hydre aux cent têtes, pourrons-nous le saisir? Oui ! il est le relatif qui jamais n'exprime l'Idée absolue dans sa plénitude ; obligée de se manifester par son moyen et toujours mécontente de son insuffisance, elle détruit sans cesse et sans cesse renouvelle les formes qu'elle lui emprunte. Il est le fini qui s'attache à l'idée infinie quand elle sort de sa misère primitive pour se réaliser, manteau de douleurs jeté sur la nudité de Dieu, comme la robe du Centaure sur les épaules d'Hercule. Le mal n'est que cette imperfection du fini, et le peuple l'a personnifié dans Satan, allégorie inutile aujourd'hui à notre intelligence émancipée : elle n'est plus bonne qu'à faire peur aux enfants ou qu'à amuser les poètes, ces sublimes enfants. J'entends les adeptes se courroucer. Dieu, disent-ils, est le bien absolu ; il n'y a de péché que dans ce qui n'est pas sa parfaite image ; ce n'est pas lui, c'est son absence qui constitue le mal. Je l'accorde si vous reconnaissez que dans votre Dieu il faut distinguer Dieu

et ce qui ne l'est pas, Dieu et son ennemi ; car enfin c'est Dieu qui ne réalise d'abord que son imperfection. Le mal est sa méthode ; force lui est de le traverser et de le commettre pour arriver au bien. Votre Dieu se prostitue au diable ! Il se dédouble en l'Idée infinie, parfaite, toujours égale à elle-même et en sa manifestation finie toujours imparfaite, en l'Idée éternelle et en sa manifestation passagère. Il allume dans son sein une guerre dont il est le théâtre et l'acteur : il jette l'anathème sur sa tête, il se dévore les entrailles. Guerre simulée toutefois ! Que Dieu se condamne ou se justifie, qu'il se survive ou se couche au cercueil, il n'y a jamais que lui et son action. Dualité et unilité également misérables et mensongères.

Tel est le procédé par lequel Dieu se réalise, tel est son âpre sentier. La nature surtout est semée d'angoisses inouïes. Elle est le Gethsémané de ce Christ ; elle est la coupe qu'il voudrait détourner de ses lèvres ; ce n'est pas notre péché, c'est l'impuissance divine qui y verse le fiel. Dans la nature l'Idée s'est, pour ainsi dire, égarée, la raison suprême se cherche et ne se retrouve plus, elle y souffre d'une mystérieuse folie. Elle sommeille dans la pierre et rêve dans l'animal. Où s'éveillera-t-elle? Dans l'homme. Mais si dans l'homme pour la première fois elle gagne la forme qui lui est propre, celle de l'esprit, il faut le long travail de l'histoire pour que, riche de tous ces trésors, elle apparaisse enfin dans la philosophie comme Raison absolue. C'est ainsi l'homme qui est nécessaire à Dieu : sans lui Dieu serait toujours captif dans les liens de la nature ; il ne s'achèverait jamais lui-même, statue à peine ébauchée qui demeurerait engagée dans le bloc informe.

Pour préparer l'époque où l'Idée manifestera tout son éclat, les siècles suivent les siècles, les générations se pressent dans le tombeau : elles passent toutes parce que toutes réalisent imparfaitement la pensée absolue, seule éternelle. Ainsi l'homme meurt pour son Dieu et s'immole pour lui, victime d'un crime qui n'est pas le sien, hostie offerte pour une faute étrangère. Je vois bien un Calvaire, mais c'est l'homme qui le gravit; une croix, mais c'est l'homme qui y est cloué : Dieu est sauvé, l'homme accomplit le salut. Voilà certes une immense gloire! Que nous la payons cher cependant! Jamais qu'une inexorable fatalité dont nous sommes les martyrs. La liberté tombée, tombent avec elle le bien et le mal, et la charité, cette beauté suprême de tout ce qui la possède. Si l'homme n'est pas l'artisan de la chute, s'il n'a pas le triste privilége d'introduire le mal, il n'a ni le souvenir d'une innocence primitive, ni la promesse d'une sainteté parfaite : il est créé déchu et toujours, en tant que personne, il sera mauvais, puisque l'Idée universelle seule est parfaite. La perte de notre personnalité est ainsi nécessaire pour nous unir à Dieu; l'immortalité que rêve l'homme ne ferait que perpétuer notre misère loin de lui : nous devons bénir la mort qui nous anéantit. Les générations sont à l'humanité, qui seule dure toujours, ce qu'est au serpent la peau qu'il renouvelle chaque année, et l'homme n'est qu'une écaille de cette peau.

Par son progrès continuel Dieu en vient à exprimer dans l'humanité sa pensée absolue : l'humanité se sent alors une avec lui : c'est le sentiment religieux. Si l'on a saisi ce qui précède, on comprendra que, d'après le panthéisme, Dieu tel que les cultes nous le montrent n'existe

pas par delà les mondes créés, comme personne éternelle. Il existe en tous. Ce n'est pas l'esprit individuel, c'est l'esprit général qui peut avoir conscience de son identité avec lui.

Je continue à exposer le système. Comme en toutes choses il y a progrès dans les religions. Elles sont également des révélations du même Dieu ; mais le christianisme, la plus parfaite, triomphera de toutes. Il y a dix-huit siècles qu'un esprit sublime sentit tressaillir en lui la plénitude de la divinité ; il annonça l'incarnation de Dieu dans l'homme, sa mort et sa résurrection. Le siècle, encore incapable de contempler l'Idée pure, l'a vue sous le voile du symbole. L'imagination aidant à la pensée a personnifié en Jésus les doctrines qu'il enseignait. Les peuples l'ont par acclamation salué du nom de Fils de Dieu ; il est devenu le Rédempteur qui unit Dieu à l'homme et s'immole pour sceller cette union : mais il n'est vraiment que le premier de ceux qui ont proclamé ces mystères, homme pécheur comme nous. Le vrai Christ est l'humanité. C'est en elle que Dieu s'incarne : c'est elle qui est née du père invisible et éternel, et d'une mère visible et mortelle, à savoir de l'esprit et de la nature. Elle est sainte parce qu'elle ne fait rien qui ne se doive faire. C'est elle qui meurt sur la croix et qui ressuscite. Elle crucifie la chair lorsque dans la suite de l'histoire elle efface les différences de races, de climats et de mœurs, les variétés profondes et nombreuses qui la divisent, fait tomber les barrières qui isolent l'homme de l'homme et le peuple du peuple, franchit les bornes du temps et de l'espace et détruit l'empire de la nature. En crucifiant la nature, elle la nie, et comme la nature est elle-même la négation de

l'esprit, l'humanité en la niant affirme l'esprit ou se spiritualise : en mourant à la chair elle ressuscite à l'esprit. Après chaque résurrection, elle monte au ciel ou réalise mieux qu'auparavant l'Idée divine. La négation de la négation égale l'affirmation, tel est le mystère de la croix, le sens le plus sublime de l'Evangile, le remède à toutes nos souffrances, la parole la plus tendre de l'amour que notre siècle doit faire graver en lettres d'or sur le portail des cathédrales. C'est l'humanité aussi qui fait les miracles. Qu'est-ce en effet que le miracle? Le règne de l'esprit sur la nature. Elle opère donc les miracles quand, affranchie de la nature, elle en fait la matière impuissante de son activité; les chemins de fer sont jusqu'à présent le plus glorieux de tous. Christ va bientôt paraître sur la route d'Yverdon à Morges, et ses Apôtres, joyeux, se réveilleront de leurs cendres pour prendre des actions. Vous croyez peut-être que je force les conséquences. Nullement! Je ne fais que citer le plus habile théologien de l'école, Strauss, qui sait dire de telles choses avec une merveilleuse gravité [1]. Ah! par quelle terrible ironie la nature se venge-t-elle de ses puissants maîtres lorsque foulant leur orgueil, elle fait accourir des épidémies cruelles dont le nom est aussitôt répété d'un bout de la terre à l'autre par des lèvres pâles et tremblantes! Que leur dit-elle en ces jours d'angoisse? qu'ils aient à se vanter de triompher de sa force quand ils auront triomphé

[1] Voir Strauss, *Vie de Jésus*, tome II, conclusion, surtout à la page 735, le passage qui se termine par ces mots : « La négation de la négation est le seul chemin qui conduise l'homme à la vraie vie spirituelle. »

de la mort, et de la mort quand ils auront vaincu le péché.

Ainsi d'après le panthéisme, l'histoire évangélique, fausse quand on l'entend d'un seul homme, de Jésus, devient vraie quand on l'entend de l'humanité, quand laissant de côté la personne on ne retient que l'Idée générale. Alléguera-t-on la véracité des écrivains sacrés? Il ne la conteste pas : mais selon lui, les hommes encore captifs dans les sens ne pouvaient saisir que par l'imagination ce qu'ils saisissent aujourd'hui par la raison : leur intelligence inhabile à la pensée pure, comprenait alors toutes choses par le procédé poétique dont une loi est de personnifier les idées générales. Ces fictions, par lesquelles l'esprit avant d'être émancipé s'exprime à son insu en vertu d'une nécessité intérieure, s'appellent des mythes. Toutes les religions personnifient l'Idée universelle ; toutes sont mythologiques, et le christianisme n'est que la plus parfaite des mythologies.

Dieu a encore un progrès à faire. Il doit se dégager de ses symboles, déchirer le dernier des voiles qui le dérobent à son regard, ne plus rien ignorer de lui-même, contempler sa majesté face à face ; alors seulement, connaissance absolue, il sera Esprit absolu. Mais Dieu se réalise dans la conscience humaine ; il n'atteindra cette dernière cime qu'avec elle. C'est sur les ailes de la philosophie que l'humanité, dépassant la religion, s'envole jusqu'aux hauteurs où elle voit face à face la vérité et habite en elle. Dieu donc, dans la philosophie, a pour la première fois la conscience parfaite de lui-même, se possède et se réalise tout entier. Elevé par elle au-dessus de ses manifestations passagères, au-dessus des con-

trastes du fini, au-dessus du temps et de l'espace, victorieux de toutes les oppositions, il se connaît et se pose comme l'unité infinie, éternelle, absolue, et concilie tout en soi. Les choses ne sont hostiles en effet que dans leur isolement où elles se posent chacune à l'exclusion des autres. Ensemble, formes diverses d'une même pensée, elles s'unissent pour l'exalter, se prosternent devant elle, forment un chœur d'adoration et de louange: elles sont les feuillages d'un même arbre agités par une même brise, les cordes de la lyre infinie, les paroles de l'hymne éternel; soupirs, murmures ou chants, leurs voix se confondent dans l'universelle harmonie. Qui mêle ainsi toutes choses dans un même accord, qui les étreint dans un même embrassement et leur donne la paix avec l'unité souveraine? C'est Dieu dans la philosophie. De ce point de vue, la philosophie est la connaissance que Dieu acquiert de lui-même : comme avec cette connaissance il ne lui manque plus rien, la philosophie ne se borne pas à connaître Dieu, elle le fait, elle l'achève, elle est Dieu dans le sens le plus magnifique du mot. La raison humaine célèbre en elle le plus saint et le plus béni des mystères. Les puissances divines s'agitent encore une fois dans les douleurs de l'enfantement. Ce n'est plus comme aux jours anciens pour calmer les vagues émues du chaos, pour apaiser les tempêtes de la nuit primitive : c'est Dieu lui-même qui, arrivé à la perfection, laisse tomber les voiles qui dérobaient sa statue inachevée et apparaît dans sa plus radieuse splendeur; c'est le soleil d'éternité qui s'allume et flamboie sur l'univers; c'est l'allégresse de toutes choses qui saluent enfin le roi dont elles entendaient confusément la voix, dont elles entrevoyaient la lu-

mière, mais qui jusqu'alors était demeuré caché ; c'est le jour des noces, la communion universelle, le règne du Saint-Esprit, l'Eglise triomphante, Dieu tout en tous. La raison accomplit ces merveilles. C'est la philosophie qui crée ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre. C'est elle qui nous donne les magnificences de l'éternité révélées à St-Jean, et non seulement à nous, mais à Dieu aussi, qui sans elle en demeurerait privé. Ses félicités et ses gloires sont les plus hautes qui soient jamais réservées à Dieu et aux hommes.

Quoi ! cette orgueilleuse misère, ce ténébreux enthousiasme, cette orgie de la raison, cette hautaine Babel, seraient les joies des cieux, le banquet d'amour, la sainte Jérusalem ! Nous serions ainsi joués ! Dieu et l'éternité, qui depuis si longtemps nous étaient assurés, nous seraient ravis, et pour mieux insulter à notre douleur, on donnerait leurs noms à l'homme et à la terre, l'on nous forcerait de saluer cette nuit comme le jour éternel ! Quelle injure et quelle détresse !

La philosophie suit une marche progressive : elle n'atteint le terme qu'à la fin d'une longue course. Dieu, après avoir élaboré sa propre pensée dans la suite des systèmes, réussit à se connaître parfaitement dans le dernier qui résume tous les précédents, comme le christianisme résume toutes les religions. Ce dernier système est le panthéisme moderne. Si c'est là le nouveau soleil, je comprends pourquoi il fait si noir. Hégel fera donc oublier Jésus, la Science de la Logique les histoires de l'Evangile. Cette philosophie de sa main ridée essuiera nos pleurs, et son pâle flambeau éclairera notre sépulcre. Voilà le sens de toutes choses ! Pour prix de tant de douleurs, pour soulagements à tant de misères,

une douleur et une misère grandes plus que nulle autre : les saintes espérances déçues, les trésors éternels enlevés sans retour, l'homme laissé seul avec la terre, et, par une ironique pitié, sa terre appelée le ciel. Ah ! s'il en est ainsi, s'il nous faut survivre à ce que nous avons de plus beau et de mieux aimé, qu'on nous laisse du moins à nos souvenirs et à nos regrets, qu'on nous laisse tremper notre pain dans nos larmes !

Voilà le panthéisme. Bien différent de la philosophie du dix-huitième siècle, qui repoussait dédaigneusement du pied le christianisme, il accueille le pauvre morfondu, il le console et lui prophétise des triomphes ; il lui accorde la première place après lui ; est-il venu l'abolir ? non ! bien plutôt l'accomplir. Les panthéistes ne nient point en effet les différences que je viens de signaler ; mais, à les entendre, elles ne sont que dans la forme, ici populaire, là savante. Aussi se font-ils, en toute honnêteté, les faux monnayeurs du christianisme, afin de mettre leurs idées en cours parmi la foule. En toute candeur et dans l'intérêt du peuple qui ne les comprendrait pas autrement, ils le séduisent par le langage d'une sévère orthodoxie ; de temps à autre seulement ils laissent entrevoir leurs pensées avec assez d'art pour y préparer, avec assez de prudence pour ne pas effaroucher. Lorsque le temps sera venu, le papillon brisera sa chrysalide, la philosophie se dégagera de la religion et laissera de côté cette enveloppe désormais inutile. Aujourd'hui elle lui sert encore. Un petit nombre seulement peuvent être initiés au mystère de la science. Ce mystère consiste à substituer aux personnalités de la religion, à celles de Dieu, de Christ et de Satan, et généralement à toutes les personnalités, des idées

impersonnelles. Ne serait-ce là vraiment qu'une différence de forme, et l'esprit serait-il le même? L'esprit du christianisme est, je pense, la charité. Ce qui est un avec lui, l'est par la charité. Toutes choses passent, seule elle demeure éternellement. La nouvelle philosophie est-elle charité? elle le dit.

Assurons-nous-en.

## II

Il n'y a point de liberté possible avec le panthéisme : tout y existe en vertu d'une nécessité logique ; or l'amour est ce qu'il y a de plus libre, ce qui s'impose le moins. La liberté détruite, les mots de bien et de mal perdent leur sens ; il n'y a plus de péché : le remords, la conscience, chimères! La volonté sans pilote livre ses voiles à tous les vents, et ne le doit-elle pas! Le but suprême assigné à nos efforts par le panthéisme est de s'unir à la raison universelle, et les passions sont irraisonnables ; mais si elles m'entraînent, c'est nécessairement parce qu'en moi la Raison divine doit être captive dans une de ces mille misères où elle se plaît à s'emprisonner. Tout n'est-il pas déterminé par son action? tout ne marche-t-il pas avec elle à son triomphe? tout n'y mène-t-il pas de son mieux? Que ma volonté s'écoule donc dans toutes les séductions, si le désir de leur résister ne triomphe pas de leur force. Libre de se distraire sur tous les objets, de s'abandonner aux tempêtes des passions, pourquoi ne se livrerait-elle pas à la chair et au sang? Il leur faut des victimes pour les apaiser : pourquoi n'en serais-je pas une? Mon étoile polaire sera la volupté dans le sens le plus vaste du

mot, c'est-à-dire le libertinage de la volonté, la recherche en toutes choses du seul plaisir, l'attrait sensuel qui infecte jusqu'à la prière. Elle se déguise sous toutes les formes : tantôt gracieuse et souriante, parfois entourée d'une sainte auréole, avide de mystiques extases, le plus souvent frivole, badine, insoucieuse, quelquefois elle apparaît dans sa laideur : convulsive, délirante, échevelée, elle nous jette en proie à l'infamie et nous enivre à la coupe de la mort ; qu'elle couvre ou non sa laideur d'un masque, elle n'en est pas moins la même et toujours criminelle, et le fantôme épouvantera sûrement un soir sa victime par ses horribles embrassements. Malheur à qui se livre à la volupté ! La ruine est sur lui. Il se promène dans des jardins perfides, comme les hautes herbes des savanes indiennes, fleuries et parfumées, mais où se cachent les tigres et les serpents. La volupté éteint la flamme généreuse, étouffe le dévouement, abat à terre la pensée, brise la volonté qui, par elle, esclave de toutes les sollicitations, se perd dans tous les attraits, s'écoule dans toute la nature ; nous cessons d'être, la nature seule subsiste : fatale faiblesse qui, anéantissant la personnalité, réalise pour ainsi dire le panthéisme.

Si le panthéiste ne se perd pas dans la volupté, où s'égarera-t-il ? Où, sinon dans l'orgueil ? Que doit se dire le philosophe ? La Raison divine possède en moi pour la première fois sa plénitude ; je l'introduis dans les parvis de sa gloire d'où jusqu'alors elle avait été exilée. — L'homme usurpa-t-il jamais avec autant d'audace les couronnes de Dieu ? Ils s'indignent peut-être, ils repoussent mon accusation. — L'homme n'est point Dieu, répondent-ils, mais l'humanité, mais la con-

science universelle élevée jusqu'à la pensée absolue : ce n'est pas le philosophe, c'est la philosophie qui est Dieu. — Misérable subterfuge ! où serait donc la philosophie sans le philosophe ?

Quelle place trouver à l'humilité et au renoncement ? je ne la vois nulle part. L'homme traîne ses pieds dans la volupté ; sa tête est haut perdue dans l'orgueil. De qui le panthéisme est-il le fils ? — De l'orgueil et de la volupté. — Quel jour est-il né ? — Le jour où Ève écouta le serpent qui lui disait : « Vous serez comme des Dieux, » où regardant le fruit elle le trouva beau. — Quelle est sa race ? — Toutes choses ont pour père Dieu ou son ennemi ; il n'y a que deux généalogies. Dites-le-moi : est-il de Dieu ? et sinon, quel est son père ?

Orgueil et volupté, c'est-à-dire égoïsme. Comment la charité serait-elle possible en effet avec un Dieu impersonnel ? L'amour suppose la personnalité parce que seule elle est libre, seule se possède et seule ainsi peut se donner. Ce Dieu impersonnel est en même temps solitaire, et l'on réussit aussi mal à s'aimer soi-même qu'à s'embrasser soi-même. Le Dieu du théisme, pour sortir de son isolement, a besoin de créer le monde ; mais, le monde créé, il peut aimer. Les trois personnes de la trinité chrétienne forment dès avant les siècles une mystérieuse société ; l'hymne saint retentit de toute éternité dans les lumineuses profondeurs de Dieu, et les chœurs des anges ne sont qu'un écho affaibli des voix magnifiques du Père, du Fils et du Saint-Esprit qui se racontent leur amour. Le Dieu du panthéisme est à jamais seul. Dans sa triste solitude, qu'il cherche à peupler de lui-même, pour qui se dévouerait-il ? La

rédemption qui, dans l'Evangile, proclame le plus haut l'amour de Dieu, n'est ici qu'un intérêt bien entendu. Si Dieu souffre, c'est pour lui ; s'il s'immole, c'est pour lui ; s'il ressuscite, pour lui encore ; s'il crée le monde, c'est que sans le monde il n'existerait pas. Si Dieu n'aime pas, qui aimera? Le panthéisme a beau parler de dévouement, c'est un nom qu'il prononce sans le comprendre. Sa philanthropie est mensongère. Il commence et finit en toutes choses par l'Idée universelle où s'engloutissent les individualités qu'il trouve en son chemin ; c'est son procédé dans l'amour, et par là il le ruine. On est, d'après le panthéisme, mauvais en tant que personne ; livré à lui-même, l'homme ne peut donc aimer et appellerait en vain à son aide un Dieu qui souffre d'une égale misère. Pourquoi nous en plaindrions-nous? A qui notre amour s'adresserait-il en effet? aux personnes? Gardons-nous bien de cette égoïste pensée. Le panthéisme exige que nous nous élevions au-dessus de tous les attachements privés et prochains jusqu'à celui qui seul les justifie et les autorise, jusqu'à l'amour de Dieu et de l'humanité. Est-ce à dire que nous aimions tous les hommes en aimant chacun d'eux? Non! car ce ne serait plus qu'une addition d'attachements individuels et qu'un arbre mauvais, puisque la personnalité en serait la racine. C'est le contraire que veut le panthéisme. Il nous ordonne d'aimer d'abord tous les hommes en tant que foule et multitude, dans leur universalité, dans le Dieu impersonnel qui les unit ensemble. Notre cœur, pourtant, ne sera jamais assez chaud pour aimer une abstraction. Ne légitimer qu'après une impossible chimère les affections personnelles seules vraies et possibles, c'est nous les interdire. L'é-

goïsme par ce merveilleux artifice se transfigure en la charité ; il donne, sous la signature du dévouement, une dispense d'aimer ; il se cache sous les traits de celui à qui il veut nous ravir : il n'en est que plus redoutable, parce qu'il trompe plus aisément la vigilance des sentinelles placées contre lui ; il n'en est que plus laid, parce qu'à sa laideur naturelle il ajoute celle de l'hypocrisie. Notre cœur doit sans doute être assez vaste pour contenir tous les hommes ; il nous faut sacrifier à l'humanité la patrie, et la famille à la patrie ; mais cet amour n'a sa source qu'en un Dieu personnel que l'on aime dans la plus humble de ses œuvres, où l'on retrouve quelque reflet de sa gloire et surtout en l'homme sa vivante image. L'amour ne s'adresse que de la personne à la personne. Dans le panthéisme, il manque à la fois d'une force et d'un but, d'un sujet et d'un objet. Partout où il se présente, il échappe, mirage du désert, horizon insaisissable et trompeur, fantôme qui toujours appelle et fuit dès qu'on veut l'atteindre.

Cette philosophie n'est donc qu'égoïsme : reconnaissons l'arbre à son fruit. Serait-il vrai qu'il n'y eût de différence entre elle et la religion que celle du symbole? oui, si la charité pouvait être le symbole de l'égoïsme. Si la suprême laideur était ainsi cachée sous la suprême beauté, que toujours elle garde ses voiles ! Mais que dis-je ? l'absolu ne concilie-t-il pas tout ? ne résout-il pas en soi toutes les contradictions? ne saura-t-il pas unir la charité et l'égoïsme? En lui ils doivent être une même chose et en lui seul est la vérité.

Nous pouvons savoir maintenant si la forme seule distingue le panthéisme du christianisme, et comprendre pourquoi partout aux personnes il substitue des idées im-

personnelles. C'est que la charité est liberté et la liberté personnalité. La personnalité serait une forme? peut-être, mais inséparable de la charité : qui rejette l'une, rejette aussi l'autre. Les mêmes idées se retrouveraient dans cette philosophie et dans notre religion? les mêmes mots, d'accord. Toutes deux parlent de trinité, de chute, de rédemption, de Verbe incarné, de Saint-Esprit. Le panthéisme affecte un singulier amour pour ces termes, scandale du siècle précédent. Mais les choses sont-elles les mêmes? Loin d'être la révélation du christianisme, le panthéisme n'en est-il pas plutôt l'ironique contrefaçon, l'injurieuse caricature? Que son langage ne trompe personne. Quand une des doctrines signalées apparaîtra, les autres ne tarderont guère. Prenons garde! il n'est que péché ; il rend esclave de nos misères le Dieu qui devrait nous en affranchir, il le précipite du ciel dans notre fange.

De quelles religions est-il frère? Des religions païennes et de nulle autre. Expression naïve, audacieuse, passionnée et populaire de ses dogmes, elles confondent la divinité avec la nature, lui donnent les mêmes passions qu'à nous, et pour histoire un tissu de crimes et d'impuretés. Cet adultère de la chair et de l'esprit, de la créature et du créateur, témoigne que le Dieu des païens, comme celui des panthéistes, n'a d'existence réelle que dans le monde et par le monde. Les exemples sont faciles à donner. Dans la religion de l'Inde, la trinité est composée de Brahma, dieu créateur, de Schiwa dieu destructeur, de Wischnou dieu réparateur. Schiwa préside à toutes les destructions, à celles de la volupté comme à celles de la guerre. Tout ce qui fait mourir lui appartient. Ses fêtes sont également odieuses par

leurs orgies et par leurs cruautés. C'est à lui et à sa noire épouse Bali, ceinte d'ossements humains, que s'est consacré un sacerdoce de meurtriers : ces charitables assassins se persuadent faire œuvre pie en égorgeant leurs frères, et ne les tuent jamais que sur l'ordre des Dieux et avec des rites sacrés. Du reste, toutes les fois que leur folie ne les mène pas, ils ont une amitié fidèle, des mœurs douces et souvent élégantes. Tant le crime a perverti la religion qui devait le guérir! Pourquoi ce cruel Schiwa a-t-il usurpé une place dans le conseil de la trinité? c'est que le Dieu des Hindoux n'est que le monde, et le monde tel que l'a fait notre chute, profané par le péché, désolé par la mort. Cela est si vrai qu'il n'est rien à leurs yeux qui ne soit une forme de la divinité, rien dans la nature, rien dans l'âme; ils ont des dieux pour tous les instincts, pour toutes les passions, pour tous les crimes. En Égypte où vivait, au témoignage de l'antiquité, le peuple le plus sage et le plus pieux, le dieu du mal Typhon était le frère d'Osiris, Satan frère de Christ : il avait un culte et des autels. Osiris était le dieu de la vie; mais de quelle vie! les infâmes solennités qui se célébraient en son honneur ne nous l'apprennent que trop. Dans ces religions comme dans le panthéisme, c'est toujours la créature adorée au lieu du Créateur; aux premiers âges où l'esprit est captif dans les sens, il adore la nature déchue dont il personnifie les puissances; voilà les mythologies; plus tard, il se prosterne devant lui-même; voilà le panthéisme moderne; toujours un égal oubli de Dieu, toujours la volupté et l'orgueil. Le panthéisme s'incline devant l'humanité : mais ce nouveau Dieu ne doit pas renier ceux qui l'ont précédé : ce serait ingra-

titude ; il est leur fils, ils sont tous une même famille ; que dis-je? ils ne sont que les formes diverses d'un seul et même Dieu. C'est au panthéisme qu'il appartient vraiment d'ouvrir un panthéon. Venez boucs, crocodiles, veaux et chats de la vénérable Égypte! rentrez dans le sanctuaire dont vous êtes depuis si longtemps exilés! Je vous salue tous. L'humanité se reconnaît en vous ; touchante communion qui interdit à nos regards un ciel vide de Dieu, les arrête à jamais sur la terre et nous courbe vers elle. Les religions païennes sont les sœurs aînées du panthéisme. Leurs dogmes sont les siens et leur forme est cette forme mythologique qui, seule d'après lui, distingue la religion de la philosophie. Il reconnaît cette parenté, lorsqu'il se donne pour continuer le christianisme qui, à l'en croire, continue les religions précédentes. Que dans sa condescendance pour le peuple, il cesse donc, en lui parlant, d'employer les histoires de l'Evangile ; qu'il lui enseigne à la place les aventures édifiantes d'un Jupiter ou d'un Hercule ; elles expriment plus fidèlement sa pensée. Loin d'être la suite de la vérité, il est la suite de l'erreur ; car deux traditions ennemies se perpétuent dans l'histoire ; il y a deux églises qui grandissent ensemble pour une lutte toujours plus terrible.

Je le sais : ceux qui professent le panthéisme ignorent ses funestes conséquences. S'ils s'aperçoivent que la vertu croule autour d'eux, ils cherchent à en retenir les ruines ; ils croient avoir le dévouement dont ils parlent, tandis qu'ils n'en possèdent que le nom.

C'est que l'erreur est ignorante d'elle-même, non moins que criminelle. Elle couvre d'un bandeau les yeux de ses victimes ; les malheureuses ne savent où

elles sont entraînées; elles tombent pourtant et avec elles ceux qui les suivent. Est-ce injustice? Qui l'oserait dire? Si quelqu'un n'a pas la lumière, c'est qu'il la repousse; s'il la repousse, c'est afin de n'être pas troublé dans ses œuvres de ténèbres; il mérite donc d'être livré à son aveuglement et de ne pas même voir l'abîme où il se précipite. Aussi que d'étonnements et d'épouvantes au dernier jour, où tout ce qui est caché sera révélé, la profondeur de notre chute, la haine dont à notre insu le prince du mal nous inspire contre nous-mêmes, l'empire qu'il exerce sur tout ce qui n'est pas de Dieu, car notre volonté descend à lui si elle ne monte pas à Dieu; il n'est pas une de nos pensées qui ne réjouisse les anges ou les démons; il n'est pas un bruit de la terre qui n'ait son écho dans le ciel ou l'enfer. La redoutable majesté de la vie nous est parfois soudain dévoilée : nous tremblons alors de l'ignorance coupable et funeste qui nous perd; heures bénies, effroi salutaire, pourquoi vous oublions-nous?

Si le panthéisme est péché, il doit nous faire habiter dans le néant. Dieu, au commencement, ne se contente pas d'être impersonnel: il n'est pas, il n'est que possible; en se réalisant, il demeure impersonnel, et pourtant la personnalité est l'éminence de la vie. Qu'est-elle dans ce système? le chemin qui mène Dieu d'un premier à un second néant. En tant que personnalité elle est un mal, puisqu'elle est opposée à l'universalité de l'idée: aveu précieux du panthéisme qui ne connaissant que l'homme déchu doit confondre avec sa personnalité l'égoïsme qui l'a pénétrée de part en part. Loin d'être principe, la personnalité n'est qu'un accident : elle est passagère, c'est dire qu'elle est illusoire; elle

est une chute dont la mort nous relève en nous abîmant dans la vie universelle. Sortie du néant, elle rentre dans le néant. A l'entrée donc le néant, à l'issue le néant, sur la route le néant, d'où se détachent des ombres fugitives qui retournent aussitôt dans sa nuit. Le sépulcre est sous tous les gazons; il déploie dans les cieux sa voûte funèbre. Captifs de la mort, nous ne saurions franchir le cercle magique où elle a enserré tous les temps et tous les espaces. Partout se dresse son fantôme, partout il pose sa froide main sur ma tête, partout il me fait signe et menace; je le veux fuir, je tombe entre ses bras, et n'ai d'espoir qu'en lui pour être délivré de l'horreur qu'il me cause. Je n'exagère point. La religion qui compte le plus de sectateurs, le panthéisme de Bouddha, proclame le néant son Dieu; c'est devant le néant que se prosternent les plus nombreuses multitudes de la terre. Pourquoi s'en étonner? trouvons-nous autre chose hors de Dieu? Leur folie est la nôtre; elle n'est que sincère. Oui! depuis que nous sommes avides de péché, nous sommes avides de mort; le néant exerce sur nous un attrait terrible et mystérieux, et dans nos montagnes l'abîme nous l'a dit par la fascination du vertige.

## III

Comme Christ est venu nous réconcilier avec Dieu et que la vie éternelle est amour, j'ai voulu, en montrant que le panthéisme anéantit Christ et la charité, montrer avant tout qu'il nous laisse dans le péché et nous réserve un réveil terrible après le sommeil de la mort. Mais ce n'était pas la seule pensée qui me préoc-

cupait. Ce qui nous sauve ou nous perd dans l'éternité, nous sauve ou nous perd aussi dans le temps. Ce qui est funeste au citoyen des cieux, l'est également au citoyen de la terre. Le tout de l'histoire est le triomphe de Christ; Dieu est son commencement et sa fin. Il n'a eu d'autre but en créant le monde que d'y établir son règne et son Eglise. La charité qui a les promesses de la vie à venir, a les promesses de la vie présente. Elle est sur la terre et dans le ciel la source de tous les biens, et le péché sur la terre et dans l'enfer, la fontaine d'où jaillissent tous les maux.

Pour la société comme pour nous, il nous faut fuir le panthéisme. Un grand avenir se prépare. Nous avons plus que jamais besoin d'éloigner les influences malignes. Il s'élabore une vie nouvelle que ravagerait le moindre venin, tant elle est frêle et délicate et tant grandiront les germes déposés maintenant. Que nous réserve le panthéisme? En détruisant la personnalité, il renverse le seul fondement des droits de l'homme. S'il néglige les intérêts privés, protége-t-il les intérêts généraux? Mais la liberté n'est-elle pas l'intérêt suprême, et ce qui la ravit à chacun la donnerait-il à tous? Il la ruine, et de ses débris élève un trône à un catholicisme terrestre qui transforme l'humanité en un vaste atelier sous l'empire d'un concile industriel. Il enlève aux personnes leur indépendance et, partant, leur essor et leur énergie. Il les opprime, les brise, ne laisse plus subsister que la foule et ravit l'homme à lui-même. Il rêve la fraternité des peuples; mais son froid cosmopolitisme dans le vrai ne fait que nous ôter l'amour de la patrie et de la famille. Condamnant toute préférence de l'homme pour l'homme comme une mi-

sère de notre condition bornée, contraire à la vie divine, le panthéisme dénoue les liens personnels, il aspire à nous élever au-dessus des affections privées jusqu'à l'affection ou, pour mieux dire, jusqu'à l'indifférence universelle, il dissout pour une association factice la famille, la plus naturelle des sociétés. C'est là son grand crime. Il brise, pour nous attacher chacun au fantôme de son Dieu et de son humanité, les nœuds qui unissent l'époux à l'épouse, le fils à ses parents; et pourtant la famille, cette divine institution contre l'égoïsme, est, après l'Eglise, la plus sainte des sociétés. Pierre angulaire des états primitifs, elle est la dernière colonne qui croule dans l'édifice social, celle qui résiste le plus longtemps à l'orage, le refuge doux et béni qui demeure encore quand tous les autres manquent déjà. Le panthéisme éteint les plus sublimes amours entre les amours de la terre. Il bestialise le mariage, il ravit l'enfant à la tendresse de sa mère et à l'éducation de son père. Il fait injure à la femme au point de vouloir pour elle les mêmes droits que pour l'homme; il la traîne au grand jour de la vie publique, il arrache de sa tête le voile qui ne doit se lever que pour l'époux ou le nouveau-né, il refuse le mystère à sa modestie, il méconnaît les gloires de sa servitude, il profane son humble majesté. Mais le cœur de la femme est le sanctuaire de l'amour; ce sanctuaire violé, tout ce qu'il y a de saint l'est aussi : car l'amour est la source de toute noble exaltation, de tout sentiment généreux, de toute vertu, de tout bonheur pur et vrai; il est notre vie, et quand il nous quitte, il ne reste plus de nous qu'un cadavre. C'est auprès du foyer domestique que l'âme se maintient chaste et sobre et que prospèrent les vertus,

sauvegarde de la société. Ce dérèglement de la vie, cette sensibilité égoïste et douloureuse, avide de joies et de souffrances, jamais assouvie et sitôt rassasiée, cette furie de volupté qui nous précipite dans toutes les jouissances, effeuille avant le temps tous les plaisirs et fane au matin notre couronne de fête, cette vieillesse précoce d'un cœur qui blanchit avant les cheveux, maladies cruelles de notre siècle, nous affligent depuis que le toit de famille ne nous abrite plus contre les intempéries des passions. La volonté aujourd'hui a perdu sa jeunesse et sa vigueur ; elle est énervée et décrépite, elle est morte. Qui n'a gémi sur ce malheur et ne s'est pris à trembler sur lui et sur tous? car cette volonté anéantie dans sa liberté, n'en est que plus impétueuse et superbe dans son esclavage ; elle s'irrite d'une haine si sauvage contre tout frein, qu'on pourrait prendre sa colère pour de la force, si la force était ailleurs que dans le devoir ; elle habite sur le rivage des convoitises, courbée à terre par les souffles les plus légers de leur océan comme par ses tempêtes les plus furieuses, roseau flexible que le moindre vent fait plier. Reconnaissons là le panthéisme et la décadence de la famille qui l'accompagne. Les liens de la famille rompus, les liens naturels de l'affection et du devoir le sont aussi : l'homme isolé déclare tout son égoïsme ; il oublie le dévouement et le sacrifice ; il ne cherche que la jouissance ; ses désirs se rapportent à lui et deviennent excessifs ; ils n'ont de loi que de n'en point avoir. Partout maintenant la vie de famille disparaît : là même où elle demeure, elle se relâche ; le respect filial perd sa vénération, le pouvoir paternel son austérité ; la vie domestique n'est plus un culte, c'est dire qu'elle n'a plus de puissance. Qui

mesurera la profondeur de l'abîme que cette impiété creuse sous nos pas ! Le panthéisme est aussi pernicieux par ses promesses que par ses refus. Il nous fait attendre de la terre le bonheur dont nous sentons le besoin ; il ignore donc que notre cœur est plus vaste que tout ce que nos yeux aperçoivent ; il se prend d'un grand zèle contre toutes les injustices, d'une grande pitié pour toutes les indigences, et il commet la plus cruelle des injustices en nous enlevant le droit de citoyen des cieux ; il nous plonge dans la suprême indigence en nous faisant prolétaires de l'éternité. Il éveille par ses paroles imprudentes, des désirs éternels et infinis, puis il nous ôte les espérances immortelles qui les règlent, et nous abandonne à cette vie d'un jour. Il allume ainsi un incendie qui consumera tout ; sa funeste bienveillance ne nous prépare que douleurs et désastres ; car l'homme qui ne s'adresse qu'aux choses d'ici-bas, sans cesse déçu, court sans cesse après de nouvelles idoles qu'il brise aussitôt dans sa colère, parce que toutes le trompent ; il marche de désespoirs en désespoirs et de ruines en ruines.

Le panthéisme perd la societé. Pour elle comme pour l'homme, il n'a que la vaine parole des promesses dont le christianisme a la vérité. A Christ la liberté, parce qu'il brise le péché et qu'au péché sont scellées toutes nos chaînes ; à lui la sainteté de la famille ; à lui le bonheur, parce qu'il enflamme du désir de soulager toutes les souffrances, de réparer toutes les injustices, parce qu'il donne le ciel et que l'homme ne vit pas de pain seulement ; à lui la fraternité des peuples ; il la prépare en nous faisant aimer nos ennemis ; il l'assure en nous donnant à tous un même cœur avec un même Dieu.

## IV

Le prestige est dissipé; ses voiles sont tombés; qu'est-il resté debout? le péché et la mort. Quelqu'un de ceux qui s'égaraient vers le panthéisme, rebroussera-t-il chemin? Je ne sais : il est du monde, et le monde aime ce qui est sien. La charité est de Dieu; qui l'écoutera? Seule elle sauve du panthéisme ceux qui désirent le fuir. Il est une erreur de la volonté autant que de l'intelligence; c'est notre volonté qu'avant tout il faut garder de ses atteintes, et c'est avec la charité qu'on repousse le mal. Notre intelligence d'ailleurs ne peut être que par elle protégée efficacement contre le panthéisme; si elle n'est éclairée par la charité, elle verra en lui la cime de la sagesse et y mènera, bien loin d'en détourner.

L'effort de la science est de tirer les choses de leur isolement, d'enseigner leurs rapports, de montrer leur unité. Le panthéisme y réussit mieux que toute autre philosophie humaine. Son unité, pour être impersonnelle et exclure la liberté, ne s'en impose pas moins à notre esprit. Seule la charité donne la vraie liberté, qui, seule à son tour, révèle sûrement la personnalité. Seule elle maintient à la fois la personnalité et l'unité : hors d'elle il faut choisir; on ne peut les avoir ensemble; elles vivent aux dépens l'une de l'autre; divisées par l'égoïsme, les personnes n'ont plus de lien; l'unité ne peut donc s'établir que sur les ruines de leur individualité superbe et haineuse. Cette opposition se retrouve dans la science comme dans la vie. Hors de la charité, le péché, c'est-à-dire la fatalité; hors d'elle la

diversité et l'unité en guerre. La philosophie moderne le prouve assez par son histoire. Elle a demandé la lumière à l'homme naturel, sans se douter que c'était la demander aux ténèbres ; elle a rejeté la grâce divine qui surmonte notre égoïsme par l'amour. Qu'a-t-elle trouvé? Descartes eut l'ambition de lui donner une certitude mathématique, de tout déduire de son principe par une démonstration logique, d'enchaîner par un lien nécessaire toutes les vérités, et par conséquent aussi tous les faits qu'elles expriment. Ce procédé suffit à la philosophie qui se borne à conduire du monde à Dieu, parce que le monde mène inévitablement à Dieu comme l'effet à sa sause. Mais tant que la philosophie s'en tient là, elle ne fait que la moitié de sa tâche et la moitié la moins importante. Elle aspire plus haut : elle veut être initiée à Dieu, allumer à sa connaissance le flambeau qui éclaire l'univers, descendre de Dieu aux choses afin de connaître leur vraie nature, leur vraie suite et leurs vrais rapports. La démonstration mathématique lui suffit-elle pour cela? oui, si Dieu a été contraint de créer le monde, s'ils sont unis ensemble par un syllogisme, si le monde est posé nécessairement avec Dieu comme la conséquence l'est avec ses prémisses. Mais alors Dieu ne peut être conçu sans le monde : sans lui il serait incomplet et n'existerait réellement pas. Il n'y aurait plus de liberté, puisqu'elle serait détruite dans l'acte suprême. Il n'en est pas ainsi. La création n'est point un fait nécessaire. De Dieu au monde, le lien est un libre vouloir qui ne peut être connu qu'après l'événement. La philosophie sort ici de l'étroite enceinte de la logique pour entrer dans le domaine bien autrement vaste de l'histoire. Descartes éleva donc une erreur à l'autorité

d'une méthode, et depuis lors la philosophie moderne, enserrée de toutes parts par le cercle fatal de la logique, est impuissante à atteindre la liberté. C'est la faute commune à toutes ses écoles. Si elle gravite autour de la fatalité, ses deux pôles sont l'individualisme et le panthéisme. Partie de l'individu, elle finit par l'anéantir dans le grand tout ; à travers l'apparente confusion de sa marche, elle chemine nécessairement à ce résultat. Pourquoi la philosophie, qui fait de l'homme son principe, ne finirait-elle pas par l'anéantir? Elle n'a pas la liberté ; c'est dire qu'elle ne possède pas vraiment la personnalité. Bien plus, il est impossible qu'il n'en arrive pas ainsi. L'égoïsme inspire cette philosophie ; c'est lui qui veut assurer au moi l'empire suprême ; il doit finir par tuer celui pour lequel il usurpe un injuste honneur, car toujours le mal trompe celui qui le fait. Voilà les hauts enseignements de la philosophie, lorsqu'on envisage son histoire du sein de la vivante pensée de Dieu.

Dès ses premiers jours, la philosophie moderne annonçait ses destinées futures et contenait tous les germes qu'elle a développés plus tard. Descartes fonde la science sur le moi. Spinoza, unissant *la nature et l'esprit* qu'il avait isolés, fonde le panthéisme : mais le temps n'était pas venu pour lui ; le scandale fut universel, le succès nul. Descartes seul eut une nombreuse postérité : le dix-huitième siècle allait venir, en toutes choses celui d'un individualisme qui brisa les liens de la société féodale, monarchique et religieuse. Aujourd'hui, attristé qu'on est de marcher depuis si longtemps au milieu des décombres, on veut reconstruire l'édifice social ; on cherche un principe d'unité et l'on

s'adresse à une doctrine qui engloutit l'individu dans la société universelle. Ce passage au panthéisme s'opère partout à la fois. En France, après le dix-huitième siècle, vinrent Saint-Simon et Fourier ; en Allemagne, après Kant et Fichte, Schelling et Hégel. Partout à présent le panthéisme envahit la pensée. Il est le progrès de la raison et de l'expérience et leur progrès nécessaire et suprême, puisque la science marche à l'unité comme à son but dernier. L'intelligence seule est donc si impuissante à détourner de lui qu'elle livre entre ses bras ; pervertie par le mal, elle trahit à l'erreur les témoignages de la vérité. Sans la charité, nous rendrons, bon gré mal gré, hommage au panthéisme ; car nous serons dans l'erreur et c'est lui qui règne maintenant sur elle, lui qui mène sa bataille, lui qui entraîne ses drapeaux à la suite du sien. Abîme béant, il borde tous nos sentiers ; son vertige a été funeste à plus d'un qui gravissait la montagne ; malheur à qui penche la tête sur le gouffre ! il tombera si la charité ne l'assure.

Elle seule fera ce que la raison ne peut faire : seule elle est la magnifique démonstration du christianisme et sa méthode divine. Ainsi les pensées montent du cœur ; elles ne sont pas indifférentes : la volonté est la racine de l'intelligence ; criminelle, elle inspire l'erreur ; sainte, elle donne la vérité ; la vérité nous oblige donc tous, elle est également près et loin de chacun. Il y aura toujours deux sagesses parce qu'il y aura toujours deux volontés ; et ces deux sagesses, folie l'une à l'autre, se sont juré une haine éternelle. L'une est la sagesse de Dieu, immuable comme lui ; l'autre est la sagesse de l'homme, inconstante comme lui en toutes choses que dans le péché. Combien peu suivent la pre-

mière ! Dès les jours anciens elle est haïe et persécutée, elle se promène dans la tribulation. Hier on la bafouait ouvertement ; aujourd'hui on simule le respect. Hier on souffletait Christ, on lui crachait au visage ; aujourd'hui on l'insulte d'hommages dérisoires, on lui enfonce sur le front une couronne d'épines, on le trahit par un baiser. Hier, aujourd'hui et toujours on le crucifie. Toujours ainsi l'erreur paraît l'emporter ; l'issue de la lutte n'est pourtant pas douteuse. S'il y a un Dieu, la vérité règne. Plus le danger la presse, plus le secours est prompt. Alors même que tombée sous les traits de ses ennemis elle serait couchée au tombeau, la force divine est en elle et la ferait ressusciter. L'erreur est si bien vaincue qu'elle l'est jusque dans ses victoires. Abattue dans la poussière, la vérité ne s'en relève que plus forte et trouve dans sa défaite un triomphe. Plus l'erreur grandit, plus la vérité grandit avec elle. Plus fière et plus menaçante s'étage l'audacieuse Babel pour assiéger Dieu, plus haut montent aussi les tours de Jérusalem.



# V

# CRISE DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE



### I. — École de Hégel.

M. Schelling quitta Munich il y a dix-huit mois, et vint à Berlin, sur l'appel du roi de Prusse, professer sa nouvelle philosophie. Ce fut un événement pour l'Allemagne. Il s'agissait cependant d'un enseignement trop élevé, semble-t-il, pour être d'un intérêt général, et trop désintéressé pour émouvoir les passions publiques. Mais l'illustre penseur allait se trouver en face des hégeliens, et soutenir contre eux la cause de la science chrétienne. Ce pouvait être un incident décisif dans la querelle philosophique et religieuse qui divise l'Allemagne: c'est pour cela que l'attente était si vivement éveillée. Chacun prédisait l'issue au gré de sa passion. Aujourd'hui, M. Schelling a presque terminé le cycle de ses cours: un jugement impartial est devenu possible.

L'Allemagne est entrée dans une phase nouvelle de son histoire. Son siècle classique a pris fin, et il semble à plusieurs égards qu'elle commence son XVIIIe siècle.

L'analogie serait toutefois loin d'être entièrement juste. La poésie, il est vrai, s'en va. De cette troupe brillante de poëtes qui faisaient cortége à son prince Goethe, il ne reste plus que quelques chanteurs dispersés comme les derniers oiseaux attardés dans les bois d'automne. Une critique destructive, chez quelques-uns la haine fougueuse du christianisme, rappellent presque le parti de l'Encyclopédie. Que de différences pourtant! Les questions sont tout autrement posées. Ce n'est point d'ailleurs une réaction contre le beau siècle de l'Allemagne: il a commencé tout ce qui s'achève maintenant. Le temps de Goethe n'était point celui des Bossuet et des Fénelon: l'Allemagne, au siècle dernier, par ses philosophes et ses érudits, discréditait déjà sa foi et lacérait la Bible feuille après feuille. Voltaire attaquait Pascal; Hégel n'a fait que continuer Kant. Sauf l'esprit positif qui succède à la poésie, rien de nouveau, à vrai dire, qu'une illusion de moins. Hier, on ne soupçonnait pas le chemin qu'on avait déjà fait loin du christianisme: aujourd'hui l'aveuglement cesse. La somnambule qui s'égarait vers les abîmes s'est réveillée. Dès lors aussi elle cherche à les fuir; elle veut résister à l'entraînement qui l'y pousse. L'Allemagne proteste contre son doute sans le pouvoir bannir; elle a le cœur plein de foi, et dans l'intelligence un insatiable scepticisme. Son peuple de penseurs et de savants s'est mis à une œuvre colossale de critique. Un débat solennel est ouvert sur toutes les anciennes croyances.

Je l'avouerai, j'ai hésité à parler ici de ces hautes discussions: je crains de mécontenter également les adeptes de la science et le public, de paraître frivole à quelques-uns, obscur au grand nombre. Je m'efforcerai d'être clair.

La première philosophie de Schelling répondait à un besoin vivement senti, qui assura son succès. Fichte avait un moment asservi l'Allemagne à son génie; mais son système était trop exclusif et trop paradoxal pour se maintenir. Nos instincts sont plus indestructibles que les subtilités d'un penseur, et Fichte leur faisait rude violence. Il a donné à l'idéalisme une grandeur héroïque, une austère majesté, et l'a rendu sublime de fierté et de hardiesse. Dédaigneux des sens, il ruinait par sa dialectique cette brillante illusion que l'on appelle la nature, et ne laissait plus dans l'univers dévasté qu'un audacieux penseur, roi solitaire de ces empires du vide et souverain possesseur, maître superbe de lui-même. Mais dans la sphère de la pensée, l'équilibre n'est pas un besoin moins impérieux que dans celle de la nature. Schelling justifia de nouveau notre croyance au monde extérieur, et, par une de ces ironies fréquentes dans l'histoire de l'esprit humain, il n'eut besoin pour réfuter Fichte que de lui donner pleinement raison et d'élever ses principes à une valeur absolue. Le moi reste seul substance dans l'idéalisme; mais ce moi substance n'est pas, comme Fichte le voulait, le moi subjectif, tel ou tel moi déterminé : il doit contenir toutes choses; il ne peut être que le moi absolu qui renferme toutes les existences possibles. L'idéalisme, à ses dernières limites, se dépasse lui-même et introduit au panthéisme. La nature et l'esprit cessent d'être opposés comme étrangers l'un à l'autre. Ils deviennent les deux modes du moi infini qui anime l'univers et se manifeste en lui, dans la nature comme objet, dans l'esprit comme sujet, dans les deux toujours identique, toujours le même. L'être absolu apparaît dans la nature destitué de conscience,

et n'en demeure pas moins la raison éternelle. Tout, depuis les nombres de la mécanique céleste et la géométrie des cristaux, jusqu'à l'organisation des plantes et de l'animal, porte les traces de l'intelligence et n'est qu'une plastique des idées divines. Mais la raison n'est vraiment raison que lorsqu'elle a conscience de soi. Il y a donc dans son essence une nécessité qui la force à sortir de l'obscurcissement où elle se trouve dans la nature. Elle s'élève ainsi de règne en règne, elle se spiritualise de plus en plus jusqu'à ce qu'elle resplendisse de toute sa clarté dans l'homme et arrive à prendre en lui conscience de soi.

Cette philosophie satisfaisait les besoins les plus opposés : le bon sens qui nous fait croire au monde extérieur, la raison qui se retrouvait partout dans l'univers, la sympathie qui nous attire vers la nature et nous fait aimer en elle une sœur associée à nos destins. Toutes les sciences prirent un nouvel essor. Elles ne demeuraient plus isolées, comme les pierres éparses d'un édifice dont on a perdu le plan. Leur noblesse était relevée, car toutes avaient pour fin l'auguste science de Dieu. C'était sa vie dont on surprenait le secret dans la nature, c'était son histoire que l'on retrouvait dans les fastes de l'humanité. Tout se coordonnait dans une magnifique harmonie.

Ce fut un enthousiasme général et bientôt une véritable ivresse. Un système aussi poétique sollicitait l'imagination. L'analogie fut plus consultée que la raison : un mysticisme aventureux et déréglé se substitua à la science ; on tomba dans un étrange chaos. Schelling régnait sur la pensée de son pays, mais son royaume se trouvait dans l'anarchie. Il n'y avait plus aucune police

de l'intelligence. Le désordre devint tel, qu'on sentit enfin le besoin de retourner à une méthode sévère. Ce fut là ce qu'entreprit Hégel.

Disciple de Schelling, Hégel n'eut point d'abord la pensée de créer un système, et ne voulut que donner à celui de son maître une forme plus rigoureuse. Il essaya de nouveau, après Kant et Aristote, l'analyse de la raison. Sa logique est son titre de gloire. Elle est admirable d'originalité et de profondeur. Jamais encore on n'avait montré à ce point la délicatesse d'analyse, la subtilité de discernement, la vigueur dialectique. C'est un puissant et robuste esprit que celui qui a pu, sans vertige, gravir le premier, d'abstractions en abstractions, ces cimes étroites de la pensée d'où le regard ne plonge que dans de vides étendues. Il a fallu une force austère et soutenue pour vivre dans ce dépouillement de toutes les idées qui dérivent des sens ; il effraie presque comme le ferait une impitoyable macération, et c'est vraiment pour l'intelligence une retraite au désert que de suivre Hégel dans sa logique : si bien elle doit pour cela renoncer à tout ce qui a forme et contour, à tout ce qui lui vient du monde extérieur, à tout ce qui n'est pas l'abstrait et l'universel.

J'entre ici au plus ardu de mon sujet. Kant énuméra les idées nécessaires, mais il les obtint d'après une division toute faite qu'il emprunta à une autre science que la métaphysique. La logique formelle distingue les diverses espèces de jugements. Juger, c'est penser un objet. Aux diverses espèces de jugements correspondent donc les diverses catégories de la pensée, les diverses idées nécessaires. Kant les avait ainsi dénombrées ; mais il n'avait reconnu d'autre relation entre elles que leur

coexistence dans un même sujet pensant : cette coexistence paraissait toute fortuite ; il n'en pouvait donner aucune raison.

Hégel comprit que l'on ne doit pas suivre ce procédé empirique dans la science du nécessaire : il voulut déduire rigoureusement nos concepts selon les exigences de la pensée. Mais par où commencer ? Évidemment par le terme plus abstrait, par celui que tous les autres supposent, que l'on ne peut pas ne pas admettre, et sans lequel toute pensée serait impossible. Or, l'abstraction suprême, l'idée la plus générale, le concept inévitable, est celui de l'être. Le doute peut se porter sur toutes les existences déterminées ; il ne peut nier l'être en soi, ce serait se nier soi-même. Mais ce concept primitif, qui demeure après toutes les négations possibles, est l'être absolument indéterminé. Or, il n'existe rien d'absolument indéterminé ; donc l'être pur est néant. Le premier concept que nous obtenons se transforme en son contraire lorsque nous l'isolons de tout autre ; il oblige à passer aussitôt au terme opposé. L'être pur ne se peut concevoir seul et sans le néant : le néant ne se peut concevoir que par l'être, et pourtant ces deux termes inséparables qui s'appellent l'un l'autre se contredisent. L'esprit ne peut donc s'arrêter à cette opposition. Il ne pourrait ainsi les penser ensemble, et il le doit cependant ; il est contraint de chercher un terme supérieur qui les concilie. Or, leur synthèse est l'idée du *devenir*. Ce qui devient à la fois est et n'est pas. Ce qui devient n'est pas encore, autrement il n'aurait pas à devenir ; et cependant il est, puisqu'il devient. Le devenir participe à la fois du néant et de l'être. Cette synthèse cache à son tour en soi une antithèse qui force l'esprit à s'éle-

ver plus haut, jusqu'à ce que, stimulée par ces oppositions sans cesse renaissantes, la pensée progresse successivement depuis le concept le plus pauvre, par tous les concepts intermédiaires, jusqu'au plus riche, jusqu'à celui qui les contient et les concilie tous en soi, jusqu'à l'absolu, en qui seul elle trouve son repos.

Je ne suivrai pas Hégel plus loin ; j'ai seulement voulu faire entrevoir le procédé de sa logique. Hégel part d'une certitude inébranlable. Cette concession, que le scepticisme le plus vaste est pourtant obligé de faire, lui suffit pour regagner par une déduction rigoureuse les autres idées nécessaires, pour toutes les reconquérir. Il n'a point obtenu et distribué arbitrairement nos concepts ; il ne les a point isolés. Il les a fait naître les uns des autres par une nécessité dialectique. Il a fait leur genèse. On voit ainsi que les concepts ne sont point simplement juxtaposés dans la raison : ils forment les anneaux entrelacés d'une même chaîne; ils se supposent mutuellement, ils sont solidaires, ils se pénètrent ; de chacun on peut descendre ou s'élever à tous. La pensée ne trouve son repos que dans le terme suprême. Les autres ne lui permettent pas de persister en eux, ils la contraignent à les dépasser, il souffrent d'un antagonisme qui l'entraîne irrésistiblement plus loin. Tous, sauf le dernier, qui, exigé par tous, se retrouve ainsi également, en tous, sont coexistants et successifs, nécessaires et transitoires à la fois. La raison n'est point un agrégat d'idées, elle est un merveilleux organisme : il y a en elle comme une circulation incessante de la pensée. Kant avait fait l'anatomie de la raison, Hégel a écrit sa physiologie ; Kant avait donné la liste des concepts, Hégel en a donné le système.

Personne ne méconnaîtra le génie qu'il a fallu pour surprendre ainsi dans les profondeurs les plus secrètes de la pensée son jeu et son mouvement, pour dérober le mystère de ses origines. Dans ce système, chose rare, il y a une découverte. Cette logique s'imposera à l'esprit humain et fera le tour du monde. Hégel a sa place, non pas parmi ces brillants génies, ces poètes de l'intelligence que l'on nomme Platon, Malebranche ou Leibnitz, mais dans une assemblée moins nombreuse et plus austère, parmi les législateurs de la pensée, parmi ceux qui ont retrouvé quelques fragments de son code, auprès d'Aristote, de Bacon et de Kant.

Hégel n'a cependant pas achevé l'œuvre : il s'est trompé plus d'une fois ; il n'a pas toujours bien ordonné et bien déduit nos concepts. La moindre erreur a ici de graves conséquences, puisqu'il s'agit des idées universelles de la raison. C'est un trait de plume dans le conseil d'un prince : il décide du sort des états.

La logique de Hégel va révolutionner la pensée ; elle est déjà devenue une arme redoutable de combat et de destruction. Les principes de contradiction et d'identité sont les deux principes de l'ancienne logique. On ne peut contester leur vérité, mais ils ne sont d'usage que dans le domaine de l'expérience et du monde sensible. Le principe de contradiction suppose des termes contradictoires entre lesquels on est forcé de choisir ; il faut accepter l'un, rejeter l'autre. Mais deux termes qui s'excluent sont nécessairement tous deux finis, car aucun ne comprend tout en soi. Le principe de contradiction ne dépasse donc pas le fini. Or, le fini ne se suffit pas à lui-même ; il ne peut se concevoir, et par conséquent s'expliquer, que par l'infini. C'est cette science suprême

que donne la métaphysique. Le principe de contradiction, ne s'appliquant pas à l'infini, ne peut ici avoir d'usage. Cela est si vrai, qu'il dénature les concepts quand il s'applique à eux. Il les suppose contradictoires, c'est-à-dire absolument incompatibles, et cependant les concepts ne sont que des termes contraires. Loin de s'exclure, il s'exigent mutuellement. Il est tellement impossible d'isoler un concept, que, lorsqu'on l'essaie, il se transforme aussitôt en ce contraire dont on voulait le séparer. Isolez l'infini du fini, l'infini ne renferme plus alors le fini en soi, le fini demeure hors de lui : l'infini n'est donc pas tout, il devient limité, il devient fini. Isolez le fini de l'infini, le fini peut alors se concevoir par lui-même, il se suffit donc; mais ce qui se suffit est inconditionnel, absolu : voilà le fini qui devient l'infini.

Le principe d'identité ne trouve pas davantage une application en métaphysique. Il n'y est plus vrai, car, dans l'ordre de la raison, c'est, comme nous l'avons vu, le contraire qui dérive du contraire, et non plus le même du même. Le contraire est un terme moyen entre l'identité et la contradiction; il échappe aux deux axiomes de l'ancienne logique, et ne relève pas de sa juridiction.

Le résultat de tout ceci est important. Les philosophies qui suivent l'ancienne logique, et c'est le cas encore aujourd'hui, en France, de nos écoles les plus accréditées, transportent à la science de l'infini les principes qui ne conviennent qu'à la science du fini. Cette erreur radicale leur est commune à toutes: elles procèdent par l'analyse de la raison et par le syllogisme; mais l'analyse décompose les objets et isole les termes qu'elle distingue, le syllogisme déduit le même du même. Il faut suivre en métaphysique la route opposée: on doit pro-

céder par la dialectique, qui, à l'inverse de l'analyse, enchaîne les concepts et les distingue sans les désunir, et, à l'inverse du syllogisme, déduit le contraire du contraire. Hégel abat ainsi d'un coup de faux tous les systèmes dus à une autre méthode. Il a découvert la logique de l'infini ; l'ancienne logique n'est que celle du fini.

Hégel fut, du reste, exclusif comme tous les réformateurs. La nouvelle logique devint tout pour lui. Il n'y vit plus seulement les formes éternelles de la pensée de l'être : il y vit l'être lui-même, il le prit pour Dieu. Il introduit à son système par sa *Phénoménologie*, et elle montre le chemin qui l'a conduit à cette capitale erreur. Dans ce bel ouvrage, il se place au point de vue immédiat où nous sommes des choses ; il examine successivement la perception sensible, l'entendement, tous les moyens de connaissance qui, en quelque manière, sont subjectifs. En tous, il découvre et signale une contradiction. Ils ne donnent donc que le fini, c'est-à-dire ce qui est imparfait, passager, apparent. La logique, qui seule s'élève au-dessus de toutes les contradictions, donne seule aussi l'infini, c'est-à-dire l'être, la vérité, Dieu. Dieu, en tant qu'infini, ne peut, d'après Hégel, être personnel : ces deux idées s'excluent, car chaque personnalité se distingue de toutes les autres, et par là devient déterminée, limitée, finie. Mais voici une double difficulté. D'une part, l'indéterminé n'existe pas ; de l'autre, Dieu est la raison absolue, et la raison n'est vraiment raison que si elle a conscience d'elle-même. Or, cette conscience suppose la personnalité. Comment résoudre ces contradictions? On ne le peut que si Dieu se réalise, non point dans une forme infinie, ce qui est un non-sens,

mais dans l'infinie variété des formes finies; non point dans une personnalité unique, mais dans une perpétuelle succession de personnes sans nombre ; que s'il se réalise, en un mot, dans la nature et l'humanité, et ne se réalise qu'en elles. Il ne faut donc le chercher que là ; il ne se trouve nulle part ailleurs.

Le développement du monde n'est pour Hégel que le développement même de la raison absolue. Il avait dans sa logique déterminé ce développement. Les phases que l'idée absolue parcourt, depuis le concept le plus pauvre jusqu'au plus riche, devenaient ainsi les phases du monde, et s'exprimaient dans les époques de la nature et dans celles de l'histoire. La raison absolue a dans la nature perdu la conscience d'elle-même ; elle y est aveugle, et comme aliénée et irraisonnable. Durant une suite incalculable de tristes siècles, il n'y eut que des solitudes effrayées de leur déserte immensité et le combat titanique des forces élémentaires. Nulle part encore un spectateur intelligent de ces anciens événements de l'univers. La raison absolue devait se relever de cette chute, redevenir maîtresse d'elle-même, prendre une forme nouvelle et supérieure, où elle arriverait à la conscience de soi. Cette forme est l'humanité.

Ce n'est point dans l'homme, c'est dans l'humanité, ce n'est point dans l'individu, c'est dans l'espèce que la raison divine se manifeste comme absolue. Les individus nécessairement limités ne peuvent réaliser Dieu ; ils n'existent cependant que pour cela ; ils doivent donc tous passer. Après avoir un moment duré, ils disparaissent à jamais ; la mort est pour eux l'anéantissement. L'humanité seule survit à toutes ces destructions.

La raison absolue se manifeste en elle sous la triple

forme de l'art, de la religion, de la philosophie. Ce sont là les trois grandes époques de l'histoire de Dieu. L'absolu se manifeste dans l'art par la beauté, sous une forme visible. Mais la raison absolue est esprit : cette manifestation sensible ne lui suffit pas. Dans la religion, Dieu apparaît comme esprit ; mais ce n'est pas la raison absolue qui se connaît elle-même : c'est un homme, une pensée subjective qui la contemple et se distingue d'elle; ce n'est pas encore Dieu qui se connaît comme Dieu. Il reste un progrès à faire: il s'achève dans la philosophie. En effet, dans l'esprit du philosophe qui s'élève au-dessus de tout ce qui est subjectif jusqu'à la raison absolue, et la pense au moyen d'elle-même, cette raison, en d'autres termes Dieu, prend conscience de soi ; il se contemple face à face. La philosophie n'accomplit pas un moindre mystère : elle est, dans le système de Hégel, la réalisation suprême de Dieu, son véritable avénement dans l'univers. Dès lors l'humanité n'a qu'à s'émanciper de la religion, qu'à s'ordonner d'après la philosophie, qu'à lui soumettre tous les esprits, afin qu'en eux Dieu resplendisse de plus en plus des clartés de l'intelligence, se transfigure de lumière en lumière, et dissipe toujours davantage les obscurités primitives qui le voilent encore.

Je regrette de parler aussi rapidement de cette vaste conception. On ne résume pas une encyclopédie. Je voudrais du moins esquisser à grands traits les vues de Hégel sur l'art, les religions, le droit, l'histoire de la philosophie. Il serait intéressant de comparer le premier système de Schelling à celui de Hégel, et de voir combien ces deux grands esprits ont imposé le contraste de leur génie à des philosophies pareilles. Cette différence

se dessine bien dans leurs vues de la nature. Schelling a été frappé de sa beauté, Hégel de ce qu'elle a d'irraisonnable ; Schelling a remarqué surtout l'harmonie de la nature et de l'esprit, Hégel a plutôt signalé leur opposition. Le panthéisme a chez l'un les pompes d'une majestueuse poésie ; chez l'autre, la froide précision et la sévérité logique. Mais je ne puis poursuivre ce parallèle.

Ce Dieu impersonnel, qui ne se réalise que dans l'univers, obsède aujourd'hui la pensée en Allemagne. C'est contre lui qu'elle se débat et cherche à se défendre. Envisageons-le de plus près, afin de le mieux connaître et de mieux comprendre ce qui anime à le repousser.

Le panthéisme refuse à Dieu la personnalité pour sauver en lui l'infini. Qu'y gagne-t-il ? Dieu ne peut alors se réaliser que dans le fini ; mais le fini ne suffit pas à le réaliser. L'infini a beau multiplier le fini et le produire toujours plus parfait, le fini n'en demeure pas moins incapable de le contenir ; l'univers ne sera jamais adéquat à l'idée de Dieu : la contradiction est insoluble. Le panthéisme croit la surmonter en disant que Dieu se manifeste dans l'infinie variété des choses finies. Mais cette variété est-elle vraiment infinie ? Reculez sans mesure les bornes de l'espace et du temps, peuplez ces étendues de myriades de mondes, ces siècles de multitudes humaines ; ne vous lassez jamais d'agrandir vos conceptions : vous ne ferez qu'un essai impuissant de dépasser le fini, vous n'aurez que sa négation et non pas son contraire, ce qui le présuppose et non pas ce qui le précède, l'indéfini en un mot, et non pas l'infini. Ce Dieu n'est donc jamais réalisé en tant qu'infini. Le panthéisme immole inutilement la personnalité de Dieu. La raison qu'il donne contre elle se retourne contre lui. Il

ne résout pas la difficulté, il en crée mille autres, qui toutes naissent de cette contradiction suprême que je viens de signaler.

Dieu n'existe que dans le monde. Qu'est-ce à dire? Ainsi les désordres et les fléaux de la nature, ainsi les querelles, les haines, les malheurs qui remplissent l'histoire, tout cela, ce sont les discordes intestines, les tragiques aventures de Dieu. Nos regrets, nos craintes, nos espérances déçues, notre train de guerre enfin et d'agitations sans trêve, et la suprême tristesse de la mort pour consoler tant d'ennuis, ce n'est pas notre destinée seulement : Dieu a composé sa vie de toutes les nôtres et réunit dans la sienne toutes leurs afflictions. Ce secret soupir ou cette haute lamentation qui monte sans cesse de la terre, cette plainte, c'est la voix de Dieu. Le temps, qui ne donne que pour ravir, qui mêle à toutes nos joies une menace, à toutes nos fêtes une alarme, cette inquiète et triste durée des êtres qui passent et souffrent, est aussi celle de Dieu, et chaque minute lui mesure, comme à l'homme, quelque nouvelle douleur. Le christianisme annonce également, il est vrai, un Dieu martyr chargé de nos souffrances, courbé sous nos fardeaux : mais ses misères viennent de notre libre chute et non pas de lui : il ne les a connues que par compassion, et réussit à les terminer. Dans le panthéisme, elles ont Dieu pour auteur : s'il en souffre, c'est par sa faute ; s'il cherche à s'en relever, c'est pour lui-même. Il était le maître de l'existence et n'a pas mieux su l'instituer. Ce qui est charité sur la croix, ici devient impuissance ou impéritie. Et tout cela en vain : emprisonné dans le fini, Dieu a beau faire, il ne réalisera jamais le rêve d'infini qui le tourmente, et ce rêve désenchantera tous les bonheurs. Al-

téré d'une soif brûlante de lui-même, il ne pourra jamais l'étancher ; il s'est condamné à l'éternel supplice d'un désir toujours inexaucé, d'un espoir toujours détrompé. Le panthéisme promet à la terre les félicités divines, et il ne fait qu'éterniser en Dieu nos infortunes et les rendre ainsi sans ressources en celui-là qui seul les pouvait terminer. Il croit ennoblir l'univers ; il ne réussit qu'à dégrader Dieu.

Il semble nous enivrer de Dieu, nous le prodiguer en toutes choses. Encore ici il nous abuse. Je me mets à chercher son Dieu ; je ne dois le demander qu'aux choses finies, et toujours la même contradiction. En elles, ce n'est pas le Dieu vrai, l'infini, ce ne sont que faux semblants de lui que je trouve. Elles me le dissimulent aussi bien qu'elles me le manifestent ; elles me le cachent autant qu'elles me le révèlent ; elles ne sont pas sa face, mais son masque. Je ne puis chercher Dieu que dans ce qui n'est pas lui ; il ne se donne à moi que dans ce qui me le refuse. Comment donc le trouver ? Tout me le promet et tout me trompe. Dans ces formes fugitives et changeantes qui s'offrent à moi, je ne rencontre que ses décevantes images ; lui jamais, lui nulle part ; je ne me promène que parmi de vaines apparences de Dieu. Ce monde est vide de lui et n'est plein que de ses fantômes. Je serai éternellement séparé de celui que je ne peux m'empêcher de toujours poursuivre.

Et que parlé-je de Dieu ! Dieu n'est pas dans ce système, il ne fait que devenir. Or, le *devenir* suppose nécessairement la permanence. Sous ce qui varie et passe, quelque chose doit être d'immuable et d'éternel. Qu'y a-t-il ici de permanent ? Le fini change sans cesse ; l'infini dans le fini se métamorphose continuellement ; ce

qui seul subsiste sans changer, c'est donc l'infini en tant qu'infini. Mais, dans ce système, ce n'est rien de réel, ce n'est qu'une vaine abstraction, qu'un néant. C'est là le triste secret qu'enfin je découvre. C'est là le deuil que l'univers s'efforce de déguiser sous toutes ses brillantes parures. C'est du néant que tout sort; c'est en lui que tout s'abîme ; son affreuse nuit enveloppe tout. Il est le commencement et la fin, et son morne silence me répond à la place de Dieu. Ce système, avec son vêtement sacerdotal et la pompe religieuse de sa parole, n'est ainsi, à le bien prendre, comme on l'a dit, qu'un athéisme emphatique.

Je n'insiste pas sur les conséquences morales; on les prévoit, on les a souvent signalées. Dieu, s'il était quelque chose, ne serait plus qu'un inexorable destin, cruel surtout à lui-même. Avec ce fatalisme, plus de liberté, ni bien ni mal ; avec l'apothéose de l'humanité, toutes les passions sanctionnées comme des forces divines.

Il faut qu'il y ait aujourd'hui un attrait puissant vers le panthéisme, car il est le grand événement de la pensée contemporaine. On est assez peu surpris de le trouver chez nos voisins. Leur génie impersonnel et abstrait, une sorte de tendresse pour la nature, l'instinct de l'infini facilement égaré vers ce monde, tout, dans leur pensée et dans leur imagination, les y prédispose. Les forêts de la Souabe et du Harz ont vu, comme celles de l'Inde, plus d'un enthousiaste rêveur se perdre dans leur secrète nuit pour y chercher Dieu. Cependant jamais le panthéisme n'était en Allemagne, avant ce jour, général et avoué. Mais, chose étonnante, il a fait aussi invasion en France : c'est là pourtant où il devait trouver le moins faveur. Il répugne trop à la précision du génie

national et à notre vif instinct d'individualité. Malgré cela, nos meilleurs esprits se sont laissé surprendre. Il a enivré de brillantes imaginations et séduit de généreuses intelligences. On le retrouve dans la poésie, le roman, l'histoire, la philosophie: les écoles socialistes, celles qui de toutes ont le plus excité l'effervescence de la pensée, relèvent de lui. Il s'est insinué partout. On peut suivre ses traces jusque dans les œuvres et les systèmes qui ne lui appartiennent pas. Sa fascination a entraîné nos plus beaux génies à des erreurs bien peu faites pour eux. Le poète de la patrie, Béranger, oublie, dit-on, la France pour je ne sais quels rêves humanitaires, et la plus chaste de nos muses profana un jour sa voix suave à chanter les orgies orientales. Que dirai-je encore? Obermann, René, Lélia, dont l'inquiet tourment fut si bien le nôtre, n'étaient-ils pas, dans les solitudes où s'enfuyaient leurs ames blessées, les premières victimes, les tristes précurseurs d'un dieu impuissant et funeste? Si de ces hauteurs nous descendons à la foule, que trouvons-nous? Chez les jeunes imaginations, l'enthousiasme, le culte de la nature; chez tous, un fatalisme qui inspire une vaste indifférence, et dans ce scepticisme pourtant laisse subsister une conviction, celle de la raison et de l'unité de toutes choses; le ciel désert, et les espérances toujours plus pompeuses d'une terre enfin prospère; puis, sur les ruines de tout ce qui est individuel, caractère, devoir, dévouement; sur les ruines de la famille, sur les ruines de la patrie, l'autel élevé au nouveau dieu, à l'humanité; n'est-ce pas là toujours la même influence?

Lorsqu'une erreur captive l'élite des esprits et se répand dans la multitude, elle cache à coup sûr quelque

grande vérité dont le temps est venu. Nous ne pouvons plus désormais croire à un Dieu séparé du monde et borné par lui, ni voir dans l'histoire une aventure purement humaine, livrée aux caprices des volontés individuelles, sans loi ni raison. Nous ne pouvons plus, en un mot, admettre le Dieu fini et le monde athée du déisme. Cela s'explique en Allemagne par le développement de la pensée, ailleurs par les événements politiques. Ce qui se passe depuis un demi-siècle agit puissamment sur les esprits. Les barrières des castes sont tombées, celles des peuples s'abaissent. Des espérances qui naguère auraient paru des utopies nous animent et nous aident à traverser ces jours mauvais. L'humanité ne se voit plus à jamais déchirée en lambeaux, infirme, divisée contre elle-même. Elle fait un rêve généreux de paix et d'union. Il lui est apparu dans l'avenir une image glorieuse de justice et de charité, l'auréole allumée au front. C'était elle. Alors elle a eu comme une illumination soudaine; elle s'est reconnue divine. Son passé s'est aussi transfiguré: elle a retrouvé dans l'antique Orient d'augustes et sacerdotales origines; elle a compris que Dieu vit et veut se manifester en elle. En même temps, comme si tout concourait à la même fin, le progrès des sciences nous montrait partout dans la nature la vie et la raison, c'est dire Dieu encore. Nous ne pouvons donc plus nous contenter du déisme; il est irrévocablement dépassé. Nous avons le sentiment profond de l'immanence de Dieu. Or l'idée d'un Dieu personnel a toujours, jusqu'ici, été mêlée de déisme. Il était donc naturel de n'en plus avoir dans le premier effet de la réaction, et de se jeter dans l'excès contraire. Nous ne pouvons y demeurer; nous cherchons un Dieu personnel et distinct du monde comme celui du

déisme, et à la fois universel et immanent comme celui du panthéisme. Cette transformation des idées de Dieu, du monde et de leur rapport remue toutes les questions : elle est la crise qui agite et trouble aujourd'hui l'esprit européen.

Je reviens à Hégel. Son système régna bientôt en Allemagne. Il était d'autant plus difficile de ne pas l'accueillir qu'il était l'inévitable conclusion de ceux qui l'avaient précédé. Les systèmes de Kant, de Fichte, de Schelling, se déduisent les uns des autres et ne forment, en un sens, qu'un système unique. Fichte ne fait que porter à leurs extrêmes conséquences les principes de Kant, et Schelling ceux de Fichte. Toutes ces philosophies se succèdent comme les moments divers d'une même méditation qui se termine au panthéisme de Hégel. C'était comme un bloc de marbre que tous ces maîtres de la pensée avaient sculpté : le dernier coup de ciseau venait d'être donné, la statue était achevée, elle était parfaite ; seulement elle avait pour piédestal le tombeau de toutes nos croyances. Ce fut une grande tristesse quand on s'en aperçut, mais on fut loin de le voir tout de suite. On alla même jusqu'à saluer, dans la nouvelle philosophie, le messager de paix qui conciliait la foi et la raison. Cela peut surprendre ; mais on est, en Allemagne, aussi lent à prévoir les conséquences d'un système que subtil s'il s'agit de remonter aux principes des choses. On y a un désintéressement de la pensée aisément crédule ; avec cela un tel désir de science, un si profond instinct religieux, un si vif besoin de les unir, qu'on est toujours prêt à se flatter d'y avoir réussi. La mysticité qu'affecte le langage de Hégel aidait encore à l'illusion. L'idée en soi ou la logique était le père, le monde le Verbe, leur

union le Saint-Esprit ; la chute, le relèvement, l'incarnation, rien ne manquait pour qui se laisse prendre aux mots. On croyait voir un terme au long divorce de la théologie et de la philosophie. Kant, le père du rationalisme, avait ôté au Christ son auréole ; le dieu n'était plus demeuré qu'un moraliste. Fichte avait annoncé un jour à Iéna que dans quelques années le christianisme n'existerait plus. Schelling n'avait pu se disculper de spinosisme. On accueillit donc avec bonheur une philosophie plus sévèrement rationnelle que les précédentes et dont les formules étaient d'une scrupuleuse orthodoxie.

Hégel fut à son apogée en 1828, au moment où il se vit soutenu par un concours assez nombreux pour publier les *Annales de Berlin;* on assure même que le gouvernement soutenait ce journal. Ce fut aussi, il est vrai, le moment où la défiance s'éveilla. On se posait avec inquiétude plus d'une grave question : on se demandait surtout si la distinction du monde et de Dieu était assez vivement accentuée. Mais des théologiens respectables, des hommes de talent et de piété, se déclaraient pour Hégel. Il était lui-même sobre, circonspect, et ne montrait rien de révolutionnaire. Il ne songeait pas à détruire ; il paraissait plus jaloux d'expliquer le passé que de troubler le présent ou de préparer l'avenir : cette réserve le fit même reculer devant la conclusion de ses principes. Il semble quelquefois hésiter , et l'on peut trouver dans ses ouvrages des propositions qui ramènent au théisme ; mais ce sont là évidemment des inconséquences. Hégel, en un mot, était assez différent de son système. Il montra aussi la même retenue en politique. Tout ce qui est réel est rationnel, tout ce qui est rationnel se réalise, avait-il dit. On peut s'armer de ce prin-

cipe pour maintenir ce qui est et pour consacrer tous les progrès, pour demeurer stationnaire et pour provoquer des révolutions, pour légitimer le quiétisme politique, comme aussi l'impatiente ardeur des changements. Il justifie tout acte lorsqu'il est accompli; mais, interprété d'après l'ensemble du système, il appelle à un progrès incessant. Hégel fit de son principe un usage très timide. On commença dans son école par ne traiter guère bien le libéralisme : on l'y trouvait banal. Hégel n'alla pourtant pas jusqu'à défendre le régime absolu de la Prusse. Dans la première édition de la *Philosophie du Droit*, il propose pour idéal la monarchie tempérée et représentative; mais il parle d'un ton chagrin et équivoque des institutions qui lui sont nécessairement liées. Gans publia, après la mort de Hégel, une nouvelle édition de la *Philosophie du Droit*, et il dit dans la préface que cet ouvrage semble être fait du bronze de la liberté. Il y a en effet dans cette seconde édition un progrès sensible vers les idées libérales. Est-ce là un bon office de Gans ou un changement de son maître vers la fin de sa vie? Toujours est-il que Gans, le spirituel et vigoureux adversaire de Savigny, sut fort bien concilier ses principes libéraux avec le système de Hégel.

Hégel fut, en 1831, enlevé par le choléra qui sévissait à Berlin. Sa mort ne fit que donner une force nouvelle à son école. Hégel terrorisait un peu ses disciples; il ne reconnaissait pas pour siens tous ceux qui se réclamaient de son nom; il ne ménageait guère ceux qui n'avaient pas saisi sa pensée à son gré. Un sarcasme les discréditait bientôt. On raconte à ce sujet plus d'une anecdote plaisante. Henning s'était rendu à Hégel à discrétion; il se bornait à copier toute sa manière. C'est de

lui que le maître dit un jour : Il n'y a qu'un de mes disciples qui m'ait compris, et encore m'a-t-il mal compris. Hégel y prenait peine, à vrai dire : il est difficile de donner à sa pensée une expression plus informe. Le style de Hégel est abstrait sans être net ; sa phrase pénible, enchevêtrée, semble se mouvoir lourdement dans le vide ; jamais sibylle n'a mieux protégé ses arcanes. Les disciples de Hégel furent après sa mort plus libres dans leurs mouvements. Dans son système, il n'y a qu'un principe, et ce principe fit tous ses aveux ; la réserve du maître ne les contenait plus. Dans l'école, il y avait deux tendances ; elles se prononcèrent toujours davantage. Au côté droit, Marheineke, Gabler, Göschel, Rosenkranz et quelques autres, qui s'efforcent de concilier le théisme avec la doctrine de Hégel ; au centre, Michelet ; à la gauche, les vrais héritiers, je ne dis pas de l'esprit de Hégel, mais de sa philosophie : jeune et nombreuse phalange, ardente à battre en brèche le christianisme, à renverser les vieilles institutions, à provoquer une vaste révolution.

Ce parti a d'incontestables mérites. Ses écrivains exposent avec clarté le système jusqu'alors si peu accessible de Hégel. Ils apportent dans les spéculations abstraites une lucidité dont ils ont donné les premiers l'exemple en Allemagne. Ils savent rendre la philosophie populaire et pratique ; ils l'ont fait descendre de l'école dans la place publique, et l'ont intéressée à tous les événements du jour. Ils ont enfin renoncé à cette duplicité trop commune en Allemagne et complaisante à cacher, sous le langage de la foi, des pensées destructives du christianisme. C'était tromper les simples, et souvent s'abuser soi-même. Ils ont rejeté ces artifices.

Cette sincérité distingue l'ouvrage de Strauss sur la

vie de Jésus. On sait la profonde impression qu'il produisit sur l'Allemagne. Il fut interdit en Bavière ; on parlait en Prusse d'en faire autant. Pour la première fois, l'Allemagne voulait détourner les lèvres du fruit de la science. Quelle amertume lui avait-elle donc trouvée? Strauss ne disait pourtant rien de nouveau : il ne faisait que réunir les opinions éparses, conclure avec logique, et cette conclusion qui s'imposait fatalement aux esprits, qui résumait la vraie pensée de l'Allemagne, était l'apostasie. On aurait été triste à moins. On vit alors ce que cachaient les formules de Hégel. Strauss ne permettait plus de se méprendre. Il dévoilait avec une cruelle franchise le sens des paroles qu'on répétait sans les bien entendre. On connaît son résultat. Jésus n'est qu'un symbole de l'humanité ; c'est d'elle qu'il faut entendre ce que le mythe évangélique disait de lui. Elle est la raison divine incarnée dans une forme finie ; elle est fille d'une mère visible et d'un père invisible, de la nature et de l'esprit ; elle a la puissance des miracles, car elle se soumet toujours mieux la nature, et lui commande avec autorité. C'est elle qui souffre et qui ressuscite de toutes les morts. Elle est sainte, car son développement est nécessaire, irréprochable donc, et le mal n'est qu'une infirmité de l'individu, il n'existe plus dans l'espèce. Cela était net et ne laissait plus d'équivoque.

Strauss acheva son œuvre de destruction dans sa *Théologie chrétienne*. Il y attaque l'un après l'autre tous les dogmes de l'église, comme il avait auparavant attaqué tous les faits de l'Évangile. Il ébranle sous les coups de sa dialectique les croyances qui sont la force et la consolation de l'homme, et cela sans la moindre émotion de haine ou de pitié, sans joie et sans douleur. Pourquoi

s'en étonner? Ne vous y trompez pas, ce n'est pas lui qui parle : encore ici il n'apporte pas un seul argument nouveau. Il se fait l'historien du doute de l'humanité. Cette critique n'est pas la sienne, elle est celle des siècles. Il se borne à se résumer leur discussion : son livre, écrit avec une précision géométrique et une froide clarté, n'en est que le protocole. Strauss cependant, malgré son désir, n'a pas réussi à être entièrement impartial. On ne peut méconnaître l'influence que sa conviction philosophique a exercée sur cette histoire. Il a le tort de prendre le système de Hégel pour le suffrage définitif de l'esprit humain. On devine ce qui lui reste de tous les débris de nos croyances. Dieu n'existe que dans la nature et l'humanité ; l'autre monde est donc une superstition : plus de ciel, plus d'immortalité. Strauss s'abuse : il peut connaître les lois de la logique, il ignore le reste de l'homme. Cette triste et vulgaire sagesse ne nous suffit pas, elle ne demeurera pas longtemps la nôtre.

Strauss devait être dépassé. Dans ce 93 de la logique, il n'est que de la Gironde ; nous allons voir les nouveaux jacobins. Il garde encore du moins ce nom de Dieu qui rassure partout où on le trouve : l'athéisme fut franchement proclamé. C'est dans les *Annales de Halle* que les jeunes hégeliens développèrent les extrêmes conséquences de leur philosophie. Les *Annales de Halle* commencèrent à paraître en 1838. Elles n'avaient pas d'abord de tendance très déterminée : rédigées avec un grand talent, elles devinrent bientôt une des revues les plus importantes de l'Allemagne. Les affaires de Cologne leur donnèrent une couleur plus décidée. Gœrres avait, dans son *Athanase*, soutenu avec fanatisme les droits de Rome. Léo, professeur d'histoire à Halle, défendit avec non

moins de violence le principe protestant. Rüge, directeur des *Annales* et de la gauche hégelienne, fit une critique de sa brochure; Léo riposta par un libelle contre les jeunes hégeliens. Ceux-ci se prononcèrent dans les *Annales* sans plus de réserve, et y attaquèrent ouvertement le christianisme : ce fut un devoir pour qui ne partageait pas ces vues extrêmes de rompre avec eux. Les *Annales* passèrent dès lors sous l'influence exclusive de la gauche, et dévièrent de plus en plus vers une polémique aveuglément passionnée.

Il ne fut plus besoin, pour y écrire, d'avoir fait ses preuves dans les lettres ou les sciences: il ne fallait que s'approprier quelques formules de Hégel, jurer foi au drapeau, et s'inspirer de toutes les passions du parti. Le gouvernement prussien s'était d'abord montré favorable à l'école de Hégel; le ministre d'Altenstein lui avait donné l'hégémonie dans les universités de la Prusse. Mais ces dispositions avaient changé depuis l'avénement du roi actuel : la Prusse ne fut plus dès lors, pour les *Annales*, le pays des lumières et de l'intelligence; elles ne cachèrent pas plus leur pensée sur la monarchie que sur le christianisme, et prirent pour mot d'ordre liberté absolue dans tous les sens. Il survint ainsi des difficultés qui forcèrent le rédacteur à quitter Halle pour Dresde, et la revue devint une feuille quotidienne sous le titre d'*Annales allemandes*. La nouvelle feuille ne garde plus aucune retenue. Les *Annales* ne sont guère aujourd'hui qu'un pamphlet périodique ; leur ton est dédaigneux et arrogant, leur critique haineuse et virulente; c'est de la colère plus que de la science. Il suffit de la chair et du sang pour penser ainsi, il ne faut pas de la philosophie, disait à ce propos Marheineke. Leur parole est ju-

vénile, emportée, hautaine et mordante, je voudrais dire spirituelle; mais les écrivains des *Annales* prennent l'insulte pour de la malice, et le pugilat pour la lutte: de la frivolité ils ont la suffisance sans la grâce; ils ont pris de nous l'étourderie, et l'ont ensuite bottée à l'écuyère pour lui faire passer le Rhin. Leurs amis, nos humanitaires, ont pris de l'Allemagne à leur tour le brouillard et la pesante emphase. C'est, des deux côtés, généreusement débarrasser ses voisins de ce qu'ils ont de pire. Bruno Bauer et Feuerbach sont les deux coryphées des *Annales*: ils font ouvertement profession d'athéisme.

Bruno Bauer s'est d'abord rapproché d'Hengstenberg, un des théologiens les plus distingués de l'Allemagne et de tous le plus strictement orthodoxe. Il désirait une place. Le ministre d'Altenstein lui fit entendre qu'il n'en obtiendrait point, tant qu'il se montrerait piétiste. Bruno Bauer ne se fit pas prier: il écrivit sans hésiter contre Hengstenberg; dès lors chaque jour l'a vu plus violent contre le christianisme. Il y a dans cet homme je ne sais quoi de sombre et d'implacable qui repousse comme une fureur déicide. Il obtint la place qu'il avait payée si cher: il vient de la perdre en voulant trop bien la mériter. Il avait autrefois réfuté Strauss: dans un nouvel ouvrage il l'a dépassé et l'accuse d'équivoque et de mysticisme; il ravale à plaisir théologie et théologiens. A quoi servent-ils, en effet, depuis qu'il n'y a plus de Dieu? Bruno Bauer occupait pourtant une chaire de théologie, et s'en servait pour professer son athéisme. Le ministre des cultes consulta les facultés protestantes de la Prusse: cette affaire fit grand bruit; Bruno Bauer finit par perdre son procès et fut destitué.

Feuerbach ne pensa pas non plus toujours comme il le fait aujourd'hui. Il inclina d'abord au mysticisme et se destinait à la théologie. L'influence de Hégel changea ses projets, et le fit se vouer aux études philosophiques. Il eut à se plaindre des piétistes d'Erlangen ; leurs torts l'exaspérèrent et décidèrent sa haine pour le christianisme. Ce fut un ennemi juré : sa vive imagination et son caractère fougueux ne connaissent pas de mesure ; son talent sert bien sa colère. Son livre sur le christianisme est celui qui a le plus attiré l'attention après ceux de Strauss. C'est tout autre chose cependant : ne cherchez pas ici la froideur et l'impartialité ; ce n'est plus de la science, c'est l'emportement et le sophisme de la passion. Il y a dans ce livre de cyniques blasphèmes, qui font peur, et des pages inspirées d'une sanglante ironie contre Dieu. Strauss se sert, pour attaquer le christianisme, de l'histoire et de la raison. Feuerbach choisit une arme plus légère ; sa discussion a un intérêt tout pratique : il fait de la psychologie. On dit que le christianisme répond aux besoins de l'âme : Feuerbach ne le nie pas, mais il ne voit dans l'Évangile qu'une mythologie imaginée par le cœur humain. C'est toujours le curieux procédé de la critique moderne. Le christianisme n'est pas entièrement faux : il est une figure de la vérité. Seulement, nouvelle étrange, la vérité qu'il cache est l'athéisme, et la charité sert de symbole à l'égoïsme. La religion n'est qu'un songe éveillé, qu'une illusion d'optique, dont on peut maintenant calculer les lois. L'humanité, dans Strauss, est encore l'incarnation de Dieu : ici, Dieu n'est que le spectre solaire de l'humanité, il n'a aucune réalité. Feuerbach, avec ceux qui donnent du christianisme une interprétation mythique, n'omet

qu'une chose pour rendre son explication plausible, c'est l'expiation. Il est vrai que c'est la pensée suprême du christianisme. Du reste, ses déductions ne manquent pas d'une perfide adresse. Feuerbach flatte nos grossiers penchants : c'est là sa faiblesse et sa force. Mais attendons la fin. L'amour de soi remplacera l'amour de Dieu : chacun vivra en ce monde comme le cœur lui dira. Ne vous inquiétez pas des autres : le meilleur souci à prendre d'eux est de ne songer qu'à vous; tous nos défauts, tous nos travers, toutes nos passions, se font équilibre et composent une humanité parfaite. C'est à peu près la belle découverte de Fourier. Je n'ai pas tout dit : Méphistophélès, sous le bonnet de docteur allemand, a des accès de candeur qui gâtent ses affaires. Savez-vous ce que Feuerbach fait des sacrements de l'Eglise? Il y voit encore des symboles d'éternelles vérités : très sérieusement il les retient dans son athéisme. Au lieu du baptême, c'est fort simple, des bains d'eau froide : l'eau renouvelle tout l'être, purifie l'esprit et le corps; le frisson qu'elle donne fait magiquement tomber nos fatigues et nos soucis; enfin c'est toute une litanie mystique de l'eau claire. — L'eucharistie, vous le devinez, c'est la table. Manger, boire et se laver, voilà les rites de la nouvelle humanité : le reste est superstition. Feuerbach avoue naïvement, dans ce merveilleux chapitre, que tout cela semblera bien vulgaire; mais il nous avertit que, s'il y a une dévotion à garder, c'est celle du trivial. Il joint à ces hautes vues des gentillesses démagogiques, et tonne contre les tyrans. En vérité, ces pauvretés ne sont plus de la philosophie.

Je viens de tracer le développement de l'école hégelienne. Le maître contint par sa réserve sa savante er-

reur. Strauss nia le Christ, le ciel et l'immortalité. Les *Annales allemandes* effacèrent ce nom de Dieu qui ne semblait, après tout cela, qu'une importune inutilité. Chaque pas, sur ce triste chemin, nous a fait rencontrer quelque nouvelle ruine ; à la fin il nous est resté le néant. Cette critique n'est plus la mienne : c'est l'histoire qui a pris soin de la faire.

## II. — NOUVEAU SYSTÈME DE SCHELLING.

Une réaction était inévitable ; elle ne fut guère d'abord qu'une dispute d'école et de haute philosophie. Mais Strauss attaqua le christianisme : c'était un suprême péril ; chacun s'émut. Vinrent ensuite les déclamations politiques des *Annales allemandes,* qui donnèrent aux hégeliens de nouveaux adversaires.

L'opposition philosophique compte une foule de penseurs coalisés contre Hégel, et qui, du reste, sont assez peu d'accord entre eux. La plupart, formés à son école, retiennent sa logique, sauf corrections, et combattent son panthéisme. Le fils du grand Fichte se distingue parmi eux. Il dirige une revue philosophique où l'on remarque, au milieu d'articles un peu diffus, des critiques heureuses, et toujours de la sagesse et des intentions élevées. Fischer et Weisse sont de la même école. Cette école ne fera pas des progrès décisifs : elle montre peu d'invention et un esprit plus judicieux que profond ; on lui doit moins des idées nouvelles qu'un arrangement nouveau d'idées anciennes. Elle voit avec raison dans la liberté le principe qui sauve du panthéisme, et elle conserve cependant plusieurs des vues fatalistes de Hégel. Elle n'a pas

encore dissipé le charme qu'il semble avoir jeté sur la pensée de son pays : elle n'a retrouvé que la moitié des paroles qui doivent le rompre. — Troxler, Krause, Chalybée, bien d'autres encore, se sont également tournés contre Hégel. — A part et seul, Herbart bataille un peu contre tous. On n'a pas d'abord voulu tenir compte de lui. L'Allemagne, cette terre de la critique, est aussi celle où l'on jure le plus sur la parole du maître. L'héritage trop bien accepté de tant de grands génies avait fini par appauvrir la pensée de son originalité. Herbart vint fronder ce superstitieux respect de la tradition philosophique. Il a voulu ne rien devoir qu'à lui-même : il ne tient compte des autres que pour les attaquer ; il a osé tout recommencer, et il a presque réussi à tout achever à force de persévérance, de sagacité et d'invention. On peut prévoir le résultat : quelques bizarreries, beaucoup d'idées nouvelles, et, en dépit de lui-même, le cachet évident de son époque. Il a le mérite d'avoir insisté sur l'individualité, effacée du monde par une logique qui ne comprend que l'abstrait et l'universel.

Mais le plus original assurément et le plus remarquable des adversaires de Hégel, celui que Hégel estimait entre tous, est Baader[1]. On ne le connaît pas encore en France. M. Cousin s'est une fois fort agréablement moqué de lui. M. Cousin avait raison. Baader est pourtant, de tous les philosophes allemands, le plus spirituel, et, s'il avait connu l'attaque, il n'aurait peut-être pas manqué de rendre guerre pour guerre. Baader a eu le tort de se permettre des singularités mystiques, qu'aurait

[1] Voyez les deux articles sur ce philosophe publiés dans le présent volume, pages 387 et 393. Ed.

dû s'interdire cet excellent et vigoureux esprit. Son exposition est concise, souvent brisée par des digressions, et presque toujours fragmentaire : il ne sait pas résister au plaisir d'une escarmouche. Il n'avait guère non plus de respect pour cette superstition de la forme savante et de l'appareil systématique qu'on a si fort en Allemagne : il se jeta dans l'excès opposé. Il n'a jamais rédigé un corps de philosophie ; mais on reconnaît partout dans ses écrits détachés une intime unité de pensée, une harmonie qui coordonne tous les détails. Son style est quelquefois obscur à force de brièveté et d'allusions ; il est précis cependant et étincelle d'originalité. L'étude de Baader récompense libéralement des peines qu'elle donne. Que de pénétration, que de vues ingénieuses, que d'idées fécondes, quelle dialectique acérée! J'ai parlé de son mysticisme ; mais, toutes les fois qu'il ne s'égare pas dans de fâcheuses préoccupations, il montre le haut bon sens des grandes intelligences, et sa pensée a une direction éminemment pratique. Baader a professé à Munich les dernières années de sa vie. Dans presque toutes les universités d'Allemagne, il se livrait un duel entre les hégeliens et leurs adversaires, lutte générale et partout variée ; Berlin et Munich étaient les deux siéges de forces rivales : Berlin, la métropole du hégelianisme, la ville savante, d'où il se répandait dans toute l'Allemagne ; Munich, où Baader, Görres, Schubert, Schelling, défendaient la cause de la philosophie chrétienne, tous bien différents, du reste, de talent, de caractère et de théorie. Görres a, comme Baader, une tendance mystique ; mais une imagination entraînée à l'hyperbole, une nature passionnée, un esprit irascible et superbe, lui enlèvent trop souvent la juste mesure et le désinté-

ressement de la pensée. Schubert a traduit notre théosophe Saint-Martin et écrit d'une plume élégante une psychologie qui révèle une âme bienveillante et pieuse; mais Schubert n'est armé que pour une joûte à fer émoulu, et une querelle aussi sérieuse doit l'effrayer. Enfin, parmi ces adversaires de Hégel, Schelling occupait une position souveraine par la gloire de son passé et le mystère dont il entourait encore son système. Il joue en ce moment le premier rôle dans cette lutte philosophique dont j'essaie de donner une idée. C'est de lui que je parlerai aujourd'hui.

L'appel de Schelling à Berlin excita une vive attente. Schelling s'était, de longues années, tenu pour ainsi dire caché à l'Allemagne: il se refusait à publier son nouveau système, et se bornait à le professer devant un auditoire assez peu savant à l'extrémité de l'Allemagne. Il venait maintenant au plus épais de la mêlée, il allait se trouver en face des plus illustres vétérans de Hégel. Quarante années auparavant, il avait tenu le sceptre de la pensée. Venait-il le reprendre? C'était lui qui avait évoqué le panthéisme, réussirait-il à le conjurer? Quelques-uns s'en flattaient : les hégeliens, de leur côté, se promettaient de bien soutenir le choc. Schelling vint au milieu de ces passions contraires. Son discours d'ouverture fut avidement lu dans toute l'Allemagne; on aurait dit un discours de la couronne. La ressemblance n'était que trop parfaite. Schelling parlait majestueusement de lui-même, faisait de belles promesses, et éludait les questions embarrassantes.

Ce n'est pas la première fois qu'un des grands penseurs de l'Allemagne varie dans ses idées. Kant, dans sa *Critique du jugement*, le plus original et le plus pro-

fond de ses travaux, a bien dépassé la *Critique de la raison pure*. Fichte n'a pu se maintenir longtemps dans l'idéalisme rigoureux. Schelling a déjà précédemment modifié jusqu'à trois fois son système. Mais c'était là, à vrai dire, un progrès plutôt qu'un changement : ils n'avaient tous fait qu'aller plus loin sur la même route. Schelling, cette fois, a changé de principe : il veut introduire dans la spéculation un élément nouveau, et réunit toutes les philosophies précédentes, la sienne comme les autres, dans une même condamnation.

Ces philosophies ont un caractère commun : la raison y est le principe unique de la connaissance ; elles sont exclusivement logiques. Il est entendu, depuis Descartes, que la raison est pour le philosophe le seul moyen d'arriver à la vérité. Or, la raison ne connaît que l'universel. Les idées générales qu'elle donne conviennent à tous les êtres sans exception possible, mais n'en désignent aucun en particulier ; autrement, elles ne s'appliqueraient plus aux autres, elles cesseraient d'être générales. L'individu est donc nul et non avenu pour la raison, elle l'ignore, elle ne l'aperçoit pas, il n'existe pas pour elle : à cet égard, elle est aveugle ; il faut pour le connaître un autre organe de la pensée. Qu'en résulte-t-il ? C'est que la raison, quand elle rencontre l'individu, ne voit en lui que ce qu'il a d'universel, et non point ce qu'il a d'individuel. Donc Dieu, en tant que personnel, c'est-à-dire en tant que distinct, et non plus simplement comme l'être général, ne peut être atteint par la raison. Elle ne connaît de lui que ce qu'il a d'impersonnel. La raison ne donne non plus que le nécessaire. L'acte libre lui échappe, car on ne peut le déterminer *à priori* ; on ne le connaît que par l'événement. Mais ce qui est né-

cessaire est éternel aussi. Donc, avec la raison seule, si l'on sait être conséquent, on ne trouve qu'un Dieu impersonnel, un monde nécessaire et éternel, le panthéisme en un mot, la personnalité et la liberté jamais.

L'histoire de la philosophie moderne le prouve. Immédiatement après Descartes vint Spinosa, qui fut, il est vrai, peu compris, décrié, et causa peut-être plus d'étonnement encore que de scandale. Ce solitaire génie avait devancé son époque de deux siècles. Il est notre contemporain, et n'a trouvé qu'aujourd'hui des esprits qui peuvent converser avec lui et comprendre la profondeur et la science de son doute. Ce fut donc une alarme passagère. On crut avoir réfuté Spinosa, et la pensée se remit tranquillement en route, sans inquiétude d'un second danger. On ne prévoit pas d'abord les conséquences d'un principe; elles n'en sont pas moins inexorables. Elles viennent d'un pas quelquefois lent, toujours sûr, comme une justice tardive peut-être, mais infaillible. L'esprit humain est ainsi arrivé depuis Descartes, de système en système, au panthéisme de Hégel. Avec la raison seule, impossible de ne pas arriver là, impossible d'aller plus loin. C'est la forme la plus achevée et la plus savante de la philosophie logique. La raison y est tout : Dieu n'est qu'elle. Le concret, le déterminé, l'individuel n'est donc que phénomène transitoire, éphémère apparence, qui se montre pour s'évanouir aussitôt sans retour, car l'universel seul est, seul subsiste. Cette destruction incessante est la fête que se donne ce Dieu logique, impassible ennemi du monde. Puis il exige une plus haute victime : il réclame en sacrifice son rival, le Dieu personnel, qui tombe de son ciel et s'abîme, et l'absolu trône seul alors sur les ruines de toutes choses.

Jacobi avait déjà signalé, avant Schelling, cette inévitable fin de la spéculation moderne. Il avait aussi montré éloquemment que nos plus nobles instincts protestent contre le panthéisme : il avait foi en eux, et cependant il ne pouvait se résoudre à abdiquer la raison. Fasciné par elle et la maudissant, n'osant ni croire ni douter, il souffrit jusqu'à la fin de cette cruelle discorde, et ne goûta de la science que la lie la plus amère.

Il serait triste de persister avec lui dans cette contradiction. Il faudrait, pour en venir là, que la philosophie dût être exclusivement logique, que la raison fût pour elle la seule source de connaissance. En doit-il être ainsi? Schelling ne le pense pas; et nous arrivons ici à l'idée essentielle de sa philosophie.

Il est deux manières de considérer l'univers : ou bien l'on déduit toutes choses du principe suprême par une nécessité logique, on descend de Dieu au monde, comme d'un principe à sa conséquence, en sorte que, Dieu étant, le monde doit être aussi, que l'un ne se conçoit pas sans l'autre, que Dieu ne peut pas ne pas produire le monde; ou bien Dieu l'a créé par un acte de sa volonté, par une libre décision. Le monde est nécessaire, ou il est accidentel. Ces deux conceptions ne peuvent subsister ensemble dans le même esprit : elles sont inconciliables et les seules possibles : l'une est vraie, l'autre est fausse. Or la raison seule, la méthode logique, ne donne qu'un monde nécessaire. L'acte libre ne se détermine pas *à priori,* nous l'avons déjà dit ; il ne se connaît qu'*à posteriori*, par l'expérience. La méthode expérimentale ou historique devra donc trouver sa place dans la philosophie, si la liberté trouve la sienne dans le monde. La raison n'est donc point un arbitre désin-

téressé des deux systèmes, comme l'observe Schelling. Nécessairement elle se décide pour l'un et condamne l'autre ; elle n'est pas juge, elle est partie : elle n'examine pas les causes, elle en plaide une. Il en est de même de l'autre méthode : son emploi suppose un monde accidentel, autrement elle serait hors de propos. Il se présente donc au début de la philosophie une alternative de méthodes qui est une alternative de systèmes. On voudrait en vain s'affranchir de toute idée préconçue : on a un choix à faire, que l'on ne peut éviter. Cet acte est décisif : la philosophie, loin de pouvoir nous éclairer sur ce choix, ne peut commencer que lorsqu'il est fait ; elle part d'une hypothèse. En admettant la raison comme seule source de connaissance, on s'abusait donc singulièrement sur ce que l'on faisait. On croyait se placer dans une position désintéressée, et l'on avait déjà pris parti entre les systèmes rivaux. On croyait éviter l'hypothèse ; on ne soupçonnait point avoir fait un choix. L'illusion était facile, car c'est assurément une nécessité de penser les idées nécessaires, mais ce n'en est plus une de ne penser qu'elles. Ceci est entièrement gratuit, et c'est à ce point qu'à notre insu se glissait une conception arbitraire de la science et de la méthode.

Schelling cherche quelle est la plus naturelle des deux hypothèses. S'il y a une philosophie, elle est l'œuvre de la libre pensée, de l'intelligence affranchie de toute autorité extérieure. Ce n'est ni d'une tradition, ni d'un livre sacré, c'est de l'esprit humain qu'elle relève : elle ne se conçoit qu'à cette condition. Mais cela nous laisse ignorer si elle est l'œuvre de la raison seule, car la raison n'est pas toute la pensée. L'idée préliminaire de la philosophie ne nous apprend donc rien sur le choix à

faire. Que nous conseille le désir instinctif de l'esprit? Nous incline-t-il vers la méthode logique? Voulons-nous primitivement concevoir toutes choses comme nécessaires? Évidemment non. Nous sentons, en contemplant les choses de ce monde, qu'elles pourraient ne pas être, qu'elles pourraient être autrement, qu'elles sont accidentelles. La pensée d'un monde où la liberté a sa place donne d'ailleurs à l'intelligence la joie et l'essor. Rien, au contraire, n'appauvrit l'esprit, ne le désenchante, ne l'engourdit comme le fatalisme. L'humanité témoigne en notre faveur : toutes les révélations religieuses prétendent donner une histoire. Le Dieu de la conscience universelle est un Dieu personnel et libre. Nous avons donc pour préférer la méthode historique le vœu naturel de l'intelligence et le consentement de l'humanité ; nous avons tous les instincts qui protestent en l'homme contre le panthéisme ; nous avons les souveraines certitudes de la morale qui décident toujours, en définitive, du sort des philosophies et qui supposent la liberté de l'homme et la personnalité de Dieu. Ces motifs réunis nous décident. La méthode logique n'avait pour elle qu'une illusoire nécessité. Il faut donc ne pas laisser la raison usurper toute notre pensée. Telle est la conclusion de Schelling.

Est-ce à dire que l'on doive bannir la raison de la philosophie et ne plus consulter que l'expérience? Autant vaudrait dire qu'il n'y a plus de philosophie. Quelle valeur et quelle place garde donc la méthode logique? Nous ne connaissons rien véritablement avant de connaître Dieu. Toute science, jusque-là, est fragmentaire, provisoire, incertaine. Un objet n'est connu que lorsqu'on a déterminé sa place dans l'ensemble, son rapport avec

la cause suprême. On ne le peut, si l'on n'a pas l'idée de Dieu. Il faut d'abord l'obtenir pour faire ensuite à sa lumière l'histoire du monde. Mais l'idée de Dieu ne s'obtient pas immédiatement : elle est de toutes la moins simple, la plus riche, la plus complexe. Comment y arriver ? Dieu ne se révèle que par son œuvre. C'est la création qui nous le fera connaître. Il nous faut donc partir du monde pour arriver à la cause suprême. On ne descend pas nécessairement de Dieu au monde, mais on remonte nécessairement du monde à Dieu, de l'effet à la cause. C'est donc par un chemin nécessaire, par la méthode logique, que nous arrivons à l'idée de Dieu. La méthode logique est celle des préliminaires de la science ; la philosophie moderne, en la suivant d'abord, n'a donc point erré à l'aventure ; elle obéissait à un instinct qui ne la trompait pas ; elle commençait par le vrai commencement ; elle procédait comme il faut pour arriver à l'idée de Dieu. C'était la préface de la science ; elle a cru posséder toute la philosophie : c'est là son erreur. La méthode logique, légitime à sa place, devient fausse en devenant exclusive. Il fallait du reste l'abus qu'on en a fait pour en connaître la juste portée, pour savoir ce qu'elle donne et ce qu'elle refuse, pour la bien employer désormais. Elle a livré tous ses aveux ; on a d'elle une complète expérience.

L'histoire de la pensée européenne se divise, d'après ce point de vue, en deux époques. De Descartes à Hégel, la philosophie remonte à Dieu pour atteindre son idée. Il lui reste maintenant à redescendre de Dieu au monde, à faire l'histoire de l'univers : c'est la vraie et définitive science, puisque seule elle fait connaître les choses dans leur ordre véritable et reproduit une image fidèle de la

réalité : l'autre science ne fait que la préparer. La philosophie moderne, jusqu'à ce jour, n'est donc que l'introduction du vaste système que l'esprit humain se compose dans le cours de ses méditations séculaires. L'ancienne philosophie de Schelling sert pareillement d'avenue à son nouveau système : il ne la renie pas, il la complète et la corrige ainsi.

Schelling développe ces idées dans son cours d'introduction ; il y formule nettement l'expérience que trois siècles nous ont donnée de la logique ; il montre qu'il faut se résoudre au panthéisme ou associer à la raison un autre principe de connaissance, l'expérience. C'est beaucoup que d'avoir aussi bien établi la question ; c'est un pas important fait pour la résoudre. Schelling prend parti contre la philosophie exclusivement logique. Il n'est pas douteux que l'intelligence n'entre dans cette voie. On ne voudra plus se restreindre à la raison dès qu'on sera convaincu qu'elle nous refuse un Dieu personnel. Mais si, dans la pratique, les résultats d'une philosophie suffisent à déterminer sa valeur, il n'en est plus ainsi dans la science. On ne fait pas une critique décisive d'un système quand on se borne à en signaler les conséquences, et les autres raisons que donne Schelling contre la philosophie logique ne sont guère solides.

Il parle du vœu de l'intelligence. Ne serait-ce pas celui du sentiment ou de l'imagination plutôt que celui de la pensée, et, dans tous les cas, préférence individuelle et sujette à varier? Il atteste le consentement de l'humanité. Le christianisme seul admet un Dieu personnel et une création libre. L'islamisme annonce un Dieu personnel, mais il a pour dogme le fatalisme. Restent les mythologies. Leurs dieux innombrables sont, il est vrai,

personnels ; ne nous laissons pas cependant abuser par cette apparence : ils étaient tous, à le bien prendre, les plus élevés même, des divinités subalternes. Par delà ces hiérarchies et ces multitudes se cachait, dans un éternel mystère, leur invisible monarque. Cet être suprême, seul ainsi vraiment Dieu, était-il personnel ? La question est là. Il ne l'est pas dans l'Inde ni dans ce vaste et secret orient de l'Asie qui adore Bouddha. Si l'on assemblait les peuples et que l'on passât aux voix, les suffrages ne se réuniraient sûrement pas pour un Dieu personnel et une création libre. Schelling veut ensuite obtenir par la logique l'idée de Dieu, il entend d'un Dieu personnel et libre ; mais si la raison peut concevoir cette idée, elle n'est plus coupable de panthéisme, et toutes les protestations de Schelling contre elle tombent alors nécessairement. Ce point et d'autres encore ne sont pas suffisamment éclaircis. Voilà bien des obscurités et des lacunes : elles n'aident pas à la conviction.

De l'introduction je passe au système. Dieu crée par un acte de sa volonté. Mais si le décret est libre, une fois prononcé, il se réalise par un procédé constant. Dieu crée d'après les lois éternelles que l'existence a en lui. Ce procédé de la création est le mystère même de la vie, et la plus superbe hardiesse, ou mieux, la plus grave aberration de quelques philosophes en Allemagne, a été de vouloir surprendre ce secret. Comment donner ici une idée de ces spéculations ontologiques si nouvelles pour nous, si étrangères à toutes les habitudes de la pensée française ? Je ne m'aventurerai pas dans ces difficiles obscurités. Il suffit de savoir que Schelling distingue trois principes ou facteurs de l'existence.

Et d'abord, un principe de l'existence absolue, in-

déterminée, en quelque sorte aveugle et chaotique. Ce n'est pas elle que le monde nous offre. Il y a donc une énergie rivale qui lui résiste et la restreint. La lutte de ces deux puissances et le triomphe progressif du second principe ont produit la variété des êtres et le développement toujours plus parfait de la création. Ce dualisme, partout manifeste dans la nature, n'est pourtant pas le fait suprême. Ces puissances ennemies sont toutes deux soumises à une troisième, qui les unit. C'est lorsque la lutte s'achève par la réduction complète de l'existence aveugle que ce troisième principe apparaît enfin avec l'homme, avec l'esprit. L'esprit possède en soi tous les principes de l'existence ; mais la guerre qu'ils se livraient dans la nature est apaisée en lui : la matière aveugle est entièrement transfigurée ; tout est clarté, lumière, harmonie. L'existence est arrivée à sa plus parfaite expression en l'homme, fidèle image de Dieu. A l'exemple de Dieu, il est libre aussi ; il est maître de lui rester uni ou de s'en détacher, de demeurer ou non dans l'harmonie.

L'expérience seule nous apprend ce qui s'est passé. L'état de l'homme atteste la chute : encore ici le décret est libre, mais il se réalise d'après des lois nécessaires. L'harmonie originaire de l'homme ne pouvait être troublée que si l'existence aveugle, vaincue, reprenait son empire. Aussitôt la puissance rivale de résister et la lutte de recommencer. L'homme tomba donc en s'asservissant au principe de la matière. Un conflit pareil à celui qui produisit la nature dut alors se renouveler : seulement cette guerre, au lieu de se passer au dehors, dans le monde réel, fut intérieure. Elle ne remplit plus de son trouble les espaces de l'univers ; elle n'agita que les pro-

fondeurs de la conscience humaine, et l'homme fut en proie à ce déchaînement qu'il avait provoqué. Pendant de longs siècles, il est comme dépossédé de lui-même; il n'est plus l'hôte de la raison divine ; il devient celui de puissances titaniques, désordonnées, qui renouvellent en lui leurs anciennes discordes. Mais la conscience de l'homme est essentiellement religieuse ; les principes qui la dominent sont pour elle des forces divines. Il devait donc lui apparaître des dieux étranges, que nous ne pouvons plus concevoir, et elle ne pouvait pourtant s'affranchir de cette tumultueuse vision. La lutte qui avait une première fois produit le monde produisit alors les mythologies. Elle suivait, du reste, les mêmes phases, et le principe de la matière, toujours mieux réduit, fut à la fin entièrement dompté. C'était la nature, mais non pas dans son harmonie actuelle : c'étaient les orages du monde avant son achèvement ; c'était le mystère de la création que célébraient les anciennes mythologies. Leurs rites et leurs histoires sacrées retraçaient les diverses journées de cette grande semaine qui précéda l'homme ; les aventures des dieux en figuraient les évènements. Le christianisme vint ensuite terminer cette œuvre. Après ces vastes préliminaires, il créa l'homme, pour ainsi dire, une seconde fois, et le rendit à lui-même et au vrai Dieu.

Cette conception des mythologies étonnera par sa nouveauté et son mysticisme ; elle mérite d'être bien comprise. Les mythologies deviennent ainsi pour l'homme déchu une nécessité à laquelle il n'a pu se soustraire, une phase de son histoire qu'il devait inévitablement traverser. On a voulu les expliquer, sinon dans leur contenu, du moins dans leur forme, comme une libre fiction ; mais

il doit y avoir quelque nécessité à un fait aussi universel. Il serait d'ailleurs impossible de comprendre autrement l'empire absolu et souvent tragique que ces croyances exerçaient. Plus elles paraissent inconcevables, plus il semble évident que des peuples d'un beau génie et d'une haute sagesse n'auraient pas toujours subi leur loi s'ils avaient été libres de s'en affranchir, n'auraient pas gardé leur foi à de tels dieux, si ces dieux n'avaient été les souverains naturels de leur conscience.

Schelling pense aussi que l'esprit humain était alors dans un état très différent de son état actuel. Il a vivement senti tout ce que les mythologies ont d'original et de distinctif. L'illusion de l'homme peuplait le ciel d'une multitude confuse de divinités bizarres, de formes effrayantes, qu'une imagination en délire semble seule avoir pu rêver. De ces myriades de dieux, pas un n'avait un incrédule : ils trouvaient une foi profonde, ils avaient des temples magnifiques et un culte majestueux. On voit bien que la nature était alors toute-puissante sur l'homme, mais la fascination qu'elle exerce quelquefois sur nous ne suffit pas à nous expliquer ces temps passés : elle n'évoque plus des formes pareilles, elle est une passagère extase, et le fait qu'il s'agit de comprendre est un fait constant, qui garde le plus souvent un caractère tranquille. Elle est d'ailleurs un poétique entraînement : c'est par sa beauté que la nature nous charme, et les mythologies ont peu de rapports avec la poésie. Les Égyptiens, sur qui le polythéisme a exercé un empire si absolu, étaient le moins poète de tous les peuples. Les Hindous, au contraire, avec leur brillante imagination, leur âme impressionnable, leur enthousiasme exalté, entourés de toutes les féeries de la nature, ont une belle

et riche poésie, et pourtant leurs divinités sont, entre toutes celles de l'Orient, les plus grotesques et les plus monstrueuses. La mythologie ne fut poétique qu'à son dernier jour en Grèce, lorsqu'elle cessait d'être une religion. Là, sur les sommets de l'Olympe, avant de quitter la terre, elle évoqua des dieux d'une idéale beauté; mais ces dieux vinrent dans un âge incrédule, et ne trouvèrent pour adorateurs qu'un peuple léger d'artistes qui se jouait librement de la troupe immortelle. L'homme, aux siècles mythologiques, vivait donc d'une vie dont rien dans la nôtre ne peut nous donner l'idée. Nous ne pouvons nous transporter dans ces croyances; il y a là un fait psychologique qui n'a pas encore assez attiré l'attention.

Ce n'est pas tout. La servitude que les mythologies font peser sur l'homme est humiliante et douloureuse. Un mystérieux délire lui fait violence. Des dieux licencieux ou cruels, infâmes ou terribles, qui font souvenir des voluptés et des fureurs de la nature, exercent sur lui leur tyrannie. Les sauvages emportements des fêtes antiques, les orgies de la bonne déesse, chez les peuples les plus civilisés des prostitutions sacrées et des victimes humaines, des rites d'adultère et de sang, cet abaissement et cette infortune de l'homme, tout cela est-il dans l'ordre? Schelling ne le pense pas; il voit dans les mythologies une chute, mais tout à la fois un relèvement. Elles ne sont point isolées, elles ont un intime rapport, elles forment un vaste cycle. Il ne faut pas voir en elles seulement des expressions variées, en quelque sorte des métaphores différentes d'une même pensée, comme on l'a souvent voulu. Elles sont les phases successives d'une même évolution, les degrés divers d'une même série.

Ces vues générales ne sont pas les seules intéressantes dans le cours de Schelling. La manière dont il explique l'origine de la diversité des peuples mérite surtout d'être remarquée. Comment l'unité primitive de la famille humaine a-t-elle été brisée? La dispersion des hommes sur la terre n'explique pas ce fait. On voit des tribus séparées par de grandes distances et vivant sous des climats divers conserver le souvenir de leur parenté et garder indélébile le type de leur commune origine. Les sociétés humaines auraient donc fort bien pu demeurer unies en une vaste confédération, comme les provinces d'un même empire. La diversité des peuples n'est pas davantage la suite de quelques hostilités. Un peu de sang répandu n'isole pas à toujours l'homme de l'homme. Les hordes arabes sont sans cesse à guerroyer, et ces tempêtes passagères ne laissent pas plus de trace que le simoun sur les sables du désert. La différence des races ne rend pas compte non plus de la diversité des peuples; elle a allumé des haines terribles, mais elle ne pourrait expliquer que l'antipathie mutuelle des peuples, et un peuple ne se borne pas à nier les autres; son unité est très positive. On voit d'ailleurs des peuples différents sortis d'une même race, et quelquefois un peuple puissamment organisé issu de plusieurs races. La diversité d'origine n'a même pas toujours été effacée; elle s'est perpétuée dans les castes: il n'y a pas eu fusion, il y a cependant unité. Aucune de ces causes ne suffit donc. Serait-ce la diversité des langues qui aurait divisé les hommes? Elle-même a besoin d'être expliquée. Les langues cachent une philosophie; l'étymologie est plus qu'une dérivation de mots: elle donne une généalogie des idées, elle trahit la secrète pensée des peuples sur les rapports

des choses, sur les harmonies du moral et du physique, sur la nature, sur l'âme et sur Dieu. Les divisions, les formes, les lois de la grammaire, supposent toute une logique. Il y a dans chaque langue comme un système du monde ; la diversité des langues trahit donc une diversité de vues sur l'univers, dont la plus haute et la plus vraie expression est dans la diversité religieuse. C'est là le fait auquel nous sommes forcés d'arriver pour expliquer la diversité des peuples : les autres causes étaient insuffisantes, celle-ci ne l'est plus. Le polythéisme, en brisant l'unité de Dieu, brisa celle de l'humanité. Lorsqu'une nouvelle mythologie s'enfantait, tout subissait une altération chez ceux qu'affectait cette crise. La pensée se troublait jusque dans ses plus secrètes profondeurs ; la langue se modifiait sous cette influence, et il apparaissait une religion, un idiome, un peuple nouveau, qui se détachaient de la souche commune. Il fallait que le Dieu un fût rendu aux hommes pour qu'ils pussent retrouver le souvenir de leur unité perdue. Ce ne sont donc point les peuples qui ont créé leurs mythologies ; ce sont les mythologies qui ont produit les peuples. Chacun d'eux a reçu de la sienne l'existence et toutes ses destinées. Ces idées sont développées par Schelling avec largeur et puissance. La majesté du récit, la simplicité de l'ordonnance, font de son cours sur les mythologies une œuvre d'artiste aussi bien que de penseur. De tous les systèmes proposés sur ce sujet, le sien est assurément le plus grand et le plus original ; mais enfin, c'est un système, le temps n'en est pas encore venu, et je craindrais fort pour ce beau poëme un aristarque orientaliste.

La philosophie de la révélation couronne le système de Schelling. J'ai le regret d'en pouvoir à peine parler.

C'est ici que Schelling abuse le plus de son hypothèse ontologique. Ses démonstrations en prennent quelque chose de si étrange, que les résumer serait le sûr moyen de les rendre inintelligibles. Quelques mots seulement. La suite naturelle de la chute était la ruine de l'homme. En tombant, il donna l'empire absolu de lui-même au principe de la matière ; ce principe, en l'envahissant tout entier, aurait anéanti l'esprit, c'est-à-dire l'homme. Cela n'est pas arrivé. Une volonté s'est donc opposée à notre perte, et cette volonté, qu'il faut chercher ailleurs qu'en l'homme, ne peut se trouver qu'en Dieu. La chute n'était réparée que si le principe de la matière était de nouveau réduit. Il ne pouvait l'être que par la force rivale, comme dans la création. Cette force apparut alors soumise à Dieu et tout à la fois unie à une race coupable, elle devint le Verbe médiateur, elle sauva l'humanité déchue. Dans sa lutte contre le principe de la matière, elle produit les mythologies, mais elle ne les traverse que pour les dépasser ; c'est pour elle le chemin et non pas le but. Les religions sont les anneaux d'une même chaîne, mais la dernière est essentiellement différente de celles qui l'ont précédée. Les dieux des mythologies n'existent que dans la conscience, et n'ont du reste aucune réalité. Le Verbe du christianisme apparaît en chair et se mêle aux hommes comme une personnalité distincte. Le christianisme n'est point la plus parfaite des mythologies ; il les abolit. Dans les mythologies, l'homme est désuni du vrai Dieu ; dans le christianisme, il lui est uni de nouveau ; il est réintégré dans l'harmonie, et comme autrefois souverain, non plus esclave de la nature.

Je devrais maintenant aborder avec Schelling les grands problèmes d'une philosophie de la révélation. J'ai dit

ce qui m'empêchait de le faire. Il suffit de savoir qu'il admet tous les dogmes de l'Église, l'incarnation, la résurrection, l'ascension ; l'Évangile n'est plus un mythe ; il demeure une histoire au sens réel du mot. La religion ne sera point dépossédée par la philosophie ; mais le dogme, au lieu d'être imposé par une autorité extérieure, sera librement compris et accepté par l'intelligence. La foi ne disparaîtra pas devant la raison, elles seront désormais conciliées. De nouveaux temps s'annoncent. Le catholicisme relevait de saint Pierre ; la réforme, de saint Paul, qui, sans la tradition, fut immédiatement éclairé de Dieu ; l'avenir relèvera du disciple préféré, de saint Jean, l'apôtre de l'amour ; et nous verrons enfin la victoire complète du christianisme, l'homme affranchi de toutes les servitudes, et d'un bout de la terre à l'autre les peuples prosternés dans une même adoration, unis par une même charité.

Tout le système de Schelling est une apologie du christianisme. Méthode historique, conception d'un dieu personnel et d'une création libre, théorie des mythologies, tout concourt également à cette fin. Contestez à Schelling la vérité du christianisme, et sa philosophie est entièrement ébranlée ; réfutez-le sur ce point, le reste croule aussitôt : il n'en subsiste plus rien. Ceci nous fera sentir la justesse de l'appréciation que Leroux a prétendu faire de Schelling. Leroux entreprenait une œuvre difficile ; il n'avait guère pour renseignement qu'une lettre insignifiante de la *Gazette d'Augsbourg*. Il en fut conclu que Schelling, le plus illustre philosophe de son pays, était, ou peu s'en faut, en Allemagne, ce que Leroux est en France : c'est une méprise. Pour ne pas parler de ce que j'ignore, je ne dirai rien de la méthode

de Leroux ; je n'ai pu encore la découvrir ; mais Leroux et Schelling ont des vues tout opposées sur Dieu et sur l'humanité, sur les mythologies et sur le christianisme. Sur quoi sont-ils donc d'accord? Si je cherche en Allemagne les idées de Leroux, je ne les trouve que dans la gauche hégelienne. Avec Strauss, Leroux nie la personnalité de Dieu, et voit dans l'Évangile un mythe. Avec les *Annales allemandes,* il prêche la démagogie et l'épicuréisme social. Leroux a exalté Schelling et déprécié Hégel à plaisir. Il a tourné toute sa grosse artillerie contre ses amis. C'est à Schelling qu'il devait adresser ses superbes dédains. Schelling croit encore au christianisme, et Leroux ne cesse de nous répéter que c'est là aujourd'hui une superstition indigne des honnêtes gens. Il y a lieu de croire que Leroux juge aussi bien l'avenir que la philosophie allemande.

Schelling nous a-t-il apporté cette vérité que nous cherchons en vain jusqu'ici? A-t-il prononcé la parole qui doit terminer nos doutes? Je le voudrais penser, je ne le puis. Schelling explique, au moyen de son hypothèse ontologique, la nature et l'histoire, les mythologies et le christianisme, tout en un mot; mais cette hypothèse n'a pas de fondement. Le système entier repose donc sur des principes arbitraires. Schelling, il est vrai, trouve dans ces principes des ressources imprévues; il les manie avec une dextérité qui leur fait simuler les mouvements de l'histoire, il sait en tirer un merveilleux parti. Mais la souplesse de ces hypothèses à se plier aux exigences des faits vient surtout de l'habileté de celui qui les emploie et de ce qu'elles ont de vague. Schelling en déduit une philosophie chrétienne: on pourrait également en tirer tout autre système. A chaque

instant, le fil logique casse, et Schelling le renoue à sa guise. On dirait chez Schelling deux hommes : un éloquent penseur, une intelligence robuste, un goût naturel de ce qui est simple et sublime, et, à la fois, un esprit crédule à de vaines abstractions qui, chez tout autre, sembleraient frivoles plus que profondes. C'est à se demander si c'est là une recherche sérieuse ou un amusement de la pensée. Schelling fait preuve d'une subtilité et d'un esprit d'ensemble remarquables, en expliquant par ses trois principes l'infinie variété des choses. On reconnaît l'intuition d'un poétique et vaste génie dans cette ordonnance, si riche de détails et si une, et l'on regrette d'autant plus que Schelling, en réussissant à tout faire dériver de principes incertains, n'ait réussi qu'à tout compromettre.

Ce procédé aventureux était celui de la philosophie allemande immédiatement avant Hégel, qui redonna à la science la rigueur qu'elle avait perdue. Sa philosophie a des erreurs, on la dépassera sûrement. Mais les systèmes ne se succèdent pas au hasard. La liberté humaine est ici, comme dans toute notre œuvre, associée à une nécessité divine. Il n'est point de philosophies inutiles et que l'on doive absolument renier : chacune, appelée par celles qui la précèdent, prépare celles qui la suivent; toutes ont quelque vérité à transmettre. L'homme, en avançant sur sa route, n'oublie et ne perd que ses erreurs. Or, dans le système de Hégel, la logique est la plus importante et la plus belle découverte. Schelling devait donc la recevoir, ou tout au moins la réfuter. Il n'en a rien fait ; il semble presque vouloir l'effacer des esprits par son silence, ou, s'il parle de Hégel, c'est avec un langage plus pompeux que noble. Schelling ici ne

sait pas être juste : il ne traite qu'avec dédain cette puissante philosophie qui pèse sur l'Allemagne. A l'entendre, on dirait une superfluité, une plante parasite venue on ne sait pourquoi. Il appelle à un progrès nouveau, et la première condition qu'il impose est de rebrousser quarante années en arrière ; il ne veut rien accepter de son rival. Schelling s'est rendu par là un funeste service. Il rejette sans forme de procès la logique de Hégel. C'est refuser de satisfaire à l'une des exigences intellectuelles de l'époque. C'est s'interdire le succès, car on ne quittera Hégel que pour une philosophie qui respectera tout ce qu'il a de vrai et saura se l'assimiler. C'est retourner aux conjectures précaires que l'on hasardait avant le grand logicien, et elles sont aujourd'hui justement discréditées.

Ce défaut de rigueur se remarque partout. L'idée de la liberté est l'idée capitale du système ; elle en fait l'originalité : c'est elle qui le distingue de toutes les philosophies précédentes. Il importait assurément de la bien déterminer ; elle demeure pourtant toujours indécise et obscure. La liberté est un fait très divers et très complexe ; elle n'est pas en Dieu ce qu'elle est en l'homme ; elle n'est pas en l'homme toujours la même. Le christianisme du moins le pense ainsi. La vraie liberté, d'après lui, est celle d'une volonté immuablement sainte, car le mal est l'esclavage : le libre arbitre est donc moins la liberté que le choix entre elle et la servitude ; il n'est donné à l'homme que pour le temps de son épreuve, et pour l'introduire à une liberté meilleure.

Quoi qu'il en soit de l'homme, la liberté, en Dieu, n'est pas le libre arbitre. Sa volonté n'hésite pas entre un oui et un non ; un choix sans motif serait indigne de

celui qui est la raison suprême. Un choix motivé n'est pas plus concevable. Dieu se détermine infailliblement pour le meilleur parti; impossible qu'il en prenne un autre, impossible même qu'un autre se présente à lui et le sollicite. Il n'y a donc jamais pour lui d'alternative et de choix. Un choix d'ailleurs suppose une exclusion, et ne se conçoit que chez un être fini. Un choix suppose une époque, et ne se conçoit que dans le temps. On ne peut le comprendre dans l'être éternel et infini. Cet être n'a qu'une volonté unique, permanente, toujours la même. Nous sommes encore ici dans l'ordre de la volonté, toutefois aussi dans l'ordre éternel. Or, ce qui est éternel, immuable, nous apparaît comme nécessaire: la liberté, en Dieu, se transforme donc en nécessité; mais la nécessité, en Dieu, ne lui est imposée que par lui-même, elle est donc absolue liberté. En Dieu, la liberté et la nécessité ne sont plus contradictoires, elles sont inséparablement unies et parfaitement adéquates.

Schelling n'établit pas de différence entre la liberté de Dieu et celle de l'homme, et parle toujours de la première comme d'un choix. Il en fait ainsi moins une liberté qu'un arbitraire. On peut malheureusement aussi bien lui reprocher le fatalisme. L'homme est, après la chute, soumis au mouvement mythologique, et ne peut pas s'y soustraire: il n'est plus libre. Le redevient-il avec le christianisme? Nullement. L'esprit humain se développe dès lors dans la philosophie, comme autrefois dans la mythologie, sous l'empire d'une loi inflexible. Les systèmes se succèdent par une raison nécessaire, et chacun apporte avec lui une morale différente. Le bien et le mal varient sans cesse, ou, mieux, il n'y a ni bien ni mal, tout a raison d'être en son temps. Plus de règle

éternelle du juste, et par conséquent plus de conscience, plus de responsabilité. La liberté n'a donc pu se trouver que dans l'acte de la chute. Ici j'ai des doutes. Il me semble que Schelling croit tout développement de l'humanité impossible sans la chute; dans ce cas, elle est un bien, elle cesse d'être une chute, elle devient nécessaire: Dieu lui-même a dû la vouloir et l'ordonner. Quoi qu'il en soit de ce point, que je n'ose résoudre, le fatalisme pèse sur tout le reste de l'histoire, et sommes-nous bien loin avec lui des conséquences morales du panthéisme? Baader disait à ce propos que la nouvelle philosophie de Schelling était une belle pénitente, qui se souvenait encore avec trop de douceur de sa faute passée.

Schelling croit avoir jeté les bases d'une philosophie chrétienne et pacifié enfin la foi et la science, depuis si longtemps ennemies. Voyons s'il a réussi. Schelling a démontré qu'une philosophie exclusivement logique ne pouvait être chrétienne; avec elle, on ne conçoit ni la personnalité de Dieu, ni une libre création : l'illusion, à cet égard, est désormais impossible; on le doit à Schelling. Il ne confond point le christianisme avec les mythologies: Jésus-Christ ne devient plus seulement le symbole de l'humanité, il demeure le Verbe incarné que l'Église adore.

Schelling est jusque-là d'accord avec le christianisme; voici les différences. Le christianisme, d'après Schelling, se distingue des mythologies sans les contredire. Il n'est point sur un autre chemin; les mythologies fraient la route vers lui; sans elles, il n'aurait pu s'accomplir; elles le préparent; elles en sont pour ainsi dire les propylées. Évidemment, ce n'est pas là ce que pense

le christianisme. L'idolâtrie et le péché sont pour lui même chose ; il n'excuse d'aucune manière les mythologies ; il s'oppose au culte des idoles comme le bien au mal ; ce culte n'a point ramené vers Dieu ; il n'a fait qu'égarer loin de lui. Schelling n'est pas plus orthodoxe dans ses vues sur le judaïsme. A vrai dire, on ne sait guère à quoi demeure bon un peuple élu, une fois que les mythologies préparent et annoncent le christianisme, et Schelling se montre fort embarrassé de ce qu'il en doit faire.

Arrivé au christianisme, il n'en donne qu'une explication ontologique et néglige l'explication morale : c'est le dénaturer. Il éclaire le mystère des deux essences unies dans le Verbe incarné, plutôt que celui de l'expiation. L'événement moral est ici le grand événement, celui qu'il faut avant tout expliquer ; les autres en dépendent, et, sans lui, on ne les comprend pas. Le christianisme ordonne majestueusement, d'après cette pensée, ce qu'il raconte de Dieu et de l'homme, du ciel et de la terre, du temps et de l'éternité. Il ne connaît que deux peuples, l'Église et le monde ; qu'une guerre, celle du bien et du mal. L'usage que les créatures font de leur volonté pour se donner ou se refuser à Dieu décide de toutes leurs destinées. Cette philosophie, la plus simple et la plus pratique, la plus auguste et la plus vraie, est celle de l'Évangile. Aussi l'Évangile adresse-t-il toutes ses paroles à la conscience. Il ne serait plus lui même, il ne ferait plus son œuvre, ses histoires si suaves d'onction perdraient leur vertu sur les âmes, dès que le sens suprême des récits divins serait un autre que la clémence et l'amour. Dans le système de Schelling, Jésus-Christ est plutôt le démiurge que le rédempteur. A ce titre, il

aurait pu faire des miracles sur la nature ; il n'aurait pas changé les volontés ni guéri les cœurs ; c'est là pourtant son premier soin. Les sages et les heureux du siècle seraient alors accourus à lui, et non pas seulement des affligés de tout nom, de pauvres péagers et de saintes femmes ; magnifique cortége de douleurs consolées et de ferventes adorations, qui se pressait autour de cet humble roi. Le rédempteur est sans doute aussi le démiurge : mais Schelling intervertit les rôles : du subalterne il fait le premier, comme il arrive dans ces évangiles désavoués par l'Église et tout brodés de légendes merveilleuses et d'imaginations orientales. Ce n'est là qu'une philosophie apocryphe du christianisme.

Schelling ne satisfait donc ni aux exigences de la logique ni à celles de la liberté ; il ne concilie pas la foi et la science ; il les mécontente toutes deux. Il a montré que la raison conduit inévitablement au panthéisme ; il a rendu plus vif le besoin de le dépasser, il n'en a pas donné les moyens.

Schelling ne fait pas école à Berlin. Le roi lui témoigne toujours une haute faveur. Ce prince, qui médite Platon dans l'original, fait autographier le cours de Schelling et se le fait lire le soir. C'est pour l'heure la philosophie officielle. Son succès ne va pas plus loin. Les hégeliens en triomphent, et prennent fort bien leur parti de la malveillance que leur montre le gouvernement. Un petit martyre n'est pas sans avantage pour qui semble avoir raison. La lutte de Schelling et des hégeliens a du reste perdu beaucoup de son importance, depuis qu'on s'est aperçu qu'elle ne déciderait pas la querelle qui divise aujourd'hui les esprits sur le christianisme.

Schelling ne fait guère de conversions; on ne parle que de Henning et du romancier Mundt. Cependant l'orage grossit: Schelling ne ménage pas ses adversaires; ils les traite durement, et ceux-ci se vengent. Chacun se met de la partie: les linguistes cherchent querelle à ses étymologies, les théologiens à son exégèse, les philosophes le prennent en défaut de logique. On va même jusqu'à contester ses services passés. Il en est qui l'accusent de s'être fait autrefois le plagiaire de Spinosa et de Jacob Bœhme. Ceci devient de l'injustice et de la diatribe. Sauf les élèves de l'excellent théologien Néander, et les plus clairvoyants ne doivent pas être sans défiance, la jeunesse n'est pas pour Schelling. Elle court aventureusement aux ruines que fait la logique de Hégel. Elle a protesté de sa fidélité en donnant une sérénade à Marheineke; et ce patriarche de la théologie hégelienne a pu se vanter belliqueusement, dans son allocution, que l'ennemi n'avait pas gagné un pouce de terrain.

Le grand débat qui se poursuit en Allemagne est donc loin d'être terminé. La pensée cherche à franchir le cercle fatal que sa logique a tracé autour d'elle; elle n'y réussit pas, elle demeure dans la forêt enchantée sans pouvoir trouver d'issue. L'école de Hégel se débande, il est vrai; la droite et la gauche, plus hostiles que jamais, se renient mutuellement. Watke, l'ornement de la gauche par son noble caractère et par son talent élevé, semble hésiter. On dit qu'il est près de passer à la théologie, pour trouver enfin une vérité positive. Mais aucun des systèmes opposés à Hégel n'a mérité l'assentiment public, et ne paraît avoir un durable avenir. Toutes ces philosophies diverses, si hautaines dans leurs prétentions, si chétives dans leurs résultats, impuissantes à

rien fonder, ne sont habiles qu'à s'entre-détruire. Il ne reste de tout ce labeur de l'intelligence qu'une critique insatiable qui n'épargne rien ; ce nouveau déluge monte, grossit, s'étend, et menace déjà de son flot amer les hauts refuges cherchés contre lui.

Une crise pareille travaille le monde entier. Partout, chez les peuples européens, c'est un même ébranlement de croyances, une même angoisse des âmes, un même désordre des esprits. Un doute, dont on voudrait en vain se dissimuler la puissance, nous obsède. Dans les temples, il murmure ses paroles à la multitude agenouillée, il trouble le prêtre devant l'autel. Dans le sanctuaire de la conscience, il nous attend encore, et nous propose l'utile à la place du juste, le bien-être au lieu du devoir. L'hôte funeste nous suit jusqu'auprès du foyer domestique, et là il argumente contre la famille et la propriété. Tout est mis en question, tout devient précaire, tout semble menacé. Le vieil Orient aussi est atteint du même mal, il s'étonne de ne plus croire, il se défie de ses dieux, qui ne le protégent pas contre nous. Pour la première fois, le scepticisme répand ses ombres sur toute la face de la terre, et, dans cette obscurité, la tristesse, la crainte et l'ennui nous prennent. Ce ne sera pas un logicien qui terminera ces vastes incertitudes. Ce ne sont pas ici jeux et difficultés d'école, mais cruelles et profondes perplexités. De grands événements les ont fait naître, de grands événements pourront seuls y mettre un terme.



TROISIÈME PARTIE

# SCIENCES SOCIALES



# I

## ÉCOLE SOCIÉTAIRE,

### SES PROGRÈS ET SON MANIFESTE [1].



Au commencement du siècle, dans un comptoir d'une de nos grandes villes se trouvait un simple commis qui ne se faisait remarquer que par sa vie probe et sévère. Le soir, à peine était-il libre, qu'il s'enfermait dans sa chambre, et tard dans la nuit il était encore courbé sur ses livres, obstiné à de laborieuses études. Que poursuivait-il avec tant d'ardeur? Quelle ambition avait allumé chez lui cette fièvre de travail et de science? Rien moins que celle de renouveler le monde et de lui donner le bonheur. Ces veilles solitaires d'un pauvre commis étaient un grand événement, plus grand peut-être que les fameuses batailles dont le bruit étourdissait alors le monde : car cet inconnu était un homme de génie ; il s'appelait Charles Fourier.

[1] Ce morceau assez court peut être considéré comme une introduction à l'article suivant qui contient une analyse approfondie du système de Fourier. Ed.

Tandis que la société, rajeunie par la révolution, se croyait assurée d'un long avenir, il découvrait de son regard pénétrant l'injustice dont elle était déjà coupable; et sans hésiter, il écrivait sa sentence de condamnation. L'indépendance individuelle était devenue un isolement jaloux et hostile; dans le commerce et l'industrie, la libre concurrence produisait la fraude, l'écrasement mutuel, des rivalités impitoyables; dans l'agriculture, le morcellement menaçait de ruiner la terre et son possesseur; partout une guerre intestine et permanente, une misère chaque jour plus désespérée. Ce spectacle l'indignait : il ne pouvait en prendre son parti ni croire que les hommes fussent destinés à n'avoir que des rapports de mensonge et d'inimitié, et que la foule dût être jetée en proie à l'opulence de quelques heureux. Il soupçonnait quelque grand désordre et il en recherchait les causes. Pour un esprit aussi conséquent, c'était rechercher les principes de la société et la loi suprême de l'homme.

Descartes de la science sociale, il eut, lui aussi, la force et le courage de s'isoler de l'humanité et d'affronter le doute absolu. Le réformateur de la métaphysique avait douté de l'existence; celui de la science sociale osa davantage : il douta de la civilisation. Celui qui ne craint pas de suspecter ainsi jusqu'aux dispositions qui ont l'assentiment universel ne peut manquer de se frayer une route nouvelle, et c'est au profit de la foule qu'il abandonne.

Quand Fourier crut avoir trouvé le vrai système social, il annonça sa découverte dans la *Théorie des quatre mouvements*, en 1808. Il y faisait connaître un projet d'association qui devait assurer à tous opulence et

bonheur. Il prophétise une ère nouvelle de prospérités inconnues. Dans cette apocalypse de l'industrie, il mêle aux merveilles de l'avenir de fougueuses diatribes contre l'ordre actuel, et la rigueur du mathématicien, le froid bon sens de l'économiste à la folie du visionnaire. Il ne comptait que sur l'appât des richesses et du plaisir pour gagner les hommes à son utopie. Un long chapitre est adressé aux voluptueux, et il leur apprend que « les » fredaines amoureuses d'un Richelieu ou d'une Ninon » sembleront mesquines, pitoyables, au prix des aven- » tures galantes que *l'ordre combiné* assurera aux moins » favorisés des hommes et des femmes. » Fourier ne veut du reste aucune violence : cette métamorphose se fera sans douleur. Il ne demande qu'une commune pour expérimenter son association, et il se promet d'entraîner chacun par le succès et de faire de cet humble empire la conquête pacifique du monde émerveillé. Malgré ces séduisantes promesses, on demeura sourd et l'on n'accorda presque aucune attention à un livre qui pourtant la méritait à des égards bien opposés. Fourier publia en 1822 le *Traité de l'Association domestique agricole :* c'est son ouvrage capital. Il devait avoir six volumes; les deux premiers seulement parurent, encore furent-ils très peu lus : la faute en est beaucoup à notre frivolité sans doute; mais il faut rendre cette justice à Fourier : mauvais goût, ordonnance confuse, néologisme bizarre et affecté, il n'épargna rien pour effaroucher le lecteur. Cet échec ne le rebuta point : il fit un abrégé de son traité et il chercha par tous les moyens à répandre ses idées. Il les avait communiquées à Robert Owen, dont l'esprit tout empirique ne pouvait s'élever à une conception industrielle aussi savante. Plus

tard, quand les saint-simoniens remuèrent avec tant d'audace et de puissance les questions sociales, il leur envoya ses ouvrages, qu'ils reçurent avec une superbe bonté. Fourier, irrité de ces mépris, lança un pamphlet contre Saint-Simon et Robert Owen. Enfin, quand on s'occupa de lui, ce fut d'abord pour en rire. Indifférence, préjugés, dédains, jalousie, ridicule, Fourier eut tout à subir, et triompha de tout par son opiniâtre constance : jamais le doute n'entra dans son âme ; il avait la patience de la foi, et pour refuge contre l'injustice du monde un avenir imaginaire qui le saluait avec ivresse comme le bienfaiteur de l'humanité.

Ce courage fut récompensé : Fourier, au terme de sa vie, vit se réunir à lui les naufragés du saint-simonisme, de jeunes talents plein d'ardeur et même quelques dames d'un esprit distingué. Les temps étaient venus : il avait enfin fondé une école ; elle ne fit dès lors que s'étendre et elle ne néglige rien pour propager sa doctrine : elle a dans la *Phalange* un organe périodique ; diverses publications ont popularisé son système : à Paris, dans les départements, dans nos grandes villes manufacturières, à Lyon surtout, elle compte d'assez nombreux partisans.

Ce succès s'explique. L'organisation du travail est une question à l'ordre du jour, et les sociétaires ont sur elle des idées neuves et fécondes ; il prennent la défense des pauvres sans déclamer contre les riches ; ils ne menacent personne ; ils promettent à tous une augmentation de bien-être ; ils ne heurtent aucun préjugé politique ; ils se placent en dehors et en un sens au-dessus de tous les partis ; ils annoncent un progrès qui dépassera les espérances les plus exaltées de la liberté,

et ce progrès tout pacifique fera disparaître pour jamais la cause des troubles, et satisfera ainsi aux exigences des plus passionnés conservateurs. Une chose cependant laisse de l'inquiétude ; certaines perspectives que Fourier ouvre avec complaisance ont effarouché des moralistes peu rigides pourtant. Ses disciples, plus prudents, tirent le rideau sur ces mystères, et ce soin ne leur a pas été inutile. Ces réticences étaient nécessaires autant que la verve, la facile clarté et l'à-propos pour populariser leurs idées. M. Victor Considérant, dans la *Destinée sociale,* met au système de Fourier casque en tête et lance au poing, et l'envoie combattre à outrance avec le mot de Jeanne aux Anglais : « Aux horions on « verra qui a meilleur droit ; » et vraiment il se comporte vaillamment dans la mêlée ; mais le rude champion garde la visière baissée et tient son visage caché. Sous la blanche robe d'innocence que lui a donnée Mme Gatti de Gamond, il prend un petit air puritain, qui nous rappelle sur la mine des gens le conseil d'une vieille prudence. Gardons-nous cependant de jeter sur les sociétaires l'odieux soupçon de duplicité : cette tactique est conséquente ; ils s'en réfèrent d'ailleurs à Fourier, et le maître a outré la franchise jusqu'au cynisme. Ils peuvent justifier leur conduite : ils ne veulent pour l'heure, en effet, s'en prendre ni à la foi religieuse, ni aux institutions civiles ; bien plus, ils les croient nécessaires à l'ordre actuel ; et tant que cet ordre n'aura pas changé, ils se font un devoir de les respecter et ne se permettent rien qui les trouble. Mais s'ils se disculpent ainsi, ils réussissent moins à dissiper nos défiances. Peu importe l'éloignement de conséquences qui soulèveront toujours l'universelle réproba-

tion ; ce qui importe, c'est de savoir si elles sont inévitables, si le commencement y conduit nécessairement : nous serions d'ailleurs bien assurés alors que ce commencement n'est point aussi irréprochable qu'aiment à le croire les disciples de Fourier. Dans ce cas les expositions qui taisent ces conséquences prêtent aux principes eux-mêmes, en dépit d'une apparente exactitude, un caractère qui n'est pas entièrement vrai, et Fourier seul, avec ses aveux, donne une juste idée de son système. On comprend aisément combien cette méthode des sociétaires leur est avantageuse. Ils développent surabondamment ce que leurs idées ont de généreux, ils évitent ce qui peut les compromettre. On demeure ainsi dans l'embarras à leur égard, on voit clairement ce qu'ils ont d'excellent ; on craint d'être injuste quand on les attaque, et à la faveur de cette bienveillante incertitude, leur doctrine s'insinue dans les esprits et gagne des partisans.

L'école sociétaire paraît à la veille du jour qu'elle appelait de ses vœux : elle va sans doute bientôt obtenir les moyens d'une expérience, et pour hâter ce moment, elle vient de publier le manifeste de ses principes. Ce manifeste n'est guère propre à dissiper l'obscurité signalée ; il fait patte de velours à qui veut approcher : il prend d'extrêmes précautions pour rassurer les esprits craintifs et pour se concilier toutes les bienveillances. Les sociétaires assurent n'en vouloir ni à la religion, ni à la famille, ni au gouvernement ; ils ne veulent changer aucune des lois qui existent ; on ne peut pas être plus humble ; ils se font aussi petits que possible, quitte ensuite à envahir le monde, comme ce nain de la fable orientale qui ne demandait que l'espace de trois pas

et qui en trois pas remplit cieux et terre. Ils ne prennent que le titre modeste d'ingénieurs sociaux, et pourtant ils feront ce que n'a pu encore aucun Messie. Ils ne veulent qu'une petite étendue de terrain, et ils n'y organiseront, d'après leur procédé, que les faits qui ne sont point réglés par la loi. Chacun est libre de faire ses affaires comme bon lui semble ; les citoyens travaillent, contractent, produisent, s'associent, se quittent comme ils l'entendent, à leurs risques et périls ; on est donc libre d'organiser, comme on le veut, les faits industriels. L'école sociétaire ne réclame pas pour l'heure une plus grande latitude. Quant à l'avenir, son système aura, pense-t-elle, des résultats si brillants que, par une imitation rapide et spontanée, il sera universellement adopté : ses avantages pour l'industrie donneront le désir de l'appliquer aux autres faits sociaux, et les idées au nom desquelles le travail aura déjà reçu son organisation appelleront les nouvelles coutumes qui révoltent encore de vieux préjugés, mais qui toutes auront pour fin l'ordre, la liberté, le bonheur, la richesse et l'universelle harmonie. Voilà de belles promesses, et chacun désirera l'accomplissement ; mais on peut donner mille sens opposés et incompatibles à des termes aussi vagues et aussi généraux. L'école sociétaire nous interdit dans son manifeste de révoquer en doute le succès avant l'expérience ; elle nous invite à concourir à ce succès : c'est nous imposer le devoir de chercher s'il est légitime, et, le fût-il devant la loi, il resterait encore à s'informer d'une plus haute légitimité. Une pénible incertitude demeure ; nous essayerons de la dissiper, et pour cela nous examinerons bientôt le système de Fourier.

---

# II

# SYSTÈME DE FOURIER[1]



## I. — LA PHALANGE.

Trois hommes se sont occupés jusqu'à présent des prolétaires, Robert Owen, Saint-Simon et Fourier. Les communistes ne feront guère de progrès, malgré l'indulgence que des talents de premier ordre ne rougissent pas de leur montrer. Leur doctrine est trop pauvre pour n'être pas impuissante. L'égalité absolue est inique ; le nivellement est le despotisme de la médiocrité ; avec la communauté des biens, on élude les difficultés de l'économie sociale, au lieu de les résoudre ; avec la communauté des femmes, on n'a plus une société : il ne reste qu'un ignoble pêle-mêle.

Le communisme ne durera pas : le saint-simonisme est déjà passé. Cette religion de la volupté et du travail,

[1] Cet article, publié dans le *Semeur* de 1842, fut bientôt après réimprimé en brochure et l'auteur y introduisit à cette occasion quelques changements de peu d'importance ; nous avons suivi comme plus parfaite cette seconde rédaction. Ed.

malgré le prestige de l'éloquence, de l'enthousiasme et du plaisir, ne pouvait avoir de longs succès. Tout en abolissant aussi la propriété et la famille, elle respectait du moins, il est vrai, les différences naturelles, et rétribuait chacun selon son travail et sa capacité ; mais elle ne sauvait l'ordre que par le plus pesant et le plus envahisseur des despotismes, et restaurait la théocratie au-dessus d'une féodalité industrielle. Ce n'était pas encore une association véritable ; il y avait toujours plutôt exploitation que solidarité.

Fourier, plus habile, ne va pas jusqu'à anéantir la propriété, jusqu'à détruire tout à fait la famille ; il respecte la hiérarchie des talents et ne sacrifie pas la liberté à l'ordre. Il ne veut dépouiller personne comme les communistes ; il ne se pose point en Messie comme Saint-Simon, et il apporte le premier un plan pour l'organisation du travail.

Fourier se proposa d'abolir la misère et d'assurer à la société la richesse. Les pertes qu'entraîne le morcellement des ménages le frappaient vivement, et sa première pensée fut leur association. Pour les trois cents familles d'un village il faut trois cents greniers, autant de caves, autant de cuisines : associées, elles n'auraient plus qu'un seul grenier, qu'une cave et qu'un feu. La gestion combinée donne lieu à une foule d'autres économies. Cent laitières qui vont perdre cent matinées à la ville seront remplacées par un petit char suspendu portant un tonneau de lait. Cent cultivateurs qui vont avec cent charrettes, un jour de marché, perdre cent journées dans les halles et les cabarets, seront remplacés par trois ou quatre chariots, que deux hommes conduiront. Au lieu de trois cents ménagères, dix femmes

suffiront à la préparation des aliments et aux détails domestiques. Economie d'argent, économie de temps, le profit est considérable et tout sera mieux fait. La culture sera bien supérieure. Les petits possesseurs, obligés de consulter leurs besoins, ne peuvent obéir aux convenances naturelles. L'un met en prairie telle pente propre à la vigne, l'autre place le froment là où conviendrait le fourrage; celui-ci, pour éviter l'achat du blé, défriche une pente roide que les pluies déchausseront l'année suivante; celui-là, pour éviter l'achat du vin, plante des vignes dans une plaine humide. Les trois cents familles perdent leur temps et leurs frais à se barricader par des clôtures. La crainte du vol oblige à des récoltes intempestives; chacun ravage à l'envi les forêts, et oppose partout l'intérêt particulier au bien public. La culture intégrale ou sociétaire échappe à tous ces inconvénients, sans avoir jamais à subir les chances de l'ignorance et les nécessités de la pénurie individuelle; elle a toujours à son service le concours des talents et des capitaux.

Fourier fait un pas de plus; il veut rendre le travail attrayant. L'association produit l'économie; le plaisir multipliera le travail; tous deux le rendront plus parfait, concourront à élever les bénéfices et à augmenter la richesse. Comment rendre le travail attrayant? Il faut avant tout, pour cela, que chacun le choisisse selon son inclination. Aujourd'hui les travaux sont complexes, et ceux-là même qui plaisent le mieux répugnent encore par quelque côté. Il faut donc, pour que chacun ne suive que son goût, diviser le travail à l'infini. Mais la monotonie engendre l'ennui; les plaisirs les plus vifs fatiguent quand ils se prolongent; notre ardeur se lasse

et se rebute bientôt : le changement est nécessaire pour la soutenir. Le travail doit donc varier de deux heures en deux heures ; cette rapide succession renouvelle, ranime l'intérêt, ne le laisse pas un instant languir. Ce n'est pas tout. Seul, le travailleur se ralentit et se décourage aisément ; il y a, au contraire, dans les réunions nombreuses, une puissance sympathique d'entraînement, un concert, une émulation, qui redoublent et exaltent les forces.

Ici se présente l'idée vraiment originale, la création de Fourier. Il substitue à la famille un principe tout à fait nouveau, et organise la société en séries et groupes qui correspondent aux genres, aux espèces et aux systèmes de la nature : c'était le seul moyen de satisfaire aux conditions du travail attrayant. Une série passionnelle est une affiliation de divers groupes, dont chacun exerce quelque *espèce* d'une passion qui devient passion de *genre* pour la série entière. Exemple : douze groupes cultivent douze fleurs différentes : l'ensemble de ces groupes ligués forme une série de fleuristes qui a pour fonction de *genre* le soin des fleurs, et où chaque groupe a pour fonction d'*espèce* le soin de telle fleur qu'il affectionne. La division du travail, ainsi commencée dans la série, s'achève dans le groupe. Celui-ci, composé de sept à neuf sectaires, est divisé en trois partis, à chacun desquels est affecté une fonction spéciale d'un service. Une série a besoin de trois groupes au moins, de deux ailes, et d'un centre qui les tienne en équilibre. Lorsque les groupes d'une série sont en grand nombre, on en forme trois corps pondérés comme les trois groupes de la série la plus élémentaire. Toujours la même disposition. Aux ailes les deux contrastes, au centre la nuance moyenne.

D'autres fois la série se divise en quatre corps, unis entre eux comme les membres d'une proportion géométrique. Chacun entre dans le groupe dont le personnel et la fonction lui plaisent le mieux : chacun choisit librement et travaille dans une société d'amis unis par un même goût, entraînés par un même plaisir. L'ardeur est augmentée encore par l'émulation : chaque groupe rivalise avec ses voisins, et cette lutte est d'autant plus vive que les groupes sont plus rapprochés et que leurs travaux sont pareils. Les ailes unies par leurs contrastes se liguent contre le centre qui soutient leur double effort : ces accords des contrastes, ces discords des analogues, suivent la même loi que les sons dans l'échelle musicale. Ces intrigues, ces combats industriels, qui exaltent toutes les forces, si favorables à l'union des sectaires d'un même groupe et aux sympathies des groupes opposés, si utiles à la rapidité et à la perfection du travail, n'ont point de dangers pour l'union générale et ne dégénèrent jamais en rivalités personnelles. En effet, de deux heures en deux heures tous les rangs se mêlent et se confondent, chacun change de groupe et se trouve, pour une nouvelle lutte, uni à ceux qu'il vient de combattre dans cette guerre pacifique dont le résultat est le bien-être et la concorde. Loin que les différences de goûts, d'aptitudes, d'inclinations, soient à redouter, elles resserrent le lien social. Plus les groupes sont nombreux et mieux ils sont gradués, plus aussi la division du travail est parfaite, et l'enthousiasme de la lutte exalté. Chaque sectaire entre d'ailleurs alors dans un plus grand nombre de groupes, et forme avec les autres associés des relations plus variées et plus étroites ; les rivalités sont plus énergiques ; de toutes ces dissonances résulte

un plus vaste et plus mélodieux concert, et la série en devient un plus riche clavier d'harmonie sociale.

L'industrie offre ainsi un spectacle tout nouveau : à la répugnance succède l'attrait. Mille forces vives, hostiles et funestes aujourd'hui, s'unissent en un puissant concours : l'esprit de parti avec ses rivalités et ses ambitions, la violence des penchants naturels, la dissipation de l'inconstance. Tout se ferait avec fougue et emportement, et le travail exécuté avec cette verve d'attrait aurait des résultats ignorés encore et produirait des œuvres d'une perfection que nos procédés actuels sont impuissants à atteindre.

Pour la variété de goûts qu'exigent les travaux nécessaires, il faut réunir au moins quatre cents personnes, et l'association ne sera complète, son jeu ne sera bien réglé, qu'avec seize ou dix-huit cents. C'est cette réunion que Fourier appelle phalange. Voici maintenant comment elle partage les bénéfices. Il n'y aura plus de salaires ; tous les associés seront rétribués par dividendes. On fera la part de chacun des trois agents de la production : capital, travail, talent, en raison directe de l'utilité et inverse de l'attrait. Le travail est la faculté industrielle la plus rétribuée, parce qu'il est la plus nécessaire ; le talent l'est moins que les deux autres, à cause de ses agréments. Les travaux se distinguent d'après le même principe en nécessaires, utiles et agréables : les plus rebutants et les plus pénibles sont les mieux rétribués. Cette répartition, tout à l'avantage du pauvre, est une des belles idées de Fourier. A vrai dire, il n'y a plus de pauvres dans l'ordre nouveau. Tout sociétaire est forcément à l'abri du besoin. Sa présence dans la communauté lui donne droit à un minimum

suffisant en toutes choses, nourriture, vêtements, logement, ustensiles : il a une garantie de bien-être qui le délivre de toute inquiétude pour lui et les siens. On trouve le moyen d'assurer ce minimum au peuple dans l'énorme bénéfice que donne le régime sociétaire, et l'on n'a plus à craindre que cette sécurité amène la fainéantise, puisque le travail se métamorphose en une fête perpétuelle ; et l'indigence disparue, les révolutions et les discordes qui ont en elle leur cause, disparaissent à toujours.

Ces heureux travailleurs habitent dans un palais que Fourier, du nom de la Phalange, appelle Phalanstère. C'est un bâtiment d'une noble ordonnance, où nulle part l'utilité n'est sacrifiée, ni la beauté négligée. L'une des ailes contient les ateliers bruyants, l'autre le caravansérail ; le centre est réservé aux relations domestiques, aux fonctions paisibles, aux salles de repas, de bourse, d'étude, de fêtes et de culte ; la tour d'ordre, surmontée du télégraphe et de la bannière de la phalange, s'élève au milieu. Ce palais est double dans son étendue, et de vastes cours intérieures plantées d'arbres toujours verts servent de promenade aux vieillards et aux convalescents. A la hauteur du premier étage règne une large galerie, ornée de fleurs et des chefs-d'œuvre de l'industrie : elle développe sa colonnade autour de l'édifice, la projette dans les airs au-dessus des jardins, circule partout et offre entre les diverses parties du phalanstère des communications faciles, à l'abri des intempéries. Les convenances personnelles ne sont pas sacrifiées à la commodité générale. A côté des grandes salles où travaillent les séries, sont ménagés des cabinets pour les petites réunions : auprès de la salle à manger

se trouvent des chambres pour ceux qui veulent s'isoler des tables communes. Tout est organisé pour une vie attrayante et libre, au goût de chacun. Ainsi disparaîtront les misérables masures de nos villages, et de somptueux édifices s'élèveront sur leurs débris. Aux rues tortueuses, obscures, méphitiques de nos villes, à leurs maisons entassées, humides, mesquinement bâties, succéderont d'élégants phalanstères, pittoresquement groupés et entourés chacun de riants jardins. Les provinces, les empires, les continents auront leurs capitales, et la métropole universelle déploiera ses magnificences sur les rives du Bosphore. La campagne offrira aussi un ravissant aspect : plus de haies, de murs de clôture, de fossés : ces tristes emblèmes de défiance disparaissent ; chaque terrain est rendu à sa destination ; les forêts parent de nouveau les pentes de nos montagnes ; le climat change et s'améliore. La nature retrouve sa généreuse vigueur, les hommes vivent dans l'ordre, la liberté, l'opulence, la joie et la paix, et la société nouvelle reçoit de ces bienfaits le beau nom d'Harmonie.

Pour les travaux d'utilité générale, pour les œuvres qui exigent un nombreux concours, les phalanges fournissent des contingents, et on lève ainsi des armées industrielles qui creusent les canaux, jettent des ponts, élèvent des digues, dessèchent les marais, fertilisent les déserts, se délassent à la fin de chaque journée par des fêtes brillantes, et s'illustrent par de pacifiques exploits.

Je viens de faire connaître le mécanisme social imaginé par Fourier ; j'ai esquissé le paysage du nouveau monde : je n'ai caché aucune de ses brillantes perspectives ; je l'ai éclairé de son plus riche soleil. Les amis

de Fourier reconnaîtront que je me suis montré loyal et généreux. Fourier a épuisé les ressources de son esprit à extirper la misère; il a porté à la libre concurrence un coup dont elle ne se relèvera pas : l'association et la répartition du capital, du travail et du talent sont deux idées acquises désormais à la science, et elles feront le tour du monde, grâces à la clarté dont il les a fait briller. Cela est bien : pourquoi seulement a-t-il mêlé à ces belles vérités d'ignobles erreurs, qui font rougir pour lui? Il est triste d'avoir à les signaler chez ce grand esprit, mais il le faut : car elles déshonorent sa pensée, elles infectent tout son système, et les ménagements ici deviendraient coupables.

Le tableau que j'ai tracé de l'Harmonie, malgré des traits séduisants, aura déjà éveillé la défiance. On peut se permettre quelque inquiétude quand on n'entend parler que de plaisir, et il n'est pas question d'autre chose dans cet Eldorado. Le groupe est son principe organisateur, et le groupe est exclusivement institué pour le travail et l'attrait; la société qu'il ordonne ne peut donc avoir pour fins que la richesse et la volupté; elle n'est bonne absolument qu'à cela. Jouir est sa seule pensée et son unique souci. Sa charte octroie à chacun licence absolue de ne faire que ce qui lui plaît, de n'obéir qu'à la passion. Mais la conscience tance la passion, la réprime, lui dispute l'homme ; elle exige un douloureux combat, impose la contrainte, oblige au renoncement. Fourier est donc obligé d'immoler la conscience, et il faut lui rendre justice, il affronte cette nécessité bravement et sans sourciller. De raisons, il n'en donne guère que son parti pris; mais, en revanche, il n'épargne pas les injures, il fait jouer ses plaisanteries du plus gros

calibre et toute l'artillerie de son mauvais goût contre la morale : quel feu roulant ! je ne vous y exposerai pas : rendez-vous plutôt, et convenez, comme il le déclare gravement, que les vertus viennent de l'homme et les passions de Dieu.

Voilà donc les passions déchaînées sur le monde : elles en reçoivent l'empire. Comment le gouverneront-elles ? Jusqu'à présent elles n'ont causé que malheurs et désordres ; et vous craignez peut-être : mais Fourier ne s'effraie point. C'est Dieu qui les a créées : il est donc dans leur essence de s'harmoniser : autrement Dieu serait en contradiction avec lui-même ; si la cause de leurs conflits n'est pas dans leur nature, dans la constitution de l'homme, dans l'individu en un mot, elle ne peut être que dans le milieu social. Il devait s'organiser pour les passions, et par une étrange méprise il s'est organisé contre elles : dès lors elles n'ont pu se développer qu'en le troublant, elles ont été réduites à n'être plus que des puissances subversives, et la vertu a dû être imaginée pour les réprimer et pour sauver un reste d'ordre public. Cette tentative, au point de vue de Fourier, est du reste aussi vaine qu'impie : il est impossible de détruire ou d'altérer ces forces divines : le seul moyen de ne plus les voir aux prises est d'imaginer un ordre qui ne les garrotte pas, qui les émancipe, les soûle de tout ce qu'elles convoitent, ou ne leur refuse rien sans les dédommager amplement : c'est seulement alors que, repues et assouvies, elles ne se déchireront plus pour leur proie, et ne s'insurgeront plus contre la société.

Le remède est commode : s'il est bon, l'homme a pris plaisir à se mystifier étrangement. Il se serait fait un

remords du devoir, un scrupule de la sagesse : nous aurions été follement cruels à nous-mêmes; il fallait être complaisants à la volupté, et nous nous faisions violence contre elle ; il fallait terminer cet absurde supplice, cesser notre martyre, quitter enfin cette impie superstition de la vertu. Voici un libérateur qui mérite vraiment ce nom : car il nous affranchit de l'importune tyrannie de la conscience ; il vient en nous disant : Fais ce que tu voudras. Il veut nous laisser vivre selon le désir de nos cœurs ; il accepte nos passions, il leur applaudit, il ne les accuse que d'avoir eu trop de réserve. Il faut seulement nous résigner à quelques affronts ; car ses bienfaits sont de ceux qui avilissent. Notre ami n'est pas de ces rêveurs qui s'abusent pour trop estimer l'homme et pour compter sur sa vertu. Il vient tard, il ne croit plus à ce mensonge : utopiste d'une nouvelle manière, il ne se fait pas d'illusion, ou s'il se trompe, ce ne peut être que pour trop nous mépriser. Il sait et répète impitoyablement que chacun se soucie fort peu des autres : les sentimentales déclamations l'impatientent ; ce n'est pas sur le beau nuage de la fraternité qu'il fondera l'harmonie ; il lui donnera une base plus solide ; il l'attend de l'exaltation de tous les égoïsmes. Il provoque donc nos passions ; il jette un défi à ces demandeuses insatiables ; loin de les craindre, il espère tout d'elles, pourvu qu'elles se fassent excessives. Certes, voilà qui est hardi ; jamais on n'avait osé cette témérité ; il vaut la peine de voir où elle a conduit. Armons-nous de courage : nous en aurons besoin.

Vous avez pu croire que Fourier s'occupait exclusivement du problème social et de l'étude de l'homme. Détrompez-vous : ses ouvrages sont une interminable

galerie de tableaux de mangeaille et de grossières voluptés. Sans cesse il revient sur ces bénéfices et ces habitudes de l'Harmonie. N'y voyez pas le dévergondage de la débauche; Fourier était un honnête homme, tâchez de vous en souvenir : c'est la logique la plus sévère, la plus impitoyable, la plus insensée, qui lui arrache ces conséquences.

La série est le principe du monde nouveau : c'est de sa bonne organisation que tout dépend : or elle n'est bien constituée que par des groupes nombreux et délicatement nuancés : la fougue et l'émulation ne se soutiendraient pas autrement. La plupart des travaux sont agricoles; pour qu'ils se diversifient, pour que des groupes nombreux et rapprochés se forment, il faut acquérir un raffinement de goût qui permette d'apprécier en artiste toutes les variétés de culture. Chacun doit d'ailleurs faire du soin de la table une affaire de la plus sérieuse importance, afin qu'à leur tour ceux qui cultivent potirons et navets, le fassent avec passion, se disputent avec ardeur les palmes industrielles, afin que les ambitions s'exaltent, et que les groupes de *ravistes* et de *choutistes* s'inspirent d'enthousiastes rivalités; je parle la poétique langue de l'Harmonie. Sans ces conditions, la série mal organisée se ralentirait, et la phalange se verrait menacée dans son principe même. L'aimable sœur de la gourmandise, la goinfrerie reçoit aussi les honneurs d'une vertu civique, et devient avec elle génie tutélaire de l'Etat. Le travail attrayant multiplie les produits. Si on ne les consommait pas, le travail, devenant inutile, cesserait d'être passionné, et la société serait frappée au cœur. « Si les Harmoniens » étaient limités à la dose d'appétit des civilisés, quel

» emploi feraient-ils d'une masse de denrées septuple
» de la nôtre? Sur les gastrosophes repose le problème
» de la consommation intégrale ; chacun d'eux doit
» s'intriguer pour exciter chez la masse du peuple un
» appétit fréquent, une prompte digestion [1]. » Cela ne donne-t-il pas envie de se mettre aussitôt à l'œuvre phalanstérienne? On débuterait en effet par là. La gastronomie aura l'initiative du monde nouveau : c'est elle qui y jouera d'abord le rôle le plus important et qui inaugurera l'Harmonie.

Fourier espère surtout dans les enfants pour former la Phalange ; ils attireront les mères ; les mères et les enfants, les pères ; et les riches, les pauvres. Il dit, à ce propos : « La première amorce pour les enfants sera la
» gourmandise, une cuisine spéciale pour eux, et la libre
» manifestation de leurs goûts, qui seront suivis en toute
» fantaisie, dès qu'il y aura demande formée par un
» groupe de sept enfants pour tel mets. Lorsque la pha-
» lange sera au complet, on souscrira aux fantaisies
» d'un groupe de trois enfants. Dès les premiers jours
» on les exercera à former des partis sur chaque mets,
» à bien classer leurs goûts sur chaque sorte de prépa-
» ration ; cette nouvelle sagesse leur semblera si déli-
» cieuse qu'ils seront autant de séides pour la pha-
» lange [2]. » Vient le tour des femmes : « Il faudra faire
« éclore chez elles leurs penchants naturels souvent fort
» opposés au bon ton. Ce sera d'abord sur la gastronomie
» qu'il faudra les rappeler à la nature, si l'on veut
» atteindre sans délai à l'engrenage des séries indus-

[1] *Traité d'Association domestique agricole*, tome II, pages 508, 509.
[2] *Nouveau Monde industriel*, page 287.

» trielles et à l'équilibre des passions[1]. » C'est sans doute grâces à ce régime de tambour-major que « cent » jeunes filles harmoniennes pourront terrasser cent » grenadiers de nos jours. » Que ce tableau est séduisant! quelle rêverie il laisse dans l'âme! Fourier s'appesantissait déjà sur ces ingénieuses pensées en 1822, quand il publiait son principal ouvrage. Sept ans plus tard, dans le *Nouveau Monde industriel,* il se reproche de n'avoir pas alors suffisamment insisté : « La phalange » d'essai, en méconnaissant ce principe, s'engagerait » dans la fausse route. Elle n'avancerait qu'à pas de » tortue, et pour peu qu'elle commît une autre faute » grave, elle échouerait[2]. » Et encore : « Je dois pré- » venir fortement contre cette erreur, qui est l'écueil le » plus à craindre en épreuve sociétaire[3]. »

Il est naturel, d'après ces principes, que Fourier dérive l'amitié des affinités de goût. « Il eût été plus » noble d'attribuer à l'amitié le système des engrenages » d'attraction industrielle que je fais reposer sur le sens » du goût : mais si je donne ici la priorité à l'amitié, ce » serait placer l'effet en première ligne et la cause en » seconde[4]. » Ce qui révolte dans une telle extravagance, ce n'est pas tant sa bassesse que l'imperturbable sang-froid avec lequel cet homme la débite. Rien en lui ne proteste, ne s'émeut, ne se plaint : aucun regret involontaire, aucune douleur ne l'avertit. Il n'a vu dans notre âme qu'ordure fétide, et il s'en est réjoui : il s'est

[1] *Nouveau Monde industriel*, page 301.
[2] *Nouveau Monde industriel*, page 302.
[3] *Nouveau Monde industriel*, page 306.
[4] *Nouveau Monde industriel*, page 308.

pris pour un animal immonde, et il en a été heureux. Malgré cette honte qu'il accepte, nous ne le croirons pas ; il se calomnie, il se trompe misérablement, mais il n'en est que plus intrépide logicien, et celui qui serait fidèle à son système se dégraderait en effet à cet abrutissement bestial.

Tout ce qui précède se résume dans ces paroles, dont nous pouvons maintenant comprendre la profondeur : « C'est sur les raffinements sensuels poussés à l'infini » que repose l'art d'atteindre au but désiré par la mo- » rale : transformer le genre humain tout entier en une » famille de frères et l'élever à l'unité universelle [1]. » Pour cette fois, la conséquence a beau être inévitable, elle est si monstrueusement bouffonne, si facétieuse, qu'elle nous laisse tout émerveillés, et garde le mérite de l'imprévu : le rire succède au dégoût de cette sale gloutonnerie ; et il est permis, car ces pauvretés sont si puériles, qu'elles en deviennent presque innocentes et qu'elles désarment la critique. Puis le bon sens se met en garde, il a peur d'une surprise ; il craint d'avoir été dupe de quelque mystification. Qui sait? peut-être n'était-ce qu'une parodie de nos élucubrations humanitaires? Donner Dieu pour un Gargantua, l'univers pour son tourne-broche, nous apporter la paix et la concorde sous la forme mystérieuse d'un pot au feu, nous conseiller la fraternité du ventre, puisque l'autre a si peu réussi, et mille impertinences de ce goût, en vérité la plaisanterie est mauvaise ! Eh bien ! non ; tout cela est grave, très grave, parfaitement sincère. Fourier est burlesque sans doute, mais il l'est d'autant plus

[1] *Traité d'Association domestique agricole*, tome II, page 449.

qu'il le prend fort au sérieux. S'il a jamais pleuré de tendresse, c'est à la vue de ces marmites sympathiques, c'est en y flairant l'odeur de la charité nouvelle. S'il se moque d'une chose, c'est de nos conceptions mesquines et de nos cuisines de pygmées; mais il se console de ces petitesses dans la vision prophétique des ripailles harmoniennes, et il veut bien par ces tableaux hausser nos esprits à des pensées plus dignes d'eux. Qu'on me pardonne une citation; on connaîtra mieux ainsi le bonheur qui nous est réservé. On a quelque peine à s'en faire une juste image. Voici la peinture d'une amitié naissante :

« Trissotin, ami des raves, a le goût bizarre de les manger » à demi cuites, légèrement amollies dans l'eau chaude. Personne dans sa phalange n'en peut manger de la sorte: on » les veut crues ou tout à fait cuites. On raille Trissotin, qui » s'obstine et soutient son vilain goût. Vadius, ami des courges, se régale de courge toute crue assaisonnée de moutarde; il ne peut trouver aucun amateur qui partage son » goût. Les régences, qui font en tout pays un travail d'exploration sur l'assortiment des vilains goûts, ont découvert » que sur l'ensemble de la province, peuplée d'environ » 200000 âmes, il s'en trouve une douzaine du goût de Trissotin, mais que pour trouver une douzaine de collègues à » Vadius, il faut recourir au tableau de la région entière, » comprenant 800000 âmes. On en avise Trissotin et Vadius; » grand triomphe pour eux, car il n'est rien de plus obstiné » que les gens à vilains goûts. Ce sera une amorce de rassemblement pour ces originaux disséminés; ils se réuniront, » savoir: les ravistes et Trissotin à l'armée provinciale du » cinquième degré; les courgistes et Vadius à l'armée régionnaire du sixième degré. Ils y jouiront du charme de manger et vanter en chorus les raves à demi cuites et les courges à la moutarde, de se proclamer entre eux les vrais amis » des raves et des courges, les soutiens des saines doctrines » raviques et courgiques méconnues du profane vulgaire [1]. »

[1] *Nouveau Monde industriel*, page 452.

Vous croyez être aux derniers confins de l'extravagance? Fourier a découvert dans cette partie du monde des terres tout à fait inconnues. Ecoutez encore :

« Une armée de 60 000 combattants, hommes et femmes, » venus de soixante empires divers, doit encaisser cent vingt » lieues du cours de l'Euphrate et déterminer une série de » petits pâtés en orthodoxie hygiénique de troisième puis- » sance à trente-deux sortes de petits pâtés [2]. Les oracles ou » juges qui siégent à Babylone sont tirés, autant qu'il se peut, » de tous les empires du globe, et non pas exclusivement des » empires qui figurent au concours. Avant l'ouverture de la » campagne, les soixante armées font choix de soixante co- » hortes de pâtissiers d'élite, qu'elles envoient à Babylone, » pour le service de la haute cuisine de bataille servant le » grand Sanhédrin gastrosophique. C'est un haut jury qui fait » fonction de concile œcuménique sur cette matière. Chacune » des soixante armées se classe dans le centre ou les ailes » selon la nature de ses prétentions : l'aile droite en petits » pâtés farcis, le centre en vols au vent à sauces, l'aile gau- » che en mirlitons garnis. Les cuisines de bataille font des » prodiges de talent ; les voyageurs accourent de toutes parts » pour être témoins de ces luttes savantes qui vont décider » sur les prétentions de tant d'empires ; les bulletins de Ba- » bylone sont lus avidement par tout le globe, surtout dans » les empires qui prennent part au combat. Au jour du triom- » phe les vainqueurs sont honorés d'une salve d'armée. Par » exemple, Apicius est vainqueur pivotal ; on sert ses petits » pâtés au début du diner ; à l'instant les 600 000 athlètes » s'arment de 300 000 bouteilles de vin mousseux dont le » bouchon ébranlé et contenu par le pouce est prêt à partir. » Les commandants font face à la tour d'ordre de Babylone, » et au moment où son télégraphe donne le signal du feu, on » fait partir à la fois les 300 000 bouchons ; leur fracas, » accompagné du cri de : Vive Apicius ! retentit au loin dans » les antres des monts d'Euphrate [1]. »

[1] *Traité d'Association domestique agricole*, tome II, page 458.

[2] *Traité d'Association domestique agricole*, tome II, p. 459 et suiv.

On se prend encore à craindre un guet-apens ; mais qu'on se rassure, il n'y a pas le moindre artifice. Fourier est toujours merveilleusement ridicule. Il serait prêt, si vous en doutiez, à vous écraser de ses lourds syllogismes, à vous faire subir les turpitudes de sa logique, et de nouveau votre cœur se soulèverait de dégoût ; mais il sentirait aussi quelque pitié : car enfin c'est une grande intelligence qui tombe dans cette abjecte imbécillité. Non, jamais l'esprit humain ne s'est si outrageusement bafoué ; jamais l'ironie qui semble se jouer de lui et se plaire à l'humilier ne s'était donné la fête d'un aussi grotesque délire ; jamais le génie n'avait encore été flétri par l'expression du crétinisme ; jamais de telles pensées n'avaient reçu le culte d'un homme ; et elles trouvent faveur, on ose espérer leur succès. Cette démence est ignominieuse pour notre nature. Elle accable d'étonnement, elle révolte, elle charge de tristesse et de honte. Eh bien, je n'en ai pas fini avec ces saturnales, et il me reste de plus hideux excès à dénoncer au mépris public.

## II. — LES PASSIONS.

Mon devoir est pénible, il m'impose de dures nécessités. Il me faut parler d'infamies qu'on rougit même de nommer, et dont la seule pensée laisse une souillure. J'en souffre, j'ai subi cet ignoble contact et sais combien il répugne. Je serai bref ; mais je ne ferai pas de réticences qui seraient au profit de doctrines perdues quand elles ne peuvent plus cacher leurs hontes.

Les rapports des sexes doivent être bien différents de ce qu'ils sont aujourd'hui, dans une société où les pas-

sions seules gouvernent, où chacun n'a de loi que ses convoitises et leurs tumultueux désirs. Les débordements que flétrit la morale la moins rigoureuse y lèveront haut la tête. Fourier est trop sincère avec ses principes et a trop bien saisi leur portée, pour hésiter devant ces résultats. Chaque homme sera libre d'avoir toutes les femmes et chaque femme tous les hommes, dans la phalange. Cette licence ne peut leur être refusée ; elle sera même honorée : elle est un devoir aussi bien qu'un droit. De nombreux travaux auront toujours peu d'attrait : ils sont pourtant nécessaires et ne se peuvent imposer. La seule ressource dans cet embarras est de rendre attrayants par leur personnel les groupes qui ne le seraient guère par leurs fonctions. C'est le charme de l'amour qui triomphera des répugnances, et qui élèvera ainsi au septuple les produits que sans cela l'ordre nouveau ne ferait que tripler. Fourier justifie d'un mot par là ses *coutumes amoureuses :* « Comment présumer » que Dieu veuille nous priver de cet énorme bénéfice ? » Vraiment les scrupules seraient blasphèmes. — Il ne s'est pas caché non plus que, malgré ses ingénieuses précautions, la lutte des intérêts, les menées des ambitieux, les efforts des intrigants, pourraient amener des collisions dans le partage des bénéfices : c'est encore l'amour, ou mieux la prostitution, qui sauvera l'Harmonie. Les liens noués par elle entre tous les membres assureront plus que tout le reste la concorde générale. C'est par elle aussi que l'union des diverses phalanges sera resserrée, et c'est également l'orgie qui attirera aux armées industrielles, pour les travaux d'unité, des volontaires nombreux.

La femme se fait donc ainsi courtisane. Les deux tiers

d'entre elles (je donne le chiffre exact), par vertu corporative, par dévouement social (ce sont les paroles du maître), pour le salut de l'état, pour le maintien de l'Harmonie, en auront les mœurs ; le reste se bornera à la galanterie, et toutes ces infâmes amours seront vénales comme celles des femmes perdues ! Activité industrielle, augmentation du bénéfice, répartition du dividende, voilà leur seule, leur unique fin.

Le monde devient ainsi un immense lupanar : c'est même trop peu dire au prix de tout ce qui sera permis dans cette maison de débauche qu'on appelle phalanstère. Les plus monstrueux déréglements y seront légitimes dès qu'ils seront désirés. Fourier est positif à ce sujet. Je n'ai pas le courage de le citer. Tant de dépravation fait horreur : la tête s'égare à la vue de ces ténébreux abîmes : ce rêve semble sorti de l'enfer ; jamais encore le démon de l'impureté n'avait trouvé de prophète impatient comme cet homme de lui livrer le monde entier.

Je ne serais pas surpris que tout ceci éveillât la défiance d'un lecteur impartial : il est des cas où l'évidence est si contraire au bon sens qu'on est fort tenté de n'en pas croire ses yeux : et il semblera inouï que l'esprit humain se soit égaré à ce point. On ne trouve pas trace d'ailleurs de ces débordements dans le journal ni dans les autres publications de l'école, et pourtant ce que j'ai dit n'en subsiste pas moins : j'aurais pu multiplier les textes, et je renvoie les douteurs à Fourier [1]. Si les

[1] Voyez *Théorie des quatre mouvements ; partie adressée aux voluptueux.* — *Traité d'Association domestique agricole.* I, 392-405 ; I, 405-414 ; I, 443 ; II, 295-334 ; II, 363-369 ; II, 546-549 ; II, 599-602, etc. — *Nouveau Monde industriel*, 325, 381, 399, etc.

disciples gardent sur ces mystères une prudente discrétion, c'est qu'ils savent bien qu'autrement on se détournerait avec dégoût et que l'on écraserait du pied le sale reptile.

Evidemment la famille est incompatible avec ces mœurs. N'est-elle pas le refuge de la pudeur, le sanctuaire des chastes amours et du devoir? Fourier, toutefois, ne l'abolit pas complétement. Il fait mieux : il en laisse subsister je ne sais quelles misérables dépouilles, comme un trophée de sa victoire contre elle; il ne la tue pas, il la réserve pour l'insulte et l'avilissement. Il lui prodigue les invectives, la charge de toutes nos misères, lui impose le remords de tous nos vices; et l'instinct de famille joue, à l'entendre, le rôle de Judas parmi les douze passions qu'il nous reconnaît. Le mariage en Harmonie est un lien tardif qu'on ne forme qu'après une longue jeunesse de débordements, et qui n'impose, du reste, aucune contrainte de fidélité. Comment, à ce compte, les pères et les enfants se reconnaîtront-ils sans mystification? C'est ce que Fourier nous laisse ignorer. Aussi bien, peu leur importe. Les enfants s'élèvent tout seuls; les parents n'ont sur eux que le droit de les gâter : on ne leur laisse pas d'autre privilége. Veut-on savoir ce que deviennent le sentiment filial et la tendresse paternelle? L'ingratitude des enfants est la plus noire et la plus justement abhorrée : s'il est chose qui navre, c'est assurément ce vice affreux. Eh bien, il devait se trouver un homme pour prendre son parti. Fourier se fait froidement son avocat contre les douleurs paternelles. Il l'excuse, il la justifie : abominable plaidoyer qui montre jusqu'où peut descendre la perversité de l'intelligence. Encore ici je n'ose vous faire connaître cette

impassible déduction de tous les motifs qui dispensent un fils d'aimer. Il y attente à ce que personne avant lui, même les plus dépravés, n'avait osé profaner. S'il y a un asile de tendres pitiés, d'inépuisables compassions, de sublimes dévouements, c'est le cœur d'une mère ; je ne dirai pas ce qu'il y a vu : cela épouvante, et la voix s'effraie à répéter ces incestes de la pensée.

Le système d'éducation est la seule chose qui nous reste à connaître. Il importe d'autant plus de s'en faire une juste idée qu'il sera, comme la gastronomie, immédiatement réalisé dans l'épreuve sociétaire. Fourier seul le fait bien connaître, et parmi les critiques, aucun que je sache ne s'est occupé d'un sujet si grave. M. Louis Reybaud, dans des études élégantes et faciles, trop faciles peut-être, sur les socialistes modernes, n'en dit qu'un mot, et ce mot est sans doute une distraction : « L'une des plus vives, des plus touchantes sollicitudes » de Fourier, c'est l'éducation de l'enfance et l'éclosion » de ses vocations. On voit qu'il parle de l'enfance avec » amour, avec bonheur : un père n'est pas plus pré» voyant et plus tendre. »

On va bientôt en juger. Voici, en attendant le reste, ce que Fourier dit quelque part : « Je connais si peu les » instincts des petits enfants, et j'ai tant d'aversion pour » cette classe d'êtres désolants, que je ne me hasarderai » pas à prononcer sur leurs convenances décrites en » détail [1]. » L'éducation harmonienne ne se propose que le libre essor des passions, le développement de l'égoïsme et de la volupté. Elle est donc nécessairement un long crime contre l'enfance, elle la salit de fétides poisons,

[1] *Traité d'Association domestique agricole*, tome II, page 183.

lui inocule de honteuses maladies, et plus elle sera attentive, plus elle se rendra coupable.

On réunit d'abord les nourrissons dans des salles communes où tout est disposé pour la salubrité. Fourier devait au moins songer au bien-être physique, puisqu'il les frustre de tout autre bonheur. Ils ne sont point soignés par leurs mères. « Une mère dans l'état sociétaire » fréquente une quarantaine de groupes industriels, » dont elle épouse chaudement les intrigues; elle est » déjà fort ennuyée que la corvée des couches l'ait dis» traite pendant un mois de toutes ces réunions caba» litisques; en conséquence, dès le jour des relevailles, » elle sera fort empressée de revoir tous ces groupes[1]. » La plus pauvre pourra se dire : Mon enfant est infini» ment mieux soigné que ne pourra l'être le fils d'un » monarque civilisé; il ne m'en coûte pas une obole et » je n'ai à songer qu'à mes plaisirs et à mes intrigues » industrielles[2]. » Des enfants qui ne trouvent pas d'amour chez leurs mères n'en trouveront nulle part. Les séries de bonnes qui les soignent n'agissent pas davantage par affection. Leur travail est regardé comme si peu attrayant, qu'on a multiplié ses amorces : on leur prodigue argent, titres et décorations. C'est à remplir le plus agréablement leurs fonctions et nullement aux enfants qu'elles songent. Au lieu de se répartir les nourrissons pour veiller chacune aux besoins de ceux qu'elles préfèrent, sans les laisser à des mains moins affectionnées, les bonnes se subdivisent le travail comme dans les autres séries, afin de s'épargner tout ennui et toute

[1] *Monde industriel*, page 204.

[2] *Traité d'Association domestique agricole*, tome II, page 181.

répugnance. Leur zèle est soutenu par les louanges qu'elles reçoivent des parents et des visiteurs qui ont pris parti pour leur méthode. Elles ne reçoivent pas un enfant capable de compromettre leur renommée. Si, pour vice de tempérament ou excès de malignité, il n'était admis par aucun groupe de bonnes (quelle tendresse dans tout ce système!), il serait soigné dans une salle particulière. C'est ainsi que les enfants tapageurs sont réunis dans une salle dite « des diablotins ». « Leurs » criailleries sont supportées sans peine par des bonnes » de genre *victime*, quand il s'agit d'une station de » deux heures seulement, avec attirail convenable pour » régir ces diaboliques rejetons. Elles s'attendent au va- » carme de ces gueulards, dont la réunion peut inté- » resser un groupe de bonnes qui a des prétentions » émulatives à faire valoir contre les deux autres grou- » pes de la série des bonnes [1]. » On n'oubliera pas à ce propos que les bonnes, comme les autres travailleurs, ne sont jamais plus de deux heures à leur ouvrage. Elles ne s'en occupent qu'un jour sur trois, et ce jour-là huit heures seulement, en quatre séances séparées par d'autres occupations. Du reste, tout est ordonné pour leur plus grande commodité et la plus stricte économie, sans s'inquiéter jamais des désirs, des besoins, des exigences des petits enfants, dès que leur santé ne court aucun risque. C'est ainsi que les berceaux seront mus par mécanique; on pourra en agiter vingt à la fois en vibration : un seul enfant fera ce service, qui occuperait vingt femmes dans nos maisons. Que l'enfant se soucie ou non de dormir, peu importe! Il en résulte un bénéfice con-

[1] *Traité d'Association domestique agricole*, tome II, page 175.

sidérable, et que ne ferait-on pas pour cela dans ce bienheureux monde d'Harmonie?

Fourier commence donc, pour faire le bonheur des enfants, par tuer l'amour maternel ; puis il les livre aux soins mercenaires de femmes qui ne pensent qu'au lucre et à la vanité. C'est la conséquence inévitable d'une organisation industrielle dont les préoccupations arrachent la mère au berceau de son nouveau né, dont le principe sériaire n'ordonne les travaux des bonnes que pour leur plaisir, et classe les enfants en catégories pour leur faire subir bon gré mal gré le même régime, au mépris des exigences individuelles.

Dès que l'enfant est sur pied, on épie ses goûts, ses instincts, ses penchants, pour découvrir ses aptitudes, et son éducation industrielle commence. On le soustrait alors au père comme on l'a soustrait à la mère. Jusqu'à présent on pensait que le père était l'instituteur naturel de son enfant et ne devait pas le gâter. « Adoptez, dit » Fourier, les deux opinions contraires : que le père ne » soit pas instituteur de l'enfant et qu'il se livre au plai- » sir de les gâter. Les pères harmoniens n'ont d'autre » fonction paternelle que de céder à l'impulsion natu- » relle, gâter l'enfant, flatter toutes ses fantaisies [1]. » L'éducation domestique serait incompatible avec le principe sériaire : le père déserterait les groupes industriels pour vaquer aux soins qu'elle impose, et les enfants, isolés, ne formeraient pas non plus de série. L'autorité paternelle, qui suppose l'obéissance et le devoir, est tombée d'ailleurs du même coup qui a frappé la morale.

Les enfants, dès le plus bas âge, divisés en séries

[1] *Traité d'Association domestique agricole*, t. II, pages 158 et 159.

selon leurs penchants et leurs caprices, auront pour éducateurs leurs aînés de quelques mois qui travailleront avec eux. Ces aînés sont pour leur cadet « l'objet » de l'admiration, la classe à qui il ambitionne de s'al» lier et dont il suit passionnément, humblement toutes » les impulsions. Voilà quel est son maître adoptif, » voilà cet instituteur naturel ou attrayant, à la recher» che duquel se sont vainement épuisés les cerveaux » philosophiques [1]. » L'enfant sera suffisamment réprimandé et raillé par ses pairs. Les rebuffades qu'essuient les *hauts poupons* de la part des *bas bambins*, et ceux-ci à leur tour de la part de *bas chérubins*, deviennent le germe de l'émulation industrielle. « Les enfants ne se » font ni compliments, ni quartier ; le marmot un peu » exercé est inexorable pour les maladroits, et, d'autre » part, le poupon raillé n'osera ni crier ni se fâcher » avec des enfants plus âgés que lui, qui se riraient de » sa colère et le renverraient des salles [2]. » La vanité aiguillonnée par la moquerie est le ressort de cette première éducation. On fait tout pour exalter ce mobile : pompons, plumets, panaches, brillants uniformes, parades, titres ridicules, rien n'est oublié. Les enfants sont divisés en poupons, bambins, chérubins, etc. Les poupons qui, d'après leurs caractères, sont classés en pouponnaires, pouponnards, pouponnâtres, sont, d'après leur âge, subdivisés en hauts poupons, mi-poupons, bas-poupons ; les bambins en sous-bambins, mi-bambins, sur-bambins, etc. ; et tous ces grades sont conférés avec une solennité qui rappelle les petits pâtés de Ba-

[1] *Traité d'Association domestique agricole*, tome II, page 161, note.
[2] *Traité d'Association domestique agricole*, tome II, page 159.

bylone. « Les petits tambours battent le ban, le héraut » et la héraute des chœurs de bambins proclament : De » par la Phalange souveraine de Gnide et la très hono- » rable tribu des bambins de Gnide, Hylas, haut pou- » pon, âgé de trente-cinq mois, est promu au chœur des » bambins, admis à porter les ornements des bas-bam- » bins et partager les prérogatives de cette noble cor- » poration [1]. »

La gourmandise est, du reste, avec la vanité, le plus puissant moyen d'éducation. La cuisine est, selon Fourier, de tous les ateliers le plus séduisant pour l'enfance, en y observant comme toujours et partout la loi sériaire. « La boutique du confiseur est pour lui le paradis ter- » restre ; c'est au séristère de confiserie qu'est la pre- » mière école des poupons et des bambins [2]. »

A cinq ans, l'enfant entre dans une nouvelle phase : il figure dans les groupes de travailleurs avec les tribus de trente ans. « Il devient très intéressant, car il sait gagner » beaucoup d'argent. » Aussi leur a-t-il réservé les noms les plus beaux : ces aimables garçons s'appellent chérubins et séraphins ; voyons ce que font ces petits anges. La vanité va toujours son train ; la gourmandise prend un vol plus sublime. « L'enfant apprendra aux cuisines, » mieux que partout ailleurs, la progression nuancée » ou échelle des fantaisies dont se composent les trois » corps d'une série. Vingt groupes sont en débat sur » la supériorité de leurs choux : comment un enfant » prendra-t-il parti pour l'un des vingt groupes, s'il ne » sait pas faire la différence des saveurs de ces divers

[1] *Traité d'Association domestique agricole*, tome II, page 154.
[2] *Traité d'Association domestique agricole*, tome II, page 217.

» choux [1]? Ce sera une amorce pour eux que de voir
» les broches nombreuses disposées autour de trois feux
» saillants qui alimentent sept ou neuf genres de bro-
» ches. Les chérubins soignent les broches sous-minimes
» d'alouettes, bec-figues et oisillons, placées en étages
» sur l'un des côtés, au petit feu où les séraphins soi-
» gnent les broches sur-minimes, contenant cailles,
» grives ou pigeons. Les lycéens et les gymnasiens sur-
» veillent, au moyen feu, les deux ou trois espèces de
» broches à volailles et pièces de moyenne force. Enfin,
» les fonctionnaires adolescents surveillent, au grand
» feu, les broches des grandes pièces [2]. »

Ce monde de Fourier est si étrange, quelquefois si baroque, il déroute si complétement nos habitudes, ses différentes parties sont si bien agencées, qu'on ne peut refuser à son inventeur une réelle originalité et un singulier courage de déduction. On n'est jamais au bout de ses étonnements avec lui. C'est l'opéra qui est après la cuisine la grande école de l'enfance : son orchestre et ses décorations achèvent ce que les marmites ont commencé : aucun sens n'est ainsi négligé. — Fourier donne à la musique un rôle éducateur et social qui certainement lui convient. Le rhythme a une magique puissance sur l'âme : le concert des voix entraîne un moment celui des volontés : une musique élevée réveille les mystérieuses sympathies qui sommeillent au fond du cœur et inspire un sentiment profond d'ordre et de mesure. Il semble enfin que Fourier va échapper à la bassesse vulgaire, et l'on est heureux de cette inconsé-

[1] *Traité d'Association domestique agricole*, tome II, page 217.
[2] *Traité d'Association domestique agricole*, tome II, page 218.

quence : elle nous ferait retrouver une foiš l'homme en lui ; mais non : il n'a rien retenu d'élevé que pour l'avilir. La fatalité de son principe le contraint à ravaler un art sublime à une mission purement industrielle. Les jouissances les plus nobles de la pensée et de l'imagination, les sentiments les plus généreux, la science, l'art et l'amour n'ont et ne sauraient avoir d'autre but dans la Phalange, sous peine d'être honnis et chassés comme parasites.

Le chef-d'œuvre de cette éducation est la parodie qui la couronne. Vraiment, la tête de Fourier est comme un magasin de costumes où les idées n'entrent que pour se travestir. La logique punit ceux qui la vendent à l'erreur : il y a en elle aussi une Némésis ; c'est le ridicule qui lui tient lieu de remords, et la vengeresse a été implacable contre ce nouvel Oreste. Savez-vous à quoi sont réservés les enfants de neuf à quinze ans? Jamais vous ne le devineriez. On ne doit en Harmonie rien faire qui répugne : tout s'exécute avec l'entraînement de la passion, les travaux les moins agréables comme les plus nécessaires. Il y en a de si répugnants que personne sans doute ne s'y croira volontiers prédestiné. Fourier se trouvait dans ce cruel embarras quand un jour il vit des enfants se crotter à plaisir : voilà les pauvres malheureux pris sur le fait et convaincus d'enthousiasme inné pour le curage des égouts. Laissons-lui le privilége de développer ses idées :

« Parmi les enfants, on trouve environ deux tiers de garçons qui inclinent à la saleté ; ils aiment à se vautrer dans la fange, et se font un jeu du maniement des choses malpropres ; ils sont hargneux, mutins, orduriers, adoptant le ton rogue et les locutions grossières. Ces enfants s'enrôlent aux *petites hordes*, dont l'emploi est d'exercer, par point

» d'honneur et avec intrépidité, tout travail répugnant qui » avilirait une classe d'ouvriers. Cette corporation est une » espèce de légion à demi sauvage qui contraste avec la poli- » tesse raffinée de l'Harmonie, seulement pour le ton et non » pas pour les sentiments, car elle est la plus ardente en pa- » triotisme. Il est un tiers de petites filles qui ont des incli- » nations mâles et qu'on nomme petites garçonnières, aimant » à se faufiler dans les jeux de garçon dont on leur interdit la » fréquentation ; ce tiers de filles s'enrôle aux petites hordes[1]. » Les petites hordes sont divisées en *sacripans, chenapans,* » *sacripanes et chenapanes*. Elle a une réserve sous le nom » de *garnements* et *garnementes*. Les *sacripans* sont affec- » tés aux fonctions immondes ; les *chenapans* aux fonctions » dangereuses, comme la poursuite des reptiles et autres » emplois qui exigent de la dextérité. Les *garnements* partici- » pent de l'un et de l'autre genre. Les hordes féminines servent » à la triperie dans les boucheries ; elles remplissent les fonc- » tions répugnantes dans les cuisines, appartements et buan- » deries. Ces hordes enfantines ont leur langage corporatif ou » *argot*, leur petite artillerie, leurs généraux nommés petits » khans et petites khantes, noms tartares parce qu'elles adop- » tent la manœuvre tartare en évolutions. En adressant la » parole à un *sacripan* ou *chenapan* en costume, on lui doit » le titre de *magnanime*, et on doit aux hordes de l'argot le » titre de *glorieuses nuées*. Elles ont rang de milice de Dieu » en service d'unité industrielle. Elles sont les moins rétri- » buées parce qu'elles font œuvre de dévouement : même elles » peuvent sacrifier dès l'âge de neuf ans un huitième de leur » fortune au service de Dieu ou de l'unité. Ainsi elles répa- » reront les lésions et les injustices dont quelque série pour- » rait se plaindre à tort ou à raison lors de la répartition : elles » étouffent tout rixe de cupidité par leurs trésors, et par leurs » travaux immondes elles étouffent l'orgueil qui, en déconsi- » dérant une classe d'industrieux, tendrait à ramener l'esprit » de caste, altérer l'amitié générale, et empêcher la fusion » des classes[2]. »

[1] *Monde industriel*, page 242.

[2] *Traité d'Association domestique agricole*, tome II, pages 242-249.

C'est la première et la seule fois que le mot de sacrifice se trouve dans Fourier; il est du reste effacé de sa langue. C'est justice que l'apôtre de l'égoïsme n'ait connu le dévouement que sous cette sale mascarade: mais que parlé-je d'abnégation? Fourier ajoute aussitôt, pour qu'on ne s'y méprenne pas et qu'on ne puisse l'accuser d'inconséquence : « On n'emploiera avec les petites » hordes que l'amorce du plaisir. Analysons les ressorts » de leurs vertus : ils sont au nombre de quatre, tous » réprouvés par la morale ; ce sont les goûts de saleté, » d'orgueil, d'impudence et d'insubordination [1]. »

Fourier respecte aussi religieusement la coquetterie que les goûts orduriers. Sa règle est fort simple : il prend toujours parti contre la morale et le bon sens. Les filles et les garçons qui manqueront de vocation pour les *petites hordes* formeront les *petites bandes*. Elles se consacreront à la toilette de la Phalange et à l'ornement du canton : elles veillent à ce que la langue soit parlée avec pureté, exercent les fonctions de l'Académie française, et font en un mot la police de l'élégance.

Cette bizarre éducation est dans tous ses détails en parfaite harmonie avec l'ensemble du système, il est aisé de le voir. Elle nous semble le comble de l'absurde, et cela même prouve combien elle est rigoureusement déduite des principes. C'est toujours l'ordre sériaire, l'industrie, le libre essor des passions. De discipline de la volonté et du cœur, d'obéissance et d'affection, pas un mot. L'enfance est mise à l'école du travail et de la volupté ; elle n'est élevée que pour la richesse et le plaisir ; on ne lui propose que la jouissance ; au lieu de coûter,

[1] *Monde industriel*, page 245.

elle gagne beaucoup ; et c'est ce qu'il fallait dans une société qui fait tout céder aux exigences industrielles.

Le cycle de l'éducation parcouru, les jeunes gens n'ont qu'à être initiés à une science nouvelle qui retrouve dans la nature l'art d'aimer du gentil Bernard.

Voici quelques-unes des révélations que les siècles attendaient : « Le chou est l'emblème de l'amour mys- » térieux. Il cache sa fleur sous les voiles de cent feuil- » les emboîtées. Ces feuilles sont plutôt bleues que » vertes, parce que l'azur est la couleur de l'amour. — » La nature, en affligeant le canard mâle d'une extinc- » tinction de voix, a voulu peindre ces maris dociles » qui n'ont pas le droit de répliquer quand une femme » a parlé. — Le coq dépeint le caractère opposé, l'homme » aux bonnes fortunes. — Mais laissons ce joli sujet qui » nous conduirait trop loin[1]. » En effet, ces facéties ne sont pas longtemps amusantes et nous ramèneraient bientôt où nous ne voulons plus rentrer. Finissons-en avec elles : c'est trop d'ennui et de dégoût.

Les précautions que les sociétaires observent dans tous leurs écrits ont pu faire illusion et préparer l'accueil à des doctrines soigneuses de masquer leur laideur. Jamais ils n'osent être sincères et ils savent pourquoi. A l'égard des rapports des sexes, ils justifient leurs commodes réticences en disant que les nouvelles coutumes ne seront pas immédiatement introduites : qu'importe, si elles finissent par l'être inévitablement, si elles sont exigées par les principes. La conduite de Fourier s'accorde mieux du moins avec nos vieux préjugés de franchise. Mais ils se permettent davantage. Ils évoquent

[1] *Monde industriel*, pages 545-548.

un fantôme de vertu qui surprend notre confiance et nous égare vers les abîmes que nous croyons fuir. Ils s'apitoyent sur notre corruption ; des moralistes sévères n'en gémiraient pas plus tristement ; ceci ne se peut tolérer. Ils se plaignent des secrets adultères, et les rigides censeurs voudraient à leur place l'universelle prostitution au grand jour ; ils signalent nos désordres pour montrer que la conscience est inefficace contre eux et la discréditer ainsi, et c'est en légitimant le crime qu'ils comptent l'abolir. Les dupes seraient un peu simples. — Mais pourquoi gardent-ils tant de réserve sur le culte ignoble du ventre qu'ils veulent aussi nous imposer? Ils n'ont plus ici d'excuse, car il doit être immédiatement établi. Il faut en avertir. Les ouvrages des disciples de Fourier, de MM. Victor Considérant, Just Muiron, Amédée Paget, de Madame Gatti de Gamond surtout, sont unanimes à dissimuler les scandales du système, et le dénaturent en lui donnant un air d'honnêteté. On n'apprend à le connaître véritablement que dans les livres du maître, qui a surabondamment prouvé la nécessité de conséquences que son école n'ose avouer et qu'il exige impérieusement. L'organisation sociale qu'il a imaginée ne saurait s'en passer : ses démonstrations à ce sujet sont irréparables ; les déclamations de ses disciples et leur vaine prudence ne nous tromperont pas. Ils promettent justice et bonheur, et nous savons ce qu'ils voudraient nous ravir, nous connaissons les joies dont ils nous préparent l'insulte. Nous les pouvons maintenant comprendre quand ils nous parlent d'unité, d'harmonie, d'ordre et de liberté. Ces mots dans leur bouche deviennent hideux comme les pensées qu'ils déguisent, et l'artifice complaisant de ce langage ne nous abusera plus.

### III. — LA CONSCIENCE ET LE PHALANSTÈRE.

Le système de Fourier, une fois bien connu, est rejeté par la conscience. Je sais le dédain que les sociétaires affectent pour cette haute juridiction de la pensée ; on n'a qu'à en parler pour se déconsidérer auprès d'eux : ils répondent que l'immoralité de leurs principes n'infirme en rien leur excellence, puisqu'elle ne prouve pas que l'ordre social soit incompatible avec eux. Ainsi, tout ce qui ne trouble pas cet ordre s'excuse, ce que le code civil ne condamne pas est absous ; ce que la société ne saurait atteindre, ce qui ne ressort pas de son autorité, ce qui demeure le secret de chacun et jusqu'à un certain point n'existe pas pour elle, les motifs de nos actions, c'est-à-dire, ce qui les fait égoïstes ou dévouées, nobles ou méprisables, sublimes ou abjectes, cesse d'être ou du moins devient indifférent : leurs conséquences seules sont coupables ou légitimes, parce que seules elles se font sentir à la société. Il n'est plus question d'aucun sentiment généreux : on ne tient compte que du bien-être ; la vie se réduit à un calcul de police, au matérialisme pratique le plus grossier. Chaque nouvel aveu n'est donc qu'une confession différente des mêmes hontes.

Si l'on essaie de poursuivre les sociétaires sur leur terrain et de leur prouver que l'ordre et les passions sont incompatibles, ils dénient le droit d'inférer des effets actuels des passions à leurs effets dans un milieu contraire. C'est se placer en dehors de la critique et se soustraire à l'examen. La position est commodément choisie ; cependant elle n'est pas imprenable. On n'a

pas besoin d'invoquer la vérité contre l'erreur : il n'est pour en avoir justice qu'à la laisser faire, qu'à la mettre aux prises avec elle-même ; car elle souffre d'une discorde intestine et s'accuse de contradiction.

Fourier promet le travail attrayant. On n'évitera jamais pourtant les sueurs et les fatigues : toujours la terre produira sa dure moisson d'épines et la charrue devra déchirer le sol. Certains travaux, d'ailleurs, continueront à répugner. Fourier n'en disconvient pas : il cherche seulement à esquiver la difficulté en *forçant l'attrait,* comme il s'exprime ingénuement. Forcer ce qui est l'opposé de la contrainte, le mot est aussi heureux que naïf. Mais parce que les motifs d'attrait vaincront les répugnances, cesseront-elles d'exister? Ne demeurerons-nous pas pour autant mal satisfaits, et cela se pourrait-il si le travail n'était qu'un autre nom du plaisir? Tout ne devrait-il pas être alors charme facile et heureux, attrait et bonheur, tandis que maintenant les travaux même les plus libres, les plus inspirés, les plus enthousiastes, les nobles travaux de la pensée et de l'imagination, exigent de rudes efforts? Rien de grand dans la science et dans l'art ne s'accomplit sans labeur. Les choses vulgaires sont seules faciles, et l'on n'atteint au sublime qu'en se détachant douloureusement de soi-même. Pour conquérir la vérité, pour donner vie à son rêve, il faut concentrer toutes ses énergies dans une volonté victorieuse de l'intelligence, ou dans ce commandement souverain du poète qui appelle une création du néant : cet effort une fois obtenu, doit se soutenir, et cela ne se fait pas sans gourmander la sensualité paresseuse de notre esprit, sans combattre mille distractions de la pensée, mille résistances de la

parole. Ces obstacles sont dans la nature des choses, et subsisteraient évidemment en dépit des précautions de Fourier. Le travail attrayant est donc une chimère, et toujours il y aura une peine attachée à notre œuvre.

Fourier promet ensuite d'assouvir nos convoitises, et pourrait-il mieux tenir parole cette fois? Celui qui leur demande le bonheur, ignore ce qu'il se prépare. A peine s'est-il livré à sa démence qu'elles déclarent leur volonté tout entière; elles ne gardent plus de réserve, elles ne permettent pas de modération, jamais pour elles ce n'est assez. Chaque jouissance nouvelle leur en laisse rêver une plus grande, et ce rêve allume un nouveau désir. Leur faim s'irrite des aliments qu'on lui prodigue ; leur gouffre s'élargit de tout ce qu'on jette pour l'emplir. Ainsi, terrible contradiction! plus on leur donne, moins on les satisfait; en s'empressant de leur obéir, on ne fait que hâter l'heure où elles n'obtiendront plus rien: car enfin elles ne peuvent tout posséder, et ce corps infirme leur est une entrave plus qu'un instrument : nos forces, qui pour leur service devraient grandir à chaque excès, s'épuisent et les trahissent bientôt. Les passions survivent pourtant à la ruine qu'elles ont faite de nous, elles remplissent nos décombres de gémissements et de plaintes: ce n'était pas là ce qu'elles attendaient; tout ce qui leur est refusé leur semble injustement ravi, car elles en auraient besoin. Hélas! elles ne savent pas que libres, d'obtenir encore ce vœu, elles n'en seraient pas moins ensuite cruellement trompées. Quand nos regards s'élèvent au firmament, nous admirons ses étendues, et cependant nous en concevons de plus vastes, puis aussitôt de plus vastes encore, et notre pensée ne s'arrête et ne se repose

que dans l'éternelle immensité. Eh bien ! le cœur de l'homme n'à pas une moindre ambition. L'univers lui-même est trop petit pour le combler : toutes les conquêtes ne feraient que reculer les limites du désert, qu'agrandir nos ennuis, que nous creuser un plus vaste, un plus douloureux néant. Dieu seul est digne de nous, seul il apaise notre inquiet tourment. Cette gloire nous importune et nous attriste souvent, je le sais : elle effraie de chères illusions, mais nous avons beau vouloir l'oublier, elle n'en est pas moins nôtre : rien de ce qui passe ne nous suffira, et il est impossible de satisfaire les passions, parce qu'elles sont des désirs infinis qui s'égarent obstinément vers les choses bornées et leur demandent en vain ce qu'elles ne possèdent pas.

Elles ne peuvent pas davantage avoir un libre essor : elles-mêmes prennent à charge de l'empêcher et s'entravent mutuellement. Enchaînée par sa propre impuissance, chacune l'est encore par la jalousie de ses rivales; car chacune veut tout usurper pour soi, réclame sa victime entière, et jamais il ne s'en élève de puissante qui ne maîtrise les autres, ne leur fasse obstacle et n'exige leur sacrifice. Fourier cherche à pondérer les diverses passions par l'égale licence où elles sont conviées ; il abrége chaque plaisir afin de les tous savourer ; il donne à chaque jouissance son heure et sa mesure pour les mieux varier et ne se priver d'aucune. Mais cette tempérance, pour être dans l'intérêt de la volupté, ne s'en compose pas moins de renoncements. Cette sagesse épicurienne est obligée au sacrifice comme la vertu : il est illusoire avec elle de parler de libre essor ; elle est impossible d'ailleurs avec d'ardentes passions, et Fourier n'en veut pas d'autre : nouvelle contradic-

tion ! Elles troublent la raison, elles ne nous laissent plus nos maîtres, nous sommes à la merci de leur fougue irrésistible, et elles sont sourdes aux propres conseils qu'elles se donnent. Dans leurs emportements, on est prêt à risquer tout son bonheur contre une rapide volupté, méprisée peut-être : et comment garder la prudence quand on a perdu ce qui la donne, quand la mémoire de l'avenir et du passé s'éteint dans le ravissement d'une fugitive minute, quand un coupable délire nous verse des instants d'extase où l'éternité tout entière semble contenue ?

Ces maux que je viens de signaler sont indépendants de l'ordre actuel : plus vivement sentis quand les passions ont plus de licence, ils ne feraient que s'aggraver en Harmonie.

Fourier s'est donc abusé et ne saurait tenir aucune de ses promesses. Je ne me suis plus ici préoccupé de la morale ; je n'accuse plus la passion au nom du devoir : je l'accepte un moment, je ne consulte qu'elle seule ; c'est elle qui s'est condamnée. Son ténébreux génie tout à la fois dédaigne les illusions passagères et n'estime qu'elles, ne cherche que le bonheur et s'acharne à son infortune, ne veut que sa volonté et ne la trouve jamais véritablement, refuse l'obéissance et demeure misérablement captif. Je comprends cette fierté, cet avilissement, cette révolte, s'il est un ange déchu ; je comprends cette impuissance et ce malheur, si Dieu le condamne et règne : mais si Dieu était l'auteur des passions, il serait absurde ou méchant de les avoir ainsi créées.

La volupté est donc une décevante illusion : les fêtes mêmes qu'elle donne sont sinistres ; elles préparent le

désespoir et conseillent le suicide, et chacun y trouve à ses côtés pour convive le cadavre de la meilleure moitié de soi-même. Fourier, ce triste apôtre du plaisir, nous a-t-il d'ailleurs affranchis des tragiques nécessités de l'existence? A-t-il peut-être aboli la mort? La terre qu'on jette sur le cercueil d'un père ou d'un ami aura-t-elle désormais un bruit qui réjouisse le cœur? Non, il nous trompe : la douleur est inévitable; elle nous est à tous réservée, et c'est, il le faut dire, par une sévère bonté de Dieu.

Les faciles prospérités, en effet, sont fâcheuses à l'homme : elles nous dispensent d'agir ; nous nous laissons mollement porter par leur complaisance, nous ne marchons plus. Dès que les choses se font nos dociles esclaves, nous négligeons et nous finissons par perdre l'usage de nous-mêmes; nos forces se rouillent dans l'inertie comme des armes inutiles; ce perfide bonheur nous appauvrit de nos ressources personnelles; l'âme qui s'y repose est frappée de dépérissement, elle passe de l'enfance à la décrépitude sans avoir connu l'âge viril. Mais que des obstacles surgissent, et aussitôt elle rappellera son énergie oubliée; c'est dans l'adversité qu'éclate tout son courage; l'épreuve la relève, et elle sort de ces crises avec une vigueur qu'elle ne connaissait pas auparavant. Cette discipline est également nécessaire à l'intelligence, au cœur, à la volonté : toutes nos facultés en ont besoin et demeurent faibles tant qu'elles ne l'ont pas subie. Cela est vrai des peuples et des individus. Les nations que de hautes destinées attendent, s'y préparent par une douloureuse éducation; toutes ont eu des jours mauvais, toutes ont eu de ces magnifiques périls qui électrisent l'âme et la font vivre d'en-

thousiasme. Celles dont le dévoloppement a été plus facile, ont eu moins de force aussi, moins de gloire et moins d'influence. L'homme est comme ces nobles plantes qui aiment les sommets et grandissent aux vents orageux. Si rien ne nous paraît plus sublime qu'un grand caractère aux prises avec l'infortune, ou qu'un juste persécuté, c'est que jamais ils ne montrent mieux leur puissance. Si le deuil est dans sa beauté majestueux aussi bien que touchant, si l'infortune n'émeut pas notre pitié seulement, si elle éveille un involontaire respect, c'est que l'âme est par elle, nous le sentons, instruite à de solennelles pensées. Il n'est pas besoin du reste, pour trouver les salutaires souffrances, d'être frappé de pertes cruelles ou de revers imprévus : il suffit de vouloir faire toute son œuvre, de déployer toutes ses forces : il suffit surtout de se résoudre à son devoir, de ne plus se ménager avec la conscience de délais, de réserves et d'artifices, de lui obéir une fois enfin tout entier ; et c'est pour nous apprendre ces libres renoncements que les autres nous sont imposés. Ne soyons pas ingrats envers la douleur : elle est notre fidèle amie : cette compagne de voyage anime aux grandes choses, elle exalte les vives affections, elle a pour consoler de célestes souvenirs, elle ramène au devoir ceux qui s'égarent, et sa cause est celle du génie, de l'héroïsme et de la vertu, celle de tout ce qu'il y a de saint, de tendre et de généreux, celle des joies nobles et pures et des félicités qui ne trompent pas. Ne plus vouloir souffrir, c'est, qu'on le sache bien, ne plus vouloir être homme, abjurer le dévouement et renoncer d'un coup à ses plus nobles titres ; ne chercher que le plaisir, c'est ne vivre que pour soi, c'est mériter tous les mépris, c'est se faire

la victime des passions. Autant vaudrait se précipiter dans l'abîme pour éviter les fatigues du chemin. La douleur et la mort sont des lois universelles, permanentes, nécessaires à l'économie de ce monde : et pourtant il est vrai que si Dieu est amour, il a dû vouloir l'homme parfaitement heureux. Il y a là une contradiction : elle suppose un désordre ; ce désordre doit être aussi universel, permanent, radical ; il ne peut provenir que d'une créature libre ; chez tous les peuples, il a reçu le nom de chute et fait croire à la Rédemption.

Ces erreurs de Fourier, du reste, ne lui appartiennent pas à lui seul. Des idées plus voisines des siennes qu'il ne semble d'abord se répandent aujourd'hui et sont l'indice d'une grave perturbation des esprits. Dépouillé de sa burlesque pédanterie, de sa crudité logique, et même sans cela, son système se réduit à l'industrie et à la jouissance, et ne sont-ce pas les deux préoccupations qui nous absorbent, les deux soins qui nous font oublier maintenant les autres? Chose remarquable ! Fourier, Saint-Simon et Robert Owen, ces trois chefs de doctrines sociales si peu d'accord entre eux du reste, sont unanimes sur un point : tous trois, comme s'ils s'étaient entendus, ont pris pour mot d'ordre travail et volupté. Pour s'expliquer cet accord, l'indulgence qu'ils ont trouvée, l'espoir qu'ils ont eu du succès, il faut croire qu'ils sont inspirés d'un esprit qui n'est pas le leur seulement, qu'ils sentent des multitudes derrière eux, qu'ils disent à haute voix les premiers ce que beaucoup pensent en secret.

L'industrie prend d'immenses développements, et il en résultera de précieux avantages. L'abolition de la

misère mettra fin à l'injuste exploitation des pauvres, à des souffrances cruelles, aux soucis qui privent la classe la plus nombreuse des loisirs et de la sécurité nécessaires à une culture libérale, et la réduisent à une existence presque animale. La cause de la richesse devient ainsi celle du spiritualisme et de l'équité, elle est en même temps celle de la paix et de la concorde des peuples : ces espérances la légitiment et la consacrent, et font reconnaître dans l'irrésistible entraînement de l'époque vers l'industrie, comme dans tous les faits nécessaires, une volonté providentielle. Mais ce progrès nouveau a plus d'un danger. L'industrie ne sert pas immédiatement ces intérêts élevés ; elle a pour fin prochaine le bien-être, et il est facile qu'elle tourne à la satisfaction, comme vers le seul but désirable, les forces qu'elle emploie. Insensiblement on dédaigne ainsi ce qui n'est pas lucre ou jouissance : on se soucie peu du devoir, l'utile prend la place du juste, le sens moral s'émousse, les certitudes les plus sacrées s'obscurcissent, toutes les convictions deviennent précaires, tous les déréglements de la pensée deviennent possibles, un doute libidineux s'attaque à ce qui gêne nos passions, et la licence des mœurs ne rougit pas de s'ériger en système. Ce n'est pas impunément qu'on s'habitue à ces désordres. La foule est encore protégée par la réserve qui lui est naturelle ; elle répugne en général à ce qui est excessif ; elle se défie du mal alors même qu'elle ne le réprouve plus : mais les esprits vont perdant leur honnêteté, les âmes s'affaissent, les volontés s'efféminent, les caractères s'effacent, chacun cède au flot de la multitude et n'a pourtant jamais davantage vécu pour soi ; la société est sans lien, sans force, sans dignité ; il ne

reste plus d'elle qu'une cohue de tous les égoïsmes, triste, fatiguée d'elle-même, vivant d'un grand ennui depuis qu'elle commence à croire au plaisir, et poursuivie aussi d'une sourde inquiétude ; car elle a compromis son bien-être en ne songeant plus qu'à lui : l'intérêt peut exciter mille ambitions hostiles, mille révoltes impatientes : il ne donne contre elles aucune garantie efficace.

Le culte de l'industrie amène ces maux, une autre cause contribue à les aggraver. Les philosophes du jour sont bien, quoi qu'ils en disent, la lignée de Voltaire, et continuent l'incrédulité du siècle passé. Ils se bornent à changer son costume en le bariolant de lambeaux arrachés à toutes les religions. Leurs systèmes, s'il est permis d'employer ce mot pour l'incohérence et l'anarchie, renferment d'habitude, il serait aisé de le montrer, deux ou trois doctrines incompatibles. Cependant de ce pêle-mêle se dégagent quelques idées unies par une étroite parenté, et si bien acceptées qu'on ne les discute presque plus, qu'on les donne et les reçoit comme des principes évidents ; je parle de cette emphatique pauvreté qu'on a baptisé du nom d'humanitarisme. Cette nouvelle philosophie nie, quand elle est conséquente, la personnalité de Dieu, elle nie donc la conscience qui s'adresse d'une volonté souveraine à une volonté sujette.— Elle croit que Dieu n'existe que dans l'univers et n'est hors de lui qu'une vaine abstraction : c'est pour ne pas s'agenouiller devant la nature, transporter notre culte à l'humanité, et des deux commandements de l'Evangile ne garder que le moindre ; c'est de nouveau mutiler la conscience. Cette philosophie a cependant la prétention de continuer, que dis-je, de perfectionner

le christianisme, et pour cela elle se borne à le faire athée, et prend en haute pitié ceux qui n'y voient pas un progrès. — La raison individuelle n'a d'autorité que par la raison divine dont elle émane ; mais dans cet ordre d'idées, la raison divine n'est que la raison générale de l'humanité : la raison individuelle doit donc abdiquer devant celle-ci, ne pas contester ses décisions, ne jamais se soustraire à l'assentiment public. C'est une troisième fois nier la conscience qui ose, c'est dans son droit et elle y est souvent appelée, persister seule contre le monde et défier son jugement : pour les exigences imprévues, pour les difficultés de positions toujours différentes qui varient à l'infini le devoir, elle a besoin de lumières soudaines, d'ordres précis, de directions spéciales qu'elle n'obtiendrait jamais si elle n'avait que le pâle flambeau de règles abstraites, si elle n'était pas un tête-à-tête permanent de Dieu et de l'homme. — Enfin, tout est nécessaire dans ce système : ce qui arrive devait être ; les événements sont inévitables, et tous, en bonne logique, justifiés par là ; l'homme ne s'explique que par son époque ; l'époque n'est déterminée que par celles qui la précèdent ; l'individu s'engloutit dans l'humanité ; l'humanité disparaît dans le destin. Avec ce fatalisme auquel on réduit l'histoire et la vie, la liberté est détruite, et il ne peut plus être question de bien ni de mal. Est-ce assez de fois renier la conscience? Cependant, cette sagesse qui anéantit le devoir et désapprend ainsi l'abnégation de soi-même, prétend avoir retenu la charité : il est en effet une charité qui lui appartient, et dont on ne saurait sans injustice lui disputer la gloire ; charité qui ignore le pardon, qui souffle l'émeute, qui attise la vengeance ; cha-

rité dont l'apôtre le plus éloquent, génie passionné qui devait sans doute servir une meilleure cause, a rejeté toute pudeur et profané à de honteuses licences une magnifique imagination; charité détestable dont l'imposture cache sous des voiles sacrés la haine et la volupté. Mais avec le fatalisme toutes les opinions sont disculpées aussi bien que tous les faits : toutes sont reconnues les meilleures pour leur temps, et toutes bonnes, à le bien prendre, même les plus antipathiques, car enfin elles sont également nécessaires. L'homme a bien fait autrefois de se noyer dans les flots du Gange, d'adorer le bœuf Apis, de célébrer les fêtes infâmes de la grande déesse; il a bien fait après tout cela d'écouter Jésus-Christ, et il fera mieux encore de l'oublier maintenant pour M. Leroux. Les religions les plus diverses, les philosophies les plus opposées se réconcilient dans une vaste indifférence, qui ne voit partout qu'une seule et même pensée, qui ne croit ni à l'erreur ni à la vérité, scepticisme d'autant plus dangereux que caché sous une apparence de foi, il trompe et endort ce sublime tourment qui nous avertit, quand nous voulons nous résigner au doute, que le doute nous est mortel.

Maintenant, je le demande, où mènera cette sagesse? où pouvons-nous aller quand nous n'avons plus la conscience, quand nous ne croyons plus à rien? Que reste-t-il alors de désirable si ce n'est le bien-être et le plaisir? Aussi les prophètes de l'humanitarisme nous promettent, comme ceux de l'industrie, un complet bonheur; ils nous précipitent vers la satisfaction, ils éveillent par leurs cris imprudents le démon de la jouissance, ils sont ensemble ligués pour lui livrer le monde.

Jamais il ne s'est fait de conjuration plus vaste, plus unanime contre les saintes croyances du devoir et du sacrifice. Une tentation infatigable s'adresse à l'esprit public : elle ne se lasse pas de miner ses résistances, de courber à terre les volontés, d'insinuer l'égoïsme, de discréditer la vertu, de prendre son masque pour nous mieux troubler : elle souffle au peuple de perfides espérances, elle se choisit d'illustres victimes : ces erreurs funestes montent de la multitude aux sommités intellectuelles, descendent de ces hauteurs aux rangs infimes de la foule, promènent partout leur épidémie : elles empoisonnent l'air, elles versent la mort aux âmes. — On voit les progrès du mal, on prend enfin frayeur, on réclame un remède.

La religion est invoquée, mais on ne se soucie d'elle que dans l'intérêt public ; on la désire pour la masse, et chacun compte bien s'en épargner l'ennui. On appelle au secours la morale, mais on la dispense de nous faire aimer Dieu, ce qui semble d'une mysticité par trop inutile. Ces impuissantes velléités témoignent plus encore du mal que du désir d'en être guéri et ne nous sauveront pas. Ce qu'il nous faut, c'est de revenir, je ne dis pas à une église, ni à un prêtre, mais au Dieu qui saigne sur la croix. Notre siècle, emporté par une immense révolution, se défie de tout ce qui est ancien : il ne veut pas regarder en arrière et il a raison. Mais le rapide voyage de l'humanité suppose une course constante vers un même but : autrement, on ne pourrait parler de progrès ; il n'y aurait qu'une agitation sans motif et sans espoir et qu'une vaine fatigue. Eh bien ! ce qui demeure à travers tous les âges, ce qui subsiste dès le commencement, ce qui n'aura point de fin, ce

qui est éternel comme Dieu, c'est la charité, et le progrès consiste à la faire universellement triompher.

La grandeur de notre siècle est d'en avoir l'instinct puissant ; mais il s'égare et prend pour l'amour et la vérité une sagesse qui n'en est que le mensonge. Entre elle et la foi chrétienne il y a une guerre à mort, et je ne vois que d'un côté le dévouement et le sacrifice. C'est dire à qui la victoire est promise, à qui l'œuvre de l'avenir est réservée. Retourner au christianisme, ce n'est pas déserter la cause du siècle pour songer avec plus de loisir à son intérêt éternel, dédaigner la terre pour faire du ciel un plus beau palais à son égoïsme ; c'est dans un suprême pardon apprendre à la fois toutes les charités, c'est se faire le soldat de Dieu et celui de l'humanité, c'est entrer dans une sainte milice qui ne se repose pas jusqu'à ce que le mal et l'erreur soient partout vaincus.

On doit l'avouer cependant, il y a dans l'Evangile, malgré sa beauté, une chose qui paraît laide et repoussante. Pour adorer en Jésus-Christ le Rédempteur du monde, la victime qui expie nos péchés, il faut croire à la chute, il faut se reconnaître coupable, il faut sentir le besoin d'un refuge contre la justice de Dieu. C'est là ce que nous traitons de chimériques alarmes, ce que refuse notre orgueil. Celui qui n'admet pas la chute toutefois, est contraint, en bonne logique, d'adopter les idées de Fourier ; car enfin, si l'homme n'est pas tombé, si sa nature n'est pas viciée, nos penchants sont tous légitimes, et il ne saurait y avoir entre eux de réelle contradiction. Voilà donc ce qui les réprime condamné, la conscience abrogée, l'harmonie fondée sur le libre développement des passions, et une corruption hideuse

prêchée au nom de nos instincts par le système qui nie notre corruption. Il n'est pas si facile, on le voit, de réfuter le dogme de la déchéance, ce principe de la foi chrétienne.

On prétend qu'il est hostile au progrès social, parce qu'il ne laisse pas espérer pour la terre le règne absolu de l'ordre et du bien-être. Le reproche est étrange. Le christianisme, il est vrai, n'a point d'utopie pour nous abuser ; il ne promet pas un complet bonheur dès ce monde, et n'éveille pas ainsi un égoïsme et un âpre désir de jouissances, qui ne feraient que nous perdre. Il sait d'ailleurs que les biens les plus beaux d'ici-bas, changeants et périssables comme ils sont, ne sauraient nous suffire : il a une plus haute ambition, il exige pour nous une immuable, une éternelle félicité. C'est là son tort : pourquoi le dissimuler ? Mais a-t-il sanctionné quelque iniquité ? N'est-il pas venu solliciter irrésistiblement à toutes les justices et à toutes les charités ? N'a-t-il pas allumé dans les cœurs une divine pitié pour toutes les infortunes et pour toutes les souffrances ? N'est-ce pas depuis son avénement que les servitudes anciennes ont pris fin et que le monde s'est mis à marcher d'un pas rapide à tous les affranchissements ? La loi de l'amour n'est-elle pas la loi de la liberté et de la fraternité ?

On dit que le dogme de la chute est celui d'une religion de terreur et d'anathème. Mais c'est oublier qu'il est inséparablement uni au dogme de la rédemption et que son deuil se change par là en des ravissements de joie ; c'est oublier que plus l'offense paraît grande, plus la miséricorde paraît sublime et touchante ; c'est oublier que tous les sentiments du chrétien viennent se

perdre et se confondre dans l'heureux sentiment du pardon.

On dit aussi que la croyance à la chute nous dégrade. Seule, au contraire, elle donne une idée assez haute de ce qu'est Dieu et de ce que devrait être l'homme. Si elle abaisse, c'est pour relever ensuite: et dans cet abaissement même, il y a plus de grandeur que dans le chétif orgueil, qui, pour se donner la satisfaction de nier la chute, se contente de notre état actuel, s'y résigne comme à notre vraie condition, ne voit pas que tant d'infirmité est indigne de nous, et consent à vivre de je ne sais quel à peu près de vertu, quand ce n'est pas d'infamie, comme nous venons d'en avoir l'exemple.

Il est d'ailleurs une voix qui fait taire ces objections et nous convainc de péché : c'est la conscience qui nous accuse et crie que le mal doit être puni. La miséricorde de Dieu conteste pourtant avec sa justice : sa justice qui ne saurait souffrir d'atteinte s'oppose à sa miséricorde. Le sacrifice du Calvaire pouvait seul mettre fin à ce redoutable débat: seul, il montre à la fois la condamnation du mal et le pardon du coupable, les plus sévères rigueurs et la clémence la plus magnifique; seul il nous sauve en satisfaisant à toutes les exigences de la justice et de la charité éternelles; seul il donne une paix solide et assure contre toutes les craintes et contre tous les doutes.

Je voudrais dire ici les allégresses de celui qui connaît son crime et sa grâce et le prix que cette grâce a coûté; je voudrais dire la puissance qu'il reçoit contre les tentations, le renouvellement de volonté qu'il éprouve; je voudrais dire l'ardeur de dévouement qui

le consume, son impatience de s'immoler à Dieu à son tour, de se prodiguer à ses frères : on verrait alors que cette doctrine de la croix si méconnue est de toutes la plus pure, la plus efficace, la plus sublime, la plus généreuse, la seule entièrement digne de Dieu et de l'homme.

Oui : les âmes qui aiment le mieux sont celles qui, comme le pauvre péager, demeurent les plus humbles, les plus prosternées, les plus pénitentes ; celles qui ont, comme Magdeleine, été le plus pardonnées : les âmes les plus saintes sont celles qui se confessent les plus indignes, et qui désespérant d'elles-mêmes pour le bien, ne cherchent la force de le faire que dans l'Esprit divin dont elles implorent le secours.

Il semble que nous soyons égarés bien loin de notre sujet. Mais ne s'agissait-il pas de réformes sociales ? ne parlons-nous pas maintenant de justice et de charité ? ne disons-nous pas que le christianisme fait seul briller de tout leur éclat ces deux principes sauveurs de la société, et que cette lumière jaillit de la croix dont on ne veut plus cependant aujourd'hui ? Ce n'est donc pas l'Evangile superbe des philosophes, c'est l'humble Evangile des pécheurs qui a les promesses de la vie présente et de la vie à venir ; c'est lui qui fera l'œuvre de la terre et l'œuvre du ciel, l'œuvre du temps et l'œuvre de l'éternité ; c'est lui qui préservera la science sociale des erreurs et du matérialisme où elle s'est jusqu'à présent fourvoyée, et il continuera à sauver un monde qui l'insulte et qui le méprise.



# III

# RÉPONSE A LA PHALANGE



La *Phalange* a enfin répondu à la critique du système de Fourier qui a paru dans le *Semeur*. Elle l'a fait dans ses numéros du 10 et du 12 juin, et cette réponse trahit visiblement l'embarras où elle est de se justifier des accusations portées contre la doctrine sociétaire.

J'ai adressé à cette doctrine les reproches les plus infamants, de ces reproches qu'on ne supporte pas un instant s'ils sont faux, et qu'on se hâte alors de repousser par des preuves positives, évidentes, irrécusables, par des dénégations formelles et précises. Quand une doctrine que l'on professe, et dont on attend le salut de la société, a été flétrie et stigmatisée de honte, on montre catégoriquement et sans tarder, s'il y en a un moyen, que ces outrages sont autant de calomnies, et l'on en fait retomber l'insulte sur ceux qui se les sont permis. Au lieu de cela, que fait la *Phalange?* Elle annonce d'abord, il est vrai, qu'elle traitera les calomnies du *Semeur* comme elles le méritent; et puis, après cette belliqueuse déclaration, elle attend trois longs mois: comment répond-

elle quand elle s'est enfin résolue à rompre cet étrange silence?

Les odieuses accusations que j'ai accumulées contre le système sociétaire étaient appuyées sur des textes de Fourier. La *Phalange* n'a récusé aucune de mes citations. Elle se borne à se plaindre que je les ai défigurées en les tronquant. On a toujours la ressource de ce reproche, mais il est usé : pour lui ôter un peu de son discrédit, il faudrait établir, en effet, par la discussion des textes qu'ils ont été mutilés, que j'ai altéré leur sens, que je les ai pervertis. C'est ce que la *Phalange* n'essaie même pas. J'ai eu soin, chaque fois, d'indiquer la page et le volume de Fourier d'où la citation était tirée : j'ai livré à chacun les moyens de la vérifier et de juger la manière dont je l'avais faite, et j'aurais eu la simplicité d'en agir ainsi quand j'aurais voulu mutiler Fourier et tromper sur le vrai sens de ses paroles! Ce n'est pas tout. A l'endroit des attaques les plus graves, quand j'ai dû signaler les débauches que, sous le nom d'amour, l'Harmonie légitimerait, je n'ai pas fait de citations, il est vrai, je voulais en épargner le dégoût à mes lecteurs ; mais j'ai multiplié les renvois à Fourier, j'ai indiqué de longs passages à consulter : l'un est de treize pages, un autre de trente-neuf, un troisième n'est pas moins que le tiers d'un des ouvrages de Fourier, et j'ai tronqué, mutilé, perverti mon auteur! Le reproche est plaisant, et la *Phalange* n'a pas pris un seul de ces textes pour montrer qu'il ne justifiait pas mes accusations, et elle n'a pas eu le courage d'en repousser aucun : en vérité, cette pusillanime défense ressemble un peu à une déroute?

Après avoir ainsi cherché à jeter la défaveur sur mon exposition sans nier positivement aucun des scandales

que j'ai reprochés à la doctrine, la *Phalange* a recours à un artifice fort innocent. Elle me prête des méprises dont je ne suis pas coupable, se met à les combattre bravement et sonne ensuite la victoire. C'est le cas de dire ou jamais: Les gens que vous tuez se portent assez bien.

La *Phalange* dit : « Le *Semeur* semble croire qu'il suffit » de briser les chaînes pour donner la liberté ; du moins, » voudrait-il nous le faire dire. Eh bien ! personne ne » proteste plus haut contre ce procédé révolutionnaire » que Fourier et son école. » J'ai fait exactement le contraire de ce dont m'accuse la *Phalange*. J'ai montré que le développement des passions était exigé par l'organisation de Fourier ; j'ai fait voir leur jeu dans son mécanisme social ; je les ai représentées comme les conditions de l'ordre nouveau. Pour la gastronomie, et pour d'autres turpitudes plus honteuses, je l'ai fait d'une manière très explicite. Seulement, et à moins que la discussion ne soit interdite, la chose est légitime, seulement j'ai examiné si cet ordre fondé sur les passions ne serait pas illusoire, s'il ne serait pas inévitablement un affreux chaos. En d'autres termes, je n'ai point dénaturé la pensée de Fourier, je l'ai exposée seulement; mais j'avais le droit de prouver ensuite qu'elle était une chimère et la plus triste de toutes. Je sais très bien que Fourier s'est préoccupé de l'ordre aussi bien que de la liberté. Quand il émancipe les passions, c'est parce qu'il attend d'elles l'harmonie ; mais c'est cette espérance que je trouve insensée ; il fallait me montrer que j'ai eu tort.

La *Phalange* n'est pas au bout de mes erreurs imaginaires. Elle me reproche ensuite d'avoir cru que Fourier s'était proposé de façonner l'homme à sa guise, qu'il avait voulu de son autorité privée imposer ses utopies,

et, par caprice personnel, déchaîner nos passions. Eh non! Je sais assez que Fourier a cru n'être que l'interprète de la nature, et qu'il n'a eu que l'intention de ramener à elle la société fourvoyée. S'il a voulu tant de scandales, c'est parce qu'il les croyait légitimes. Mais que fait cela? L'important est de savoir s'il les a voulus. Or, la *Phalange* ne récuse aucune de mes accusations sur les coutumes et les mœurs qui doivent régner en Harmonie. Ce silence est assez éloquent. Elle évite de répondre à mes attaques les plus fortes; elle détourne la discussion sur des points où je ne l'ai pas portée; elle tolère avec une longanimité singulière des accusations qui déshonorent ses doctrines, pour protester contre des méprises qui n'ont pas eu lieu; elle ne satisfait à son honneur sur aucun des points où il a été le plus grièvement blessé.

On n'agirait pas autrement si l'on se sentait battu. Cependant la *Phalange* n'en continue pas moins à protester à tout moment que ses doctrines sont innocentes des torts dont on les accuse, que le système de Fourier n'a rien d'immoral, qu'il se propose la même fin que le christianisme. Puis, quand on la prend au mot, qu'on lui pose, Fourier à la main, des questions précises sur les coutumes du nouvel ordre, elle se tait ou parle d'autre chose. Comment s'expliquer cette conduite?

Au commencement de son second article, la *Phalange* se demande pourtant si elle relèvera une à une les absurdités que le *Semeur* impute à Fourier. « La liste en » serait longue, dit-elle, car autant de mots, autant d'er» reurs. » Là-dessus, et c'est trop de modération vraiment, la *Phalange* se borne à me reprocher d'avoir donné un goût bizarre en gastronomie pour le germe d'une amitié entre ceux qui le partagent. Ceci m'étonne.

En effet, Fourier a dit : « Il eût été plus noble d'attribuer » à l'amitié le système des engrenages d'attraction indus- » trielle que je fais reposer sur le sens du goût : mais » si je donne ici la priorité à l'amitié, ce serait placer » l'effet en première ligne et la cause en seconde. » Ceci est clair, je le pense, et Fourier saurait sans doute fort peu de gré à ses disciples de prendre aussi mal à propos sa défense.

La *Phalange* continue :

« Sans entrer ici dans les détails (pourquoi non? vous n'aviez rien de mieux à faire), nous trouvons dans une phrase du *Semeur* l'occasion de montrer combien ont été mal compris tous ces passages choisis à plaisir pour ridiculiser notre Maître. « Ses ouvrages, dit-on, sont une interminable galerie de ta- » bleaux de mangeaille et de grossières voluptés. » Voilà donc l'impression que leur lecture a faite sur vous, austère moraliste! Eh bien, oui, Fourier ne craint pas de descendre aux détails vulgaires de la cuisine et de la table ; mais dans quel but? c'est toujours pour faire voir comment, au moyen de ces éléments mêmes, l'ordre sociétaire, non-seulement saura procurer la vigueur du corps et la santé, mais encore multiplier les élans de l'amitié, exciter l'ardeur au travail, l'enthousiasme des armées industrielles dans leurs gigantesques entreprises, créer le culte des beaux-arts et de la poésie, opérer la fusion et le ralliement de toutes les classes, assurer la subsistance des pauvres, et enfin organiser la culture équilibrée du globe tout entier. Telles sont les leçons qu'il fait ressortir de ces exemples pris dans l'une des moins nobles passions de l'homme. Et l'on vient nous dire qu'il prêche le culte du ventre! Eh! si des appétits inférieurs sont capables, en Harmonie, de porter des fruits comme ceux que nous venons d'indiquer, que ne doit-on pas attendre du développement des impulsions supérieures du cœur et de l'esprit! Que ceux qui ont été scandalisés n'imputent donc le scandale qu'à eux-mêmes! »

La *Phalange* se trompe. Oui, sans doute, Fourier espère de nos appétits inférieurs ce que personne avant

lui n'en avait attendu ; mais c'est si peu à la condition de faire produire des fruits d'autant plus beaux à nos instincts élevés, que c'est au contraire à la seule condition de les ravaler misérablement. L'amitié et l'amour sont les plus nobles passions parmi celles qu'il nous reconnaît. Eh bien : Fourier dérive l'amitié de la gastronomie; et l'amour, vous savez ce qu'il a voulu en faire ! La gastronomie et la volupté seront les deux ressorts de sa machine sociale et les forces qui la mettront en mouvement. Mille passages le prouvent. Fourier exalte donc nos appétits inférieurs pour dégrader misérablement nos instincts les plus généreux. La dignité humaine gagne-t-elle à cette honteuse partialité ?

J'arrive à l'objection la plus grave. J'avais dit que Fourier immole nécessairement la conscience, puisqu'il donne pour principe unique de conduite la passion, et que la conscience et la passion exigent chacune le sacrifice l'une de l'autre. Là dessus la *Phalange* de protester. Fourier, dit-elle, n'anéantit pas le devoir : il a seulement su le rendre attrayant. La conscience ne tance la passion que lorsque celle-ci sort des voies du bien : dans l'Harmonie, il y aura paix entre elles et non plus guerre. Voyons un peu cela. La passion, d'après Fourier, est l'impulsion que l'homme reçoit de la nature. Mais comment entend-il cette impulsion? Il a répondu dans la *Théorie des quatre mouvements*. Il avait parlé des fêtes de l'Harmonie, qui feraient prendre en pitié celles de notre civilisation, et il continue :

« La comparaison sera la même sur tous les genres de jouissances, notamment sur *les principales,* comme l'amour et la table. Bientôt les fredaines amoureuses d'un Richelieu et d'une Ninon sembleront mesquines, pitoyables, au prix des aventures galantes que l'ordre combiné assurera *aux moins favorisés*

des hommes et des femmes. Il en sera de même de la chère des Apicius modernes. Leurs festins, comparés à ceux de l'ordre combiné, ne ressembleront qu'à des repas de goujats dépourvus de connaissances gastronomiques. Les questions relatives à la *galanterie* et à la *gourmandise* sont traitées facétieusement par les civilisés, qui ne connaissent pas l'importance que Dieu attache à nos plaisirs. La *volupté* est *la seule arme dont Dieu puisse* faire usage pour nous maîtriser et nous amener à l'exécution de ses vues. Il régit l'univers par attraction et non par contrainte : ainsi les jouissances des créatures sont l'objet le plus important des calculs de Dieu. Pour faire connaître avec quelle sagacité il a préparé nos plaisirs, je vais parler de la bonne chère qui régnera dans l'ordre combiné. »

Ainsi donc la volupté est et doit demeurer la loi de l'homme, et la jouissance est notre fin. Maintenant, si la conscience n'est plus un mot qui ait perdu tout sens, est-elle compatible avec la passion telle que l'entend Fourier? Evidemment non. La conscience est la voix qui nous parle de devoir et non pas de plaisir ; elle nous dit d'obéir et non pas de suivre notre volupté ; elle nous annonce, il est vrai, que le bonheur récompense la vertu; mais si nous faisons le bien pour être heureux, notre action perd aussitôt le caractère moral, pour devenir intéressée ; ce que la conscience veut, c'est que nous fassions ce qui est juste, quoi qu'il arrive, malgré nos répugnances, sans souci des résultats, uniquement parce que c'est la justice.

Fourier entend par conscience une loi imaginée par les hommes, non point pour régler les *intentions,* mais seulement pour réprimer les effets subversifs des passions. En d'autres termes, il nie la conscience : car elle n'est plus qu'une chimère et qu'un préjugé, si elle n'est pas une loi divine, souveraine des cœurs et juge des plus secrets motifs.

Je suppose un instant que Fourier pût réaliser son rêve, qu'il réussît dans ses combinaisons, que la société trouvât dans le libre développement des passions l'ordre et l'harmonie, je dirais encore que Fourier détruit la conscience. En effet, dans l'organisation sociale qu'il a inventée, il n'y aurait plus de collisions, mais chacun ne suivrait pourtant que son intérêt : cette harmonie, résultat de tous les égoïsmes, paraît à la *Phalange* le chef-d'œuvre du maître ; sûrement ce n'est pas celui de la conscience, car elle condamne cette concorde extérieure qui cacherait l'égoïsme de chacun, ce fantôme d'unité qui régnerait sur un monde d'où seraient exilés les sublimes instincts de l'abnégation et du renoncement. Ce qu'elle veut, c'est l'harmonie sans doute, mais celle-là seule qui vient de la charité ; l'autre, si elle était possible, ne serait qu'un sépulcre blanchi qui lui ferait horreur. Que la *Phalange* cesse donc de se faire illusion : qu'elle sache reconnaître que Fourier immole la conscience. Qu'elle ne s'abuse plus jusqu'à prétendre que l'Evangile et Fourier sont d'accord, à le bien prendre. Dans le système sociétaire, chacun fait le mieux l'œuvre de tous en ne songeant qu'à soi ; dans l'ordre de l'Evangile, chacun s'oublie pour se donner à tous, et chacun est riche parce que tous se donnent à lui. Fourier pense que c'est sur les raffinements sensuels poussés à l'infini que repose l'art de transformer le genre humain tout entier en une famille de frères et de l'élever à l'unité universelle. L'Evangile prêche la tempérance et la mortification des convoitises charnelles.

Je le répète une dernière fois : Fourier a fait une critique excellente de la libre concurrence, et il a établi la nécessité d'une organisation industrielle ; mais, dans sa

théorie d'association, s'il a su faire d'ingénieux calculs, une erreur déplorable les met hors d'usage, pervertit tout son système, et lui imprime de honteux stigmates, qu'on essaye en vain de dissimuler. Aucune des accusations que j'ai faites n'a été réfutée. Elles subsistent dans toute leur force, et la *Phalange* n'a disculpé sa doctrine sur aucun des points attaqués.



CATALOGUE RAISONNÉ

DES

# OUVRAGES D'ADOLPHE LÈBRE



## CATALOGUE RAISONNÉ

DES

# OUVRAGES D'ADOLPHE LÈBRE

---

Parmi les ouvrages sortis de la plume de Lèbre, il en est quelques-uns qui n'ont pu trouver place dans le cadre nécessairement limité de cette édition ; aussi nous a-t-il paru que notre tâche resterait incomplète tant que nous n'aurions pas fourni au lecteur le moyen de suppléer lui-même cette lacune. C'est ce que nous avons essayé de faire dans le *Catalogue raisonné* ci-joint. Les articles y sont disposés dans leur ordre chronologique avec l'indication de la date et des circonstances de leur première publication ; nous y avons joint, pour tous les morceaux que ne reproduit pas in extenso le présent volume, une courte analyse qui suffira, nous l'espérons, malgré sa brièveté, à donner quelque idée de leur contenu. Nous ne terminerons pas ce préambule sans adresser de sincères remerciements à M. le professeur Chappuis pour l'obligeance qu'il a mise à faciliter notre tâche, en nous procurant une liste des articles de Lèbre publiés dans le *Semeur* sans sa signature ordinaire.

---

## 1. Critique religieuse et morale du panthéisme.

(Revue suisse, tome I. — Juin 1838.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 2. Lacordaire à Notre-dame.

(SEMEUR, tome X ; 3 pag. format in-fol. — Février 1841.)

*Analyse.*

Monsieur Lacordaire revenait de Rome, où il avait rétabli l'ordre des Frères Prêcheurs. On attendait avec impatience sa première prédication. Mais la surprise fut grande lorsque, au lieu de paroles chrétiennes, on entendit sortir de sa bouche une apologie de la nation française. La France est pour lui le boulevard de la foi, le sanctuaire du christianisme ; Paris n'est plus une Babylone, c'est une cité sainte, une pieuse Jérusalem ; sa grandeur et ses vertus ont attiré sur elle les plus hautes bénédictions de Dieu. Un pareil langage, qui serait ridicule dans la bouche d'un philosophe, devient impie dans celle d'un prêtre. Si nous passons rapidement en revue l'histoire de l'Eglise, nous demandant à chaque époque ce que la France a fait pour la gloire de Dieu, nous ne verrons partout que guerres civiles, massacres, persécutions, pieux assassinats et St-Barthélemy. Venant ensuite à des temps plus modernes, nous reconnaîtrons que, seule entre toutes les nations, la France a donné au XVIII^e siècle le honteux spectacle d'une apostasie nationale. Maintenant le christianisme subsiste encore comme nom, comme idée ; mais comme principe, il s'est effacé des consciences. La raison ne renie pas Dieu, mais le cœur n'y croit plus ; on s'en occupe si peu qu'on ne songe pas à lui faire la guerre. Corruption, indifférence, telles sont aujourd'hui les vertus religieuses du peuple français.

---

## 3. Une journée dans les Alpes.

(Pièce inédite. — Mai 1841.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 4. La philosophie de Leibnitz ; fragment d'un cours d'histoire de la métaphysique, par Ch. Secrétan.

(Semeur, tome X ; 2 1/2 pag. format in-fol. — Juin 1841.)

*Analyse.*

Descartes avait entièrement séparé l'esprit de la matière. Spinosa avait considéré l'un et l'autre principe comme les deux formes sous lesquelles se manifeste l'unité universelle. Leibnitz, placé entre ces deux grands systèmes, semble en pressentir les dangers et veut terminer la lutte en spiritualisant la nature. Dans ce but il choisit pour méthode la raison pure. Or cette méthode conduit au panthéisme, car on ne peut déduire le monde de l'idée de Dieu si Dieu est libre ; et si l'on persiste, il est évident que Dieu n'est pas libre, qu'il a été contraint de créer ; en d'autres termes, Dieu est un principe qui ne devient complet qu'au moment où le monde, sa conséquence, a été manifesté. Ainsi Leibnitz, entraîné par sa méthode, incline malgré lui au panthéisme, et nous le voyons en dernier lieu, dans sa Théodicée, absoudre le mal par la nécessité.

M. Secrétan introduit une idée nouvelle, celle de la liberté : Dieu libre lui-même a créé l'homme libre ; l'expérience seule peut nous apprendre que l'homme a choisi la chute. Cette chute devait avoir pour conséquence l'anéantissement ; car la volonté de l'homme se trouvant en antagonisme avec celle de Dieu, la plus

puissante devait écraser l'autre, et par suite la créature tout entière s'abîmer dans le néant. Or s'il n'en a point été ainsi, mais si la volonté rebelle subsiste encore en présence de celle de Dieu, il y a lieu de croire à quelque changement dans la volonté divine, et ceci nous amène à l'idée d'une Rédemption.

Cette philosophie prête le flanc à quelques objections. Si Dieu ne permet le mal que pour l'anéantir, si l'accomplissement du mal doit mettre des bornes à sa liberté, il est permis de penser que cette permission est illusoire. D'autre part, si l'existence de la créature déchue limite la liberté de Dieu, la chute présente le même caractère. En fait, si cette liberté est incompatible avec l'existence du mal, il ne reste qu'une seule ressource, c'est de nier ce dernier terme, et l'on peut avec quelque raison admettre que le péché trompe le pécheur, en accomplissant malgré lui la volonté de Dieu [1].

Autre objection : Selon M. Secrétan, la chute entraîne l'anéantissement. Cette idée est directement contraire à la Rédemption, puisqu'il est évident que Christ n'a point subi cette peine; et s'il ne l'a pas subie, nos fautes n'ont point été rachetées par un sacrifice expiatoire. En d'autres termes, il n'y a point eu de Rédemption.

M. Secrétan présente une preuve nouvelle de la Trinité. La Rédemption, dit-il, suppose en Dieu un antagonisme de volontés. De là l'origine des trois personnes qui, suivant lui, doivent de nouveau se fondre en une seule après l'accomplissement de l'œuvre. Cette dernière idée n'est point nécessaire ; le changement amené par la Rédemption dans le principe divin n'est point, comme il le pense, la création du Fils, mais son incarnation. Quant à la réunion finale des trois personnes, M. Secrétan s'appuie sur ce passage de Paul : « Tout

[1] Lèbre a vraisemblablement emprunté cette idée à Baader dont il avait suivi les cours à Munich. Voir l'article sur ce philosophe publié dans le présent volume.

sera soumis au Fils et le Fils au Père. » Il en conclut que le Fils perdra sa personnalité. Or cette explication laisse beaucoup à désirer ; car si l'on suit la lettre de ce passage, après avoir admis que le Fils se fond dans le Père, il faudra admettre que tout se fond dans le Fils, et par suite que tout se fond dans le Père. On le voit, le panthéisme est atteint en deux pas.

M. Secrétan est l'auteur d'une philosophie nouvelle, pleine d'un sentiment chrétien et de vues élevées. Mais il s'attache trop exclusivement à la spéculation pure, il n'aborde pas assez les questions dans leur côté pratique.

---

## 5. Baader et l'université de Munich.

(Semeur, tome X. — Juin 1841.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 6. Méditations et correspondance de Malebranche avec J.-J. Dortous de Mairan sur des sujets de métaphysique.

(Semeur, tome X ; 2 pages format in-folio. — Septembre 1841.)

*Analyse.*

Le doute philosophique de Descartes est incompatible avec l'autorité inébranlable de la conscience qui ne permet pas de douter, ne fût-ce qu'un instant, de ses éternelles vérités. La raison pure, séparée de la conscience, conduit à une unité fatale qu'on appelle le panthéisme. Aussi le premier principe de la philosophie n'est-il pas le doute, mais la foi. Pénétré de ce danger, Malebranche met à part, dans son doute général, les

vérités révélées ; mais alors un second écueil se présente, au moins aussi grave que le premier. Car admettre que la foi et la raison peuvent exister l'une sans l'autre, c'est presque les opposer l'une à l'autre, c'est risquer d'établir un antagonisme dangereux entre ces deux forces, qui devaient rester unies pour la recherche de la vérité.

Cette conséquence des doctrines de Malebranche se manifeste clairement dans une correspondance très curieuse qui vient d'être livrée au public. On y voit notre grand métaphysicien éluder avec quelque dépit et assez d'embarras les objections que lui présente un de ses jeunes disciples, Dortous de Mairan, au sujet du système nouveau de Spinosa. L'argumentation puissante du premier panthéiste, la rigueur mathématique de ses déductions, avaient fait une vive impression sur le jeune cartésien. Surpris, épouvanté, presque ébranlé, il se tourne vers le maître pour chercher du secours. Mais le vieillard recule, il a peur, peut s'en faut qu'il ne demande grâce ; tout son effort consiste à éluder le combat, et il s'en tire, il faut le dire, avec plus d'adresse que d'intrépidité. Malgré cela, il est toujours intéressant de pénétrer dans la pensée d'un grand homme par sa correspondance. On n'y rencontre pas toujours ce qu'on avait espéré, mais on y trouve toujours quelque chose et beaucoup mieux souvent que l'on n'y cherchait.

---

## 7. Du retour à la tradition.

(Semeur, tome X. — Septembre 1841.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 8. Lettres d'un hermite.

(SEMEUR, tome X ; 4 pages format in-folio. — Septembre et octobre 1841.)

*Analyse.*

Il avait paru dans le *Semeur,* sous le titre de LETTRES DE LA MONTAGNE, quelques réflexions sur l'art et la nature envisagés dans leurs rapports avec le christianisme. L'auteur de ces lettres, se basant sur des considérations dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer, cherchait à établir que la contemplation de la nature, bien que dans un certain sens religieuse, n'est cependant pas chrétienne. Le christianisme même lui paraissait étranger, sinon contraire au développement de l'art etde la poésie, étouffés, selon lui, sous l'extrême prépondérance du sentiment religieux.

Peu de temps après parurent, comme réponse à la première de ces lettres, deux écrits dont nous donnons ici une rapide analyse. Sans se dissimuler les dangers que peut offrir dans certains cas et pour certains esprits une contemplation exclusive des merveilles de la nature, Lèbre n'admet pas que cette étude soit en opposition avec la pensée chrétienne, car la nature est un bienfait, or depuis la chute on ne peut parler de bienfaits sans songer à la croix. La croix, voilà maintenant pour le monde l'unique pensée de Dieu, et la nature ne peut jamais être qu'une figure de la pensée divine. Les émotions qu'elle fait naître, loin d'être des obstacles au sentiment religieux, le réveillent au contraire et lui assurent la victoire dans ces luttes passionnées qui déchirent parfois la conscience humaine. Combien d'hommes en proie à toutes les séductions du péché, le spectacle calme et solennel d'une belle nuit n'a-t-il pas rappelés aux saints enivrements de la foi ! La nature est notre sœur et notre

amie. Elle a les mêmes joies que nous et les mêmes douleurs. Le bien et le mal se livrent, dans son sein comme dans le nôtre, une lutte implacable; mais là aussi le bien a triomphé du mal par la vertu toute puissante de la grâce: la nature aussi a sa Rédemption.

Quant à la poésie, le christianisme, bien loin de la proscrire, en est lui-même la plus sublime expression. Quoi de plus beau, de plus grand, de plus poétique que ce sacrifice de la croix, où l'humanité pécheresse est rachetée dans l'agonie d'un Dieu! Tout dans le christianisme devient poésie, tout, jusqu'à l'obéissance; car le refus de se livrer à Dieu revêt l'odieuse laideur de l'ingratitude, tandis qu'une vie chrétienne rayonne de la plus pure beauté. Les émotions de la grâce, la lumière qu'elle fait jaillir dans l'âme du pécheur, les premiers élans de sa reconnaissance, tous ces moments divers du drame de la sanctification ne sont-ils donc pas poétiques, et cet amour de Dieu que le christianisme inspire, n'a-t-il pas pour premier caractère l'enthousiasme et l'admiration? Le christianisme n'est pas poétique! mais c'est dire alors que la terre a plus de magnificences que le ciel, et l'éternité moins de richesses que la mort.

Toutefois, peut-être veut-on dire par là que la préoccupation morale nuit au développement des autres facultés; il est facile de répondre à cette objection. Toutes nos misères sont filles du péché: nos facultés sont en souffrance, parce que notre volonté s'est détournée de Dieu. Qu'elle revienne à lui, aussitôt l'homme tout entier est guéri, et ses facultés, ramenées à leur véritable but, peuvent se développer librement. L'histoire des missions chrétiennes en est la preuve. Le pauvre Africain, dégradé à une vie presque animale, revêt avec la foi des pensées et des facultés nouvelles. C'est que Jésus-Christ veut conquérir l'homme tout entier; rien en lui, ni l'esprit, ni l'âme, ni le corps, ne doit rester en dehors de la céleste influence.

Pour terminer, je dirai que si le christianisme n'exerce

pas d'influence sur le sentiment poétique, le seul parti qui reste à prendre, c'est de tuer en soi la poésie. Or, ce sacrifice est impossible : l'homme ne saurait s'affranchir à tout jamais des liens de l'imagination. Que faire alors? Retenir la poésie? Mais le christianisme ne serait plus toute la vie, il n'absorberait plus en lui toute l'activité humaine, quelque chose resterait en dehors de son influence. Les conséquences de tout ceci sont claires : le christianisme ne peut, ne veut pas s'opposer au sentiment poétique, mais il le transforme et il l'élève. Les dangers de l'imagination livrée à elle-même disparaissent aussitôt qu'il daigne en diriger l'essor. Le génie lui demande ses plus sublimes inspirations, et la poésie régénérée lui doit ses formes les plus grandes, les plus pures et les plus parfaites.

Au reste, il y a d'autres dangers à redouter, maintenant surtout, que ceux de l'imagination. L'idéal n'est point la folie de nos temps ; le matérialisme industriel nous en a bien guéris. Mais peut-être nous a-t-il enlevé aussi ce céleste mal du pays que la beauté réveille. Il a obscurci les consciences ; en nous parlant sans cesse des besoins de la terre, il a éteint en nous jusqu'au souvenir de l'éternelle patrie. Voilà l'ennemi qu'il nous faut combattre. L'imagination ni l'idéal ne nous menacent guère ! Et plût au ciel qu'il fallût retenir la pensée s'élevant trop haut sur les ailes de l'enthousiasme, plutôt que de la voir ramper sur la terre, méprisable comme l'égoïsme et glacée comme l'intérêt.

---

## 9. Etudes de la langue Séchuana, par Eugène Casalis.

(Semeur, tome X. — Octobre et novembre 1841.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 10. Ecole sociétaire, ses progrès et son manifeste.

(SEMEUR, tome X. — Décembre 1841.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 11. Système de Fourier.

(SEMEUR, tome XI. — Janvier à mars 1842.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 12. Première leçon de M. Chasles[1].

(SEMEUR, tome XI; $^1/_2$ page format in-folio. — Février 1842.)

---

## 13. Première leçon de M. Quinet.

(SEMEUR, tome XI; $^1/_4$ de page format in-folio. — Février 1842.)

---

## 14. Du génie des religions de Quinet.

(REVUE DES DEUX MONDES, tome XXX. — Avril 1842.)

*Publié dans le présent volume.*

---

[1] Ce morceau et le suivant étant excessivement courts et très peu importants, nous n'avons pas jugé nécessaire d'en donner une analyse. Il en est de même des articles 15 et 22 du présent Catalogue.

## 15. La Phalange.

(SEMEUR, tome XI; $^1/_4$ de page format in-folio. — Mai 1842).

---

## 16. De l'art en Allemagne, par Fortoul.

(SEMEUR, tome XI; 3 $^1/_2$ pages format in-folio. — Mai 1842.)

*Analyse.*

L'Allemagne a toujours été peu connue en France. On a passé à son égard du mépris à l'engouement et de l'engouement à l'indifférence; mais au milieu de tous ces changements on a oublié une chose, c'est de la connaître. M. Fortoul a entrepris de combler une partie de cette lacune en publiant quelques études sur l'art allemand.

Le caractère essentiel de l'architecture germanique est l'imitation. Munich en est la métropole; dans ses nombreux monuments, tous les styles se trouvent représentés, mais on y chercherait en vain une pensée originale. Il est vrai que l'architecte n'est pas libre comme le peintre; son art, où le beau ne se rencontre qu'à la faveur de l'utile, est soumis à mille entraves extérieures. La nation, le siècle, toutes les exigences sociales influent à parts égales sur l'expression de sa pensée. Il est vrai encore que l'époque où nous vivons, toute matérielle et positive, se prête mal au progrès de l'architecture. Néanmoins, on ne peut disconvenir que cette imitation allemande ne dégénère parfois en servilisme. Quel que soit le mérite des de Kleuze, des Gærtner, des Ziebland, ils n'ont fait que copier avec une exactitude merveilleuse, il est vrai, mais enfin copier les chefs-d'œuvre de l'antiquité. L'art

est sorti de leurs mains aussi pur qu'ils l'avaient reçu, mais de cette pureté froide qui remplace la vie dans les œuvres dépourvues d'originalité. Ce penchant à l'imitation est une tendance générale du génie allemand. Aucun peuple n'arrive plus aisément à s'approprier le sens et l'esprit de toutes les œuvres étrangères, aucun n'est mieux doué pour la difficile tâche de la traduction. Mais cette faculté précieuse a ses dangers qui lui sont propres, et trop souvent l'Allemagne a sacrifié, pour de puériles imitations, le développement original de sa pensée, l'expression libre et sincère de son génie national. Quant à la peinture, l'usage fréquent de la fresque en fixe le caractère : peu de couleur, mais un dessin vigoureux, des formes vivement accusées, le détail négligé pour l'ensemble, tout le charme des yeux sacrifié aux exigences de la pensée. Il y a dans cette école un besoin de grandeur qui va parfois jusqu'à l'exagération. Cornelius, Schnorr, Hess, Kaulbach, en sont les principaux représentants.

Cette appréciation sommaire de l'art allemand est suivie, dans l'ouvrage de M. Fortoul, de dissertations savantes sur l'histoire générale de l'art. On y trouve un système très arrêté ; et tous les défauts qui résultent de cette méthode, rapprochements forcés, hypothèses hasardées, erreurs de fait, de jugement, d'idées, s'y rencontrent pareillement. Suivant M. Fortoul, l'art a passé par une série de modifications qui se sont reproduites dans le même ordre à des époques très différentes. C'est ainsi, pour citer un seul exemple, que les trois systèmes grecs, le Dorien, l'Ionien, le Corinthien, lui paraissent correspondre exactement aux trois styles de l'architecture chrétienne au moyen âge, Byzantin, Gothique, et Renaissance. Or ce rapprochement ne supporte pas un instant l'examen. Si l'on considère les trois styles grecs, on verra évidemment qu'ils ne sont que des développements différents et parallèles d'une même pensée ; l'un n'est pas plus grec que l'autre ; le style

dorien n'est pas plus ou moins éloigné de son but que l'ionien, ni celui-ci que le corinthien. Le style gothique, au contraire, diffère du byzantin, en ce qu'il est une plus fidèle expression de la même pensée. Sortis tous deux de la Basilique latine, tous deux ils tendent à y introduire les éléments du christianisme ; mais sur cette route le style gothique laisse bien loin derrière lui son frère de Byzance. L'ogive, formée de deux arcs infinis élancés vers le ciel, l'emporte en grâce comme en pensée religieuse sur le plein cintre romain, plus majestueux peut-être, et, comme elle, s'élevant de la terre, mais ne s'en éloignant que pour y redescendre aussitôt.

La difficulté de soutenir son système engage M. Fortoul dans des recherches ténébreuses, et bientôt sa pensée disparaît sous les formules abstraites dont il se plaît à la voiler. L'influence de l'Allemagne semble se faire sentir : sa phrase devient dure et diffuse ; ce n'est plus cette clarté vive et limpide, particulière à l'esprit français, c'est la lenteur de vues, la mysticité de pensées, la frivolité lourde et nuageuse des philosophes d'outre-Rhin.

Quant à nous, s'il nous est permis de donner notre avis, il nous semble que des rapports plus fréquents avec l'Allemagne ne peuvent être que fort avantageux à l'art français. Nous avons plus de vivacité, de brillant et de finesse, il est vrai ; mais elle a plus de pensée que nous, plus d'idéal, et son imagination puissante ne serait pas d'un faible secours à notre frivolité.

---

## 17. Réponse à la Phalange.

(Semeur, tome XI. — Juin 1842.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 18. Des études égyptiennes en France.

(Revue des deux mondes, tome XXXI. — Juillet 1842.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 19. Histoire de la peinture au moyen-âge, par Emeric David.

(Semeur, tome XI ; 1 1/2 page format in-fol. — Novembre[1]. 1842.)

*Analyse.*

La France est par excellence le pays du goût ; elle semble faite entre toutes les nations pour les travaux de critique, et cependant ni chez elle ni ailleurs il n'existe encore une bonne histoire de l'art. Celle que M. David vient d'entreprendre laisse beaucoup à désirer. Elle n'est parfaite ni sous le point de vue historique proprement dit, ni sous celui des jugements. Il faut attendre le résultat des travaux entrepris depuis longtemps avec beaucoup de savoir et de sagacité par le comte Bastard. Peut-être alors pourrons-nous avoir quelque système satisfaisant sur cette branche importante des connaissances humaines.

Le christianisme trouve l'art païen écrasé par le luxe sous Constantin, et consomme sa ruine par haine pour la civilisation qu'il vient de détruire. Relevé un instant, grâce aux embellissements du culte, l'art régénéré, mais trop profane encore, se voit condamné de nouveau par le concile Quini-Sexte et les Iconoclastes. Au règne de Charlemagne et aux terreurs de l'an mil succède une vie nouvelle. On cesse d'attendre la fin du monde et l'on se reprend d'une belle ardeur pour les choses de la terre. La peinture renaît alors de ses cendres pour ne

1. C'est décembre p. 407.

plus disparaître pendant toute la durée du moyen âge. Tel est l'abrégé rapide de l'histoire de l'art dans l'ouvrage de M. David. On le voit, il n'y a ici ni grandes vues ni beaucoup d'originalité. Cependant, malgré ses défauts, ce livre présente de l'intérêt par quelques détails historiques et des recherches sérieuses. Espérons que la tentative de M. David encouragera quelques-uns de nos critiques à diriger leurs travaux du côté de cette étude trop négligée.

---

## 20. Etudes sur le Timée de Platon, par M. Martin.

(Semeur, tome XI; 2 ½ pages format in-fol. — Décembre 1842.)

*Analyse.*

L'école éclectique a un défaut : elle s'est tenue trop en dehors du courant de la pensée. Cela dit, il faut reconnaître qu'elle a produit des résultats très heureux. Nous lui devons des travaux nombreux et importants sur l'histoire de la philosophie, des traductions bien faites, accompagnées de notes savantes. Telle est en particulier l'excellente édition de Platon entreprise par M. Cousin, et que M. Martin vient de compléter par une traduction du Timée.

Ce dialogue doit être compté parmi les plus importants du philosophe, soit parce qu'il est un abrégé de tout le système platonicien, soit surtout parce qu'il résume assez exactement l'état de la science antique avant Aristote.

Platon est le chef de l'idéalisme et l'un des princes de l'intelligence. Le charme du style s'allie chez lui à la poésie de la pensée. Son Dieu artiste façonnant la matière sur le plan éternel des idées, rappelle le génie et les mœurs de la Grèce. Les Olympiens créent l'âme mortelle, l'associent au prince divin donné par le dé-

miurge; ils y joignent un corps et du tout composent l'homme. Quant à la femme, son origine est, il faut le dire à la honte de Platon, beaucoup moins illustre. L'homme coupable est après sa mort renvoyé sur la terre afin d'y subir une expiation, mais il y revient sous une forme inférieure, il y revient femme : telle est l'origine du sexe féminin. On voit que la métempsycose joue un rôle dans le Platonisme, mais un rôle secondaire relativement à celui qu'elle jouait dans la secte de Pythagore. On trouve chez Platon l'idée d'une vie universelle et divine. Et cependant, singulier phénomène, pas trace de panthéisme. Il était trop profondément grec pour cela : le sentiment de la personnalité si fortement développé chez ce peuple semble opposer une répugnance instinctive à de semblables doctrines [1].

Le travail de M. Martin se distingue par une grande exactitude et en même temps par une diction claire, élégante et facile. Il est accompagné de notes qui ajoutent encore à l'importance de la traduction. L'auteur y démontre que l'idée de la trinité ne se trouve pas dans Platon comme on l'a faussement avancé : ce n'est que superficiellement et par ignorance que l'on a pu comparer cette triade de Dieu, des Idées et de la Matière avec la Trinité chrétienne.

L'auteur signale une inconséquence dans la morale platonicienne, qui admet le fatalisme avec l'idée d'une rétribution future; suivant Platon le mal provient de l'ignorance, jamais de la volonté. Et cependant, suivant Platon aussi, le mal est puni dans une autre vie et la vertu récompensée.

Ce travail est suivi d'une note sérieuse et pourtant amusante sur l'Atlantide, cette contrée idéale que l'on

[1] Lèbre semble un peu trop oublier ici les stoïciens, les Eléates, et même les philosophes de l'école d'Ionie partisans de la physique dynamique. La philosophie grecque n'a pas mieux que les autres échappé aux conséquences panthéistes. Ed.

a placée successivement dans tous les lieux de la terre sans que personne se soit avisé de la découvrir dans le cerveau de Platon, le seul point du monde où elle ait jamais existé.

---

## 21. Crise de la philosophie allemande.

(Revue des deux mondes, 13e année; nouvelle série, tome I. — Janvier 1843.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 22. Cours de M. Labitte.

(Semeur, tome XII; 1/4 de page format in-fol. — Janvier 1843.)

---

## 23. Etudes sur la Chine.

(Semeur, tome XII. — Janvier à mars 1843.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 24. Cours de Miçkiéwicz sur la littérature slave.

(Revue suisse, tome VI. — Août et octobre 1843.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 25. Mouvement des peuples slaves.

(Revue des deux mondes, 13e année ; nouvelle série, tome IV. — Décembre 1843.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 26. Cours de Mickiéwicz sur la poésie serbe.

(Revue suisse, tome VII. — Février 1844.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 27. Etude sur Baader.

(Dictionnaire des sciences philosophiques, tome I. — 1844.)

*Publié dans le présent volume.*

---

## 28. Le major Davel.

(Revue suisse, tome VIII ; 21 pages format in-8°. — Mars 1844.)

*Analyse.*

Cet ouvrage est le dernier qui soit sorti de la plume de Lèbre. La partie historique en est empruntée aux *Etudes d'histoire nationale* de M. Juste Olivier (Lausanne 1842) ; mais l'importance de ce morceau est tout entière dans les réflexions morales dont il est accompagné.

Le caractère élevé de Davel, ses convictions religieuses, la simplicité de ses mœurs jointe à un enthousiasme qui se manifeste par des visions extraordinaires, cette douceur évangélique si remarquable chez un vieux soldat, cette vie enfin toute de piété, d'abnégation et d'amour, inspirent à Lèbre des pages empreintes d'une religieuse émotion. Il se plaît à dessiner jusqu'aux moindres traits de cette belle figure, il cherche le principe qui a pu l'élever ainsi au dessus de l'humanité, et il le trouve dans une foi profonde, très peu théologique du reste, mais rachetant ce qui lui manque en lumières par un absolu dévouement. Les détails mystérieux qui paraissent entourer la vocation de Davel sont une preuve nouvelle de l'énergie de ses convictions religieuses en même temps que de la parfaite simplicité de son cœur. Jamais on n'a vu un conspirateur aussi inoffensif que celui-là. Il est plus femme par sa douceur que Jeanne d'Arc même, à laquelle il semble pouvoir être comparé ! L'austère Nicolas de Flüe et le pieux Louis IX sont, dans des sphères bien différentes, les frères du héros vaudois. Cette grande figure à laquelle rien n'a manqué, pas même le martyre, est cependant ignorée partout, sauf dans sa patrie. Encore celle-ci l'a-t-elle longtemps méconnue. C'est que le nom de Davel ne se rattache à aucun événement politique de quelque importance ; le succès même n'a pas couronné son œuvre ; toute sa grandeur est dans ses vertus. Des renommées pareilles à celle-là ne font pas beaucoup de bruit au milieu des hommes.



# TABLE DES MATIÈRES.



**Première partie.**

## ETHNOLOGIE ET PHILOLOGIE.



**Seconde partie.**

## PHILOSOPHIE.



**Troisième partie.**

## SCIENCES SOCIALES.







